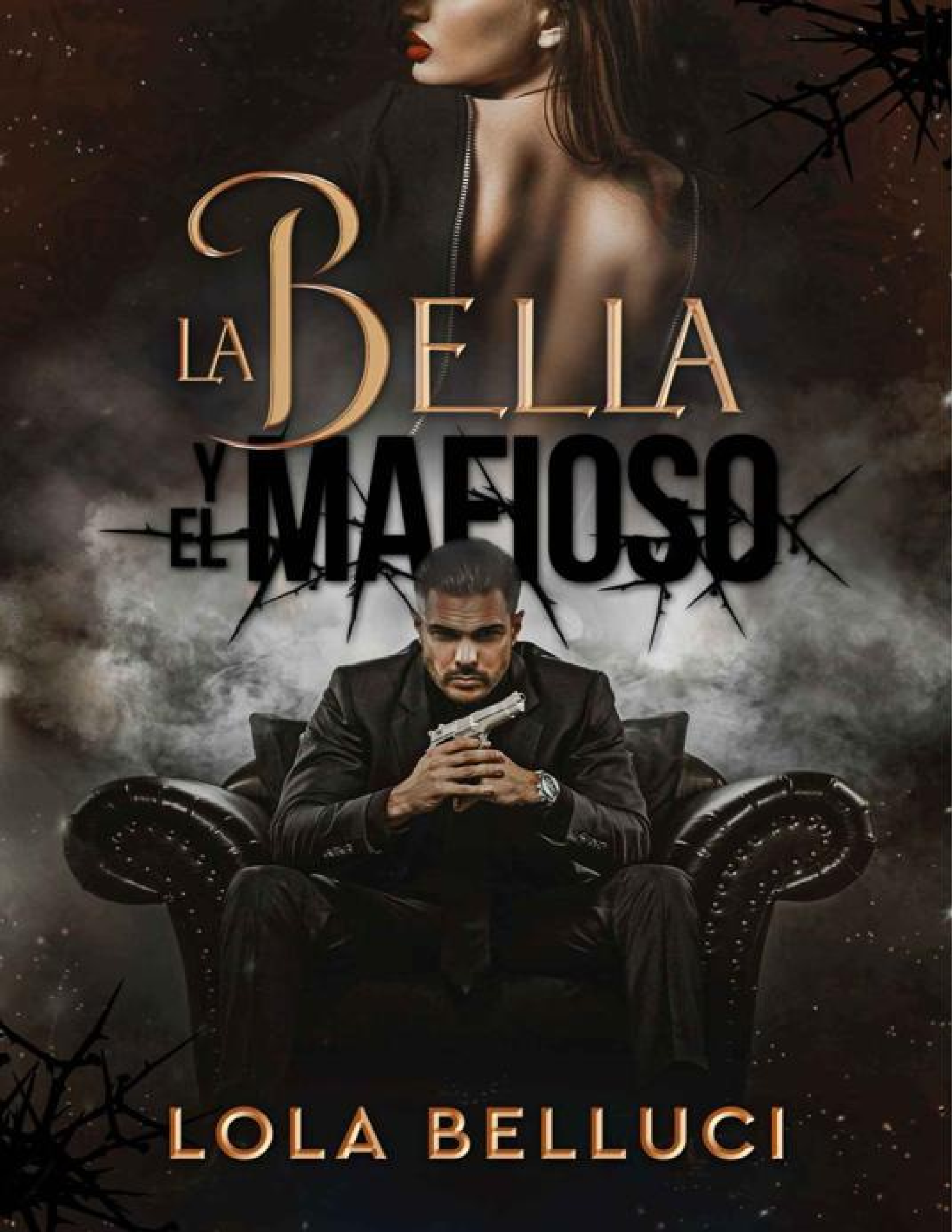

LA BELLA
Y EL MAFIOSO
LOLA BELLUCI




LOLA BELLUCI

**Copyright © 2023**

La Belle et le mafioux

1ère Édition

Publié précédemment sous le titre de A bela e o mafioso en portugais

Tous droits réservés. Aucune partie de cette œuvre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme que ce soit, par des moyens électroniques ou mécaniques, sans le consentement écrit de l'auteur/éditeur.

**Révision et Traduction : Joana Rajão et Dany Fógos**

**Mise en page : Lola Belluci**

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes réelles est purement fortuite. Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite par quelque moyen que ce soit, tangible ou intangible, sans l'autorisation préalable de l'auteur. La violation des droits d'auteur est un crime prévu par la loi n° 9.610/98, puni par l'article 184 du code pénal.

TEXTE RÉVISÉ SELON L'ACCORD ORTHOGRAPHIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

# Table De Matières

NOTE DE L'AUTEUR
SYNOPSIS
ÉPIGRAPHE
DEDICACE
PART I
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27

28
29
30
PARTE II
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60

61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
EPILOGUE
REMERCIMENTS

# NOTE DE L'AUTEUR

Bonjour, chère lectrice ! Bienvenue à La Sacré.

Ici, nous ne faillons pas, nous ne déshonorons pas et surtout, nous ne nous agenouillons jamais. Ici, vous trouverez des personnages qui ne sont pas bons, mais qui vous montreront que tout va bien, parce qu'après tout, qui sommes-nous vraiment ?

Écrire cette histoire a été un défi à tous égards du mot. Vittorio Cataneo est en effet un homme contrôlant et n'a pas fait d'exception même pour cette auteure qui vous parle. Il a refusé d'être traité comme autre chose que ce qu'il estimait mériter, et cela m'a consumée jusqu'à la dernière goutte d'énergie.

Gabriella Matos est une rose. Il n'y a pas grand-chose à dire à son sujet si ce n'est qu'une rose sans épines est une rose sans défense. Leur union avec Vittorio était nécessaire, ils sont différents, mais ils ne sont pas opposés, ils se complètent, et j'espère que vous aimerez cette histoire autant que moi, mais attention aux informations suivantes.

**La Belle et le mafieux est un roman sombre avec des déclencheurs de violence physique, verbale, de violence psychologique, de tentative de viol et de mort. Si vous êtes sensible à l'un de ces thèmes, je vous prie de ne pas lire ce livre.**

Avec amour,

Lola Belluci

# SYNOPSIS

Dans un moment de désespoir pour sauver ma famille, je n'aurais jamais imaginé que mon chemin croiserait celui de Vittorio Cataneo, le boss de la Mafia le plus redouté de Sicile. Son nom est un murmure de terreur et de séduction, régnant sur La Santa non seulement comme une organisation criminelle, mais comme un empire enveloppé d'ombres et de pouvoir.

Maintenant, piégée dans l'orbite dangereusement séduisante de Vittorio, je suis confrontée à un dilemme tentant : sacrifier ma vie pour mon acte impulsif ou me rendre à un monde sombrement séduisant - devenir sienne. Chaque moment avec lui est un jeu chargé de désir et de dominance. Chaque regard, chaque contact, est une danse avec le danger, menaçant de me changer à jamais.

Je me retrouve à remettre en question tout ce que je croyais savoir. Je ne me bats pas seulement pour survivre ; j'apprends les règles d'un jeu où les cœurs et les vies sont les enjeux. J'apprends que dans ce jeu de pouvoir et d'affection, la tâche la plus redoutable est de maîtriser l'art de la soumission.

# ÉPIGRAPHE

---

Alla sacra il mio onore.

*(À mon saint honneur.)*

Alla sacra la mia fedeltà.

*(À ma sainte fidélité.)*

Alla sacra il mio silenzio.

*(À mon saint silence.)*

Alla sacra la mia verità.

*(À ma sainte vérité...)*

Sono nato nel sangue, morto nel fuoco,

*(Né dans le sang, mort dans le feu.)*

e sono rinato dalle ceneri.

*(Et renaissant des cendres.)*

Solo alla sacra mi inchino !

*(Je m'agenouille seulement devant le Sacré !*

# DEDICACE

---

À toi, qui tout comme moi,
préfère les méchants
(littéraires).

# PART I

## *L’ABISSO*[1]

# 1

## *VITTORIO CATANEO*

Le choc familial parcourt tout mon corps lorsque mon poing serré frappe les côtes de l'homme devant moi. Sans arrêter de bouger mes pieds sur le tatami, je ramène mes bras en position de défense, protégeant mon visage avec mes poings tandis que le soldat contre qui je me bats tente de se stabiliser sur ses propres jambes. Il vacille, mais au moment où il retrouve son équilibre, il m'attaque, misant sur la vitesse de sa réaction comme élément de surprise. Et peut-être que cela fonctionnerait s'il ne s'agissait pas de moi comme son adversaire. Je fléchis les genoux, esquivant son attaque avant d'entrelacer ma jambe droite avec sa gauche et de le faire tomber au sol.

— Et tu es mort — dis-je en pressant mon avant-bras contre son cou et les pupilles de l'homme se dilatent de compréhension. Un mouvement et je pourrais lui briser le cou, ici et maintenant.

Des gouttes de sueur coulent sur mon visage et mon dos alors que la couche de sueur recouvrant toute ma peau devient plus épaisse. Le garçon ouvre la bouche comme s'il avait l'intention de s'excuser, mais il la referme, réalisant à temps que ce serait une erreur. La faiblesse n'offre que deux options, et s'excuser pour la honte d'être faible n'en fait pas partie : soit vous vous améliorez, soit vous mourrez.

— Laisse les enfants tranquilles, mon frère. Bats-toi avec quelqu'un de ta taille. — Je lève les yeux et je vois Tizziano passer à travers les cordes du ring.

Son sourire habituel, accroché à ses lèvres, ne dissimule pas ce que son corps exposé, vêtu de rien d'autre que ses nombreux tatouages et un boxer, trahit : quoi que l'infortuné soit venu faire au centre d'entraînement, me défier n'était pas sur sa liste de tâches. Le changement de plan ne peut signifier qu'une chose.

Le peu de détente que j'avais réussi à obtenir à force de coups de poing et de coups de pied pendant la dernière heure s'évapore, et je me lève, renvoyant silencieusement le garçon que je suffoquais presque. Ça va être une bonne leçon.

— *Sputa il rospo* [2]!— je demande quand Tizziano s'arrête devant moi, finissant le dernier tour de la bande de protection autour de ses mains et, s'il restait le moindre doute que monter sur le tatami était un changement dans son itinéraire, il disparaîtrait maintenant.

Mon frère ne se soucie pas de se gratter les jointures à moins d'avoir besoin de maintenir une façade de civilité et il ne le fait presque jamais. Et s'il a quelque part où aller, il ne devrait certainement pas être ici. Tizziano penche la tête d'un côté puis de l'autre, avant de se mettre en position d'attaque et de hausser les épaules.

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles, alors je vais les compenser d'abord — il avertit, essayant le premier coup de poing, que je dévie facilement.

Mais contrairement aux hommes qui sont entrés sur le ring avant lui, le sous-chef n'a pas peur de me frapper et enchaîne plusieurs tentatives dès le premier coup. L'une d'entre elles me frappe à l'épaule grâce à un mouvement assez rapide pour éviter que le coup ne soit au visage.

Quelqu'un de ma taille, en effet.

Je crache par terre avant, en bougeant les pieds et les épaules, d'avancer, sans jamais baisser ma garde. Mon frère esquive, avançant quand je recule et reculant quand j'avance, l'intensité des coups échangés étant atténuée seulement par l'attente de ce que ce salaud a à dire et ne dit pas.

— Je ne suis pas particulièrement patient aujourd'hui, Tizziano — je préviens, et il sourit avant de répondre.

— Tu ne l'es jamais, Don.

— Alors pourquoi es-tu prêt à tester la patience que je n'ai pas ? — J'avance, sachant que je donne une ouverture pour être frappé dans les côtes. Le coup vient, mais ne m'arrête pas. Je continue jusqu'à ce que mon frère soit coincé contre les cordes.

Son corps aussi moite que le mien est haletant et totalement exposé, alors qu'il garde les bras levés devant son visage dans un geste prudent de plus. Le premier coup est dans son abdomen, le deuxième dans sa côte et le troisième dans sa poitrine.

Le sourire civilisé change, se transformant en maniaque avec lequel je suis habitué depuis que Tizziano et moi étions encore enfants. Avec seulement trois ans entre nos dates de naissance, je gère ce fils de pute depuis longtemps, parfois beaucoup plus que je ne le voudrais.

Dans un mouvement calculé, mon frère nous amène au sol, se libérant des cordes qui le retenaient. Les minutes sont avalées par les coups que nous échangeons, jusqu'à ce que le sous-chef décide enfin d'ouvrir la bouche.

— Le chargement qui devait arriver au Texas ce matin n'est pas arrivé — annonce-t-il, reculant et baissant les bras. Je me fige au milieu du mouvement, m'empêchant de lui asséner un coup supplémentaire, comprenant que sa volonté de parler marque la fin de notre affrontement.

Je déplace mes yeux d'un côté à l'autre, sans but, courant autour de mes propres pensées, cherchant quoi faire de cette information.

— Pourquoi ?

— C'est ce que je vais découvrir. J'ai une réunion avec le secrétaire à la sécurité dans — il lève le poignet et regarde sa montre là — une heure.

C'étaient ses contacts aux États-Unis qui devaient garantir l'arrivée de la cargaison en toute sécurité.

— Où était-elle la dernière fois que nous en avons eu des nouvelles ?

— Au Nouveau-Mexique, hier soir.

— Ça sent mauvais — dis-je, m'éloignant du centre du tatami et attrapant la serviette accrochée sur les cordes. Je me sèche le visage et les épaules avant de pousser les mèches de cheveux mouillés de sueur vers l'arrière, pendant que mon esprit tourne en rond sur ce que la disparition de la cargaison pourrait signifier.

Je m'appuie sur les cordes, laissant mes yeux balayer le centre d'entraînement, au moins trente hommes circulent dans l'espace vaste en utilisant les équipements d'entraînement. Le CT pourrait facilement être confondu avec une salle de sport si ce n'était pas pour la peinture sur le mur en face de la porte. La croix, la rose et le poignard ornent le béton de la même manière qu'ils sont tatoués sur la peau de chacun des hommes circulant dans le complexe, y compris la mienne.

Cela et les étages souterrains dont les entraînements abrités ne pourraient jamais être confondus avec quelque chose d'aussi commun que les activités convenues par une salle de sport. Non, c'est là que La Santa forge ses hommes dans la sueur, le feu et les cendres.

Tizziano me suit, prenant la bouteille d'eau par terre et l'utilisant pour mouiller son visage, puis il s'appuie également sur les cordes.

— D'accord, utiliser la cargaison comme appât pour la CIA [3]était finalement une bonne idée — dit-il, et j'acquiesce.

— Si cela a vraiment quelque chose à voir avec la CIA. Je veux des nouvelles dès que tu les as.

— Ce sera fait, Don.

— Je veux aussi des yeux et des oreilles sur Mattarazzo. Nous en avons déjà fait trop pour ce fils de pute pour qu'il soit incapable de garantir la sécurité d'un chargement d'armes. S'il ne m'est pas utile quand j'en ai besoin, il ne m'est à rien.

— C'est déjà fait — il avertit, et cela ne me surprend pas du tout.

Tizziano n'a pas obtenu le poste de sous-chef parce qu'il est mon frère, aucun de mes frères ne l'a fait. Contrairement à la Cosa Nostra, La Sagrada ne récompense pas le népotisme, le sang est important, mais ce n'est pas tout. Si chacun d'eux ne s'était pas prouvé, maintes et maintes fois, hommes faits et capables, ils ne seraient pas là où ils sont aujourd'hui. Même moi, en tant que premier fils de mon père, n'occuperais pas le poste de Don après son départ, malgré sa recommandation, si je ne m'étais pas prouvé capable. Et je l'ai fait. Affaire après affaire. Mort après mort. Visite après visite en enfer, et au cours des vingt-six ans depuis que j'ai reçu mon crucifix, ma rose et mon poignard, et il y en a eu beaucoup. À trente-huit ans, il n'y a pas une partie de moi qui n'appartienne pas à La Sagrada.

— Bien — dis-je, en ouvrant déjà un espace entre les cordes pour passer à travers. Mon frère saisit l'occasion.

— Tu pars ?

— Oui. Gianni a demandé une réunion, quelque chose à propos des protocoles pour le voyage au Brésil. — Cela fait sourire Tizziano d'une oreille à l'autre, mettant de côté complètement la gravité de la conversation que nous venons d'avoir.

— Es-tu sûr de ne pas avoir besoin de moi pour ce voyage ? — Je ricane dédaigneusement.

— Tu ne penses qu'aux chattes brésiliennes, Tizziano.

— Je pense aussi aux culs et aux seins brésiliens. — Les yeux verts brillent avant que mon frère ne cligne de l'œil vers moi.

— Peut-être que je devrais te trouver une femme alors. — La suggestion efface immédiatement le sourire de son visage.

— Ce n'est pas drôle, Vitto — il dit entre ses dents et ma réaction se limite à un léger haussement de sourcil, je ne me soucie pas vraiment.

Si Tizziano, voire même moi, ne nous sommes pas encore mariés, c'est simplement parce que personne n'a proposé un accord qui en valait la peine pour impliquer mon nom ou celui de mon sous-chef dans un mariage, et il le sait.

— Don. — J'interromps mes pas et je me retourne lorsque la voix familière m'appelle. Le vieux Ricardo Ricci, Caporegime[4] de Messine, me regarde à quelques mètres de distance, s'approchant rapidement à petits pas.

Je fronce les sourcils, car je ne m'attendais pas à le voir ici. Dario, l'un de mes hommes de confiance, se tient à côté, les mains entrelacées devant lui. Le costume impeccable sur son corps indique qu'il est prêt pour nos engagements de la journée, même si je ne le suis pas encore.

— Oui ? — je dis en me mettant face à Ricardo. — Avons-nous une réunion, Ricci ? — je demande, même si je sais que la réponse est non.

— Non, Don. Mais, si c'est possible, j'aimerais parler. — L'agenda planifié pour la journée crie presque dans mon esprit alors que j'acquiesce, pensant déjà aux réorganisations que je vais

devoir faire.

— À propos de quoi, Ricardo ?

— Les Castellani, Don. Ils ont refusé ta proposition. — La poigne serrée de ma main est une réaction automatique, tout comme le mouvement de mes narines.

— Alors nous devons nous assurer qu'ils comprennent que le *non* n'a jamais été à eux de donner.

# 2

## *GABRIELLA MATOS*

Je retiens mon souffle, refoulant l'envie de vomir les tripes qui envahissent mon estomac au moment où j'aperçois l'intégralité de la chambre où je m'apprête à entrer, et pire encore, à nettoyer. Je pourrais me précipiter vers la salle de bains, mais si les expériences précédentes ont servi à quelque chose, c'est pour m'apprendre que la chambre n'est toujours qu'un avant-goût du niveau de désir de mort que je trouverai dans la suite.

La tache humide sur le lit défait me fait froncer le nez en la regardant, ainsi que le préservatif abandonné à côté. Je plisse les yeux en remarquant, un peu plus à droite, la texture blanche et gélatineuse. Je grogne et détourne les yeux. Je déteste ma vie.

— Allez, Gabi, tu peux le faire. Tu réussis toujours — je dis à haute voix car je sais que juste y penser ne suffira pas, même écouter non plus.

Je vide mes poumons avec force et finalement pousse le chariot de produits de nettoyage dans la chambre. Je le regarde en pensant pour la millième fois, rien que pour aujourd'hui, qu'il serait suffisant pour résoudre mes problèmes pendant un mois.

Ce foutu chariot vendu sur un marché quelconque et qui pourrait être acheté par les propriétaires de la maison afin que des femmes de ménage comme moi puissent s'y déplacer pendant qu'elles nettoient, résoudrait mes problèmes.

Quelle tristesse que cela soit la valeur de ma vie ? Je travaille comme une folle pendant deux semaines pour obtenir la somme qu'un chariot de nettoyage d'occasion me rapporterait en une journée.

Mes yeux brûlent et mes muscles endoloris après des heures de ménage crient leur protestation alors que je décide par où commencer dans la pièce fraîchement ouverte. Je secoue la tête de gauche à droite, déterminée à arrêter de penser en réalisant que si je continue à m'en soucier, je ne sortirai pas d'ici aujourd'hui.

Je n'ai pas besoin de m'en soucier, je n'ai pas besoin de réfléchir, je n'ai qu'à agir.

L'horloge sur le panneau de la télévision, celle où une culotte rouge en dentelle usagée est oubliée, me dit qu'il est déjà trois heures du matin. Cinq heures. Cinq heures de ménage sans manger quoi que ce soit et je ne suis toujours pas près de terminer.

Le triplex à Barra da Tijuca a été victime d'une fête débridée la nuit dernière, et je suis responsable de lui rendre sa dignité, peu importe si cela doit me coûter la mienne. Je commence par rassembler les vêtements éparpillés dans la pièce : une chemise, un pantalon, une robe, une paire de talons, la culotte et un caleçon. Après avoir tout mis dans le panier à linge sale sur le chariot, c'est au tour du linge de lit, et je remercie Dieu pour les gants en caoutchouc. Je sais que, théoriquement, on ne peut pas attraper une MST [5]en touchant seulement les draps sales de quelqu'un, mais bon sang.

Pendant une brève seconde, mon esprit voyage, imaginant à quoi ressemblerait ma vie si j'étais propriétaire de la culotte rouge, si ma vie était la sienne. Une vie nourrie de boissons chères, de nourriture chic et de culottes de marque que je ne me soucierais pas de laisser derrière moi. Je ris avant même que l'image soit complète dans mon imagination. Secouant la tête de

gauche à droite, je tire le désordre de tissu vers moi sur le matelas. Pas disposé à coopérer, l'un des oreillers tombe par terre lorsque j'ai fini de retirer la taie d'oreiller et je maudis, car je ne suis toujours pas prête à découvrir quel genre de monstre je vais trouver sous le lit aujourd'hui.

Les lits de ces maisons sont une sorte perverse et répugnante de Kinder Surprise qui réserve toujours des surprises désagréables. La dernière fois, j'ai trouvé une poupée gonflable incroyablement réaliste et effrayante.

Je prends une grande inspiration, me préparant mentalement, me disant que peu importe ce que c'est, il suffit de le retirer, de le nettoyer et d'ignorer.

Je me penche, laissant mes fesses en l'air, et lorsque je tire l'oreiller, il entraîne quelque chose qui était en dessous du lit avec lui. Bien sûr qu'il le fait, car tout châtiment pour un pauvre est peu.

Cependant, lorsque je soulève l'objet blanc et que je regarde la surprise qui est tombée par terre, elle ne me semble pas du tout être une mauvaise surprise. Je cligne des yeux, puis regarde autour de moi, me méfiant qu'il s'agisse d'une sorte de blague.

Depuis six mois, je travaille pour la société de nettoyage pour laquelle je travaille aujourd'hui en tant que *freelancer*, et dans les manoirs que j'ai restaurés à mes propres frais, j'ai déjà trouvé toutes sortes de choses étranges, mais un paquet d'argent est une première. La sueur sur ma peau se refroidit, me recouvrant pour une raison totalement différente de l'épuisement précédent. Alors que je regarde le rouleau de billets, il est impossible de ne pas essayer d'imaginer combien il y a de billets là-dedans, même si je suis sûre que je ne pourrais jamais découvrir combien il y en a en comptant leur épaisseur. Des billets de deux cents reais. [6]Je pensais qu'ils étaient un mythe, car bien qu'ils aient été mis en circulation il y a plus d'un an, je ne les avais toujours pas vus jusqu'à aujourd'hui. Pour être très honnête, je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai vu un billet de cent.

Je me penche, tendant la main vers l'argent, mais je recule avant de le toucher. Je me mords la lèvre et, encore une fois, je regarde autour de moi, me demandant si l'un des objets décoratifs dispersés dans la chambre pourrait être une caméra de sécurité comme celles que les mères de jeunes enfants utilisent pour espionner les nounous. Si c'est le cas, à quoi cette scène doit-elle ressembler maintenant ?

*Je ne suis pas une voleuse* — je me dis à moi-même —, mais cet argent... Il rendrait les choses tellement plus faciles... *Peut-être pourrais-je même partir.*

*Je pourrais le laisser ici et partir. Disparaître dans le monde, être libre*. Le désir me frappe en plein cœur comme une flèche. Combien de fois m'a-t-il déjà traversé l'esprit ? Je secoue la tête de gauche à droite, refusant. Je ne suis pas une voleuse, je ne suis pas ingrate, je ne pourrais jamais simplement partir, *ils ont besoin de moi.* Il ne me reste pas beaucoup de raisons de me sentir fière de moi-même, mais je peux encore être fière de ces deux-là. Je ne suis pas une voleuse et je ne suis pas ingrate.

Enfin, je touche l'argent, je prends le gros paquet de billets et le pose sur la table de chevet, je le regarde encore pendant presque une minute entière, laissant mon esprit rêver à toutes les possibilités qui ne seront jamais miennes. Des rêves qui meurent au moment où je relève les yeux vers la pièce sale, sachant qu'il n'y a pas d'échappatoire, c'est ma place.

***

L'eau froide réveille ma peau, mais tout le reste de mon corps reste semi-mort. Je cligne des yeux lourds de sommeil et expire bruyamment. L'uniforme de l'équipe de nettoyage est collé sur moi, mais qui pourrait lui en vouloir ? Je suis toute une masse gluante de sueur.

Je pose mes bras tendus sur l'évier et ferme les yeux, c'est facile à faire, c'est la première chose facile à faire depuis des heures. Je ne sais pas combien de temps s'écoule avant que je me rende compte que j'ai somnolé, debout, collée de sueur, dans la salle de bain de la chambre de bonne de la maison que je viens de nettoyer à quatre heures et demie du matin.

Je force mes paupières à se lever, ma vision reste floue pendant quelques secondes avant que je puisse fixer mon regard dans le miroir et le regretter immédiatement. J'avais tort, je ne suis pas un gâchis, je suis un cauchemar.

Tous les frisottis du monde se concentrent dans mes cheveux, faisant ressortir les mèches plus courtes et cassées du chignon sur le dessus de ma tête et les mettant au garde-à-vous. On dirait que j'ai pris un coup de jus, ou douze.

Mes yeux sont rouges, le brun de mes iris est constamment terne et ma peau est maladivement encrassée, presque comme si elle avait absorbé toute la saleté que j'ai retirée de cette maison pour elle-même. Et bien sûr, je sens mauvais.

L'image est terrifiante, mais ce n'est pas inquiétant, en fait, c'est presque familier. Ce qui n'est pas du tout familier, c'est la tâche que je découvre sur le revers de ma combinaison. Putain ! Je m'éloigne de l'évier pour m'assurer que mes yeux endormis ne me jouent pas un tour, mais en regardant vers le bas à la recherche du tissu, le cercle bleu reste au même endroit que lorsque je l'ai remarqué dans mon reflet.

Merde, merde, merde ! Andressa va me tuer ! Ou pire, elle voudra déduire le coût du nettoyage à sec de ma journée de travail, ou pire encore, le coût d'une nouvelle combinaison. L'idée fait accélérer mon cœur et soudain, je suis plus éveillée que jamais.

Je m'approche à nouveau du petit évier et me penche dessus, essayant d'amener le revers jusqu'au robinet, cela ne fonctionne pas. Je me redresse, mes yeux clignotent frénétiquement et mes mains s'ouvrent et se referment à plusieurs reprises. Merde, merde, merde !

Je commence à déboutonner la combinaison. Le problème, c'est que cette satanée tenue de travail est une combinaison, donc en l'enlevant de mon corps, je me retrouve à moitié nue, ne portant rien d'autre qu'un slip et un soutien-gorge en coton. Le froid de la climatisation centrale me frappe immédiatement, faisant frissonner chaque poil de mon corps avec le changement soudain de température.

Je tourne la tête d'un côté, puis de l'autre, en la faisant craquer. Le bruit fort amène avec lui la pensée idiote habituelle : je suis croquante. Je ris, complètement hors de propos, et j'ouvre le robinet. J'approche le tissu de l'eau qui coule avec l'intention de mouiller uniquement la partie tachée, mais le malheur ne vient jamais seul, et je trébuche sur mes propres jambes, immobiles, projetant mon corps en avant et évitant de peu de cogner ma tête contre la porcelaine de l'évier. À la dernière seconde, je retrouve mon équilibre, évitant le pire désastre, ou du moins ce que je pensais être le pire désastre jusqu'à ce que je me rende compte de l'état de ma combinaison. Dans mon désespoir de ne pas me casser les dents, j'ai lâché le tissu dans l'évier, et maintenant il est complètement trempé.

Je reste là à regarder le tissu immergé dans une petite flaque d'eau dans l'évier pendant quelques secondes avant de réaliser que si je ne ferme pas le robinet, personne ne le fera pour moi et, bientôt, en plus de devoir faire face au fait que le seul vêtement que j'ai apporté est complètement trempé, je devrai gérer une petite inondation dans la maison d'un client de l'agence, une inondation causée par moi. *Oh mon Dieu ! Pourquoi, hein ? Pourquoi ?*

Je ferme le robinet et soulève la combinaison qui obstruait le drain, l'excès d'eau s'écoule et je plie le tissu jusqu'à ce qu'il soit assez petit pour être tordu, mais ça ne sert à rien. La combinaison

arrête de goutter, mais tout le haut est mouillé et la tâche est toujours au même endroit qu'avant.

— Un problème à la fois, Gabi — dis-je à haute voix en essayant de m'organiser. — La tâche, alors.

Épuisée, alerte et les nerfs à vif, je rouvre le robinet et passe la barre de savon sur la tâche. Après près de quinze minutes d'un frottement interminable, je me rends compte que le savon ne résoudra pas mon problème. Quoi que soit cette tâche, j'ai besoin de quelque chose de plus puissant que la barre parfumée que j'ai ici. Et à la laverie, je pourrais utiliser le sèche-linge.

Je regarde la combinaison mouillée, puis moi-même et enfin le miroir, la sueur déjà séchée sur mon corps est plus que suffisante pour répondre à la question que je ne me suis pas posée. Il est absolument hors de question de porter des vêtements mouillés pour aller à la laverie, je vais tomber malade et je ne peux pas tomber malade. Pas avec Raquel sur le point de rentrer à la maison après près d'un mois à l'hôpital. Je baisse la tête, pensant à la peur que ma petite sœur a dû ressentir en passant toutes ces nuits seule à l'hôpital. J'aurais dû être là, j'aurais voulu être là.

Dieu sait combien d'heures j'ai passées à chaque instant possible à essayer de gagner assez d'argent pour acheter ses médicaments quand elle rentrerait enfin à la maison. Si Fernanda coopérait... Si elle se souciait de quelque chose d'autre que de son propre nombril... Si notre père essayait, s'il essayait au moins... J'expire avec force, sentant soudainement mon esprit aussi épuisé que mon corps. Je ferme les yeux, interrompant le chemin que mes pensées commençaient à suivre et me forçant à me concentrer sur le ici et maintenant. Il est un peu plus de quatre heures et demie du matin.

Le propriétaire de l'appartement dort depuis que je suis arrivée hier soir, en début de soirée, pour commencer le nettoyage. Et bien qu'il m'ait donné jusqu'à cinq heures pour finir le ménage, je doute vraiment qu'il se réveille pour vérifier. Si le niveau de saleté dans la maison est directement proportionnel à la qualité de la fête qu'il a donnée, je peux comprendre pourquoi le beau gosse est si fatigué.

Et en plus, la buanderie est juste là. Aussi malchanceuse que je sois, il n'y a aucun moyen qu'une promenade de trois mètres, à l'intérieur d'un immense appartement, se passe mal. Je décide. Je tords la combinaison quelques fois pour qu'elle ne goutte pas tout le long du chemin, puis je la roule en une boule de tissu et je sors rapidement de la dépendance de la femme de ménage. L'air conditionné devient encore plus fort et un frisson me traverse tout entier. Je passe par la zone de loisirs, puis par la cuisine et enfin j'arrive à la buanderie. Vacillant dans ma propre certitude, je respire avec soulagement, mais je ne me donne pas beaucoup de temps pour ça. Je cherche le détachant dans le placard de produits de nettoyage et, en le trouvant, je le porte à l'évier.

Avec le produit approprié, la tâche disparaît facilement. Je rince l'uniforme et le tords de la meilleure façon possible avant de le mettre dans le séchoir. L'horloge accrochée au mur m'indique qu'il est déjà cinq heures cinq du matin. Eh bien, techniquement, le propriétaire de la maison m'a dit de finir le nettoyage jusqu'à cinq heures, il ne m'a pas dit de partir à cinq heures. Je hausse les épaules après avoir programmé le séchoir. Encore quinze minutes et je disparais d'ici.

Je m'appuie sur le comptoir et croise les bras, en attendant. Mon pied commence à battre impatiemment sur le sol et ma gorge sèche me fait mal quand j'essaie d'avaler. Je regarde la porte ouverte de la buanderie et je fixe le réfrigérateur immense en face de moi. Je fais quelques pas vers la sortie et je regarde par le chambranle, d'abord un côté du couloir, puis l'autre, tout est vide.

*Ce n'est qu'un verre d'eau*.

Je sors de la buanderie et, aussi vite que possible, je me sers un verre d'eau et je le lave pour le remettre en place quand je suis surprise par une voix de fille.

— Je n'en crois pas mes yeux !

Le verre glisse de ma main et tombe dans l'évier, mais je ne sais pas s'il se casse, car je me retourne, les yeux écarquillés, et je me retrouve face à une femme blonde qui me lance des couteaux avec les yeux.

— J-je... — je commence, mais je bafouille et je n'ai pas la chance de finir ma phrase, car elle m'interrompt.

— Tu vas sortir d'ici maintenant ! — siffle-t-elle. — J'ai déjà dit à Guilherme que je ne veux pas de ses trainées dans ma maison ! — Je cligne des yeux, abasourdie, en réalisant ce qu'elle pense qu'il se passe ici et j'ouvre la bouche pour m'expliquer, mais aucun son ne sort. Cette femme est folle ! Elle pense vraiment que je couche avec le propriétaire de cet appartement ? — Tu es sourde, ma fille ? Dehors, maintenant ! — Elle exige et, lorsque je ne bouge pas ou ne me défends pas, elle commence à marcher dans ma direction, me réveillant.

— Ce n'est pas du tout ce que vous pensez, madame ! — Cela fait rire la femme.

— Vous n'avez même pas la décence d'être créative dans vos excuses ! — se moque-t-elle en serrant les doigts autour de mon bras avec force. La femme me traîne pratiquement vers la porte, refusant d'écouter mes tentatives d'explication, et quand je m'en rends compte, je suis dans le couloir de l'immeuble, à moitié nue, sans rien sur moi.

J'avais complètement tort. Une marche de moins de trois mètres à l'intérieur d'un appartement peut définitivement très mal se passer.

# 3

## *VITTORIO CATANEO*

Balais, extincteurs et tuyaux tenus par des hommes venant de différentes directions tentent à tout prix d'éteindre l'incendie, tandis que les femmes courent, fuyant les flammes, éloignant les enfants, les animaux et essayant de préserver tout ce qu'elles peuvent des flammes avides de dévorer les centaines de rangées de plantations de fleurs jusqu'à la maison principale de la ferme Castellani.

Au loin, la chaleur du feu ne fait pas le poids face au soleil brûlant de Sicile qui me fait transpirer sous mon costume bien taillé. Avec une main dans la poche de mon pantalon et l'autre faisant tourner un œillet blanc entre mes doigts, j'observe le chaos instauré : larmes, cris, murs et toits qui s'effondrent. *Il dio della Sicilia*, [7]disent-ils. Pluton[8] était aussi un dieu, après tout.

Je regarde la fleur dans mes mains, un souvenir que j'ai demandé à mes hommes de me ramener avant d'abandonner un briquet allumé dans la plantation déjà aspergée de gazole, travail effectué par un petit avion, plus tôt dans la journée.

La plupart des gens ont des souvenirs affectifs évoqués par les odeurs de cuisines, la sensation du vent sur le visage ou la rosée sur la peau. Moi, cependant, je suis incapable de contenir l'un des miens alors que je regarde la même fleur qui, un jour, m'a été remise comme une promesse de mort.

(...)

*— Mio marito[9]! — Nonna[10] pleure fort, et je la regarde immédiatement dès que je passe la porte de sa maison. J'aime venir ici, mais je n'aime pas quand les autres viennent aussi.*

*Je penche la tête, fronçant les sourcils devant le visage rouge de ma nonna et devant les larmes qu'elle ne cesse de verser.*

*Elle n'a même pas regardé dans ma direction, et elle embrasse toujours mon visage, puis, Tizziano, et maintenant, le ventre de ma mamma[11], mais aujourd'hui elle ne fait rien d'autre que de cacher son visage dans ses mains et de continuer à pleurer. Elle n'est pas la seule.*

*Mes tantes pleurent aussi. Les femmes des capos pleurent. Il y a beaucoup de femmes qui pleurent et les hommes sont aussi là. Ma mamma confie mon frère, qui dort, parce qu'il est un bébé, et dormir est tout ce que les bébés savent faire, à Francesca, la cuisinière de ma nonna.*

*Ensuite, elle étreint la mamma de mon papà[12] et cela semble seulement faire pleurer ma nonna encore plus. La maison est comme je ne l'aime pas, pleine des autres comme lors de nombreux dimanches après la messe, mais ce n'est pas dimanche et nous n'avons pas été à la messe, mais le prêtre est aussi là. Pourquoi le prêtre est-il là ?*

*Personne ne me prête attention, personne ne demande non plus de nouvelles de mon papa et c'est une autre chose étrange, on demande toujours de nouvelles de mon papa quand il n'est pas avec nous. Mais à quoi cela servirait-il s'ils demandaient ? Je ne sais pas non plus pourquoi il est resté à la maison au lieu de venir rendre visite i miei nonni[13].*

*Peut-être savait-il que le nonno[14] ne serait pas là. Ils ont dit qu'il était mort et j'ai compris que c'était pour ça que tout le monde pleurait. Je dois demander à mio papà où se trouve cette*

*mission, de mourir. Est-ce si loin que les femmes pensent qu'elles doivent pleurer ?*

*D'autres personnes continuent d'arriver. Des capos et des soldats, tous sont accueillis par le consigliere[15] de la famiglia. Pourquoi mio papà n'est-il pas là ? J'entends un autre cri fort, mais celui-là, je m'y suis déjà habitué.*

*Tizziano s'est réveillé, et c'est l'autre chose que les bébés savent faire à part dormir : pleurer. Est-ce que les femmes ont appris avec les bébés ? Ou est-ce que ce sont les bébés qui ont appris des femmes ? Et pourquoi les hommes ne pleurent-ils pas aussi ? Ils sont sérieux.*

*Mamma prend mon frère du bras de Francesca et, bientôt, tout le monde commence à sortir de la maison, sauf nous, qui restons en arrière, même nonna part avant que Fabiano entre et nous emmène dehors. J'arrête de marcher lorsque je vois les voitures devant et derrière la nôtre, mais Mamma tire ma main.*

*Je lève la tête pour la regarder et lui demander où sont tous les autres et pourquoi il y a tant de soldats avec nous. Mamma secoue la tête de gauche à droite, me disant de ne pas poser de questions, même si je n'ai encore rien dit. Nous montons dans la voiture, comme d'habitude Juliano conduit et Fabiano est assis à côté de lui sur le siège avant, tandis que Mamma, Tizziano et moi sommes à l'arrière.*

*Je regarde les voitures alignées alors que nous avançons. Encore quelque chose que je dois demander à mon père. Les rues sont vides. Je ne suis sorti dans ces rues que deux fois auparavant et elles étaient pleines, contrairement à aujourd'hui, où même les magasins sont fermés.*

*La voiture s'arrête lorsque nous arrivons dans un endroit agréable avec beaucoup d'herbe et des plaques sur le sol, il y a des croix et des anges aussi. Est-ce un type d'église différent ? Le prêtre est également là. Tous ceux qui étaient chez Nonna sont ici. Nonna est également ici, elle continue de pleurer, et les femmes aussi.*

*Nous ne sortons de la voiture que lorsque les autres, devant et derrière la nôtre, sont vides. Les soldats de mio papà tiennent des armes à la main et je fronce les sourcils. Papà dit qu'un homme qui a besoin de montrer son arme ne sait pas s'en servir. Les soldats ont-ils oublié comment utiliser une arme ?*

*Mamma serre ma main fort pendant que nous marchons vers l'endroit où tout le monde est réuni. Il y a un trou dans la terre et je ne sais pas à quoi il sert. Pourquoi tout le monde est-il réuni autour d'un trou dans la terre ? Et pourquoi tout le monde tient-il une rose de la Sainte ? Juliano ne permet pas à mamma, Tizziano et moi de nous approcher trop près des autres.*

*Le prêtre commence à parler et je comprends, c'est une messe.*

*Il doit vraiment s'agir d'un type d'église différent. Pourquoi mio papà n'est-il pas venu à la messe ? Et pourquoi les soldats de mon grand-père ne savent-ils plus comment utiliser leurs armes ? Toutes sont exposées.*

*Je fais attention à la lecture du prêtre, puis aux prières. Mamma tire ma main quand nous marchons vers le trou dans le sol. Nous nous en approchons et j'épie du haut, mais je ne vois rien, je pense que c'est profond. Maman y jette une fleur, une rose rouge de la Sainte. Je me retourne quand je sens quelqu'un qui touche mon autre main.*

*Un homme que je ne connais pas y dépose une fleur, mais ce n'est pas celle de la Sainte, celle-ci est blanche. Devrais-je aussi la jeter dans le trou ?*

*— Per tuo padre [16]!— dit l'homme, mais je n'arrive pas à demander pourquoi, avant que mamma me tire à nouveau.*

*Nous ne retournons pas à l'endroit où nous étions arrêtés, nous allons directement à la*

*voiture et, lorsque la porte est ouverte par Juliano, je trouve mio papà à l'intérieur.*

*— Papà !*

*— Vitto ! — dit-il et il embrasse mon front lorsque je monte sur le siège, me mettant à genoux.*

*Mamma ne monte pas dans la voiture, la porte se referme et je regarde à travers la fenêtre, pendant que Juliano l'emmène avec Tizziano vers la voiture derrière la nôtre.*

*— Pour toi, Papà — dis-je, en tendant la fleur quand je m'en souviens. Le front de mon père se froisse alors qu'il regarde ma main.*

*— Où as-tu trouvé ça ?*

*— Un homme m'a donné, il a dit que c'était pour toi. — Mio papà fronce le nez d'une manière étrange, la manière dont il le fait quand il est contrarié.*

*Ensuite, il prend la fleur de ma main. — Pourquoi tout le monde pleurait, Papa ? Est-ce que je devrais pleurer aussi ? — je demande, et il ne répond pas tout de suite, il prend son temps. Peut-être qu'il réfléchit ?*

*— À partir d'aujourd'hui, tu vas apprendre beaucoup de choses, Vitto, mais pleurer ne sera pas l'une d'entre elles. Un Don ne pleure jamais, Vitto. Un Don ne faillit jamais, ne déshonore jamais et, surtout, un Don ne plie jamais.*

*— Je ne suis pas un Don, Papa. Mio nonno est le Don.*

*— Tuo nonno était un Don et aujourd'hui tu commences à apprendre comment en devenir un.*

*(...)*

Le léger claquement de la porte de la voiture me tire de mes pensées, et je me retourne, Matteo sort de la voiture avec une expression sagement neutre, bien que trop pâle pour son bronzage naturel habituel.

Le consigliere passe une main dans ses cheveux blonds parfaitement coiffés en arrière et jette un coup d'œil autour de nous, et surtout dans la vallée en dessous de nous, avant de parler.

— Je suppose que tu as une bonne raison de penser qu'incendier la résidence principale des Castellani serait une bonne idée, malgré nos négociations en cours avec eux. — Ses mots modérés suscitent en moi un désir inhabituel de sourire.

Quand Tommazo Corleone est mort, beaucoup ont opposé une résistance à la montée de son fils au poste, disant qu'il était trop jeune, pas assez cruel, trop civilisé. Et, tout comme je l'ai fait en assumant le poste autrefois occupé par mon père, Matteo a réduit au silence chaque opinion contraire à sa nomination et a gagné le respect de l'organisation membre par membre.

Sa courtoisie cache bien ses affaires. Les gens voient ce qu'ils veulent voir, et l'aspect sobre des tatouages cachés et des paroles élégantes de Matteo rend sa circulation dans certains milieux beaucoup plus facile que celle de Tizziano, par exemple. De plus, bien sûr, le consigliere est un excellent négociateur, même si nous ne sommes pas toujours d'accord sur nos méthodes respectives.

— Ton vocabulaire politique est toujours quelque chose à admirer, Matteo — je le complimente. — J'ai pensé que j'avais été clair sur le fait que nous devions envoyer un message aux Castellani.

— Et quel message exactement as-tu envoyé, Don ?

— Que ses options sont toutes les différentes façons de dire oui. Le *non* n'a jamais été parmi elles, du moins pas pour moi.

— Tu vas déclencher une guerre — prévient-il avec le même ton que celui annonçant le lever du soleil.

— Déclencher ? Malgré ton éloquence, nous ne sommes pas des politiciens, Consigliere, nous sommes des mafieux. Nous vivons en guerre, ne sois pas dramatique. — Matteo ouvre la bouche pour me répondre, mais le bruit d'une explosion suivi du grondement grave de quelque chose de lourd attire l'attention de nous tous.

Nous regardons le plafond de la propriété s'effondrer et s'enfoncer dans ce qui était l'une des constructions les plus anciennes de Sicile. Les hommes autour de moi restent attentifs à Matteo, attendant sa réaction, n'importe quelle réaction. Le consigliere, cependant, maintient la façade mesurée en se contentant d'un hochement de tête négatif.

— J'aurais pu exterminer le sang des Castellani de la surface de la terre et, ensuite, prendre ce que je veux par la force, mais la seule chose que j'ai tuée était une maison ancestrale et, — je regarde l'œillet blanc dans mes mains — quelques plantes. Je suis sûr qu'ils peuvent se remettre de cette tragédie. — Je me retourne, me dirigeant déjà vers la voiture garée. — Allez ! Votre pause est terminée.

Dario, Luigi, Salvatore et Antonio prennent immédiatement leurs positions pour protéger mes flancs, mon front et ma retraite. C'est Luigi, toujours à ma droite, qui ouvre la porte de la voiture pour moi.

— Assures-toi qu'ils sachent que je ne préviens pas deux fois, Matteo — je dis par-dessus mon épaule, debout devant la porte ouverte du SUV. — Si j'ai besoin d'envoyer un deuxième message, alors les fleurs qui survivront au feu pourront être utilisées pour décorer les tombes de chaque maudit Castellani dans ce monde. Après tout, quand l'enfer en aura assez de brûler en ce lieu, le terrain sera prêt à devenir un cimetière magnifique, n'est-ce pas ?

Je prends l'œillet encore dans mes mains et, avec lui, je fais le signe de la croix, touchant d'abord les pétales blancs sur mon front, puis sur mon menton et enfin sur une épaule à la fois. Je ris avant de le jeter dans le précipice en contrebas, car contrairement à ce que mes mots suggéraient, j'aimerais que les Castellani n'aient pas compris mon message.

Je regarde une dernière fois les flammes, maintenant encore plus furieuses qu'avant, puis un Matteo toujours silencieux.

— Je pense qu'il serait de bon ton de les inviter à dîner, ils passent une matinée difficile et pourraient avoir du mal à organiser leurs prochains repas. Peut-être l'achat d'un nouvel ensemble de couverts serait-il délicat de notre part — je suggère — Qu'en penses-tu ?

Les yeux du consigliere ne révèlent rien alors qu'il s'approche de moi, prend ma main et embrasse l'anneau de *La Santa*.

— Je suis sûr qu'ils seront touchés par ton geste, Don.

# 4

## *GABRIELLA MATOS*

Au moment où je ferme la porte de la maison, je m'appuie contre elle et ferme les yeux, sentant mon cœur battre comme un fou dans ma poitrine et ma tête pulser comme jamais. Je n'avais aucune idée que l'embarras pouvait causer des maux de tête, mais si quelqu'un est venu au monde pour découvrir ce genre de chose en pratique, c'est sûrement moi.

Je soupire, et chaque souffle d'air que j'expire est une tonne de soulagement qui entre en moi. J'ai réussi, je suis rentrée chez moi indemne et en bonne santé. Humiliée, c'est vrai, mais pour être honnête, être humiliée est juste un mardi ordinaire pour moi, alors je vais juste compter les victoires.

Quitter la Zone Ouest de Rio de Janeiro à cinq heures vingt du matin, à moitié nue, sans argent ni documents, et réussir à arriver à la Zone Nord avec un t-shirt, une paire de tongs et mon intégrité physique est une putain de victoire. Et je ne vais même pas commenter le fait que le t-shirt et la paire de tongs en question m'ont été donnés par une sans-abri qui a eu pitié de mon état sans même que je ne l'aborde.

Des mêmes créateurs des voleurs donnant de l'argent au volé pour acheter un meilleur téléphone portable, est venu là la sans-abri qui a donné des vêtements, miraculeusement propres, à la femme de ménage expulsée. Je ne devrais pas rire, non ? Non, mais les coins de mes lèvres se soulèvent d'eux-mêmes et je fais des efforts pour retenir le rire qui menace d'éclater dans ma gorge de l'intérieur.

C'est un réflexe étrange, car dans la seconde suivante, mes yeux brûlent au point que l'envie de pleurer devient insupportable, et tout ce que je veux faire, c'est me rouler en boule sur le sol en béton sous mes pieds et laisser les larmes couler librement.

— Tu as finalement touché le fond, Gabriella ? Tu as décidé d'ouvrir les jambes pour de l'argent ? Tu n'avais pas une meilleure tenue à mettre, non ? — La voix de Fernanda résonne dans mon crâne surchargé, et j'ouvre les yeux pour trouver ma sœur debout à un peu plus d'un mètre de distance.

Elle ne peut pas être très loin de toute façon, pas quand nous sommes toutes les deux à l'intérieur de la maison. Le taudis où nous vivons ne compte qu'une seule pièce de pas plus de trois mètres. Je regarde à gauche, notre père dort, imperturbable, sur un tas de matelas appuyé contre le mur en tôle.

Le sifflement distinctif du train approchant me donne quelques minutes de répit avant de devoir affronter Fernanda. Vivre à l'intérieur des murs de la voie ferrée, littéralement au bord des rails, présente cet avantage. Toutes les six minutes, vous pouvez simplement ignorer une conversation non désirée, car le passage du train rend impossible tout dialogue, même en criant. Mais malheureusement, la locomotive est trop rapide à mon goût.

— Bonjour à toi aussi, Fernanda — je dis, et un regard plus attentif dans la pénombre qui règne dans notre cabane sans fenêtres me dit que j'aurais probablement dû dire bonne nuit.

Ma sœur est emballée dans une minijupe en maille rouge et un haut court qui ne laisse rien à l'imagination, sauf les pointes de ses seins.

— Tu n'as pas répondu — elle rappelle avant de faire un pas dans ma direction et de tituber. Le mouvement me fait remarquer la bouteille dans sa main, de la **cachaça**. Je détourne les yeux et me mords la lèvre, l'envie de pleurer que j'ai ressentie il y a moins de cinq minutes a complètement disparu, envahie par la nécessité de faire face aux faits. Comme toujours, pleurer est un privilège que je n'ai pas. — Tu as enfin décidé d'ouvrir ces jambes pour de l'argent ? Tu as trouvé un mec assez idiot pour te désirer ?

— Non — je réponds simplement avant de, en évitant une Fernanda instable, me diriger vers mon coin dans la cabane, sur la droite, au fond de la pièce. M'allonger, j'ai juste besoin de m'allonger et, quand je me réveillerai, je penserai à la prochaine étape.

Je cligne des yeux en remarquant le désordre étalé sur le sol mouillé et je fronce les sourcils. Mais qu'est-ce que c'est ? Je m'agenouille. Je touche le sol du bout des doigts, essayant de comprendre comment exactement mes dessins, autrefois accrochés au mur avec du scotch, se sont retrouvés sur le sol usé, trempés de ce que peut bien être le liquide transparent qui humidifie maintenant aussi ma peau.

Mes papiers ruinés, mes dessins, mon trésor, mon unique... ruinés. Je halète quand l'air me manque, ma poitrine se serre dans une vague étouffante de désespoir. C'est à cela que se résume vivre au jour le jour, n'importe quoi peut simplement déclencher la fin et, soudainement, je me sens épuisée. Mes épaules s'affaissent et ma respiration devient irrégulière.

Depuis combien de temps suis-je réveillée ? Trente-huit heures ? Quarante ? Je porte mes doigts à mon nez, voulant savoir ce qui a ruiné mes dessins et quand l'odeur alcoolique et écœurante envahit mes narines, je ferme les yeux, sentant une colère latente remplir à nouveau ma poitrine, chassant l'épuisement, la tristesse et tout le reste.

Je tourne la tête et je regarde Fernanda par-dessus mon épaule, un sourire moqueur se dessinant sur les lèvres maquillées de rouge à lèvres de ma sœur. Son visage n'est pas beaucoup mieux, sa peau blanche, très différente de la mienne, est tachetée de maquillage sombre sur le visage et ses cheveux décolorés en blond couleur jaune d'œuf sont en désordre. Fernanda claque la langue.

— Oops ! — elle raille. — Je crois que j'ai renversé un peu — dit-elle en levant la bouteille pour un toast imaginaire.

Sauf qu'elle n'a rien renversé par accident, elle a arraché mes dessins du mur et, délibérément, les a trempés pour qu'il n'y ait rien à faire pour les récupérer. Si je ne la connaissais pas assez pour le savoir, l'expression moqueuse sur son visage se chargerait de me raconter toute l'histoire.

Je regarde une fois de plus dans la direction de notre père endormi. Est-ce qu'il dormait quand elle a fait ça ? Si oui, aurait-il fait une différence s'il avait été éveillé ? Je connais la réponse à cette question : cela n'aurait fait aucune différence.

— Et ce n'est pas comme si tu étais douée de toute façon. — Elle hausse les épaules, divague, ne se souciant pas du tout du chaos de sentiments dans lequel je me dissous juste devant ses yeux ivres. — Pourquoi tu dessines ? Tu es nulle ! Pourquoi insister ? Tu ne vas jamais, jamais t'améliorer ! Des années et des années et ce sont toujours les mêmes traits tordus, des gribouillis... Tu es une blague, Gabriella, et tu ne seras jamais bonne à rien ! Insister te rend juste ridicule !

Je ne prends même pas la peine de répondre, j'ai arrêté de réagir aux provocations de ma sœur depuis longtemps, précisément quand j'ai réalisé que cela ne faisait que la rendre plus cruelle. Certaines personnes, j'ai compris, sont nées juste pour ça, pour être cruelles, et c'est pourquoi je dessine.

Je dessine parce que ce monde est trop laid pour moi et, dans mes traits, tordus ou non, défectueux ou non, je peux en inventer un plus beau. Je dessine parce qu'au milieu d'une multitude de choses mauvaises, je dois au moins essayer de voir quelque chose de bon, et je n'ai pas eu le privilège d'avoir quelque chose qui puisse être appelé ainsi, alors je crée.

Je dessine parce que mes traits sont la seule chose qui me tire encore des sourires gratuits les jours où même le soleil est trop sombre. Je dessine parce que sur le papier, peu importe sa couleur ou sa taille, je suis libre. Quelque chose que je ne sais pas être en dehors de lui.

— Tu ne vas rien dire ? — Elle crache les mots, contrariée que j'ignore ses provocations et, juste après, elle rote bruyamment. — Eh bien, si tu n'as pas encore trouvé un pigeon, il vaut mieux que tu en trouves un, parce que l'argent qu'il y avait à la maison est épuisé — elle prévient, obtenant exactement ce qu'elle voulait de moi, une réaction.

Je cligne des yeux, tenant toujours le tas de mes dessins ruinés dans mes mains, et je vide tout l'air de mes poumons dans une expiration lente, avant de porter mes yeux vers le trou dans le sol où je cachais l'argent. Je réalise seulement maintenant que l'endroit qui était autrefois dissimulé sous l'un de mes dessins et sous mon vieil oreiller est complètement visible et vide.

Complètement vide.

— Fernanda. — Le mot sort entre mes dents, et sa réponse est un rire bas. — C'était l'argent pour les médicaments de Raquel, merde ! C'était l'argent pour la facture d'électricité ! — je dis, maintenant en la regardant.

— Je suis sûre que, d'où il vient, tu peux en avoir plus — elle se moque. — Surtout maintenant — elle ajoute en descendant son regard le long de mon corps et en le fixant sur mes jambes nues.

— C'est aussi ta sœur — je murmure, incapable de croire que Fernanda a vraiment fait ça, parce que non, d'où venait cet argent, je ne peux pas en avoir plus. — Elle n'a que onze ans, Fernanda. Onze ans... — Les deux derniers mots sortent dans un murmure désespéré et suffisent à me faire abandonner l'idée de faire semblant que Fernanda n'a pas encore gagné une fois de plus.

Une seule larme glisse le long de ma joue, marquant ma peau dans une lenteur agonisante, la même avec laquelle je sens le trou dans ma poitrine s'ouvrir. Raquel doit rentrer à la maison demain, et l'argent pour les courses, la facture d'électricité, l'argent pour les médicaments de ma petite sœur sont partis en fumée. Ou plutôt, dans la gorge de Fernanda, si la bouteille dans sa main est un indicateur quelconque.

Semaines de travail, semaines de ménage et de tout petit boulot que je pouvais trouver, parce que la santé de Raquel est bien trop fragile. Vivre ici est déjà un effort constant pour ses poumons fragiles, et sans une alimentation correcte, sans les médicaments, sans électricité pour qu'elle puisse faire sa nébulisation, l'abandonner à l'hôpital est probablement un choix plus miséricordieux.

— Tant pis pour elle. — C'est sa réponse sèche avant de se retourner sans la moindre once de remords et de sortir de la maison, claquant la plaque de bois qui nous sert de porte.

# 5

## *VITTORIO CATANEO*

Au centre de rond de longe[17], je maintiens mon regard fixe sur l'étalon au pelage noir me fixant à une extrémité. Galard reste immobile malgré mes directives claires pour qu'il circule.

J'ai découvert très tôt que l'exercice du contrôle était quelque chose qui me maintenait sous contrôle, et les chevaux sont des animaux incroyablement intelligents, les dompter est bien plus difficile que de plier un être humain. La violence met la plupart des hommes à genoux, tandis qu'elle rend simplement les chevaux plus irascibles.

Dompter une créature comme Galard nécessite bien plus, beaucoup plus que d'être habile avec les mots, avec les instruments de torture ou avec une arme, et je les respecte pour cela. Certains disent que les chiens sont meilleurs que les êtres humains, je dirais que les chevaux sont définitivement plus dignes d'admiration que la race humaine dans son ensemble.

Alors que Galard et moi sommes engagés dans une bataille silencieuse de volontés, mon esprit traite les dernières informations que j'ai reçues de Tizziano. La cargaison disparue a en effet été saisie par la CIA, cependant, ce n'est pas la partie surprenante de l'histoire, la disparition silencieuse de plus d'un milliard de dollars d'armement était déjà quelque chose de suspect.

Une opération comme celle-ci, si réussie, mettrait le nom d'au moins une demi-douzaine d'agents à l'ordre du jour à Washington, et c'est la seule chose à laquelle les Américains se soucient vraiment : la visibilité. Le gaspillage de cette opportunité m'a toujours semblé bien plus préoccupant que la disparition de la cargaison proprement dite.

Une préoccupation qui s'est avérée justifiée après l'appel reçu par mon subordonné. Ils nous ont contactés avant que nous puissions confirmer que l'action provenait du département américain, c'est inacceptable et met tous mes sens en alerte.

Adam Scott pense qu'il peut me forcer à coopérer avec son département, l'idée serait risible si elle n'était pas si stupide. Même s'il pouvait établir un lien quelconque entre la cargaison-appât et moi, ou l'organisation que je dirige, ce qu'il ne peut pas. Quelqu'un qui a l'audace de me proposer une négociation devrait savoir mieux. Il n'y a aucun homme d'honneur sur la face de la Terre qui se plierait à une autorité autre que son Don.

Il n'y a pas un seul homme respirant sous mon commandement qui se courberait devant autre chose que le Sacré. Galard souffle, défiant, et je ne lui prête aucune attention, ce qui ne fait que l'irriter davantage. Adam Scott va souhaiter avoir eu cette chance.

Le bruit de pas met immédiatement le pur-sang en alerte et, du coin de l'œil, je vois Cesare s'approcher de l'arène d'entraînement. Mon frère, cependant, interrompt son approche bien avant d'atteindre la clôture blanche en bois, et, comme s'il comprenait ce que signifie avoir le respect du bourreau de *La Santa*, Galard se met en mouvement, décidant que c'est un bon moment pour obéir à l'ordre que je lui ai donné il y a plus de cinq minutes.

Je maintiens une posture impassible, refusant de montrer le moindre signe d'appréciation pour le comportement fantasque de l'animal. Il n'a pas besoin de renforcement positif pour l'orgueil qu'il affiche naturellement.

— Très bien. Nous avons terminé pour aujourd'hui, — lui dis-je lorsque son dernier tour

d'entraînement est terminé.

Il attend encore presque une minute entière avant d'accepter que le retard à obéir à mon ordre aura des conséquences, et lorsque le palefrenier craintif ouvre la porte de ronde de longe, Galard trotte sauvagement de retour vers les écuries.

— Tu as déjà tué des hommes pour moins que ça — commente Cesare enfin arrivé à proximité, et je ne détourne pas mon attention de Galard avant d'être à l'intérieur des écuries.

Les yeux de mon frère suivent les miens, attentifs aux mouvements du cheval et, ensuite, à tout signe d'anormalité à l'endroit où l'animal se dirige. Cesare prend soin de maintenir une certaine distance entre lui et les chevaux.

Le deuxième de mes frères est le plus sauvage d'entre nous quatre et, à chaque fois que je le vois réagir ainsi à mes animaux de compagnie, je me demande si cette crainte provient de son identification avec leur sauvagerie. Mon tempérament est parfois décrit comme silencieusement mortel. Mais le mutisme de Cesare, sans aucun doute, crie.

— C'est parce que je n'ai pas de personnes favorites — je réponds, enlevant mes gants et les glissant dans la poche de mon pantalon d'équitation.

Je passe par la porte de la clôture et me dirige vers le côté de l'écurie. J'ouvre le robinet niché dans le mur de pierre et me mouille le visage, lavant la sueur que le soleil de fin de matinée a fait perler sur ma peau.

— Tizziano serait déçu d'entendre ça, il est sûr d'être ton frère préféré.

— Je ne sais vraiment pas ce qui a pu lui donner cette impression.

— Probablement le fait d'être encore en vie même après trente-cinq ans.

— C'est parce que *mamma* ne me laisserait pas tranquille si je tuais l'un de ses enfants. — Cesare rit, et je hausse un sourcil interrogateur.

Mon frère me regarde comme s'il ne savait pas que je suis sérieux. Je ne verserais jamais le sang de ma propre famille à moins qu'il n'y ait une raison valable, et bien que j'aie souvent souhaité le contraire, la capacité du sous-chef à m'irriter ne peut pas être considérée comme telle. Cesare le sait.

— Tu iras aux Amériques avec moi — je lui informe de la décision que j'ai prise ce matin.

— Adam Scott — présume-t-il.

— J'ai entendu dire qu'il a une belle famille. Je pense qu'ils adoreraient une visite du Michelangelo[18] de la Sagrada. Voyons ce qu'il fait du rêve américain. — Cesare sourit, un sourire encore plus vide que ses yeux bleus.

— L'art. Qu'est-ce que ce serait d'autre ?

***

Paolo se gare, mais je garde les yeux rivés sur l'iPad dans mes mains. La technologie est, en effet, l'une des rares choses que les *maledetos*[19] Américains savent faire avec qualité. Dario est le premier à sortir de la voiture, sautant du siège avant de la Volvo adaptée pour accueillir moi et les cinq hommes qui sont toujours avec moi.

Salvatore est le suivant, ouvrant la porte à ma gauche et laissant le siège arrière en face du mien, déjà avec son arme à la main. Mon esprit, bien qu'attentif à l'article sur une nouvelle variété de raisin créée en laboratoire, ne se détache pas de la routine habituelle de sécurité exécutée à l'extérieur du véhicule blindé.

Même s'il n'y avait pas d'oreillette dans mon oreille gauche, me notifiant chaque étape accomplie du processus, il me serait impossible de m'en détacher. À ce stade, il pulse déjà dans mes veines autant que le sang italien.

La *Cantina* [20]Santo Monte a été le foyer des Cataneo depuis le XIXe siècle, lorsque Giuseppe Cataneo et son frère jumeau ont rassemblé le premier groupe de ce qui, à l'avenir, se diviserait en *Cosa Nostra* et *La Santa* : les deux mafias les plus anciennes d'Italie. Pourtant, même ici, dans la maison où je suis né et ai grandi, et avant cela, où chacun de mes ancêtres l'a fait, les procédures de sécurité ne sont pas superflues. Il faut trois minutes pour vérifier la zone extérieure et cinq de plus pour celle du *hall* d'entrée principal de la maison. Quand je sors de la voiture, entouré de Luigi et Antonio, l'odeur des raisins couvrant chaque centimètre des kilomètres et des kilomètres de nos terres envahit mon odorat d'un seul coup.

Mes pieds écrasent le gravier sur le chemin jusqu'à la porte d'entrée par où je suis le seul à passer. Mes hommes de confiance restent à l'extérieur, mais leurs voix restent dans ma tête, me tenant informé de tout ce qui importe.

Luigia, la gouvernante de ma mère, est déjà en place, attendant mon veston, que je lui retire et lui remets avant de me rendre aux toilettes du vestibule.

— Les entrées sont déjà servies froides, Vitto, pas besoin de nous faire attendre des heures chaque soir juste parce que tu n'aimes pas la nourriture chaude. Elles seront à ton goût, que tu arrives à l'heure prévue *per cena* [21]ou deux heures plus tard, comme d'habitude d'ailleurs. — Tizziano me reçoit dans la salle à manger avec la même plainte habituelle.

— Tizziano ! — maman le réprimande immédiatement juste pour obtenir un petit sourire et un clin d'œil séduisants de son deuxième fils.

— *Ciao*[22] — je salue en entrant. La tête de table est le seul siège encore vide et je m'y installe, étant flanqué de *mio padre* à ma droite et de Tizziano à ma gauche.

— *Ciao, figlio mio*. [23]— Assise après mon père, maman répond, tendant la main au-dessus de la table pour atteindre la mienne.

Je me penche pour qu'elle puisse embrasser le dos de ma main en geste de bienvenue. Peu après, d'un signe de tête, elle indique aux domestiques de la maison de commencer à servir le dîner.

— *Grazie Dio* [24]! — Tizziano grogne, et je ne lui accorde pas un regard.

En maintenant la tradition de l'aversion au silence de toute bonne table italienne, maman n'attend même pas que les entrées aient fini d'être placées sur la table pour commencer à parler.

— Je pense à inviter Michela à dîner, *domani* [25]— dit-elle, comme si elle n'avait aucune intention avec une telle invitation.

Je fais semblant d'ignorer ses motivations, bien que j'en sois parfaitement conscient. Tout comme j'ai été la semaine dernière, celle d'avant, celle d'avant encore, et toutes les autres fois où ma mère a invité une bonne fille de la Sainte, élevée pour être une parfaite épouse de la mafia pour le dîner. Pas pour le déjeuner, repas que chacun de nous prend où qu'il soit, dans la rue ou dans sa propre aile de cette maison, mais pour le dîner, le seul moment de la journée où il est garanti que tous ses enfants seront incontestablement à table, à moins que quelqu'un ne soit mort.

— Je suis sûr que les Abelli seront très heureux de votre gentillesse — je commente en me servant, et Tizziano crache l'eau qu'il s'apprêtait à boire.

— *Buone maniere*, [26]Tizziano ! — maman le réprimande immédiatement et mon frère s'excuse d'un geste silencieux, en réprimant son rire. Son deuxième avertissement vient sous la forme des yeux étroits d'Anna Cataneo. — Et Michela a une sœur, je vais aussi inviter Liliana — elle dit ensuite. — Peut-être qu'une épouse te remettra sur le droit chemin !

— Pourquoi vous ne poussez pas des épouses vers Cesare, *Mamma* ? Et vers Gianni ? Ce sont vos fils autant que Vitto et moi ! — Il se défend du mariage comme si notre maman lui tirait des

balles, pas des alliances.

— Cesare est déjà fiancé et Gianni est encore trop jeune pour se marier.

— Fiancé ? À une morte-vivante ? — Il soupire et se tourne vers moi. — Où puis-je trouver une telle fiancée, Don ? — Je l'ignore.

— *Madonna mia* [27]! — Maman crie, indignée par les paroles déjà sorties de la bouche de mon frère un million d'autres fois auparavant. — Cesare n'est pas responsable de la volonté de *Dio* ! Et Clara va se réveiller ! La *bambina* [28]n'est pas une morte-vivante, Tizziano, elle est juste dans le coma ! Nous prions pour ça.

— Ça fait douze ans, *Mamma* ! Douze ans ! Si *Dio* voulait faire ce miracle, il l'aurait déjà fait.

*Mamma* maudit bas avant de répondre à son fils, pendant que le reste d'entre nous mange.

Honnêtement, je ne sais pas si recevoir des invités pour le dîner est plus ou moins gênant que nos dîners prévisiblement peu ordinaires. Traiter avec les invitées silencieuses et réservées de ma mère est certainement beaucoup plus calme que les disputes que les commentaires de Tizziano déclenchent toujours lorsque nous sommes juste en famille.

— Ton *fratello* [29]n'a même pas encore trente ans, Tizzi ! — Je reviens à la conversation lorsque *mamma* défend Gianni. Le sujet des fiançailles de Cesare a été laissé de côté. Le seul des frères Cataneo déjà engagé à un sourire discret sur le visage.

Cesare n'a pas une opinion très différente de celle de Tizziano quand il s'agit de sa fiancée. En fait, aucun d'entre nous, sauf ma mère, n'en a vraiment. Mais pour lui, tout ce qui importe, c'est que tant que la fille est en vie, je ne peux pas l'engager ailleurs. Peu importe si elle est éveillée ou endormie.

Mon frère a été promis à Clara quand ils étaient encore enfants, dans un accord territorial passé par *mio papà*. Les gens disent que dans la mafia, tout se termine par du sang ou un mariage, et c'est vrai. Parfois, cela se termine par les deux.

Francesco Cataneo était un Don sensé. *Mio padre* est un homme sensé, dans l'ensemble, peut-être le seul acte de folie qu'il ait commis dans sa vie a-t-il été de mettre Tizziano au monde. Les accords passés pendant son mandat de leadership ont apporté une croissance aux affaires de la Sagrada, aussi bien légales qu'illégales. En fait, s'il n'avait pas été malade, il se serait retiré il y a cinq, six ans, au lieu de douze.

Le cancer de la thyroïde, cependant, a compromis bon nombre de ses capacités et de ses réflexes, et, en homme d'honneur qu'il a toujours été, *papà* a renoncé à son poste de commandement pour le bien de *La Santa*, comme il l'a fait pour toute autre chose dans sa vie. C'est la première chose qu'il m'a apprise lorsque mon grand-père est mort, il y a des décennies : un bon Don n'est pas celui qui met son pouvoir au service de l'organisation. Un bon Don est celui qui se met au service du pouvoir de l'organisation.

Je rencontre son regard en embuscade, si ce n'était pour le réservoir d'oxygène derrière sa chaise, on pourrait à peine dire que Francesco Cataneo est un homme malade. Les milliers d'euros dépensés dans les traitements les plus avancés ont largement valu le coup.

*Mio padre* fait un bref signe de tête vers la récente dispute de Tizziano et *mamma* avant de secouer la tête, mais je sais que contrairement à moi, qui préfère définitivement le silence, il aime ce chaos.

Il y a beaucoup de choses dans lesquelles je me suis avéré meilleur que Francesco au fil des ans. Équilibrer la partie sombre de ce que nous faisons à l'extérieur avec ce que les *mammas* et les épouses voudraient que nous soyons à l'intérieur n'en fait pas partie.

— Je veux être grand-mère ! — *mamma* grogne fort pour personne en particulier et pour tout

le monde en même temps.

Gianni étouffe un rire avec une toux, après tout, elle le défendait encore tout à l'heure, ce ne serait pas intelligent de la contrarier maintenant. Je décide que c'est aussi bon moment que n'importe lequel pour changer de sujet.

— Avons-nous déjà les prévisions pour la *vendange* [30]de cette année, Gianni ?

— Dans les jours à venir. Quand tu reviendras du Brésil, nous les aurons probablement déjà.

— *Buono*[31].

— Vendange... vendange... Toujours des affaires, personne ne veut me donner de petits-enfants ! — *Mamma* grogne assez fort pour que toute la Sicile l'entende avant de porter sa *bruschetta*[32] à sa bouche.

# 6

## *GABRIELLA MATOS*

— S'il vous plaît, Dez, je vais payer ! J'ai juste besoin d'une semaine de plus — je supplie alors que l'homme pose une échelle contre le poteau à côté de chez moi.

Je n'avais pas d'autre choix après avoir été chassée par deux femmes différentes en moins de 24 heures. Il se trouve qu'Andressa n'était pas du tout contente d'apprendre que j'avais perdu l'uniforme de travail et a refusé de me payer pour le ménage qu'elle m'a fait faire en traversant la ville presque sans vêtements.

La responsable de l'entreprise de nettoyage pour laquelle je travaillais m'a pratiquement expulsée du bureau hier après-midi, sans un sou en poche, en me disant que si je voulais avoir la possibilité de faire un autre ménage pour eux, je devrais partir tant qu'elle ne me détestait pas encore et revenir un jour où je ne l'aurais pas profondément irritée.

— Tu as dit ça la semaine dernière, Gabi.

— Je sais ! Je sais ! — Je tends les mains devant moi, me mettant entre lui et les marches en bois. — J'avais l'argent, Dez, je l'avais, mais il y a eu un imprévu et ma sœur rentre à la maison aujourd'hui, on ne peut pas rester sans électricité. Tu sais que Raquel a une santé fragile, s'il te plaît, Dez ! S'il te plaît ! Juste une semaine de plus !

— Je suis juste là pour obéir aux ordres, Gabi. Si tu ne paies pas, je dois couper ! Tu sais comment c'est — il refuse en croisant les bras devant lui.

L'homme à la peau rougeâtre et aux tempes marquées me regarde sans aucun signe de compassion pour ma situation. Je passe mes mains dans mes cheveux, résistant à l'envie de les tirer jusqu'à ressentir de la douleur.

— N'importe quoi, Dez. S'il te plaît ! Je ferai n'importe quoi ! — je négocie en posant les mains sur mes hanches sans bouger, de peur que s'il trouve une ouverture, Dez ne monte simplement sur le poteau et ne coupe mon électricité. — Je ne peux pas rester sans électricité, je ne peux pas ! — Tout ce que tu veux ! Tu as besoin de quelqu'un pour nettoyer ta maison ? Je nettoie ! Repasser les vêtements ? Compte sur moi ! Je cuisine pour toi, je promène ton chien, je suis prête à n'importe quel travail, juste, s'il te plaît, accorde-moi une semaine de plus.

Dez est un vieux familier de mes excuses et de mes demandes désespérées ; contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, un abri au bord de la voie ferrée n'est pas un logement exempt de frais. Du moins, pas ceux qui importent. Il n'y a pas d'eau courante ni d'égouts, et l'électricité est volée au poteau, mais malgré tout, il y a ceux qui facturent chacun de ces services. Et lorsque quelqu'un armé vous dit que vous devez payer pour quelque chose, vous payez. Le crime organisé de Rio de Janeiro est en fait beaucoup plus organisé que la politique.

Cela fait sept ans que nous vivons ici et sept ans que la mairie promet de nous déplacer. Le déplacement n'est jamais venu, mais les émissaires des trafiquants qui ont pris possession de la zone comme étant la leur ne manquent jamais le jour de la collecte des frais.

J'ai vécu sur la Morro da Estação, l'une des nombreuses *favelas* de Rio de Janeiro, depuis mes premiers jours de vie jusqu'à ce que nous soyons chassés de là après que mon père ait eu des ennuis avec un trafiquant. Ma mère était décédée depuis seulement un an, le même temps que

Raquel avait de vie. Nous l'avons perdue lors de l'accouchement de ma sœur cadette.

À l'époque, j'avais l'âge que Raquel a aujourd'hui et j'étais déjà devenu responsable d'un autre être humain, de trois autres en fait, si l'on considère que Fernanda, bien qu'ayant seulement un an de moins que moi, n'a jamais vraiment été capable de prendre soin d'elle-même. Maintenant, à dix-sept ans, elle ne l'est toujours pas.

Et mon père, même s'il n'avait pas atteint son état actuel de prostration, était déjà en train de sombrer dans l'alcool sans se soucier de l'existence de ses trois filles mineures, qui n'avaient pas demandé à naître.

— N'importe quoi ? — Dez demande, me regardant de haut en bas avec une expression très facile à comprendre.

— Sauf ça ! Pas ça ! — Je m'empresse de prévenir, et il claque la langue, feignant la déception.

— Dommage, Gabi, je paierais votre taxe. En fait, je paierais ce que tu voudrais, je t'aurais donné une vie de reine. — Je retiens un rire, parce que je ne peux pas l'offenser, même si l'homme portant un jean et un t-shirt délavé devant moi le mériterait bien.

Je peux ne pas me souvenir de grand-chose de ce que j'ai étudié à l'école sur les monarchies, mais je suis sûr que Dez ne pourrait pas me donner une vie de reine, même en un million d'années.

— Tu es marié, Dez.

— Et pourquoi est-ce important ?

— Dez, nous perdons le fil ici.

— Non, Gabi. C'est toi qui perds du temps. Il n'y a pas de marché, malheureusement, je vais devoir couper ton électricité.

— Dez... — je commence, mais il m'interrompt.

— Et tu sais que tu ne peux pas la reconnecter. — Il baisse le ton pour un avertissement chuchoté et amical. — Il vaut mieux que ta sœur soit sans électricité que sans toit — il chuchote, et je sais exactement de quoi il parle.

La dernière fois que quelqu'un a décidé de tenter de contourner le système de taxes, il a été chassé d'ici avec la peau brûlante, quelques dents manquantes et rien d'autre que les vêtements sur son dos.

— Il est impossible qu'il n'y ait rien que je puisse faire, pour l'amour de Dieu ! N'importe quoi ! N'importe quoi ! — je répète comme un perroquet, mais cette fois ce n'est pas avec Dez que je parle. C'est avec Dieu, avec l'univers, avec la planète, avec n'importe quelle entité prête à écouter une fille de dix-huit ans épuisée d'entendre des non. N'importe laquelle, je prends n'importe laquelle. Cependant, Dez est le seul à entendre mes paroles presque criées. Il détourne les yeux pendant quelques secondes, avant de souffler profondément, lorsque ses yeux sombres rencontrent à nouveau les miens, l'expression sur son visage annonce que, quoi qu'il soit sur le point de suggérer, cela va me retourner l'estomac.

— Il y a quelque chose — il admet, et j'avale difficilement ma salive. — Ce n'est pas pour moi, c'est pour les chefs. Ils recrutent des gens, des femmes, pour un plan.

Le mot "chefs" devrait être suffisant pour me faire tourner le dos à Dez et à sa suggestion, mais les situations désespérées exigent des mesures désespérées. Et même cette phase, je l'ai déjà dépassée.

J'ai au maximum douze heures avant de devoir aller chercher Raquel à l'hôpital et aucune perspective de comment assurer que notre maison continue d'avoir de l'électricité. Je n'ai même

pas un sou pour acheter la nourriture ou les médicaments dont ma sœur a besoin. Rien, je n'ai rien ! Que pourrais-je encore perdre ?

— Un plan ? — je demande, contre tous mes instincts de préservation de soi.

— Échange de valises à l'arrivée de l'aéroport, Gabi.

— Échange de valises à l'arrivée de l'aéroport — je répète à voix basse pour moi-même. — Je ne suis pas une voleuse, Dez.

— Moi non plus, mais on fait ce qu'on doit faire.

— Pas ça.

— Alors, désolé, j'espère que tu trouveras de l'argent rapidement. Je vais te laisser mon numéro, tu n'auras qu'à m'appeler et je reviendrai pour reconnecter ta lumière.

— Je n'ai pas de téléphone portable, Dez — je réponds automatiquement, pendant que mon esprit parcourt le monde entier sans bouger et que je sens l'air s'échapper de mon corps sans chercher à revenir.

— Madame Maria en a un, demande-lui de m'appeler, ça peut être en appel à frais virés.

J'avais de l'espoir, stupide, j'avais de l'espoir. J'ai... pensé que je pourrais convaincre Dez, que je pourrais trouver une solution. J'ai pensé que... qu'il ne me pousserait pas doucement sur le côté et ne monterait pas sur le poteau, même après toutes mes demandes, mais il pousse et monte.

Parce que dans la succession d'échecs qui est ma vie, celui-ci ne sera qu'un de plus à ajouter au compte. Je n'ai pas pu garantir la santé de ma sœur, je n'ai pas pu aider Fernanda à devenir une femme décente, je n'ai rien pu faire alors que je voyais mon père se détruire, morceau par morceau, jusqu'à ce qu'il ne reste que l'écorce, parce que peu importe ce que je fais, je ne suis jamais suffisante. Je ne le suis jamais.

Le nœud dans ma gorge est juste un autre obstacle à ma respiration désintéressée. Mes yeux ne clignent pas, ils restent ouverts, desséchés par le vent chaud alors que je sens chacun de mes organes être écrasé une fois de plus jusqu'à ce que je prononce les mots que j'avais juré de ne jamais dire. Jusqu'à ce que, sans issue, je négocie le dernier morceau de moi-même que j'étais sûr de ne jamais négocier.

— Je le ferai, Dez — je dis suffisamment fort pour qu'il m'entende, même à plusieurs mètres au-dessus, sur l'échelle. — L'échange de valises, je le ferai.

***

*Une fois, Gabriella. Une fois et plus jamais*. Je répète silencieusement alors que, cachée derrière le mur du parking, je regarde la zone de débarquement. L'aéroport international Tom Jobim [33]est un monde en soi, si grand, avec tant d'entrées et de sorties qu'il aurait été impossible de ne pas s'y perdre. Je me suis perdue.

Les battements frénétiques de mon cœur m'empêchent à peine d'entendre mes propres pensées sarcastiques, mais je m'y accroche. Ils valent mieux que tous les autres qui infestent maintenant ma tête : la culpabilité, la déception, l'anxiété et bien sûr, la certitude que cela va mal tourner comme toute chose dans ma vie.

Trente minutes après l'heure à laquelle je devais arriver ici, je lutte pour ne pas me laisser submerger par l'inquiétude. Ma cible pourrait simplement être partie, parce que j'étais à l'accès D, au lieu du A. Et que va-t-il exactement m'arriver lorsque je retournerai vers les chefs avec la même valise vide avec laquelle je suis partie, au lieu d'une pleine de ce qu'ils espéraient recevoir ?

C'est un plan simple, en fait, ce serait drôle si ce n'était pas tragique. Si je devais imaginer à quoi ressemblerait la vente de mon dernier morceau d'âme, j'aurais certainement imaginé quelque

chose de plus dramatique que d'échanger une valise vide contre une identique contenant des articles précieux, selon des informations obtenues de l'intérieur de l'aéroport.

Et moi qui pensais que les affaires de trafic se résumaient à la vente de drogues et à l'extorsion d'innocents. Pauvre Gabriella, une bête comme on n'en voit pas.

Je transpire là où, jusqu'à présent, je ne savais même pas que c'était possible. Même si mes glandes sudoripares et moi sommes de vieilles amies. Je forme un "o" avec mes lèvres et je souffle l'air lentement, ne détournant jamais les yeux du trottoir de débarquement.

*Valise en cuir noir avec un blason en acier brossé sur le côté. Valise en cuir noir avec un blason en acier brossé sur le côté*. Je recherche une valise en cuir noir avec un blason en acier brossé sur le côté. Je vais et viens du regard sur toutes les portes en verre, les observant s'ouvrir et se refermer à maintes reprises, permettant l'entrée et la sortie de toutes sortes de gens, personne ne portant une valise comme celle qui est à côté de moi.

*Valise en cuir noir avec un blason en acier brossé sur le côté, où es-tu ? Tu ne peux pas déjà être parti, s'il te plaît, ne sois pas parti* ! Je fais la prière, je ne sais même pas à qui, les yeux grands ouverts, ne me donnant pas la chance de manquer le moindre mouvement, aussi insignifiant soit-il, dans la zone de débarquement.

Puis je sens, une vague de reconnaissance et de chaleur parcourt tout mon corps, faisant se dresser les poils de ma nuque sans que je sache pourquoi, jusqu'à ce que je vois. Un petit groupe d'hommes en noir traverse les portes à ma droite, ils marchent en formation parfaite, digne d'un film d'action hollywoodien : quatre hommes à droite, quatre à gauche, deux devant, deux derrière.

Et parmi les hommes habillés en costume-cravate, avec des écouteurs dans les oreilles et des expressions sévères, au centre d'eux se trouve l'homme le plus beau que j'aie jamais vu de toute ma vie.

Ses cheveux sont assez longs pour être coiffés en arrière, sa peau est d'un bronzage parfait, et son corps est une sorte de mégalo-maniaque d'œuvre d'art qui, même de loin et couvert par un impeccable costume gris, laisse voir les muscles de ses cuisses, de ses bras, et force quiconque à se demander à quoi il doit ressembler sans tout cela pour le couvrir.

Hommes et femmes regardent le petit cortège avec un intérêt manifeste, mais elle ne vacille pas. En fait, il semble ne pas remarquer ou se soucier des regards dirigés vers lui. Il continue à marcher jusqu'à un coin vide de la zone de débarquement. L'homme au centre reste complètement imperturbable, tel un dieu.

Je sens chaque nerf de mon corps réagir à sa présence, des poils dressés sur ma nuque jusqu'à mes orteils, agités dans mes chaussures inconfortables, mais ce n'est pas son apparence qui me fait fixer mes yeux sur lui comme s'il était un poulet de boulangerie et moi, le chien de l'autre côté de la vitrine, c'est... tout.

Sa façon de marcher, la manière dont ses épaules sont parfaitement droites et alignées. C'est l'expression grave sur son visage et les yeux cachés derrière des lunettes de soleil que je voulais tellement voir, malgré la sensation insistante dans ma poitrine me disant de fuir. C'est une confusion totale pour moi.

Je n'ai jamais vraiment regardé un homme, je me rends compte. Parce qu'en plus de ne pas avoir le temps pour ça, maintenant j'ai l'impression de n'avoir jamais vraiment vu un homme, du moins pas comme ça, ils étaient juste des personnes du genre masculin. Ça n'a aucun sens, mon Dieu ! Je ne fais aucun sens du tout.

Mes instincts me poussent à m'éloigner, mais mon corps est attiré par lui dans chaque cellule.

Il y a une corde invisible qui se tend à chaque pas qu'il fait loin de moi, jusqu'à ce qu'elle soit trop tendue, pressant mes organes, exigeant une approche, intimant que je découvre des choses dont je n'avais aucune idée que j'avais besoin de savoir, jusqu'à présent.

*Quelle est son odeur ? Comment respire-t-il ? Son corps est-il chaud ?*

Je halète, perdue dans des sensations qui ne sont pas les miennes et qui pourtant m'envahissent jusqu'à ce qu'un coin sensé de mon esprit, le dernier, me rappelle pourquoi je suis là et pourquoi je dois partir le plus vite possible.

Retourner mon attention là où elle n'aurait jamais dû partir est un effort physique. Des gouttes de sueur glissent le long de mon dos, et ma tempe bat en protestation à ma résistance. L'homme s'arrête près du trottoir, attendant probablement sa voiture, tandis qu'il émane des ondes de pouvoir et de danger, indiquant à toute âme sensée de maintenir ses distances. Un message totalement différent de celui que chaque fibre de mon corps reçoit.

Cette corde se tend d'un tiraillement, et je fais un pas vers l'homme sans aucun contrôle sur mes mouvements, pire encore, sans qu'il ait conscience de l'effet qu'il a sur moi. C'est absolument irrationnel, et je ferme les yeux, bloquant ma vue sur lui, essayant de briser la prison dans laquelle j'ai été placée, et ce n'est que lorsque le nom de ma sœur résonne dans le vide confus de mon esprit que j'y parviens.

Je vide mes poumons dans une expiration bruyante et j'avale ma salive, déterminée à laisser de côté ma crise face à l'inconnu et à me concentrer sur ce que je n'aurais jamais dû quitter des yeux. Faible, j'ose voler un regard de plus dès que j'ouvre mes paupières, le dernier, je me l'assure. Alors que mes yeux parcourent de haut en bas son corps, et que je parviens enfin à cligner des yeux au milieu du sortilège que son image a jeté sur moi, je remarque ce qui est juste à côté de lui : la malle en cuir noir avec un blason en acier brossé sur le côté.

# 7

## *VITTORIO CATANEO*

La chaleur de plus de quarante degrés en plein hiver est le genre d'absurdité que l'on ne vit que dans des contrées étrangères. À cette heure, Esteban Spanic serait un cadavre s'il n'était pas le seul à avoir des connections capables d'orchestrer un événement de l'envergure qui a forcé ma visite au Brésil. Une vente aux enchères. Une négociation pour le contrôle de petits pays africains avec des montagnes impatientes de voir leurs minéraux et pierres précieuses épuisés. Le genre de transaction qui réorganise la structure du pouvoir mondial. Le genre de table à laquelle seuls sont invités des hommes qui ont déjà été élevés au *statut* de dieux.

Je ne me mettrais pas à la merci des conditions de qui que ce soit d'autre que moi-même si les fins ne justifiaient pas les moyens, mais ceux à qui j'accorde ce privilège comprennent généralement que cela ne leur convient pas vraiment. Esteban, apparemment, n'a pas reçu le mémo ou a décidé de l'ignorer.

Spanic aurait dû savoir quel genre de réaction ses derniers pas provoqueraient. Perdre le contrôle n'est pas quelque chose que je me permets, et c'est la seule raison pour laquelle l'air autour de moi est encore consommé par toute autre personne que mes hommes et moi. Si ce n'était pas pour la maîtrise de soi soigneusement cultivée au fil des ans, la traînée de cadavres laissée par moi aurait commencé dès l'avion, avec le pilote qui a atterri sur le mauvais aéroport. *"Un changement de plans nécessaire"*, a informé Esteban par radio.

Des semaines de planification et de discussions préalables au voyage, des dates, des heures de départ et même des vols fermement négociés auraient dû être capables de structurer un itinéraire à l'épreuve des changements de plans nécessaires. Le fait que je sois sur un trottoir d'aéroport, en attente d'un transport sur lequel je n'ai aucun contrôle, est inacceptable, pour le moins.

Ma sécurité n'a pas été compromise malgré la manœuvre inconséquente d'Esteban, car je suis toujours un pas en avant. Chaque aéroport de ce maudit pays a été analysé avant que je monte dans l'avion, il y a des heures. Des équipes ont été positionnées stratégiquement, des contacts ont été établis, et tout le trajet de l'Italie à Rio de Janeiro a été suivi en temps réel par Tizziano, qui avait un plan de contingence pour toute situation imprévue.

La nouvelle destination a été minutieusement explorée avant que je ne mette le pied hors de l'avion, et, lorsque je l'ai fait, il y avait un petit arsenal d'hommes déjà à ma disposition, en plus de ceux que j'ai amenés avec moi.

Le fait que nous n'ayons pas atterri à l'aéroport privé initialement indiqué ne suffirait pas à affecter ne serait-ce qu'un rouage de la machine mise en marche chaque fois que je quitte l'Italie. Il en va tout autrement de mon humeur ; les erreurs ne sont pas quelque chose que j'ai l'habitude de pardonner. Spanic le découvrira très bientôt, et ce ne sera pas par le biais d'un mémo.

Je pose ma main sur mes hanches tout en observant le flux incessant de voitures se garer, clignotant, déchargeant des personnes et des valises ou les engloutissant. L'environnement bruyant et chaotique n'est qu'une autre offense sur la liste du Colombien responsable de l'organisation de la vente aux enchères.

À chaque ouverture et fermeture des portes derrière moi, une rafale d'air froid frappe mon dos, et j'entends les annonces de vols données dans le hall gardé par elles. À ma gauche, un trio

de policiers fait semblant de prêter attention au flux constant de personnes et de voitures. Un chœur renforcé par les hommes sous mes ordres marchant en civil autour et à l'intérieur de l'aéroport.

— Don — Luigi, à ma droite, m'appelle sur un ton d'avertissement, et j'acquiesce, sachant exactement à quoi son ton alerte : la *bambina* se dirigeant vers moi avec les yeux fixés sur un dépliant quelconque.

Toujours hyperconscient de mon environnement, j'ai remarqué la fille négligée dès qu'elle a traversé la rue. J'ai aussi remarqué la valise qu'elle traînait, complètement différente du reste de son image et très similaire à celle que Salvatore a laissée à côté de moi.

La feinte distraction de la fille est trahie par ses épaules extrêmement droites et ses pas linéaires. Sa marche, bien qu'elle ne vacille pas, est lente, comme si elle devait se concentrer bien plus que prévu pour avancer. Ses bras, l'un traînant la valise et l'autre plié devant son corps tenant le papier blanc écrit en bleu, ne bougent pas d'un millimètre de plus que ce que son souffle haletant exige. Elle se bat pour contrôler les tremblements.

J'ai vu suffisamment d'hommes effrayés pour savoir que la fille est nerveuse, et non malade. Le fait qu'elle continue à garder les yeux cachés derrière le dépliant tout en marchant, indéniablement dans ma direction, est le seul indice dont j'ai besoin pour comprendre que je suis la raison de sa nervosité.

Je garde un œil sur la fille, malgré mon regard distant, et lorsque mes hommes se déplacent pour l'intercepter avant qu'elle ne traverse la formation autour de moi, je lève une main pour les arrêter. Jusqu'où cette *bambina* va-t-elle ?

Ignorant tous les signes de résistance que son corps continue de montrer, la fille marche directement vers moi, un pas après l'autre. Elle passe devant mes hommes et, lorsqu'il n'y a plus que deux bras de distance entre nous, sa marche s'accélère, éliminant l'espace en quelques secondes chaotiques.

La fille me percute, attirant toute mon attention. Et même si la collision était prévue, ce que cela lui coûte ne l'est pas, elle perd complètement l'équilibre et, avant qu'elle n'ait la chance d'éviter, elle est par terre, les paumes et les genoux dessus.

Son regard rencontre enfin le mien, sans barrières, ses joues sont rouges, et je pourrais imaginer un million de raisons différentes pour cela si cela m'importait suffisamment pour le faire. Mon esprit reste alerte, mais mon corps ne reconnaît aucun danger chez la fille maigre et déguenillée. En deux secondes, la *bambina* se redresse, se frappant une main contre l'autre.

— Je m'excuse — bredouille-t-elle, et mes hommes restent à leurs postes, suivant mes ordres, pendant que je donne à la fille la même considération que je donnerais à un insecte. Bien que j'admette, je suis curieux de ses intentions.

Mes instincts ne m'ont jamais trompé et je suis sûr qu'ils ne commenceront pas maintenant. La confirmation vient quand, voyant que je n'ai pas l'intention de lui répondre, la fille tend la main vers l'une des deux valises, désormais immobiles à ses côtés, sauf que ce n'est pas celle que la *ladruncola* [34]a apportée avec elle. Non, la *bambina* saisit la poignée de ma valise comme si sa vie en dépendait, et je n'interviens pas. Je la laisse passer devant moi, laissant traîner la valise en cuir noir à pas calculés jusqu'à ce que les deux, la fille et la valise, disparaissent derrière un mur de béton menant à l'étage inférieur de l'aéroport.

Je fais un inventaire mental, m'assurant qu'il n'y avait rien de vraiment précieux ou urgent dans les bagages, aucune information ou équipement, et une fois confirmé, je souris. Il semble que le voyage au Brésil ne sera pas aussi insupportable que je le pensais.

Un homme à punir et une possible conspiration à dévoiler sont bien plus que ce que j'aurais demandé pour gérer dans les prochains jours.

— Ne la perdez pas de vue — dis-je à Dario sans avoir besoin de le regarder. — Je veux savoir chaque pas qu'elle fait, à qui elle répond, et ce que cette personne pensait pouvoir obtenir de moi.

— Ce sera fait, Don.

# 8

## *GABRIELLA MATOS*

— Mais comment a-t-elle pu sentir le petit pois ?

— C'est un *conte de fées*, [35]Raquel. Des choses inexplicables se produisent. — J'essaie de convaincre ma jeune sœur qu'il est parfaitement plausible qu'une princesse ait senti un petit pois sous une vingtaine de matelas.

— Mais c'est impossible, Gabi. C'est absurde ! — Raquel roule des yeux et croise les bras devant sa poitrine, indignée.

— Tu gâches toute la magie de l'histoire.

— Cette histoire n'a pas de magie, sœur. Pour commencer, le prince était un idiot — elle accuse, et je ne peux m'empêcher de pencher la tête en arrière en un rire tonitruant.

Assise sur le seul lit de notre cabane, Raquel m'observe, ne trouvant aucun amusement, mais c'est juste parce que ma sœur pense que je me moque d'elle, ce qui n'est pas vrai. C'est juste que son caractère impossible à contenir est parfois trop pour être pris au sérieux.

La monstruosité de bois vieux et marqué sur laquelle je suis assise à moitié ne peut contenir qu'un enfant allongé, mais je me suis serrée à l'extrémité pour raconter l'histoire que ma sœur voulait entendre avant de dormir. Maintenant, le lit bascule entièrement alors que mon corps est secoué par le rire.

La chaleur étouffante du début de soirée est encore pire ici, car nous n'avons pas de fenêtres. L'odeur de bois humide, souvenir de l'orage de la nuit dernière, n'est pas non plus la meilleure des odeurs, mais avoir ma sœur à la maison, quelle que soit l'horreur du toit au-dessus de nos têtes, me donne le droit de rire, du moins aujourd'hui.

Cependant, le rire se transforme en une profonde inspiration lorsque je me souviens de ce qui m'a permis de raconter des histoires à Raquel sous la lumière d'une ampoule allumée.

Deux jours après ma participation lamentable — et je veux dire cela dans tous les sens que ce mot peut avoir — dans le schéma d'échange de valises, les souvenirs et les sensations continuent de me tourmenter comme si j'étais encore debout, sous le soleil de l'été carioca, sur le trottoir de la zone de débarquement de l'aéroport international.

À quel point c'est absurde ? Que je ressente toujours les mêmes sensations ? Que je respire toujours les mêmes odeurs ? Que j'aie encore les mêmes goûts sur la langue, et que ma respiration continue d'être suspendue dans l'air à chaque fois que je permets, derrière mes paupières fermées, que l'image de cet homme se forme aussi nette qu'une vitre fraîchement lavée ?

Même la peur que j'ai ressentie quand on m'a dit que j'avais pris la mauvaise valise ne se compare pas à la sensation de danger imminent qui refuse de me quitter à chaque fois que je pense à cet homme. C'est un mélange fou, en fait.

En même temps que je me sens prise par la peur de ce qu'il pourrait me faire s'il me retrouvait, je me retrouve aussi perdue dans les sensations éveillées par son odeur marquante qui s'est accrochée aux parois de mon nez et a décidé que peut-être jamais serait un excellent moment pour partir.

À quel point c'est absurde de ne pas pouvoir éviter ce sentiment étrange de danger ? Cette sorte de prémonition que la police pourrait défoncer la porte de ma maison et m'emmener d'ici menottée, ou pire encore, que cela pourrait arriver à tout moment ? Peut-être que les chefs vont regretter de m'avoir laissée partir indemne, malgré la mauvaise valise ?

Je secoue la tête de gauche à droite, chassant la pensée, m'efforçant d'ignorer les attentes bourdonnant dans mes veines comme des fils électriques à nu. J'ouvre les yeux, Raquel n'a même pas remarqué l'absence de mon esprit, elle continue de parler de tous les défauts de l'histoire qu'elle vient d'entendre. C'est moi qui ai cessé d'écouter.

— Et cette reine ? — demande ma sœur, négativement. — La mère du prince ressemblait plus à une sorcière qu'à autre chose. Et les oies ?! Vingt matelas remplis de plumes d'oies ? Sérieusement ? Combien de petits animaux ont dû mourir pour que le prince idiot trouve une princesse ennuyeuse ?

— Et quel âge as-tu ? Onze ou cent onze ? Tu ne pouvais pas simplement être heureuse avec un conte de fées, comme la plupart des filles de ton âge ?

— Les contes de fées n'existent pas, Gabi — déclare-t-elle, et j'ouvre la bouche pour la contredire, mais je n'ose pas.

À quel point ce serait cruel ? Ce serait injuste, très injuste envers ma sœur. Si vous n'avez pas d'attentes, elles ne peuvent pas être brisées. J'ai toujours pensé que c'était la meilleure façon de gérer leur absence, en les considérant comme une force plutôt qu'une faiblesse.

— Mais cela ne signifie pas que nous ne pouvons pas nous amuser avec eux — je réplique, au lieu de contredire. Raquel fait la moue, en désaccord silencieux. — Tu aimes les films Disney.

— C'est parce qu'ils sont colorés, les princes ne sont pas aussi idiots que celui-ci, et les dessins sont beaux — elle conclut. — Comme les tiens.

Je roule des yeux, mais pour prouver qu'elle croit en ce qu'elle dit, Raquel tend la main et attrape, sur une boîte retournée qui lui sert de table de chevet, le dessin de bienvenue qu'elle m'a obligée à faire il y a deux nuits, après l'avoir récupérée à l'hôpital.

Ma sœur regarde les fleurs tracées en rien d'autre que du graphite sur un morceau de serviette en papier, comme si elle contemplait la peinture la plus précieuse du monde, et mon cœur, dans un rare moment, bondit d'émotion dans ma poitrine. Ses mouvements sont presque toujours là pour me rappeler qu'il est un peu plus mort qu'avant, sauf quand il s'agit de Raquel.

On dit que quand naît un enfant, naît une mère. Je n'ai jamais accouché de personne, pour cela, il faudrait que je couche d'abord, mais je ne sais pas si c'est à cause du niveau de dépendance de Raquel ou parce que j'ai été la seule responsable qu'elle ait connue, je sens que dès que j'ai tenu ma sœur dans mes bras pour la première fois, quelque chose en moi est né.

Je ne sais pas non plus si c'est ce que les mères ressentent pour leurs enfants, je sais juste que je ressens. C'est quelque chose qui remplit ma poitrine, en fait, c'est la seule chose qui l'empêche d'être un trou complètement vide. C'est quelque chose qui me pousse, qui me fait désirer que le monde lui appartienne, que toute chose dans ce monde puisse être à sa portée.

C'est un sentiment immense, plus fort que tous les autres. Souvent, c'est celui qui me sauve des autres, mais bien souvent c'est aussi le sentiment qui m'enterre. Parce que je sais que tous mes souhaits pour ma sœur ne se réaliseront jamais.

Elle n'aura jamais une chambre rien que pour elle, un traitement médical décent, ma sœur ne rentrera jamais excitée de l'école, parce qu'elle a appris quelque chose d'incroyable et qu'elle a hâte de me le dire. Ma sœur n'aura jamais, jamais ce que je désire désespérément qu'elle ait, ce qui me motive, ce qui m'a poussé sur le trottoir de cet aéroport, il y a deux jours, et m'a fait agir.

Pour commencer : des possibilités.

Contre tout ce qui était en moi, contre chaque souffle que j'ai pris, contre chaque pas que j'ai fait, contre chaque seconde que j'ai comptée, j'ai échangé ces valises, même si à l'intérieur de moi, j'avais l'impression de me briser en morceaux irréparables. Même si chaque peur, chaque insécurité et chaque jugement que j'ai ressentis sautillaient dans ma poitrine. Et tout ça pour une seule chose : pour des possibilités. Pour que ma sœur puisse être à la maison avec un minimum de confort. Pour qu'elle ait plus de famille que je n'en ai jamais eu. Pour qu'elle sache que même chaud, humide et frôlant l'insalubrité, il y a un foyer vers lequel elle pourra toujours revenir.

Le problème, c'est que ma capacité à offrir des possibilités à Raquel s'arrête là. Il y a tout un monde de choses qu'elle n'aura jamais et, même si je passais chaque seconde de chaque jour pour le reste de ma vie à échanger des valises dans des aéroports, cela ne suffirait pas.

— Terre à Gabi ! — Raquel parle fort, levant la main et la passant devant mes yeux.

— Salut. — Je cligne des yeux plusieurs fois avant de fixer mon attention sur son image fragile et pâle.

La chemise de nuit blanche et trop grande ne lui rend aucun service. La fatigue est gravée sur son visage, même si elle a passé la journée allongée. Elle passe toujours.

Ma sœur avait six ans lorsqu'elle a été diagnostiquée avec une drépanocytose, une maladie génétique et incurable qui nécessite des transfusions sanguines fréquentes et un médicament coûteux. La fatigue, les douleurs et les infections fréquentes ne sont que quelques-uns des symptômes avec lesquels ma sœur est obligée de vivre. En partie parce qu'un gène récessif qui aurait pu naître avec moi ou avec Fernanda a décidé de naître avec Raquel et, en partie, parce que nous ne pouvons tout simplement pas payer les traitements.

Le *SUS*[36] fait le strict minimum pour la maintenir en vie, mais pas assez pour lui assurer une qualité de vie. Je ne me souviens pas quand j'ai vu pour la dernière fois la peau ou les yeux de ma sœur sans la teinte jaunâtre de la *jaunisse*. [37]Ou bien, quand j'ai été capable de simplement ne pas souhaiter qu'elle puisse être une fille normale de onze ans : celle qui va à l'école, joue avec des poupées, court dans la rue et fait tout ce que les filles de onze ans devraient faire.

— Tu n'écoutais pas — se plaint-elle.

— Désolée, je pensais qu'il était temps pour toi d'aller dormir — je mens.

— Tu dors avec moi ? — demande-t-elle doucement, après plusieurs secondes à réfléchir à ce que j'ai dit.

Je ne devrais pas, le lit est trop petit pour accueillir confortablement Raquel seule, encore moins nous deux. Je regarde l'espace autour de nous, notre père est allongé, endormi dans son coin du taudis et Fernanda n'est nulle part en vue. Je ne devrais pas. Vraiment pas.

— Je dors.

# 9

## *VITTORIO CATANEO*

Je ressens la sensation familière de pouvoir parcourir mes veines alors que mes yeux balayent le décor autour de moi. Les lumières qui filtrent à travers les fenêtres et se reflètent sur le sol en marbre blanc constituent la seule source d'éclairage de la luxueuse chambre d'hôtel, mais l'obscurité est le parfait complément à la scène qui se déroule ici à l'intérieur.

La femme attachée à la chaise au centre de la pièce halète pendant que je contourne son corps. Nue, vulnérable et complètement à ma disposition, elle se tortille, tendant encore plus son derrière rond.

Je m'arrête devant elle, admirant le travail que j'ai accompli avec les cordes. Sa peau suante est tendue, couverte de lignes rouges là où la pression est la plus forte : l'abdomen, le creux des seins, les cuisses et le cou.

L'odeur de la sueur et du sexe se répand dans la chambre avec les gémissements féminins effrénés. Je me penche en avant, chuchotant en portugais à son oreille pendant que mes doigts parcourent les sillons des cordes.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? La soumission. — La réponse de la salope est un gémissement bas, acquiesçant.

L'excitation qui chatouille mes nerfs n'est pas suffisante pour m'aveugler sur la rapidité avec laquelle la scène de jeune fille innocente a basculé dès que les portes de la chambre se sont fermées.

Mes doigts glissent sur sa peau, contournent un sein tendu, circulent autour du mamelon durci avant de le presser avec force. Debout et penchée sur le mobilier, ses poignets sont attachés au dossier de la chaise et ses genoux touchent le bord du siège vide. La femme gémit de douleur, mais lorsque ma main libre se faufile entre ses jambes et que je glisse trois doigts d'un coup dans sa chatte trempée, son gémissement se transforme en un cri de plaisir.

Je savais qu'elle mentait dès le premier regard, bien sûr. Et c'est cela qui m'a convaincu de la sortir du hall de l'hôtel, où elle cherchait un portefeuille à vider ce soir, ou cette semaine, et de l'amener dans mon lit.

Ce n'était pas le sexe, le corps sculptural à la peau brune, ni le visage de poupée qui m'ont convaincu, c'était la conscience du plaisir que sa rupture me procurerait. Je ne suis pas un homme qui se laisse dominer par les plaisirs, en général, d'une dépendance, d'une baise ou de pouvoir, les hommes qui l'ont fait ont déjà été détruits par cela. L'adrénaline qui envahit mon corps en exigeant la soumission, cependant, est quelque chose de complètement différent.

Même maintenant, alors que je frotte ma peau suante contre celle de la putain brésilienne, ce n'est pas ma bite dure qui palpite à l'intérieur de mon pantalon pour s'enfoncer dans sa chatte chaude qui est ma plus grande source de satisfaction. Si c'était le cas, j'en aurais fini depuis des heures et je n'aurais pas une salope prête à tout pour un orgasme, implorant que je la baise.

Je termine mon tour autour de son corps et m'approche, arrêtant de la toucher. Je presse ma poitrine contre son dos, sentant les mouvements de son torse, dictés par sa respiration haletante

sur la peau nue de mon torse. Ma main remonte vers ses cheveux, rassemblant les mèches et les tirant, forçant sa tête à bouger où je veux.

Je mords la courbe entre son épaule et son cou, mordant avec force, m'assurant qu'elle sera marquée pendant des jours avant de me pencher en arrière et de déboutonner mon pantalon d'une seule main pour libérer mon érection. Les sons de mes mouvements la font se tordre encore plus, frottant le sisal sur les points de pression et rendant son corps encore plus sensible.

J'attrape le préservatif dans la poche de devant de mon pantalon et le déroule sur ma bite. La salope continue de tirer sur les cordes qui retiennent ses jambes et ses bras à la chaise dans un défi à ma lenteur. Je tire ses cheveux avec plus de force et souris. Je crache sur ma queue, la salive coule sur le gland recouvert et je la frotte contre le cul de la pute avant qu'elle ne puisse tomber par terre. Le corps féminin se tortille, j'amène ma main libre vers le cul rond et l'ouvre. Je la pénètre d'un coup dans le petit trou serré, et le cri de la *puttana*[38] à cause de l'invasion inattendue rend le contrôle sur elle encore plus plaisant. Le corps chaud autour de ma queue la serre comme un poing fermé, envoyant des frissons dans mon dos et me forçant à faire des efforts pour contrôler ma respiration.

— Silence ! — j'exige d'un ton sec, avec ma queue complètement enfoncée dans son cul alors que je tire ses cheveux suffisamment pour forcer son regard à rencontrer le mien, de côté. Le coin de son œil est humide de larmes non versées alors qu'elle garde la bouche ouverte pour faciliter la respiration. — Tu veux jouir ? — Sa réponse vient sous la forme d'un acquiescement désespéré. — Alors tu vas donner ce cul en silence — je préviens avant de recommencer à bouger, donnant les prochains coups avec encore plus d'intensité que le premier.

Je lâche ses cheveux et glisse ma main à travers eux jusqu'à atteindre son cou, j'étends mes doigts autour de sa colonne fine avant de les presser. Les pupilles de la Brésilienne deviennent impossiblement dilatées alors qu'elle ouvre la bouche à la recherche d'air lorsque je serre son cou assez pour interrompre son flux d'air, mais comme la bonne chienne qu'elle est, elle étouffe en silence.

Je saisis sa taille, serrant les doigts dans la chair molle et moite de sueur. La chaise à laquelle elle est attachée glisse sur le sol à chaque coup et nos corps suivent les mouvements jusqu'à ce que les pieds du meuble heurtent le lit, trouvant notre destination.

Les yeux verts de la Brésilienne se ferment alors que sa gorge bouge dans un effort pour avaler son propre désespoir. Tout son corps tremble, surchargé par la douleur, le plaisir et surtout, par sa soumission absolue à mes désirs.

Je change de position, relâchant l'étreinte autour de ton cou à intervalles calculés, la permettant de respirer pendant de brefs instants avant de couper à nouveau son approvisionnement en air, tout en la déplaçant d'avant en arrière, de dos et de côté, la maintenant toujours attachée à la chaise. La chaleur de l'excitation de la salope tourbillonne dans l'air, le rendant chaud et collant pendant qu’elle se tortilles, serrant mon sexe à l'intérieur d’elle, suppliant pour plus dans des mouvements de lèvres muettes et délibérées.

Je bois chacune de ses réactions, savourant chaque gémissement qu’elle ne donne pas, chaque son de douleur et de plaisir qu’elle avale, chaque preuve de mon pouvoir sur elle. Des larmes coulent sur son visage, tachant le maquillage autour de ses yeux et rendant son image encore plus chaotique.

— Jouit — je commande, en maintenant son air coupé, et elle obéit immédiatement à mon ordre avec tout son corps, se secouant dans des spasmes incontrôlés sans qu'aucun son autre que les forts coups de mes hanches contre son cul ne remplissent la pièce.

C'est pourquoi lorsque qu'un discret toc se fait entendre à la porte de la chambre, j'entends. Je la laisse respirer, retirant ma main de son cou et la ramenant à ses cheveux.

Je sais que cela ne pourrait être personne d'autre qu'un de mes hommes, pourtant, l'interruption m'irrite. Je crie de rentrer sans me retourner vers la porte, concentré sur le cul que je baise jusqu'à ce que je vois l'expression grave sur le visage de Dario.

L'homme s'arrête à côté de moi, pendant que mes hanches continuent de marteler le cul de la salope, le déchirant à chaque va-et-vient, et il dit une seule phrase en italien, assez bas pour que seul moi puisse entendre.

— Nous avons toutes les données sur la voleuse, Don. — Je fronce les sourcils, embrassant la compréhension.

Les informations collectées il y a trois jours, lorsque je suis arrivé au Brésil, n'avaient aucun sens. Depuis lors, mon objectif a été de rassembler les pièces du puzzle appelé Gabriella Matos avant que je puisse le détruire. La perspective de le faire m'excite presque autant que la scène actuelle.

Je jette un dernier regard à la femme attachée, le fait de ne pas avoir atteint l'orgasme ne me laisse même pas une pointe de déception. Je force la main qui retient encore ses cheveux, tirant sa tête vers ma bouche.

— La fête est finie pour aujourd'hui — je murmure, et elle gémit une plainte, frustrée. — Tu seras payée en partant. — Ce sont les mots avec lesquels je prends congé avant de retirer ma queue de son derrière et de me retourner pour quitter la pièce avec Dario. — Quelqu'un détache et paie la salope — j'ordonne déjà dans le salon de la suite de l'hôtel alors que je me dirige vers la chambre de l'autre côté du couloir, où notre quartier général a été installé.

# 10

## *GABRIELLA MATOS*

— Salut, Andressa — je dis, en ne mettant que ma tête à l'intérieur du bureau. La femme à la peau foncée et aux cheveux crépus détourne les yeux de l'écran de l'ordinateur vers la porte où je me tiens.

Son expression change immédiatement en me voyant, passant de concentrée à contrariée en quelques secondes, et je me demande si je n'aurais pas dû attendre un peu plus longtemps. Apparemment, quatre jours n'ont pas été suffisants pour lui faire oublier l'épisode dans le triplex.

— Gabriella — elle dit, d'une voix froide.

Je soupire longuement avant de pousser la porte et de faire entrer tout mon corps dans la petite pièce, presque vide de meubles et trop pleine de murs blancs. Je me dirige vers le bureau d'Andressa sous son regard attentif, ses lunettes rectangulaires à monture brun foncé au bout de son nez rendent son observation encore plus intimidante.

— Je suis désolée — je m'excuse encore une fois. — Je sais que je l'ai déjà dit, mais je n'avais vraiment pas l'intention. Jamais, même en mille ans, je n'aurais imaginé que quelqu'un arriverait à la maison à cinq heures du matin, me trouverait en lingerie dans la cuisine et me prendrait pour la petite amie du mec. J'avais juste besoin de boire de l'eau, Andressa. — Elle me fixe en silence pendant plusieurs secondes avant de tordre les lèvres avec affectation.

— Gabriella, tu sais que je ne peux pas tolérer ce genre de comportement. J'ai eu confiance en toi et tu m'as déçue. Te rends-tu compte de ce qui aurait pu se passer si cela avait été divulgué ?

— Andressa... — je commence, mais elle lève la main, m'interrompant avant que je puisse dire un mot de plus.

— Non ! Il n'y a pas d'excuse, Gabriella. Tout simplement, il n'y en a pas. — Je hoche la tête, sachant que, aussi détestable que cela puisse être, elle a raison. La peur de perdre mon emploi me glace définitivement l'estomac, je ravale ma salive, inquiète. — Pouvons-nous convenir de quelque chose ?

— Quoi ?

— À partir de maintenant, tu essaies de rester entièrement habillée pendant tout le temps que tu passes chez les clients. D'accord ? Je n'ai jamais pensé devoir dire ça à quelqu'un, j'ai toujours cru que c'était évident, mais, Gabriella, si tu ne retires pas ton uniforme, tu ne peux pas le perdre. — J'ai au moins dix réponses différentes à faire à ce commentaire, mais je les avale toutes.

— Cela signifie que j'ai toujours un travail ?

— Tu as toujours des paiements journaliers, Gabriella. Nous n'avons aucun lien d'emploi. — Elle se dépêche de préciser, et je hoche la tête plus vite qu'une fusée.

Dieu m'en préserve qu'elle pense que je veuille lui jouer un tour avec un contrat non signé et ne plus jamais m'appeler. Je viens de récupérer mon non-emploi, je ne peux pas le perdre à nouveau et certainement pas si rapidement.

— Bien sûr, bien sûr ! — je dis lorsque le hoquètement commence à me donner le tournis. — Penses-tu pouvoir me donner une ou deux avances, Andressa ? Ma sœur est rentrée à la maison,

les choses sont devenues plus serrées, elle a besoin de quelques médicaments de base — je demande, le cœur dans la main et la honte au pied. L'embarras n'est pas un luxe que je peux me permettre.

Andressa me lance un de ces regards avant de froncer les sourcils, se demandant probablement si mon audace a des limites, mais encore une fois, je n'ai pas vraiment le choix.

— Je vais voir ce que je peux faire, Gabriella — dit-elle, en soupirant. — Mais tu sais que donner des avances n'est pas dans la politique de l'entreprise.

Je hoche la tête avant de serrer les yeux rapidement. Le refus déguisé en "je vais y réfléchir" écrase ma poitrine. Je savais que c'était improbable, mais l'espoir à cette habitude ennuyeuse de grandir même dans les terrains les plus difficiles. C'est pénible, car cela signifie seulement que je me plante beaucoup plus souvent que ce qui serait considéré comme sain.

Je secoue la tête de gauche à droite, essayant de me raccrocher au fait que j'ai toujours un travail. Une victoire, au moins. Je vais trouver un autre moyen de gagner de l'argent rapidement, un moyen qui n'implique pas de valises ou d'aéroports, c'est sûr. Juste penser à cela fait un frisson remonter le long de ma colonne vertébrale.

Les yeux sombres d'Andressa se fixent sur moi pendant presque une minute entière, évaluatifs. Je tourne la tête sur le côté, craignant que mon retard à me lever et à partir ne l'ait fait changer d'avis.

Quand ma manager pince les lèvres avant de parler, je sens mon estomac faire une culbute avec la certitude que j'ai encore tout gâché. *Mince, Gabriella ! Pourquoi n'es-tu pas partie lorsque tu en avais l'occasion ?*

— Peut-être que j'ai une tâche de dernière minute pour toi — dit-elle, le contraire complet de ce que j'attendais et mes yeux s'écarquillent. Je laisse échapper un souffle surpris.

— Vraiment ? — je demande, et les lèvres de ma manager se serrent en une ligne dure. C'est presque comme si elle regrettait déjà les mots qu'elle vient de dire.

— Ce n'est pas le genre de service que tu fais habituellement. — Le ton d'avertissement dans sa voix ne pourrait pas être plus clair même s'elle disait toutes les lettres qu'elle est terrifiée à l'idée que je gâche tout. — Considère-le comme une opportunité. — Un autre avertissement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une fête. Nous proposons également ce service, tu sais ? Des serveurs et des membres du personnel de buffet. Une de nos serveuses régulières s'est blessée, elle s'est tordu la cheville et ne pourra pas assister à l'événement. J'ai besoin de quelqu'un pour la remplacer.

— J'accepte ! — je réponds, extrêmement consciente d'avoir réagi trop rapidement. Andressa n'avait même pas fini de prononcer la dernière syllabe. Elle inspire profondément avant de souffler.

— Je te donne une chance, si tu échoues à cela, il n'y aura pas de troisième chance, Gabriella.

— Merci, Andressa. Merci beaucoup, beaucoup ! — je remercie avec un petit sourire sur le visage. — Je promets que je ne te décevrai pas.

— J'espère vraiment que non. — Elle pose ses bras sur son bureau. — Maintenant, passons aux instructions.

# 11

## *GABRIELLA MATOS*

Enfin quelque chose a fonctionné, enfin ! Je prends une grande inspiration, sentant un peu de la tension des derniers jours commencer à se dissiper alors que je ferme la porte du bureau d'Andressa.

Au troisième étage d'un immeuble de six, je descends les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée, car l'ascenseur est en panne. Dès que je mets les pieds sur le trottoir, l'agitation du centre-ville de Rio de Janeiro m'avale comme s'il était une baleine et moi, un misérable poisson Nemo.

Généralement, je traverse ces rues à la vitesse d'une fusée, en évitant la quantité absurde de personnes, faisant semblant de ne pas voir les vendeurs ambulants ni toutes les choses colorées dans les vitrines des dizaines de magasins qui remplissent le plus grand centre commercial de la ville. Cet après-midi, cependant, je décide de faire différemment. Pour une fois inhabituelle, le soleil d'été n'est pas disposé à frire les humains aujourd'hui, la température est douce et le ciel est sans nuages. Je me promène dans l'*Uruguaiana*[39], je vais et je viens dans les couloirs en regardant les magasins même sans avoir l'intention ou l'argent pour acheter quoi que ce soit. Je veux juste rester à l'extérieur quelques heures de plus, profiter du soleil pour aujourd'hui. C'est tout.

Quand je retourne dans la rue et commence à marcher en direction de la gare, prête à rentrer chez moi, une vitrine attire mon attention et je me retrouve à entrer dans le magasin. La porte en bois se referme derrière moi avec le tintement d'une cloche et c'est presque comme si j'avais été téléportée.

Le chaos du commerce populaire de Rio est toujours vivant et impossible à gérer à l'extérieur, mais ici à l'intérieur, la première chose qui m'enveloppe est l'odeur du papier. Je lis infiniment moins que je ne le voudrais, mais j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de magique dans les livres. Peut-être est-ce le fait que, tout comme les dessins, les mots ont besoin de feuilles pour exister. Et en regardant un mur latéral, couvert d'illustrations colorées, je me sens voyager entre les mondes.

La boutique a les murs, le plafond et le sol revêtus de bois, un long comptoir sombre et, en plus du couloir d'entrée, que je n'ai pas traversé et que je n'ai pas l'intention de traverser, je peux voir des étagères remplissant les murs. Pour une seconde, je me sens comme Belle, quand elle découvre la bibliothèque de livres de la Bête.

L'envie de découvrir ce qui se trouve à l'intérieur du magasin est immense, mais ce n'est pas comme si je pouvais faire quoi que ce soit avec ces découvertes, alors je décide de rester où je suis, dans le couloir d'entrée. Il y a plus qu'assez à voir ici. Je fais de petits pas, observant chacun des dessins protégés par une vitrine en verre même ici, à l'intérieur du magasin.

Je n'ai aucune idée de comment le dessinateur a réussi à obtenir les couleurs imprimées sur les papiers, mais wow ! C'est incroyable ! Après avoir regardé toute la vitrine quatre fois, je retourne au début et examine attentivement le dessin qui m'a fait entrer dans le magasin en premier lieu. Je ris et cache ma bouche derrière ma main, car c'était beaucoup plus bruyant que je

ne l'avais prévu.

Je remercie mentalement le fait que le magasin soit vide lorsque qu'une petite vieille dame aux cheveux blancs apparaît derrière le comptoir après être passée par une porte. Elle sourit en me voyant et je fais de même. La femme quitte son poste et s'approche de moi.

— Puis-je vous aider, ma fille ? — demande-t-elle, et je secoue la tête.

— Je regarde juste.

— Ils sont beaux, n'est-ce pas ? — demande-t-elle, s'arrêtant à côté de moi et levant les yeux vers le même dessin que moi.

Vêtue d'une jupe noire tombant au niveau de ses genoux, d'un T-shirt de couleur crème et d'un cardigan vert, la femme a l'air de ce que j'imagine être une grand-mère gâtant ses petits-enfants. Surtout parce qu'elle est petite et voûtée, comme les gentilles petites vieilles des dessins animés.

— Ils sont magnifiques — je suis d'accord. — J'ai raconté cette histoire à ma sœur ces jours-ci. — Je pointe l'illustration d'une princesse allongée sur un tas de matelas exposée dans la vitrine.

— La princesse et le petit pois ?

— Oui — je réponds en riant en me rappelant la réaction de Raquel à l'histoire.

— Que diriez-vous de prendre l'illustration pour lui offrir ?

— Oh, je n'ai pas d'argent — dis-je, honnêtement. — Et elle détesterait — avouai-je, et je ne peux pas m'empêcher de rire. — Raquel a détesté l'histoire. — La petite vieille me regarde surprise pendant une seconde avant de rire avec moi.

— C'est vraiment une histoire très mauvaise — dit-elle, me faisant rire encore plus longtemps. — Je préfère celle de La Belle et la Bête.

— Vous croyez que je me suis sentie un peu comme Belle quand je suis entrée ici ? Ces étagères sont incroyables. — Je fais un signe de tête vers l'arrière de la boutique et la femme esquisse un sourire fier.

— Cette boutique est dans ma famille depuis plus de quatre-vingts ans, elle appartenait à mon père, il l'a ouverte lorsqu'il est arrivé au Brésil, en provenance de France, à la fin des années quarante. Nous avons certains des livres les plus anciens du Brésil, vous saviez ? Nous avons aussi d'autres objets anciens sur le comptoir. — Elle pointe ce que je pensais être seulement pour le service et je remarque que ce sont en fait un type différent de vitrines. — Maintenant, c'est à moi, mais je suis déjà vieille, alors je considère que c'est déjà à mon fils, même s'il est un peu paresseux.

— C'est à mon tour de rire de votre honnêteté. — Viens — dit-elle, marchant déjà devant moi. — Regarder ne coûte rien — annonce-t-elle, sans me laisser l'opportunité de contester.

Je regarde en arrière, vers la porte de sortie, mais je me sentirais extrêmement impolie si je partais simplement après avoir été si bien traitée et, eh bien, je voulais vraiment voir le reste du magasin. En soupirant, je traverse le couloir.

Les étagères hautes que j'avais vues sont encore plus grandes de près, elles s'étendent jusqu'au plafond, remplies de livres qui semblent anciens et, comme la dame l'a dit, rares. Je ne savais pas qu'un environnement vide de personnes pouvait me faire sentir petite et insignifiante, jusqu'à maintenant.

Je marche lentement entre les étagères, admirant les couvertures anciennes et lisant les titres, sans oser les toucher. Dieu m'en préserve de gâcher l'un de ceux-ci et, étant aussi malchanceuse que je suis, cela pourrait bien arriver.

Un sentiment de paix et de tranquillité m'envahit, comme si j'étais dans un endroit à part du monde chaotique que ma vie a toujours été. Je suis reconnaissante d'avoir trouvé cet endroit et je me promets de revenir dans le futur. Je ne fais pas beaucoup de choses pour moi-même, mais je vais le faire, je décide.

L'éclairage est doux, avec des lumières au néon discrètes qui illuminent les étagères. Je m'arrête au milieu d'elles et regarde le plafond, il semble irréel qu'il puisse être si haut dans un magasin au milieu du Saara[40]. Je pourrais vivre ici, je comprends. Sautant d'endroit en endroit, explorant toutes les possibilités que les pages organisées dans ces étagères pourraient m'offrir.

Je ne sais pas combien de temps je passe à parcourir les étagères, perdue dans mes pensées, complètement oubliant que je ne suis pas seule. Lorsque cette réalisation me frappe et que je cherche la vieille dame du regard, je la trouve en train de m'observer derrière son comptoir, avec une expression mystérieuse sur le visage.

— Votre magasin est magnifique ! — dis-je maladroitement en souriant.

— Vous le pensez vraiment. Ça se voit sur votre visage.

— Je le pense.

— Je m'appelle Magda. — Elle se présente.

— Je m'appelle Gabriella.

Je m'approche du comptoir, à travers la vitre je remarque plusieurs objets qui semblent anciens, certains brillants comme des broches et des boucles d'oreilles. D'autres juste anciens, tous très beaux.

Mes yeux se fixent sur un en particulier, une rose en métal peinte avec de l'émail. Ses pétales sont rouges, mais sa tige, ses épines et ses feuilles sont noires. Je ne peux m'empêcher de la regarder, me demandant comment ils ont pu obtenir une teinte aussi sombre. Magda remarque mon intérêt, tend la main derrière le comptoir et prend l'objet.

— Vous aimez ? — Elle place ce que je découvre être une broche sur le comptoir.

— C'est magnifique !

— C'est à vous — déclare-t-elle après quelques minutes de silence, me faisant sursauter littéralement et figurativement. Mes yeux s'écarquillent et je les lève du comptoir vers le visage rond et clair de la femme.

— Quoi ? Non ! Je ne peux pas payer pour ça, Magda.

— Je ne t'ai pas demandé si tu pouvais payer — dit-elle avec autant de simplicité que toutes les autres choses qu'elle m'a dites depuis que nous nous sommes rencontrées. — J'ai dit que c'était à toi. — Je reste immobile, la bouche ouverte et muette pendant un certain temps.

— Je ne peux pas accepter, je suis très reconnaissante, sérieusement. Mais je ne peux pas accepter. Je ne sais même pas combien cela vaut, je sais juste que je ne pourrais jamais rembourser. — Magda claque la langue.

— Ce n'est qu'une broche idiote, ma fille. Ça vaut très peu ou presque rien, à moins qu'un touriste *dépensier* décide de visiter ma boutique avec la disposition de gaspiller de l'argent inutilement. Alors, cette broche et toutes les autres de la vitrine se transforment en artefacts de l'ère impériale. — Elle me fait un clin d'œil et rit à nouveau fort. Mon Dieu, c'est absurde ! Cette femme est absurde. — Tu as dit que tu te sentais comme Belle dans ma boutique, prends la rose, ça te portera chance — elle assure, en relevant déjà la broche et en la fixant à mon vieux t-shirt.

Je pense à refuser une fois de plus, mais pourquoi ? Ça ne manquera pas à Magda et je ne me souviens pas quand j'ai reçu mon dernier cadeau. J'accepte, de tout cœur.

— C'est déjà le cas — je dis enfin. — Aujourd'hui est mon jour de chance depuis longtemps,

Magda. — Elle penche la tête sur le côté, me considérant, exactement comme l'a fait Andressa il y a un peu plus de deux heures, et pourtant, de manière complètement différente.

— Tu as un emploi, ma fille ? — Mon sourire devient jaune.

— Non, je suis à la recherche — je dis doucement, soudainement embarrassée. Mais ce n'est pas comme si j'avais une quelconque faute à cela. — J'ai une sœur avec une santé fragile, c'est difficile de trouver un travail qui comprenne ça, je ne peux pas toujours respecter les horaires traditionnels.

— Je comprendrais.

— Excusez-moi ?

— J'ai besoin d'une assistante, ces vieilles articulations n'arrivent plus à monter et descendre les escaliers pour nettoyer et organiser ces étagères. Je comprendrais tes horaires. — La désinvolture avec laquelle elle dit ces mots, l'un après l'autre, est exaspérante.

— Tu m'offres un emploi ? — je demande, sentant déjà mon cœur battre plus vite.

— Peut-être bien. Reviens demain, je te présenterai au fainéant de mon fils, parce que, théoriquement, maintenant le magasin est à lui. Mais il sera d'accord.

— Tu me dis que j'ai un emploi ? — je reformule la question, complètement perdue sur la façon dont cela se passe.

— Je suis la vieille ici, Gabriella, si tu es aussi sourde, ça va être un peu difficile de travailler ensemble — elle prévient, et je manque de me jeter sur le comptoir pour serrer dans mes bras la petite vieille qui n'a de douce que l'apparence. Sa langue, à en croire tout cela, est plus tranchante que n'importe quelle lame. — Demain, Daniel te parlera des horaires, du salaire et de toutes ces choses ennuyeuses.

Je cligne des yeux plusieurs fois et les larmes ne mettent même pas deux secondes à commencer à brûler mes yeux.

— Merci — je murmure, toujours incrédule. — Merci.

— Voyons si tu trouveras toujours les étagères magnifiques quand tu devras les nettoyer et les organiser.

— Je pense que, en étant payée pour ça, le travail ne fera que les rendre plus belles — je réponds honnêtement et Magda rit.

— Je t'aime bien, Gabriella.

— Je ne sais pas pourquoi, mais merci aussi pour ça. — Elle rit fort.

— Tu as un numéro de téléphone ?

— Non, je n'ai pas de portable.

— Très bien. Je suppose que je te verrai demain alors. — Me renvoie de manière pas très subtile, mais je commence à soupçonner que Magda ne connaisse pas le sens de ce mot. Je fais signe de la tête. — Apporte tes documents, tous ceux qui comptent : carte d'identité, numéro de sécurité sociale, carnet de travail et justificatif de domicile. — Je me mords la lèvre quand elle mentionne ce dernier, mais je cligne des yeux, chassant l'inquiétude. Je pourrais trouver une excuse pour ça, je vais probablement l'oublier à la maison ou quelque chose du genre.

— À demain, alors — je suis d'accord et j'ai envie de demander si je peux lui donner une accolade, mais je me retiens. En reculant, je m'éloigne du comptoir jusqu'à arriver dans le couloir.

— Ce sont les crabes qui marchent en arrière, ma fille. Comme ça, tu vas heurter les vitrines — elle met en garde, et je suis à nouveau d'accord.

— Désolée. À demain, Magda.

— À demain, ma fille.

Je sors du magasin en sentant un million de papillons battre des ailes dans mon estomac et je pense qu'il doit y avoir une chauve-souris dans ma poitrine, car les battements d'ailes là-bas sont assez violents pour rivaliser avec mon cœur. Je cours presque jusqu'à la gare, et quand j'arrive, j'attends debout, en tapant nerveusement du pied, impatiente de rentrer chez moi et de partager la nouvelle avec Raquel.

Je monte dans le train dès que les portes s'ouvrent, il reste immobile à la gare pendant près de dix minutes avant l'heure de départ. Pendant chacune d'elles et toutes les autres jusqu'à ce que j'atteigne ma station, je pense à toutes les possibilités de cette journée et, quand j'arrive à la porte de chez moi, je l'ouvre en souriant, complètement distraite par mes propres pensées. Tellement distraite que je ne remarque rien autour de moi, ni le silence inhabituel, ni l'absence des enfants, qui à cette heure-ci jouent généralement près des voies ferrées.

Ce n'est que lorsque j'entre et que je remarque, à l'intérieur de ma maison, les mêmes silhouettes déplacées que j'avais négligées dehors. Ce n'est que lorsque j'entends la voix que je pensais ne jamais connaître.

— Bonjour, Gabriella. Je t'attendais.

# 12

## *GABRIELLA MATOS*

Je reste immobile pendant près d'une minute entière, même pas pour laisser échapper l'air coincé dans ma gorge. Même mon cœur semble assez intimidé pour perdre ses battements.

Les hommes en costume occupant chaque centimètre de ma maison ne m'aident pas à me convaincre que je n'ai pas dormi dans le train, ni que je ne suis pas au milieu d'un cauchemar, pourtant, d'une manière ou d'une autre, je sais que c'est réel. Très réel.

Treize hommes, je compte. Six rangés de manière précaire à gauche et six à droite. Ils semblent trop grands pour tenir ici. Et, exactement comme il y a quelques jours, à l'aéroport, au centre d'eux se trouve celui qui est définitivement trop grand pour ma maison. Assis sur la seule chaise que nous avons, c'est le visage de mes plus beaux cauchemars.

Je me suis demandé à quoi ressembleraient ses yeux lorsque les verres foncés les cachaient de moi. Je devrais regretter d'avoir tant désiré les voir, je devrais regretter toutes les fois où j'ai insisté pour penser à cet homme alors que ce que j'aurais dû faire était d'oublier que nos chemins se sont croisés un jour.

J'ai su qu'il était dangereux dès que j'ai posé les yeux sur lui pour la première fois. Chaque cellule, chaque tissu, chaque os et chaque muscle de mon corps m'ont alerté pour fuir dans la direction opposée à la sienne et pourtant, je n'ai pas écouté. Pas quand il y avait d'autres voix criant beaucoup plus fort et avec beaucoup plus d'urgence dans ma tête. Je devrais avoir écouté, je réalise. Je devrais, parce que même en sachant qu'il n'y avait aucun moyen que cela soit bon pour moi après ce que j'ai fait, j'ai souhaité, plus d'une fois, le revoir, ne serait-ce que pour une seconde.

— Entre. — L'homme avec qui j'ai prétendu entrer en collision à l'aéroport exige, et mon corps obéit immédiatement.

Mon cœur recommence à battre à un rythme fou qui me force à expirer fort. Je halète ensuite et mon premier réflexe est de chercher Raquel. Quand je la trouve collée au mur avec mon père et Fernanda, l'air aussi terrifiée que la mort et en pleurs, mes pieds bougent sans que je donne l'ordre. Je ne vois rien devant moi, juste ma sœur.

— C'est elle ! C'est elle ! Nous n'avons rien à voir avec ça. Emmenez-la ! Emmenez-la ! Mais ne nous faites pas de mal, s'il vous plaît... S'il vous plaît ! — Fernanda crie et pointe un doigt accusateur alors que je marche vers Raquel.

J'entends un rire bas, ou peut-être est-ce juste mon esprit cherchant une issue à la folie absolue dans laquelle ma journée s'est transformée. Je m'apprête à me mettre à genoux pour enlacer ma sœur cadette quand des bras impossibles à vaincre me saisissent par derrière. Mon corps est tourné vers l'homme qui n'est plus assis sur la chaise, maintenant il est debout et son attention est entièrement focalisée sur moi.

Ses yeux parcourent mon corps lentement, analysant chaque mèche de cheveux qui s'échappe de ma queue de cheval et colle à mon front et mon cou en sueur, le t-shirt rouge et assez délavé pour être devenu rose, le jean usé et taché de graisse sur les genoux que je porte. Chaque poil de

mon corps se hérisse, et la sueur qui couvrait ma peau se transforme en une quantité incontrôlable de gouttes glissant le long de mon front, de mes reins et de mon cou, toutes en même temps. Quand son regard remonte pour rencontrer à nouveau mon visage, l'homme fait une pause sur la broche toujours accrochée à ma chemise. Il ne dit rien.

Son observation silencieuse alors que je me débats contre les bras de son sbire semble durer une éternité. Je me bats, me secouant entre les grandes mains qui me retiennent, essayant de me libérer à tout prix pour rejoindre Raquel. Je veux juste l'atteindre.

L'homme lève une main en direction de ma sœur cadette, et rester silencieuse n'est plus une option. Mes yeux s'écarquillent en voyant le géant prêt à obéir à l'ordre silencieux qui lui a été donné.

— Raquel ! — je crie son nom, mais ce n'est pas comme si elle pouvait faire quelque chose, ce n'est pas comme si elle pouvait se défendre. — Non ! S'il vous plaît ! Non ! — Ma voix est beaucoup plus forte que les gémissements que Fernanda ose pousser. Je me débats dans l'étreinte impossible qui me retient en place. — S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! — je supplie.

Des larmes chaudes brûlent mes yeux avant de glisser le long de ma joue.

— Sais-tu pourquoi je suis ici ? — Sa voix est quelque chose que je n'oublierais jamais, même si je le pouvais.

Le ton est rauque et grave d'une manière qui semble capable de vous forcer à lui obéir, et la façon dont les mots s'enroulent dans sa langue les fait sonner comme une berceuse mortelle. Je ne sais pas quel accent c'est, mais je doute que quiconque d'autre le porte comme une arme.

— Je m'en fiche, juste... Juste... — Je bafouille, sans le courage de dire les mots, sans le courage de lui demander de ne pas tuer ma sœur.

Ma respiration est un ensemble incontrôlé de halètements et de sanglots alors que Fernanda continue de crier en arrière-plan, mais je m'en fiche, rien ne compte. L'homme me regarde comme s'il cherchait tous mes secrets dans mes yeux pour découvrir que je n'en ai aucun.

— Raquel ! — Je me débats avec plus de violence lorsque ma sœur est soulevée du sol. Son petit corps, trop fragile et trop maigre, vacille avant de se redresser, soutenu par les mains qui la retiennent.

— Gabi ! — Mon surnom est un cri étouffé qui s'échappe de sa gorge, et j'avais tort de penser que l'homme devant moi avait le visage de mes cauchemars.

L'image qui se grave dans mes yeux est le visage, le son, la couleur et le goût de mes rêves les plus cruels. La perspective de revoir cet homme ne m'a jamais effrayée, quoi qu'il puisse me faire ne m'a jamais vraiment inquiété.

La vérité est que peut-être, quand j'ai décidé de partir et de changer ces valises, même si tous mes instincts me disaient de fuir, peut-être que j'espérais qu'il me trouve. Peut-être que j'espérais qu'il me retrouve. Peut-être que j'espérais simplement que tout cela puisse trouver une fin.

— Tu m'as volé quelque chose — il affirme.

— Je n'ai plus rien — je réponds désespérée. — Je n'ai plus rien — je répète, incapable de m'arrêter de pleurer. — S'il vous plaît, s'il vous plaît, laissez-la partir ! — je supplie. — Je vous dis à qui je l'ai donné. Je vous dis où les trouver. Je vous dis tout ce que vous voulez. — L'homme rit au milieu de mon désarroi, de mes larmes et de mon combat. Il s'en moque, je le sais, mais je ne peux pas m'arrêter. — Je vous dis tout ce que vous voulez savoir ! — je crie, parce que je le fais. Tout, même ce que je ne sais pas, j'invente, je dis tout ce qu'il veut entendre.

— Ils sont morts, Gabriella. — Il déclare comme s'il annonçait que c'est mardi.

Il détruit mes espoirs et, pour la première fois depuis que j'ai ouvert la porte et réalisé sa

présence, je ressens de la peur. Pas parce qu'il vient de confesser le meurtre des personnes les plus dangereuses que j'ai jamais connues, mais parce qu'il n'y a rien que je puisse lui donner. Rien.

— S'il vous plaît ! — La demande sort doucement, ma gorge, la seule arme avec laquelle je peux me battre, abandonnant tout espoir. — S'il vous plaît !

— Dans mon monde, les dettes sont payées avec du sang — dit-il, et je ferme les yeux, ressentant un soulagement immense m'envahir. Ça va se terminer. Tout va se terminer. — Mais la tienne... Je ne pense pas que ce soit une punition appropriée. — J'ouvre les yeux, ils se posent sur Raquel, et l'homme suit mon regard. J'ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. — Il se trouve que j'ai cette impression... — Il fait une pause et réduit la distance entre nous en seulement deux pas.

Je cesse de bouger, sa proximité agissant comme un poison paralysant. Ce n'est pas un choix conscient ou volontaire, mon corps obéit simplement à la volonté de cet homme. Il lève les doigts et touche une mèche de cheveux échappée de mon chignon. La seule qui dépasse à part les mèches rebelles.

— Cette impression persistante, Gabriella, que tu vas aimer ça.

— S'il vous plaît !

— Cette foi que tu peux me convaincre est presque belle à voir — commente-t-il, inclinant la tête sur le côté. — Choisis-en une.

— Q-quoi ? — je murmure avec la gorge serrée, clignant des yeux, ne voulant pas comprendre le sens de ses mots, mais la main d'un des hommes de main se levant avec son arme pointée vers mon père, Fernanda et Raquel est une explication plus claire que n'importe quelle parole. — Non ! Non ! Non ! — Il n'est pas ébranlé par mon agonie, l'expression d'ennui sur son visage reste impassible, tandis que je trouve un million de façons différentes de supplier. — S'il vous plaît, moi ! Je choisis moi ! Tue-moi ! S'il te plaît, tue-moi ! — Silence. Un océan de silence. — S'il vous plaît... — Les deux derniers mots sortent dans un murmure épuisé.

— Tu veux être altruiste ? Tu veux donner ta vie pour la leur ?

— Oui. — Je hoche la tête frénétiquement comme une folle. — S'il vous plaît ! Oui ! — je confirme, désespérée.

— Avide, tu es. — La réponse n'est rien de ce à quoi je m'attendais, mais je n'ose pas interrompre le cours de ses pensées, car même l'ombre de sourire qui se dessine sur ses lèvres me donne des frissons. — Tu veux négocier avec moi, en m'offrant quelque chose qui m'appartient déjà. — Le dédain dans sa voix est si évident que tout espoir que j'ai menacé de ressentir s'évapore à travers mes pores. — Comprends-tu à quel point cela sonne insolent lorsqu'on le dit à haute voix ? — Je secoue la tête de manière frénétique, mon estomac tambourinant contre ma gorge, complètement délirant.

— Tout ce que je veux, c'est échanger ma vie contre la leur, c'est tout ce que je demande.

— Et qui t’as accordé ce droit ? Qui t’as donné le droit de demander quelque chose ? Sais-tu qui a le droit de me supplier ? — Je pleure que non. — Quelqu'un que je suis prêt à satisfaire. Semble-t-il que je suis prêt à te satisfaire, Gabriella ?

— Non.

— Mérites-tu d'être satisfaite, Gabriella ? — Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Mais l'homme ne me permet pas de l'ignorer, sa voix est comme de l'acier lorsqu'il exige.

— Réponds ! — Un hochement de tête négatif est la seule réponse possible alors qu'un sanglot retentit dans ma gorge.

— Mots, Gabriella. Dits à voix haute ce que chaque misérable âme dans cette salle, à part la tienne, sait déjà.

— Non, je ne le mérite pas — je confesse à haute voix la certitude que, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais révélé qu'à moi-même dans le silence de ma propre tête.

— Que mérites-tu, Gabriella ?

— Mourir.

— Exactement ! — Il acquiesce avant de laisser le silence balayer la petite maison assez longtemps pour me faire cesser de sangloter. Il rapproche son visage du mien, son nez presque touchant ma peau lorsqu'il demande :

— Et sais-tu pourquoi tu ne mourras pas ? — Je commence à répondre en hochant simplement la tête, mais le regard de l'homme en face de moi est la seule réprimande dont j'ai besoin pour dire le mot à haute voix.

— Non.

— Parce que tu n’as pas gagné ce droit. — Je le regarde sans comprendre. — Ta vie m'appartient pour que je fasse ce que je veux, et à partir de maintenant, ton rôle est de lui donner de la valeur, afin de ne pas être en dette quand je la prendrai. Pour l'instant, tu vaux moins que le sol que tu foules, tu as compris ?

— Oui, monsieur.

— La prochaine fois que tu supplieras pour quelque chose, Gabriella, fais en sorte que ça en vaille la peine.

# 13

## *VITTORIO CATANEO*

Seul quelqu'un qui n'a rien à perdre peut dormir pendant un vol à destination inconnue, juste après que sa vie ait été prise en paiement d'une dette.

Assis derrière l'une des tables du jet privé, j'observe la *ragazza*[41] endormie dans son fauteuil d'avion comme si elle était allongée dans le meilleur lit qui ait jamais existé, malgré le froid qui fait trembler son corps. Compte tenu de l'endroit où elle a vécu ces sept dernières années, ce n'est pas une idée absurde.

— Acquisition intéressante — commente Cesare assis de l'autre côté de l'allée lorsqu'il remarque où sont mes yeux. — Je pensais que les chevaux étaient les seuls animaux de compagnie que tu étais prêt à tolérer. Pourquoi n'est-elle pas dans une caisse dans la soute de l'avion ?

*Pourquoi ?* La question résonne dans mon esprit, mais je décide d'ignorer à la fois la sienne et son écho.

— J'ai entendu dire qu'Adam Scott a pris un congé et que l'enquête sur La Santa a été classée. La CIA doit être déçue. — Je change de sujet.

— Des circonstances terribles — annonce-t-il comme s'il n'était pas responsable de celles-ci. — Sa femme a eu un accident malheureux et leurs deux enfants étaient malheureusement dans la voiture. L'homme a perdu toute sa famille en une seule fois. Triste. — Mon regard rencontre un visage très similaire au mien quand je tourne la tête. Je plisse les yeux.

— Un accident de voiture ? Mon frère n'est pas connu comme le sculpteur de *La Santa* pour sa subtilité. Une insinuation de sourire courbe les lèvres de Cesare.

— C'est la version officielle. La version non officielle est que les corps ont été retrouvés découpés dans la voiture familiale, au fond du lac Michigan. Le FBI soupçonne qu'il s'agisse du travail d'un nouveau tueur en série.

— Et qu'est-ce qu'Adam Scott soupçonne ?

— Il sait que c'était nous.

— Bien.

— J'ai entendu dire que toi aussi, tu as eu ta part d'action au Brésil.

— Je ne qualifierais guère de "action" le fait d'éliminer quelques rats d'égout qui vendent de la drogue à des enfants.

— Et Esteban Spanic ?

— Nous passerons probablement un certain temps sans qu'aucune vente aux enchères intéressante n'ait lieu, c'est dommage. — Je tourne le verre bas dans ma main.

Le liquide ambré à l'intérieur se répand sur les parois en verre et avant que la boisson ne puisse se poser, je la bois d'un seul coup. Je regarde le ciel sombre dehors, il n'y a pas d'étoiles visibles, seulement des nuages denses qui semblent vouloir engloutir l'avion.

— Quelqu'un reprendra bientôt l'entreprise, je n'en doute pas.

— J'espère que ce sera quelqu'un de plus compétent.

— Je suis sûr que, quelle que soit la personne, elle se souviendra de ne pas changer l'endroit d'atterrissage de ton vol à la dernière minute, *fratello.*

— Ce serait un choix judicieux.

Mes yeux glissent une fois de plus vers Gabriella, elle dort toujours aussi profondément maintenant qu'elle l'a été au cours des dernières heures. La fille a obéi à chacun des ordres que je lui ai donnés depuis le moment où elle a compris que je prenais possession de sa vie. Elle n'a pas lutté pour partir, n'a pas demandé à dire au revoir à sa sœur qu'elle a défendue avec tant de désespoir, n'a pas demandé de vêtements ou de documents, elle n'a même pas regardé en arrière quand l'enfant a crié son nom, terrifié, alors qu'elle la voyait me suivre docilement, comme un animal de compagnie, en effet.

Gabriella entre dans la voiture, se recroquevilla en silence contre la fenêtre jusqu'à ce que, d'un regard, je lui ordonne de descendre lorsque la porte s'ouvrit sur la piste d'atterrissage. Elle monta dans l'avion, escortée par Dario, s'assit dans le siège qu'il lui indiqua, agrippa les accoudoirs avec force lorsque l'avion décolla et, quelques minutes plus tard, s'endormit. Elle s'endormit simplement.

— Tu l'as droguée ?

— Non.

Cesare se lève et se dirige vers la petite figure recroquevillée sur le siège, il tend deux doigts et les pose sur le cou de la femme qui bouge, mais reste aussi endormie qu'elle l'a été au cours des dernières heures.

— Es-tu sûr ? Même moi je ne me sentirais pas assez à l'aise pour dormir si près de toi — dit-il avant de faire demi-tour.

Mon frère s'assoit sur le siège en face du mien, étire les jambes, prend un cigare dans sa veste et l'allume, puis me l'offre. Je refuse, et il porte le cigare à sa bouche, inhalant profondément avant de libérer la fumée.

— Et voilà toute la raison pour laquelle elle est ici.

— Cela devrait-il avoir un sens ?

— Je n'avais pas l'intention de l'emmener avec moi, la fille ne devait être qu'un arrêt rapide avant que je puisse enfin rentrer chez moi, la dernière dette en suspens, mais elle semblait trop intéressée à mourir pour que cela semble être un paiement adéquat. — Un sourire froid se dessine sur le visage de Cesare.

— Tu as toujours préféré les jouets cassés. Comment exactement s'est-elle retrouvée endettée envers toi ?

— Elle m'a volé — dis-je et les sourcils de Cesare se lèvent. La rumeur a été seulement à moitié vraie, apparemment. — Un échange de valises à l'aéroport. Gabriella n'avait aucune idée de qui j'étais, la valise qu'elle devait voler était identique à la mienne. Une autre conséquence de l'incompétence d'Esteban.

— Et les donneurs d'ordre de l'échange n'ont pas réalisé que c'était la mauvaise valise ?

— Ils l'ont réalisé, mais il est probable que, aussi précieux que soient les objets dans la valise de la cible initiale, ils ne valaient pas les cinquante mille dollars en espèces qui étaient dans la mienne. — Mes yeux se tournent une fois de plus vers la fille, car c'était la première fois que Gabriella Matos échappait à la mort certaine cette semaine.

Les commanditaires du vol n'auraient jamais accepté mes bagages s'ils n'étaient pas remplis d'autre chose qui les intéressait. La fille est sortie de la salle sordide où elle a été accueillie, se sentant reconnaissante d'être encore en vie malgré son erreur, sans se douter qu'elle venait de

remettre assez d'argent pour changer sa vie entre les mains d'hommes qui ne s'attendaient pas à le recevoir.

Si Gabriella avait été assez curieuse, elle aurait découvert qu'elle tenait entre ses mains beaucoup plus que ce pour quoi elle avait été envoyée pour voler, mais la fille n'a fait que ce qu'on lui a dit, pas un pas de plus. Elle ne se souciait pas de ce qu'elle faisait.

Pendant un certain temps, le silence du vol est perturbé uniquement par le bruit des moteurs et par le tintement des verres de whisky qui sont vidés de temps en temps.

Je m'autorise à me détendre un peu, fermant les yeux et appuyant ma tête contre le dossier du siège.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire d'elle ? — demande Cesare. J'ouvre les yeux pour le voir pointer du cigare vers la femme endormie. Il laisse échapper lentement la fumée, me regardant avec un regard calculateur.

— Je n'ai pas encore décidé.

— Elle est jeune et jolie, peut-être pourrait-elle servir d'appât pour un travail — suggère-t-il.

— Peut-être.

— Ou un *case chiuse* [42], peut-être. Je suis sûr que Tizziano adorerait faire un essai. La prostitution est certainement le business préféré du sous-chef, si elle est à toi pour faire ce que tu voudras... Il y a toujours quelqu'un à la recherche de jeunes femmes jolies sur le marché.

— Je m'en fiche de ce que les gens recherchent, mais de ce que je peux obtenir d'elle — dis-je en me levant de la chaise. — Maintenant, si tu me permets, j'ai quelques affaires à régler.

Je me lève et me dirige vers ma cabine privée dans l'avion. En passant devant la fille endormie, je jette un coup d'œil à son visage, sa peau bronzée par le soleil est sale et tachée en plusieurs endroits. Les cheveux, aussi désordonnés qu'auparavant, ont quelques mèches lâches sur le front, les oreilles et le cou, mais c'est l'expression sur son visage qui, plus que tout ce qui s'est passé dans la journée, m'intrigue. Elle est paisible.

Pas résignée comme lorsque Gabriella a ouvert la porte de sa maison et m'a trouvé là. Pas effrayée non plus, comme lorsqu'elle a réalisé que j'avais ordonné de retenir sa sœur. Maintenant, elle est simplement en paix, et je me demande si c'est parce qu'elle ne sait pas ce que signifie m'appartenir ou, à l'opposé, si c'est précisément parce qu'elle le sait.

# 14

## *GABRIELLA MATOS*

J'ouvre les yeux pour réaliser que tout s'est réellement passé, ce n'était pas un cauchemar. Les vêtements que j'ai choisis en quittant la maison ce matin sont toujours sur mon corps, la broche que Magda m'a donnée est toujours accrochée à mon t-shirt, la sueur qui s'est collée à ma peau pendant que je marchais dans les rues du centre-ville a séché, mais n'est pas partie, ni son odeur.

La responsable de me réveiller de mon sommeil épuisé, une douleur lancinante dans le bas-ventre, se manifeste à nouveau et je cligne des yeux, essayant de sortir du brouillard qui embrouille encore mes pensées. Pipi, j'ai besoin de faire pipi.

J'ai besoin... J'ai besoin de tellement de choses, mais ne pouvant avoir aucune d'entre elles, ne voulant pas penser à aucune d'entre elles, en une surtout, une petite et mince qui est seule et probablement terriblement désespérée maintenant, j'ai dormi.

Ce fut un sommeil sans rêves, un sommeil sans me demander quelle serait ma prochaine étape. Un sommeil sans avoir besoin de répondre à un million de questions auxquelles, jusqu'à ce matin, seule je pouvais répondre. Je veux revenir vers lui dès que possible. Je regarde dans le couloir, cherchant quelqu'un, et c'est facile à trouver. Derrière moi, il y a une table flanquée de deux canapés, quatre des hommes qui étaient chez moi sont assis là. Leur chef, cependant, n'est nulle part où je puisse le voir, et cela me rend à la fois soulagée et inquiète, bien que je ne comprenne pas ce deuxième sentiment.

Je ne connais même pas son nom et cet homme sait tout de moi. Il a jeté mes pires certitudes au milieu de la pièce comme si elles n'étaient que des faits insignifiants, et je ne sais rien de lui. Je ne sais pas non plus où je suis emmenée. Je pense que la langue qu'ils parlent entre eux est l'italien. Allons-nous en Italie ?

Je me mords la lèvre, sans savoir comment demander ce dont j'ai besoin, sans savoir si je peux demander ce dont j'ai besoin, mais je ne pense pas qu'ils veuillent que je mouille les élégants fauteuils de cet avion. J'ai toujours pensé que ma première fois en avion serait quelque chose de magique, je n'ai jamais pris en compte l'avertissement que chaque film ou livre que j'ai lu sur la magie m'a donné : la magie a toujours un prix.

Je souffle longuement et me force à agir quand une autre piqûre, cette fois-ci plus forte, me dérange. J'ai vraiment besoin de faire pipi. Je ne sais même pas s'ils vont me comprendre, le seul que j'ai entendu parler portugais parmi eux n'est pas là.

La tête tournée vers l'arrière, j'ouvre la bouche pour parler, mais la présence dominante de cet homme exige mon attention au même moment où j'entends une porte s'ouvrir devant moi. Je tourne la tête, me retrouvant face à lui, et ma respiration refuse de sortir, peu importe combien je sais que l'expiration est aussi importante que l'inspiration.

Il ne porte plus sa veste, mais porte toujours le même pantalon et gilet sombres qu'auparavant, ainsi qu'une chemise d'un blanc immaculé et une cravate couleur plomb. Son regard vers moi est évaluatif. Le froid qui me secoue les os s'intensifie sous son examen.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes — dis-je, et il se contente de lever un sourcil. — Puis-je

aller aux toilettes ? — Je réorganise mes besoins, les transformant en demande, les mots qu'il m'a dits chez moi coulant dans mes veines comme du sang. "*Ta vie est à moi pour faire ce que je veux*." — J'ai besoin de faire pipi. — J'ai le sentiment de devoir justifier.

— Porte à gauche — répond-il en portugais avec cet accent qui fait que les mots s'emmêlent dans sa langue.

Je me lève rapidement et cours pratiquement vers les toilettes, passant à la vitesse d'une flèche devant l'homme qui m'a volé ma vie. L'espace est plus grand que ce que j'aurais imaginé, tout dans l'avion est différent de ce que j'aurais imaginé, en fait.

L'avion est trop petit, semblant plus être un jouet qu'un vrai avion. Il n'y a pas de rangée après rangée de sièges, juste quelques fauteuils moelleux qui pourraient être dans des magasins de matelas, tellement confortables. Il y a aussi quelques tables et des canapés, et des portes. Il y a plus de portes que je n'aurais jamais imaginé qu'un avion aurait. La salle de bain n'est pas grande, mais aussi luxueuse que tout le reste.

Le soulagement que je ressens enfin en faisant pipi est immédiat. J'ouvre le robinet doré et je ne peux pas m'empêcher de penser que le lavabo rond et haut me rappelle le comptoir d'un centre commercial, mais en beaucoup plus petit, évidemment. Je me lave les mains et quand je relève la tête pour prendre la serviette et les sécher, je me retrouve face au miroir et je réalise que j'ai réussi à faire tout ce que j'ai fait, dans cette cabine, en l'ignorant, jusqu'à présent. Je ne me suis jamais trouvée belle, mais le reflet qui me regarde en retour est au-delà de l'absence de beauté, il est simplement lamentable, vide, comme je me sens. Je prends quelques feuilles de papier et les humidifie avant de les passer sur mon visage, en enlevant les taches de saleté avant de les laver à l'eau et au savon. Je prends de nouvelles feuilles du support et celles-ci, je les humidifie avec de l'eau et un peu de savon liquide avant de les appliquer sur mes aisselles, une, puis l'autre, puis je les rince. Je répète le processus sur mon cou, mes bras et toutes les zones que je peux atteindre sans avoir besoin de me déshabiller complètement. Je détache mes cheveux du chignon bancal dans lequel ils étaient retenus, je peigne les mèches avec mes doigts et les attache à nouveau, cette fois-ci en un chignon. Il est probable que, lorsque nous atteindrons notre destination, je sois jetée dans une sorte de cave ou de cachot.

Ce sont peut-être mes dernières heures de liberté et même si je ne peux pas faire l'effort minimal de m'en soucier, je fais de mon mieux pour sortir de la salle de bain aussi propre que possible dans les circonstances actuelles.

Mes yeux se ferment alors que je me recroqueville à nouveau dans le fauteuil, laissant mes paupières se fermer tout en serrant mon propre corps, essayant de repousser le froid. C'est ma dernière pensée avant de m'endormir.

***

— *Benvenuto di nuovo* [43], Don Vittorio — un homme habillé d'un costume et d'une cravate, comme les autres, dit à son chef dès que nous descendons de l'avion. La piste d'atterrissage est remplie d'une douzaine de voitures noires immenses, et mes yeux s'écarquillent immédiatement en voyant le convoi. L'image fait beaucoup plus pour mon corps qui était encore un peu endormi, même après des heures de sommeil, que le soleil chaud et brillant dans le ciel, il me réveille. Sans ma permission, la liste de questions que j'ai ignorées au cours des dernières heures se déroule dans mon esprit.

*Qui est réellement cet homme ?*

*Comment a-t-il réussi à m'emmener loin sans aucun document ?*

*À qui exactement ma vie appartient-elle maintenant ?*

*Plus important que tout autre, comment ma vie est-elle simplement passée à appartenir à une autre personne ?*

*Vais-je être une sorte d'esclave ?*

La prochaine chose à prendre d'assaut mon corps est le souvenir de la sensation que d'être sous son contrôle a répandue dans tout mon être. Retenue par les bras de son homme de main et sous son regard impassible, je me suis vue avouer des choses que je gardais secrètes même à moi-même. Il a suffi qu'il ordonne, et les mots ont jailli de ma bouche devant ma famille, devant une douzaine d'inconnus, simplement parce que c'était sa volonté.

C'était terrible et pourtant, si facile. Tellement incroyablement facile, pour la première fois depuis que je me souviens, de ne pas avoir à choisir. Je devrais avoir peur, je devrais être terrifiée à l'idée de ce que sera ma vie. Pourtant, la quantité absurde d'hommes à l'extérieur des voitures ne me fait pas peur autant qu'elle devrait, elle me surprend juste.

Toute ma vie, j'ai été otage du trafic de drogue, j'ai l'habitude de côtoyer des criminels. Mais alors que les bandits que j'ai rencontrés étaient toujours en marge de la société, le niveau de sécurité et de respect exécuté et démontré envers cet homme est quelque chose que je pensais être réservé à un dieu.

En voyant cela, il n'est pas étonnant qu'il décide de s'approprier la vie des autres comme si c'était la chose la plus normale du monde. Combien d'autres personnes comme moi doivent se trouver à l'endroit où je suis emmenée ?

Je suis conduite vers l'une des voitures, la troisième derrière celle de l'homme à qui j'appartiens maintenant. Cette fois, je garde les yeux ouverts tout le long. Les rues asphaltées défilent rapidement, laissant derrière elles des bâtiments identiques et différents de tout ce que je n'ai jamais vu. Où que je sois, cela semble très, très loin de Rio de Janeiro. Nous passons devant des maisons et des bâtiments anciens, comme les bâtiments traditionnels du centre de Rio, mais nous passons également devant beaucoup d'autres que je n'aurais jamais imaginé voir en dehors de la télévision.

Constructions en briques apparentes, avec de nombreux arcs et balcons sans fenêtre. C'est beau. C'est très beau, mais il ne faut pas longtemps avant que tous ces bâtiments ne restent derrière nous et que nous continuions sur une route longeant une mer bleue sans fin d'une couleur profonde, vibrante et vivante. L'autre côté de la route est une étendue infinie de terre vide.

De l'herbe verte et des fleurs sauvages accompagnent les secondes, les minutes, peut-être les heures qui passent jusqu'à ce que la voiture ralentisse. Je n'essaie pas de comprendre pourquoi, mais lorsque nous passons à travers un portail en fer doré, je découvre.

Doucement, la voiture dans laquelle je me trouve avance avec les autres jusqu'à s'arrêter définitivement. Le chauffeur ouvre la porte à côté de moi et indique que je descende, mais ne me touche pas. Je me traîne hors du siège pour me retrouver à l'extérieur de la voiture, marchant sur des graviers clairs, devant un... château ?

Mes yeux errent de droite à gauche, essayant d'absorber l'atmosphère que je n'aurais jamais imaginée trouver. Je ne sais pas exactement à quoi je m'attendais, mais un château italien entouré de fleurs, d'arbres verts, sentant les raisins frais et sous un ciel bleu et dégagé de nuages n'était certainement pas sur la liste.

Impatiente de découvrir tout ce qui m'entoure, mes yeux descendent et tombent sur la rose rouge et noire, toujours accrochée à ma chemise. Chance, avait dit Magda. En levant les yeux

vers la construction immense et aussi belle que je n'en ai jamais vue de semblable, je me sens tout sauf chanceuse.

Ce matin, parmi les étagères de la petite librairie, je me sentais comme Belle. Peut-être que le destin a décidé de me punir pour mon audace, car tandis qu'elle a été donnée à un prince prisonnier dans le corps d'une bête, je me suis retrouvée entre les mains d'une créature avec le visage de la perfection. Et quand je lève les yeux, je découvre qu'elle me regarde.

# 15

## *VITTORIO CATANEO*

— Où devrais-je la placer, Don ? Dans les quartiers du personnel ?

— Non, n'importe où dans la maison principale — dis-je, me préparant à congédier Angelo, mais je me souviens d'ajouter. — Sauf dans l'aile de Tizziano. — Je fais une pause, et une deuxième pensée s'immisce entre mes pensées. — Ou celle de Cesare. — Angelo attend en silence, attendant d'être congédié, mais ce ne sont pas ces mots que je dis. — Dans celle de n'importe lequel de mes frères, en fait.

— Dans la vôtre ?

— Non.

— Dans celle de votre père, alors.

— Dis à Luigia de lui donner une chambre et du travail. — Je regarde la fille qui suit la conversation sans comprendre un mot de ce qui est dit, et elle semble beaucoup moins intéressée que prévu.

— Ce sera fait, Don. — Avec un signe de tête de ma part, l'homme pousse Gabriella vers l'avant et elle commence à marcher, suivant votre ordre.

Je les observe faire le tour de la propriété, marchant vers la porte arrière, Gabriella ne résistant à aucun moment. Elle ne demande pas où elle est emmenée, tout comme elle ne m'a rien demandé depuis que nous avons quitté le Brésil, seulement si elle pouvait utiliser les toilettes dans l'avion.

Quand elle est sortie avec le visage propre et les cheveux un minimum peignés, c'était une surprise. Compte tenu de sa résignation face à chaque événement depuis le moment où elle m'a dit "Oui, monsieur", je ne serais pas surpris si elle ne se souciait pas assez d'elle-même pour se toiletter. La fille est controversée, pour le moins.

— Tout est prêt pour ce soir ? — je demande à Dario alors que je commence à marcher vers la porte d'entrée de la maison.

— Oui, Don. Comme ordonné. — Je hoche la tête, satisfait, non seulement de cela, mais surtout d'être enfin de retour en Italie.

***

L'eau froide lave la fatigue et la saleté après plus de quinze heures de vol. Je pose mes mains sur le mur devant moi, sentant mon corps se détendre sous les jets puissants des douches multiples. Je ferme les yeux, sentant chacun de mes muscles se relâcher de la tension accumulée après des jours loin de l'Italie.

La sensation de familiarité que j'ai ressentie en posant le pied sur le sol italien est indescriptible. Du soleil chaud au paysage, tout semble juste, à sa place. Mais plus que tout, le sentiment d'appartenance, le sentiment d'être chez moi que seule la Sagrada a été capable de me procurer.

La Santa n'est pas une organisation élitiste. Nous acceptons tout homme prêt à jurer fidélité tant qu'il prouve avoir l'honneur et la dignité nécessaires pour porter notre marque sur sa peau.

Cela signifie que nombreux sont ceux qui viennent à nous, et leurs motivations sont encore

plus diverses. Certains ne trouvent pas leur place dans le monde pour la violence avec laquelle ils sont nés, comme mes frères, Tizziano et Cesare. D'autres ont besoin de quelqu'un pour veiller sur eux, car ils sont nés sans ce privilège. Il y en a encore d'autres qui ont des intérêts bien au-delà de leurs possibilités individuelles et cherchent dans la Sagrada une main tendue pour les aider à les atteindre.

Quels que soient les motifs qui les amènent à nous, une fois jurés dans le sang, tués dans le feu et renaissants de leurs cendres, aucun homme ne peut se sentir complet loin de sa Santa. Je ne peux pas me sentir complet loin d'elle, même lorsque la distance imposée entre nous est à son service.

Après avoir savonné mon corps, je laisse l'eau le rincer avant d'enrouler une serviette autour de ma taille et de sortir de la douche. Je me rase avant de quitter la salle de bain et je m'arrête à la porte donnant accès à la chambre lorsque je vois une Anna Cataneo avec une mine renfrognée.

— Mamma ?

— Puis-je savoir pourquoi il y a une *puttana* brésilienne dans ma cuisine ? — À huis clos et en tête-à-tête, elle ne se soucie pas de se rappeler que je suis son Don.

— Je suis aussi content de te voir en bonne santé, Mamma.

— Ne viens pas me parler de santé et de bien-être, Vitto ! Cela fait des années que je cultive des épouses parfaites pour la mafia pour toi et tu vas m'apporter une *puttana* brésilienne devant toute la famiglia ? — La question suffit à faire taire toute tentative de sérieux que je pourrais avoir dans cette conversation. Je lui tourne le dos et entre dans mon dressing.

— Je te remercie de ton dévouement, mais je ne suis pas intéressé par autre chose que les raisins que nous avons ici — dis-je et, même à distance, je peux entendre le soupir bruyant qu'elle aurait réprimandé immédiatement si elle était sortie de la bouche de l'un de ses trois fils cadets.

J'enfile mes vêtements lentement, sachant que même si elle n'a pas hésité à envahir ma chambre avec des reproches absurdes, même ma mamma sait qu'il y a des limites à ne pas franchir. Lorsque je reviens dans la chambre, avec encore une cravate autour du cou sans être nouée, cependant, je trouve toujours ma mamma assise dans le fauteuil près de la cheminée, marmonnant une suite infinie d'obscénités.

— Don. — Elle me salue en me voyant et se lève. Mamma vient vers moi et prend ma main, ses lèvres atteignent la bague de La Santa, et elle l'embrasse avec révérence.

— Je commençais à me demander quel genre d'entraînement tu donnes à tes supposées épouses parfaites de la mafia.

— Vitto ! — elle réprimande et je retiens un sourire.

J'ai toujours eu l'impression de ne pas ressentir la même chose pour ma mamma que la plupart des fils pour leur mère, mais Anna reste ma mère et autant elle me doit le respect en tant que son Don, autant je lui dois quelque chose pour m'avoir mis au monde. Et la vérité est que je la respecte pour plus que cela. Ce qu'elle et mio padre ont construit ici n'est pas quelque chose de commun dans notre monde.

Bien que la Sagrada ait des règles très strictes sur le comportement d'un mari, nous ne pouvons pas garantir de l'affection aux épouses et aux enfants. Surtout parce qu'il faudrait ignorer l'évidence : l'affection est une faiblesse. Et ce n'est pas quelque chose que nous pouvons nous permettre, car la faiblesse n'est pas quelque chose que la Sagrada tolère.

— Je ne veux pas de cette *puttana* dans ma maison, Vitto ! — elle se plaint, comme je savais qu'elle le ferait dès que j'ai dit à Angelo d'amener la *ladruncola* là-bas.

Bien sûr, ma mamma supposerait que si j'ai amené une femme, une étrangère à la maison, c'était dans le seul but de la baiser. Elle est en fait la seule personne de la famille à penser quelque chose comme ça pour des raisons évidentes.

— Et où la veux-tu ? Dans mon aile de la maison ? Ou peut-être devrais-je la laisser dans l'aile de Tizziano ? Si tu veux tellement des petits-enfants, peut-être que c'est vraiment une bonne idée. Si tu as de la chance, dans neuf mois, nous aurons au moins un petit bâtard brésilien qui court dans la maison. — Ses yeux s'élargissent en même temps que ses narines s'enflamment d'irritation. Mamma ferme les yeux et inspire profondément avant de me répondre.

— Je sais que tes affaires ne me regardent pas, figlio. Je sais aussi que je n'ai pas le droit de demander pourquoi tu décides ce que tu décides, ta parole est ma loi, Don. Mais pourquoi ramener une putain à la maison, figlio mio ? Si tu n'aimes aucune des filles que j'ai présentées, nous avons d'autres options...

— Mamma — Je l'interromps. — J'ai ramené à la maison une domestique, pas une fiancée.

— Vitto.

— C'est le maximum du sujet que je vais discuter avec toi, Mamma. Elle reste dans ton aile tant que je n'ai pas décidé d'une autre fin pour elle et ce n'est pas une demande.

— Mais elle ne *parla* [44]même pas italien !

— Eh bien, espérons qu'elle apprenne vite.

# 16

## *GABRIELLA MATOS*

Définitivement, je suis en Italie.

Si les échanges brefs et rares entre mon agresseur et ses hommes ne m'ont pas donné de grandes indications, le chaos de la cuisine où je me trouve actuellement élimine toute possibilité de doute que j'aurais pu avoir. Ils parlent italien et crient tout le temps.

L'espace est étrangement moderne et classique à la fois. C'est ridicule que ma première pensée en entrant ici ait été que j'avais l'impression d'être dans un magazine de décoration. Je ne pense pas que ces magazines kidnappent des gens.

Tous les murs de la pièce sont recouverts d'armoires d'un ton de bleu que je ne sais pas décrire autrement que brûlé, parce qu'il a la même douceur que le rose brûlé, et c'est la seule chose avec laquelle je peux comparer cette couleur. Les cadres sur les portes des armoires leur donnent l'aspect d'être sortis d'une maison de poupées.

Au milieu de cette immense cuisine se trouve une cuisinière à bois et, au-dessus d'elle, une structure en pierre blanche où sont suspendus différents types de casseroles. Au centre de l'espace se trouve un îlot avec un comptoir en acier inoxydable d'un côté et en marbre de l'autre. Dans le coin, à droite, une immense table de travail ou de repas, je ne sais pas.

Il y a une armée de femmes uniformisées qui se déplacent d'un côté à l'autre et je cligne des yeux, immobile comme un piquet, là où on m'a demandé de rester. Je n'ai pas compris les mots qui m'ont été dits, mais l'expression de mépris sur le visage de la femme élégante qui m'a pointé du doigt avant de sortir de la cuisine n'a certainement pas laissé de place au doute sur le sens des mots étrangers.

Elle ne me veut pas ici et, à en juger par ses vêtements, elle est la maîtresse de maison. Une paire de femmes portant des uniformes différents de ceux qui se déplacent autour de moi se dirigent vers la cuisine, me lancent un regard désapprobateur, puis s'en vont avec des ricanements moqueurs.

Ce n'est pas la première fois que cela arrive, apparemment, je suis une sorte d'attraction pour les employés de la maison. Je me distrais en regardant une cuisinière pétrir du pain, la femme a un immense bol en acier inoxydable à côté d'elle d'où elle prend des portions de pâte, elle les maltraite avec des coups de poing et un rouleau à pâtisserie jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite, avant de les réserver dans un plat devant elle et de passer à la suivante.

Ma distraction prend fin lorsque la femme élégante revient avec une autre, habillée en tailleur noir. Toutes deux montrent leur irritation de ma présence alors qu'elles se dirigent vers moi. La femme en tailleur me tend un ensemble de vêtements, un uniforme similaire à celui des femmes qui sont parties d'ici il y a peu, après m'avoir jeté un coup d'œil.

— *Vai cambiarti nel bagno dietro. Veloce* [45]*!*

— Désolée, je n'ai pas compris — je dis, acceptant les vêtements qu'elle m'offre.

La femme élégante porte ses doigts au bout de son nez avant de secouer la tête en signe de refus. Elle lève l'autre main, la gardant à plat avant de tourner le dos et de sortir de la cuisine. Ça, je comprends très bien. Elle refuse de devoir s'occuper de moi.

— *Scema* [46]*!* — dit la femme en tailleur avant de secouer la tête avec encore plus de désapprobation que la première fois et de me tourner le dos.

Ce n'est pas un bon début.

***

Luigia me déteste.

Luigia me déteste beaucoup.

Je ne sais pas ce que j'ai fait à cette femme à part ne pas comprendre un mot de ce qu'elle dit, mais celle que je crois être la gouvernante du château ne m'apprécie tout simplement pas. Elle est revenue dans la cuisine quelques minutes après m'avoir tourné le dos plus tôt aujourd'hui. Ensuite, elle m'a poussée vers une salle de bains à l'arrière de la maison et il ne manquait plus qu'elle me frotte l'uniforme sur le visage, comme si me l'avoir donné et m'avoir ensuite conduit aux toilettes n'était pas un message suffisamment clair. Elle voulait que je me change, je l'ai fait et, après cela, nous avons passé la journée entière dans un jeu d'imitation. Elle me conduisait quelque part et me montrait ce que je devais faire, puis, elle m'observait tout le temps.

Si je faisais bien, je devais supporter son regard malveillant et réprobateur, si je faisais mal, je devais supporter ses paroles malveillantes et ses gestes brusques, répétant la même chose mille fois dans une insinuation claire que j'étais idiote de ne pas pouvoir faire quelque chose d'aussi simple que de polir de la vaisselle de la manière dont elle voulait que je le fasse.

Cependant, considérant le genre de geôlier que je pensais avoir, à en juger par les armoires que j'ai vues plus tôt, j'accepterais la vieille irritée et le ferais avec un sourire si je ne me sentais pas simplement comme si j'avais oublié de sourire ces dernières vingt-quatre heures.

Tout mon corps semble lourd alors que je le traîne vers l'avant, suivant, ou essayant, les pas de la gouvernante. Elle marche rapidement et marmonne des mots après des mots incompréhensibles, traversant couloir après couloir sans me donner la chance d'observer quoi que ce soit autour de moi. J'espère qu'elle n'espère pas que je puisse retrouver mon chemin de retour vers la cuisine toute seule après cela.

En y réfléchissant bien, c'est probablement ce qu'elle espère que je fasse et elle ne fait que compliquer ma vie pour pouvoir s'en plaindre et me regarder de travers par la suite. Eh bien, Luigia, essaie encore, parce que votre patron a déjà cassé tous mes capteurs d'auto-préservation, les regards de travers ne me font pas peur.

Je veux juste dormir jusqu'à ce que mon geôlier vienne me chercher pour travailler demain, c'est tout. Dormir et ne pas penser. Dormir et oublier.

Au bout d'un long couloir, elle s'arrête enfin devant une porte en bois rustique, je regarde les autres portes, toutes fermées et sans barreaux extérieurs. Je me demande qui vit derrière, si quelqu'un vit derrière. Luigia se tourne vers moi, les lèvres et le visage tordus de dégoût quand elle parle.

— *Questa è la tua camera.* [47]— Je ne comprends pas un seul mot.

Enfin, je pense avoir compris quelque chose comme "c'est ça", mais elle parle trop vite, embrouillant un mot dans l'autre et au bout du compte, je me demande si elle parle d'un appareil photo. Mais ma confusion ne dure que jusqu'à ce qu'elle ouvre la porte et que je cligne des yeux en découvrant ce qui se trouve derrière.

Je cligne des yeux plusieurs fois pour m'assurer que la vision n'est pas une sorte de blague jouée par mon esprit épuisé, mais Luigia se plaint, faisant signe vers l'intérieur de la pièce et mes pieds bougent.

Bien sûr que le travail n'était pas terminé.

Je suis une esclave, cela n'aurait aucun sens que je sois dispensée des tâches avec tous les autres employés de la maison. Mais, en regardant autour de moi dans la chambre, je ne comprends pas ce que la femme grincheuse peut attendre de moi ici. Tout est en parfait ordre. Le grand lit est parfaitement fait, les surfaces des quelques meubles dans la pièce sont exemptes de poussière et les vitres brillent tellement qu'elles sont presque éblouissantes. Pour être honnête, ce n'est pas comme si les pièces que j'ai nettoyées toute la journée sous la supervision d'une Luigia contrariée étaient vraiment sales. Ce château rend les manoirs que j'ai nettoyés ces derniers mois semblables à de vraies porcheries.

Je me retourne vers la femme, essayant de découvrir comment demander ce qu'elle attend de moi sans aucun matériel ou instrument de nettoyage sous la main, mais quand je la vois presque atteindre la porte, mon cœur bondit dans ma poitrine, me rappelant, à moi et à lui-même, qu'il est encore capable de battre à un rythme autre que celui, paisible et apathique, qu'il a adopté au cours des dernières heures.

— *Non uscire da questa camera a meno che non sia stato ordinato ! Capisci ?*[48] — dit-elle, et je reste là, immobile. D'abord, parce que je n'ai pas compris un mot, et ensuite parce que mon cerveau doit faire des suppositions erronées. Ça ne peut pas être pour moi.

Une chambre.

Je suis dans une chambre.

Ce n'est pas une cellule, ni un cachot. Ce n'est pas un armoire sale destiné à une vie sans valeur comme la mienne, ni rien de ce que j'aurais pu imaginer depuis que je suis sortie de chez moi si j'avais suffisamment eu l'attention nécessaire pour cela. C'est une chambre. Luigia soupire d'exaspération lorsque je ne réponds pas.

— *Si svegli alle sei*[49].

Elle ferme la porte après m'avoir lancé d'autres mots que je ne comprends pas, et j'entends la clé tourner, me verrouillant à l'intérieur. Je me retourne pour regarder une fois de plus autour de moi et absorber chaque détail sur lequel je n'avais pas porté attention auparavant, car cela ne ferait aucune différence, mais maintenant... Maintenant...

Les draps couvrant le grand matelas sont blancs et d'un rose brûlé, et semblent doux. Un tapis de sisal recouvre la plupart du sol, de l'autre côté de la chambre où une cheminée s'ouvre dans le mur revêtu de bois, tout comme le sol. Les immenses fenêtres offrent une vue sur une étendue infinie de vignes chargées de raisins et, au plafond, un lustre digne d'un film hollywoodien est suspendu.

Les larmes coulent sur mon visage sans demander la permission et, avant que je puisse faire quoi que ce soit, mes épaules sont secouées par un sanglot puissant et impossible à contrôler. Le poids des événements récents s'abat sur moi en une seule fois, comme si être vraiment seule enlevait enfin le film d'incrédulité qui recouvrait mes yeux.

Mes genoux touchent le sol, je me serre dans mes bras, pleurant, me recroquevillant sur moi-même alors qu'une multitude de pensées me traversent sans que je choisisse ou contrôle comment chacune d'entre elles me frappe jusqu'à ce que je sois enroulée, en position fœtale, sur le tapis de sisal.

Seule. Je suis complètement seule, enlevée par un homme cruel et, maintenant, de l'autre côté du seul monde que je connaissais. Je ne me suis jamais sentie particulièrement soutenue avant, mais au moins il y avait des gens de mon sang autour de moi.

À l'exception de Raquel, ils ne se souciaient pas de moi, je le savais, mais je savais aussi qu'ils avaient besoin de moi, que je pouvais leur fournir suffisamment pour qu'ils ne

m'abandonnent pas.

Je savais qui j'étais, alors. Mais maintenant, qui suis-je, au-delà du néant dont on m'a dit que j'étais ? La pire de toutes les certitudes qui se posent en moi est que je ne reverrai jamais ma sœur.

Il y a aussi cette pensée persistante que, même si par miracle je réussissais à rentrer chez moi, je trouverais probablement Raquel morte. Sans moi pour m'occuper d'elle, pour m'assurer qu'elle prenne ses médicaments, qui le fera ? Quel genre de destin pire que la mort ma petite pourrait-elle rencontrer ?

Peut-être était-ce un acte de miséricorde, peut-être aurais-je dû choisir ma sœur cadette quand Vittorio m'a dit de choisir l'une. C'était l'une des rares choses que j'ai vraiment apprises aujourd'hui, Vittorio Cataneo est le nom de l'homme qui me possède.

Enroulée par terre, je réalise que peu importe à quel point le lit à ma disposition est confortable, je ne saurai jamais ce que cela fait de m'y allonger, car je ne le mérite pas.

L'épuisement est une rafale qui me balaye tout à coup, condensant les heures que j'ai passées à travailler depuis que j'ai posé les pieds dans ce château, le long vol, le décalage horaire, la confusion émotionnelle dans laquelle je me suis transformée et tout le reste qui pourrait être ajouté à cette liste.

# 17

## *VITORIO CATANEO*

— Cesare m'a dit que tu as ramené un nouveau jouet à la maison. Quelle est la race du cheval cette fois-ci ?

Tizziano déclare dès qu'il entre dans mon bureau pour notre réunion de travail post-voyage. Mais bien sûr que mon frère agaçant ferait une visite avant que le sous-chef ne remplisse ses obligations. Je porte mes doigts à mes tempes, les massant avant de m'appuyer sur ma chaise et de lever les yeux vers la visite inopportune mais nécessaire.

Il s'assoit en face de moi, réussissant l'exploit de sembler à la fois curieux et désintéressé de ma dernière acquisition. Cela me fait presque sourire, car cela signifie qu'il pense vraiment que c'est un cheval. Cesare a probablement utilisé les mots "animal de compagnie" et a laissé à son frère aîné le soin d'interpréter comme bon lui semble.

Je laisserais Tizziano dans l'ignorance si je ne connaissais pas mon frère assez bien pour savoir que dès qu'il posera les yeux sur Gabriella, il en fera une cible. La suggestion moqueuse que j'ai faite à ma mère n'était pas infondée.

Bien que le sous-chef ne soit pas stupide au point de mettre enceinte une femme s'il en avait la chance, il la baiserait certainement sur chaque surface qu'il trouverait dans son aile jusqu'à ce qu'il se lasse du minou brésilien. Et même si je n'ai pas encore décidé du sort de la fille, je ne l'ai certainement pas amenée pour être la nouvelle maîtresse du sous-chef.

— Ce n'est pas un cheval, et tu ne t'approcheras pas d'elle. — Les sourcils du sous-chef se lèvent, et il abandonne la posture détendue dans laquelle il était assis sur la chaise devant mon bureau, se redressant et appuyant son coude sur le bras du meuble.

— Tu as ramené une femme à la maison ? Une étrangère ? — demande-t-il rhétoriquement. — On dirait que je n'étais pas le seul à penser aux minous brésiliens. — Il rappelle l'accusation que je lui ai faite, je l'ignore simplement. — *Mamma* va devenir folle.

— Crois-moi, je suis très conscient des objections de *mamma* à la présence de la *bambina*.

— Elle est déjà au courant ? Où est la femme ? Dans ton aile ? Puis-je en avoir une aussi ?

— Tizziano... — Mon ton est suffisant pour lui indiquer que ma patience atteint ses limites.

Mon frère soupire avant, une fois de plus, de se redresser après s'être déjà détendu, et comme s'il tournait une clé, un masque de sérieux couvre son visage.

— Nous n'avons eu aucun incident pendant ton absence, Don. — Sa main droite se ferme en un poing avant qu'il ne la porte au côté gauche de sa poitrine et ne prononce ses prochaines paroles. — J'ai servi la *famiglia*, préservé notre honneur, protégé nos secrets. Né dans le sang, mort dans le feu et renaissant de ses cendres. Seule la Sainte recevra mes hommages. — J'acquiesce, acceptant ses paroles, et il baisse sa main.

— Très bien. Avons-nous des nouvelles de la CIA ?

— Non, Don. Après l'éloignement d'Adam Scott, aucun agent ne semble particulièrement intéressé à reprendre son enquête. Nos contacts ont effectué le nettoyage de données nécessaire, et la cargaison qui avait été saisie nous a été restituée. Elle est arrivée à destination, au Texas. — Mes sourcils se froncent alors que je traite les informations.

Là où compte le leadership d'un Don n'est pas très différent du règne d'un roi. Lorsque l'anneau est transmis au successeur, le souvenir est assuré, *mais cela* dépend uniquement de l'héritage cultivé au fil des années où l'on est au pouvoir.

Certains seront connus comme des pacificateurs, d'autres comme des sanguinaires, d'autres comme équilibrés, et inévitablement il y aura aussi ceux qui seront connus comme faibles ou déshonorés. J'ai depuis longtemps décidé que peu m'importait comment on m'appellerait, tant que l'anneau sacré serait à mon doigt, personne n'oserait l'appeler par un autre nom que le seul qu'elle mérite : l'organisation la plus puissante du monde.

La famille d'Adam Scott est morte parce qu'il a osé mettre cela en question, et ce n'était pas un message que j'étais prêt à permettre qu'il se propage. Il a été un exemple, et j'espère que les autres rats de sa sorte seront assez intelligents pour le comprendre.

— *Buono*.[50]

— Gianni peut en parler mieux que moi, mais nous pourrions avoir un problème en *Érythrée*.[51]

— Je ne suis pas allé jusqu'au Brésil pour acheter un pays pour que tu me dises que nous pourrions avoir un problème avec lui, Tizziano.

— Le problème n'existait pas avant, Don, dit-il, en s'asseyant dans son fauteuil et en croisant les jambes pour poser une cheville sur le genou.

— Et j'espère que la prochaine information que j'entendrai sortir de ta bouche sera comment il cessera d'exister. Cette opération a été étudiée pendant des mois, Tizziano.

— Massimo Coppeline.

— Qu'est-ce qu'il a fait maintenant ?

— Il a acheté la seule compagnie pétrolière du continent qui possédait les ressources dont nous avons besoin.

— Peux-tu m'expliquer comment exactement Massimo Coppeline a acheté une entreprise qui aurait déjà dû être la nôtre ? — Mon ton de voix et mon expression contrôlée pourraient tromper des inconnus, mais pas mon frère.

Tizziano se déplace sur sa chaise, mal à l'aise, et c'est bien qu'il se sente ainsi, car je veux des réponses et j'espère qu'il les a.

— Notre équipe de renseignement indique qu'Esteban Spanic lui a vendu des informations sur l'enchère.

— Ce type d'enchère n'est pas le genre de table à laquelle Massimo Coppeline serait invité.

— Ce n'est pas le cas. Il voulait juste savoir ce que nous achèterions, rien de plus. Nous sommes encore en train de confirmer les informations, mais apparemment, c'était la seule information que Spanic aurait vendue.

Je ferme les yeux pendant une seconde, regrettant pour la première fois de ne pas avoir moi-même tué le Colombien.

On dit que les pires ennemis sont ceux qui ont un jour été alliés, c'est le cas de Massimo Coppeline. Pendant des décennies, l'homme d'affaires a été un associé fidèle de la Sagrada, opérant aux limites de la légalité pour faciliter ou rendre possible nos affaires. Son association avec La Santa remonte au leadership de mon grand-père et a perduré pendant la majeure partie du temps où mon père portait l'anneau.

Ce n'est qu'avec la mort de la fille de l'homme, il y a des années, que la relation qui semblait aussi solide que le roc s'est effondré. Massimo a attribué l'enlèvement et la mort conséquente de sa fille et du bébé qu'elle attendait à un conflit qu'il menait avec mon père et, depuis lors, il s'est

éloigné de La Santa et a causé autant de problèmes qu'il le peut.

L'homme serait déjà un cadavre, tout comme sa fille l'est probablement, si ce n'était pour la dette d'honneur que nous avons envers lui. Massimo a sauvé la vie de mon grand-père d'une embuscade il y a de nombreuses années, ce jour-là, une promesse a été faite, et un homme d'honneur ne rompt jamais ses promesses. C'est ainsi que l'homme d'affaires continue de respirer, malgré les problèmes qu'il cause, mais jusqu'à présent, il n'avait rien fait d'aussi audacieux que cela.

La dette d'honneur que nous avons envers Massimo préserve sa vie, rien de plus. Je commence à penser que peut-être il est temps de lui rappeler que rester en vie, selon les circonstances, peut être un châtiment bien pire que la mort.

Un visage féminin désespéré surgit soudainement dans mon esprit. Il est curieux que parmi toutes les vies misérables que j'ai torturées au-delà du désir de mort, c'est précisément la brésilienne que mon esprit choisit de renforcer la pensée.

Mon cerveau court un marathon, passant en revue tous les accords et contrats qui ont été conclus ou prévus sur la base de ce que nous avons prévu d'extraire de l'Érythrée, et la conclusion est évidente. Massimo Coppeline essaie définitivement de me coûter beaucoup plus que ce que sa vie vaut pour moi.

Les affaires de La Santa ont prospéré au cours des douze dernières années, depuis que j'ai assumé le rôle de Don, plus qu'elles ne l'avaient fait au cours des cinquante années précédentes. Il y a de nombreux facteurs impliqués dans ces chiffres, mais le principal est ma totale intolérance envers quiconque se met en travers de mon chemin.

— Attendons de voir ses prochains mouvements.

— Penses-tu qu'il va nous contacter ?

— Non. Je pense qu'il va faire grand bruit sur la victoire qu'il pense avoir remportée. Il va probablement essayer de vendre l'entreprise aux Russes pour une bouchée de pain, juste pour s'assurer que nous n'y mettons pas la main. — Tizziano acquiesce avec les yeux étroits. Ses instincts de violence sont déjà en position d'alerte, désireux d'obtenir un ordre à suivre. Ce sont eux qui me poussent à choisir le sujet suivant de la conversation.

— La chasse ?

— Elle attend juste le coucher du soleil.

***

Les traditions sont comme le fer et le feu, elles élèvent des villes ou les font tomber. Le rituel d'initiation de La Santa n'a lieu qu'une fois par an et est le moment le plus attendu par les soldats. Le processus est long et divisé en trois phases qui durent toute une semaine.

Dans la première phase, nous éliminons les faibles, cela va vite. Des exercices physiques intensifs, des tests de résistance et d'agilité conçus pour épuiser le corps de nos hommes sous les ordres de Cesare. Certains ne passent même pas la première nuit.

Dans la deuxième phase, la psychologie est la cible principale des tests, toutes les limites sont poussées, et les hommes qui survivent mais ne passent pas à la phase suivante ne rentrent pas chez eux comme ils sont venus.

Et dans la troisième et dernière phase du processus, nous avons le premier sacrement et le dernier défi : le baptême et la chasse. Enfin, ceux qui survivent sont déclarés officiers de La Santa.

Aujourd'hui, à la cinquième nuit depuis le début du processus, c'est le moment du Baptême, et lorsque les premiers rayons de soleil baigneront la Sicile, chacun des hommes fraîchement

assermentés partira à la recherche d'un ennemi de La Santa pour l'éliminer.

Nos familles accrochent des roses encore épineuses à leurs portes et fenêtres en signe de soutien aux initiés. La nuit de la Chasse est connue sous le nom de *Notte di Sangue*[52], et son nom est explicite.

Je peux déjà sentir l'odeur de l'attente devenir plus forte et se condenser en une présence physique à chaque marche que je descends, à chaque écho de mes pas sur le sol froid, à chaque mètre parcouru dans la galerie sombre qui nous mène au cœur de la Cantina Santo Monte.

Sous le centre de formation, dans le sous-sol, se trouve le cœur de La Santa, où nos hommes sont fabriqués, façonnés, acceptés et marqués. Sur ce sol, de simples mortels deviennent des soldats.

La terre sous mes pieds est un rappel constant de ma responsabilité, elle a été baignée de sang de notre famille et est honorée par le sang de chaque génération qui s'y joint.

La Capitale, l'église qui surgit dans la grande galerie devant moi, remonte à la fondation originale de La Santa. Un jour, des hommes meilleurs que nous ont décidé d'établir leur domination ici et aujourd'hui notre pouvoir ne cesse de croître, en prenant de l'espace par la force, sans regarder les obstacles, en s'infiltrant là où on nous a toujours dit que nous ne serions pas les bienvenus et en faisant de la terre refusée la nôtre par la conquête.

La grande porte en bois sombre est ouverte pour que je passe. Avant d'entrer dans l'église, mes yeux cherchent les cloches du clocher, figées dans le temps. Tous mes soldats sont réunis, attendant mon arrivée.

Mes pieds me conduisent à l'intérieur vide de sons et rempli de tension de l'église, elle craque dans l'air comme une présence physique. Un tapis rouge s'étend le long de la nef, marquant mon chemin, et à chaque pas que je fais, une ligne de soldats s'incline en signe de respect.

Je me dirige vers l'autel, où, au centre d'un demi-cercle formé par les chefs de chaque secteur de l'organisation, déjà installés sur leurs sièges, la chaise est préparée pour moi. Chaque centimètre de cette cérémonie, du silence sépulcral résonnant dans le temple à l'agencement des chaises, a été planifié pour projeter la force et la détermination imposante.

Aux extrémités du temple, deux hommes, un de chaque côté, allument la mèche des deux dernières torches fixées au mur, déclenchant une réaction en chaîne qui éclaire et illumine tous les murs et entoure le demi-cercle de pouvoir de La Santa d'une couronne de flammes.

Nous sommes nés dans le sang, morts dans le feu et renaissants des cendres, après tout. Les ombres vacillantes dansent sur le plafond, une au-dessus de chacune de nos têtes, la plus grande d'entre elles au-dessus de la mienne, marquant mon autorité suprême en tant que leader absolu de l'organisation. Je me lève et tous me suivent, suspendant même leur respiration pendant quelques secondes. Je lève la main droite pour commencer le dernier défi du rituel d'initiation de La Santa, la chasse.

— Aujourd'hui, vous êtes ici pour rejoindre notre famille, pour vous engager à protéger nos intérêts et à suivre nos ordres. Mais avant cela, vous devez prouver votre loyauté et votre courage. Nous sommes La Santa, le sang qui coule dans nos veines est le même que celui qui a coulé dans nos ancêtres. Aujourd'hui, nous les honorons en maintenant vivante notre tradition.

Je descends un à un les trois marches jusqu'à arriver au sol commun et je regarde le premier homme de la première rangée des initiés. Je n'ai pas besoin de lui ordonner de s'approcher. C'est un moment crucial dans la formation de notre organisation, et tous ceux présents en sont conscients.

La détermination dans ses yeux brun foncé ne cache pas la nervosité de ses gestes contrôlés,

mais cela ne me surprend pas. Comme si nous étions dans un confessionnal ouvert, un par un, les initiés s'approchent et sont interrogés sur leurs crimes et leurs faiblesses dans la vie avant l'initiation. Ils confessent tous et promettent leur loyauté jusqu'à la fin de leurs jours. Lorsque la dernière promesse est prononcée, j'étends la main sur le côté et attrape une Bible dans la pile à ma gauche, j'ouvre la couverture et trouve la découpe chirurgicale au milieu des pages révélant une arme, le pistolet de baptême.

Son manche est marqué des deux côtés avec notre symbole, et le canon est gravé de notre serment. À partir de ce moment, la seule façon pour l'un de ces hommes de quitter La Santa est la mort.

Un par un, je répète le processus avec la patience que seuls des années de respect des traditions et d'engagement envers l'organisation me permettent d'avoir. Chaque soldat suit le processus, chacun acceptant le destin qu'ils ont recherché dans les mois de formation précédant l'initiation et dont ils se sont avérés dignes au cours des cinq derniers jours.

Le rituel est accompagné uniquement par le son des pas des soldats, créant une atmosphère mystique et solennelle. Je sais que dans les veines de chacun de ces hommes coule, pressante, la volonté de se montrer digne.

Tizziano est le seul autre membre du demi-cercle de pouvoir de La Santa à avoir voix dans cette cérémonie. En tant que second dans le commandement, c'est son rôle de démontrer l'autorité et d'encourager les hommes qui suivront La Santa. Le sous-chef se lève et descend, s'arrêtant à côté de moi avant de commencer à parler.

— Ce soir, vous serez les armes brandies par La Santa, vos visages seront les derniers vus par nos ennemis, et ceux d'entre vous qui survivront feront partie de la plus grande histoire sicilienne jamais racontée, l'histoire de La Santa. Et, en tant que partie de celle-ci, vous gagnez non seulement le droit de porter notre marque, mais aussi d'assister à un moment que seuls ceux qui ont osé défier la mort emporteront avec eux dans la tombe, votre Don — il fait un geste dans ma direction —, votre frère, s'agenouillant à l'unisson, demandant la bénédiction du premier et unique : La Santa, La Sacra.

Et, d'une seule voix, la dernière déclaration de notre serment est entonnée par chaque homme présent dans le temple.

— *Solo alla sacra mi inchino !*[53]

# 18

## *GABRIELLA MATOS*

Je réalise seulement que j'ai dormi lorsque le soleil envahit les fenêtres, brillant sur mon visage marqué par la trame de sisal après une nuit entière allongée sur le tapis. Mon corps souffre de la position dans laquelle il a passé la nuit, et je reste allongée pendant un certain temps, les yeux fixés sur les vitres et la lumière jaune baignant le paysage au-delà.

Une horloge accrochée au mur m'indique qu'il est cinq heures du matin. Apparemment, le décalage horaire n'a pas affecté mon horloge biologique. Je me lève du tapis. Un coup d'œil à moi-même suffit pour réaliser que l'uniforme est complètement froissé. Je soupire longuement en réalisant mon erreur.

Luigia s'attend probablement à ce que je le porte à nouveau aujourd'hui, et je doute qu'elle soit heureuse de voir dans quel état sont mes vêtements. Tant la robe bleu clair à manches courtes et à la hauteur des genoux que le tablier blanc que je porte par-dessus semblent avoir été mâchés par une vache.

Je regarde mes pieds, constatant une autre erreur, j'ai dormi en gardant encore les chaussures noires qui m'ont été données. Je les enlève en m'aidant de mes talons avant de me lever d'un bond.

Je refais l'investigation que j'ai fait la nuit dernière, laissant mes yeux balayer l'espace autour de moi. Ce matin, cependant, je remarque une porte que je n'avais pas remarquée auparavant. Je m'approche, imaginant qu'elle sera également verrouillée. Mais quand je tourne la poignée, la porte s'ouvre, révélant une salle de bains. Je cligne des yeux plusieurs fois avant de pouvoir bouger. La chambre a une salle de bains ?

Il est impossible de ne pas me rappeler l’armoire que j'ai utilisé chez moi ces dernières années, un carré d'un mètre sur un mètre servait de cabine de douche et d'espace pour les toilettes qui ne fonctionnaient que si nous versions un seau d'eau à l'intérieur.

La pièce dans laquelle je n'ai pas encore le courage d'entrer, cependant, est grande, lumineuse et a un immense meuble en bois sculpté sous un lavabo en marbre brun. Il y a une baignoire ovale dans le coin gauche vers laquelle je regarde avec étonnement jusqu'à ce que je réalise que ce n'est pas la partie la plus belle de la salle de bains.

Dès que je relève les yeux, ils sont attirés par une grande et large fenêtre, avec un vitrail coloré formant l'image d'une sainte que je ne connais pas, mais avec des yeux si accueillants que je frissonne. Ses mains sont tendues vers l'avant, comme si elle offrait refuge.

La femme à la peau très claire et aux cheveux longs et foncés porte une robe sombre, presque noire. Je ne crois pas avoir déjà vu une sainte porter des vêtements sombres. Autour de son cou, elle porte un crucifix, dans une de ses mains une rose rouge et dans l'autre un poignard.

Une de ses mains saigne et, contre toute attente, ce n'est pas celle du poignard, mais celle de la rose. Les épines déchirent sa peau et laissent des traces rouge cramoisi sur sa peau pâle, mais il n'y a aucune trace de douleur sur son visage. C'est une image hypnotique.

Je prends mon courage à deux mains et entre dans la salle de bains. Mes doigts explorent les surfaces, impatients de les toucher une à une. Leur première cible est les entailles du bois de

l'armoire au-dessus du lavabo, c'est si beau. Je touche les creux, découvrant les motifs et la douceur du bois poli.

Ensuite, je découvre le marbre lisse et sombre aux veines irrégulières, je touche les murs et la baignoire, les serviettes et les ustensiles, mais en dernier, je laisse les fenêtres. J'étends les deux mains devant moi, mais je m'arrête à quelques millimètres, la chaleur du verre attire ma paume, mais mon cœur bat plus vite, comme si le faire était mal. Comme si toucher la sainte était mal, ou peut-être comme si c'était trop juste.

Le regard de la sainte n'est pas paisible, il est accueillant d'une manière douloureuse, presque violente. Douleur et violence, des parties de moi que je n'ai jamais vraiment embrassées. Je recule de deux pas, abandonnant l'idée de toucher les fenêtres. J'ouvre l'armoire sous le lavabo et trouve des articles de toilette à l'intérieur : savon, dentifrice et même une nouvelle brosse.

Je tourne le dos à l'armoire et regarde la baignoire, réalisant maintenant qu'il y a un pommeau de douche au-dessus, avec deux robinets. Je penche légèrement la tête, me demandant si c'est ce que je pense. La seule raison que je puisse imaginer pour que la douche ait deux robinets est encore plus incroyable que tout le confort que j'ai déjà découvert dans cette pièce : de l'eau chaude.

J'ouvre le robinet de gauche, parce que, généralement, dans les maisons que je nettoyais, ils étaient responsables de faire opérer la magie. Je laisse ma main sous le jet qui tombe froid pendant les premières secondes, mais il suffit d'attendre un peu et il commence à glisser tiède sur ma peau, et la larme qui coule sur ma joue à la même température.

Je secoue la tête à personne en particulier, mais je ne comprends pas. Je ne comprends pas pourquoi Vittorio me donnerait tant. Une chambre, un lit confortable, de l'eau chaude, des vêtements, c'est presque comme s'il savait qu'en me donnant autant, il me ferait beaucoup plus de mal que de me laisser sans rien. Le néant est mon habitat naturel.

La certitude que j'avais qu'il n'avait rien trouvé quand il a cherché mes secrets dans mes yeux commence à s'effondrer comme un château de cartes. Je n'aurais pas dû le laisser regarder, car jusqu'à présent, j'étais sûre qu'à l'abri de Raquel, il n'y avait rien que Vittorio puisse faire pour me blesser, mais et si j'avais tort ?

***

Luigia va me tuer.

Je regarde le fauteuil vert foncé avec une immense tache blanchâtre. *Signora* Anna va rendre Luigia angélique quand elle découvrira cela, probablement.

La dernière fois que je l'ai vue, c'était il y a sept jours, quand je suis arrivée dans cette maison. Apparemment, je n'aurais pas pu interpréter son geste plus précisément que je ne l'ai fait, elle ne voulait vraiment pas s'occuper de moi, mais je doute que cette attitude persiste lorsque la propriétaire de cette maison découvrira que j'ai ruiné l'un de ses meubles en utilisant le mauvais produit de nettoyage. Peut-être serai-je finalement jetée en prison après cela.

Luigia m'a donné des emballages tous de la même couleur aujourd'hui et, pour la première fois, m'a laissée seule. Je ne sais pas ce que ses paroles ont dit, mais je suis sûre que son regard disait *: "Tu ne peux pas être assez stupide pour faire la même erreur que tu fais depuis sept jours, juste parce que tu es seule."*

Eh bien, apparemment, elle avait tort. Je regarde le fauteuil et commence à marcher de long en large dans le petit salon, essayant de comprendre quoi faire. Mon regard se pose sur le chariot de nettoyage et le même problème persiste : tous les emballages sont identiques, la seule différence entre eux est les étiquettes avec les noms des produits, des étiquettes que je ne sais pas

lire.

La semaine dernière a été étrangement... normale. *Signora* Anna n'était pas la seule que je n'ai pas vue, Vittorio non plus n'a pas été vu près de moi, et cela m'a donné une fausse sensation de tranquillité à laquelle je me suis accrochée avec chaque petite goutte de force de volonté qui reste en moi.

J'ai découvert après ma première nuit que mon horaire de travail commence à six heures. Après avoir pris une douche chaude ce matin-là, j'ai été surpris en ouvrant l'armoire de trouver une petite quantité de vêtements.

Cinq ensembles de l'uniforme de nettoyage et quelques pièces. Je me suis habillée avec l'uniforme et j'ai attendu, regardant les vignes au loin à travers la fenêtre. Luigia semblait déçue de me trouver prête pour le travail lorsqu'elle a déverrouillé ma porte. La femme semblait impatiente d'avoir une autre raison de se disputer avec moi dans une langue que je ne comprends pas, comme si le simple fait de respirer ne suffisait pas. Elle a regardé le lit parfaitement fait, a profondément expiré et m'a tourné le dos, laissant la porte ouverte pour que je la suive.

À dix-huit heures, précisément, Luigia a mis un plat de nourriture devant moi et m'a obligé à avaler chaque grain qui s'y trouvait pour, à dix-huit heures trente, me ramener dans ma chambre et me verrouiller là jusqu'au lendemain matin à six heures.

Cette routine s'est répétée tous les jours, à l'exception du dimanche où j'ai découvert que les vêtements ordinaires dans mon armoire pouvaient être portés. J'ai passé toute la journée enfermée dans la chambre, car à six heures du matin, personne n'est venu me chercher. Cela a été, sans aucun doute, le seul type de torture auquel j'ai été soumise depuis que je suis arrivée ici : être enfermée avec rien d'autre que mes propres pensées.

— Luigia... — Une femme entre par la porte, et j'arrête immédiatement mes pas.

Elle arrête de parler quand elle se rend compte de la scène devant ses yeux, qui d'abord se posent sur moi, puis sur le fauteuil. Je me mords la lèvre, déçue de moi-même. C'est de la pure stupidité, je le sais, mais je déteste la sensation que je vais décevoir la gouvernante même si je sais qu'elle n'attend rien de moi.

La femme s'approche et je ne sais pas quoi dire, si les sept derniers jours m'ont appris quelque chose, c'est que personne ne veut contrarier Luigia en me parlant. Toutes les tentatives que j'ai faites étaient irrémédiablement condamnées à l'échec, car personne ici ne parle portugais, c'est vrai. Mais elles ont aussi été purement et simplement ignorées. Les gens ne me regardent à peine, sauf, bien sûr, s'il s'agit de se moquer de ce qu'ils trouvent drôle en moi.

Le filet de l'uniforme ne me permet pas de voir la couleur des cheveux de la visiteuse, mais ses sourcils suggèrent qu'elle est blonde. La femme se rend jusqu'au chariot et prend un produit de nettoyage avec l'étiquette *"lucida i mobili*". Elle verse un peu du liquide sur un chiffon propre, puis s'agenouille devant le fauteuil et, avec précaution, fait glisser le tissu sur la surface en bois.

La couleur blanchâtre laisse place à la nuance brillante que le reste du fauteuil a, et le soulagement remplit ma poitrine, même si je n'ai aucune idée de pourquoi cette femme m'aide. Quand elle a fini, elle se lève et range les matériaux dans le chariot avant de se diriger vers moi. Je reste silencieuse.

La femme met la main dans sa poche, en sort le téléphone portable et tape quelque chose. Je suis presque sûre qu'elle appelle Luigia quand une voix artificielle résonne entre nous, en portugais.

— Salut, je m'appelle Rafaella, mais tu peux m'appeler Rafa. C'est comme ça que tout le monde m'appelle. — Ma bouche s'ouvre de surprise, et la femme me sourit avant de me tendre le

téléphone portable.

Je regarde sa main et secoue la tête, refusant. Je ne veux pas la mettre en difficulté et je ne pense vraiment pas avoir la permission de toucher à un téléphone portable. La femme ne prend pas mon refus, elle prend ma main et pose le téléphone au creux de ma paume.

—*Di il tuo nome*[54]. — demande-t-elle et, bien que je ne comprenne pas le début de la phrase, elle parle assez lentement pour ne pas se mélanger avec le reste et je déduis sa demande sans avoir besoin de traduction.

— Gabriella. Mon nom est Gabriella. — Rafaella reprend son téléphone, tape quelques mots de plus et ensuite, la voix artificielle retentit à nouveau.

— Enchantée de te rencontrer, Gabriella. Ne t'inquiète pas pour le fauteuil. Tu as utilisé de l'eau de Javel sur le bois, mais ce n'était rien qu'un produit pour meubles ne puisse résoudre — elle explique ce que j'avais déjà imaginé et j'acquiesce.

— *Grazie*. [55]— je dis un des rares mots que j'ai pu apprendre ces derniers jours. — *Grazie* — je répète, hochant la tête de haut en bas, et Rafaella hoche la tête lentement, négativement. Quelques touches sur l'écran plus tard et la voix artificielle retentit à nouveau.

— De rien. — Rafaella rit doucement, trouvant la situation amusante, mais cela ne prend pas longtemps avant d'entendre les pas lourds de Luigia.

La gouvernante entre dans le salon quelques instants plus tard, arborant le même visage bougon qu'à son habitude. Rafaella est debout à côté de moi, regardant droit devant elle, comme si rien de ce qui s'était passé avant l'arrivée de Luigia ne s'était réellement produit.

Cependant, quand la gouvernante commence sa ronde et prononce des mots qui, bien que je ne comprenne pas, commencent à devenir familiers et à me convaincre qu'il s'agit de plaintes sur l'un quelconque des services que j'ai rendus, Rafaella tourne légèrement le visage vers moi juste assez pour me faire un clin d'œil.

Et pour la première fois en une semaine, je ressens, même en étant prisonnière d'un homme cruel que je ne connais pas, un sentiment que je n'ai jamais ressenti quand j'étais libre : la gratitude.

# 19

## *GABRIELLA MATOS*

— Alors, tu as passé quatre ans à vivre aux États-Unis ? — la voix robotique dit en italien. Et je sais seulement que c'est ce qu'elle demande parce que j'ai écrit le message en portugais sur un papier, et Rafaella l'a tapé dans le traducteur.

Assises à la table dans le coin de la cuisine, la blonde et moi avons une conversation suivant ce schéma : elle tape ce qu'elle veut dire sur son téléphone et l'appareil le dit à voix haute et en portugais. J'écris mes questions sur un papier, en lettres cursives, et elle les tape dans le traducteur, qui pose les questions à voix haute et en italien.

J'ai résisté à son approche, aussi reconnaissante que j'aie été par le fait qu'elle m'ait littéralement sauvée, il y a trois jours, la dernière chose que je voulais faire était de la mettre en difficulté en parlant avec moi. La femme, cependant, sait comment être insistante.

Fille de l'une des cuisinières de la famille, Rafaella a grandi sur la propriété et, après un certain temps, elle vient de revenir. Elle est arrivée le jour où nous nous sommes rencontrées, c'est pourquoi je ne l'avais pas vue avant.

Après qu'elle a refusé d'accepter mes refus, à maintes reprises, j'ai dit que nous ne parlerions que si nous avions la permission de Luigia. La gouvernante n'avait pas l'air très heureuse de l'idée que j'aie de la compagnie, mais quand Rafaella a dit qu'elle m'apprendrait l'italien, une partie de la résistance de Luigia a été désarmée. Mais, comme je m'y attendais, elle a été catégorique en disant que je ne pouvais en aucun cas avoir accès à un téléphone portable, et que mes conversations avec Rafaella devaient avoir lieu dans un endroit où elle pouvait voir et entendre, la blonde m'a dit plus tard, en utilisant le traducteur en ligne.

La solution que nous avons trouvée était celle-ci, j'écris sur un papier, Rafa tape sur son téléphone et nous n'avons que l'heure du déjeuner pour parler de tout ce que nous voulons, car depuis qu'elle nous a permis de parler, Luigia a tenu à nous assigner dans des ailes différentes de la maison.

C'est une des choses que j'ai apprises dans mes conversations avec Rafaella. La vérité est que ce n'étaient pas beaucoup, à cause du temps et parce que j'ai peur que, si je pose trop de questions, elle décide d'en poser aussi.

Je ne sais pas ce que je peux ou ne peux pas répondre et je ne vais certainement pas demander à Vittorio, ou Don Vittorio, comme je sais maintenant que les gens l'appellent. Je ne pense pas que ce soit un secret pour quelqu'un comment je suis arrivée ici.

La maison n'est pas un château, c'est une propriété rurale. L'odeur de raisins frais vient des vignes que je peux voir depuis la fenêtre de ma chambre, selon Rafaella ce sont des kilomètres et des kilomètres d'entre elles, et nous sommes proches de la période des vendanges, donc l'odeur est partout.

La famille Cataneo est propriétaire de la cave et de tout ce qui l'entoure, y compris du village où les gens viennent travailler pendant la récolte et séjournent une partie de l'année. C'est une quantité absurde de terre.

Le seul membre de la famille que j'ai rencontré, à part Vittorio, c'était la *signora* Anna. J'ai

été surprise d'apprendre qu'elle est sa mère, la femme ne semble pas avoir plus de trente ans et, pourtant, elle a eu quatre enfants. Selon Rafa, Vittorio a trois frères plus jeunes et son père est encore vivant, ils vivent tous dans le manoir, mais dans des ailes différentes.

L'un n'entre pas dans l'aile de l'autre, c'est comme si l'immense maison avait été divisée en appartements, ce que je ne comprends pas. S'ils possèdent tout cela, s'ils sont riches, pourquoi chacun ne vit-il pas dans sa propre maison ? Pourquoi vivre ensemble si, en réalité, ils vont vivre séparément ?

— Oui. Je suis allée à l'université, mais maintenant c'est fini et j'ai dû rentrer — la voix robotique répond à ma question, et je hoche la tête, en acquiesçant.

— Où as-tu vécu ? J'ai toujours voulu connaître les États-Unis — je demande selon notre schéma, et la réponse ne tarde pas.

— New York. Peut-être, un jour, tu y iras, qui sait si je ne pourrais pas revenir te montrer mes endroits préférés ? — Rafa demande en souriant, et la suggestion sort de ses lèvres si facilement.

Je regarde attentivement la fille blonde, essayant, pour la millième fois, de trouver la moindre trace de fausseté. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi disposé à offrir son amitié sans rien demander en retour que Rafaella. Son visage plein de taches de rousseur attend ma réponse avec impatience et, incapable de la décevoir, j'écris un mensonge sur le papier.

— Bien sûr, ce serait incroyable.

C'est juste un autre mensonge, en fait. Ces derniers jours, je me suis découvert dans une confusion d'entre eux. Je mens à moi-même que tout va bien, que j'accepte ma nouvelle condition avec naturel alors qu'il est impossible d'accepter une chose pareille, pour commencer. Ensuite, je mens à moi-même qu'aucune partie de moi ne prospère davantage sous la condition inadmissible et inacceptable que sous celle qui prospérait avant.

Je mens en disant que je ne penserai pas à Raquel et je mens aussi en disant qu'elle va bien, que je suis sûre que ma sœur est mieux sans moi. Je mens, je mens et je mens, et je ne pense jamais à mes mensonges, parce que si je le fais... Ah, si je le fais, si je pense, je vais probablement devenir folle.

***

Le solarium attenant à la cuisine est un endroit magnifique baigné de lumière du soleil, les murs sont clairs et couverts de plantes grimpantes, il y a un immense puits de lumière voûté au plafond, et la plupart du mur frontal est occupée par des portes en verre et en bois.

À une époque, je n'aurais probablement pas pu dormir après ma première visite ici sans essayer de reproduire le jardin vertical, les fenêtres en forme d'arc ou la façon dont certaines plantes pendent du puits de lumière, comme un lustre vert, sur papier.

Je ne sais pas comment les gens qui étudient le design et l'architecture définiraient le manoir, mais je ne peux pas penser à une expression autre que "à couper le souffle". Chaque nouvel espace que je découvre me force à réfléchir à quel point les riches pour qui je travaillais étaient pauvres comparés à Vittorio et sa famille.

Ce sont quelques-uns des rares moments où je me permets de penser à ma vie, à ma vie passée, mais jamais plus que quelques secondes. Jamais sur ce qui compte vraiment. Assise devant une table ronde, je frotte mes mains sur le tablier blanc, anxieuse.

Du coin de l'œil, je jette un coup d'œil à Luigia, la gouvernante est assise dans le coin de la pièce, les bras croisés devant la poitrine et son expression habituelle de dégoût. Il n'a fallu qu'une semaine pour qu'elle réalise que Rafaella et moi n'utilisions pas nos conversations pendant

l'heure du déjeuner pour que j'apprenne l'italien.

Rafa m'a enseigné une chose ou deux, mais nous étions toujours beaucoup plus intéressées à bavarder, à se plaindre de la vie, ou à en savoir un peu plus sur le monde à travers les yeux de l'autre, qu'à avoir vraiment des cours sur la langue maternelle de mon amie. Oui, une amie.

Je n'en avais jamais eu avant, mais je pense que c'est rapidement ce que Rafaella est devenue. Peut-être que je ne suis pas la même pour elle, peut-être que je suis juste désespérée pour de la compagnie, mais j'accepte ce qui m'est donné et, tant que la blonde est prête à me laisser croire qu'elle est mon amie, je vais accepter.

Luigia a passé quinze minutes à réprimander Rafaella, et je soupçonne que, quand elle a traduit les mots de la gouvernante pour moi, Rafa ne m'a pas tout dit. Cependant, dans un incroyable renversement de situation, la blonde a convaincu Luigia qu'il était impossible pour elle de m'enseigner quoi que ce soit dans le chaos de la cuisine principale pendant l'heure du déjeuner.

D'une manière ou d'une autre, Rafaella a obtenu la permission pour que nous puissions terminer notre travail une heure plus tôt afin qu'elle puisse me donner des cours dans une pièce vide. Apparemment, j'ai sous-estimé à quel point Luigia est désespérée pour que je comprenne quand elle m'appelle idiote avec une multitude de mots différents. Son préféré est "*scema*", que je sais déjà que signifie stupide.

Mais bien sûr, elle ne permettrait pas à Rafa et moi de rester seules avec un téléphone portable, du papier et un stylo à notre disposition. Luigia doit croire que nous serions capables de fabriquer une bombe avec ces quelques matériaux, ou peut-être qu'elle a reçu l'ordre de ne jamais me laisser seule avec quelqu'un d'autre qu'elle-même.

Assise à côté de moi, Rafaella me donne un coup de coude, attirant mon attention. J'acquiesce et souris reconnaissante, car j'ai vraiment besoin d'apprendre à communiquer dans cette maison si je veux survivre ici. Elle me fait un clin d'œil amusé avant d'indiquer l'écran de l'ordinateur portable ouvert devant nous.

— Commençons par les mots de base — la voix robotique avertit, et j'acquiesce, me forçant à me concentrer sur le cours.

Les premiers mots "*ciao*" et "*adios*" [56]sont faciles, et le deuxième est assez similaire au portugais. Au cours des trois dernières semaines, j'ai déjà entendu les deux assez souvent pour savoir ce qu'ils signifient. Je répète les mots lentement, essayant d'imiter l'accent italien de Rafaella, et elle rit gentiment avant de me corriger quand je dis quelque chose de mal.

Rafa m'enseigne des phrases de base, comme les salutations "bonjour" et "bonsoir". Ensuite, j'apprends à dire que je n'ai pas compris ce qu'on m'a dit, parce que je ne parle pas italien. Rafaella m'apprend à demander des choses, bien que je ne pense pas que j'en aurai beaucoup besoin. J'apprends aussi à demander à quelqu'un de parler plus lentement, puis nous commençons à voir des phrases utiles pour le travail.

J'apprends comment demander sur les tâches de la journée, les directions, demander "où est ?" et le nom de toutes les pièces d'une maison que je ne connais pas encore. Quand l'heure destinée au cours se termine, je suis moins anxieuse et je me sens un peu moins prisonnière. Pas littéralement, mais j'ai l'impression que le bâillon qui serrait ma bouche vient juste d'être desserré. Je peux le faire, je peux apprendre et je suis un peu surprise par la possibilité que cela ne prenne pas aussi longtemps que je le pensais.

Ce n'est qu'un début, bien sûr, mais si je continue à tout faire correctement, Luigia n'aura aucune raison d'interdire les cours et dans quelques mois je pourrais parler de tout et de rien.

Cela faisait si longtemps que je n'avais pas eu la chance d'apprendre quoi que ce soit qui ne soit pas un acte mécanique, que je ne me souvenais même plus que j'avais l'habitude d'être bonne à l'école.

Obtenir mon diplôme d'études secondaires était un véritable numéro d'équilibre, en prenant soin de Raquel et en nous soutenant. Si ce n'était la miséricorde de la directrice et des enseignants de l'école où j'ai étudié, je n'aurais probablement pas réussi. Ils me permettaient de ramener les restes de nourriture de l'école à la maison, et les professeurs étaient beaucoup plus généreux avec mes absences que quiconque aurait pu l'espérer.

— Grazie — je dis juste après m'être tournée vers Rafaella. Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi. Elle n'a jamais rien dit, mais chaque jour qui passe me rend plus certaine qu'elle sait pourquoi je suis ici.

Je me tourne vers l'autre coin de la pièce et, en une fraction de seconde, Luigia détourne les yeux de nous, faisant semblant de ne pas avoir prêté attention à tout ce qui s'est passé pendant le cours.

— *E grazie anche a te, Luigia* [57]— je remercie également la gouvernante. Son regard rencontre le mien, surpris. — *Grazie mille*[58]. — J'insiste lentement après avoir jeté un coup d'œil aux notes sur les formes de remerciement.

Elle ne me répond rien d'autre qu'un regard désintéressé, et peut-être que mon interprétation est affectée par mon humeur, mais je suis presque sûre de voir ses yeux briller de satisfaction.

# 20

## *GABRIELLA MATOS*

Le ciel est une profusion de tons orange et rose alors que le soleil se couche, disparaissant à l'horizon de l'autre côté du monde. De la fenêtre de ma chambre, j'admire les kilomètres de vignes pleines de raisins presque prêts à être récoltés.

À un moment donné au cours des trois dernières semaines, faire cela est devenu une habitude. Après avoir été laissée seule dans ma chambre à la fin de la journée de travail, je m'assois ici jusqu'à ce que le ciel soit sombre, moment où je rentre dans la baignoire et reste là, regardant la sainte dans la fenêtre assez longtemps pour que mes yeux se ferment et que je puisse sortir du bain, m'habiller et ensuite me coucher sur le sol couvert de draps pour dormir.

De ma chambre, je ne peux ni entendre le doux bruissement des feuilles dans le vent, ni sentir l'arôme du vin se répandre dans l'air, mais je les imagine. Tout comme j'imagine aussi la sensation de paix et de tranquillité qui m'envahirait si je n'étais qu'une autre travailleuse arrivant ces derniers jours pour la récolte des raisins qui commencera dans quelques semaines.

J'imagine aussi le sentiment de gratitude qui remplirait ma poitrine d'être ici, dans ce bel endroit, loin de mes problèmes et de mes souvenirs douloureux. J'imagine la sensation de renouveau, comme si je commençais une nouvelle vie, et j'imagine le sentiment d'espoir grandissant en moi, car je sais que les sentiments dans ma poitrine ne peuvent pas être vrais, ils doivent être imaginaires.

J'ai commencé un nouveau jeu avec moi-même. Je m'assois ici et je me pose, jour après jour, les mêmes questions. Je revis, encore et encore, les derniers moments que j'ai vécus au Brésil. Il n'y a personne d'autre que Vittorio, ses paroles et moi dans la cabane que j'avais l'habitude d'appeler chez moi.

Il a dit que ma vie ne valait rien pour lui et que je resterais en vie seulement parce que je n'avais pas acquis le droit de mourir. Le fait qu'il m'ait simplement abandonné ici, sans rien attendre de moi, sauf que je continue à respirer, illustre cela mieux que toute autre action qu'il aurait pu prendre contre ma vie.

J'espérais une cellule et des mauvais traitements, cependant, j'ai réalisé qu'il aurait besoin de se soucier de moi pour me donner cela. Il n'avait pas besoin de me donner autre chose que la sentence de rester en vie pour me faire souffrir. Mais je me demande s'il sait à quel point je suis déloyale. S'il a la moindre idée qu'il a suffi de quelques semaines de châtiment pour que ma peau prenne des couleurs, que mon corps prenne du poids et que mon âme vibre, disant que mon esprit n'était pas brisé comme je le croyais depuis des années, qu'il l'était. Il était juste épuisé et avait besoin d'une issue.

Quand la nuit tombe et qu'il n'y a plus aucune couleur à voir dans le ciel, sauf un bleu profond, je me lève du canapé sous la fenêtre et je vais à la salle de bain pour un autre de ces rituels devenus les miens. J'allume les lumières et je m'approche de la sainte, mes mains tendues devant moi à quelques millimètres des siennes, et c'est presque comme si elle me demandait de lui confier toute la douleur et la violence qui sont en moi.

Je reste immobile, ne bougeant que suffisamment pour respirer, pendant des minutes entières. Je lève les yeux vers son visage, son regard accueillant est le même que tous les jours depuis le premier, presque comme si elle m'avait attendue tout ce temps, comme si elle m'attendait toujours. Je soupire longuement avant de reculer de deux pas, m'éloignant sans toucher nos mains.

***

— Luigia, *mia cara* [59]! — Je me raidis immédiatement en entendant la voix masculine, et Rafaella, à côté de moi, ne réagit pas beaucoup mieux.

Assises dans ce qui est devenu notre place habituelle ces dernières semaines, nous observons la scène inhabituelle : un homme entrant dans la cuisine. Ce n'est pas que je n'ai jamais vu cela se produire auparavant, je l'ai déjà vu. Il y a des fournisseurs qui, de temps en temps, entrent pour livrer des provisions, il y a quelques travailleurs qui rendent visite à leurs familles et même certains des hommes de Vittorio, que j'ai appris avec Rafa qu'ils sont appelés soldats, qui sont déjà entrés dans la cuisine, mais leurs visites sont des événements isolés.

L'homme s'arrête peu après avoir passé le couloir d'accès, cherchant Luigia du regard, et si son imposante voix a mis mes sens en alerte, son image me fait immédiatement retenir mon souffle. C'est l'un des frères de Vittorio, j'en suis sûre.

Mais alors que l'image de mon ravisseur est sérieusement mortelle, cet homme, avec les bras et les mains couverts de tatouages qui dépassent du col de sa chemise jusqu'au cou, est effrayant dans chaque centimètre, non seulement dans sa posture et dans le regard qu'il échange avec mon amie et moi avec intérêt avant de se rétrécir. Ce ne peut être que Tizziano Cataneo.

Ses lèvres s'étirent en un sourire étrange et il s'approche de nous. Rafaella grince des dents, mais je n'ose même pas tourner la tête pour lui demander ce que cette réaction devrait signifier.

Pas lorsque, quelques secondes plus tard, l'un des fils de la *signora* Anna est planté juste devant moi. Il me dévisage sans pudeur pendant de longues secondes pendant lesquelles je me sens extrêmement mal à l'aise. Mes joues chauffent, et je baisse les yeux.

— *Devi essere il nuovo animale domestico*[60]. — dit-il, et je ne comprends pas précisément. Cependant, après deux semaines de cours d'italien quotidiens et plus d'un mois à n'entendre aucune autre langue que celle-ci, je peux comprendre l'idée générale. Il pense que je suis le nouvel animal de compagnie. Je n'ai pas besoin d'un cerveau pour comprendre de qui il s'agit.

Le commentaire me fait me sentir encore plus embarrassée, et je me recroqueville sur ma chaise. Je ne réponds pas, je n'ai aucune intention de le faire, mais Rafaella pense différemment.

— *Lei non è un animale domestico di nessuno*[61]. — Ma copine me défend, disant que je ne suis pas un animal de compagnie seulement pour être réprimandée par sa mère.

— Rafaella ! — La voix de la cuisinière résonne haut et fort, venant de l'autre côté de la cuisine, tandis que ses yeux fusillent sa fille, même à distance.

La *signora* Sofia ne m'a jamais maltraitée ou tenté d'éloigner Rafaella de moi, mais après la dernière minute, j'ai des doutes sur le fait que les choses vont continuer ainsi. Après tout, sa fille vient de défier son patron à cause de moi. Tizziano, cependant, semble s'amuser de cela.

— Et vous ? Qui êtes-vous ? — il demande à Rafa en italien, et je comprends chaque mot.

Avant que la blonde ne donne la réponse insolente que je suis sûre était au bout de sa langue, Sofia a déjà traversé la cuisine et est face à la table où sa fille et moi sommes assises, debout à côté de Tizziano et répondant elle-même à la question posée à sa fille.

— *Questa è mia figlia Rafaella, signor Tizziano*. [62]— Sofia présente, et les sourcils du

patron se lèvent en surprise.

— *La piccola Rafaella ? La figlia di Carmo* ?[63]

Sofia répond, mais cette fois, je ne comprends pas la majeure partie de ce qui est dit. Elle parle trop vite et utilise trop de mots qui ne sont pas courants pour mes oreilles.

Je comprends seulement la confirmation que Rafaella est la fille de Carmo, les mots États-Unis et monsieur. Mais quoi qu'il en soit, cela rendait l'expression déjà peu amicale de mon amie encore moins accueillante.

Tizziano, sans se soucier du fait que la mère de la fille soit juste à côté, lui donne la même inspection qu'il m'a donnée, mais contrairement à moi, Rafaella ne rougit pas et ne baisse pas la tête, elle le regarde droit dans les yeux, ce que même je sais qu'elle ne devrait pas faire.

Sofia observe l'interaction avec un horreur absolue, mais pour une raison quelconque, la réaction semble plus dirigée vers l'intérêt étrange de Tizziano que vers l'insubordination évidente de sa fille.

— *Bentornata Rafaella* [64]— dit-il à mon amie avant de lui sourire, un sourire qui semble suggérer beaucoup de choses, mais je dois mal comprendre.

— *Grazie* — elle répond à contrecœur, et Tizziano regarde encore le visage tacheté pendant quelques secondes avant de se tourner vers Sofia.

— *Mia madre ha i dolori. Avvisa Luigia* [65]— dit-il avant de se retourner et de sortir de la cuisine.

Sofia cligne des yeux plusieurs fois, et je peux presque voir de la fumée sortir par ses oreilles pendant qu'elle réfléchit. Finalement, elle se tourne vers nous et ouvre la bouche pour parler, mais ensuite, semble changer d'avis et nous tourne simplement le dos avant de retourner à ses tâches de l'autre côté de la cuisine.

***

Rafaella est distraite en classe aujourd'hui.

C'est la première fois que Luigia nous laisse seules depuis des semaines, parce que la *signora* Anna a besoin de sa présence. Je pense qu'elle a été tellement perturbée par cela qu'elle a oublié d'interdire notre cours comme les deux autres fois où, pour une raison quelconque, elle ne pouvait pas nous superviser.

Nous avons terminé notre journée une heure plus tôt, comme d'habitude, et nous sommes venues dans la verrière, mais au lieu de l'heure de discussion inutile que je pensais que nous aurions, les quinze dernières minutes se sont déroulées dans un silence presque total. La seule chose qui résonnait dans la pièce bien éclairée était la vidéo que Rafaella m'avait donnée à regarder.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? — je demande avec mon italien encore très rudimentaire.

Je suis sûre que je ne l'ai pas dit correctement, mais c'était suffisant pour que mon amie comprenne. Rafa me regarde avec les sourcils froncés, elle me scrute pendant plusieurs minutes avant de décider de répondre.

— C'était quelque chose que ma mère a dit plus tôt aujourd'hui — répond-elle de la manière la plus simple qu'elle puisse pour que je comprenne. J'ai besoin d'une minute pour traiter toutes les paroles et encore deux pour penser à une réponse dans mes limites.

— Je n'ai pas bien compris ce qu'elle a dit. — Rafa soupire et esquisse un triste sourire. C'est la première fois que je vois un de ces sourires sur son visage.

— As-tu déjà voulu être libre, Gabriella ? — elle demande, puis se roule les yeux à elle-même. — Quelle question idiote. Tu dois le vouloir tous les jours — affirme-t-elle, et je recule,

sentant ses mots presque comme une agression physique.

D'abord, parce que nous n'avons jamais discuté de ma condition de cette façon, aussi ouvertement, et ensuite, parce que l'absence totale de vérité dans son hypothèse pique une plaie ouverte dans ma poitrine. Je devrais vouloir être libre. Tout le monde à ma place désirerait la liberté, ferait tout pour l'obtenir, mais moi, à chaque jour qui passe...

— Je pense que nous devrions nous voir demain — dis-je, car je ne sais pas comment dire ce que je veux vraiment. Rafaella cligne des yeux, surprise, avant de soupirer.

— Désolée, je... je n'ai pas voulu être insensible.

— Ce n'est pas grave. — Je hoche la tête, confirmant. — Tu n'es pas bien. Nous continuons demain. — Je commence à me lever de ma chaise, mais Rafa attrape mon bras avec délicatesse.

— Je suis désolée, s'il te plaît ! dit-elle lentement, sachant que ces mots, je les comprendrais, peu importe à quelle vitesse elle parle, et je sais qu'en réalité, elle me demande de rester. J'acquiesce, et mon amie ferme les yeux, puis les rouvre et regarde vers le haut avant de me lâcher et de prendre le notebook vers elle.

Elle met en pause la vidéo qui jouait et ouvre l'onglet du traducteur. Rafaella coupe le son de l'appareil avant de taper la phrase dans le traducteur pour que je puisse lire.

"Je suis revenue en Italie pour me marier."

Mes sourcils se lèvent, complètement surpris. Mon premier instinct est de regarder sa main droite à la recherche d'une bague, mais ensuite je réalise que c'est idiot. Si Rafaella portait une bague de fiançailles, je l'aurais déjà vue, et en plus, je ne la vois que pendant les heures de travail, et Luigia interdit le port d'accessoires pendant les heures de travail. Plusieurs fois je l'ai vue réprimander une employée ou une autre pour avoir enfreint cette règle.

Je mords ma lèvre avant d'ouvrir la bouche pour répondre, mais Rafa secoue la tête de gauche à droite et met un doigt sur ses lèvres, dans le geste universel de demander le silence. Je regarde les portes, vérifiant, personne en vue.

J'étends les bras et tire l'ordinateur portable au milieu de nous deux, de sorte que nous puissions toutes les deux utiliser le clavier et lire l'écran. Je change l'ordre de traduction, comme Rafaella m'a appris dès que nous avons commencé à utiliser l'ordinateur, et je tape ma question.

"Mais tu n'aimes pas ton fiancé ?"

Elle rit, et je peux dire que c'est sans humour.

"Je ne le connais pas encore. Mais pour abréger la conversation, je ne suis amoureuse de personne, donc il n'y a aucune chance que j'aime mon fiancé."

"Alors pourquoi tu vas te marier ?" je tape, les sourcils froncés.

"Parce que je n'ai pas le choix." Elle secoue la tête de gauche à droite avant de sourire distraitement. "Ce que je voulais, c'était devenir avocate. Si je pouvais choisir, je ne serais jamais sortie de New York."

"Et tu ne peux pas y retourner ?"

"Non. Pas dans cette vie."

"Pourquoi pas ?"

"Parce que dans notre monde, la valeur des femmes n'est pas dans ce qu'elles ont dans la tête, mais dans les avantages que le mariage avec elles apporte."

"Dans le monde du crime ?" je demande, sans comprendre.

"Dans la mafia, Gabriella."

La surprise me traverse immédiatement, et je suppose que mon visage ne fait aucun effort pour le cacher, car Rafaella se précipite pour taper une autre phrase dans le traducteur.

"Tu ne savais pas, Gabriella ?"

Je devrais bouger pour répondre, je le sais. Mes bras devraient être levés, et mes doigts devraient taper des mots sur ce clavier, mais tout mon corps est trop occupé à se rebeller contre moi-même quand les pièces que je ne savais même pas que j'avais commencent à se rassembler.

Mafia. La mafia. La mafia italienne. La mafia du puissant chef.

— Oh mon Dieu ! — Elle opère le miracle que seules les femmes italiennes sont capables de faire, s'exclamer bas. — Gabriella, — appelle-t-elle en portant sa main à mon visage. Ma bouche s'ouvre, mais aucun son ne passe. — Je pensais que tu savais. Je t'aurais prévenue avant, — chuchote-t-elle après avoir regardé la porte.

— Vittorio ? — C'est la seule chose que je peux dire, mais c'est suffisant pour qu'elle comprenne ce que je veux dire.

— Il est notre Don. — Quand elle réalise que cela ne me dit rien, elle ajoute. — Notre autorité suprême, Gabriella. Don Vittorio est le chef de La Santa.

J'avale ma salive avant de me tourner vers le clavier et de taper.

"Tu veux dire que ma vie appartient à un chef de la mafia italienne ?"

Rafaella lit ma question, et le sentiment qui transparaît dans ses yeux n'est pas étranger pour moi, mais c'est la première fois, depuis que nous nous connaissons, que je le rencontre dans les yeux de mon amie quand je suis la cible de son regard : de la pitié.

"Je te le dis, Gabriella." Elle tape et me regarde, mais je ne détourne pas les yeux de l'écran pour regarder son visage, impatiente des prochains mots qui vont apparaître. Rafa expire longuement avant de compléter. "Que ta vie appartient au mafieux le plus cruel et le plus puissant jamais né en Italie."

# 21

## *GABRIELLA MATOS*

La tasse de thé fumante devant moi est inoffensive, mais elle fait accélérer mon cœur dans ma poitrine. Obtenir la permission des cuisinières d'utiliser leurs ingrédients et leur cuisinière pour le préparer a été un combat que j'ai seulement réussi à remporter grâce à la sympathie de Sofia.

Le manque de langue de bois de Rafaella lors de la conversation avec Tizziano, il y a quelques jours, n'a pas affecté l'impartialité de sa mère à mon égard, même si la conversation que j'ai eue avec Rafa ce jour-là a peut-être affecté la mienne à l'égard de la cuisinière. Je veux dire, quel genre de mère laisse sa fille être forcée de se marier ?

Je secoue la tête pour chasser les questionnements lorsque les autres sujets discutés en début de soirée se mettent en ligne derrière ma question sur Sofia, exigeant à leur tour d'être réfléchis, car je les ai traités de la meilleure façon que je connaisse : en les ignorant.

J'ai décidé que tout ce qui a le potentiel de me détruire sera enfermé dans une boîte noire dans mon esprit. Les peurs ? Boîte noire. L'anxiété ? Boîte noire. La nostalgie ? Boîte noire. Les soucis ? Boîte noire. La culpabilité ? Ah, définitivement, boîte noire.

Peut-être que le nom le plus approprié est boîte de Pandore, mais j'en suis arrivé à la conclusion que c'est la seule façon de rester saine d'esprit. Avec les choses telles qu'elles sont, la folie n'est qu'à une pensée de distance. C'est une décision égoïste, totalement et complètement égoïste, mais c'est un autre fait que j'enterre dans cette boîte noire.

— Qu'est-ce que c'est ? — demande Luigia en entrant dans la cuisine et me trouvant debout juste au comptoir devant l'entrée, protégeant la tasse pleine comme si ma vie en dépendait.

— Un thé, répondis-je en italien, et la gouvernante roule des yeux devant l'évidence de ma réponse. — Pour *signora* Anna, expliquai-je, et maintenant Luigia roule des yeux et continue de marcher, passant devant moi. Je la suis.

— Tous les ingrédients sont sortis d'ici de la cuisine, je commence la défense que j'ai préparée et répétée pour être parfaitement articulée.

— Et toutes les cuisinières m'ont vu le préparer. Je jure que c'est sûr, *signora* Luigia. Elle se tourne vers moi, et je m'arrête de marcher. — Ma sœur..., je commence, mais la douleur de simplement penser à Raquel me force à plisser les yeux.

Le plus grand de tous les sentiments dans ma boîte de Pandore vibre, désespéré d'être libéré : la nostalgie. Mais avec une profonde inspiration, j'ignore sa demande et continue de parler.

— Ma sœur— répétai-je en rouvrant les yeux et en trouvant Luigia attendant ma réponse sans l'impatience que j'imaginais voir sur son visage— elle souffrait d'une maladie qui lui causait beaucoup de douleur. Des douleurs aux articulations, comme celles de *signora*, parfois les médicaments ne fonctionnaient pas, mais ce thé, si.

Je termine le discours appris par cœur que je sais seulement signifier ce que je veux dire, parce que je l'ai étudié pendant toute ma pause déjeuner. Depuis trois jours, *signora* Anna souffre de douleurs aux articulations. Elle est diagnostiquée avec de l'arthrite et, même si le médecin la visite tous les jours et qu'elle prend des médicaments, la crise ne passe tout simplement pas.

Peut-être que le thé ne donnera rien, après tout, je n'avais pas toutes les herbes que j'avais l'habitude d'utiliser à la maison, mais je devais essayer. Il n'y a pas de sens à laisser la femme souffrir si je peux aider à soulager.

Les douleurs que ma sœur ressentait étaient assez intenses pour la faire crier de douleur au milieu de la nuit. C'est une voisine à nous, une personne âgée, descendante d'indigènes, qui m'a appris la recette. Cela a tellement aidé Raquel.

— Je ne veux qu'aider — renforce-je ma demande quand il semble que Luigia considère mes mots depuis une éternité. — Ce n'est que du thé.

— Vous savez ce qui va vous arriver si ce thé fait du mal à la *signora* ? — demande-t-elle, et je fronce les sourcils quand je ne comprends pas tous les mots qu'elle dit. Mais après avoir réfléchi un instant, le sens général de la question me frappe et j'élargis les yeux avant de secouer la tête, niant. — Ne veux pas découvrir — complète-t-elle, et cela je comprends parfaitement.

Je suis toujours aux prises avec la menace implicite et discrète lorsque Luigia fait son chemin hors de la cuisine, s'arrêtant au comptoir d'entrée juste pour prendre la tasse et la soucoupe que j'ai posées là. J'avale ma salive.

La journée passe sans que j'aie de nouvelles de la *signora* ou de Luigia et, lorsque la gouvernante revient dans la cuisine pour me conduire à ma chambre, à la fin du cours d'italien, elle ne dit rien. J'ouvre la bouche pour demander alors que nous traversons les couloirs déjà connus, mais je renonce, craignant de donner une mauvaise impression.

Ce soir, quand Luigia me laisse dans ma chambre, elle ne ferme pas la porte.

***

— Ça ne coûte rien de lui demander ! — Rafaella insiste pour la millième fois.

— Je ne vais pas le faire — réponds-je également pour la millième fois.

— Tu ne veux pas sortir de la chambre ? Au moins le dimanche ?

— Je veux — j'admets. — Mais sais-tu ce que je veux aussi ? Continuer à travailler avec toi plutôt que seule, dans une autre aile — dis-je et, en finissant, je souris, exactement comme toutes les fois où je parviens à dire une phrase trop longue entièrement en italien.

Rafa roule des yeux, mais ensuite elle sourit, fière d'elle-même, après tout, ce sont ses cours qui le permettent. Ce n'est pas comme si j'étais parfaitement fluent, loin de là, mais je parviens à communiquer, même si parfois j'invente des mots qui n'existent pas dans une tentative de dire quelque chose de trop long ou complexe. C'est pourquoi, quand j'y arrive, c'est une grande victoire.

Je comprends aussi presque tout ce que Rafaella dit, parce qu'en plus de le faire lentement, mon amie prend soin d'utiliser des mots qu'elle sait que je connais. Bien que, de temps en temps, elle en utilise un que je n'ai jamais entendu délibérément pour que je puisse apprendre.

— Très bien, très bien — elle convient. — La *signora* Anna est sur pied depuis deux semaines, cela devrait valoir plus que *signora* Luigia arrêtant de verrouiller la porte de ta chambre et nous laissant travailler ensemble. Tu as guéri la femme ! — elle s'exclame, et je soupire.

— Je n'ai guéri personne, Rafa. C'était le thé.

— D'accord. Mais c'est toi qui as préparé le thé.

— Seulement au début.

— Parce que tu étais stupide et tu as appris à *signora* Luigia comment le faire.

— Rafaella ! — Elle rit et hausse les épaules, disant qu'elle ne regrette rien, et je secoue la tête négativement alors que je me dirige de l'autre côté du lit.

Rafa secoue le drap qu'elle a entre les mains, et j'attrape l'extrémité qui flotte jusqu'à moi. Nous tendons le tissu sur le lit et fixons l'excédent sous le matelas.

— Je peux demander pour toi — elle suggère, et je tords les lèvres.

Rafaella a passé toute la semaine à parler du marché du village. La semaine prochaine, commence la récolte des raisins et, chaque semaine, les centaines de travailleurs qui arrivent à la cantine pour travailler organisent un marché en plein air le dimanche. D'après ce que j'ai compris, c'est une grande foire où l'on vend des aliments, des artisanats et une multitude d'autres choses. Rafaella dit que c'est la meilleure période de l'année ici, car la foire se termine toujours par une fête, de la musique et de la danse. Elle est très excitée pour les prochaines semaines et déterminée à m'y emmener avec elle.

— Nous avons cinq ans maintenant ?

— Tu agis certainement comme un enfant.

— Comment ça ?

— Tu as peur de demander la permission à maman.

— J'ai peur de perdre la petite liberté que j'ai gagnée, dis-je en m'éloignant du lit parfaitement fait après avoir fini de gonfler les oreillers. Rafaella croise les bras devant sa poitrine avant de me répondre.

— Je pense que tu as peur de gagner plus de liberté, affirme-t-elle, et je détourne les yeux. — Pourquoi ?

— Je ne veux simplement pas briser la confiance que j'ai commencé à gagner, Rafaella. C'est tout.

— Et c'est parce que je le sais que j'essaie de te convaincre de demander la permission, sinon, je t'aurais juste convaincue de passer simplement par la porte et de sortir. — Je mords ma lèvre, pensivement.

Demander la permission ne peut pas être si mal, si ? Depuis deux semaines, Luigia laisse ma porte déverrouillée, je n'ai rien demandé à ce sujet, et elle n'a pas non plus commenté. C'était un vote silencieux de confiance, et je l'ai compris, tout comme je l'ai honoré.

Après tout, où irais-je ? Après plus d'un mois depuis mon arrivée, je sais déjà que je suis la seule employée, à part Luigia elle-même, à dormir dans la maison principale. Tous les autres, y compris Rafaella, vivent dans l'annexe pour les employés. Donc je ne peux pas aller quelque part.

L'idée de sortir seule de la maison principale après la tombée de la nuit, même pour aller à l'annexe rendre visite à Rafaella, n'est pas très attrayante. Même si les autres employés de la maison ne me regardent plus avec méfiance, les soldats continuent à me paraître effrayants. Surtout parce que je ne doute pas que, contrairement aux employés qui n'ont que des suspicions et des spéculations, ils savent exactement pourquoi je suis ici.

— D'accord — je suis finalement d'accord, pensant avoir trop réfléchi.

— D'accord pour quoi ? demande-t-elle avec le visage plein d'attente.

— Je vais lui demander.

— Tu vas ? Elle cligne des yeux, déjà en train de sourire, et je roule des yeux.

— Oui, je vais. — Rafaella pousse un cri strident avant de franchir l'espace entre nous en sautillant et de se jeter sur moi dans un câlin, nous faisant tomber toutes les deux sur le lit que nous venons de faire.

J'essaie de résister, mais un rire sincère s'échappe de ma gorge. Un rire fort et joyeux comme je ne me souviens pas avoir eu depuis très, très longtemps.

Plus tard, assise sur le siège sous la fenêtre de ma chambre, je regarde les vignes pleines et le ciel coloré par le crépuscule, pensant, comme tous les jours, au mouvement des feuilles et au son du vent. Le paysage est le même qu'habituellement, mais d'une certaine manière, il semble différent, il y a un sentiment persistant qu'il me regarde en retour.

Je mords ma lèvre avant de détourner les yeux vers la petite table, de l'autre côté de la chambre, les feuilles dessus captent mon attention. Ce sont les papiers que j'utilise pour étudier l'italien, il y a beaucoup de feuilles écrites, mais il y en a aussi d'autres vierges.

L’indécision me consume jusqu'à ce que je lâche une longue expiration et me lève. Je marche jusqu'au bureau, attrape quelques feuilles, un crayon, et reviens vers la fenêtre. Ensuite, mes mains font quelque chose que je ne pensais plus qu'elles seraient capables de faire : elles dessinent.

# 22

## *GABRIELLA MATOS*

Je suis à l'extérieur.

Tout ce qui était autrefois une image distante est maintenant bien devant mes yeux et je ne peux pas arrêter de secouer la tête frénétiquement, absorbant chaque détail. Je ne peux toujours pas croire que Luigia m'a vraiment laissée sortir. Elle a simplement permis.

M'a-t-elle donné un horaire pour revenir ? Oui. M'a-t-elle dit explicitement de ne pas me mettre dans des ennuis ? Oui, aussi. Mais elle m'a laissée sortir !

Inspire profondément, et le mélange confus de l'odeur de raisins frais avec une infinie de choses envahit mes sens avec tant d'intensité que je m'arrête de marcher et ferme les yeux juste pour en profiter. Un léger sourire, ne montrant pas les dents, se dessine sur mes lèvres, et j'entends le rire de Rafaella.

J'ouvre les paupières, voulant découvrir la raison du rire, et je me rends compte que c'est moi. Je roule des yeux vers mon amie, et elle fait semblant de s'efforcer de retenir son rire, mais, quelques secondes plus tard, elle se remet à rire.

— Pareil, on dirait que tu n'as jamais vu de gens — elle se justifie.

— Je n'ai jamais vu ces gens, ni ces choses.

Le marché des colons est une extension infinie de stands en bois et en *jute*. [66]L'image est si différente de tout ce que j'ai jamais vu qu'elle semble sortie directement des pages d'un livre de fantaisie, raconté à une époque abstraite où modernité et passé se mêlent.

Le sol du village, pavé de pavés et entouré de maisons aux murs colorés avec des portes et des fenêtres en arc, est rempli de personnes qui achètent et vendent toutes sortes de produits imaginables. Pains, gâteaux, bonbons, confitures, vêtements, artisanat, instruments de musique sont annoncés à voix haute, et je suis presque sûre que nous avons passé devant un stand qui vendait des chèvres et des boucs.

Rafaella m'a expliqué que beaucoup de gens viennent des villes et même des pays voisins pour travailler dans les récoltes comme une expérience ou juste pour l'argent supplémentaire, mais il y a aussi beaucoup de travailleurs agricoles qui le font chaque année, comme une partie de leur calendrier de travail, ce qui explique le mélange exotique de personnes et d'objets exposés dans cette foire.

Je me faufile entre les stands en évitant de m'approcher trop près ou de toucher les choses. Je ne veux pas donner d'espoir à quelqu'un en pensant que je vais acheter quelque chose, car je n'ai même pas une seule pièce dans ma poche. Rafa a déjà acheté un pain fourré et m'a obligée à en accepter la moitié, mais je n'ai pas l'intention de lui permettre de dépenser plus de son argent pour moi, peu importe à quel point mon amie peut être insistante.

Nous passons devant un stand avec un immense miroir placé à côté, et l'image reflétée attire mon attention. J'interromps mes pas, cligne des yeux et m'approche de la surface brillante lorsque la femme de l'autre côté me fixe avec presque autant de curiosité que je la fixe.

Il y a des miroirs dans ma chambre, mais bien avant de traverser l'océan, j'avais déjà maîtrisé l'art de les ignorer, de regarder sans vraiment voir mon reflet dans le verre. Cet après-midi,

cependant, je ne sais pas si c'était le choc provoqué par le reflet ou la surprise de trouver cet objet au milieu de la rue, mais quelque chose a arraché le voile que j'ai parfaitement maintenu en place pendant des années.

Mes cheveux sont libres, ondulant dans le vent léger. Ils ont poussé depuis que je suis arrivée ici, descendant maintenant en une cascade de boucles sombres jusqu'à mes reins. Ma peau, plus claire que d'habitude, révèle les taches de rousseur sur mon nez et mes joues. Le manque d'exposition constante au soleil ces dernières semaines a fait disparaître mon bronzage, ne laissant que la pâleur avec laquelle je suis née.

Mes courbes sont plus pleines, l'apparence presque squelettique que j'avais cultivée au fil des ans semble être un lointain souvenir. J'ai toujours su que le manque de nourriture était l'une des principales causes de mon apparence presque maladive, mais c'est effrayant de le voir aussi clairement maintenant. La couleur de mes joues ne laisse aucun doute là-dessus.

Et puis il y a la robe, la pièce cintrée soutenant mes petits seins avec tant de délicatesse qu'il serait impossible de ne pas la trouver étrange sur mon corps. Je n'avais pas de robe avant. Il y a bien sûr les uniformes que je porte ici, mais dans ma vie quotidienne, je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai porté une robe. Elles ne sont pas pratiques pour travailler à moins d'être un mannequin sur un podium, et je devais toujours être prête pour le travail.

Rafaella s'arrête à côté de moi et entoure ma taille d'un seul bras avant de déposer un baiser sur ma joue. Nous avons à peu près la même taille, mais elle réussit à être encore plus blanche que moi. Ses cheveux descendent un peu en dessous de ses épaules et ont des racines dans une teinte de blond foncé tandis que les pointes sont plus claires. Notre image côte à côte esquisse un sourire sur mon visage.

— Tu es magnifique — C'est flatteur, et je rougis, stupidement.

— Allons-y. — Je prends sa main et l'entraîne pour continuer notre promenade à travers les interminables allées de stands.

Nous marchons et marchons et marchons jusqu'à ce que nous soyons fatiguées, puis nous nous asseyons sur quelques chaises et parlons de tout et de rien. Parler avec Rafaella est facile.

Elle a rendu cela confortable pour moi quand je ne connaissais pas plus d'une poignée de mots en italien, et maintenant, plus d'un mois après le début de nos cours et en utilisant tout mon temps libre pendant les soirées et les dimanches que je passe seule pour relire mes notes et, récemment, un dictionnaire pour élargir mon vocabulaire, tout devient beaucoup plus simple.

Souvent, je confonds les mots ou fais des déductions complètement fausses, mais ce n'est rien qui n'interrompt nos conversations. La plupart du temps, cela ne nous fait que rire.

Avec les jambes douloureuses, nous commentons les bizarreries qui nous entourent et parlons même des vêtements de certaines femmes, disant que nous les traînerions jusqu'à la salle de bain la plus proche pour les arracher de leurs corps, parce que nous les voulons. Nous mangeons, car peu importe combien de fois je dis non, Rafaella s'en fiche.

Ensuite, nous nous levons et marchons encore. Je ne réalise à peine que les heures ont passé que je vois les couleurs familières peindre le ciel, annonçant l'arrivée de la nuit. Elles sont plus belles ici dehors. Je cligne des yeux, sentant mes yeux brûler, mais avec une profonde inspiration, je chasse l'envie de pleurer.

— Tu dois y aller, n'est-ce pas ? — Demande Rafa avec un sac de popcorn à la main.

— Oui — je suis d'accord, en regardant une horloge sur l'un des stands et constatant qu'il ne reste que peu de temps avant sept heures. Mon heure de coucher est à sept heures et demie.

— Alors allons-y.

— Tu n'as pas besoin de venir avec moi, Rafa. Ce n'est pas comme si je pouvais me perdre — je plaisante, mais pas tellement. Je ne peux vraiment pas me perdre. — Et les danses vont commencer. — Je fais un signe de tête vers le feu crépitant à quelques mètres des stands, autour duquel des hommes et des femmes commencent déjà à se rassembler. Rafaella regarde le feu avant de se mordre la lèvre.

— Es-tu sûre que tu vas bien ? — demande-t-elle, partagée entre me suivre ou se joindre à ceux qu'elle a dit être la meilleure partie de la fête.

— Absolument. — Je prends sa main et l'attire vers moi pour une étreinte. — Merci, Rafa. Pour tout ! — je chuchote à son oreille.

— De rien — dit-elle en portugais, et je recule rapidement pour chercher ses yeux. Elle a un sourire immense quand elle dit : — Je suis aussi en train d'apprendre. — Toujours dans ma langue maternelle, et je la serre dans mes bras en riant.

— Mais tu n'as pas à me remercier, Gabriella. — Elle reprend en italien et recule, créant suffisamment d'espace entre nous pour que nous puissions nous regarder en face.

— Si, j'ai des raisons — je dis en hochant la tête de haut en bas, me convainquant. — J'en ai beaucoup. — Elle roule des yeux et me donne une dernière accolade rapide.

— Ne te mets pas dans des ennuis. — Elle me fait un clin d'œil. — À demain.

Je lève les doigts de l'index et du majeur, croisés devant mon visage, et les embrasse.

— Je promets. — C'est à mon tour de faire un clin d'œil. — À demain — je me dépêche de dire avant de me retourner dans la direction opposée et de commencer à marcher vers la maison principale.

***

Mes pieds me font mal alors que je marche en direction de la mansion, et je les regarde. Les sandales simples à lanières ne sont définitivement pas idéales pour passer toute la journée à marcher d'un côté à l'autre.

J'aurais dû porter mes baskets, la seule autre paire de chaussures dans mon placard. Je plisse le nez, regrettant, mais que puis-je y faire ? Le ciel est déjà sombre, et j'accélère le pas sur le chemin désert, malgré l'inconfort, impatiente de rejoindre la baignoire d'eau chaude.

— Oh, oh, oh. Si ce n'est pas la putain brésilienne. — La phrase prononcée en italien me fait frissonner et j'accélère le pas, sans lever les yeux du sol.

Ce n'est pas la première fois que j'entends ces mots utilisés pour me désigner. Je les ai ignorés auparavant, je vais les ignorer maintenant. Sauf que, cette fois-ci, ce ne sont pas d'autres employées de la maison étant méchantes par pure méchanceté, et je réalise mon erreur lorsque je heurte une poitrine dure qui me fait reculer.

Je parviens à m'arrêter avant de tomber sur les fesses, mais j'avale ma salive en levant les yeux et en me retrouvant face à trois hommes qui m'encerclent. Les trois portent des chemises ouvertes sur un t-shirt blanc et des pantalons longs.

Celui de droite a les cheveux coupés très courts, celui du milieu a des mèches blondes qui tombent sur ses yeux, et le troisième a les cheveux noirs assez longs pour être attachés en une queue de cheval basse à l'arrière de son crâne. Ils tiennent des bouteilles de boisson dans leurs mains et, si cela ne trahissait pas leur ivresse, l'odeur d'alcool qui émane de leurs pores le ferait.

Ils ne sont pas aussi imposants que les hommes qui accompagnaient Vittorio au Brésil, et ils ne portent pas de costume, mais il y a quelque chose en eux, quelque chose de sombre qui me donne l'assurance qu'ils ne sont pas de simples travailleurs venus pour la récolte, ce sont des

soldats.

Je serre les dents, me concentrant sur un moyen de m'échapper d'ici. Peut-être que je pourrais courir plus vite qu'eux. Peut-être. Pas s'ils étaient sobres, mais ivres ? C'est un grand peut-être, surtout avec mes pieds douloureux. Cependant, cela pourrait être ma seule chance. J'ai déjà suffisamment affronté la violence dans ma vie pour savoir que demander gentiment à ces hommes ne serait pas une solution. Je recule d'un pas de plus.

---

—*Il gatto ti ha mangiato la lingua ?* [67]— L'homme du milieu demande, et, nerveuse, il me faut un certain temps pour comprendre que l'expression est l'équivalent italien de « Le chat a mangé ta langue ? ».

— Non. La pute ne parle pas italien — l'homme à gauche répond, et mon cœur s'accélère, comme s'il savait quelles seront les prochaines paroles qui vont sortir de sa bouche. — Je pense que nous allons devoir lui montrer ce que nous voulons d'elle, parler ne servira à rien.

Je devrais crier que oui, je les comprends, je les comprends parfaitement, mais ma bouche semble collée avec de la colle forte et ma respiration désordonnée se bouscule, essayant d'entrer et de sortir par mon nez. L'homme à droite fait un pas dans ma direction et mes membres réagissent automatiquement lorsque l'une de ses mains attrape mon bras.

Je lève un des genoux, frappant ses parties intimes de plein fouet, ses yeux s'écarquillent d'abord de surprise, puis de douleur. Il ne s'attendait pas à ce que je réagisse, et ses réflexes altérés par l'alcool l'ont rendu incapable de réagir à mon attaque. Son ami, cependant, me gifle violemment au visage au moment où l'homme que j'ai frappé tombe au sol. Je suis la prochaine, sentant chaque centimètre de ma joue brûler et faire mal.

— *Stronza* ! [68]— il insulte, et un hoquet m'échappe sans que je puisse le retenir.

Je rampe sur le sol, poussant mon corps vers l'arrière, fuyant les hommes, et la robe se froisse autour de mes jambes, exposant mes cuisses et les griffant contre les pavés rugueux. Mais si avant je pensais qu'aucun de mes mots ne les arrêterait, maintenant j'en suis sûre.

— On va la ramener à sa chambre et apprendre à la salope brésilienne quelques manières — l'homme qui m'a frappé dit, et mon cœur bat dans ma gorge tandis que mes yeux semblent sur le point de sortir de leur orbite.

Je secoue la tête frénétiquement, négativement. *Non, non, non. S'il te plaît, non. Si tu existes, Dieu, s'il te plaît, non !* Je demande dans ma propre tête, cependant, il ne semble pas disposé à m'écouter ce soir. Je me débats, et je trouve enfin ma voix.

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! — je crie, oubliant l'italien lorsque quatre mains touchent mes bras dans une tentative de me soulever du sol. Je force vers le bas, essayant, à tout prix, de rendre impossible le fait qu'ils puissent me déplacer.

—*Tasi ! Porca puttana !* [69]— l'un d'eux dit, mais je ne sais pas lequel, complètement perdue dans l'effort de me libérer. Je les griffe et me débats, mais, malgré tous mes efforts, ils me soulèvent. Et lorsque le regard de l'homme que j'ai frappé entre les jambes me rencontre, la haine que je vois me glace.

Je me débats plus fort et je crie plus fort à mesure que je suis traînée vers la périphérie du chemin menant à la maison principale. Ma poitrine semble sur le point d'exploser tant les battements de mon cœur sont forts, et c'est lorsque la perception amère que je ne pourrai pas les arrêter est sur le point de se répandre comme un poison dans chacune de mes veines qu'une voix, derrière nous, résonne plus fort que mes cris et les insultes de mes agresseurs.

— *Che cazzo sta succedendo qui*? [70]

L'un des hommes me lâche et se contente de tourner la tête vers la voix. La pâleur qui efface l'effet de l'alcool de leur visage est suffisante pour les faire tous se retourner.

— *Consigliere* — L'homme que j'ai mis K.O. déclare avant de ravaler sa salive, et les deux autres tournent complètement le corps vers le nouvel arrivant. Celui qui serre toujours mon bras me force à faire de même et, pour la première fois, je fais face au conseiller de la mafia. Rafaella m'a parlé de lui, de son rôle dans l'ensemble.

L'homme a les cheveux blonds coiffés en arrière, ses yeux sont sombres et il porte un costume et une cravate, mais c'est la froideur qui l'entoure qui est la première chose à remarquer à son sujet. L'espoir lutte dans ma poitrine avec la possibilité que, au lieu de m'aider, cet homme puisse décider de se joindre aux plans des autres. Les trois qui m'agressaient sont des animaux immondes, mais, par rapport à celui qui me regarde de haut en bas en ce moment, il y a quelque chose de beaucoup plus que mortel en lui, il y a quelque chose de simplement mort. Il continue son examen, regardant les trois hommes et faisant une pause sur celui que j'ai frappé aux parties intimes avec un genou.

Son regard s'attarde sur les membres inférieurs du soldat pendant deux secondes de plus, ce qui suffit à enregistrer que sa tentative de maintenir une posture normale a échoué. Le conseiller sait qu'il ressent de la douleur.

Le regard observateur du nouvel arrivant se tourne en arrière, comme s'il pouvait voir, malgré la faible luminosité, la traînée laissée par le poids de mon corps alors que je suis traînée de mes pieds du milieu du chemin pavé jusqu'ici.

— Je crois que j'ai posé une question. — il dit en italien lorsqu'aucun des trois autour de moi ne semble particulièrement intéressé à rompre le silence qui s'est installé depuis son arrivée. Le son de sa voix rivalise avec le battement de mon cœur dans mes oreilles.

— Rien ne s'est passé, *Consigliere* — celui qui a encore la main sur moi répond, et les yeux du blond en costume descendent à nouveau le long de mon corps, cartographiant la robe ruinée, la peau égratignée et, enfin, le côté douloureux de mon visage qui est probablement enflé et rouge.

— Ça ne me semble pas rien du tout. — Calme. Chacun de ses mots est prononcé dans une cadence absolument calme.

— Nous célébrions juste le début de la récolte. Nous allions amener la fête au logement.

— Et votre Don sait que son nouveau *pet* [71]est l'invitée d'honneur de vous tous ? — Je n'ai pas le temps d'être offensée d'être appelée un animal de compagnie, car le soulagement qui m'envahit avec ses prochaines paroles est presque aussi grand que l'appréhension et balaye tout pensée ou émotion qui occupait mon corps. — Nous allons le lui dire — il annonce avant de tendre le bras vers le chemin menant à la maison principale et de donner l'ordre déguisé en invitation. — Messieurs.

# 23

## *VITTORIO CATANEO*

— *Ma che diavolo ?* [72]— La surprise dans la voix de Tizziano m'empêche d'entrer dans la voiture.

Je me retourne, cherchant la raison de son exclamation, et la scène qui se dirige vers nous me fait pencher légèrement la tête sur le côté. Les lampes du patio avant de la maison éclairent le conseiller guidant un groupe composé de trois soldats et de Gabriella.

La fille porte une robe sale et déchirée, tirant les jupes vers le bas, essayant de cacher ses jambes, que je peux percevoir même de loin, égratignées. Son visage est enflé et rouge d'un côté, mais cela ne cache pas l'expression d'appréhension qu'elle a en me voyant.

Un des hommes boite, malgré tous ses efforts pour marcher normalement, et les deux autres semblent indemnes. Bien que la manière dont ils tirent sur les manches de leurs chemises suggère qu'ils essaient de cacher quelque chose.

L'histoire se raconte d'elle-même et avec une vitesse proportionnelle à ma compréhension, l'instinct de violence envahit mes veines. Ma colère monte à chaque pas que fait le groupe, rendant l'image d'une Gabriella complètement secouée plus claire. La simple idée qu'une telle chose se soit produite sur ma propriété, sous mon autorité, fait que le contrôle, toujours si naturellement maintenu, menace de m'échapper entre les doigts.

Quand seulement un mètre nous sépare du groupe, je fais un pas dans l'intention de relever le visage de Gabriella et d'évaluer son état de plus près. Ses yeux sont fixés sur le sol, et elle est la seule à bouger devant mon approche, se recroquevillant. Immédiatement, je recule.

Je ferme les mains en poing. Le regard que je dirige aux hommes est aussi leur sentence. Quiconque à l'intérieur des limites de cette propriété est considéré comme la possession de La Santa. Toute attaque, aussi minime soit-elle, n'est pas dirigée contre un individu ou une chose en particulier, mais contre l'autorité et la suprématie de La Sagrada, et cela ne sera jamais toléré.

Le travail d'un Don est, pour la plupart, de la bureaucratie, du lobbying et de la gestion : des crises, des personnes et des affaires. Dans l'ensemble, il y a beaucoup moins d'action que ce que l'on imagine lorsque le poste est mentionné.

Il y a cependant des occasions où la créature sous ma peau semble sur le point de la rompre, prête à revendiquer son propre droit de faire respecter la seule loi qu'elle connaît et qu'elle a si peu l'occasion d'appliquer : la violence. C'est l'une de ces occasions, cela me coûte une dose absolue d'un autocontrôle vacillant, de déléguer.

— Donnez-leur une punition équivalente. — C'est tout ce que j'ai besoin de dire à Tizziano pour qu'un sourire sadique transforme son visage.

— Ce sera un plaisir, Don.

Je lance un regard de reconnaissance à mon *consigliere*. D'un signe de tête bref, Tizziano ordonne à l'un des hommes dispersés, gardant l'avant de la maison, de s'approcher.

Simone, Pietro et Rafaelle, les agresseurs de Gabriella, sont conduits vers le centre d'entraînement de La Santa, parfaitement conscients de ce qui les attend là-bas. La scène force le

dégoût dans ma gorge, même si des soldats de bas rang, jusqu'à cette nuit, je croyais qu'ils étaient des hommes d'honneur.

La conscience de ma propre faute est comme le feu dans l'essence, élevant le désir de sang enflammant mes pensées à la dixième puissance. Ce sont mes hommes, la façon dont ils agissent sous ma supervision est ma responsabilité.

Je les observe jusqu'à ce que les six disparaissent derrière la maison. Ensuite, je me tourne vers Gabriella qui reste immobile dans la même position depuis son arrivée : les bras croisés devant la poitrine dans une posture protectrice, la tête baissée et tout le corps engagé dans l'effort de diminuer à tout prix. Je glisse les mains dans les poches, retenant l'impulsion inattendue de la toucher.

— Gabriella — j'appelle.

Son expiration résonne bruyamment avant que ses yeux ne se lèvent lentement pour rencontrer les miens pour la première fois en un mois et demi. Son visage sec annonce que, quelle que soit la violence de la situation à laquelle la fille a été exposée, elle n'a pas pleuré. La constatation ramène le souvenir du moment où elle a ouvert la porte de sa maison, au Brésil, et m'a trouvé assis au milieu de son salon.

Encore une fois, je suis surpris par la manière dont cette fille a appris à souffrir en silence. Il y a des semaines, sa première réaction était également la résignation. Aujourd'hui, cependant, si l'état de ses vêtements, de ses cheveux et de sa peau est un indicateur, l'apathie n'était pas la seconde. Gabriella a combattu, très différente de ce jour-là.

— Peux-tu, s'il te plaît, monter dans la voiture ? — je demande, décidant que je vais la garder sous mes yeux tant que je n'aurai pas la garantie que l'incident était le fruit d'une erreur de jugement isolée et non d'une conscience collective parmi mes hommes.

Les mots aimables ont un goût amer dans ma bouche. Demander n'est pas quelque chose à quoi je suis habitué. Pourtant, je le fais comme punition pour ma faute.

La surprise est évidente dans les yeux sombres de Gabriella lorsqu'ils s'élargissent, mais elle n'hésite pas à obéir, pas une seconde, montant immédiatement dans le SUV dont la porte était déjà ouverte. Prêts à suivre la routine habituelle, mes quatre hommes de confiance sont là, attendant que j'entre pour faire de même peu après.

Je mords la partie interne de ma joue., prêt à faire quelque chose que je ne fais jamais.

— Luigi, Salvatore et Antonio, allons-y en deux voitures. Seul Dario vient avec moi — préviens-je, et les trois suivent l'ordre sans poser de questions. Se dirigeant vers le deuxième véhicule du convoi de cinq, qui attendait déjà pour accompagner ma sortie.

En me tournant vers l'intérieur de la voiture, je trouve Gabriella recroquevillée contre la fenêtre à l'extrémité opposée. Je choisis de m'asseoir près de la porte par laquelle j'entre, sur le siège en face de celui où se trouve la fille, un endroit généralement occupé par mes gardes du corps. Cependant, la posture repliée de la fille est clairement une façon de se tenir à l'écart du monde. Une voiture fermée en compagnie de trois hommes est sûrement le dernier endroit où elle voudrait être.

Je serre les dents, dépassant largement la limite de la douleur, jusqu'à ce qu'elles semblent sur le point de se briser. Se soucier de quelque chose, en général, n'est pas sur ma liste de tâches, mais ce soir, je décide que cela semble assez juste. Le trajet se fait dans un silence absolu alors que j'utilise mon téléphone portable pour faire quelques arrangements.

Lorsque la voiture se gare sur la piste d'atterrissage, Luigi et Salvatore sortent du véhicule derrière le mien pour effectuer les vérifications de sécurité sur le jet, déjà en attente pour moi,

tandis qu'Antonio se positionne pour garder la porte derrière laquelle je suis assis.

Il faut presque cinq minutes entières avant que Gabriella ne tourne le visage dans ma direction, clignant des yeux plusieurs fois en réalisant où nous sommes. La porte s'ouvre, je passe devant elle et la Brésilienne me regarde, cherchant la confirmation qu'elle doit faire de même. Je fais signe de la tête, attend que Gabriella descende et la laisse passer devant moi.

Dans l'avion, cependant, son regard cherche à nouveau mon orientation lorsqu'elle ne sait pas où s'asseoir. Soumise jusqu'à la dernière racine de ses cheveux. La facilité avec laquelle elle abandonne le contrôle pourrait mettre un homme à genoux. Je pince mes lèvres d'un côté de la bouche avant d'indiquer qu'elle s'assoit sur le siège en face de celui où je vais m'asseoir. La fille obéit.

— Attaches ta ceinture — je lui dis. Elle humecte ses lèvres, soupire et obéit à l'ordre.

Pour la première fois, je la regarde vraiment.

Sa peau est claire, ses cheveux sont foncés, ses sourcils sont épais et ses yeux sont grands et ronds. Des cheveux longs et ondulés encadrent un visage aux lèvres pleines et au nez retroussé, couvert de petites taches de rousseur. Cesare a dit qu'elle était belle, et je suis obligé de concéder. Même avec la moitié du visage rouge et enflé, avec les vêtements déchirés et l'esprit épuisé, la fille est toujours belle.

Gabriella serre les accoudoirs du siège jusqu'à ce que les phalanges de ses doigts blanchissent et ferme les yeux lorsque l'avion décolle, retenant son souffle. Dès que nous sommes stabilisés dans les airs, ses paupières se soulèvent.

J'appuie sur le bouton d'appel de l'hôtesse de l'air et en quelques secondes, une brune grande apparaît, disposée et souriante.

— Apportez un sac de glace et des serviettes.

— Oui, monsieur.

Lorsque la femme revient, j'indique qu'elle remette les articles à la Brésilienne, et l'hôtesse obéissante et silencieuse le fait. Apparemment familière avec le processus, Gabriella enveloppe le sac de glace dans l'une des serviettes et l'approche de son visage irrité. Elle gémit doucement lorsque le sac froid touche sa peau, et je tourne la tête vers la fenêtre de l'avion.

— Tu ne vas pas me demander ce qui s'est passé ? — elle demande en italien, me surprenant à double, à la fois par son évidente appréhension et par la langue. Sa prononciation est très approximative, mais son discours est compréhensible.

Apparemment, Gabriella apprend vraiment vite. Ma mère l'a commodément tenue à l'écart des affaires que j'aborde avec elle. Anna pense probablement que si je parle de la fille, je risque de tomber amoureux d'elle éperdument. Mais la vérité est que, jusqu'à cette nuit, je n'avais encore aucune raison de me souvenir de son existence.

— Veux-tu me dire ce qui s'est passé ?

— Ça dépend. Tu sais déjà ? — elle demande, et je hoche la tête, confirmant. Elle imite le geste plus pour elle-même que pour moi. — Je n'aurais jamais dû sortir — elle murmure, maintenant en portugais, laissant entendre que ce n'était pas une pensée qu'elle avait l'intention de partager avec moi. — J'aurais dû imaginer qu'une telle chose arriverait.

— De quoi tu parles ? — je demande dans sa langue maternelle, et Gabriella cligne des yeux, comme si elle avait complètement oublié que je pouvais la comprendre.

— Je ne suis pas comme les autres femmes sur la propriété, je ne suis la fille de personne, la sœur de personne, je ne suis rien pour personne que ces hommes connaissent.

— Tu es à moi, Gabriella. Tout ce qui est à l'intérieur de ces murs m'appartient. Ils n'auraient

jamais dû te toucher, peu importe si tu étais dans la maison principale, dans les vignes ou dans les écuries. Tu m'appartiens ! — Aucune étincelle de peur ne traverse son regard en entendant mes paroles, bien au contraire. Exactement comme cela s'est passé quand je les ai dirigées vers Gabriella auparavant, c'est presque comme si elle les embrassait.

— Que va-t-il arriver à ces hommes ? — Elle pose une autre question qui me surprend, son ton d'inquiétude est bien plus qu'inattendu, car il semble être dédié à ses agresseurs, et cela n'a aucun sens.

Je songe à ne pas répondre, mais si me soucier de son état m'a semblé juste de lui garantir que la sentence appropriée sera appliquée ne sonne pas comme autre chose qu'une obligation.

— Ils sont morts, Gabriella. Même s'ils respirent encore, ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne le soient plus. — Les mots sont crus, mais ils ne provoquent pas le choc qu'ils provoqueraient chez la plupart des femmes que je connais.

Un éventail d'émotions se déroule sur le visage de la jeune fille, la peur ou l'horreur n'en font pas partie. Gabriella baisse brièvement la tête, maintenant la compresse froide pressée contre sa joue tandis qu'elle réfléchit à ce qu'elle a entendu. Elle accepte les faits avec une pacifisme qui ne correspond en rien à quelqu'un avec un visage comme le sien.

J'ai déjà rencontré des femmes innocentes auparavant, La Sagrada en est pleine. Tout comme j'ai déjà rencontré des femmes qui faisaient semblant, la fille en face de moi, cependant, ne semble pas appartenir à l'un ou l'autre de ces deux groupes, et cela m'intrigue. Trop brisée pour être considérée comme pure et trop inexpérimentée pour être considérée comme malicieuse.

— Pourquoi ? — elle demande après un silence assez long pour que je pense qu'elle ne parlerait plus.

— Parce que personne, sauf moi, ne peut te faire du mal. — Ses yeux crient une question que ses lèvres ne posent jamais : "Et toi, vas-tu le faire ?"

Je ne réponds pas, la jeune fille a déjà eu ses limites repoussées trop loin pour une seule nuit, et la vérité incontestable est que oui, je vais le faire.

# 24

## *GABRIELLA MATOS*

— *Buongiorno*[73] — je salue en sortant de la chambre et en trouvant Vittorio assis devant une table à café.

Avant même que je quitte le Brésil, si quelqu'un m'avait montré une photo de lui à ce moment-là et m'avait dit qu'il s'agissait d'un mafieux italien, je l'aurais cru.

La vapeur s'échappe de la tasse de café fumante devant lui alors qu'il est assis sur une chaise en bois sculpté, les jambes croisées et un journal en papier ouvert, cachant plus de la moitié de sa figure à quiconque s'assoit de l'autre côté de la table.

De côté, cependant, je peux voir le pantalon de costume qu'il porte, la chemise d'un blanc immaculé, le gilet par-dessus et la cravate gris anthracite parfaitement nouée autour de son cou. Il ne manque que le cigare.

— *Buongiorno* — il répond, me faisant sursauter, complètement perdue dans mes pensées.

Après avoir vu Vittorio si élégamment vêtu, je me sens quelque peu ridicule dans le peignoir moelleux aux initiales VC que j'ai trouvé dans la salle de bains de la suite. Ou devrais-je dire, dans la salle de bains de la suite de la suite ? Après tout, théoriquement, tout autour de moi est la chambre d'hôtel. Peu importe que ce soit littéralement un appartement de deux chambres, n'est-ce pas ?

— Assieds-toi et mange. — L'ordre ne tarde pas à venir, et j'obéis. Je m'approche de la table et m'assois sur la chaise la plus éloignée que je trouve de Vittorio. — Il y a des vêtements pour toi dans les sacs sur le canapé — il avertit, et immédiatement mes yeux cherchent le meuble.

Des sacs en papier sont posés sur le rembourrage d'un bleu profond, la pièce n'est qu'un parmi les nombreux objets de luxe qui m'entourent.

Des sols en marbre, des lustres dignes de châteaux, des tables et des chaises qui semblent sortir directement des pages d'un magazine de décoration et d'art, beaucoup d'art. Il y a des tableaux accrochés sur tous les murs, leurs cadres sont des pièces sculptées de bois et je me perds en laissant mes yeux errer autour d'eux.

Les peintures sont si différentes les unes des autres. Qui sont les artistes ? Ce sont des génies, c'est sûr. Je me souviens très peu des cours d'arts que j'ai eus à l'école. Un soupir s'échappe de mes lèvres en pensant à mes gribouillages. Je secoue lentement la tête, de gauche à droite, ils ne seront jamais de l'art.

Mon regard continue à parcourir les murs, passant d'une pièce à l'autre, accordant à chaque tableau l'admiration méritée que je n'ai pas pu lui donner hier, lorsque nous sommes arrivés. J'étais épuisée et même si, de la façade de l'hôtel romain au vase sur la table de chevet dans la chambre où j'ai dormi, tout a attiré mon attention, mon esprit suppliait pour un repos qu'il a trouvé dès que j'ai fermé les yeux.

Je n'ai pas l'illusion que cette tranquillité soit venue d'ailleurs que de la conversation avec Vittorio, dans l'avion. Elle a été courte, c'est vrai. Mais compte tenu de la première fois où nous étions en l'air, la surprise était qu'il était disposé à avoir une conversation.

Le revoir après toutes ces semaines a provoqué en moi la même sensation que la première fois. Une attirance inconsidérée vers le danger imminent. Un désir de se rendre qui, la première fois, je pensais être pour la mort, mais aujourd'hui, je ne pense plus que ce soit le cas.

L'appréhension que j'aie ressentie lorsque le *consigliere* a décidé de m'amener, ainsi que ces hommes, jusqu'à Vittorio n'a fait que s'intensifier lorsque je me suis retrouvée en sa présence.

Le Don n'est pas un homme qui laisse transparaître ses sentiments, mais les rares fois où je l'ai vu, y compris jusqu'à présent, son aura de violence a toujours été présente, presque comme une seconde présence. Et hier, un instant, j'ai eu l'impression qu'elle engloutirait tous ceux qui se trouvaient dans un rayon de kilomètres autour de lui.

Je n'étais pas bien.

Je ne vais toujours pas bien. La situation que j'ai vécue hier est le cauchemar de la plupart des femmes. J'ai perdu le compte du nombre de fois où j'ai marché dans les rues de Rio de Janeiro, complètement terrifiée à l'idée de me retrouver piégée aux heures où j'étais obligée de marcher seule à cause d'un travail ou autre.

Mon cœur s'accélérait chaque fois que je sentais une présence inconnue près de moi, je sursautais chaque fois qu'un homme marchait vers moi dans un endroit vide et sombre, j'avais une peur absolue, un jour, de sortir de chez moi le matin et de rentrer le soir encore plus brisée que je ne me sentais déjà. Brisée de manière irréparable.

La réaction de Vittorio, cependant, m'a submergée d'un sentiment de sécurité que je n'avais jamais ressenti auparavant, jusqu'au moment où il a dit que ma vie lui appartenait. Je n'ai pas l'illusion de croire que ce n'est pas déformé et problématique. Cela l'est, il n'y a aucun doute.

L'homme devant moi, lisant son journal et buvant son café, est un criminel sans scrupules qui m'a arrachée à la vie que je connaissais et m'a ensuite abandonnée dans une autre, complètement différente, de l'autre côté du monde. Je devrais le détester de toutes mes forces.

Être en sa présence devrait me répugner et me causer un million d'autres sentiments innommables, et pourtant, me voilà, serrant les mains aux fauteuils des avions pour, ensuite, adorer la sensation de papillons dans le ventre quand ils décollent.

Me voici, collant les yeux aux fenêtres des voitures alors qu'elles passent dans les rues et les villes que je n'ai jamais, même dans mes rêves les plus fous, cru un jour mettre les pieds.

Me voici, affrontant le monstre des cauchemars des hommes et des femmes adultes et me distrayant avec les tableaux et les meubles autour de moi, mais ce n'est pas comme si les monstres m'étaient étrangers, je les affronte depuis si longtemps. Ils m'ont déchirée et ont dispersé mes morceaux dans le vent plus de fois que je ne peux les compter. Je sais de quoi ils sont capables, combien de fois j'ai souhaité être comme eux, même si je n'ai jamais eu ce courage.

C'est pourquoi, quand Vittorio m'a dit, hier soir, à bord de cet avion, que seul lui pouvait me blesser, tout le poids qui pesait sur ma poitrine s'est dissipé, car dans mon esprit brisé, je considère vraiment que c'est un prix très petit à payer.

— Tu ne manges pas, me rappelle le Don, et encore une fois, je suis surprise par le ton de sa voix. Le journal est abaissé, me donnant une vue complète de l'homme assis en face de moi.

— Désolée, je m'excuse, me levant pour prendre mon assiette. Il observe chacun de mes gestes jusqu'à ce que je morde une tranche de pain grillé avec de la confiture et du fromage dessus.

— Nous allons à une fête ce soir.

— Nous ? — je demande, et il me répond avec une expression impatiente. L'homme n'aime

pas se répéter, bien sûr que non. — Je dois vraiment y aller ? — Je teste la bonne volonté qu'il a montrée hier, cependant, le relèvement du journal m'avertit qu'elle n'est plus à ma disposition. — Je ne sais pas si je sais me comporter en soirée— avoué-je doucement, abandonnant l'italien.

Le journal est abaissé une fois de plus, et Vittorio me regarde attentivement avant de demander.

— Comment ça ?

— Je n'ai jamais été à une fête.

— Une fête de gala, tu veux dire ? demande-t-il, et je hoche la tête, négativement. Tremblante à l'idée que, en plus de tout, la fête à laquelle il veut que j'assiste est encore un événement de gala.

— Aucune fête.

— Comment ça tu n'as jamais été à aucune fête ?

— Je n'ai jamais été. J'allais travailler lors d'une la nuit... — commençai-je, mais je me mords la lèvre, m'interrompant. La boîte noire dans ma poitrine tremble lorsque je mentionne presque une partie de ce que j'ai laissé derrière moi. Le travail, les gens...

— La nuit où nous sommes venus en Italie— termine-t-il, et j'acquiesce.

— Ce serait la première fois que j'irais à une, même juste pour travailler. — Vittorio me fixe, imperturbable, comme toujours. Il est tout simplement impossible de savoir ce qui se passe dans la tête de cet homme, à moins qu'il ne le dise.

— Eh bien, il y a toujours une première fois, je suppose.

— Je n'ai pas de vêtements, argumenté-je et, aussitôt après, je regarde les sacs sur le canapé, priant Dieu qu'il n'y ait pas de tenue de soirée là-dedans.

— C'est déjà en train d'être arrangé.

— Je ne sais pas me maquiller.

— C'est aussi en train d'être arrangé — répond-il, et bien que je ne sache pas ce que cela signifie, j'imagine que j'obtiendrais la même réponse si je disais que je ne sais rien faire de plus élaboré qu'une tresse dans mes cheveux. Je vais directement au point que Vittorio semble simplement ne pas voir.

— Je vais te faire honte. — Les mots sont prononcés lentement et clairement. Le Don penche la tête sur le côté, c'est le seul signe que j'ai qu'il prend en compte mes paroles.

— Non, Gabriella. Tu ne le feras pas ! — La certitude avec laquelle il le dit est... déconcertante.

***

Chaque fois que j'ai posé les yeux sur Vittorio, j'ai retenu ma respiration. Maintenant, alors que l'homme vêtu d'un smoking qui semble avoir été cousu pièce par pièce sur ses muscles sculptés, m'examine de haut en bas, je réagis exactement de la même manière, et pourtant, complètement différemment.

Cette fois, lorsque ma respiration est suspendue, la sensation bloquant mes voies respiratoires n'est pas la surprise ou l'admiration pour les ondes de danger autour du Don. Ce qui retient l'air dans mes poumons est la façon dont il semble simplement me voir. Cela s'est produit encore au Brésil, dans mon ancienne maison. Cela s'est produit hier soir, dans l'avion. Et cela se produit maintenant.

Ce matin, Vittorio a quitté la suite avant même que je n'aie fini mon petit déjeuner. Une demi-heure plus tard, j'ai enfin compris ce qu'il voulait dire par "c'est déjà en train d'être arrangé".

La sonnette de la chambre a retenti et le garde, sous les ordres duquel le Don m'a laissée, a

ouvert la porte à un groupe de quatre femmes qui poussaient un portant rempli de vêtements. Toujours en robe de chambre, j'ai cligné des yeux, alarmée, jusqu'à ce que je comprenne que c'était pour moi.

Tatiana, Tássia, Giovanna et Iris m'ont retournée comme une crêpe sans demander ma permission, car elles n'en avaient pas besoin, elles avaient déjà reçu celle de Vittorio.

Je me suis dirigée vers la chambre sur mes propres jambes, et c'était la dernière chose que j'ai faite seule avant que ces quatre femmes ne commencent à exécuter un spectacle pour lequel elles semblaient parfaitement répétées.

Aucune d'entre elles ne m'a posé de questions. Tout au long de la fin de la matinée et de l'après-midi, j'ai été massée, brossée, exfoliée, et un million d'autres choses dont les noms se terminent par "ée". C'était une pensée idiote, mais je n'ai pas pu m'empêcher de penser à l'héroïne de ce film, *"Hunger Games"*.

J'espère juste que la fête ne sera pas une sorte d'étrange lutte pour la survie, j'espère vraiment que non. Tout au long de la journée, avec Vittorio hors de vue, j'ai pu réfléchir au fait que je vais réellement à une fête. Moi, Gabriella Matos. À une fête. J'ai même pouffé de rire bêtement lorsque j'ai réalisé.

Et, même si je n'ai rien choisi, de ma présence à la robe rouge, longue, aux larges bretelles et au décolleté profond en forme de "V" sur mon corps, je me sentais quand même enthousiaste. J'ai observé comme une spectatrice tandis qu'un produit était appliqué sur mes cheveux coiffés en arrière, leur donnant un aspect mouillé avec des vagues brillantes tombant dans mon dos.

Je suis restée immobile pendant que le maquillage simple cachait la rougeur encore visible d'un côté de mon visage, mettait mes yeux en valeur et peignait mes lèvres de la même couleur que la robe. Et j'ai refusé de me regarder dans le miroir pour voir le résultat.

J'ai eu l'impression que si la vision de tout à l'heure m'avait surprise, voir mon reflet maintenant pourrait me causer une sorte de malaise, et je ne pense pas que Vittorio serait heureux de retarder pour ça.

— Tu es magnifique — la voix profonde dit en italien, et je ne peux pas empêcher la chaleur de se répandre dans mon estomac, appréciant de lui plaire. Je ne m'attendais pas à ça, ni au compliment, ni à la satisfaction qui en découle. J'ai besoin de quelques secondes pour traiter la réaction appropriée.

— *Grazie*. — Je souris timidement.

— Allons-y.

# 25

## *GABRIELLA MATOS*

Maintenir la bouche fermée est un effort authentique, Vittorio a été clair comme de l'eau sur le chemin jusqu'ici. Je ne parle pas, quoi qu'il arrive. Pas même si on me pose des questions, pas même si ma vie en dépend, je ne parle tout simplement pas, à moins que ce ne soit avec lui et s'il me demande de le faire.

À chaque pas que je fais dans le grand salon où la plupart des invités sont réunis, plus je me sens immergée dans l'atmosphère de glamour qui m'a captivée bien avant de sortir de la voiture. Nous étions encore dedans quand j'ai réalisé que le ralentissement soudain de la circulation était dû au tapis rouge devant le musée où se déroule l'événement.

Le chauffeur a fait un détour et nous a conduits à une entrée latérale complètement vide. Après avoir traversé quelques salles et couloirs déserts, le luxe et l'éclat ont explosé devant mes yeux sous la forme de lustres en cristal, de tenues de gala, de fleurs d'été et d'une tour de coupes de champagne en plein milieu du salon.

Avec son bras accroché au mien, Vittorio nous guide à travers plusieurs espaces, étant parfois arrêté par des invités désireux de son attention. Il ne passe pas beaucoup de temps avec chacun d'eux.

Je souris quand je suis saluée et je me contente de répondre par des hochements de tête polis. Ce soir, plus que jamais, le surnom qu'ils utilisent pour me désigner à la cantine semble parfait : animal de compagnie.

— Tu veux boire quelque chose ? — demande-t-il, me surprenant, lorsqu'il trouve un espace à côté d'une table haute, et nous arrête de marcher. Il libère son bras du mien et se tient face à moi.

— De l'eau, s'il te plaît. — Son visage se tourne légèrement sur le côté.

— De l'eau ?

— Je ne sais pas quelles sont les options — j'admets, sentant mes joues s'échauffer.

— Champagne, vin, whisky, cocktails, bière, n'importe quoi.

— Coca-Cola ?

— Coca-Cola ? — Son visage recule, surpris. — Le soda ? — Je ris de Vittorio, car ce n'est pas comme s'il existait une autre Coca-Cola que le soda. — Tu te moques de moi ? — Maintenant, il penche la tête sur le côté et, pour la première fois, je vois ses sourcils se froncer.

— Désolée — je m'excuse, en repliant mes lèvres à l'intérieur de ma bouche. — Je n'ai jamais bu d'alcool auparavant.

— Ton père. — Il déduit, et je cligne des yeux en recevant l'information qu'il en sait beaucoup plus sur ma vie que je ne le pensais.

Je détourne le regard, mal à l'aise. Je ne le regarde que lorsque Vittorio pose le verre de soda devant mes yeux, attirant mon attention de nouveau sur lui. Je ne sais pas comment les boissons sont arrivées ici si vite et sans qu'il me laisse seule, mais je suppose que c'est courant pour le Don.

Vittorio porte une coupe de vin à ses lèvres, et j'accepte le verre long qu'il me tend. Je prends une longue gorgée et la boisson froide est une fête éclatant dans ma bouche. Je n'ai aucune idée

de quand j'ai eu pour la dernière fois une goutte de Coca-Cola dans la bouche. Les sodas étaient un luxe que je ne pouvais certainement pas me permettre, et les placards de la cantine n'avaient pas l'air d'apprécier ça.

Le silence s'installe entre nous pendant plusieurs minutes et, me surprenant une fois de plus, le Don semble être dérangé par cela, car il le brise.

— Comment te sens-tu lors de ta première fête ? — Je regarde Vittorio sans savoir comment gérer sa connaissance de ma vie.

Je ne me suis jamais demandé ce que Vittorio savait en plus de mon adresse, évidemment. Peut-être ai-je été stupide de ne pas avoir immédiatement supposé qu'il en savait beaucoup plus. L'homme agit comme si le monde entier lui appartenait, c'était définitivement une erreur de ma part.

Il attend ma réponse sans se rendre compte ou sans se soucier de l'impact de son commentaire sur l'alcoolisme de mon père. Alors, je me rappelle que c'est ainsi, je ne compte pas. *Un petit prix à payer*, me dis-je.

— Je ne sais toujours pas — j'explique. — Nous venons d'arriver. Quel genre de fête est-ce ?

— Un événement caritatif.

— Au profit de quoi ?

— Je n'en ai aucune idée. — Sa réponse me fait lever les sourcils.

— Mais plusieurs des personnes qui t'ont abordé t'ont félicité ou remercié pour ta généreuse donation. — Il me regarde sans expression, comme s'il ne comprenait pas ce que je veux dire. — Tu ne sais pas pourquoi tu as donné ? — Ses lèvres se plissent dans un coin de sa bouche d'une manière malicieuse en face de ma question.

— Je sais exactement pourquoi j'ai donné, Gabriella. — La surprise sur mon visage est rapidement remplacée par la confusion alors que je ne comprends pas comment les deux choses peuvent avoir du sens. Vittorio plisse les lèvres et une expression presque amusée passe fugacement sur son visage. — Tu as besoin de savoir au profit de quoi est cet événement pour décider si tu l'aimes ? — Il revient au sujet initial.

— C'est très beau. — Je hausse les épaules. — Et luxueux. — Ses yeux se plissent avant qu'il ne hoche la tête et ne regarde ensuite sa montre-bracelet. Ce n'est pas la première fois qu'il le fait.

— Don Vittorio. — C'est la première personne ce soir à le saluer non pas en tant que Monsieur Cataneo, mais avec son titre dans la mafia.

Ma colonne vertébrale se raidit à cette constatation évidente. Vittorio tire discrètement ma main, me commandant silencieusement et subtilement de revenir à ses côtés. J'obéis en un clin d'œil.

L'homme d'une cinquantaine d'années s'approche de nous, seul, une main dans la poche de son pantalon et l'autre tenant un verre de whisky. Ses yeux sont verts, presque bruns, et ses cheveux foncés ont quelques mèches grisonnantes. Son corps est athlétique et son sourire est faux.

— Don Felippo — Vittorio le salue d'un ton sec, très différent de la cordialité que l'homme devant nous avait lui-même insufflée dans sa voix.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici — dit l'invité.

— Je ne savais pas que tu suivais mon agenda.

— Un entrepreneur si prospère. Toute l'Italie a les yeux sur toi, Don Vittorio. — Le sourire qui se dessine sur le visage de Vittorio après ce commentaire est assez froid pour glacer mes veines.

— Certains devraient en garder deux, voire trois. — Je ne sais pas de quoi les deux hommes parlent, mais cette conversation est certainement loin d'être aussi amicale que toute personne la regardant pourrait le penser.

Un sourire qui ne touche pas les yeux se dessine sur les lèvres de ce Don Felippo avant que, sans aucune cérémonie, son attention ne se pose sur moi. Son regard vert foncé déshabille presque mon corps avant de rencontrer mes yeux.

— Enchanté... — il dit en tendant la main paume vers le haut, apparemment en attente que, en plus de lui dire mon nom, je lui donne ma main pour qu'il l'embrasse.

Je me serre encore plus contre le bras de Vittorio, effrayée par le manque de pudeur avec lequel l'étranger me regarde. L'épisode de la nuit dernière envahit mon esprit, retournant mon estomac et faisant faillir ma respiration.

Vittorio change de position, tournant son corps et collant le devant de son corps contre le côté du mien avant que son bras n'entoure ma taille. Pourtant, Felippo continue de me regarder comme s'il avait l'intention de me dévorer pendant un certain temps avant de pousser un rire bas et de finalement détourner son attention vers l'homme qui a fermement enlacé mon corps.

— Bien dressée, Don Vittorio. Bravo ! Peut-être pouvons-nous profiter du fait que nous sommes dans la même ville pour que vous me montriez quelques-uns des tours qu'elle sait faire. Ce serait certainement vu comme un geste de bonne volonté.

Il me faut quelques secondes pour réaliser ce que ses paroles impliquent. Je cligne des yeux face à la violation à laquelle je suis soumise pour la deuxième fois en un peu plus de vingt-quatre heures.

Le silence s'étend trop longtemps après que Felippo a fait sa suggestion, et je lutte pour ne pas jeter un regard désespéré à Vittorio, sur le point de perdre la bataille quand il répond enfin.

— Je n'ai pas l'habitude de partager mes jouets, Don Felippo. Et je ne suis définitivement pas un homme de bonne volonté. —Je reçois un autre regard de convoitise avant que le repoussant homme ne s'en aille.

— C'est dommage. C'était un plaisir de vous voir, Don Vittorio. — Vittorio ne répond pas, se contentant de hocher la tête et, sans perdre son sourire, l'homme nous laisse seuls.

— Arrêtes de trembler. — L'ordre est donné à voix basse, en portugais et très près de mon oreille. Ce n'est qu'après cela que je réalise que je tremble vraiment.

— J-je... — je commence, mais je ferme les yeux, ayant besoin de respirer profondément pour reprendre le contrôle de mon propre corps. Le bras libre de Vittorio se lève et je sens le toucher de ses doigts sous mon menton.

— Regardes-moi, Gabriella. — J'ouvre les yeux, une paire de pierres bleues me regardant maintenant plus sombres qu'il y a quelques minutes à peine.

Il y a une dureté en elles que je ne pense pas que tout autre homme que Vittorio Cataneo serait capable d'utiliser, même si je ne sais rien à son sujet.

— Qu'est-ce que je t'ai dit hier ?

Il m'a dit beaucoup de choses, mais l'intensité de son ton et de son regard sont comme un phare, illuminant la certitude qu'il exige de moi.

— Que personne, sauf toi, n'a la permission de me faire du mal — dis-je et, aussitôt, je hoche la tête. — J'ai juste besoin d'une minute. Cet homme m'a fait peur. J'ai pensé à hier soir et... — l'explication meurt dans ma bouche, car je ne veux pas continuer à en parler.

— Il t'a fait peur — répète Vittorio, et je hoche la tête de haut en bas, acquiesçant. — Et que suis-je en train de faire pour toi maintenant, Gabriella ?

— Me calmer — je déclare l'évidence et il rit. Pas l'ombre d'un sourire, mais un rire véritable.

— Je te calme ?

— Oui. — je confirme, sans comprendre ce qu'il y a de si drôle, et Vittorio secoue la tête légèrement, le sourire rare toujours sur son visage dur.

— Ton esprit, Gabriella, est une boîte à surprises.

***

Vittorio s'éloigne avec les quatre hommes qui l'accompagnent toujours, et mon estomac tombe sans la sensation contradictoire de sécurité que sa présence à mes côtés me procure. C'était la raison pour laquelle il regardait constamment sa montre, après tout. Il n'est pas venu à la fête juste pour y être, il y a quelque chose derrière tout ça, et quoi que ce soit, cela a exigé sa présence maintenant.

Je me frotte l'un des sourcils, fatiguée du jugement constant auquel je me soumets et qui ne fait que s'intensifier lors de mes retrouvailles avec cet homme et tous les sentiments qu'il éveille en moi ou non.

Seule dans un coin de l'immense salon, je regarde à gauche et à droite, Felippo n'est nulle part à proximité, et cela seul est un soulagement. Je fais la moue et bouge mes lèvres sans arrêt, joignant les mains derrière le dos. Je laisse mes yeux parcourir la fête, jouant mentalement au même jeu que Rafaella et moi avons fait hier après-midi. Je regarde les robes des femmes et décide lesquelles j'aurais emmené aux toilettes et les forcerais à se déshabiller pour que je puisse prendre leurs vêtements pour moi. Il ne me faut pas plus de dix minutes pour m'ennuyer. Clairement, c'est un jeu pour deux personnes.

Je ne devrais pas partir d'ici tant que Vittorio n'est pas revenu, il a été très clair là-dessus, mais le bar est si proche... et, pour une raison quelconque, les serveurs qui passent près de moi ne portent que des boissons alcoolisées sur leurs plateaux. Au bar, je pourrais demander une autre Coca-Cola, ou peut-être un jus. *"Un succo d'arancia, per favore "* [74]Je répète la commande dans ma tête avant de regarder par-dessus mon épaule dans la direction où Vittorio a disparu, aucun signe de lui.

Évidemment, je n'ai pas reçu d'explication sur l'endroit où il est parti ou sur combien de temps il va prendre, juste l'ordre de ne pas bouger jusqu'à son retour. Je fais un pas vers le grand "U" sur le côté gauche du salon, et le monde ne s'effondre pas sur ma tête, alors un autre, et encore un autre et un autre jusqu'à ce que je me retrouve avec les mains à plat sur un comptoir miroir.

— *Ciao*. — Le barman me salue, et je lui souris gentiment.

— Ciao. *Un succo d'arancia, per favore.* — je demande et je me sens particulièrement fière quand il acquiesce, parce que c'est un Italien complètement inconnu qui a compris tout ce que j'ai dit, même si ce n'étaient que six mots.

Je reçois mon jus et décide de le boire au bar même. Il est assez bon pour que je demande un autre avant de retourner à l'endroit où Vittorio m'a laissée. Je tapote mes ongles non vernis sur le comptoir miroir et, par-dessus le verre, je regarde une partie du salon que je n'avais pas encore vue.

Il y a quelques grands tableaux accrochés au mur et je me demande où sont les œuvres d'art de ce musée. Ils ont vidé l'espace pour cette fête et où sont allés les objets qui étaient habituellement ici ?

Un homme grand et chauve me sort de mes divagations quand il s'arrête à côté de moi au bar. D'un ton brusque, il appelle le barman, qui était occupé de l'autre côté, mais le serveur se tourne

vers lui et le sert cordialement. Je pose mon verre sur le comptoir et fronce les sourcils.

Comme attiré par mon jugement silencieux, le nouvel arrivant tourne son regard vers moi et je me prépare à me retourner et à partir, même si je n'ai pas encore fini mon jus, avant de me retrouver dans une situation que je n'avais pas cherchée. Cependant, le visage de l'homme devient dénué d'expression dès qu'il pose les yeux sur moi. Il cligne des yeux avant de les écarquiller.

— Mon dieu ! s'exclame-t-il d'une voix grave et surprise.

— Excusez-moi, demandé-je en italien, tout comme a été l'exclamation que je viens d'entendre, déjà en train de reculer, mais l'homme attrape mon bras, et maintenant ce sont mes yeux qui s'écarquillent.

C'est la troisième fois en moins de vingt-quatre heures que mon espace personnel est terriblement envahi. Mais est-ce possible ? Je me dis que je n'ai pas besoin de m'inquiéter, si Vittorio est là pour un rendez-vous, cela signifie que quelqu'un sait qui il est. Je suis en sécurité, je me répète mentalement, bien que les battements soudainement frénétiques de mon cœur semblent être en désaccord avec cela.

— Mon dieu ! Tu es... — commence-t-il à dire, et tout comme hier soir, un soulagement m'envahit lorsque qu'une voix plus forte se fait entendre, interrompant celle qui me terrorise, et cette fois, ce n'est pas celle du *consigliere*.

— Je te conseillerais de retirer tes mains de ce qui m'appartient, Massimo. Et tu peux considérer ces mots dans le sens le plus large possible, déclare Vittorio en m'enlaçant la taille avec son bras. Tout en moi se détend immédiatement.

Massimo laisse tomber la main qui me retenait le long de son propre corps, et son regard passe de surpris, ou quoi que ce soit qu'il ressente pour penser qu'il avait le droit de me toucher sans ma permission, à une pure et brûlante haine. La façon dont il regarde mon accompagnateur donne l'impression qu'il tuerait Vittorio rien qu'avec la force de la pensée s'il le pouvait.

— Don Vittorio, finit-il par dire.

— Massimo Coppeline — répond le Don, et le vieil impoli et effrayant ne fait que hocher la tête avant de tourner les talons et de partir.

Je suis ses pas du regard jusqu'à ce que l'homme que je ne peux pas décider s'il est mon tortionnaire ou mon sauveur se place devant moi. Il jette un coup d'œil à la présence derrière moi, et je suppose que c'est l'un de ses hommes, mais Vittorio ne tarde pas à concentrer toute son attention sur mon visage.

— J'ai dit que tu ne devais pas bouger — dit-il maintenant en portugais, et j'avale difficilement ma salive. Je pense que cette fois-ci, ce sera le tortionnaire, alors. Merde !

# 26

## *VITTORIO CATANEO*

Le visage espiègle de la jeune fille me donne envie de pouvoir lire ses pensées. Tout d'abord, elle dit que je la calme et, maintenant, ça. Il y a quelque chose de vraiment bizarre dans la tête de cette fille et, contre toute attente, contre tout ce que je connais de moi-même, au lieu de m'irriter, cela m'a rendu curieux de découvrir jusqu'où son manque de sens de préservation peut aller.

C'est elle qui a amené Gabriella en Italie, après tout. Son absence totale de lui. Chaque fois que le commentaire de Cesare sur le fait que j'ai un nouvel animal de compagnie prend tout son sens.

Je ne me suis jamais considéré comme un chasseur. Un contrôleur, certainement, mais la poursuite n'est pas quelque chose pour laquelle j'ai la patience nécessaire. Cependant, je ne sais pas si on peut encore l'appeler ainsi lorsque la proie marche volontairement droit dans la gueule du prédateur. Peut-être que le nom est juste observation.

Elle a tellement de facettes différentes qu'il est impossible de ne pas être attiré par l'observation. La fille fatiguée, la résignée, la fragile, la soumise et, apparemment, la rigolote aussi. Sans parler, bien sûr, de la fille assez forte pour renoncer facilement au contrôle. Après la nuit dernière, je pensais qu'aujourd'hui je devrais faire face à une femme repliée sur elle-même, encore émotionnellement touchée. Cependant, même après l'approche de Don Felippo, Gabriella semblait parfaitement en sécurité, comme si l'incident de la veille n'avait tout simplement pas affecté sa capacité à faire confiance. Ensuite, lorsque le Don de la Cosa Nostra nous a tourné le dos, elle m'a dit que je la calmais. J’ai déjà été accusé de susciter beaucoup de sensations, mais le calme, ce n’était certainement pas l'une d'entre elles.

— Je suis désolée. — Les mots bien connus sortent de sa bouche avec une facilité sans pareille. Je commence à me demander si elles veulent vraiment dire quelque chose.

— Nous partons — je préviens, en lui faisant signe de passer devant. Gabriella regarde le verre de jus d'orange sur le comptoir et ensuite moi. Elle le fait deux fois de plus avant de soupirer longuement. *Il n'y a pas d'oranges à la cantine ?* — Termine ton jus, Gabriella.

Le sourire qui illumine son visage n'a aucun sens. La fille qui est venue me rencontrer complètement bouleversée hier soir est la même femme qui marche à mes côtés comme si elle était dans l'endroit le plus sûr du monde, puis tremble sous le regard lascif d'un inconnu. C'est aussi la même fille dont tout le visage s'illumine parce qu'elle a reçu la permission de finir de boire un verre de jus. Vraiment aucun sens.

Gabriella boit le jus jusqu'à la dernière goutte et se retourne, faisant juste un pas avant de s'arrêter et de me regarder par-dessus son épaule. La vision est intéressante, j'admets, je sais que c'est juste une autre raison pour laquelle je vais en enfer.

La robe rouge a un décolleté profond dans le dos, jumeau de celui de devant. Les cheveux lâchés tombent sur les épaules et le regard soumis sur son visage, attendant des instructions, me fait gratter la gorge. Je l'attrape d'un seul pas et accroche mon bras au sien.

Ce n'est que lorsque je suis assis sur la banquette arrière de la limousine et que Dario me fait

un signe de tête affirmatif que je me souviens que les courbes de Gabriella et ses attitudes curieuses ne sont pas les événements les plus importants de la soirée.

La présence de Massimo Coppeline et son intérêt à peine dissimulé pour ma compagnie le sont. Sans parler de la réunion qui m'a amené à cet événement. Gabriella me distrait, je le remarque avec surprise, car ce n'est pas un mérite que beaucoup de choses ou de personnes peuvent se vanter d'avoir. Aucune autre chose ou personne que je me souvienne, en fait.

Je plisse les yeux sur la fille qui, comme à chaque fois qu'elle était dans une voiture avec moi, a l'attention rivée sur les fenêtres, observant chaque centimètre de route et de lumières que nous laissons derrière nous alors que nous avançons dans les rues romaines.

— Nous retournons à la cantine ? — elle demande en italien alors que nous passons devant l'hôtel et, étant donné que je suis en train d'avouer des choses, la façon dont ses lèvres se pincent en une moue quand elle parle ma langue est sûrement une distraction.

— Oui — je réponds et, répétant la même réaction à toutes les réponses que je lui ai données aujourd'hui, elle me regarde encore pendant deux secondes, attendant une explication après cela. En réalisant que cela ne va pas se produire, elle se tourne à nouveau vers la fenêtre.

Quelques minutes après le décollage de l'avion, Gabriella s'endort.

***

— Informez les hommes qu'elle déménage — préviens-je Tizziano, alors qu'il s'adosse à la chaise en face de mon bureau.

Je tambourine du bout des doigts sur le dessus en bois, le son se perdant dans le bruit de la pluie battant contre les fenêtres quelques mètres plus loin. Mes yeux se fixent sur le paysage d'un jour nuageux et j'hoche la tête, approuvant mes propres pensées.

L'odeur du bois recouvrant les murs, le sol et le plafond de mon bureau est une présence solide et familière, tout comme celle flottant à travers la boîte de cigares sur mon bureau.

— Tu sais que ce n'est pas nécessaire, n'est-ce pas ? Personne n'oserait essayer de la toucher à nouveau.

— Ce n'est pas la seule raison.

— Alors tu vas vraiment aller de l'avant avec ça ? — demande mon frère, mais je refuse de répondre à nouveau. — Ne me méprends pas, je pense que c'est un plan amusant, je suis juste surpris que tu le mettes en pratique.

— De toutes les personnes, si quelqu'un trouvait ça amusant, ce serait toi, Tizziano.

— Ton plan consiste essentiellement à t'amuser lors de fêtes et d'événements pendant les prochaines semaines. Qu'y a-t-il de pas amusant là-dedans ?

— Tu as utilisé les mots fêtes et événements dans cette phrase, n'est-ce pas ?

— Je ne sais vraiment pas comment il est possible que nous soyons frères. Le commentaire attire mes yeux vers lui, car c'est une question constante dans ma tête.

— C'est le chemin le plus court vers mon objectif.

— Tu es un enfoiré qui adore les jeux mentaux, voilà ce que tu es. —Je ne le nie pas, car c'est vrai.

— Ta richesse de vocabulaire m'impressionne toujours. — Le sous-chef sourit sans aucune gêne et je secoue la tête, niant. — Fait circuler les nouvelles, Tizziano. À l'intérieur et à l'extérieur des murs.

— Considère comme fait, Don— déclare-t-il.

Des coups légers sont frappés à la porte avant que Luigia n'entre dans mon bureau. La femme âgée vit chez mes parents depuis avant ma naissance. Luigia nous a vus, mes frères et moi,

grandir, elle a aidé ma mère à nous élever jusqu'à ce que la Sagrada prenne en charge notre éducation, en fait.

Avec son costume sombre habituel, elle se tient debout devant mon bureau, gardant les yeux sur le tapis imprimé sous ses pieds et les mains jointes devant elle.

— Don Vittorio, Tizziano — elle salue, et mon frère la regarde par-dessus son épaule.

— Cara mia — répond-il à son salut de manière amicale, comme il traite la plupart des employées de la maison.

La petite fraction restante, il les baise. J'ai perdu le compte du nombre de fois où j'ai dû supporter les plaintes de ma mère parce que son deuxième fils pensait que ce serait une bonne idée de se faufiler entre les jambes de l'une d'elles.

— Assis-toi. — Elle obéit et lève les yeux vers moi.

— Parles-moi de Gabriella. Comment se sont passées les dernières semaines ? — j'ordonne, et mon frère croise les jambes, en appuyant une cheville sur son genou.

— Je voudrais prendre la responsabilité du départ de la jeune fille, Don Vittorio. Elle m'a demandé la permission, je ne pensais pas que ce serait un problème de la laisser aller au village avec la jeune Rafaella. J'assume la responsabilité de ce qui s'est passé.

Mon expression neutre ne trahit pas la surprise que je ressens. Aussi loin que je me souvienne, c'est la première fois que la gouvernante entre dans mon bureau pour intercéder en faveur de quelqu'un, et le fait que cette intervention n'ait pas été sollicitée par moi ou par la personne défendue doit également être considéré comme intrigant.

— Les seuls responsables de ce qui s'est passé sont les hommes qui ont déshonoré leurs serments, Luigia. Et ils ont eu ce qu'ils méritaient. — Je fais une pause, et elle hoche la tête. — Maintenant, dis-moi ce que je veux savoir.

— La jeune fille est assidue, travailleuse et très dévouée, Don. En un mois et demi, elle a appris la routine de la maison, exécute les tâches qui lui sont confiées à la perfection et parle déjà assez bien l'italien pour ne pas faire d'erreurs. Elle a même aidé à soulager les douleurs de la *signora* Anna.

— Mamma ? — Tizziano interrompt pour la première fois.

— La jeune fille a fait une tisane pour la signora lors de sa dernière crise, il y a quelques semaines. Elle a dit qu'elle préparait cette même tisane pour sa sœur malade. J'étais méfiante au début, mais les cuisinières ont assuré qu'elles avaient assisté à la préparation des herbes et qu'aucun ajout étrange n'avait été fait. C'était juste le mélange qui était inhabituel. La *signora* a pris la tisane et en quelques heures, elle a ressenti un soulagement des douleurs. Le lendemain, elle pouvait même marcher.

Je fronce les sourcils, entendant l'histoire pour la première fois, ce qui confirme que maman évite le sujet Gabriella à des fins très spécifiques. Elle détestera ce qui est sur le point de se passer, alors qu'elle serve de punition.

— Qui lui enseigne l'italien ?

— La jeune Rafaella, la fille de la cuisinière Sofia. Elles sont devenues amies.

— Celle qui vient de rentrer des États-Unis ?

— Exactement, Don.

— Gabriella s'est-elle retrouvée dans des ennuis ces dernières semaines ?

— Non, Don. Certaines des domestiques l'ont provoquée dès son arrivée, mais la jeune fille n'a jamais réagi, n'a jamais rien fait pour causer des problèmes.

— Tu lui fais confiance, Luigia ? — je demande et, à ma grande surprise, la réponse vient

beaucoup plus vite que je ne l'aurais imaginé.

— Je fais confiance. Quand la fille est arrivée, j'ai entendu des rumeurs parmi les soldats. J'étais inquiète, mais la seule personne que Gabriella était prête à blesser était elle-même. — La dernière déclaration plane dans l'air comme une feuille emportée par le vent. Tizziano lève les sourcils tout en tapotant son doigt contre sa propre cuisse.

— Et pensez-vous que cela a changé ?

— Je pense qu'elle est en train de découvrir qu'elle a d'autres options. L'amitié de Rafaella lui a fait beaucoup de bien.

— Où dort-elle ?

— Dans la salle de réception de votre père, Don.

— Déplacez-la dans mon aile. — Donnai-je l'ordre, et Luigia laisse la surprise se lire sur son visage pendant seulement quelques secondes avant de la dissimuler.

— Quelle zone ? La zone de réception ?

— Non. La principale. — Plus de temps de silence que nécessaire s'écoule avant que la gouvernante ne me donne la réponse que j'attendais.

— Ce sera fait, Don.

— Très bien. C'est tout — déclarai-je, et Luigia se lève. Elle fait une brève révérence et se dirige vers la porte, mais se retourne avant de l'ouvrir pour sortir. La gouvernante semble hésiter à partir ou à rester, elle jette un regard incertain à Tizziano avant de prendre une décision.

— Il y a une autre chose, Don Vittorio.

— Quoi ?

— La jeune fille n'utilise pas le lit.

— Que voulez-vous dire ? — demandai-je, me penchant contre le dossier de la chaise.

— Elle dort par terre depuis son arrivée. — J'essaie de me rappeler de tout indice de cela pendant la nuit que nous avons passée à Rome, mais je n'ai pas visité la chambre où Gabriella a dormi, donc je ne pourrais pas savoir.

— A-t-elle dit pourquoi ? — demandai-je, sans comprendre.

Dans l’espèce de « maison » où Gabriella vivait auparavant, il y avait seulement un petit lit, occupé par sa sœur malade. La fille aurait dû être reconnaissante pour le grand matelas qui lui avait été donné, mais pour cela, elle aurait dû faire sens, et, une fois de plus, Gabriella prouve que c'est une chose qu'elle refuse de faire.

— Non. Mais son lit n'est jamais défait, les draps sont changés à cause de la poussière commune, pas du contact du corps. Elle utilise les draps de rechange pour couvrir le tapis — explique-t-elle.

Je pourrais croire que c'est juste une préférence étrange si, en regardant dans les yeux de Gabriella, il y a des semaines dans cette cabane sale, je n'avais pas vu tant de son âme. Lorsque la mort est votre travail, c'est une compétence que vous développez. La bambina refuse le lit parce qu'elle ne se trouve pas digne de lui, je mettrais mon titre en jeu pour ça.

— À partir de demain, Gabriella ne travaille plus dans l'aménagement.

— Devrais-je lui confier d'autres tâches, Don Vittorio ?

— Non. — La femme cligne des yeux et tord ses doigts dans un geste nerveux avant de se retourner et de sortir de mon bureau.

Je baisse les yeux vers l'écran de l'ordinateur, la photo agrandie là-bas, prise il y a longtemps, est la preuve vivante que parfois, le destin aime jouer des tours appelés coïncidences. Les informations que Dario m'a données la nuit dernière, juste après avoir fermé la porte de ma

cabine dans l'avion, seraient difficiles à croire si elles n'étaient pas impossibles à nier.

Massimo Coppeline nous a accusés pendant des années d'avoir assassiné sa fille et sa petite-fille, qui était encore dans le ventre de sa mère, et ensuite d'avoir fait disparaître les corps des deux. Cependant, le fait est que la Sagrada n'était non seulement pas responsable de ces décès, mais n'a jamais réussi à découvrir qui l'était.

Aujourd'hui, après avoir été témoin de tous les efforts de Massimo pour nous nuire, il est difficile de croire que la certitude erronée du vieil Coppeline n'a pas été semée. Quiconque a assassiné sa progéniture ne l'a pas fait par hasard, et n'a pas non plus empêché qu'il retrouve les corps sans raison. Ils voulaient qu'il nous blâme. Ils voulaient qu'il, en tant que porteur de l'immunité que peu possèdent, abandonne le statut de notre allié pour assumer celui de notre ennemi.

Mais ce que personne ne s'attendait, c'est qu'au moment le plus critique de cette inimitié, lorsque Massimo aurait pu porter le coup le plus fort jamais porté contre nous, j'aurais entre mes mains la seule chose qu'il puisse désirer.

Sur l'écran de mon ordinateur, les yeux sombres de Gabriella me fixent dans la version numérique d'une photographie jaunie par le temps. Le petit corps courbé a une courbe que je n'ai pas vue en direct et que je ne verrai probablement jamais : le ventre gonflé par une grossesse de neuf mois.

La ressemblance est presque incroyable, la Brésilienne est une copie fidèle de Martina Coppeline, fille de Massimo, et je ne suis pas étonné de l'état de stupéfaction dans lequel voir Gabriella l'a mis.

Si elle était vivante, sa petite-fille aurait exactement le même âge que la Brésilienne. Il n'est pas non plus étonnant que la haine absolue avec laquelle l'homme m'a regardé lorsque je suis arrivé en lui disant de retirer les mains de ce qui m'appartenait. À ce moment-là, la certitude que Massimo portait en lui depuis dix-huit ans a obtenu une preuve incontestable. C'est dommage pour lui que, pour récupérer sa petite-fille, il doive renoncer à toute cette haine et me remettre tout ce que je dirai vouloir en échange.

Gabriella Matos est en effet une fille obéissante. Je lui ai dit de faire en sorte que sa vie vaille quelque chose, et elle l'a fait. Beaucoup plus et en beaucoup moins de temps que je n'aurais cru possible, en fait.

Bravo, Gabriella ! Bravo !

# 27

## *GABRIELLA MATOS*

Je frotte mes mains sur la jupe de l'uniforme lorsque Luigia entre dans la cuisine à la fin de la journée de travail. Rafaella et moi échangeons un regard appréhensif, je n'avais pas encore vu la gouvernante de toute la journée, ce qui signifie que le moment où je découvrirai sa réaction aux événements récents est probablement maintenant.

Rien de ce qui s'est passé n'était de ma faute, et savoir que Vittorio le sait devrait me suffire, mais la vérité est qu'à un moment donné, l'opinion de Luigia est devenue importante pour moi.

J'ai commencé à admirer cette femme qui dirige un véritable château d'une main de fer, prenant son travail tellement au sérieux que personne sous ses ordres n'a la chance de faire autrement. Je détesterais qu'elle me blâme, je détesterais qu'elle ne comprenne pas que j'ai été la victime.

— Je n'ai pas toute la nuit, Gabriella — Luigia dit lorsque je ne bouge pas, et c'est seulement à ce moment-là que je comprends qu'elle attend de me conduire à la chambre. Eh bien, au moins nous allons le faire en privé.

Rafaella tend la main et serre la mienne, je lui souris faiblement avant de suivre la gouvernante. Nous traversons les couloirs déjà familiers menant de la zone de service de l'aile de *Signora* Anna à une petite porte latérale donnant un accès alternatif aux quartiers des invités. Cependant, Luigia passe devant cette porte, et je fronce les sourcils.

— *Signora* Luigia — j'appelle, et elle me regarde par-dessus l'épaule, mais ne s'arrête pas de marcher. — La porte — je l'avertis.

— Je suis vieille, pas aveugle. Je sais où je vais. — J'ouvre la bouche pour protester, mais à quoi bon ?

Je hausse les épaules et continue simplement à la suivre. Cependant, lorsque Luigia commence à monter les escaliers menant à l'aile de Vittorio de la maison, je m'arrête. La gouvernante monte quelques marches avant de réaliser que je ne la suis plus.

Elle tourne juste la tête et, encore une fois, me regarde par-dessus l'épaule. J'ai l'impression de voir quelque chose comme de la pitié dans ses yeux avant qu'elle ne parle.

— Tes jambes ont arrêté de fonctionner ?

— E-e-eh... — je bafouille. — Non.

— Alors pourquoi tu as arrêté de marcher ? — Mes épaules se replient lorsque j'expire et, sans autre choix, je monte les escaliers.

L'aile de Vittorio n'est pas très différente des autres, elle possède plus de salles communes que de chambres privées, et Rafaella m'a dit un jour que cela avait l'habitude d'être l'aile de Signora Anna et de Don Francesco, mais lorsque Vittorio est devenu le Don, les parents ont dû déménager. Je trouve cela très étrange, mais évidemment, personne ne m'a demandé mon avis.

Mon cœur et mon estomac font des loopings lorsque Luigia, au bout du couloir menant aux zones privées et de visite, tourne en direction de la zone où je sais que se trouve la chambre de Don.

Je n'ai jamais été dans l'espace de Vittorio auparavant. La gouvernante ne m'a jamais envoyée dans cette partie spécifique de la maison, cependant, à moins que l'occupation des zones de Vittorio soit l'opposé des trois autres ailes de la maison, à gauche se trouvent les visiteurs et à droite les résidents. Dans ce cas, le seul résident.

Le couloir est long et plein de portes qui sont toutes fermées. Les murs ont une teinte de bleu clair apaisante que je n'aurais jamais imaginée dans la maison de quelqu'un comme Vittorio Cataneo, mais c'est la couleur de tous les murs intérieurs de la demeure, à l'exception de ceux qui sont recouverts de papier peint.

Luigia ouvre la première porte sur notre gauche et fait signe pour que j'entre. Même si je sais que c'est un couloir de chambres, je suis toujours surprise en entrant dans l'une d'elles. J'attendais plus de travail comme punition, mais la compréhension ne tarde pas à venir et mes yeux s'écarquillent.

— *Signora* Luigia...

— Tes affaires ont déjà été amenées ici. — Elle me coupe. — Les vêtements sont dans l'armoire et tes notes sont sur le bureau. — Je cligne des yeux, la bouche ouverte, pendant plusieurs secondes avant d'être capable de dire quelque chose. L'expression sur le visage de Luigia ne dit pas grand-chose, mais ce n'est pas non plus son habituel air de mécontentement.

— Pourquoi ? Est-ce parce que je me suis mise dans des ennuis hier ? — Je ne veux pas croire en quelque chose comme ça, mais aucune autre possibilité ne me vient à l'esprit. — *Signora*, je...

— Ce qui s'est passé hier n'était pas de ta faute. — Elle m'interrompt avec une déclaration qui ne permet pas de contestation. Ma poitrine se gonfle, perdant un poids que je ne savais pas être là jusqu'à présent. Son opinion était vraiment très importante. — Rien de ce qui s'est passé hier, *bambina*, n'était de ta faute — répète-t-elle, et je cligne des yeux plusieurs fois, sentant mes yeux brûler.

— Alors pourquoi ?

— Je suis juste là pour suivre des ordres, *bambina*. C'est tout. — Le silence s'installe entre nous comme si la gouvernante me donnait le temps de digérer les informations. J'aurai besoin de beaucoup plus que quelques minutes pour le faire. — Et aujourd'hui était ton dernier jour en tant que femme de chambre. — Elle reprend la parole, cependant.

Mes yeux passent de clignotants et larmoyants à écarquillés.

— Je vais changer de fonction ? — je demande, même si je connais la réponse à cette question.

— Non, bambina. À partir de maintenant, tu es confinée à cette aile.

— Mais et mes cours ? Rafaella ? Mais et... — Tant de questions qui arrivent en même temps que la réalisation soudaine que j'avais soudainement des choses à perdre, me coupent. Je ne sais pas ce qui me choque le plus, la perte réelle ou la compréhension.

— Je suis désolée, Gabriella — Luigia dit, et je pense que c'est la première fois que je l'entends s'excuser pour quoi que ce soit envers qui que ce soit.

— Pourquoi, *signora* Luigia ? — Un sourire triste se dessine sur ses lèvres. Encore une première fois et pas de réponse à ma question.

— La chambre du Don est au bout du couloir. — Son ton est avertissant, et je comprends l'avertissement implicite : en aucun cas, n'y va. J'acquiesce lentement, sans avoir aucune idée de quoi faire, de ce que ce changement soudain pourrait signifier. — Bonne nuit, *bambina*.

— Bonne nuit, Luigia — je dis au revoir, et la femme sort de la pièce, mais ne ferme même

pas la porte.

La gouvernante laisse le passage ouvert, une métaphore parfaite pour ce qui est sur le point de se passer avec la boîte noire que j'avais enterrée au fond de ma poitrine. Parce que ce n'était pas sous terre que je la gardais isolée, c'était sous l'infini des tâches quotidiennes, sous les affaires triviales, le chaos de la cuisine et les cours d'italien. Mais seule, étant la seule à devoir faire face au vide de ma propre tête, je ne sais pas combien de temps il faudra pour que tout ce que j'ai ignoré et caché éclate simplement, de l'intérieur vers l'extérieur.

***

A aile n'est pas vraiment différente des autres, je réalise après avoir ouvert la cinquième porte. Je sors de la chambre avant de commencer à réfléchir.

La pièce est encore plus grande que celle où j'ai été logée auparavant. Le lit est plus grand, le tapis imprimé est moelleux, le lustre au plafond ressemble à une méduse géante et, si je pensais que la vue précédente était à couper le souffle, celle-ci est impossible à décrire.

D'en haut, les vignes déjà pleines de mouvements de la récolte sont encore plus belles que du niveau des yeux et, à ma surprise, en entrant dans la salle de bain, j'ai trouvé la même sainte que celle de l'autre. Le même regard réconfortant et les mêmes bras tendus m'accueillent depuis la fenêtre.

Mais après tous mes rituels quotidiens, après avoir doublé le sol et m'être préparée à dormir, j'ai roulé d'un côté à l'autre du tapis moelleux et je n'ai pas réussi à m'endormir. Les questions inconfortables ont commencé à surgir, et j'ai décidé que risquer de rencontrer Vittorio, puisque je me promènerais délibérément dans sa maison, était un scénario beaucoup moins problématique que le chaos dans ma propre tête.

Vêtue d'un pantalon léger et d'un t-shirt, j'entre dans une autre salle de séjour fine et classiquement décorée. Le mobilier provençal est sculpté dans du bois et les cadres de tableau sont dorés. Le papier peint est ivoire et plein d'arabesques, et les canapés et fauteuils sont sombres, principalement en cuir. Je passe mes doigts sur les surfaces, ressentant la sensation de chacune d'elles sur ma peau.

— T’aimes ce que tu vois ? — La voix profonde demande en italien, me faisant sursauter au point de pousser un cri et de mettre la main sur ma poitrine. Je me retourne, les yeux écarquillés, et je trouve Vittorio, debout dans l'encadrement de la porte du salon.

Des mètres et des mètres nous séparent mais ma respiration reste suspendue dans l'air lorsque mes yeux se posent sur lui. L'homme, silencieux comme un panthère, me regarde avec un visage impassible, comme toujours.

— J'aime — je finis par dire, retrouvant enfin ma propre voix.

— Je vois que tu fais déjà le tour ?

— Puis-je poser une question ?

— Une deuxième question, tu veux dire. — Je roule des yeux pour le jeu de mots auquel je n'ai jamais eu de patience. Dans l'une de ses rares démonstrations d'émotion, Vittorio hausse un sourcil.

— Puis-je ?

— Maintenant c'est une troisième. — Il ajoute, semblant prendre plaisir à me taquiner. Je plisse les yeux.

— Pourquoi suis-je ici ? — Vittorio sourit, apparemment amusé par ma question, ou peut-être est-ce à cause de mon audace à poser la question. Il est probable que ce soit la deuxième.

— Tu as dit que je pouvais poser des questions.

— Je n'ai jamais dit cela. Je n'ai pas non plus dit que je répondrais.

— Puis-je demander quelque chose alors ?

— Une quatrième chose, tu veux dire. — Mes narines se gonflent lorsque tout l'air qui était dans mes poumons est expulsé par elles.

— Puis-je continuer à travailler comme femme de chambre ?

— Non. — J'ouvre la bouche pour protester, mais son regard est aussi définitif que le seul mot qui est sorti de ses lèvres.

— Et mes cours d'italien ? Puis-je continuer ?

— Que vas-tu me donner en échange ?

— Quoi ?

— Tu me fais une demande, et j'ai cru que nous avions établi que je ne suis pas un homme généreux, Gabriella. Si tu veux ma permission pour continuer tes cours d'italien, tu dois me donner quelque chose en échange.

— Mais je n'ai rien qui pourrait t'intéresser.

— Alors je te suggère de trouver quelque chose et je suggère que tu le fasses rapidement, sinon ma disposition à négocier pourrait disparaître — déclare-t-il simplement, et je fixe la porte d'où il sort sans se dire au revoir.

Que pourrais-je donner à un homme comme lui ?

***

La maison est pleine.

Je me sens comme dans une émission de télé-réalité alors qu'une version bien pire de ce qui s'est passé dans la chambre d'hôtel se déroule autour de moi et je ne peux rien faire, sauf rester immobile, comme une poupée.

Des tissus sont placés sur ma peau, quelque chose à propos de définir une palette de couleurs. Que devrait signifier cela ? Quelqu'un soulève les pointes de mes cheveux et dit, horrifié, qu'il n'a jamais rien vu dans un état aussi déplorable. C'est le chaos des cuisines multiplié par mille, et je suis en plein milieu.

Peu après le déjeuner, Luigia est arrivée ici, suivie par une foule de professionnels qui apportaient avec eux des portants de vêtements, des boîtes et des valises sans fin. Depuis lors, il y a une personne pour répondre à chaque besoin que je ne savais pas avoir.

Pour une raison quelconque, Vittorio a décidé de me rénover, exactement comme il le ferait avec une vieille maison, et tout ce que je peux faire, c'est regarder, parce que même comprendre tout ce qui se dit est une tâche impossible. Ils parlent tous ensemble et fort. Je vais probablement finir la journée avec un mal de tête.

Quand le coiffeur soulève une boîte de teinture blonde, je crie littéralement un "non" en italien, ajoutant ma voix à la cacophonie de sons explosant autour de moi. Je voulais tellement que Rafaella soit ici. Le désir en éveille un autre. La boîte noire, dans sa danse traditionnelle d'opportunités, vibre.

Raquel détesterait ça. Elle se plaindrait de tout, demanderait pourquoi elle passerait par tout cela juste pour que quelqu'un lui dise qu'elle est belle. Trop tard, je réalise que j'ai ouvert une petite fissure pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la boîte. Les sentiments emprisonnés en elle se rebellent, ricochant dans ma poitrine, exigeant autant de liberté que la situation hypothétique dans ma tête en a reçu.

Je ferme les yeux et serre les dents, je respire profondément et je vide mon esprit jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour aucune pensée. Ni du présent, ni du passé, ni d'un avenir qui

n'existera jamais. La boîte est fermée maintenant.

J'ouvre les yeux et, cette fois, je regarde dans le miroir, je regarde mes mensurations être prises, mes couleurs être choisies, et tout le reste impliqué dans la rénovation d'une personne être fait avec mon corps. Ça ne me semble pas aussi effrayant que je le pensais.

Alors que les heures passent et que les changements sont accueillis par mon reflet, je ne sais pas qui est la personne me regardant dans le miroir, mais j'étais aussi impatiente de ne plus reconnaître la fille au regard abandonné qui me regardait avant, donc tout va bien.

***

C'est une idée idiote, je sais que c'est le cas, mais je n'ai pas pu m'arrêter à temps pour éviter l'embarras. Je regarde l'assiette sur la table, fixant les petites boules brunes enrobées de pépites de chocolat. L'odeur du dessert emplit toute la maison.

Après deux jours entiers à me creuser la tête sans savoir ce que je pourrais donner à Vittorio en échange de sa permission pour mes cours, j'ai eu une idée pas si brillante que ça : lui offrir quelque chose auquel je pense qu'il n'a pas un accès facile : des *brigadeiros*.[75]

L'aile de Vittorio est complètement dépourvue de personnel. Mis à part les femmes de chambre qui viennent pendant la journée, il n'y a ni cuisiniers ni gouvernante ici, bien que l'arrière cuisine soit pleine. Et après des semaines passées dans les cuisines, je sais que les brigadeiros ne sont pas un dessert courant sur la table de la *signora* Anna. Depuis que je suis arrivée, du moins, je n'en ai jamais vu.

Maintenant, alors que j'attends avec impatience son retour du traditionnel dîner familial des Cataneo, je tape des pieds sans relâche contre le sol, car au cours des deux dernières nuits, je n'ai pas vu Vittorio, donc il y a de fortes chances que ma tentative ridicule ne puisse même pas être mise en pratique.

Le temps passe lentement jusqu'à ce qu'il apparaisse en haut des escaliers du niveau à aire ouverte. Le changement d'expression sur son visage se limite à un froncement de sourcils lorsqu'il sent l'odeur envahir tous les coins de sa maison.

— Bonsoir — je salue et Vittorio s'approche, toujours méfiant, de la cuisine aux placards blancs et au plafond de verre.

— Qu'est-ce que c'est ? — Il passe le salut poli.

Son regard ne s'attarde pas sur moi plus longtemps que nécessaire, même si c'est la première fois qu'il me voit depuis ma transformation. Son indifférence ne me surprend pas, mais je me demande quel était le but de la chose ? J'avais envisagé que Vittorio en avait simplement assez de voir ma négligence et, puisque nous serions maintenant une sorte d'étranges colocataires...

— Brigadeiro.

— Brigadeiro ?

—Brigadeiro. — L'inclinaison légère de la tête trahit son impatience

typique, et je pince les lèvres pour cacher un sourire. Si j'essaie d'obtenir quelque chose de cet homme, rire de lui n'est pas une bonne idée.

— Et qu'est-ce que c'est que ce "brigadeiro" ?

— Un dessert brésilien fait avec du lait concentré.

— Lait concentré ?

— Oui.

— Gabriella — il m'avertit, et cette fois, une simple moue ne suffit pas, je dois mordre ma lèvre pour retenir un rire.

C'est à mon tour de pencher la tête, je regarde Vittorio et je suis une fois de plus hantée par la

constatation insistante que, même si je perçois à quel point cet homme est intimidant dans chaque centimètre, je ne peux pas me sentir effrayée par lui. Même après tout ce que je l'ai vu faire, même après tout ce à quoi il m'a soumise, il doit vraiment y avoir quelque chose qui cloche avec moi.

— Le lait concentré est un autre dessert brésilien — j'explique, craignant que Vittorio puisse simplement m'abandonner ici seule, sans me donner la permission dont j'ai besoin, si je le fais attendre une seconde de plus.

Je ne lui explique pas que c'est une version alternative du dessert parce qu'évidemment, il n'y avait pas de lait concentré dans son arrière cuisine. Mais, étant pauvre, j'ai dû être créative et j'ai appris depuis longtemps à faire ma propre version de lait concentré. C'est ce que j'ai fait aujourd'hui, mais l'intention est ce qui compte. N'est-ce pas ? De plus, c'est délicieux, j'ai goûté.

— Et pourquoi as-tu fait des brigadeiros ?

— Pour toi. — Vittorio prend un moment pour considérer mes paroles.

— Pour moi ?

— Oui, pour toi. Tu m'as dit que je devais donner quelque chose en échange. J'ai fait des brigadeiros. — D'abord, il cligne des yeux, puis ses lèvres s'entrouvrent légèrement et enfin, elles s'étirent avant qu'un éclat de rire ne s'échappe de sa gorge.

C'est un son magnifique. Je l'ai entendu rire à l'événement où nous sommes allés à Rome, mais cela, c'est complètement différent. C'est le genre de son que vous n'auriez jamais imaginé possible de sa bouche. Il est simplement l'opposé absolu de la violence que la présence de Vittorio émane constamment.

Rauque, profonde et grave, son rire est contagieux et, dans une scène qui n'a aucun sens, je me surprends à le refléter jusqu'à ce que nous riions tous les deux, dans la cuisine de sa maison, parce que je lui ai fait des brigadeiros. Lorsque le son s'éteint dans sa bouche, Vittorio me regarde en silence pendant près d'une minute entière avant de reculer, s'éloignant du comptoir contre lequel, à un moment donné, il était adossé.

— Tu as ta permission, Gabriella. Je vais dire à Luigia d'organiser ça. — Et après m'avoir donné cette déclaration, il tourne le dos et s'en va.

Vittorio ne goûte même pas un seul brigadeiro.

# 28

## *GABRIELLA MATOS*

Vittorio est un homme d'habitudes, ce n'est pas quelque chose de difficile à supposer. Ce n'est même pas quelque chose dont les gens autour de lui gardent le secret. Mais dès mon troisième jour à la maison, je commence à en être reconnaissante. À sept heures quarante-cinq précises, le Don se lève de la table du petit déjeuner.

Cachée dans le couloir, j'attends, sentant mon estomac gargouiller. Il regarde la table puis autour de lui. Enfin, son regard se tourne exactement dans ma direction, et je me cache encore plus, même si le mur devant moi était une garantie suffisante qu'il ne me verrait pas.

L'homme prend sa veste qui était accrochée au dossier de la chaise et la met. Peut-être que je ne devrais pas regarder le geste banal avec tant d'attention, la faim en est très probablement la coupable. Il finit enfin par partir et je respire profondément, j'attends quelques minutes pour être sûre qu'il ne reviendra pas et seulement alors, je traverse le couloir et entre dans la salle à manger.

Je suis rapide à préparer mon assiette et à manger tout ce dont j'ai envie. Un peu plus d'une demi-heure plus tard, je me trouve au milieu d'un duel de regards accusateurs avec la papaye tranchée devant moi. Elle m'accuse de gourmandise en disant, silencieusement, que j'ai déjà trop mangé, disant que le café, les pains et les céréales étaient plus que suffisants pour soutenir mon corps jusqu'au prochain repas.

Je l'accuse d'être trop beau, trop appétissant, trop coloré, je le prends simplement et le porte à ma bouche, ignorant les protestations que mon esprit créatif imagine qu'il pourrait faire. La table dressée est une nouveauté agréable, littéralement.

Je ris doucement de ma blague idiote. Je me suis toujours demandé ce que ressentaient les personnages des séries télévisées en ayant tant de choses à leur disposition et, eh bien, c'est très bien. Même si après vous avoir vu monter votre quatrième assiette, les fruits commencent à vous juger pour avoir trop mangé. Je ris à nouveau. Folle, je deviens folle, je le constate.

Et la vue devant mes yeux, quelques minutes plus tard, me fait me demander à quel point mon degré de folie est avancé. Menée par Vittorio, une file de cinq hommes, qui ne sont pas ceux qui sont toujours à ses côtés, monte les escaliers, marchant dans ma direction.

Le Don est un homme occupé, il passe beaucoup de temps dehors et quand il est à la maison, il est presque toujours enfermé dans son bureau. Est-ce un avis basé sur deux jours de cohabitation ? Ou, mieux, de non-cohabitation ? Oui, aussi. Mais qui s'en soucie ? C'est le seul que j'ai et, de plus, je ne pense pas qu'après un mois, si je suis toujours là, il va changer. C'est la première fois qu'il revient si tôt après le petit déjeuner.

Je suis juste extrêmement curieuse de ce que peut faire un chef de la mafia dans un bureau. Je n'ai pas osé essayer d'y entrer, mais j'avoue avoir déjà essayé de jeter un coup d'œil par le trou de la serrure. Pour la surprise totale de zéro personne, je n'ai rien vu, pas même la couleur du sol.

— Messieurs, voici Gabriella Matos, à partir d'aujourd'hui, votre travail.

Vittorio saute les politesses et va droit au but, comme toujours. Statique, je regarde l'équipe

de cinq hommes alignés dans la salle à manger, ma bouche ouverte est un indicateur plus que suffisant de mon incompréhension. Qu'a-t-il dit ?

Je répète les mots italiens dans ma tête. Les mots "votre travail" ont-ils un autre sens selon le contexte ?

— Gabriella ? — Je sursaute lorsque le Don appelle mon nom et je suis en plein milieu de la pensée.

Probablement, j'avais les yeux tournés vers le haut. Je laisse tomber la peau de papaye, qui était encore dans mes mains, sur mes genoux. Heureusement, j'ai décidé d'imiter les gens des séries télévisées et de mettre la serviette sur mes jambes, sinon j'aurais sali mes nouveaux vêtements en cinq minutes, dès la première fois que je les porte.

Honnêtement, je préférais les anciens et, apparemment, Vittorio, ou qui que ce soit qui contrôle ma garde-robe, le sait, car ils ont disparu. Je prends le fruit glissant et le place sur l'assiette vide devant moi.

— Oui ? Désolée, je me suis distraite — je demande et je ne manque pas de remarquer le choc sur le visage d'un des hommes. Il le cache rapidement, mais je le remarque. Vittorio me lance un regard grave et je me mords la lèvre. — Désolée.

— Tu ne sors pas de la propriété sans eux.

— Bien sûr ! — je suis d'accord immédiatement après l'hésitation précédente. Mais, juste après, je bafouille aussi, car je suis incapable d'éviter certaines humiliations. — Euh... Hum... Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Sortez. — Un mot de Vittorio et les hommes se dirigent vers les escaliers.

Seul mon cou bouge, tournant mes yeux et suivant la file indienne d'armoires. Pourquoi aurais-je besoin de gardes du corps ?

— Pourquoi aurais-je besoin de gardes du corps ? — je répète la question à voix haute. La seule alternative que je trouve en réponse à cette question a encore moins de sens que pas de réponse du tout. Où irais-je en dehors du village ? Et pourquoi aurais-je besoin de gardes du corps pour y aller ?

Je pensais que, quel que soit le caractère inhabituel de la situation, nous avions déjà établi que je me sentais en sécurité ici. Ce n'est pas comme si j'allais fuir. Je ris presque de l'idée ridicule. Où irais-je ? Pour faire quoi ? Sans documents, sans la moindre idée de l'endroit où je suis à Catane ? Sans aucune idée de rien, sauf la certitude que cet homme me pourchasserait.

Pour aucune raison en particulier, tout comme me pourchasser au Brésil n'avait aucune raison particulière. Je suis un caprice du Don, je l'ai toujours été. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans la mallette de Vittorio, mais ce n'était pas assez important pour que me poursuivre en vaille la peine.

Vittorio me fixe en silence pendant plusieurs minutes, cet homme a une vraie aversion pour donner des explications sur quoi que ce soit. Je ne sais pas ce qui penche en ma faveur, mais finalement, il décide de répondre à ma question.

— Parce que tu es devenue assez utile pour moi.

Utile. Ce mot déclenche toutes les alarmes que je ne savais même pas que mon esprit avait. Je sens le sang cesser de circuler dans mes veines, une terreur absolue prenant sa place.

Ma colonne se raidit, ma bouche s'assèche, mes yeux s'écarquillent et bien sûr, Vittorio sait exactement où vont mes pensées. Pour cet après-midi au Brésil, quand il m'a dit que mon travail était de trouver une quelconque valeur pour ma vie, ainsi, quand il la prendrait, je ne lui serais pas redevable.

— Je ne vais pas te tuer, Gabriella. Tu vaux beaucoup plus pour moi, maintenant, si tu es en vie. — Ses paroles sont loin d'être flatteuses ou rassurantes et pourtant, elles inondent chaque cellule de mon corps de soulagement.

Juste pour qu'un autre tumulte soit déclenché dans mon esprit quand la réalisation me frappe : Je ne veux pas mourir.

La larme qui glisse solitaire sur mon visage est trop rapide pour que je puisse l'arrêter, et mon corps trop lent, complètement secoué, pour que je sois plus rapide que la main de Vittorio pour l'essuyer. Le contact de ses doigts brûle ma peau d'une manière qui n'a aucun sens, car cela ne fait pas mal.

Cela devrait faire mal. Cet homme vient de me dire que la seule raison pour laquelle il ne va pas me tuer est parce que je suis utile. Pourtant, tout ce que mon corps fait en sentant son toucher est de prospérer d'une manière que seules les rares fois où il a été touché par Vittorio, il a été capable de le faire.

— Ah, bambina ! — dit-il et je cligne des yeux. — Cette maudite habitude de toujours obéir...

Vittorio adoucit légèrement son expression en plissant les yeux et je me mords la lèvre, me sentant épuisée, même s'il n'est pas encore neuf heures du matin. La montagne russe sur laquelle mes émotions ont fait un tour ces dernières minutes semble avoir été l'équivalent de courir un marathon.

— Où pourrais-je aller ? — je demande.

— Partout dans Catania, accompagnée des gardes du corps, bien sûr.

— N'importe quel endroit ? — Ma question est hachée et ma voix tremble assez pour correspondre au frisson qui traverse mon corps. Vittorio acquiesce simplement, refusant de répéter. — À tout moment ? — Je reçois un autre signe de tête. Mon cœur ne se plaint pas de la nouvelle série d'exercices qui lui est imposée, car il est trop choqué, tout comme mon cerveau. — N'importe où, à n'importe quel moment — murmurai-je doucement tandis que je sens les battements qui devraient être dans ma poitrine pulsent dans ma gorge. Putain de matinée ! Après ça, je vais probablement devoir dormir toute la journée pour récupérer.

Des larmes non versées font brûler mes yeux. Cette fois, elles sont là pour une raison complètement différente.

— Je ne sais pas si je veux sortir — je confesse doucement et Vittorio penche la tête.

Son pouce sur mon visage monte une fois, puis descend, avant que sa main ne quitte ma joue. Son regard bleu me scrute de cette manière que personne d'autre n'a jamais faite auparavant.

— Personne d'autre que moi, Gabriella. — Les mots, prononcés par ses lèvres pour la deuxième fois mais flottant entre nous pour la troisième fois, sonnent presque comme une promesse, mais je n'ose pas le suggérer.

— À tout moment — je murmure plutôt.

— Sauf ce soir. Ce soir, j'ai des plans pour nous.

— Des plans ? — Encore une fois, Vittorio hoche simplement la tête en signe d'approbation. Je me mords la lèvre, n'ayant aucune idée de ce que dire ces mots, l'un après l'autre, pourrait signifier.

— Nous partons à sept heures.

— J'aimerais récupérer mes vêtements — dis-je, ressentant soudainement le besoin d'oublier ce qui vient de se passer et bien sûr, je devais choisir le sujet le plus improbable de tous.

Le regard que j'ai attendu de recevoir la nuit dernière arrive en retard, mais il arrive. Vittorio me regarde de haut en bas, même si je suis assise, mon corps réagit encore une fois. Il y a

quelque chose de différent, quelque chose que je ne reconnais pas dans cette réaction. C'est probablement à cause du court-circuit en cascade que mes nerfs ont subi il y a peu.

— Elles semblent parfaites pour moi.

— Je n'ai pas dit qu'il y avait quelque chose de mal avec elles.

— Tu dis beaucoup de choses, en fait — murmure-t-il, et je fronce les sourcils.

— Je devrais me taire ? — Ma question le prend par surprise, je le réalise.

— Tu n'auras pas ces vêtements en retour.

— Pourquoi pas ? — Un autre de ces sourires qui m'irritent se dessine sur son visage.

Je dois être une sorte de comédienne dans l'esprit de cet homme. Rafaella dit que Vittorio ne rit jamais et pourtant, chaque fois que je me retrouve devant son regard scrutateur, j'ai l'impression qu'il se divertit d'une manière ou d'une autre à mes dépens. Je soupire profondément et avec impatience.

— S'il te plaît, puis-je avoir mes vêtements en retour ? Je promets de les porter seulement entre ces murs.

— Des mots polis ne me convaincront pas de te donner ce que tu veux, Gabriella.

— Alors quoi ?

— Que peux-tu me donner en échange ?

— Marchander ? — je questionne et tourne la tête, regardant les brigadeiros encore intacts sur le comptoir.

— Tu as fini ? — il demande, pointant vers mon assiette au lieu de répondre à ma question.

— J'ai fini.

— Très bien. — Vittorio fait un geste, indiquant la direction que je dois prendre, et je me lève.

Pieds nus, car je refuse de porter des chaussures à l'intérieur de la maison, maintenant que j'ai cette option, je marche dans la direction indiquée. Derrière moi, le Don me donne des instructions comme "à droite" et "à gauche" chaque fois que nous arrivons à une intersection.

Après un certain point, nous arrivons à une partie de l'aile de Vittorio que je ne connais pas. Bien que j'aie passé un bon moment à explorer l'endroit, le château est immense. Même si cette aile n'en est qu'un cinquième de sa taille, c'est encore un cinquième d'un château. Et pour être honnête, après un moment, j'ai un peu eu l'impression de m'ennuyer à regarder des pièces similaires.

— Cette porte — dit-il alors que nous entrons dans un couloir aux murs entièrement recouverts de peintures, sauf pour la dernière, où se trouve une porte en bois sombre.

Aussi grand que soit mon intérêt pour chacun des tableaux accrochés autour de moi, je veux vraiment savoir ce que Vittorio s'apprête à me montrer, alors je prends note mentale de revenir ici à un autre moment. Je vais probablement mettre des jours à voir tous les tableaux comme je le voudrais.

Je regarde par-dessus mon épaule quand je me tiens devant la porte, Vittorio a les mains dans les poches de son pantalon et les manches de sa chemise sont retroussées jusqu'à un peu avant ses coudes alors que nous marchions jusqu'ici.

— Ouvre — ordonne-t-il, et je porte ma main à la poignée. Quand je la tourne, la porte s'ouvre.

Je fais deux pas vers l'intérieur, mais la pièce est sombre, je cligne des yeux pour m'habituer au manque de lumière. En ouvrant les yeux, cependant, l'homme terriblement silencieux derrière

moi a déjà résolu le problème, allumant les lumières et mes yeux clignent pour une raison complètement différente : l'incrédulité.

Je perds la parole, la capacité de bouger et même de raisonner. Tout ce que je peux faire, immobile, c'est admirer. La pièce est une bibliothèque. Non, non, la pièce est LA bibliothèque. Putain de merde !

L'espace est immense, et les murs sont couverts d'étagères en bois sombre qui vont du sol au plafond au rez-de-chaussée et sur la mezzanine qui contourne la salle en forme de U.

De chaque côté, il y a des escaliers menant au deuxième étage et, au milieu de tout cela, sur un tapis persan démesurément grand, se trouve un immense canapé, flanqué de deux petites tables d'appoint et devant lequel se trouve un fauteuil en cuir géant et une table basse.

Un lustre pend du plafond aux travaux de plâtre complexes et, devant les étagères, il y a un éclairage focalisé. Des lampes sont disposées sur presque toutes les surfaces, il y en a même une sur le bureau, long et rectangulaire, à seulement un bras de distance de moi. L'odeur du papier et du bois est presque comme une toxine qui domine mon corps et envoie des vagues de plaisir à travers lui.

— Tu peux avoir tes cours d'italien ici — dit Vittorio derrière moi, et je n'ose pas tourner les yeux vers lui. Pas quand je sais qu'ils sont probablement rouges alors que j'essaie désespérément de ne pas pleurer.

— Merci — ma bouche dit, mais ma tête crie des mots complètement différents. Ce n'est qu'une bibliothèque, Gabriella. Ce n'est qu'une putain de bibliothèque. Je me dis, mais cela ne diminue pas l'émotion, faisant danser mon cœur dans ma poitrine. Vittorio n'a pas besoin de voir ça. Cependant, il n'est pas disposé à être d'accord.

Malgré le silence de ses pas, je sens son approche quand il contourne mon corps, s'arrêtant devant moi et coupant la majeure partie de ma vue sur le reste de la salle. Il devient tout ce que je vois. Je baisse la tête, me cachant, mais ses doigts descendent sous mon menton, me forçant à le relever.

Les larmes tenaces décident que c'est un bon moment pour rouler sur mon visage. Cette fois, Vittorio ne fait rien pour les arrêter. Il les regarde simplement, me regarde, en silence total alors que nous respirons tous les deux l'odeur de bois et de papier autour de nous.

— Merci — dis-je, maintenant en le regardant dans les yeux.

Et parmi toutes les personnes du monde entier, je sais que je me trouve devant la seule capable de comprendre que ce mot, ce petit mot qui quitte mes lèvres, n'est pas seulement parce que j'ai été présentée à un bon endroit pour mes cours d'italien. L'examen de Vittorio semble durer une éternité avant qu'il ne s'éloigne.

— Sept heures, Gabriella. Ne sois pas en retard — dit-il, et une fois de plus, sans dire au revoir, il part.

***

— *Signorina*[76] Gabriella ? — La voix familière m'appelle dès que la porte de la bibliothèque s'ouvre, et couchée sur le canapé de la bibliothèque, tenant un livre dans les mains, je tourne d'abord juste la tête, mais ensuite mon corps se lève tout seul.

Rafaella se jette sur moi dans un câlin d'ours, et je ferme les yeux, aimant la tendresse qui fait que mon cœur se souvient d'un autre câlin bien moins serré que celui-ci, donné par des bras bien plus fragiles que ceux autour de moi pour le moment, mais qui ont été les seuls autres à jamais m'enlacer avec autant de tendresse.

Je respire profondément, attendant le calme qui s'installe toujours lorsque je force la boîte

dans ma poitrine à se taire. La journée d'aujourd'hui est déterminée à être une journée forte en émotions.

— Tu es magnifique ! Encore plus belle, je veux dire — commente Rafaella après m'avoir dévisagée lorsque je me sens suffisamment stable pour m'éloigner. Je claque la langue, rejetant le compliment. — C'est sérieux. — Je soupire lentement.

— Quelle histoire est-ce là de *signorina* ? — Avec un sourire moqueur sur le visage, l'Italienne s'incline maladroitement avant de répondre.

— Votre nouvelle gouvernante se présente, signorina Gabriella. — Elle lève un doigt indicateur en l'air. — Et professeur d'italien.

— Quoi ? Luigia a été renvoyée ? — Je demande immédiatement, effrayée, mais le rire qui éclate de la gorge de mon amie est réponse suffisante. J'ai mal compris, Dieu merci. — Quelle frayeur, Rafa ! Ce n'est pas gentil !

— J'ai dit votre gouvernante, pas celle de *signora* Anna — explique-t-elle, et je fronce les sourcils avant d'écarquiller les yeux. C'est alors que mes yeux remarquent ce que porte Rafaella : un tailleur exactement identique à celui de Luigia.

— Vittorio t'a engagée comme gouvernante ? — C'est une question, mais ma surprise est telle qu'elle sort comme une exclamation.

— On l'appelle déjà par son prénom, hein ? — demande-t-elle avec un air moqueur, et je rougis.

Dans ma tête, je l'ai toujours appelé ainsi, mais pour Rafaella, la seule avec qui j'ai parlé de Vittorio, je me souviens toujours de mettre le mot "Don" devant, jusqu'à présent. Les événements des derniers jours embrouillent mon esprit.

— Peux-tu aller droit au but ? — je change de sujet.

— Oui, le Don m'a promue gouvernante de son aile. Ses mots exacts étaient "Ton travail consistera à t'occuper de *signora* Matos".

— Quoi ? — Une autre question qui sort de mes lèvres sous forme d'exclamation.

— L'aile des employés est en pleine effervescence de ragots !

— À propos de qui ? — Rafaella met ses mains sur ses hanches dans une posture typique des Italiennes, je peux déjà le dire.

— À propos de toi, Gabriella ! À qui d'autre ?

— Quoi ? Pourquoi ?

— Eh bien, voyons... D'abord... — Elle lève un doigt en l'air et commence à marcher, me forçant à faire de même. Nous nous dirigeons vers le milieu de la pièce, et je m'assois, décidant que je ne sais pas si j'ai la force d'avoir cette conversation debout. Rafa, cependant, reste debout, comme si elle allait vraiment me donner un cours, non pas d'italien, mais sur les potins du couloir. — Tu as déménagé dans l'aile du Don et jamais, Gabriella, en douze ans, aucune femme n'avait mis les pieds dans cette aile, à l'exception de *signora* Anna et des employées, bien sûr. Et toutes les employées qui sont venues ici sont venues uniquement pour des raisons professionnelles, très différent de ce qui se passe dans l'aile du sous-chef, *quel stronzo*. [77]— Rafaella fait la moue en parlant du frère de Vittorio, et je trouve ça étrange, mais je suis trop préoccupée par mes propres problèmes pour y prêter attention maintenant.

— Mais c'est parce que je suis sa prisonnière ! — j'explique l'évidence.

— Une prisonnière qu'il emmène à des événements de gala, pour qui il achète des vêtements et envoie une équipe de beauté ? Une prisonnière qui a sa propre équipe de sécurité et l'autorisation d'aller où elle veut ? — Elle énumère, et je cligne des yeux. — Les rumeurs disent

que le Don est amoureux de toi.

Je m'étouffe avec ma propre salive à un niveau tel que je pense que je vais mourir. Je n'aurais jamais pensé que l'expression "mourir de peur" soit une possibilité réelle jusqu'à maintenant. Ma respiration devient toute erronée et je tousse, désespérée, mais cela n'aide en rien.

Rafaella s'approche et me tape dans le dos en aide, complètement inutile, puisque mon problème n'est pas d'être coincée, mais bien sûr, elle ne le sait pas, parce que je ne peux pas le dire. Deux minutes d'agonie intense passent jusqu'à ce que la première inspiration dégagée atteigne mes poumons.

— Vous avez perdu la tête ! — Ce sont les premiers mots que je dis après avoir la certitude que je ne vais pas mourir. — Vous avez complètement perdu la tête !

# 29

## *VITTORIO CATANEO*

Je n'étais pas prêt pour ça.

Je rajuste la cravate que je sais être impeccablement en place et je tousse légèrement lorsque Gabriella entre dans la voiture sans un mot. J'ai attendu pour elle, distrait par les informations sur l'écran de mon téléphone, et je n'ai pas vu son approche, donc j'ai été complètement pris au dépourvu par son image... Éblouissante.

La robe noire, s'arrêtant aux genoux, s'accroche aux courbes de la brésilienne, dessinant chacune d'elles et révélant une partie intrigante de sa peau à travers une fente sur le côté gauche. Le tissu a un éclat semblable à celui de la soie et contraste parfaitement avec la teinte claire de la peau de Gabriella. La coupe croisée met en valeur ses seins ronds, ses épaules étroites et son cou long.

Gabriella a attaché ses cheveux en une queue de cheval basse et porte un nœud en velours cramoisi par-dessus. Son visage est presque dépourvu de maquillage, laissant ses lèvres bien dessinées être mises en valeur par des teintes rose, noire et cramoisie, les couleurs du Saint. Déconcertant.

— Est-ce inapproprié ? — elle demande, clignant des yeux sombres, nerveuse. — J'ai dit à Rafaella que c'était exagéré, mais elle a insisté que...

— C'est parfait, Gabriella. Tu es parfaite ! — je l'interromps, et mes mots font rougir ses joues, une teinte rouge qui commence à devenir familière.

Surprenant pour la deuxième fois en très peu de temps, mon esprit se demande : quelles autres parties du corps de Gabriella prendraient cette même teinte sous la bonne stimulation ?

Je détourne les yeux et expire lentement. Quand je regarde à nouveau la fille, sa lèvre inférieure est prise entre ses dents. Le silence qui règne dans la voiture devient épais, presque une troisième présence entre nous.

— Allons-y — je dis à Paolo, et la voiture commence à avancer. Gabriella regarde autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose.

— Nous y allons seuls ? — demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

— Tes gardes, ils sont toujours avec toi.

— Dario est toujours avec moi — je corrige en levant l'index vers le siège avant de la voiture. — Les autres vont parfois dans une autre voiture.

La même chose s'est produite la semaine dernière lorsque je l'ai emmenée à Rome, mais je ne suis pas surpris que ce jour-là Gabriella n'ait pas remarqué. La fille était complètement ailleurs pour des raisons évidentes.

— Mais n'est-ce pas dangereux pour ta sécurité ? — Avant que je puisse contenir l'impulsion, mon sourcil se lève, révélant à quel point la question me surprend, mais elle ne devrait pas.

Une femme capable de remercier l'homme qui l'a pratiquement kidnappée est définitivement capable de se soucier de sa sécurité. Les émotions sautant des yeux de Gabriella dans la

bibliothèque de la maison, plus tôt aujourd'hui, ne sont pas absurdes.

La vie que la fille avait au Brésil était lamentable, et la misère, l'insalubrité et l'épuisement auxquels elle était constamment soumise n'étaient pas les pires aspects pour la brésilienne. La liberté absolue de choix, pour quelqu'un avec les instincts soumis de Gabriella, l'était.

Maintenir son cœur battant a été une décision impulsive, une rare, qui aujourd'hui me semble beaucoup plus avoir été instinctive, étant donné la manière dont les choses se sont déroulées.

— Ma sécurité n'est pas compromise, Gabriella. Je te le garantis. — Elle acquiesce, ne remarquant pas l'amusement qui imprègne mes paroles.

— Tu as promu Rafaella — dit-elle soudainement, refusant de laisser le silence s'installer entre nous une fois de plus.

Mon regard croise le rétroviseur, et je remarque une lueur d'amusement dans les yeux de Dario. Mon chef de sécurité me connaît assez pour savoir que le silence est quelque chose que j'apprécie la plupart du temps, surtout parce que le point électronique dans mon oreille n'est jamais vraiment silencieux.

Dès qu'il remarque mon attention, il détourne la sienne, du moins du rétroviseur, car je doute qu'il ait l'intention de faire de même avec ses oreilles.

— Tu auras besoin de quelqu'un pour t'aider désormais.

— Parce que je suis devenue utile — conclut-elle et acquiesce. — Qu'attends-tu de moi ? Je veux dire, pourquoi ai-je besoin d'aide ? Que dois-je faire, aujourd'hui, par exemple ?

Tant de questions... Je choisis de répondre seulement à la dernière.

— Sois juste toi-même.

— Moi-même ? — demande-t-elle, et je refuse de répéter. Gabriella émet un petit rire sans humour. — Je ne pense pas que ce soit très utile, mais si c'est ce que tu veux — murmure-t-elle en portugais, car me surprendre semble avoir été quelque chose qu'elle s'est décidée à faire aujourd'hui.

Je fais semblant de ne pas avoir entendu ses derniers mots. Je prends la boîte, à côté de moi, sur le siège de la voiture, et je la tends à la fille. Gabriella lève les sourcils avant d'élargir les yeux en se rendant compte de ce qu'elle contient depuis le début.

Elle prend la boîte en carton et en retire le couvercle, semblant encore plus incrédule en découvrant ce que l'emballage suggérait, dès le départ, qu'il y aurait à l'intérieur.

— Tu me donnes un téléphone.

— Les seuls numéros que cet appareil appelle sont les miens et celui de Dario. Il n'a pas non plus accès à internet — je préviens la fille qui a toujours les yeux fixés sur l'appareil niché dans le carton. Elle relève la tête après m'avoir entendu. — Il est allumé et chargé. Garde-le toujours ainsi.

— Oui, monsieur — dit-elle, sans poser de questions, et je me remue sur le siège.

***

Le restaurant le plus en vue de Catania nous accueille avec tout le faste et la cérémonie, exactement comme cela a été ordonné. Habituellement, ce n'est pas le genre d'endroit que je fréquente, l'agitation, de quelque nature que ce soit, convient beaucoup plus au sous-chef de La Santa qu'à moi, et je ne peux même pas blâmer mon âge, je n'ai tout simplement jamais compris l'attrait.

Aujourd'hui, cependant, c'était nécessaire. Incrusté dans une roche au bord de la falaise, l'établissement n'est pas un étalage de luxe, mais de tradition et de bon goût. Avec seulement dix tables, la liste d'attente pour un dîner à l'Il Precipizio peut durer jusqu'à deux ans.

Le mobilier en bois patiné blanc est concentré le long du mur en verre, donnant l'impression que les clients sont assis en plein air. Gabriella a les lèvres entrouvertes dans une expression émerveillée qui rend son visage encore plus magnétique qu'il ne l'est déjà.

Je décline l'aide du serveur et tire la chaise pour qu'elle s'assoie. Son regard surpris me cherche avant qu'elle n'acquiesce et ne me sourit en remerciement silencieux. Je contourne la petite table et m'assois en face d'elle. Gabriella n'a pas besoin de stimulant pour commencer une conversation, la fille aime vraiment parler.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'un endroit comme celui-ci puisse exister. — Les mots sont dirigés vers moi, mais ses yeux sont perdus dans le ciel sombre et étoilé au-dessus de nous.

— Tu devrais venir pendant la journée, si tu n'as pas peur des hauteurs. La sensation de profondeur est plus grande, mais aussi celle de planer au-dessus de la mer.

— Je peux ? — Soudain, j'ai toute son attention. Et si j'ai trouvé son regard émerveillé saisissant, c'est seulement parce que je n'avais pas encore vu son visage plein d'espoir. Je réalise que c'est la première fois que je vois cette émotion reflétée dans ses yeux.

— Je te l'ai dit, Gabriella. Tu peux aller où tu veux tant que tu es accompagnée par les gardes du corps. — Ses yeux s'illuminent complètement avant qu'une prise de conscience personnelle ne les éteigne. — Quoi ?

— Rien — Elle ment effrontément avant de se perdre à nouveau dans le paysage.

— Ne me mens pas, Gabriella. — L'ordre sort entre mes dents, et cela attire son attention à nouveau.

Un rougissement teint ses joues et son cou, et au début, je pense que c'est à cause d'avoir été réprimandée pour son mensonge, mais cela change quand elle me répond.

— Je ne pourrais jamais payer pour un endroit comme celui-ci. Jamais.

— Et pourquoi penses-tu en avoir besoin ?

— Parce qu'il n'y a pas de repas gratuit. — Mon expression ne le montre pas, mais je n'ai aucune idée de ce qu'elle veut dire. Le silence témoigne de mon incompréhension, et Gabriella rit. — C'est une expression brésilienne, j'ai juste traduit. Cela signifie que rien n'est gratuit dans ce monde, surtout pas un endroit comme celui-ci.

— Et tu penses vraiment que je te donnerais la permission d'aller où tu veux sans te donner les moyens pour le faire ? —La jeune fille rit de nouveau.

— Ah, bien sûr. Comme si tu allais simplement me donner de l'argent... — Plus de rires s'échappent de ses lèvres, et j'ai du mal à choisir sur quoi me concentrer, sur le son ou sur l'incrédulité qu'il provoque.

— Une carte. Tu pourras l'utiliser où tu veux, tant que tu me dis où tu vas avant. C'est l'une des raisons pour lesquelles tu as maintenant un téléphone. — L'expression amusée sur son visage est lentement remplacée par une surprise absolue.

— Tu ne peux pas être sérieux.

— Je n'ai pas l'habitude de mentir.

— Mais ça n'a aucun sens !

— Pour qui ? Je te l'ai dit, tu es devenue utile.

— Comment ?

— Pourquoi est-ce important ?

— Eh bien, je préférerais vraiment ne pas, sans le vouloir, cesser d'être utile maintenant — elle répond immédiatement et, au moment où mon esprit confirme qu'elle l'a vraiment dit, je ris, vraiment.

Encore une chose rare que, depuis des années, je ne me souviens pas d'une autre personne que Gabriella ayant réussi à me faire faire.

— Tu peux être tranquille à ce sujet. Nous allons commander — je préviens, et Gabriella regarde le menu devant elle. Elle le prend et l'ouvre, je fais de même, bien que je ne lise aucune phrase, occupé à observer comment la jeune fille interagit avec l'objet.

Elle fait la moue avant de le faire glisser de gauche à droite, puis de mordre son bas de lèvre. Je plisse les lèvres, amusé.

— Je ne sais pas quoi choisir.

— Tu n'as même pas essayé.

— Mon italien n'est pas encore assez bon pour comprendre plus de la moitié des choses écrites ici, explique-t-elle. Je m'apprête à jouer au professeur avec une satisfaction qui ne devrait pas exister, mais elle élève cette sensation au dixième degré avec seulement quelques mots. —Tu peux choisir pour moi, s'il te plaît ?

Je fronce les sourcils vers Gabriella. Il est impossible qu'elle agisse vraiment de cette façon sans avoir idée de ce qu'elle fait. Tout ce que je trouve sur son visage, cependant, c'est l'attente de ma réponse.

— Je peux, Gabriella. Je peux. Elle me sourit en réponse à la confirmation, dans un geste étonnamment reconnaissant, et pour une raison quelconque, mon visage pense qu'il est une bonne idée de sourire en retour.

***

La fille gémit et ferme les yeux en portant la première bouchée de pâtes à sa bouche. Elle rend cela terriblement facile, inattendu et difficile en même temps.

— C'est incroyable ! affirme-t-elle en rouvrant les yeux.

Gabriella semble prendre plaisir à exprimer ses sentiments sur tout, apparemment. Même si son visage, la plupart du temps, raconte l'histoire avant ses mots.

Entre la commande et l'arrivée du plat, elle m'a parlé de sa journée, de l'inconfort de ses sandales et de son amour pour le diadème de velours sur sa tête. Elle m'a également dit qu'elle avait commencé à lire un livre aujourd'hui, qu'elle était très excitée parce que c'était sa première lecture en italien et que, bien qu'il lui ait fallu des heures pour lire un seul chapitre en consultant constamment un dictionnaire, elle adorait l'histoire.

Je ne lui ai pas demandé tout cela, elle conduit pratiquement la conversation seule et ne semble pas du tout dérangée de le faire. Il y a quelque chose d'amusant là-dedans. La partie compliquée, ce sont les gestes involontaires. Les regards séduisants, les rires gênés et toutes les fois où, sans se rendre compte de ce qu'elle fait, elle cède simplement le contrôle.

Le sexe n'a jamais été très attrayant pour moi, en dehors de l'exercice du contrôle, mais cette fille élève le concept de séduction à un tout autre niveau. J'étends le bras au-dessus de la table pour atteindre son visage. Gabriella arrête de respirer, comme elle a l'habitude de le faire quand j'entre dans la même pièce qu'elle, et j'essuie une saleté au coin de ses lèvres.

— Merci, dit-elle timidement avant de porter la serviette en tissu à sa bouche, ce qu'elle m'a également dit, sans que je ne le demande, qu'elle a appris en regardant des feuilletons. Je hoche la tête et elle pointe la fourchette vers mon assiette. Ton plat est bon ?

— Oui.

— Tu n'es pas une personne facile à converser.

— Je pensais que nous discutions.

— Tu ne parles presque pas, commente-t-elle en haussant les épaules.

— Je suis un bon auditeur. La plupart des gens ne veulent pas discuter, ils veulent juste quelqu'un qui les écoute.

— Je veux — dit-elle, posant la fourchette dans l'assiette. — Parler, je veux dire. Tu ne m'as rien dit à ton sujet.

— Tu dis que je suis une mauvaise compagnie ? — Elle fait la moue, cachant son sourire. Puis, sa main se lève, montrant les doigts, l'index et le pouce très proches l'un de l'autre. Le rire jaillit de ma gorge immédiatement, et je détourne les yeux vers l'océan en dessous de nous.

— Tu m'as dit que tout ce que j'avais à faire ce soir était d'être moi-même — elle se justifie —, c'était ton choix.

***

— Tu as souri ? — Ce sont les premiers mots de Tizziano en entrant dans mon bureau au centre d'entraînement de La Santa. Il fait une pause en tenant plusieurs exemplaires de journaux dans sa main. — Sérieusement ? Toi ? Sourire ? — Le sous-chef expire bruyamment entre ses dents, faisant un bruit agaçant avant de continuer. — Tout ce que nous avions à faire était de concocter un plan de super exposition fou et d'embaucher quelques photographes pour prendre des photos cachées ! Putain, tu aurais dû le dire avant.

Je refuse de lui donner une réponse à cela, et il s'assoit sur le canapé en face de celui où je suis assis, laissant le tas de journaux sur la table. Mon frère se sert une dose du flacon sur la table basse entre nous et la boit d'un trait.

— C'est partout.

— Le photographe a fait du bon travail.

— Bon travail ? Ton ordre de dire aux soldats de la propriété qu'elle avait déménagé dans ton aile avait déjà suscité des rumeurs intéressantes. Mais ces photos ? Même moi j'y ai cru, Vitto. Ma préférée est celle-ci. — Il choisit un journal dans la pile et me le tend.

Je ne regarde pas, car je me fiche vraiment de quelle est la photo préférée de mon frère. La seule chose qui m'intéresse est que Massimo Coppeline a sûrement déjà vu les photographies, tout comme toute l'Italie.

— Tu es un bon acteur ou juste un excellent modèle photographique ? Parce que si c'était de la comédie, tu devrais peut-être faire attention à ne pas être trop convaincant même pour la Brésilienne. — Cela me fait lever les yeux vers lui.

— Comment ça ?

— Tu as pensé que la fille pourrait tomber amoureuse de toi ? — demande-t-il, attirant toute mon attention.

— Je ne pense pas qu'elle soit stupide.

— Ce n'est pas le point.

— Je lui ai dit qu'elle était un moyen pour une fin, Tizziano.

— Et te connaissant, je suis sûr que tu n'as pas expliqué que la fin est probablement un arrangement de mariage que le vieux Coppeline doit déjà chercher, maintenant qu'il a une petite-fille à utiliser.

La déduction de Tizziano n'est pas absurde, toute la révolte de Massimo à la suite de la mort de sa fille a été due aux connexions qu'il a perdues avec elle, non pas aux intentions pures de son bon cœur. Aucun homme associé à la Sagrada ne peut être accusé d'avoir des intentions pures.

Je ne serais pas surpris si Massimo se demandait déjà ce qu'il pourrait gagner en découvrant que sa petite-fille est vivante. S'il a été capable de vendre sa propre fille, qu'il a vu naître et grandir, au chef d'un cartel mexicain, Coppeline serait probablement prêt à organiser une vente

aux enchères pour la main de son héritière.

Massimo possède un empire corporatif que toute grande organisation adorerait utiliser pour de grandes opérations de blanchiment d'argent, par exemple. C'était son rôle dans le partenariat qu'il avait avec la Sagrada, il y a des années. L'image de Gabriella, riant de n'importe quoi hier soir, me vient à l'esprit, mais je l'écarte.

— Tout d'abord, il doit mettre la main sur cette petite-fille, et tant qu'il n'est pas prêt à me donner ce que je veux, cela n'arrivera pas.

— Je pense que je vais passer quelques jours hors de chez moi — suggère-t-il, et je laisse échapper une longue expiration avant de poser le document que je lisais de côté. Je n'ai pas besoin de lui dire de s'expliquer. — Les prochains dîners en famille seront infernaux. Je pensais juste avoir à gérer le fait que nous deux ayons manqué celui d'hier, mais ça ? — il pointe vers la pile de journaux. — *Mamma* va devenir folle.

— Tu es un peu vieux pour avoir peur de *mamma*, Tizziano. — Il soupire.

— As-tu entendu ce que j'ai dit ? Les rumeurs disent que tu es tombé amoureux, Vitto.

— Quoi ? — je demande, reculant mon corps jusqu'à ce qu'il soit appuyé contre les coussins du canapé et croisant les jambes, en posant une cheville sur un genou.

— Exactement. Ça circulait déjà dans les couloirs avant ces photos. Tu as changé la fille de secteur, tu lui as donné une équipe de sécurité et pratiquement l'a mise dans une émission de télé-réalité de transformation. Qu'est-ce que tu pensais que les gens allaient en penser ? Et après ces photos, ce ne sont pas seulement celles de la propriété qui y pensent, c'est toute l'organisation.

— Je n'ai pas l'habitude de me soucier de ce que les gens pensent, Tizziano. Mais s'ils veulent penser comme ça, qu'ils le fassent. Pour l'instant, il n'y a qu'une seule personne dont les pensées m'intéressent, et je veillerai à ce qu'elles soient exactement où je veux qu'elles soient.

— Massimo Coppeline.

— Exactement !

— Très bien — dit Tizziano en levant les mains en l'air et en se levant du canapé. — Je voulais juste m'assurer que tu étais au courant.

— Des ragots ?

— Des conséquences — précise-t-il. — Je te vois au dîner, Vitto. — Il prend congé avant de se retourner et de partir.

Et bien que j'aie déjà regardé toutes les versions numériques des journaux qu'il a laissés sur mon bureau, je ne peux m'empêcher de tendre la main et d'en prendre un.

*"La femme surprise lors d'un dîner intime avec l'homme d'affaires Vittorio Cataneo n'a pas encore été identifiée, mais des sources sûres garantissent qu'elle est le nouvel intérêt romantique du milliardaire et qu'elle passe un séjour à Cantina Santo Monte. La brune au sourire mystérieux semble avoir captivé l'attention du célibataire le plus convoité d'Italie. Le cœur du magnat des raisins aurait-il enfin été conquis ?"*

Après avoir relu le paragraphe imprimé en couverture du plus grand journal italien, je ne peux m'empêcher, pour la deuxième fois aujourd'hui, de corriger mentalement l'adjectif utilisé pour décrire le sourire de Gabriella. Il n'a rien de mystérieux. La fille exprime toutes ses émotions lorsque ses lèvres s'étirent. On peut savoir si elle est nerveuse, si elle s'amuse ou si elle est juste polie. Son sourire n'est pas mystérieux, il est complètement transparent.

# 30

## *GABRIELLA MATOS*

J'ai un nouveau rituel, ou peut-être est-ce juste une sorte de torture auto-infligée dont je ne peux m'échapper.

Ma partie préférée du château est sans aucun doute les fenêtres. Et la nuit dernière, lorsque je n'ai pas pu dormir à cause du tourbillon d'émotions et de pensées déclenchées par le dîner avec Vittorio, je suis tombée sur une nouvelle. Elle n'est pas vraiment nouvelle, je ne l'avais simplement jamais vue auparavant.

Celle-ci n'a ni vitrail ni paysage lointain pour laisser simplement mes pensées vagabonder. Le cadre blanc aux montants carrés a un banc rembourré en dessous et offre une vue sur une piscine, encore dans l'aile de Don, mais au premier étage.

Je ne savais même pas que cette piscine existait, et en la regardant, j'ai imaginé à quel point il devait être agréable de se rafraîchir pendant la chaleur du jour, lorsque le soleil est encore haut dans le ciel. J'ai passé des heures à vivre la scène dans ma tête et, à un moment donné, j'ai réalisé que je n'étais plus seule là-bas.

C'était un désir subtil et insidieux, complètement déplacé, qui est arrivé lentement et s'est installé comme s'il espérait que personne ne le remarquerait ici.

Et moi, au lieu de m'effrayer de sa présence et de l'expulser immédiatement, je l'ai remarqué du coin de l'œil de ma conscience et je l'ai ignoré autant que possible, jusqu'à ce que je ne puisse plus le faire.

Quand j'ai pensé qu'il n'était plus possible de rester insensible à sa présence, quand j'ai pensé que je devais agir, j'ai soupiré profondément et j'ai cédé. Au lieu de l'expulser et de me dire d'arrêter d'être folle, car Vittorio et moi dans une piscine, ensemble, c'est le genre de scène que seule mon esprit délirant pourrait imaginer et que la réalité ne pourrait jamais approcher, je me suis simplement levée du banc sous la fenêtre et j'ai décidé que, pour cette nuit, c'était suffisant de rêver de choses impossibles.

Mais maintenant, alors que le jour est clair et chaud, et que je passe devant cette même fenêtre sans m'arrêter, je sais que je reviendrai la nuit pour rêver de nouveaux rêves impossibles. Plus tard, je devrais probablement commencer en imaginant que j'ai appris à nager.

***

Les vêtements sur mon corps semblent incorrects alors que je descends les escaliers jusqu'à la cuisine de l'aile de *signora* Anna, et le fait de vouloir mes anciens vêtements n'est même pas la raison de cela. C'est juste que, alors que je portais un uniforme, comme toutes les autres femmes que je sais que je vais rencontrer là-bas, c'était plus facile de me sentir partie prenante de cet endroit.

Le chaos qui était déjà devenu familier peut être entendu même si je suis encore à quelques mètres de la cuisine. Est-ce que Luigia va me laisser rester ?

— Il va se lasser d'elle bientôt.

Je m'arrête de marcher par pur instinct lorsque j'entends deux voix venant de l’arrière cuisine, la porte que j'étais sur le point de passer. Je me dis que le froid dans mon estomac est de la folie,

elles ne parlent pas de moi. Je suis juste surprise par les ennuis de Rafaella.

— Il l'a juste ramenée à la maison parce que c'est une pute brésilienne. Je doute que Don ferait ça avec une vraie Italienne.

Ils parlent de moi. Arrêtée au milieu du couloir, je cligne des yeux sans savoir si je continue ou si je retourne dans l'aile de Vittorio. Deux secondes plus tard, je regrette de ne pas avoir bougé lorsque j'entends un éclat de rire retentir, venant du même endroit d'où sont venues les voix.

— Combien de temps pensez-vous qu'il faut avant qu'elle finisse dans une maison close de la famille ?

Une des femmes demande et, en écoutant maintenant, je reconnais sa voix. C'est Giovana. Nous avions commencé à parler il y a quelques semaines. Je n'avais pas l'illusion que nous étions amies, mais je ne m'attendais certainement pas à ce genre de commentaire.

— Un mois ? — suggère l'autre voix. Camila, je me souviens.

J'avale difficilement, mais pas parce que les mots me blessent. Ce qui me déçoit, c'est de savoir que, où que je sois, il y aura toujours des gens prêts à être méchants gratuitement.

Cela aurait pu être une idée romantique ou naïve de ma part, mais je voulais vraiment croire que je n'avais pas besoin de porter mes douleurs et erreurs antérieures dans cette vie. Si c'était le seul choix que je pouvais faire, alors je le ferais. Je n'avais pas besoin de porter même les gens qui m'avaient fait du mal, même si c'était seulement en moi.

Je me retourne dans la direction opposée à celle où je marchais, le cœur dépourvu de rancœur, mais l'esprit rempli de doutes. Ces femmes peuvent se tromper complètement sur le fait que Vittorio m'ait seulement emmenée dans son aile parce que nous couchons ensemble, mais elles ont raison sur une chose : que se passera-t-il quand je perdrai l'utilité qu'il vient de découvrir que j'ai ?

Il me mettrait dans une maison close ? Mais s'il voulait le faire, pourquoi m'avoir amenée ici en premier lieu ? Il aurait pu le faire dès le début, non ? Je secoue la tête de gauche à droite, niant, et décide que la dernière chose dont j'ai besoin maintenant est de m’enfermer dans la bibliothèque juste avec les livres, mes pensées et le confort de ce canapé.

La promotion de Rafaella a été géniale pour elle et pour moi aussi, cela signifie que je peux l'avoir près de moi pendant plus d'une heure par jour, pendant nos cours, mais la plupart du temps, j'essaie simplement de ne pas gêner le travail de mon amie. Luigia est toujours la chef des gouvernantes et, si tout ce que Rafa fait n'est pas impeccable, le sermon viendra sûrement.

Sachant que je ne pourrai probablement pas me concentrer sur une seule ligne, peut-être plus tard, mais certainement pas maintenant, j'abandonne totalement l'idée de la bibliothèque. Je passe devant l'entrée de l'aile et continue à marcher jusqu'à trouver la sortie.

Le soleil du matin est doux, et le vert autour du manoir semble beaucoup plus vivant ici dehors que de ma fenêtre. Je prends une profonde inspiration, en buvant l'odeur des raisins et en expulsant la frustration avec l'air juste après.

Je regarde des deux côtés, en arrière et décide d'avancer. Je suis sortie du manoir seulement deux fois, la première était le dimanche du marché, et la deuxième, il y a deux nuits, avec Vittorio.

Il a dit que je ne pouvais pas quitter la propriété sans les gardes, mais il n'a rien dit sur le fait d'avoir besoin d'eux pour sortir du château aussi. Cela n'aurait pas de sens. Pourtant, je n'ai pas encore fait dix pas quand l'un des hommes que Don m'a présentés apparaît.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour.

— Mademoiselle veut-elle aller quelque part ?

— J'envisageais d'aller au village. Vous n'avez pas besoin de venir avec moi, n'est-ce pas ?

— Non. Juste hors des portes.

— Très bien, merci. — Je me sépare de lui, et l'homme semble un peu incertain sur ce qu'il faut faire.

Bienvenue au club, mon ami. Je n'ai jamais eu de garde du corps non plus.

Je marche en direction du village, le laissant derrière moi. Ce n'est pas comme si j'étais en danger ou comme si je pouvais m'enfuir.

La porte de sortie est littéralement dans la direction opposée. Où je vais, la seule chose que je pourrais faire est de me perdre ou de me cacher dans les vignes. Mes pas sont lents. J'ai envie de retirer mes sandales et de marcher dans l'herbe, mais je me retiens. Rafaella avait raison, les gens commentent vraiment, et ils regardent même. Certains pointent même du doigt.

Je continue ma promenade à travers la propriété comme si rien ne me dérangeait, mais une chose le fait : Vittorio.

Si j'avais le moindre doute qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec moi, ils auraient disparu dès que je suis entrée dans ce restaurant. Quel genre de personne sent son cœur battre plus vite juste parce qu'elle a été invitée à dîner ? Quel genre de personne sent son cœur battre plus vite juste parce qu'elle a été invitée à dîner, même en sachant que sa compagnie n'est pas la raison de l'invitation ?

Je suis devenue utile. J'ai répété ces mots incessamment dans ma tête, car j'avais peur de les oublier. Quand Vittorio a dit que nous avions un engagement, avant-hier matin, je n'imaginais pas un dîner dans un restaurant comme ça, ni de la façon dont ça s'est passé.

Intime.

Je ne peux pas penser à un mot qui le définisse mieux que celui-ci. Vittorio semblait si accessible, si... présent. Il était là, littéralement, à portée de main. Proche, disposé. Il parlait peu, mais il m'écoutait. Et il riait, vraiment. Exactement comme il l'avait fait le jour où je lui avais donné les brigadeiros.

À aucun moment le Don ne semblait ennuyé ou m'a dit qu'il ne voulait plus écouter, il était juste là et écoutait tout ce que j'avais à dire, même si la plupart de ce qui sortait de ma bouche n'était pas intéressant. Il est probable que, pour un homme comme lui, rien de ce que j'ai dit n'était intéressant.

Les pensées voltigent dans ma tête comme un groupe d'oiseaux sans destination. Ils tournoient sur eux-mêmes, mais je ne me donne pas le temps de m'accrocher à l'un d'eux pendant que mes pieds écrasent l'herbe, la terre et les pavés, marchant sans but. Je me rends seulement compte que j'ai marché trop loin et que les bâtiments que je peux voir des fenêtres ont disparu lorsque le hennissement d'un cheval me sort de mes pensées.

Je fronce les sourcils, Rafa m'a dit que Vittorio élevait des chevaux ici, mais je n'avais aucune idée où se trouvaient les écuries. Aujourd'hui, ce n'est pas difficile de trouver l'une d'elles. Au milieu d'un enclos circulaire en bois blanc se trouve un animal à la robe complètement noire et brillante. La couleur est si profonde qu'elle semble presque qu'une portion de nuit a été renversée sur l'animal.

Je m'appuie contre un arbre à quelques mètres de distance et, cachée derrière lui, je le regarde complètement enchantée pendant si longtemps que j'entends la voix, forte et ferme comme toujours, et je me rends compte que le cheval n'est pas seul. Vittorio est au milieu de l'arène et,

pour la première fois, je le vois en dehors du traditionnel costume trois pièces.

Le Don porte des pantalons serrés et des bottes montant jusqu'à ses genoux. La chemise blanche habituelle couvre son torse et il a un chapeau sur la tête, le protégeant du soleil. L'animal s'approche de lui après avoir fait deux tours complets dans l'enclos et s'incline, presque en révérence, et je souris. Il ne se contente pas d'élever les chevaux, il les entraîne.

Je devrais m'arrêter quand mes yeux profitent de la distance pour parcourir l'homme de haut en bas, s'arrêtant à tous les endroits qu'ils désirent sans avoir peur d'être surpris.

Je me souviens de la première fois que j'ai vu Vittorio, de me demander à quoi ressemblerait son corps dénudé de tout ce vêtement, car habillé, c'était quelque chose comme le *Superman* incroyablement musclé du film Justice League.

Je me souviens aussi de sentir chaque fibre de mon être être attirée vers lui, alors que chaque neurone vivant dans ma tête me disait de faire exactement le contraire. Avec tout ce qui est arrivé par la suite, voir la beauté en le regardant est simplement passé au second plan.

Pourtant, si le péché avait une forme, elle serait celle de Vittorio Cataneo : séduisant, dévorant, mortel. Et il a suffi d'une seule nuit en sa compagnie, libérée de toutes distractions, pour que cette réalisation devienne le protagoniste de la courte liste de choses que je sais sur le Don de la Sagrada.

— C'est toi qui essaies de te cacher ? — La voix de Vittorio résonne encore plus fort quand il se tourne vers moi, me prenant complètement par surprise.

Dans un réflexe idiot, je regarde derrière moi à la recherche d'une autre personne, mais il n'y a personne. Je n'ai pas besoin d'un miroir pour savoir que je suis devenue rouge. *Merde, Gabriella* ! Je porte mes mains sur mon dos et fais de petits pas en direction de l'enclos blanc.

— Bonjour — je salue alors qu'il ne reste que quelques pas entre l'arène et moi, me demandant si c'est une bonne idée de m'approcher davantage. Est-ce que le cheval sera dérangé ? Vais-je envahir son espace si je le fais ? — Il est magnifique !

— Tu aimes les chevaux, Gabriella ? — il demande et l'animal bouge la tête, comme s'il savait que nous parlons de lui. Vittorio lève la main et caresse le cou de la bête.

— Jusqu'à présent, je n'avais vu que les chevaux de rue, ceux du zoo ou à la télévision. Je ne sais pas si j'aime ça, mais ce sont de beaux animaux.

— Et intelligents — dit-il et, comme s'il voulait confirmer, le cheval se redresse, se montrant. Je ris.

— Quel est son nom ?

— Galard.

— Galard — je répète, testant le son. — Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne sais pas — il répond simplement, et je cligne des yeux avant de rire. Vittorio me regarde comme si j'étais folle.

— Tu ne sais pas ce que signifie le nom de ton animal de compagnie ?

— Pourquoi devrais-je le savoir ? — J'ouvre la bouche pour répondre, mais lorsque je réalise que la réponse que je m'apprête à donner est que les gens le savent généralement, je la referme. Vittorio n'est pas comme les autres personnes, rien en lui ne l'est. — Que fais-tu ici, Gabriella ? — il demande, sans me regarder, lorsque je reste silencieuse. Le Don donne une instruction à l'animal qui reprend son trot sur les bords du cercle où il est confiné.

— Je me promenais juste. Je me suis retrouvée ici par hasard. Est-il méchant ? — Je pose sur le cheval la même question que je poserais sur un chien, mais je ne sais pas s'il y a une autre façon de poser cette question juste parce que l'animal est différent.

— Galard n'est pas encore le plus sociable. Je ne pense même pas qu'il le deviendra, en fait.

— Et pourquoi aurait-il besoin de le faire ? — Vittorio détourne le regard, autrefois concentré sur les mouvements du cheval, dans ma direction. Il me fixe pendant deux tours complets de Galard. — Tout le monde n'est pas né pour être dominé — je m'explique, et le coin des lèvres du Don esquisse un petit sourire.

— Certaines personnes, cependant, semblent avoir été faites exactement pour cela — dit-il, et un frisson inattendu parcourt ma colonne vertébrale. — Aimerais-tu rencontrer les autres, Gabriella ?

— Il y en a d'autres ? — Mes épaules se soulèvent avec l'inspiration profonde que je prends.

— Cinq.

— Sont-ils tous comme Galard ? — Je porte mes yeux vers le cheval à nouveau.

— À leur manière propre — il répond, et je comprends parfaitement ce qu'il veut dire.

— J'adorerais rencontrer les autres.

# PARTE II

## *LA SALVEZZA*[78]

# 31

## *GABRIELLA MATOS*

Incline la tête en découvrant un journal sur le comptoir de la cuisine, puis regarde autour de moi. Parce que même si j'ai vu un exemplaire entre les mains de Vittorio à Rome, je n'en ai encore vu aucun dans la maison, même si observer Don prendre son petit-déjeuner chaque jour est devenu l'un de mes rituels. De plus, je suis déjà passée par la cuisine aujourd'hui et je suis presque certaine que cela n'était pas là avant. Je hausse les épaules et continue à avancer vers le réfrigérateur sans aucune intention de prendre les pages, mais la photo en couverture du journal rend impossible que je maintienne mon plan original.

C'est moi. Mon visage est en première page d'un journal italien et en double. Je cligne des yeux, étourdie, mais sans étendre les doigts vers les feuilles. Il y a une photo de moi à l'événement de Rome et une autre au restaurant, il y a quelques nuits, sur la dernière, je suis en train d'entrer dans la salle de bain.

Je fixe le journal comme s'il avait pris vie et s'était dirigé ici tout seul, comme s'il avait des intentions malveillantes en se mettant ainsi à la disposition de mes yeux. Lorsque l'objet inanimé ne réagit évidemment d'aucune manière, je le prends enfin.

Je déplie les pages et commence à lire le texte organisé en colonnes. Je fronce les sourcils lorsque de nombreux mots que je ne connais pas rendent la lecture difficile. Ce que je comprends du texte, c'est que tout le monde se demande qui je suis, d'où je viens et surtout, quelle est ma relation avec le magnat du raisin, Vittorio Cataneo.

Je continue à parcourir les lignes, et plus je lis, plus la situation devient bizarre. Parce que même si les photos de moi en couverture de journaux ne suffisent pas, je réalise que même si je ne comprends pas tout ce qui est dit, les gens spéculent sur ma vie comme si j'étais une sorte de célébrité.

Un sous-titre, toujours en une du journal, annonce : Découvrez combien le look de la compagnie de Vittorio Cataneo pour le Roma Expo Gala a coûté et, plus bas, il y en a un autre : Achetez le look de la mystérieuse femme qui a conquis le cœur du millionnaire italien.

— Qu'est-ce que tu fais avec ça ? — Je ne remarque la présence de Rafaella que lorsqu'elle se présente, demandant.

En tournant la tête vers elle, je vois qu'elle tient un autre exemplaire de journal et quelques magazines. Je comprends rapidement ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas Don qui a oublié ça ici, n'est-ce pas ? — Ma copine se mord la lèvre inférieure.

— Ce ne sont que des ragots.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? — je demande, et elle ne me répond pas. — Allez, Rafaella ! Qu'est-ce qu'ils disent ? — Rafa me tend le journal et les magazines qu'elle tenait dans mes mains. Je les arrache presque de ses mains, mais je regrette dès que mes yeux lisent la couverture du premier magazine.

"La compagnie la plus chère que le magnat du raisin n’ait jamais payée ?"

— Ils insinuent que je suis une prostituée — je commence comme un murmure, mais cela se transforme en un rire sec quand je pense à la valeur exorbitante que l'autre journal a dit que mes vêtements coûtaient.

Ils n'ont aucune idée que les pièces couvrant mon corps valent bien plus que ma vie. Je baisse la tête et ferme les yeux, me concentrant pour remettre en place les battements de mon cœur. Il semble que peu importe où je vais ou quelle vie je mène, certaines choses ne changent pas. J'ouvre les yeux.

— Tu savais ça ? — je demande à Rafaella, blessée. Ça ne me dérange pas qu'ils parlent. Ça ne me dérange pas que les employées du manoir aient laissé leurs magazines à potins derrière elles intentionnellement, juste pour que je les lise. Mais ça me dérange que Rafaella le savait et ne me l'a pas dit. — Tu savais ça et tu ne me l'as pas dit ? — Dans une rare occasion, le visage de Rafaella rougit.

— Je ne savais pas comment en parler.

— Tu aurais juste pu utiliser des mots. — Elle ferme les yeux brièvement avant de mettre ses mains sur ses hanches et de passer sa langue sur ses lèvres.

— Parfois, Gabriella, je ne pense tout simplement pas qu'il soit juste de te placer encore plus dans notre monde que tu ne l'es déjà.

— Tu parles comme si j'avais une autre option.

— Tu en as. Tu as le privilège de simplement ne pas savoir les choses. — Mon visage sourit, mais ce n'est pas parce que je trouve cela drôle.

— Je préférerai toujours affronter les ténèbres les yeux ouverts, Rafaella. — Je baisse les yeux vers le journal et les magazines dans mes mains. — Même si cela ne change pas le fait que je ne vois rien. — Je fais une pause, la regardant. — Tu es mon amie. — Les derniers mots sortent à voix basse.

— Excuse-moi — elle demande, semblant gênée après avoir compris ce que je voulais dire. Je hoche la tête de haut en bas avant de lui tendre les papiers. Rafaella les accepte. — Tu devrais en parler à Don. — Maintenant, mon rire sans envie est encore plus fort.

— Et dire quoi ? Que les employées me harcèlent parce qu'elles pensent que je couche avec lui ? Je ne pense pas.

— Alors dis-le à Luigia. — Elle offre l'option et immédiatement, le souvenir de la nuit où la gouvernante m'a amenée dans cette aile envahit mon esprit.

Elle m'a dit qu'elle était désolée. Quand je lui ai demandé pourquoi, Luigia ne m'a pas répondu, elle savait ce qui se passerait. Elle n'aurait peut-être pas pu prédire les détails, mais elle savait ce que les gens penseraient et savait qu'il n'y aurait rien qu'elle pourrait faire pour l'empêcher.

— Elle ne pourra pas changer ce que les gens pensent. Ce serait juste une perte de temps.

— Je suis désolée — Rafaella dit, et j'acquiesce.

— Excuse-moi — je demande, ayant besoin de temps seule.

C'est un petit prix à payer, je me rappelle, et cela me fait penser que peut-être je devrais commencer à profiter davantage des avantages, car je ne sais pas combien de temps ils dureront. Je ne me permets pas de trop y penser. Je sors mon téléphone de ma poche et regarde l'écran, sans savoir immédiatement si je dois passer un appel ou envoyer un message.

Finalement, je conclus qu'entendre la voix de Vittorio pourrait peut-être me faire changer d'avis. Alors je tape juste deux mots :

**Gabriella :** Puis-je sortir ?

# 32

## *VITTORIO CATANEO*

Paolo gare la voiture devant la maison et, en regardant à travers la vitre pour suivre l'inspection de sécurité, mes yeux sont attirés par la silhouette inhabituelle assise au bord d'une des fenêtres du deuxième étage, du côté gauche du manoir, mon aile.

Gabriella a les yeux perdus quelque part en bas, elle ne regarde pas vers l'avant de la maison et semble ne pas avoir remarqué que cinq voitures viennent de se garer si près d'elle sur le chemin de gravier. La fenêtre est fermée, donc je sais qu'elle n'entend rien. Que voit-elle ? Ce n'est pas la première question que je me pose sur elle aujourd'hui.

Je tape avec mon téléphone portable sur ma jambe, me rappelant du message que Gabriella m'a envoyé ce matin. Deux mots simples. "Puis-je sortir ?"

Après sa confession lorsque je lui ai présenté son équipe de sécurité, je me suis demandé ce qui aurait pu se passer pour qu'elle change d'avis si rapidement. Mais la trouver près des écuries hier n'était pas non plus quelque chose que j'attendais. Alors j'ai répondu oui, elle pouvait sortir, à condition qu'elle me dise où elle voulait aller.

Le "Je ne sais pas" que j'ai reçu en réponse m'a arraché un rire. J'ai indiqué aux soldats responsables de sa sécurité de l'emmener au centre-ville. Mais, d'une manière ou d'une autre, Gabriella a réussi à passer toute la journée dehors sans utiliser la carte qui lui a été remise une seule fois.

La porte à côté de moi est ouverte par Dario et je réalise que probablement, l'avis de libération a été donné par l'intermédiaire du point électronique, et je l'ai simplement ignoré. Je descends de la voiture et traverse la courte distance jusqu'à la porte d'entrée principale.

Luigia me reçoit, comme toujours, et je lui remets mon veston. Je fais un pas en direction des toilettes, mais je change d'avis et me retourne vers la porte par laquelle je viens d'entrer. Luigia me regarde avec les sourcils froncés.

— Dario — je dis dans le point électronique. — Amenez-moi le responsable de l'équipe de sécurité de Gabriella.

Il confirme avoir compris l'ordre, et je croise les bras devant ma poitrine en attendant l'homme dans le hall d'entrée du manoir. La gouvernante me regarde, tenant toujours mon veston, clignant des yeux, ne sachant que faire.

— Tu peux disposer, Luigia. — Elle acquiesce et se retourne pour sortir deux secondes plus tard.

Il ne faut que quelques minutes pour que Giordano soit devant moi. Son costume impeccable ne suffit pas à cacher, derrière sa posture alerte, la nervosité qu'il dégage.

— Qu'a fait Gabriella aujourd'hui ?

— Nous l'avons emmenée au centre-ville, Don. Comme vous l'avez ordonné.

— Et qu'a-t-elle fait là-bas ?

— Elle a demandé à ce que nous nous garions dès notre arrivée à la plage. La *signorina* s'est assise sur le sable.

— Et ensuite ?

— Rien. Elle a passé toute la journée assise sur le sable de la plage. À un moment donné, un commerçant de la plage s'est approché et lui a offert un parasol, car elle était déjà là depuis un certain temps, mais c'est tout.

— Elle n'a rien mangé ? Elle n'a pas payé pour le parasol ?

— Non, monsieur. Elle s'est levée du sable lorsque la journée a commencé à s'assombrir. La *signorina* a même essayé de payer pour le parasol, mais l'homme n'a pas accepté. Ensuite, elle a demandé à être ramenée. — J'acquiesce, renvoyant l'homme.

Seul dans le hall d'entrée, je ris et laisse échapper de l'air entre mes dents. Gabriella a eu, littéralement, le monde entre ses mains, sous la forme d'un petit morceau de plastique fin et noir, elle aurait pu acheter ce qu'elle voulait et pourtant, elle n'a pas dépensé un sou.

Je me dirige vers la salle à manger où je suis accueilli par la traditionnelle plainte de Tizziano sur mon retard et par une expression de mécontentement peu convaincante sur le visage de *mamma*. Elle n'est pas du tout heureuse car je ne lui ai toujours pas accordé l'attention qu'elle demande depuis que Gabriella a emménagé dans mon aile.

Mais pourquoi le ferais-je ? Je sais exactement ce qu'elle va me dire. Son théâtre ne dure pas longtemps, il suffit que les entrées soient servies pour que la table prenne le ton habituel des conversations et des taquineries.

Mes pensées se tournent vers la fille assise à la fenêtre à l'étage. Gabriella n'a jamais eu de relation comme celle-ci et, bien que pour moi, la plupart du temps, gérer ma famille soit simplement un exercice de patience, je n'ai aucun doute qu'elle adorerait. C'est une pensée fugace.

***

Je monte le dernier escalier menant à mon aile et traverse le couloir jusqu'à la cuisine et la salle à manger. Je trouve les lumières éteintes et regarde ma montre-bracelet, deux heures du matin, c'est pourquoi les lumières sont éteintes. Après le dîner, je suis allé au centre d'entraînement de La Santa.

Il y avait quelques actions qui devaient être planifiées et je ne voulais pas remplir la maison de soldats, pas avec Gabriella ici. Sa présence dans ma maison est récente, mais les changements qui l'accompagnent sont impossibles à ignorer. La jeune fille a un sérieux problème avec la lumière. Elle allume toutes les lumières sur son passage, peu importe s'il fait jour ou nuit.

Probablement une réaction inconsciente au manque de fenêtres de sa maison précédente. Ce ne serait pas la première chose à faire pour éviter de se souvenir de la vie au Brésil que Gabriella aurait.

En passant devant le comptoir de la cuisine, une petite coupelle transparente attire mon attention et je tourne la tête, remarquant le plat de brigadeiros qu'elle m'a fait toujours là. Je m'arrête de marcher.

— Brigadeiro — murmurai-je, testant le mot.

J'avais déjà entendu parler du dessert, bien que je ne l'aie jamais goûté, la surprise réside dans le fait qu'elle les a faits pour moi. Et alors que je cède à l'impulsion de m'approcher de l'assiette, je remarque qu'elle est intacte, même après des jours.

Gabriella n'en a pas mangé un seul. Que ce soit par caprice ou parce qu'elle les considère comme les miens, je ne sais pas. Je fronce les sourcils, totalement ignorant de la plupart des pensées qui traversent l'esprit de la fille et je ne m'empêche pas de soulever la petite protection et de prendre une des boules de chocolat à l'intérieur.

Tenant le bonbon du bout des doigts, je l'approche de mon nez et je le sens. Apparemment, il est encore bon. Je fixe le brigadeiro coincé dans un petit moule en papier blanc pendant un long moment, jusqu'à ce que le rire de Gabriella, lors du dîner à *Il Precipizio*, résonne dans mes pensées.

Je porte le bonbon à ma bouche et, lorsque le mélange fond sur ma langue, j'apprécie beaucoup plus que je ne devrais.

# 33

## *GABRIELLA MATOS*

Mon estomac grogne à nouveau et je regarde, pour la cinquième fois, la pendule accrochée dans le couloir. Il est huit heures et demie et Vittorio est très en retard pour se lever de la table du petit déjeuner. Un bruit démesurément fort venant de mon ventre est d'accord avec cela, et je me mords la lèvre, sur le point de commencer à me tortiller.

Quinze minutes de plus passent et il ne se lève pas, alors j'abandonne. J'ai essayé de le préserver de l'envahissement de son espace, le seul à qui cet homme pourra reprocher d'être obligé de partager la table du petit déjeuner avec moi est lui-même.

— Bonjour. — Il me salue, levant les yeux vers moi au moment où je mets les pieds dans la pièce. — Suis-je une si mauvaise compagnie que ça ? — demande-t-il, et je hausse les sourcils, clignant des yeux plusieurs fois après m'être assise.

— Pardon ?

— Tous les matins, tu attends que je me lève pour sortir de derrière le mur, et même si j'ai passé la dernière heure presque entière à t'attendre, tu semblais quand même préférer rester affamée plutôt que de partager la table avec moi. — Malgré ses paroles, son visage n'a pas la tonalité habituelle de sérieux, et je penche la tête, me demandant si c'est encore une fois où le Don s'amuse à mes dépens.

— Je ne voulais pas envahir ton espace — j'admets. — Je ne veux pas te déranger.

— Ah, quel soulagement ! — dit-il sans aucun soulagement apparent. — Je pensais vraiment que dîner avec moi t'avait traumatisée. — Je mords mes lèvres et, peu après, je ne peux plus me retenir. J'éclate de rire.

C'est de cela dont il parle, alors. Sur le fait que j'ai insinué qu'il était une mauvaise compagnie pendant le dîner. Ah, il n'a aucune idée.

— Je ne savais pas que tu faisais des blagues. — J'essuie les coins de mes yeux.

— Et qui a dit que c'était une blague ? — Le sourire sur mon visage est immédiatement effacé, et ma colonne se raidit. J'ouvre la bouche, préoccupée, parce que, mon Dieu ! Je viens de rire aux éclats, et il était sérieux ? Les lèvres de Vittorio s'étirent d'un seul côté de sa bouche.

— Mange, Gabriella — ordonne-t-il, en se reculant dans sa chaise.

— Ce n'est pas drôle — je marmonne et commence à servir mon assiette.

— Tu peux arrêter de te cacher derrière les murs, quand je ne voudrai pas de ta compagnie, je te le ferai savoir. — Je gratte ma gorge.

— Je suis sûre que tu es parfaitement capable de faire ça — je murmure en portugais, et le Don me lance un regard perçant, soit n'ayant pas entendu ce que j'ai dit, soit ne se souciant pas assez pour commenter.

— Comment était ta promenade hier ? — Il me surprend en demandant, et je souris immédiatement en me rappelant.

— C'était incroyable ! Je suis allée à la plage.

— Tu es entrée dans la mer ?

— Non. — Je ne pourrais jamais, car je ne sais pas nager et j'ai une peur panique de me noyer, mais je ne lui dis pas ça. — Je me suis juste assise sur le sable et je suis restée là, à observer.

Quitter la propriété n'a pas été une tâche facile, l'idée de quitter la sécurité derrière ces murs m'a terrifié à un niveau inexplicable. Peut-être que c'était la conscience que, pour cela, je devrais monter dans une voiture avec cinq hommes que je ne connais pas, mais penser que l'opportunité de sortir pourrait disparaître avant que je n'aie eu le courage nécessaire pour en profiter était encore plus effrayant.

J'ai répété dans ma tête les mots du Don, encore et encore, trouvant le même réconfort absurde qu'ils m'ont apporté la première fois qu'ils ont été prononcés : « Personne d'autre que Vittorio ne peut me faire de mal. » C'est le prix, j'ai laissé la pensée résonner dans ma tête comme un écho infini, c'est un petit prix à payer.

Les hommes choisis pour m'escorter m'ont emmenée par la même route qui m'a conduite ici il y a des semaines. Mais hier, nous sommes arrivés au centre-ville. La curiosité a grandi en moi alors que nous nous en approchions, et à un moment donné, j'étais impatiente de marcher dans les rues que j'avais autrefois seulement observées de loin.

Cependant, lorsque la voiture est passée devant la plage, je n'ai pas pu m'empêcher. La demande d'arrêter le véhicule est sortie de ma bouche presque en désespoir. La mer de Catania est magnifique.

Je suis descendue de la voiture, j'ai enlevé mes sandales et j'ai marché dans le sable. J'ai fait quelques pas sur la plage, juste assez pour m'asseoir et regarder l'océan sans fin. J'ai pleuré là-bas.

Calme et silencieuse, j'ai laissé les larmes mouiller mon visage, car, même en vivant dans la ville que le monde entier appelle merveilleuse, je n'avais jamais eu l'occasion de le faire, simplement m'asseoir sur la plage et admirer la mer.

Il n'y avait pas de temps pour cela dans ma vie. Il y avait toujours quelque chose à faire, quelqu'un à prendre en charge, de l'argent à gagner. Tant qu'il m'a appartenu, mon temps n'a jamais été vraiment le mien. C'est cette pensée qui m'a fait revenir ici avec l'âme légère.

Je m'en fiche. Ils peuvent coller des journaux et des magazines qui me traitent de prostituée sur tous les murs autour de moi s'ils veulent, ça ne me dérange pas. Cela me coûte vraiment beaucoup moins cher que ce que je payais autrefois pour ne rien avoir du tout.

— Tu n'as pas utilisé la carte — dit Vittorio, attirant mon attention à nouveau vers lui. — Tu avais une carte d'une valeur inestimable entre les mains et tu ne l'as pas utilisée du tout.

— Inestimable ? — je demande, fronçant les sourcils. Quand l'enveloppe blanche m'a été remise, je n'ai pas posé de questions, car le Don m'avait déjà avertie qu'elle arriverait. Mais que veut-il dire par "inestimable" ?

— C'est une carte sans limite, Gabriella. Tu aurais pu acheter presque n'importe quoi avec et tu n'as rien acheté, pas même une bouteille d'eau. — Son ton est amusé, mais mes yeux s'écarquillent.

— Sans limite ? Tu aurais dû me prévenir ! Je l'aurais laissée à la maison ! — je proteste, horrifiée à l'idée que j’aurais pu la perdre.

— Pourquoi tu l'aurais laissée à la maison ?

— Et si je l'avais perdue ? — Je porte la main à ma poitrine, sentant mon cœur accélérer rien que d'y penser, et Vittorio cligne lentement des yeux avant de concentrer toute son attention sur moi.

Le Don me regarde comme si j'étais la personne à table qui ne faisait aucun sens. Pourquoi diable m'a-t-il donné une carte sans limite ? Je l'ai emportée dans la poche de mon pantalon, bon sang ! Ça aurait pu rester perdu dans le sable par inadvertance.

Vittorio passe la langue sur ses lèvres, les humectant, et appuie un bras sur le dessus de la table ronde entre nous.

— Ne t'avise pas de quitter cette propriété sans cette carte — ordonne-t-il, sérieux.

— Mais, Vitto...

Je m'interromps et mes yeux s'élargissent encore plus quand je réalise que j'ai failli l'appeler par son prénom plutôt que de m'élargir quand je me suis rendu compte que j'aurais pu perdre la carte millionnaire. Le regard de Vittorio se durcit et ses narines bougent. Bien sûr que j'ai dû trouver un moyen de l'irriter. Bravo, Gabriella.

— Désolée, monsieur — je demande avec les joues rouges et, maintenant, Vittorio serre les dents. — Ce que je voulais dire, Don, c'est que je pourrais perdre cette carte.

— Tu as besoin de sacs à main ?

— Quoi ?

— Dans ton placard, il n'y a pas de sacs à main ?

— Si, il y en a.

— Est-ce que l'un d'eux est troué ? — demande-t-il, et je dois me retenir de ne pas rouler des yeux.

— Non.

— Alors tu as ta solution. Si tu sors sans la carte, ce sera la dernière fois que tu sors — prévient-il d'un ton définitif, et j'expire lentement pour ne pas souffler. Quel genre d'homme veut qu'une femme qui n'est même pas la sienne dépense son argent ? — Ou est-ce que tu as un problème avec l'origine de l'argent que tu vas dépenser ? — demande-t-il, et ma bouche s'ouvre quand je réalise que cela ne m'avait même pas effleuré.

De la mafia. L'argent vient de la mafia, et, par conséquent, du crime. Je penche la tête sur le côté, réfléchissant. Comment est-ce que je n'avais même pas pensé à ça ?

Voir des hommes armés aller et venir ne me choque pas, car c'est quelque chose à quoi j'étais déjà habituée. En fait, la plupart du temps, les hommes de Vittorio sont beaucoup plus discrets que les trafiquants de la favela où j'ai grandi dans mon enfance.

Alors qu'ils portaient des fusils en bandoulière ou des pistolets dorés attachés à l'avant de leurs pantalons, les soldats de la Sagrada, la plupart du temps, ne semblent même pas être armés, même si je sais qu'ils le sont. Le Don lui-même est un cas de ce genre. Pendant toutes ces semaines depuis notre arrivée, je n'ai jamais vu son arme.

— Je n'avais même pas pensé à cela — dis-je sincèrement.

— Et maintenant que tu y as pensé ?

— Je suppose qu'il y a des choses pires.

— Des choses pires — il répète et laisse le silence s'installer avec nous pendant un moment, ne le brisant que pour murmurer quelque chose que je n'arrive pas à entendre.

J'en profite pour enfin commencer à manger, car mon estomac semble sur le point de se révolter. C'est drôle comment en peu de temps je me suis simplement habituée à manger tout le temps juste parce que j'ai de la nourriture à ma disposition.

— Puis-je poser deux questions ? — Je ne peux pas garder ma bouche fermée.

— Trois, alors.

— Non, en fait, ce ne sont que deux. Si je pouvais poser était la première. — Il me laisse voir

une lueur d'amusement traverser ses yeux avant d'acquiescer. — Qu'est-ce que la mafia ? — je demande.

Rafaella insiste pour dire "notre monde" tout le temps, elle parle comme si la mafia n'étaient pas seulement les hommes armés qui utilisent la violence pour obtenir ce qu'ils veulent. C'est presque comme un mode de vie, et chaque fois que je lui demande de m'expliquer, je ne comprends jamais et je ne sais pas si c'est parce que je suis trop ignorante, si elle est tellement immergée dans le contexte qu'elle ne peut pas expliquer clairement, ou si elle ne veut tout simplement pas le faire.

Mais le fait est que jusqu'à ce que Vittorio croise mon chemin, la mafia n'était pour moi qu'une histoire hollywoodienne. Le Don m'observe attentivement pendant assez longtemps pour que je pense qu'il ne va pas me répondre et je recommence à manger.

Je termine mon pain et mon café, et je commence avec les céréales, je verse un peu de yaourt dessus et ensuite quelques fruits. Je suis au milieu d'un soupir de satisfaction après la première cuillère quand Vittorio parle.

— Le mot qui définit la mafia est la tradition.

— Tradition — je répète.

— Les gens ont tendance à nous pointer du doigt comme rien de plus que des criminels, et oui, l'illégalité est une partie incontestable de notre style de vie, mais c'est simplement parce que nous ne sommes pas prêts à entendre que l'espace que nous voulons ne peut pas être le nôtre.

— Cela semble égoïste.

— C'est égoïste. Mais pourquoi est-ce un problème ?

— Vous faites du mal aux gens — je me justifie.

— Et les gens nous font du mal, Gabriella. Cela se produirait indépendamment de ce que nous ferions. Tu es un exemple clair de cela — il dit sans se soucier des dégâts que ses mots pourraient causer, et la boîte noire vibre en moi.

Je détourne le regard, Vittorio n'a pas tort, les monstres qui ont fait de ma vie leur territoire ne se sont jamais souciés combien je pourrais être altruiste. Peut-être que c'était la raison pour laquelle Fernanda était si égoïste au final. Peut-être qu'elle a compris, bien avant moi, que le monde ne serait pas plus gentil avec elle simplement parce qu'elle était plus gentille avec les autres. La gentillesse engendre la gentillesse ? Pour qui ?

— Nos valeurs peuvent ne pas être compréhensibles pour les étrangers, mais elles sont honorées par nous et transmises de génération en génération — dit-il.

— Et comment quelqu'un de l'extérieur devient-il partie prenante de cela ? — je demande, et Vittorio lève un sourcil.

— Intéressée ? — Mes joues rougissent.

— Curieuse.

— Peut-être que je devrais éviter de te rencontrer à table. Toujours avec tant de questions... — Je détourne le regard, sentant mon cou et mes oreilles chauffer, parce que ses paroles ne suffisent pas à m'empêcher de vouloir poser toutes les questions qui affluent dans mon esprit maintenant. — Les hommes peuvent postuler et, s'ils sont acceptés, sont initiés.

— Initiés ? — Le sourire au coin des lèvres du Don me dit qu'il ne répondra pas à cela. — Et les femmes ?

— Uniquement par le mariage.

— Il n'y a pas de soldats femmes ?

— Non.

— C'est machiste ! — j'exclame immédiatement, et Vittorio incline la tête en arrière dans un rire sonore qui étire les muscles de mon visage, me forçant à sourire, même si je suis indignée.

— Je te dis que nous sommes une organisation qui ne lésine pas sur les moyens pour obtenir ce qu'elle veut et tu agis comme si c'était compréhensible, mais quand je dis que les femmes ne peuvent pas être soldats, tu t'indignes. Tu es drôle, Gabriella, très drôle.

— Pourquoi les femmes ne peuvent pas être soldats ?

— Tradition.

— Une tradition machiste.

— La plupart d'entre elles sont heureuses de rester où elles doivent être. Elles sont élevées pour être des épouses, pas des soldats — dit-il, et il est impossible de ne pas penser à Rafaella. Elle n'est pas du tout heureuse d'être une épouse.

— Et celles qui ne le sont pas ?

— Elles se conforment.

— Elles ne pourraient pas être autre chose ?

— Être une épouse de la mafia prend beaucoup de temps, crois-moi.

— Comment le sais-tu ? Tu n'as jamais été une épouse de la mafia, peut-être... — Je m'interromps lorsque je réalise ce que je viens de dire et ma bouche reste ouverte pendant quelques instants avant que je ne me rappelle de la refermer. Je regarde Vittorio avec nervosité, mais l'expression sur son visage est encore celle de l'amusement laissé par son rire.

— Tu pourras leur demander — je parle doucement. — Quelqu'un pourrait leur demander. Je ne dis pas qu'elles doivent vouloir autre chose, ces femmes, d'après ce que j'ai compris, ont déjà ce que certaines autres tueraient pour avoir. Mais peut-être que certaines d'entre elles veulent plus et peut-être qu'il y aurait un moyen de concilier tout cela. Ce que je veux dire, c'est que si faire partie de la mafia signifie prendre ce que l'on veut sans demander la permission, ce privilège ne devrait-il pas s'étendre aux femmes ? Ne sont-elles pas aussi partie de la mafia que les hommes ? Ce sont elles qui donnent naissance aux enfants de la mafia — je parle si bas que je ne sais même pas si Vittorio m'entend ou comprend, car les mots sont sortis rapidement et maladroits de ma bouche.

Mas la question est que je ne crois pas que Rafaella soit la seule femme dans toute l'organisation qui veuille être plus qu'une épouse. Ces femmes sont soignées et protégées depuis la naissance, c'est beaucoup plus que ce que j'ai eu, beaucoup plus que ce que j'oserais souhaiter avoir. Pour moi, la liberté n'est pas aussi attrayante qu'elle doit l'être pour elles.

Je comprends, cependant, que lorsque les pires monstres que l'on puisse affronter sont vos parents et frères, et que les autres, ceux qui n'ont ni visage ni corps, ne sont que des histoires racontées avant de dormir, cette vérité ne semble pas absolue. Le Don me regarde comme si je venais de prononcer un discours en grec ou en latin. Son regard réchauffe mon corps quand il semble déshabiller mon âme.

— Que choisirais-tu ? — demande-t-il après un long moment.

— Je pense que toutes les barrières ne nous maintiennent pas à l'intérieur, certaines sont faites pour garder les monstres à l'extérieur. Je pense juste que cela devrait être un choix, bien que je pense aussi que ne pas pouvoir choisir soit un prix ridiculement bas à payer pour la protection.

Encore une fois, le silence s'installe entre nous. Je termine mes céréales et porte le verre de jus de fruits à mes lèvres. Les paroles dites et entendues tourbillonnent dans ma tête sans savoir où elles doivent se poser.

— Tu devras supporter ma compagnie lors d'un événement, dans quatre jours. — Il change de

sujet alors que je mets une part de gâteau dans mon assiette, et je respire soulagée. Je sais que c'est moi qui ai commencé le sujet, mais ce regard... Je ne sais pas combien de temps je pourrais le supporter. Il me faut quelques secondes pour traiter l'information, car c'est la première fois que Vittorio me prévient de quelque chose à l'avance, mais l'explication vient ensuite. — Tu dois te préparer.

— Me préparer ? — je demande en posant l'assiette sur la table.

— Considères-tu être une bonne actrice, Gabriella ?

— Le seul rôle que j'ai joué était celui d'un arbre, dans une pièce de théâtre à l'école primaire — je raconte, et d'abord, Vittorio penche la tête, comme s'il doutait de ce qu'il vient d'entendre et, ensuite, il éclate à nouveau de rire d'un de ces grands rires qui transforment tout son visage, et encore une fois, je suis contagiée et je ris aussi.

— Eh bien, je suppose que tu vas devoir répéter. J'ai besoin que tu joues un rôle.

— Et que vas-tu me donner en échange ? — Les mots sortent de ma bouche et, quand je porte mes deux mains à ma bouche, la couvrant, il est trop tard, j'ai déjà dit ce que je ne devais pas. Mes yeux s'écarquillent en réalisant que je viens de tenter de marchander avec le Don. Pourquoi suis-je si folle, mon Dieu ? Je n'avais même pas vraiment l'intention d'obtenir quelque chose.

Mais comme à chaque fois que j'ai demandé quelque chose à Vittorio, c'était la réponse que j'ai reçue, je pensais que ce serait amusant de voir le sort se retourner contre le sorcier. Cependant, c'était juste ça. J'aurais dû me contenter de mes pensées, les mots n'auraient jamais dû être dits à haute voix.

L'expression sur le visage de Vittorio n'a rien d'indéchiffrable, elle est transparente comme de l'eau et dit : "Tu es devenue folle ?" Je ris nerveusement avant de demander :

— Que dois-je faire ? Quel rôle dois-je jouer ?

— Celui d'une femme amoureuse.

# 34

## *GABRIELLA MATOS*

— Je ne peux toujours pas croire que tu lui as dit ça au Don ! — Rafaella dit, en remplissant un verre d'eau, et je me laisse tomber sur un canapé dans l'un des salons de l'aile de Vittorio, respirant rapidement.

Nous avons éloigné les tables et, au cours des deux dernières heures, mon amie a essayé de m'apprendre à danser la traditionnelle valse italienne, essayant et échouant lamentablement. Rafa boit son eau à grandes gorgées et, lorsqu'elle retire le verre de sa bouche, il est presque vide.

— Et moi non plus, je ne peux pas croire que je lui ai dit ça — j'avoue, parlant de la conversation de ce matin lorsque j'ai dit au Don qu'il devrait demander aux femmes ce qu'elles veulent faire.

— Et je ne peux toujours pas croire que tu as encore ta langue après avoir dit quelque chose comme ça. — Encore deux gorgées et le verre est vide.

— Oh, n'oublions pas que le Don a besoin de ma langue pour que je puisse prétendre être amoureuse de lui au fameux bal. — Elle remplit le verre pour la deuxième fois et me le tend.

— Et de tes jambes pour danser, car tu es amoureuse de lui. — Rafa s'effondre sur le siège à côté de moi sur le canapé.

Nous rions de l'absurdité de la situation, de toutes les demandes auxquelles j'ai pensé que Vittorio me ferait ce matin, feindre l'amour, ce n'était certainement pas l'une d'elles.

Apprendre une danse traditionnelle italienne pour danser avec lui, alors ? Peu importe qui est le relâche de mon ange gardien, il doit bien rire maintenant. Quatre jours. J'ai quatre jours pour apprendre à danser et, si les premiers essais signifient quelque chose, j'ai de sérieux doutes que je vais réussir.

Je ne suis pas une danseuse, et la danse que Vittorio m'a demandé d'apprendre est absurdement difficile, pleine d'allées et venues, de tournoiements et de pas que ma tête ne comprend pas.

— Je vais être ridicule — dis-je ces mots à voix haute. — Et, pire encore, je vais ridiculiser le Don.

— Pas du tout ! — elle s'exclame. — Nous venons de commencer, ton corps n'est pas assez conditionné pour ça, mais les enfants italiens de cinq ans savent danser cette valse, Gabriella, tu vas y arriver. — Je serre les lèvres, loin de me sentir aussi confiante que Rafaella. — Désolée — elle s'excuse après un certain temps à me regarder, et je fronce les sourcils.

— Pourquoi ?

— Pour hier, pour ne pas t'avoir dit ce que les journaux disent, pour penser que je savais ce qui était mieux pour toi. — Je souris légèrement.

— Nous en avons déjà parlé, Rafa. C'est passé. — Je hausse les épaules, mais Rafaella secoue la tête de gauche à droite.

— Tu es si différente de tout. — La façon dont mon amie dit ces mots laisse clairement entendre qu'il ne s'agit pas d'une critique. Le regard de Rafaella est presque comme... de

l'admiration ? Je ris, car je ne vois aucune raison pour que quelqu'un m'admire.

— Sérieusement ! — Rafa soupire devant ma réaction. — Je n'ai jamais pensé que je m'intégrais dans ce monde, Gabriella — elle admet. — Depuis mon enfance, alors que les autres filles jouaient avec leurs poupées et faisaient semblant d'épouser l'homme le plus puissant de la Sagrada, je voulais juste danser, car en tourbillonnant sans arrêt, je prétendais en fait que je volais. Que j'étais libre, tu sais ? — J'acquiesce. — Mais même à cette époque, je savais déjà que je suis née oiseau sans ailes. — Son sourire est triste lorsqu'elle dit ça. — Même en ne comprenant pas ce sentiment, même en ne voulant pas voler, tu as pu parler pour celles qui le veulent sans rien demander en retour, sans... — Rafaella fait une pause et se lèche les lèvres. — Sans que cela n'affecte en rien ta vie quand moi, la plus intéressée, je n'aurais jamais eu ce courage. Tu écoutes, Gabriella. Tu écoutes toujours et tu en fais plus, tu comprends. Tu comprends toujours. Et ce n'est pas quelque chose que j'ai vu avant de te connaître.

Je détourne les yeux, gênée.

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire.

— Tu as été mon amie. Merci pour ça. Et je suis désolée de ne pas avoir été la même pour toi hier, je le suis vraiment.

— Maintenant, tu dis juste des bêtises. Tu as toujours été mon amie, Rafaella. Je ne sais pas ce que je serais devenue ici si tu ne m'avais pas tendu la main, je serais probablement encore enfermée dans la chambre de la *signora* Anna, pour avoir taché cette chaise.

— Je voulais juste être rebelle — elle avoue d'un ton confus, me faisant rire. — J'aime être différente. Si tout le monde disait de rester loin de toi, je n'avais pas d'autre choix que de devenir ton amie.

— Ridicule ! — Rafaella me fait un clin d'œil, et je roule des yeux.

Elle est facile, très facile. Parler avec elle a toujours été facile et l'aimer aussi. Je n'avais jamais eu d'amie auparavant, alors je ne sais pas si c'est comme ça avec toutes les amitiés : si elles sont toutes destinées à être légères et pleines de couleurs.

Rafaella a dit que j'ai parlé pour elle sans rien demander en retour, mais la vérité est qu'elle a été la première personne dans ma vie pour qui je n'ai rien eu à faire. Elle n'avait pas besoin de moi pour quoi que ce soit et pourtant, elle s'est approchée et m'a tendu la main. Je ne serai jamais assez reconnaissante pour cela.

— Je voulais que tu sois vraiment libre — je dis sincèrement.

— Je suppose que pour ça, d'abord, je dois découvrir ce que cette liberté signifie pour moi. — Je fronce les sourcils à sa réponse.

— Je pensais que tu voulais retourner aux États-Unis. — Elle claque la langue.

— Nhe... Je parle trop, mais la vérité est que, même si j'ai aimé être dehors, j'ai regretté notre monde. Peut-être que j'ai été gâtée par l'environnement après dix-huit ans ici. Je serais revenue, peut-être pas si tôt, sûrement pas pour être réduite à une simple épouse, mais je serais revenue. L'Italie est ma maison, la Sagrada est ma famille, je suis de La Santa et, même si je ne porte pas la marque, elle est gravée dans mon cœur. — Je ne devrais pas, mais j'envie ce sentiment, celui d'appartenir, parce que même si Vittorio dit que je suis sienne, je sais que ce statut est temporaire. Mais ce que Rafaella a avec La Sagrada, je ne l'ai jamais eu avec rien. — Tu trouveras aussi ton chemin — elle dit, semblant lire dans mes pensées. — Nous le trouverons toutes les deux.

— J'espère bien.

— J'en suis sûre. Je dois l'être. — Rafa s'affale contre le dossier du canapé. — Tu sais de quoi

d'autre je suis sûre ? — elle demande et, après avoir imité son geste en m'écrasant contre les coussins moelleux du canapé, je tourne simplement mon visage vers elle.

— De quoi ?

— Que si le sous-chef m'irrite encore une minute de plus, je vais être tuée pour l'avoir agressé. — Mes sourcils se lèvent, je n'ai aucune idée d'où vient ce sujet.

J'avais déjà remarqué quelque chose d'étrange à propos de Rafaella et du frère de Vittorio, mais elle n'en parlait jamais librement, et je ne voulais pas insister.

— Tu l'as vu après cette après-midi dans la cuisine ? Il me semble un peu effrayant. — Rafa se raclant la gorge.

— Il est un cochon agaçant...

— Tu vas m'expliquer ce qui se passe ou nous jouons à un nouveau jeu dont le but est d'insulter le sous-chef ? — Je questionne, trop curieuse pour me retenir.

— Il n'accepte pas le fait que je ne suis plus l'une des femmes désireuses de sauter dans son lit, cet homme refuse simplement de prendre non pour une réponse.

— Il t'a touchée sans ta permission ? — La question sort presque comme un cri.

— Non, mais il est déterminé à m'épuiser, ce qui n'est pas exactement beaucoup plus loyal.

— N'y a-t-il personne avec qui tu pourrais parler ?

— Cela ne ferait que le rendre plus déterminé, probablement. Tizziano est un crétin gâté, il pense que ce sourire maniaque et ce corps musclé et tatoué sont irrésistibles à tel point qu'aucune femme ne peut vraiment lui dire non.

— Corps musclé, hein ?

— Quoi ? Je ne suis pas aveugle ! — elle répond en croisant les bras sur sa poitrine, me faisant rire.

— Mais si tu te sens attirée, quel est le problème ? — Elle rit d'un rire sifflant.

— Oh, mon amie, il y a beaucoup de problèmes. Pour commencer, un homme doit plaire beaucoup plus que mes yeux pour que je le considère digne de mon attention. Tizziano utilise les femmes comme des mouchoirs jetables, je ne suis pas ce genre de femme. Cela peut être une idée romantique, probablement, c'est une idée idiote, puisque je n'aurai même pas le droit de choisir mon propre mari, mais je veux un homme qui me veuille entièrement, chaque partie de moi, ma personnalité, mes défauts, mes rêves et mon corps. Le sous-chef n'est pas cet homme et, bien que je n'aie pas le choix sur ce que je vais recevoir, je peux encore choisir ce que je ne vais pas. Pour Tizziano, c'est définitivement un non. Et si tout cela n'était pas suffisant, je n'humilierai jamais mon père de cette manière.

— En te mêlant avec le sous-chef ? Je pensais que c'était une bonne chose. — Je fronce les sourcils, confuse. — J'avais compris que se marier avec quelqu'un de haut rang apportait du statut et du prestige dans votre monde. — Rafaella rit fort.

— Tizziano ne veut pas m'épouser, Gabriella. Il veut me baiser, et je ne vais pas lui offrir ma virginité à ce porc. Ma famille n'a peut-être pas assez de *statut* pour que le Don se soucie que son frère déshonore une autre fille de la *famiglia*, mais moi, ça m'importe.

— Vitto... — Je me corrige immédiatement, mais Rafaella me lance un regard moqueur. — Le Don s'en fout ?

— Les femmes qui couchent avec Tizziano savent ce qu'elles font, elles sont juste assez idiotes pour croire que ce sera différent avec elles. Pour elles, il va tomber amoureux et mettre une bague à leur doigt. Je ne veux même pas d'une bague, encore moins une de lui.

— Cela semble sensé.

— Parfois, je fais semblant de l'être, tu sais ? — elle plaisante et me fait un clin d'œil, me faisant rire. — L'imbécile est juste de mauvaise humeur, quand il réalisera que me coincer dans les couloirs ne le mènera nulle part, il abandonnera et passera à la prochaine victime, probablement une volontaire. Bien qu'il ne semble pas avoir arrêté de baiser tout ce qui bouge juste parce qu'il me tourmente. De toute façon, cela fait des semaines, il doit être proche de ses limites.

— Je ne sais pas comment réagir à ça.

— Alors ne réponds pas — dit-elle en se levant déjà. — L'heure de la récréation est terminée. Dépêche-toi !

Je me plains, mais je bois toute l'eau qui reste dans le verre que je tiens et je le pose sur la table à côté du canapé avant de me lever. Rafaella met la musique en marche sur son téléphone portable, et je me place devant elle. Elle pose une main sur ma taille et l'autre tient ma paume tendue.

Son visage s'abaisse légèrement dans un silence de commande, et je hoche la tête. Nous commençons les mouvements, et je souffle profondément, me concentrant pour ne pas faire d'erreur avec ce que j'ai déjà appris, mais cela ne prend même pas une minute avant que je ne marche sur le pied de la professeure.

— Aïe ! Mon Dieu ! Tu es terrible ! Terrible ! — se plaint-elle et je ris aux éclats.

***

La grande boîte ouverte sur mon lit me fait soupirer, ou plutôt, la robe qui est arrivée à l'intérieur et qui dépasse maintenant de ses parois me fait.

La pièce en satin vert émeraude à un décolleté d'une seule épaule, sa manche unique descend jusqu'au poignet et, à partir du bras, le tissu se drap. Les plis subtils entourent la poitrine et se tordent à la taille où une ouverture latérale laisse la peau exposée. Là, la jupe fluide de coupe droite et avec une immense fente descend dans une coupe parfaite.

— Je suis jalouse — dit Rafaella, debout à côté de moi, regardant la robe avec autant d'admiration que moi.

— Et moi, je pense que je vais vomir.

Je ne suis pas idiote, la demande de Vittorio a été très claire depuis le début, il avait l'intention de faire de ma présence une déclaration, et cette soirée était importante. Mes doutes sur la façon dont je suis devenue utile pour le Don ont été dissipés il y a quatre jours quand il m'a demandé de faire semblant d'être amoureuse.

Vittorio a besoin d'une petite amie de pacotille et, pour une raison que j'ignore, j'ai été choisie pour le rôle. Probablement, il ne voulait tout simplement pas exposer une femme de la *famiglia* aux commentaires que l'on fait à mon sujet. Ça a du sens.

Mais ce n'est pas le point ici, le point, c'est que cette robe en soi est une déclaration, et pas seulement de possession. Vittorio va me mettre en vitrine, non pas comme l'animal de compagnie que presque tout le monde dans cette propriété pense que je suis, mais comme une œuvre d'art.

Il y a des robes dans mon placard, au moins une dizaine, toutes indiscutablement magnifiques, mais aucune comme celle-ci. Même la robe rouge que j'ai portée à l'événement à Rome était incroyable, mais celle-ci ? Peu importe le niveau d'intensité que je mets devant le mot "magnifique", cela ne semble tout simplement pas suffire.

— Alors tourne-toi de l'autre côté, parce que je jure par Dieu que si tu gâches cette robe, je te tue. — Le commentaire est le déclencheur parfait pour le rire incontrôlable qui s'échappe de ma gorge.

Je commence à rire et je ne peux tout simplement pas m'arrêter, j'étais nerveuse avant, mais la robe a tout simplement fait exploser mes capteurs d'anxiété, et mon corps décide de les soulager avec un rire incontrôlable qui me fait me pencher en avant, sentant mon ventre faire mal et mes yeux pleurer. Rafaella me regarde comme si j'étais folle et, par Dieu, je dois vraiment avoir l'air d'une folle.

Je ne sais pas combien de temps passe avant que je ne respire profondément et que je reprenne le contrôle de moi-même.

— Mieux ? — demande Rafa, et je hoche la tête en signe d'approbation. — Prête ? — Je secoue la tête à nouveau en signe de refus. — Alors tu ferais mieux de faire semblant, parce que nous devons te préparer.

Je ris nerveusement, sentant mon estomac se nouer. Faire semblant. Très bien. Je peux le faire, faire semblant. Je peux faire semblant d'être prête. Je peux faire semblant d'être amoureuse de Vittorio. Je peux faire semblant d'avoir appris à danser cette maudite valse. Pour cette soirée, je peux faire semblant.

Je cligne des yeux vers la robe sur mon lit et je mords ma lèvre, mon cœur bat plus vite quand une idée terrible s'empare de mon esprit. C'est une idée horrible, absolument déconseillée, mais avant que j'aie la chance de la bannir pour toujours, elle s'est déjà enracinée dans mon cœur d'une manière si égoïste que, jusqu'à ce moment, je ne me reconnaissais pas capable d'être.

" C'est égoïste, mais pourquoi est-ce un problème ? " Les paroles de Vittorio résonnent dans ma tête, et je mords ma lèvre inférieure. Juste ce soir, Gabriella. Juste ce soir. Cette robe est bien trop belle pour être gaspillée. Si je dois faire semblant un peu, pourquoi ne pas tout faire semblant ? Après tout, qui d'autre que moi pourrait me juger ?

# 35

## *VITTORIO CATANEO*

Je frappe à la porte de la chambre de Gabriella et, quelques secondes plus tard, elle est ouverte par Rafaella. La jeune fille écarquille les yeux en me voyant avant de baisser la tête.

— Don Vittorio.

— Gabriella est-elle prête ?

— Oui, Don. Nous descendons.

— Très bien, laisses-nous. — J'ouvre la voie pour que la gouvernante passe, et elle cligne des yeux plusieurs fois, regardant incertaine par-dessus l'épaule dans la chambre avant de déglutir.

Rafaella passe devant moi et j'attends jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans le couloir avant d'entrer dans la chambre de Gabriella. Le lit parfaitement fait attire immédiatement mon attention, et je me souviens du commentaire de Luigia, me demandant si c'est toujours vrai. Je suis presque certain que oui.

— Rafa ? — La voix douce de Gabriella résonne depuis la porte ouverte du placard, et je m'y dirige.

Mes yeux sont captivés par le corps élancé de Gabriella, dos à moi, au moment où je passe l'entrée de la pièce. Son regard rencontre le mien dans le reflet du miroir devant lequel elle se tient, suivant chacun de mes pas en sa direction avec une respiration retenue, exactement comme elle le fait toujours, et je ne devrais pas autant apprécier de provoquer cet effet chez la Brésilienne, mais j'aime ça.

— Bonjour, Gabriella. — Je m'arrête à seulement un pas de distance. Elle expire lentement et lèche ses lèvres peintes en rouge.

Je regarde attentivement son reflet dans le miroir. La robe que j'ai choisie semble être encore meilleure que ce que j'avais imaginé, la couleur vive contraste parfaitement avec sa peau claire et ses cheveux foncés, modulés en vagues et concentrés sur une seule épaule. Mon sang s'échauffe quand mes yeux s'arrêtent sur ses fesses rondes, dessinées par le tissu fin. La robe semble avoir été faite sur mesure pour son corps, en forme de sablier.

— Il manque quelque chose — je dis, sortant une boîte longue et fine de la poche de mon pantalon. Les yeux de Gabriella suivent le mouvement et s'écarquillent en voyant le contenu de la boîte. Elle ouvre la bouche, laissant ses lèvres dans une forme parfaite d'un O. — Lève tes cheveux — je commande, et comme toujours, elle obéit immédiatement.

Je sors le collier de la boîte et l'approche du cou de Gabriella, le fermant. Le bijou en or blanc est incrusté de diamants en forme de feuilles et d'épines, au centre, des rubis forment une rose rouge complètement épanouie, entourée de petites émeraudes.

Ce n'était pas nécessaire, le simple fait d'aller à la fête d'anniversaire de Massimo Coppeline sans avoir été invité et avec sa prétendue petite-fille accrochée à mon bras serait déjà un message clair et fort pour le vieux.

Cependant, ce qui n'était qu'une touche de dramatisme à la scène est devenu un élan impossible à contrôler lorsque l'idée de marquer Gabriella comme mienne de cette manière m'a

plu beaucoup plus que je ne l'aurais pensé. Mon plan initial était juste un collier cher, n'importe lequel.

Ce n'était pas non plus mon intention d'avoir choisi moi-même la robe couvrant la peau douce de la femme devant moi, mais Gabriella a cette habitude intrigante de me faire agir instinctivement.

Je ne suis pas un homme impulsif, je ne l'ai jamais été et je n'ai pas l'intention de le devenir. Cependant, il y a quelque chose chez la Brésilienne qui me rend incapable de refouler les exigences primitives que mon corps et mon esprit ont faites sur elle depuis le peu de temps que nous nous connaissons.

Premier, la laisser vivre. Ensuite, exiger sa reddition. Et depuis lors, une série de petites décisions comme lui permettre de poser des questions ou simplement y répondre. Et ces impulsions commencent à devenir de plus en plus intenses à chaque minute que je passe en sa présence.

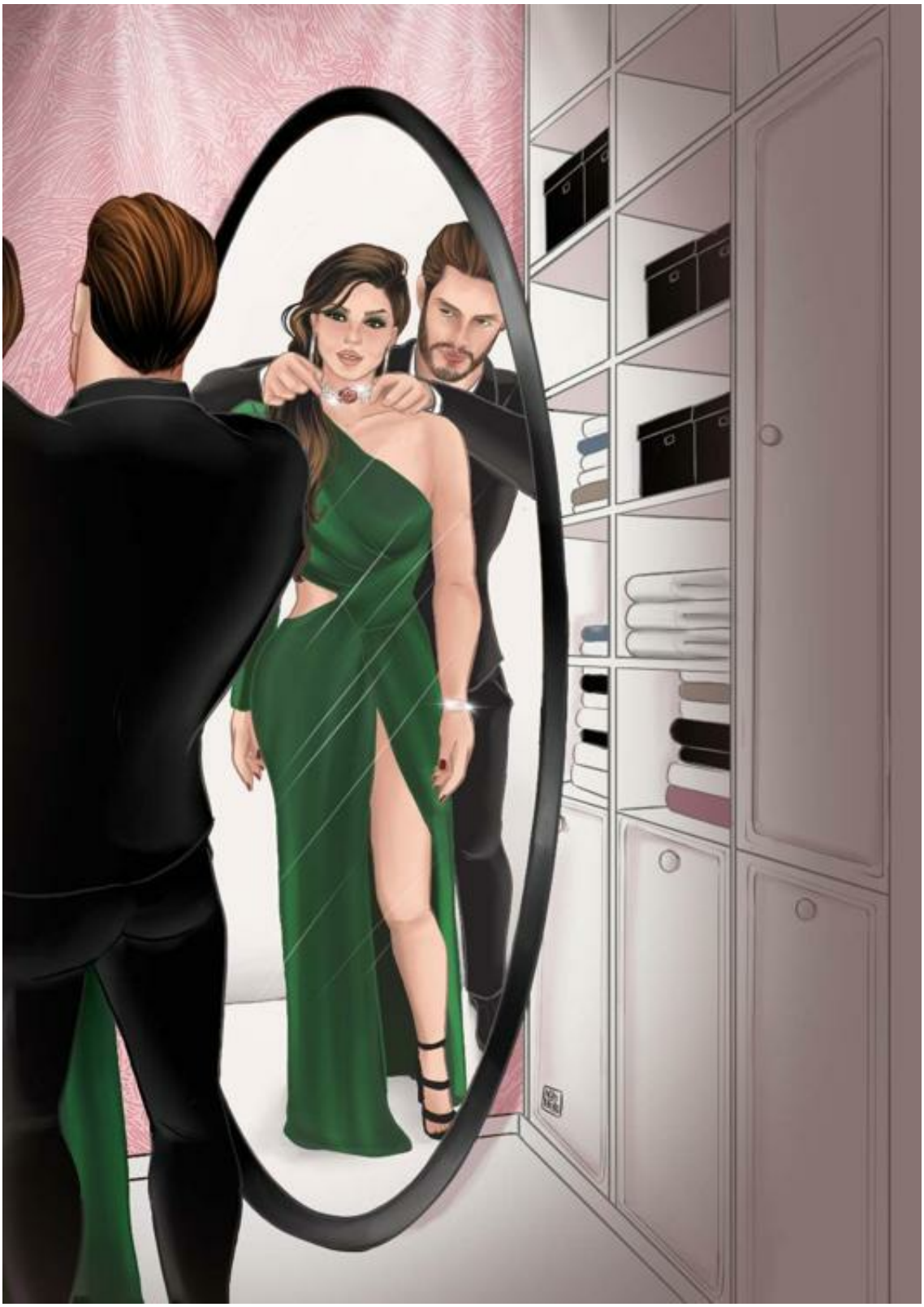
Il y en a une en particulier qui commence à se rebeller contre mon indifférence : celle d'exiger sa soumission totale et absolue, de prendre chaque souffle que Gabriella a à m'offrir, de remplir son esprit brisé et de dominer son âme vide jusqu'à ce qu'il ne reste aucun morceau de la fille qui ne m'appartienne pas complètement. De lui arracher tout. Boire son obéissance absolue et m'enivrer de Gabriella comme rien d'autre n'a jamais pu m'engourdir.

Je respire profondément et une douce odeur, quelque chose comme des roses, remplit mes narines quand Gabriella relâche ses cheveux sur son épaule. Incroyablement approprié, je ris presque. Encore une autre chose, d'ailleurs, que la Brésilienne a le pouvoir d'éveiller, ce désir inhabituel que, jusqu'à très récemment, je ne savais pas que j'avais, celui de sourire.

— Parfaite ! — Le mot plane entre nous, mais c'est une vérité que je n'étais pas prêt à garder. Encore des petits gestes instinctifs, impossibles à contenir. — Prête à jouer la comédie ? — je demande, touchant mes doigts aux siens.

Gabriella baisse les yeux, qui étaient fermement fixés sur le reflet du collier autour de son cou, vers nos mains, presque comme si elle voulait être sûre que je l'ai touchée. Elle relève la tête, mais cette fois son visage se tourne par-dessus son épaule, cherchant mes yeux, plutôt que leur reflet.

— Prête.



***

— Cette fête n'est pas comme les autres. — La voix douce de la femme à côté de moi dit quelques minutes après notre entrée dans le salon.

Nous ne sommes pas entrés par une porte latérale, j'ai insisté pour passer par le tapis rouge que quelqu'un comme Massimo, naturellement, a déroulé à l'entrée de sa fête d'anniversaire. J'ai insisté pour poser pour des photos avec Gabriella, l'exhibant comme un trophée, tout comme la marque que j'ai mise sur son cou.

Le fait que la fille cherche constamment mon approbation du regard, désireuse de plaire, n'est que la cerise sur le gâteau que je ne savais pas que je voulais tant goûter.

Le Palais Biscari est l'une des propriétés les plus luxueuses de toute la Sicile et, ce soir, sa façade a été entièrement transformée par des lumières et des tissus brochés. Gabriella halète bruyamment, incapable de contenir son admiration à chaque pas que nous faisons à l'intérieur du château luxueusement décoré.

— Non. C'est une fête d'anniversaire.

— C'est magnifique ! — commente-t-elle, en regardant les murs, les rideaux, le sol et tout ce qui l'entoure. — Très beau !

Je tourne simplement la tête, l'observant attentivement tandis que Gabriella ne me consacre pas plus d'une demi-seconde. Chaque fibre de son être est trop occupée à s'émerveiller du luxe qui l'entoure. Je me demande ce qu'elle dirait si elle savait que l'homme responsable de tout cela se déclare comme son grand-père.

— Quand est ton anniversaire ? — demande-t-elle alors que nous marchons sans but dans le salon, se tournant vers moi.

— Le huit novembre.

— Le mien est le dix-huit mars. — Je mords mes lèvres, voilà, nous y sommes. — Et toi, quel âge as-tu ?

— Trente-huit.

— Trente-huit ? — Elle ouvre grand les yeux. — Tout ça ?

— Tu me traites de vieux, Gabriella ? — Sa bouche s'ouvre pour une réponse, mais la fille décide de réfléchir un peu plus avant de me répondre et la referme.

— Ce n'est pas ça, je ne pensais juste pas que tu avais trente-huit ans.

— Et quel âge pensais-tu que j'avais ?

— Je n'avais pas encore pensé à ça — avoue-t-elle, et je plisse les yeux vers elle. — Il y a toujours beaucoup à penser à ton sujet, ton âge n'est vraiment pas une priorité — explique-t-elle et, quelques instants plus tard, elle semble le regretter, je peux le dire par le ton qui colore ses joues. — Est-ce que tu organises aussi des fêtes d'anniversaire comme celle-ci ? — demande-t-elle, désespérée de laisser son propre commentaire derrière elle.

— Malheureusement, oui. — Ses sourcils se froncent.

— Tu n'aimes pas ?

— Il y a de meilleures façons d'investir mon temps, mais je comprends l'attrait pour les gens autour, alors je laisse les femmes de la *famiglia* organiser comme elles le jugent bon. — Mes paroles me rappellent celles de Gabriella, il y a quelques jours, au petit-déjeuner.

Tout ce qui sort de sa bouche sont des idées que La Santa est loin de considérer. Ce qui m'a impressionné en premier lieu, c'est ce que fait Gabriella constamment : me défier sans perdre de vue la soumission, s'inquiéter de me déplaire d'une manière ou d'une autre et corriger ses propres mots pour qu'ils ne semblent pas insolents. La fille le fait naturellement, et c'est excitant au-delà

de ce que je suis prêt à penser. Ensuite, le fait qu'elle ait présenté son point de vue même sans aucun intérêt pour celui-ci.

— Les femmes de la *famiglia* ?

— Menées par ma mère, actuellement. Quand je me marierai, ce sera la responsabilité de ma femme. — Gabriella serre les lèvres en une fine ligne, créant des fossettes sur ses joues, elle le fait quand elle veut retenir ses propres questions, j'ai remarqué. — Pose ta question, Gabriella.

— Pourquoi n'es-tu pas marié ? — Ses joues rougissent à nouveau.

— Les mariages dans la *famiglia* sont des accords commerciaux. Je n'ai pas encore trouvé celui qui vaille mon temps.

— Des accords commerciaux — murmure-t-elle. — Toujours ?

— Ceux qui comptent, oui.

— Et lesquels comptent ?

— Tes questions n'en finissent jamais ?

— Désolée. — Elle baisse les yeux une seconde. — J'essayais juste de comprendre.

— Ceux des dirigeants comptent. Certaines familles de basse hiérarchie utilisent les mariages pour monter en grade.

— Rafaella m'a dit ça.

— Vous avez parlé de la hiérarchie de la Sagrada ? — Ses yeux sombres s'élargissent lentement.

— Nous parlions du mariage de Rafaella — bafouille-t-elle, visiblement nerveuse à l'idée d'avoir trahi son amie involontairement. — Et elle m'expliquait seulement pourquoi son père est celui qui choisit le fiancé.

— Arrête de bégayer, Gabriella. Il n'y a aucun problème si Rafaella discute de la hiérarchie de La Santa avec toi. — Le visage de la fille se détend, et j'arrête notre marche, m'arrêtant à côté d'une table haute à cocktails. — Restons ici pour l'instant.

Un serveur s'arrête immédiatement à côté de nous, et je commande un whisky et un jus d'orange. Les boissons arrivent en un clin d'œil et Gabriella boit le jus avec tant d'enthousiasme que je me fais une note mentale de demander à Luigia s'il n'y a vraiment pas d'oranges dans la cuisine.

— J'ai une autre question — annonce-t-elle, et je ne peux m'empêcher de sourire en voyant qu'elle a appris à esquiver mes commentaires ironiques.

— Pose-la.

— Pourquoi y a-t-il des saintes dans vos salles de bains ? — Je m'arrête en plein milieu du chemin que le verre faisait vers ma bouche, regardant la fille avec tellement de surprise que j'oublie de cacher l'émotion de mon visage.

— Quoi ?

— Des saintes. Il y a des saintes dans vos salles de bains. Il y en avait une dans ma chambre dans l'aile de *signora* Anna et il y en a une identique dans ma chambre dans ton aile.

— Il n'y a pas de saintes dans nos salles de bains. — Elle recule la tête et pose le verre sur la table à côté d'elle. — Il n'y en a que dans deux salles de bains et, apparemment, tu as été tirée au sort deux fois. — De l'admiration se répand sur le visage de Gabriella.

— Seulement deux ?

— Seulement deux. — Elle hoche la tête, réfléchissant à quelque chose que ses lèvres ne disent pas.

— Quelle sainte est-ce ? — demande-t-elle après presque une minute entière, et je lève un

sourcil, indiquant que c'est un compte facile à faire. — La Santa — conclut-elle.

— Oui.

— Quel est son nom ?

— Elle n'en a pas. Elle est simplement La Santa.

— Et pourquoi est-elle dans ces deux salles de bains ?

— Je n'en ai aucune idée. Le manoir a été construit il y a des décennies, certaines histoires à ce sujet se sont perdues lorsque les gens ont cessé de les raconter.

— Tu es bavard aujourd'hui — commente-t-elle, et je dois faire un effort pour retenir le rire que seuls les commentaires absurdes de Gabriella peuvent me donner envie d'avoir.

— Peut-être que j'essaie de ne pas être une compagnie si terrible — ironisé-je, et elle claque la langue avant de faire la moue.

— Comme si tu te souciais — elle répond à mon ironie avec la même monnaie au moment même où Massimo entre dans mon champ de vision.

J'élimine la distance entre Gabriella et moi en un seul pas et je porte ma main à son visage. Sa peau est aussi douce que je m'en souvenais le matin où je lui ai présenté la bibliothèque, quand elle s'est désespérée en pensant que c'était le moment pour moi de prendre sa vie. Une réaction si différente de celle qu'elle avait eue, des semaines auparavant, quand elle a presque embrassé la mort, l'a implorée. Quand elle n'a eu aucun instinct à nier que sa vie ne valait rien.

Réaliser que sa perspective sur elle-même avait changé fut une agréable surprise. Gabriella avait découvert une certaine valeur en elle-même et, aussi proche que nous sommes maintenant, il est impossible d'empêcher l'instinct de revendiquer chaque once de cette valeur de croître.

Je me penche vers elle et elle frissonne tout entière. Le petit sourire qui se dessine sur mes lèvres lorsque je les approche de son oreille n'est pas feint.

— Je me soucie de toi — je chuchote à son oreille avant de lever simplement les yeux vers Massimo, qui nous regarde fixement, Gabriella et moi.

Le visage de l'homme est rouge de colère, et ses mains sont serrées en poings violents. Je laisse transparaître tout le plaisir sur mon visage. L'odeur des roses s'infiltrant dans mon nez alimente la sensation de pouvoir qui circule dans mes veines. Lorsque je redresse suffisamment mon corps pour mettre mon visage à égalité avec celui de Gabriella, la jeune fille est hors d'haleine, les lèvres entrouvertes et les pupilles dilatées.

Je pose mes lèvres sur les siennes, embrassant le coin de ses lèvres, m'assurant que, de l'angle où nous sommes, les Coppeline auront l'impression que je l'embrasse complètement. Je me recule pour voir le visage rougissant de Gabriella et je brosse mon pouce sur sa joue avant de lui tendre la main.

— Il est temps pour cette danse, Gabriella.

# 36

## *GABRIELLA MATOS*

J’ai oublié de comment respirer.

Mes jambes suivent la leader de Vittorio sans que j'aie besoin de prendre la moindre décision, et je remercie Dieu pour cela, car je ne pense pas que je serais capable, pas maintenant. Mon cerveau semble s'être transformé en gelée et tout cela, simplement parce que j'ai senti ses lèvres sur ma peau.

Mon cœur bat dans chaque centimètre de mon corps au lieu de simplement dans ma poitrine. Je ne savais pas qu'il était possible de le ressentir aussi intensément jusqu'à ce moment-là.

J'ai été stupide de penser que je pourrais jouer ce jeu de faire semblant ; un simple geste de Vittorio m'a suffi pour que j'aie envie d'abandonner la peau de la femme que j'étais si déterminée à incarner ce soir et de m'enfuir en courant.

Mon désir est de me replier dans une coquille bien fermée, où mon cœur déjà meurtri ne sera jamais plus exposé aux ravages colossaux causés par un simple mot murmuré, une caresse fugace et un baiser au coin des lèvres.

Le Don est incroyablement meilleur que moi pour cela, car lorsque nous atteignons la piste de danse, tandis que je suis haletante et complètement affectée, Vittorio a toujours sur le visage le même masque impassible qu'il porte presque vingt-quatre heures par jour et la même posture inébranlable dont il ne se défait jamais. Dans son smoking impeccable et les cheveux coiffés en arrière, il est un dieu, et aucun simple mortel n'oserait dire le contraire.

Face à face avec un mètre entre nous, nous attendons que la musique commence. Violons, accordéons et violoncelle pleurent les premières notes, et chaque petit morceau de moi vibre, impatient, à l'idée de gagner quelques minutes de ce que le baiser de Vittorio leur a laissé à désirer, plus de sa présence.

Comment est-ce possible ? Comment puis-je être si irrévocablement attirée par cet homme après des touches si subtiles, si courtes ? C'est comme consommer la première dose d'une dépendance que je ne savais pas avoir et, maintenant, me rendre compte que je suis irrémédiablement dépendante.

La main de Vittorio se tend vers moi, et je l'accepte en gardant les yeux baissés, comme le demande la chorégraphie. De chaque côté de nous, une rangée de couples fait de même sur la piste de danse bondée.

Je tiens la jupe de ma robe avec ma main libre et je fais une révérence courte. Ensuite, je me redresse et, enfin, je rencontre le regard de mon Don. Il ne me quitte jamais des yeux.

Vittorio observe chacun de mes mouvements comme s'il n'y avait rien d'autre que moi dans le salon, tandis que je fais les premiers pas de la danse répétée. Et quand vient enfin le moment où nos corps se rejoignent avec nos mains entrelacées, mon corps danse comme si c'était le plus grand des buts de son existence.

Vittorio me guide à travers la salle, marchant avec moi et me faisant tourner. Et au moment où l'échange de partenaires se produit, les fils, ces fils qui m'ont attirée vers lui la première fois

que je l'ai vu, semblent devenir plus courts et siffler lorsqu'ils sont étirés d'une manière presque douloureuse.

Cependant, il suffit que je sois ramenée dans ses bras pour qu'ils se relâchent, remplissant mon corps et mon âme d'un sentiment d'appartenance jamais ressenti auparavant.

Je suis totalement absorbée par la musique. Les notes m'enveloppent dans un état de torpeur si absolu qu'il est impossible de ne pas conclure que j'avais tort, je ne veux plus fuir et me cacher. Je veux rester ici et faire semblant ce soir, le prochain et tous les autres, parce que, si cela était vrai, si la déclaration incrustée dans les diamants que je porte à mon cou était vraie... Ah, si c'était vrai...

Trop vite, la chanson prend fin et avec elle, la belle illusion que mes yeux ont créée juste pour moi. Je m'arrête, haletante, une fois de plus face à Vittorio, avec seulement un mètre nous séparant. Alors que mon cœur bat à un rythme effréné, la raison est forcée de remonter par ma gorge, et je réalise une fois de plus ma place.

Je baisse la tête, respirant avec difficulté, et la dernière note meurt sur les cordes d'un violon hésitant. Avant que je ne me sente prête à affronter le monde autour de moi, cependant, des doigts fermes se posent sous mon menton, me forçant à relever les yeux. Des yeux bleus me consomment sans que j'aie la chance de me protéger alors que de nouveaux couples se positionnent autour de nous sur la piste de danse. Lorsque Vittorio parle, sa voix est basse et rauque.

— Bravo, Gabriella. Bravo. — Je souris, ressentant la satisfaction devenue déjà familière qui envahit mes veines à chaque fois que je fais quelque chose qui lui plaît. — Tu as gagné votre marché. Choisis, et ce sera à toi. À tout moment, il te suffit de me dire ce que tu veux.

J'acquiesce, mais la sensation agréable qui m'envahissait est teintée de tons de gris lorsque je réalise que la seule chose que je veux, je ne peux pas la vouloir.



# 37

## *VITTORIO CATANEO*

— Je ne me souviens pas de te voir dans mon agenda, *Mamma* — dis-je alors qu'Anna Cataneo entre dans mon bureau commercial sur ses *Louboutins*. [79]Elle a arrêté d'essayer de m'embusquer après les dîners en famille, apparemment.

Le bâtiment de l'importateur de vins n'est pas mon lieu de travail préféré, la cave est l'activité légale principale de notre famille et celle qui demande le moins de mon temps. Même si, parfois, elle en demande encore un peu.

— C'est parce que je n'y suis pas — répond-elle en s'asseyant devant mon bureau.

Contrairement à mon bureau à la maison, celui-ci ne suit pas le style classique de décoration. Ici, l'acier et le verre sont partout et c'est une autre raison pour laquelle je préfère les bureaux à la maison ou au centre de formation de La Santa.

— Alors pourquoi je suis en train de parler avec toi ? — Je ne détourne pas les yeux de l'écran de mon ordinateur.

— Je suis inquiète.

— Tu es toujours inquiète, *Mamma*. J'aurai besoin que tu sois plus précise que cela. — Elle lance un magazine sur mon bureau, un rapide coup d'œil me dit que j'ai déjà lu ce titre. Une photo d'il y a deux nuits est en couverture du magazine. Bien que je l'aie déjà vue plusieurs fois auparavant, la photo de Gabriella avec la rose au cou attire mon attention pendant deux secondes de plus qu'elle ne le devrait. — Ton magazine préféré fait faillite ?

— Vitto ! — *Mamma* tente de me réprimander, et je soupire longuement avant de concentrer mon regard sur elle. — Le magazine parle de mariage ! — Lorsque je ne réponds pas à son affirmation, ma mère croise les jambes et s'approche de mon bureau. Son tailleur blanc se froisse avec le mouvement. — La *famiglia* en parle.

— J'espère que tu n'insinues pas que je ne sais pas ce qui se passe dans mon organisation, *Mamma*. — Anna ouvre la bouche pour parler, puis serre les lèvres aussitôt après. Je lui lance un regard impatient, et elle continue.

— Tu l'as installée dans ta maison et tu la montres partout, Vitto. Tu la vêtis et la couvres de bijoux, et tu obliges les femmes de la *famiglia* à la servir ! Une étrangère, Vitto !

L'utilisation de mon surnom d'enfance comme tentative de rapprochement est une stratégie classique de ma mère. Une tentative inutile de renforcer son autorité en tant que ma génitrice. Inutile car je ne l'ai jamais oubliée, elle ne pourra jamais surpasser la mienne en tant que Don.

— Je ne comprends toujours pas comment cela vaut la peine que je perde mon temps avec cette conversation. Alors raccourcissons ça une fois pour toutes. Tu remets en question les décisions de ton Don ?

— Non, je remets en question le bon sens de mon fils.

— *Mio padre* sait que tu es ici, *Mamma* ? — Le visage de ma mère perd immédiatement sa couleur. — Je pensais bien que non.

— Vitto, tu n'es pas rationnel — elle accuse, et je ris sans humour.

— Tu peux y aller maintenant, *Mamma*. Et c'est la dernière chose que je te dis en tant que ton fils. — Elle comprend le message et, à contrecœur, reprend le magazine qu'elle a apporté avant de quitter mon bureau.

Je laisse mon corps tomber contre le dossier de la chaise et expire entre mes dents, faisant un sifflement. Je sais vraiment que les rumeurs sur la situation de la Brésilienne s'intensifient dans la *famiglia*, mais ce n'est pas comme si cela me préoccupait.

Le visage doux de Gabriella remplit immédiatement mes pensées. Deux jours se sont écoulés depuis l'anniversaire de Massimo, et je n'ai toujours pas réussi à oublier l'expression de Gabriella alors que nous dansions dans le salon, alors que je n'aurais même pas dû la voir. C'était l'un de mes nombreux lapsus pendant cette soirée.

Je prévoyais de danser avec Gabriella sans jamais détourner les yeux de Coppeline, le provoquer, car c'est ainsi que sont faits les jeux mentaux. Cependant, quand la fille s'est pratiquement fondue dans mes bras, il était impossible de garder mes yeux ailleurs que sur elle.

Gabriella s'est complètement abandonnée à ma conduite, et mon cerveau a immédiatement projeté un million d'autres scènes où j'aimerais qu'elle fasse cela. Tout ce qui nous entourait a disparu. Et quand la musique s'est arrêtée, devoir regarder une Gabriella haletante, couverte d'une fine couche de sueur et semblant presque ivre de son abandon, n'a pas exactement facilité l'état dans lequel le désir pour elle m'a mis. Et il y avait encore ce collier, cette foutue marque que j'ai mise sur son cou. Dans chaque image que mon esprit a pu créer, elle le portait, et juste lui, comme le collier qu'il était vraiment.

Je la veux. Tout déni dans lequel je pourrais être à ce sujet a été abandonné quand Gabriella a levé les yeux vers moi après la danse. Sa peau douce sous mon toucher, alors que nous faisions la représentation parfaite pour Massimo, a stimulé tous mes désirs en même temps et a nourri l'envie de la posséder avec des doses massives de levain.

Je ne me souviens vraiment pas d'avoir jamais autant désiré une femme. Même pas à l'adolescence lorsque mes hormones étaient à leur apogée. Je secoue la tête de droite à gauche avant d'ouvrir un tiroir de mon bureau et d'en sortir les magazines que j'ai demandés à Dario de me rapporter. Tous publiés après l'anniversaire de Coppeline.

J'ouvre le premier et relis l'article sur la page marquée.

*« El dio de la Sicília »* [80]*est-il amoureux ? Vittorio Cataneo a été de nouveau repéré avec la mystérieuse brune vendredi dernier, lors de l'anniversaire de l'homme d'affaires Massimo Coppeline. Le nouveau rendez-vous du magnat portait une robe Zuhair Murad évaluée à soixante-dix mille euros et ce n'était même pas la pièce la plus chère exhibée par la compagne prétentieuse du plus puissant homme d'affaires de Sicile. Autour de son cou pendait une petite fortune, un collier en or blanc, diamants, rubis et émeraudes avec ce qui est la signature de la Vinícola Santo Monte, une rose rouge. Un mariage est-il en vue ?"*

Je me gratte la gorge exactement comme je l'ai fait la première fois que j'ai lu cet article. "Prétentieuse". S'il y a quelque chose qui ne peut pas être dit à propos de Gabriella, c'est qu'elle est prétentieuse. Je me demande si les rédacteurs de cet article sont aveugles ou s'ils ont simplement choisi de dépeindre Gabriella comme une snob pour le divertissement que cela générerait.

Je range le magazine dans le tiroir quelques secondes avant que le téléphone sur mon bureau sonne.

— *Monsieur Cataneo, monsieur Corleone est ici*— annonce la secrétaire dès que je réponds à son appel. Aujourd'hui doit être le jour des visites non planifiées.

— Faites-le entrer — c’est la seule réponse que je donne. Moins d'une minute plus tard, ma porte s'ouvre, et le *consigliere* de la famille la franchit.

— Don Vittorio — il salue.

— Assis-toi, Matteo. À quoi dois-je l'honneur de cette visite non planifiée ?

— Coppeline veut organiser une réunion — dit-il en s'asseyant, et un sourire s'étire sur mon visage.

— Dites-lui que je ne suis pas disponible — j'annonce parce qu'il est encore trop tôt pour le rencontrer. Je ne veux pas seulement que Massimo soit en colère, je veux qu'il soit désespéré.

Je veux que le vieux soit tellement consumé par le besoin d'obtenir ce qu'il veut qu'il me donnera tout ce que je demande en échange. Il n'y a rien d'autre que la pétrolière dont j'ai vraiment besoin, mais peut-être que je peux trouver quelques choses à désirer. Matteo garde le silence, mais pas pour longtemps.

— La *famiglia* est agitée. — Il choisit ses mots avec soin, mais cela ne change pas leur signification.

— Je pensais que les potins étaient le travail des femmes de la famille, Matteo, pas le tien.

— Mon travail est d'observer, de contrôler, de rapporter et de conseiller, Don. Et c'est ce que je fais. — Je regarde attentivement mon conseiller. Autant que moi, Matteo est un homme contrôlé, voire plus, je dirais, parce qu'il y a une froideur dans sa rationalité que je n'ai pas.

— Que penses-tu que je fais, Matteo ?

— Le meilleur pour la *famiglia*, Don. Je n'en doute pas.

— Alors pourquoi avons-nous cette conversation ?

— Parce que même si je le sais, les mères de l'organisation se demandent si c'est vrai. Tu es un homme célibataire, toutes les jeunes filles disponibles pour le mariage attendent que tu décides de te marier et, soudain, elles se sentent menacées par une étrangère. Je te mets simplement en garde.

— Je ne savais pas que je devais rendre des comptes aux femmes de la *famiglia*.

— Les femmes anxieuses tourmentent leurs maris. Les maris tourmentés commencent à exiger des choses auxquelles ils n'ont pas droit. Les hommes exigeant ce à quoi ils n'ont pas droit signifient des pertes. Des pertes qui pourraient être évitées si tu as la volonté de laisser les mères et leurs filles célibataires savoir ce que nous savons tous les deux.

— Et qu'est-ce que cela pourrait être ?

— Que la Brésilienne est un moyen pour une fin. — Je souris car c'est pour cette raison que Matteo Corleone s'est affirmé comme *consigliere*. L'affirmation est déguisée en conseil, mais en réalité, c'est un rappel.

— Et tu penses que j'ai besoin qu'on me le rappelle.

— Je pense que les *mammas* doivent en être assurées.

— Épargnes-moi les demi-mots, Matteo. Si tu as quelque chose à dire, dits-le.

— Si j'avais quelque chose à dire en plus, je le dirais, Don. — Ce n'est pas le cas. — Sa posture impassible et son visage indéchiffrable me font secouer la tête, en négation.

— Et comment suggères-tu que je fasse cela ?

— Francisca Corleone va se marier le week-end prochain, montres-toi disponible.

— Tu suggères que je laisse entendre que je suis à la recherche d'une épouse ?

— Non. Je suggère que tu leur laisse croire que c'est une possibilité future.

— Peut-être que je devrais te faire la même suggestion.

— Si c'est ta décision pour le bien de la Sagrada, je serai ravi de m'y conformer, Don.

— Fais attention, Matteo — je mets en garde, mais l'homme ne bouge même pas un muscle. Il me fixe en silence avant de se lever et de boutonner sa veste.

— Je transmettrai ta réponse à Massimo. — Je le congédie d'un signe de tête et quand il sort, refermant la porte derrière lui, je me rassois dans ma chaise.

Apparemment, Gabriella ne sera pas la seule femme avec qui je devrai danser cette semaine. Cependant, quelque chose me dit que, la semaine prochaine, la danse avec elle sera la seule dont je me souviendrai encore.

# 38

## *GABRIELLA MATOS*

Je passe ma main sur mon cou, ressentant, même après des semaines, le manque de ce collier. Le manque de ce qu'il signifiait pour cette nuit.

Je pourrais le lui demander en retour. Je n'ai toujours pas choisi ce que je veux utiliser comme crédit pour mes arrangements, mais quel est l'intérêt si ce que je veux vraiment ne sont pas les diamants, mais ce que j'ai ressenti en les portant autour de mon cou ?

C'est quelque chose que je ne pourrais jamais avoir à nouveau, je ne le pourrais jamais. Je me lève de mon bureau, déterminée à arrêter de penser à cela, il n'est même pas sept heures du matin et je me laisse déjà envahir par ce désir insensé, alors que je viens de me libérer de lui, en dormant.

Cependant, les magazines, empilés sur un pouf sur mon chemin vers la porte de la chambre, ont quelque chose à dire à ce sujet. J'ai arrêté de les laisser à Rafaella de les jeter. Une personne encline à être gênante pourrait même dire que je les collectionne.

Les employées de la maison continuent de les laisser derrière elles dans l'intention que je lise les gros titres de plus en plus méchants, mais je ne suis pas du tout intéressée par eux, ce sont les photos qui me fascinent au point de la folie.

Où que Vittorio et moi allions, nous sommes photographiés et, au cours des trois dernières semaines, nous avons visité de nombreux endroits. L'opéra, le théâtre municipal, un concert de violon dans un théâtre flottant, plus de dîners dans d'incroyables restaurants et quelques autres événements.

Au moins trois fois par semaine, Don m'informe, pendant le petit-déjeuner, que nous avons des plans pour la soirée, et de plus en plus je me permets de jouer la comédie pendant ces soirées. Je me dis que c'est juste une fois de plus, que c'est la dernière, mais ce n'est jamais le cas.

Quoi qu'il ait été réveillé dans mon bas-ventre, la nuit du bal, refuse de s'endormir à nouveau avant d'être complètement rassasié, et je ne sais pas comment faire ça. Je passe la nuit à me retourner sur le lit improvisé sur le tapis moelleux jusqu'à m'endormir. Je me réveille désespérée pour une douche froide après avoir été tourmentée par Vittorio avec encore plus d'intensité dans mes rêves que dans la réalité. Dans la réalité, du moins, ses regards chaleureux, ses touches subtiles et le sentiment qu'il est sur le point de me dévorer se résument aux rares moments où nous sommes seuls dans notre jeu de rôle, lors de nos rendez-vous.

Dans mes rêves, en revanche, elle ne part jamais. Dans mes rêves, ce simulacre de baiser, ce contact ridicule de ses lèvres contre ma peau près de la bouche se transforme en quelque chose de bien plus grand et plus intense qui ne me laisse pas oublier, même une seconde alors que je suis éveillée, ce qui s'est passé pendant que j'étais endormie.

***

— Je veux commencer à faire de l'exercice — dis-je à Rafaella, et elle lève les yeux de son cahier qu'elle tient entre ses mains.

Mon amie me regarde, puis regarde l'armoire de maillots de bain où elle faisait le décompte

des vêtements propres, à nouveau, puis le cahier.

— Quoi ? demande-t-elle, en fronçant les sourcils de confusion avant de me maudire pour l'avoir fait perdre le compte.

— De l'exercice. Je veux faire de l'exercice — répétai-je. — Je passe juste mon temps à manger, lire et dormir. J'ai besoin de mettre mon corps en mouvement — je mens, et un seul de ses sourcils se lève, me disant qu'elle sait très bien quelles sont mes véritables motivations.

— Je sais très bien quel genre de mouvement tu veux faire — taquine-t-elle avant de souffler dans un rire.

— Rafaella !

— Quoi ? Tu vas dire que ce n'est pas vrai ?

— J'ai besoin d'épuisement, mon corps s'habitue mal, et je n'arrive pas à bien dormir. — Rafaella ouvre la bouche, puis la referme. Puis, elle regarde autour d'elle et quand elle est sûre que nous sommes vraiment seules dans le couloir, elle parle.

— Tu sais qu'il y a d'autres solutions que la douche froide, non ?

— Ce n'est pas ça ! — je m'exclame entre les dents, et Rafa éclate de rire en penchant la tête en arrière. — Je n'aurais pas dû te parler des rêves, zut ! — Mon indignation n'est pas suffisante pour l'arrêter de rire de moi. Je lui tourne le dos. Irritable comme je suis ces jours-ci, je n'ai pas besoin de ça.

— Attends ! — elle parle fort, presque en courant derrière moi. — D'accord ! D'accord ! Comment puis-je t'aider ? — J'arrête de marcher et me retourne vers elle.

— Des vêtements, j'ai besoin de vêtements. Il n'y a rien dans mon placard qui convienne pour ça.

— Bon sang, qui aurait pensé que le Don ne veut pas te maintenir en forme, hein ?

— J'en ai marre de toi. — Je recommence à marcher, l'abandonnant encore une fois. La garce éclate de rire avant de me suivre jusqu'à ma chambre.

— D'accord, d'accord ! Te connaissant, tu ne veux pas sortir pour acheter et dépenser l'argent du Don, n'est-ce pas ? Cela signifie que tu as besoin de vêtements empruntés. D'accord. J'en apporterai quelques-uns pour toi demain.

— Merci — je réponds, à contrecœur.

— Mais je parlais sérieusement. — Elle commence, et je lui lance un regard irrité. Rafaella l'ignore complètement. — Les douches froides ne sont vraiment pas la seule solution. Tu peux... Tu sais... — Elle laisse son insinuation en suspens et je grogne d'irritation.

Comme si je n'avais pas essayé, mais mon corps refuse simplement d'accepter ce qu'il a. Il veut ce qu'il veut, et je dois en souffrir.

— Tu n’avais pas un placard à serviettes à compter, Rafaella ?

# 39

## *VITTORIO CATANEO*

Je porte mon regard dans une attitude devenue habituelle en rentrant à la maison, cherchant Gabriella à la fenêtre. La vue que je découvre, cependant, é tout sauf calmante, contrairement à ce qui se produit habituellement lorsque je la trouve là. L'ombre d'un homme plane à l'endroit où la Brésilienne a l'habitude d'être à cette heure, et la colère qui envahit mes veines est trop rapide pour obscurcir mon jugement et m'arrêter. Je sors de la voiture sans attendre la confirmation que la routine de sécurité a été achevée, sortant déjà mon arme de son étui attaché à ma ceinture. Mes hommes sont surpris, mais me suivent alors que j'ouvre grand la porte d'entrée de la maison et que je fais sursauter une Luigia qui reste en arrière, les yeux écarquillés. Je traverse le couloir jusqu'aux escaliers menant aux étages sans me soucier de l'agitation que je laisse derrière moi.

J'entre dans mon aile, arme à la main, et je trouve Gabriella habillée en tenue de sport, en train de faire des squats au milieu du salon. Au moment où ses yeux me remarquent, toute la couleur de son visage disparaît, elle lève les mains paumes ouvertes vers l'avant, dans le geste classique de la reddition, et serre les yeux avec force.

Ne pas laisser la confusion dans ma tête se refléter sur mon visage est un défi de la taille que seule Gabriella Matos est capable de m'imposer. Je passe à côté d'elle, me dirigeant vers la fenêtre que j'ai vue, et, en arrivant là-bas, je trouve un employé du service de maintenance de la propriété réparant le siège sous la fenêtre, le remplaçant en fait. Au moment où il se retrouve dans mon viseur, l'homme écarquille les yeux, lâche l'outil qu'il tenait et il tombe avec un bruit sourd sur le sol. Je baisse mon arme, frappé par la force de ma propre perte de contrôle. L'idée simple, complètement irrationnelle, que Gabriella pourrait être avec un homme m'a fait agir comme un fou, et je ne suis pas un putain de fou. Jamais !

Mais les dernières semaines ne peuvent pas être décrites comme étant dans mon état normal. Le mariage de Francisca a été un événement irritant. Suivant les conseils de mon conseiller, je me suis montré disponible, dansant, chanson après chanson, avec l'une des parfaites futures épouses entraînées par ma mère. Et, comme je le soupçonnais, aucune des danses n'était rien de moins qu’ennuyeuse. Les regards prudents ne me disaient rien, les paroles répétées m'ennuyaient autant qu'une feuille de papier, et les danses techniquement parfaites ne suscitaient aucune émotion en moi. Je ne cherchais rien, mais la bambina a envahi mes pensées avec une telle force qu'il était impossible pour moi de ne pas faire de comparaisons. Ou de ne pas me demander à plusieurs reprises ce que Gabriella faisait à la maison pendant que je devenais de plus en plus irrité à chaque chanson que je devais danser.

Chaque moment seul avec Gabriella, que ce soit pour un petit-déjeuner ou un événement conçu pour les objectifs des paparazzi, a été un exercice colossal d'autocontrôle. Un qui, au lieu de me procurer la satisfaction quotidienne, semble me conduire de plus en plus loin de là où j'ai l'habitude d'être.

Je tourne le dos à l'employé et je retourne dans le salon, mon cœur pompant de la colère au lieu du sang, et cela ne fait qu'empirer lorsque j'arrive dans la pièce et que je trouve Gabriella

dans la même position que je l'ai laissée. Les mains levées, les yeux fermés et chaque centimètre de son corps sculptural marqué par la tenue de sport que je n'ai aucune idée d'où elle l'a sortie.

Une combinaison bleue et rose qui épouse son corps comme une seconde peau. Soudain, je me retrouve furieux aussi du fait que les hommes qui m'accompagnent voient la même chose que moi.

— Sortez. — Le mot est un grondement. Gabriella ne bouge pas, et je pose mes mains sur mes hanches, ne sachant que faire avec la fille.

Je suis devenu obsédé par la lecture de tout ce qu'ils écrivent sur nous, chaque édition de journal et de magazine, cherchant ce qu'ils ont dit d'elle. En comparant les spéculations de la presse à sensation avec les vérités que je connais et les corrigeant dans mes propres pensées. C'est absurde !

Je pourrais la baiser, céder au désir, mettre fin à ce désir irrationnel, récupérer le contrôle sur moi-même. Je le ferais si le même instinct qui m'a fait la marquer avec ce foutu collier pour lequel j'ai pris l'habitude de regarder constamment ne me disait pas que ça ne passera pas.

Tout comme me nourrir de ses regards baissés, de son désir d'approbation, de son obéissance constante n'a pas diminué mon désir incontrôlable pour sa soumission, me glisser entre ses jambes une seule fois ne fera probablement rien pour calmer ma faim pour son corps, pour ses gémissements, pour la voir supplier.

Je serre les dents jusqu'à en avoir mal et cela ne suffit toujours pas à chasser de ma tête les images évoquées par mes propres pensées.

— Ouvre les yeux, Gabriella. — Elle ouvre, et immédiatement deux larmes épaisses roulent sur son visage. La jeune fille avale sa salive, mais ne bouge pas. Son regard est empreint d'une peur pure et absolue de la mort, pourtant, elle reste là, immobile, attendant son arrivée. — Tu as fait quelque chose ? — Sa réponse est un lent mouvement de tête, négatif. — Alors pourquoi es-tu là, comme un agneau, attendant juste d'être abattue ? — Elle cligne des yeux, mais aucune parole ne sort de sa bouche. — Réponds — je demande entre mes dents, ayant besoin qu'elle dise n'importe quoi pour me ramener à la réalité dont je suis devenu incapable de revenir seul.

La plus grande de mes irritations est, sans aucun doute, envers moi-même, et elle est multipliée par dix lorsque la réponse de Gabriella me fait regretter d'avoir posé la question, pour commencer.

— Parce que ma vie est à vous, monsieur. Pour faire ce que vous voulez — dit-elle les yeux larmoyants, et je la regarde sans pouvoir y croire.

— Jusqu'où, Gabriella ? Jusqu'où va cette soumission ? — La question lui est posée, mais la vérité est que je la pose pour moi-même. Aucune réponse ne vient et, au final, je trouve cela bien. Il est tout à fait possible qu'elle me réponde que jusqu'où je le désire, et cela ferait exploser le peu de contrôle qui me reste encore. — Termine tes exercices, Gabriella — je dis, m'éloignant de deux pas avant de lui tourner le dos, décidé à me rendre au centre d'entraînement de la Sagrada et à décharger toute la fureur produite par mon corps sur quiconque ose entrer sur le ring avec moi.

Je ne suis pas un homme qui demande la permission d'obtenir ce qu'il veut, mais je ne suis pas non plus un homme dominé par ses propres désirs. Jusqu'à aujourd'hui, ces deux conditions ne s'étaient jamais affrontées. Là où l'une régnait, l'autre n'avait pas de place. Jusqu'à aujourd'hui, car à chaque pas que ma détermination à rester sous mon propre contrôle me fait faire loin de Gabriella, la bête qui vit sous ma peau semble sur le point d'exploser pour obtenir ce qu'elle veut.

***

La maison est sombre et c'est une bonne chose. Regarder Gabriella maintenant ne pourrait pas être une bonne idée. Après avoir passé des heures sur le ring du centre d'entraînement et avoir mis K.O. plus de la moitié des hommes présents, je me suis enfermé dans le bureau et j'ai travaillé jusqu'à ce que la fureur envers moi-même se calme, mais les sensations provoquées par la fille, de cela je n'ai pas pu me débarrasser.

Maintenant que je suis dans mon bureau, je m'assois derrière mon bureau et ouvre la pochette, mais avant de pouvoir me concentrer sur le travail à accomplir, une lueur éclaire mon chemin. Intrigué, je me lève et me dirige vers la bibliothèque. Je remarque que c'est de là que vient la lumière.

Il n'y a qu'une seule personne qui pourrait être là, alors je me retourne, mais après avoir laissé la pochette sur la table, je me rends compte que je ne peux pas me résoudre à aller directement dans ma chambre. Une fois de plus, je passe devant la bibliothèque, et la lumière est toujours allumée.

Conscient d'être contrôlé par des impulsions plutôt que par ma volonté, je me dirige vers la porte et l'ouvre. Ce que je trouve, cependant, me fait souffler bruyamment. Endormie. Gabriella est endormie sur le canapé de la bibliothèque.

Un de ses bras repose sur son ventre, à côté d'un livre ouvert, tandis que l'autre est pendu sur le siège. Je détourne le regard, conscient de ce que je m'apprête à faire. Je m'approche de la jeune fille et m'arrête devant elle, aussi conscient de ce qui devrait être fait.

Je retire le livre de sur Gabriella avant de me pencher sur son corps endormi et d'insérer mes bras entre elle et le canapé, la prenant dans mes bras et la soulevant. La *bambina* ne se réveille pas, bien au contraire, elle se tourne dans mes bras, frottant son visage contre ma poitrine vêtue seulement d'un débardeur avant de soupirer de satisfaction.

Ma peau vibre avec la sensation déclenchée par le geste simple et inconscient de Gabriella. Je la porte à travers la maison, à chaque pas que je fais, me demandant comment elle réagirait si elle se réveillait. Elle ne se réveille pas, cependant, la jeune fille continue de dormir profondément et apparemment paisiblement tout au long du chemin de la bibliothèque jusqu'à sa chambre.

La première chose que je remarque en y entrant est le tas de draps par terre. Donc, elle continue de le faire. Je la pose sur le lit et Gabriella se retourne immédiatement, se blottissant contre l'oreiller et s'enfonçant dans le matelas moelleux. Et avant de sortir de la chambre, je ressens le désir fugace d'être là le matin quand elle se réveillera pour découvrir que, pour la première fois depuis des années, elle a dormi dans un lit au lieu du sol.

# 40

## *GABRIELLA MATOS*

J'ai commencé à désirer les invitations, et lorsque le soleil se couche le vendredi sans qu'aucune ne m'ait été faite cette semaine, il est impossible d'empêcher la déception de se répandre dans tout mon corps et mon esprit, surtout parce que ce n'était pas la seule chose qui avait changé depuis la nuit où, pour la deuxième fois depuis mon arrivée en Italie, j'ai cru que j'allais mourir.

Mon cœur s'accélère rien qu'à la pensée d'avoir été sous le viseur de l'arme de Vittorio, même si cela n'a duré que dix secondes. Lever les mains était un réflexe, tout comme plisser les yeux. J'étais sûre que mon heure était venue, même si je ne savais pas pourquoi.

Dans ma tête complètement submergée d'adrénaline, j'avais fait quelque chose de suffisamment grave pour être simplement tuée à ce moment-là, et je n'ai réalisé que je n'étais pas la cible de l'arme pointée par le Don que lorsqu'il est revenu et m'a ordonné d'ouvrir les yeux. Son regard était rempli d'une pure colère non dissimulée lorsqu'il m'a demandé pourquoi j'étais là, immobile comme un agneau prêt à être abattu.

Cela aurait dû suffire à dissiper tout lapsus de jugement sous l'effet duquel j'aurais pu être, mais ce n'était pas le cas. Cette nuit-là, je me suis retournée encore et encore sur le tapis jusqu'à abandonner l'essai ridicule de dormir et de me rendre à la bibliothèque. Je me suis demandé, encore et encore, où Vittorio aurait pu aller et ce qui aurait pu le mettre tellement en colère au point d'agir de cette manière. Pas que le Don en colère soit quelque chose d'inhabituel, mais à un moment donné, il semblait qu'il était contrarié de ne pas pouvoir me blâmer, et cela n'a aucun sens, mais pas grand-chose n'en a. Je me suis endormie dans la bibliothèque sans m'en rendre compte.

Avant cela, cependant, j'ai pensé avec espoir que peut-être, le lendemain matin, je pourrais comprendre ce qui s'était passé. Je doutais que Vittorio serait plus enclin à donner des explications que d'habitude, ce qui ne veut pas dire grand-chose, mais peut-être serait-il disposé à me laisser poser des questions.

Cependant, je ne l'ai plus revu, pas un seul jour depuis cette nuit-là. Il n'a pas pris son petit-déjeuner à la maison ou croisé mon chemin dans les couloirs. Il ne m'a pas envoyé de messages, n'a pas appelé ou laissé de message. Et au lieu que cela me procure le soulagement que toute personne saine d'esprit ressentirait après avoir été impliquée dans la scène de notre dernière rencontre, la seule sensation dans ma poitrine est le vide dans un espace que je n'avais pas réalisé avoir été rempli par le Don.

— Peut-être que tu devrais profiter de la vendange pour lui demander de mettre enfin fin à ton tourment — suggère Rafaella, affalée sur l'un des fauteuils de la bibliothèque, tandis que, debout devant les fenêtres, je regarde complètement le paysage au-delà. Les banderoles colorées dans le village attirent déjà l'attention.

— Que veux-tu dire ?

— Pendant la vendange, il est traditionnel que le Don accorde des faveurs. Qui sait, si tu lui demandes gentiment, peut-être qu'il exaucera ton plus grand désir ?

— Et quel serait ce désir ?

— Qu'il t'emmène dans son lit.

— Quelle absurdité, Rafaella ! — je proteste, mais ma voix ne semble pas aussi indignée que je ne le suis pas.

Ferme les yeux, laissant échapper une expiration profonde alors que tous les moments que j'ai collectionnés au cours des dernières semaines défilent dans mon esprit comme un film bien monté qui ne montre que les meilleures scènes. Les contacts de Vittorio, toutes les fois où il s'est approché trop près, son odeur, les milliers de fois où j'ai pensé qu'il me laisserait goûter ses lèvres pour, l'instant d'après, s'éloigner. J'ai déjà embrassé avant, mais, jusqu'à la nuit du bal, je n'avais jamais souhaité découvrir le goût de quelqu'un.

Cet homme m'a complètement entre ses mains et cela ne lui importe pas du tout. Rien. Je ne suis rien pour lui, même s'il est tout et la seule chose que mon corps désire.

J'ai été dans ses bras et je ne me souviens simplement pas comment cela s'est passé. Je ne me souviens pas de la sensation, ni de l'odeur de son corps. Je ne me souviens de rien et il n'y a pas eu une seule nuit depuis que je me suis réveillée dans mon lit sans que ce ne soient mes jambes qui m'y aient conduite, où je n'ai pas regretté cela.

Ce fut encore un moment étrange, d'ailleurs. Ouvrir les yeux et sentir la douceur du matelas sous mon poids fut une sensation totalement inattendue, seulement pas autant que la conscience de qui m'avait mise là.

Chaque centimètre de ma peau a picoté, et j'ai passé plusieurs minutes allongée dans le lit, me demandant quelles parties de moi avaient touché celles de Vittorio, me demandant ce qu'il portait, s'il s'agissait du costume ou autre chose, si un centimètre chanceux de moi avait été assez éveillé pour conserver le souvenir que mon esprit n'aurait jamais.

Ce furent de longues, très longues minutes jusqu'à ce que je m'assoie soudainement, effrayée par la réalisation de ce que je faisais. J'étais allongée dans le lit, pendant des heures pendant que je dormais et, ensuite, pendant un bon moment, après m'être réveillée. J'étais allongée dans le lit parce qu'il m'y avait mise.

Vittorio a vu mon tas de draps par terre et a choisi de me mettre sur le matelas, pourtant. Et la connaissance de son désir était comme une permission silencieuse et nécessaire pour que je sois égoïste, parce que la boîte noire dans ma poitrine ne vibrait pas et, ce matin-là, après que la perception m'ait frappée avec la force d'une tempête, je me suis rallongée et me suis rendormie dans le lit.

Je souffle un long soupir, sentant mes envies, doutes et certitudes tourbillonner dans mon estomac, cherchant une issue hors de mon corps et n'en trouvant aucune. Sexe. Je veux faire l'amour. Et l'impossibilité totale de la chose me mène au bord des larmes. C'est absurde ! Qui pleure d'être condamné à mourir vierge ?

— Hum... Alors, c'est bon... Je disais juste. — Rafa hausse les épaules, amusée.

— Le sous-chef accorde-t-il aussi des faveurs pendant la vendange, Rafaella ? — je demande, et les yeux de mon amie se plissent vers moi.

Contrairement à ce qu'elle pensait, le passage du temps n'a pas rendu le harcèlement de Tizziano plus léger ou inexistant, et il semble que, au final, Rafa n'était pas aussi immunisée contre le sourire maniaque et le corps musclé qu'elle le voulait. Le problème, c'est le reste.

— Ha, ha ! Très drôle, Gabriella.

— Ce n'est pas si amusant quand c'est avec toi, n'est-ce pas ? — Comme un enfant, elle me tire la langue. Je ris et abandonne les fenêtres, m'approchant. — Allons-y ! Raconte-moi encore

une fois sur la vendange ! — je demande, désespérée de remplir ma tête avec autre chose que Vittorio Cataneo.

— Encore une fois ? — Elle gémit, et je me jette à côté d'elle, presque sur elle, dans le grand fauteuil assez grand pour que nous y tenions toutes les deux.

— Encore une fois, allez ! — Rafaella souffle et roule des yeux. — Tu ne m'as pas encore tout dit, je ne savais pas cette histoire de faveurs, par exemple. Parle-moi d'elles. — Elle me regarde avec un petit sourire cynique. — Les vraies, Rafaella ! Pas les folies que ta tête invente !

J'ai passé les derniers jours à lui demander des détails sur la Fête des Vendanges. En l'absence de choses plus excitantes à penser, les vendanges et leur signification sont devenues une sorte d'obsession. J'ai harcelé Rafaella, lu chaque livre que j'ai trouvé et j'ai même osé poser quelques questions à Luigia.

Après des semaines depuis le début de la récolte des raisins des vignes, aujourd'hui est enfin le dernier jour et il est de tradition qu'à la fin du travail, il y ait une fête pour célébrer cela. La célébration dure toute la nuit et ne se termine pas avant que le soleil ne montre ses premiers signes, à l'aube.

Selon Rafaella, c'est la meilleure fête de toute l'année, car elle ne célèbre pas seulement la fin des vendanges, mais sème aussi la prospérité. C'est un moment de fraternisation entre les travailleurs qui viennent à la Cantina seulement pour travailler lors de la récolte et ceux qui vivent sur la propriété toute l'année.

C'est aussi un adieu, car ceux qui ne travailleront pas dans la production des vins de Santo Monte, cette semaine, commencent à repartir chez eux.

— Très bien, parlons donc des faveurs.

***

Rien de ce que j'ai imaginé ne se compare à la réalité.

Si je devais expliquer les vendanges avec quelque chose que je connais, ce serait avec une fête de la Saint-Jean et, même ainsi, je serais très loin de ce qu'est réellement la Fête des Vendanges.

Costumes et plats traditionnels, musiciens avec des instruments traditionnels, des rondes de danse interminables, des rubans colorés suspendus au-dessus de nos têtes, un grand feu et beaucoup, beaucoup de vin. À chaque mètre, il y a des tables complètement remplies de bouteilles pleines et de verres attendant juste d'être levés.

Malgré la nuit chaude, la plupart des hommes portent un costume complet composé d'un costume en laine, d'une chemise blanche à col montant et manches longues, d'un gilet et d'un foulard rouge autour du cou. Les femmes portent une robe traditionnelle aussi à manches longues, en soie ou en laine, avec des motifs floraux et un décolleté rond. Elles portent un foulard rouge ou blanc dans les cheveux.

Rafaella, qui est dans le ton, m'a expliqué qu'au cours de la nuit, les hommes se démontent progressivement, et il est courant qu'ils arrivent au petit matin sans une grande partie des pièces avec lesquelles ils ont commencé la fête, ce qui n'est pas une question de manque de décence, juste de tradition.

Mais la partie la plus amusante de la célébration est sans aucun doute le foulage du raisin. Je ne peux tout simplement pas détourner les yeux des dizaines d'entre eux posés côte à côte, ni des gens sautant joyeusement à l'intérieur tout en chantant et en dansant. Le sourire sur mon visage

semble être là pour de bon.

— Nous y arriverons — prévient Rafaella en voyant mon regard suppliant —, mais pas maintenant. Je ne veux pas être toute couverte de raisin dès le début de la fête. Et tu es en blanc. — J'acquiesce, trouvant que cela a du sens, et je ne peux m'empêcher de me regarder.

Bien sûr, je ne suis pas habillée de manière traditionnelle. Je pense que je suis la seule femme à cette fête qui ne soit pas couverte d'un tissu imprimé. La robe blanche, qui arrive jusqu'aux genoux, est simple, son tissu est fin et lisse, tout comme ses bretelles.

— D'accord — je suis d'accord. — Alors, on mange ? — je demande, me sentant comme un dessin animé, sur le point de flotter vers l'odeur la plus délicieuse de la fête, même si je ne peux pas décider laquelle est la meilleure.

— Et danser ! Allons manger et danser !

Nous nous déplaçons, marchant dans les rues pavées, nous arrêtant aux tables qui nous intéressent le plus et nous gorgeant de tous les plats que nous trouvons. Antipasti, pâtes, polenta frite et tiramisu, beaucoup de tiramisu.

L'atmosphère de la fête résonne à travers mon corps, rendant impossible de rester immobile. Rafaella et moi dansons jusqu'à ce que nos pieds nous fassent mal et que nos jambes réclament du repos.

L'admission de mon amie selon laquelle cet endroit est sa maison n'a jamais eu autant de sens pour moi que ce soir. Tout le monde qui la regarde dans sa robe fleurie, le foulard rouge sur la tête et les joues rouges, serait capable de dire qu'elle est dans son élément naturel. L'imaginer vivre une autre vie que celle-ci semble impossible.

Un Italien typiquement vêtu monte sur la scène installée au centre de la fête et annonce le début des concours. Il présente la table des juges, composée d'un blogueur de vin, d'un œnologue, d'un critique d'un célèbre magazine international de vin et du président de l'association de quelque chose. C'est la première fois depuis un certain temps que j'entends un mot que je ne comprends pas. Après presque trois mois en Italie, je suis toujours mauvaise en écriture, car je ne connais pas les règles grammaticales de l'italien, mais parler et écouter sont devenus des tâches presque faciles.

— Je ne savais pas que le jury du concours était de ce niveau — je commente à voix basse à l'oreille de Rafaella pour qu'elle m'entende.

— Les notes attribuées aux vins ne comptent pas pour les annonces officielles, mais elles sont généralement commentées dans des articles de magazines et dans des actions promotionnelles. De plus, les Italiens sont des êtres compétitifs jusqu'à la mort, ils seraient capables de se battre pour les meilleures notes même si le seul prix était de se vanter que leur domaine produit le meilleur vin — elle répond par-dessus le bruit, et je ris.

Cependant, les compétitions de vin ne retiennent pas mon attention bien longtemps. Rafa et moi nous asseyons pour reposer nos pieds tout en discutant, ne revenant à prêter attention à la scène que lorsque les concours populaires commencent. Ceux-ci sont vraiment amusants.

Les catégories commencent sérieusement, comme "Le meilleur cueilleur ou cueilleuse de la vendange", mais à mesure que les votes sont exprimés, elles deviennent de plus en plus ridicules et drôles, comme "Le cueilleur le plus paresseux" ou encore "Le plus malodorant". Le gagnant des catégories populaires est récompensé par un ruban bleu, dans le cas des hommes, ou par une couronne de fleurs, dans le cas des femmes.

Je ris à gorge déployée à chaque fois que l'homme avec le micro encourage la foule, guide les votes et récompense les gagnants. Cependant, lorsque les concours se terminent, plus personne

ne monte sur scène, et une chaise en bois sculpté avec un dossier haut est placée devant celle-ci. Je penche la tête et fronce les sourcils.

— À quoi sert la chaise ? — je demande à Rafaella, mais je découvre avant même que mon amie n'ouvre la bouche, car je sens sa présence.

Mon visage se tourne vers Vittorio et, après des jours sans l'avoir vu, la sensation d'étouffement en le regardant est encore plus intense. Débarrassé de sa veste et de son gilet traditionnel, il se dirige vers le quasi-trône devant la scène, et je ne sais pas si c'est mon imagination ou si, soudainement, tout est vraiment devenu silencieux.

Le Don prend place sur le siège qui lui est réservé et ses yeux balayent la foule devant lui. Mon cœur ose croire qu'il me cherche, car lorsque son regard me trouve, il ne bouge pas pendant deux secondes, avant de poursuivre son exploration.

Je soupire et détourne le regard, essayant de fuir l'avalanche d'émotions que sa présence déclenche, mais ce que je trouve n'est pas beaucoup mieux : l'expression moqueuse de Rafaella lorsqu'elle répond à ma question.

— Maintenant c'est l'heure des faveurs.

# 41

## *VITTORIO CATANEO*

Garder les yeux sur le propriétaire du premier service de la nuit nécessite un effort qui ne devrait pas être nécessaire, mais chaque partie de moi est attentive à un seul point à ma gauche.

Même entouré de centaines de personnes, je suis capable de repérer Gabriella comme si le collier n'avait pas été la seule marque de ma domination sur elle lors du bal et, contrairement au collier, l'autre n'avait jamais été repris.

L'octroi de faveurs est une tradition de la vendange. La fête, bien qu'étant une célébration de la fin de la récolte de Santo Monte, accueille tous les hommes et femmes vivant aux alentours et beaucoup attendent toute l'année ce moment : celui de demander la bénédiction de *la Santa*.

Ils me demandent, j'accorde, et Tizziano, qui attend dans une salle à proximité, les reçoit pour organiser la réalisation des demandes que j'ai accordées.

Au cours des douze dernières années, j'ai rempli cette obligation avec la même diligence que je consacre à tout autre travail que la Sainte m'impose. Cette nuit, cependant, bien que parfaitement conscient de mon devoir, chaque minute passée assis ici semble défier mes propres limites.

— Don. — Un homme d'âge moyen s'approche. Je tends la main et il embrasse l'anneau de *La Santa* avant de s'éloigner avec une révérence.

— Comment *La Sagrada* peut-elle vous aider aujourd'hui ?

— J'ai un petit lopin de terre, Don Cataneo, mais cette année, une maladie a frappé mes cultures et je n'ai eu aucun rendement, j'ai tout perdu. J'aimerais demander des ressources pour soutenir ma famille pendant l'hiver et pour recommencer, s'il vous plaît.

— Que *La Santa* vous bénisse et que vous n'oubliez pas votre bénédiction.

— Merci, Don.

La prochaine dans la file est une jeune femme, elle tient un enfant par la main, en porte un autre dans ses bras et un troisième dans son ventre proéminent. La femme enceinte aux cheveux clairs embrasse l'anneau avant de s'éloigner.

— Don Cataneo.

— Comment *La Sagrada* peut-elle vous aider aujourd'hui ? — Les yeux de la femme se remplissent de larmes et elle prend une profonde inspiration avant de parler.

— J'ai perdu mon mari il y a un mois, Don. J'ai deux enfants nés et un dans le ventre, mais je n'ai pas les moyens de travailler pour les soutenir, car je n'ai personne pour s'occuper d'eux pendant que je le fais. Il me reste deux mois avant d'accoucher du nouveau bébé, j'ai besoin d'un travail que je puisse faire sans avoir à abandonner mes enfants, Don.

— Que *La Santa* vous bénisse et que vous n'oubliez pas votre bénédiction.

La file avance, des agriculteurs ayant des problèmes de culture aux litiges fonciers, je réponds à tous les hommes et femmes venant chercher une faveur de La Sagrada, mais peu importe avec qui je parle ou de quoi il s'agit, mes yeux ne se détournent jamais vraiment d'elle.

Au fil des heures qui passent, Gabriella attire mon regard bien plus d'une douzaine de fois. À chaque fois, ses yeux sombres posent la même question : « Qu'ai-je fait de mal ? » même si la

seule chose que la fille ait faite à mes côtés a été de respirer.

J'ai dû m'éloigner après le fiasco de notre dernière rencontre, je ne pouvais pas la garder autour de moi, je n'avais pas assez confiance en mon autocontrôle pour ça. La chaleur qui brûle dans mes veines, cependant, me dit que si je veux vraiment suivre cette approche, il vaut probablement mieux envoyer la *ragazza* sur une autre planète, car l'envie de la toucher augmente à chaque pas qu'elle fait loin de moi.

Gabriella est retournée se promener dans la fête il y a un moment déjà, elle et Rafaella se tiennent dans un cercle de danse près du feu de camp, et quand un homme tend la main vers ma *bambina*, l'invitant à danser, je serre les doigts contre les accoudoirs en bois sculpté de la chaise sur laquelle je suis assis. La jeune fille rougit, mais refuse l'invitation, et l'envie de la récompenser pour cela surgit avec force.

Je reporte mon regard devant moi et je réalise que la file des faveurs est terminée. Je me demande à quoi j'ai consenti ce soir, car je ne me souviens pas de la grande majorité des demandes qui m'ont été faites.

La fille de Carmo entraîne Gabriella hors du cercle, et elles se dirigent vers les cuves où les raisins sont écrasés. Le sourire qui se dessine immédiatement sur le visage de la *bambina* rend impossible de détourner le regard d'elle. Et ce n'est même pas comme si j'avais trouvé cela facile avant.

Gabriella enlève ses sandales et lave ses pieds. Elle et son amie ont une courte discussion, et je comprends de quoi il s'agit lorsque la Brésilienne entre seule dans la cuve. Elle voulait probablement de la compagnie, et Rafaella a refusé. Je n'entends pas le petit cri que Gabriella pousse quand ses pieds écrasent les raisins pour la première fois, mais j'imagine le son dans ma tête en voyant ses lèvres bouger.

Elle jette la tête en arrière dans un rire fort et nerveux, et de l'extérieur, son amie lui dit comment faire. Gabriella déborde de joie alors qu'elle imite, à l'intérieur de la cuve, les mouvements. Tellement différente de la fille morte que j'ai trouvée au Brésil...

Je ne détourne pas le regard, même sachant que je ne devrais jamais lui accorder autant d'attention, surtout en public. Cependant, dans une autre démonstration du manque de contrôle auquel seule Gabriella est capable de me soumettre, mes yeux ne clignent à peine et, quand elle a fini d'écraser les raisins, je me lève, je marche vers elle, sentant la force qui m'a maintenu conscient de ses mouvements tout au long du temps où je suis ici me tirer vers elle. C'est un foutu manque de contrôle, mais je ne fais aucun effort pour l'éviter.

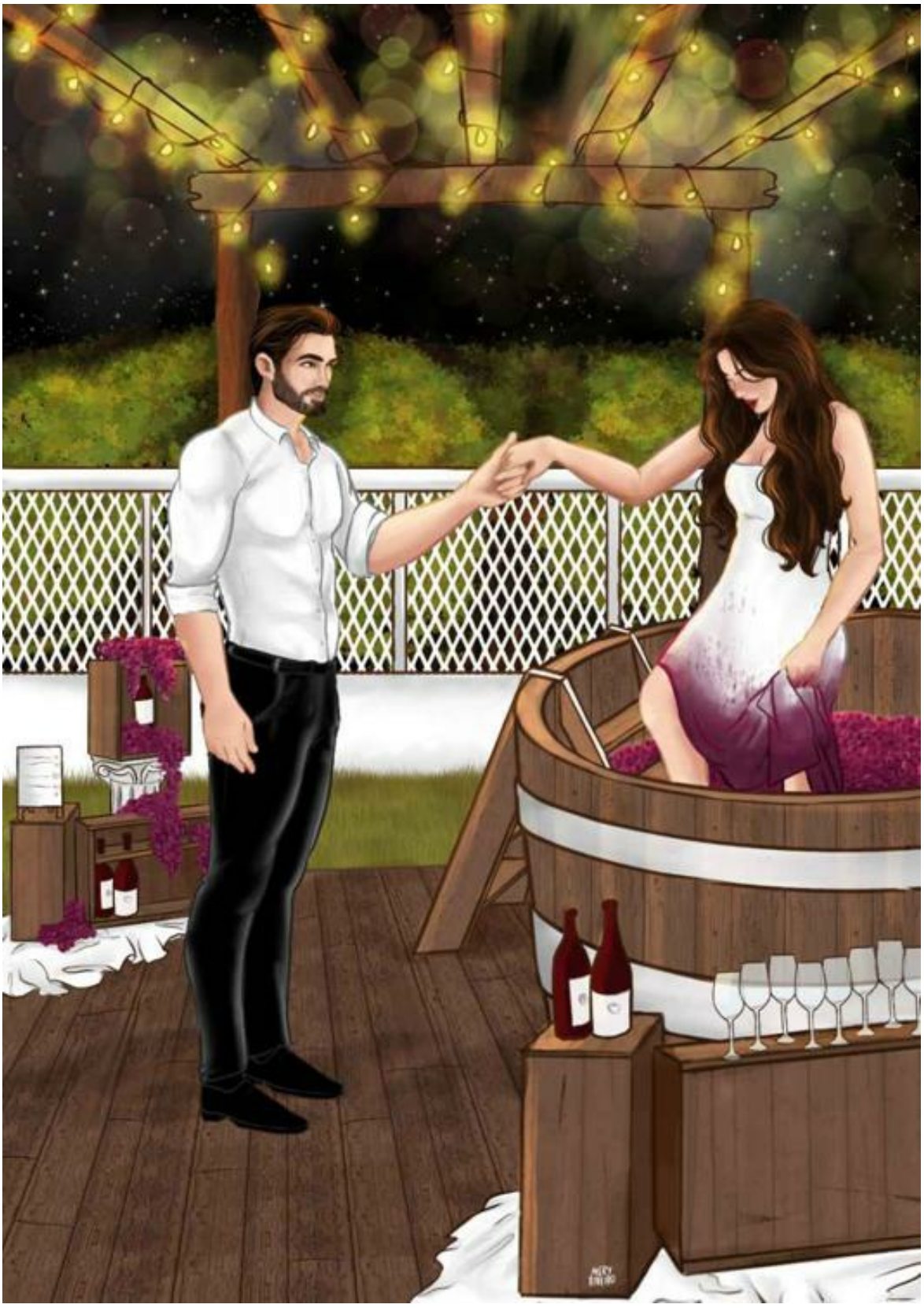
Ses yeux se lèvent comme si, autant que je suis capable de sentir les siens, Gabriella peut aussi sentir ma présence. Elle suit des yeux alors que je fais les derniers pas vers la cuve où elle se tient toujours. J'étends la main, la *bambina* regarde mes doigts, puis mes yeux avant de l'accepter. Le contact avec sa paume résonne à travers tout mon corps, réveillant la mémoire sensorielle dont je me suis privé au cours de la dernière semaine : son toucher.

Gabriella entrouvre les lèvres en fixant mes yeux, et tout son corps penche légèrement vers moi, malgré la barrière physique et la distance entre nous. Elle ne le remarque même pas.

Ses cils clignent quelques secondes plus tard, comme si elle venait d'être tirée d'un engourdissement et se rappelait qu'elle doit bouger. Lentement, Gabriella monte les petites marches hors de la cuve, puis descend celles de l'autre côté, tenant mes doigts d'une main et le bas de sa robe trempée de jus de raisin de l'autre.

— Monsieur — dit-elle d'une voix douce, avant de faire une petite révérence, et je ressens le mot dans chaque centimètre de moi comme à chaque fois que la fille l'a utilisé. Je me donne un

moment pour juste la regarder avant d'acquiescer et de lâcher sa main. Quand je lui tourne le dos, c'est pour rentrer chez moi.



***

La douche froide n'a rien fait pour apaiser mon esprit, l'image persistante de Gabriella riant aux éclats tandis qu'elle écrasait les raisins a néanmoins semé le chaos en elle et refuse de renoncer au contrôle sur cela.

Le sourire sur son visage, les mouvements de ses petits seins et ceux de ses hanches larges, la joie éclatante de la Brésilienne, le rire que je n'ai pas entendu et dont je ne peux tout simplement pas arrêter d'essayer d'imaginer le son. Absolument tout à ce moment-là s'est gravé, sans permission, sur les parois de mon crâne et insiste pour essayer de faire de même avec chacun de mes nerfs.

Un microfilm que je continue de regarder en boucle infinie, cartographiant chaque geste et regard comme si m'assurer que je connais le moment précis de chaque clignement d'yeux de Gabriella était la solution à tous les problèmes que j'ai déjà eus et à ceux que j'aurai un jour.

Je ris, furieux contre moi-même. Une branlette. J'en suis arrivé au point de considérer me branler putain de merde à la recherche d'un soulagement pour une sensation qui ne m'avait jamais même accablé auparavant.

Je ne suis pas un gamin de douze ans qui ne peut pas contrôler ses propres désirs. Et même si je n’ai pas cédé à l’humiliation de la masturbation, mon incapacité à sortir la fille de ma tête et à envisager de la remettre à Coppeline comme solution au problème est une humiliation bien plus grande.

La simple pensée de l’avoir hors de ma vue et hors de ma portée me pousse à une limite que personne de sain d’esprit ne voudrait me voir franchir. Je laisse échapper un long soupir et je repousse mes cheveux en arrière avant de sortir du dressing. Un bruit fort me fait passer immédiatement après par la porte de la chambre, ne portant rien d'autre qu'un pantalon de survêtement.

Je n'ai pas besoin d'aller très loin pour découvrir l'origine du bruit. Dès que j'atteins le seuil, je me retrouve face à Gabriella, au bout du couloir, elle a heurté un tableau. Ses yeux marrons clignotent puis s'écarquillent alors qu'elle reste immobile, me fixant. Gabriella promène son regard sur ma poitrine nue, et la teinte de rouge sur ses joues s'intensifie, mais cela ne l'empêche pas de poursuivre son enquête silencieuse et affectée. Son regard parcourt chacun de mes muscles, s'attarde sur les tatouages et cicatrices, et quand elle revient à mon visage, il est empli d'attente.

La même robe blanche avec l'ourlet taché de jus de raisin de quelques minutes auparavant couvre toujours le corps de la Brésilienne. Ses longs cheveux sombres sont un désordre de vagues sauvages, et ses lèvres sont entrouvertes.

Elle ne devrait pas être là.

La fête est loin d'être finie, si je l'ai quittée, c'est parce que je ne supportais plus cette sensation de ne pas pouvoir arrêter de regarder Gabriella, cette incapacité à ne pas surveiller chacun de ses gestes, sourires et pas, cette force qui me tire vers elle et rend impossible toute action rationnelle tandis que je m'efforce de lui résister.

J'ai déjà découvert d'où venait le bruit, la décision logique serait de retourner dans ma chambre et de fermer la porte. Mieux encore, mettre la moitié du monde entre moi et la fille imprudente au bout du couloir pour m'assurer que je la possède vraiment plus qu'elle.

Mais ce n'est pas du tout ce que je fais. J'élimine l'espace entre nous et, pendant que je le fais,

la seule partie du corps de Gabriella qui bouge est sa poitrine, montant et descendant à un rythme bien trop rapide pour une respiration normale.

— Tu t'es blessée ? — demandai-je en m'approchant suffisamment pour voir le cadre, maintenant brisé par terre. Gabriella secoua la tête de gauche à droite, niant.

L'odeur de raisin mêlée à la fraîcheur naturelle de sa peau envahit mes narines et occupe chacune de mes pensées. Un instant, je la regarde respirer difficilement, et le suivant, j'ai fait un pas et j'ai éliminé la distance entre nous, l'épinglant contre le mur et oubliant complètement toutes les raisons pour lesquelles je ne devrais pas le faire.

Elle halète, avalant une grande goulée d'air quand je frotte le bout de mon nez contre son cou en sueur, mais aucun son autre qu'un faible gémissement ne quitte sa bouche lorsque ma peau entre en contact avec la sienne. Mes mains taquinent ses bras sans vraiment les toucher, et je sais qu'elle frissonne à chaque promesse non tenue de contact.

Je parcours ses cheveux du bout des doigts, la douceur des mèches devenant un autre aphrodisiaque. Comment se fait-il que tout chez cette fille soit si provocant ? Si sensuel ? Si déstabilisant ?

Ma main s'insinue à travers les mèches sombres jusqu'à atteindre sa nuque. Gabriella ne résiste pas, au contraire, elle se penche vers le toucher dans un silence demandant plus, que je ne devrais pas accorder, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je baise la veine pulsante dans son cou.

Son cœur bat rapidement sous mes lèvres et elle lève les mains, les posant sur mes épaules. Les paumes sont délicates, mais pas complètement douces. Je continue de baiser son cou, étalant le contact de ma bouche sur chaque centimètre, voulant la lécher entièrement, mélanger ma salive à sa sueur, m'imprégner de son odeur féminine et enivrante.

Les sons qu'elle émet sont comme des doigts, appuyant sur tous mes boutons, m'empêchant d'arrêter, comme si j'étais un personnage de jeu vidéo vivant dans une réalité parallèle totalement différente de celle où je contrôle mes propres désirs, et non l'inverse.

Je veux cette femme. Je la veux follement. Je veux tellement qu'il n'est plus possible de maintenir mon contrôle sur moi-même sans que je puisse faire quoi que ce soit pour l'empêcher.

— Tu as aimé la fête, Gabriella ? — La question est un murmure derrière son oreille, tandis que l'une de mes mains glisse sur le côté de son corps.

Gabriella réagit en se penchant en avant, ses seins glissent sur ma poitrine, me faisant pousser un rire bas et dégoûté, parce que le contact ridicule fait battre mes testicules de désir.

— Oui... — La réponse de la jeune fille à ma question est presque un miaulement tellement elle est basse, et je remonte mes lèvres le long de son menton jusqu'à ce que je sois si près de sa bouche que l'envie de goûter son goût me submerge. Et rien auparavant ne m'a jamais submergé, ni la violence, ni le pouvoir, ni la haine, ni l'ambition, mais Gabriella le fait sans perdre son air d'innocence ni son expression de soumission sur son visage.

— Tu as aimé danser ? — je demande, en montant ma main jusqu'à l'un de ses seins et en y posant mon doigt, sans vraiment le toucher. Gabriella fixe mes yeux avec attente, mais je ne bouge pas mon doigt jusqu'à ce qu'elle me donne sa réponse.

— Oui — murmure-t-elle, et je baisse le bout de mon doigt, effleurant le mamelon dressé qui se montre à travers le tissu blanc, avec des mouvements circulaires. Ma main qui était sur sa nuque abandonne le refuge entre ses cheveux pour se glisser sous la jupe de sa robe. Elle monte, entraînant le tissu imbibé de jus de raisin avec elle, laissant Gabriella et sa peau s'en imprégner même si je ne l'ai pas encore touchée.

— A écraser les raisins ? — je murmure quand j'atteins la hauteur de la cuisse de Gabriella. La paume de ma main fourmille de désir de la toucher, mais je ne le fais pas, pas avant que la réponse presque inaudible et pourtant anxieuse n'atteigne mes oreilles.

— Oui ! — Je saisis fermement la chair tendre et frotte mon nez sur l'une des clavicules de Gabriella, complètement fou de désir pour elle, sentant les petites doses qu'elle me permet de prendre être tout et en même temps rien. Elle gémit bruyamment, et je recule le visage, à contrecœur, mais ayant besoin de faire plus que d'écouter son désir, ayant besoin de le voir.

— Tu t'es amusée ce soir ? — C'est une question idiote et répétitive, mais j'en ai besoin alors que ma main glisse autour de la taille de la *ragazza* et s'arrête sur le devant de sa culotte. C'est très probablement une hallucination de mon imagination, mais la chaleur là-bas m'appelle.

Gabriella gémit en silence, ses lèvres et son corps se tordant dans de petits mouvements désespérés qui implorent silencieusement que je continue avec tous les signes possibles. J'approche nos lèvres jusqu'à ce qu'elles se frôlent et je détourne le visage, passant le bout de mon nez sur sa joue.

— Oui ! — La réponse, cette fois-ci, est presque une supplique.

— Tu ne dis jamais non ? — je murmure, toujours en respirant son odeur et en m'enivrant de sa chaleur. — Que dois-je faire pour que tu me dises non, Gabriella ? — je demande alors qu'elle continue à ne pas me repousser, car pourquoi devrait-elle ? Ce serait la seule putain de chose au monde qui me ferait reculer à ce stade : qu'elle me dise d'arrêter. — Quelle est ta limite ?

À contrecœur, je relève la tête pour la regarder dans les yeux. Les pupilles incroyablement dilatées que je trouve ne sont pas la réponse à ma question, car tout ce qu'elles font, c'est crier oui. Les pupilles incroyablement dilatées que je trouve ne sont pas la réponse à ma question, car tout ce qu'elles font, c'est crier oui. Je n'ai jamais autant voulu perdre le contrôle qu'à cet instant précis.

—Tu veux que je dise non ? — demande-t-elle d'une voix trop douce pour avoir l'intention d'être séductrice, mais qui l'est.

La vérité est qu'à ce stade, Gabriella n'a besoin que de respirer pour me séduire. L'obsession n'est pas un mot assez fort pour décrire le sentiment qu'elle a éveillé en moi. Je ris avant de détourner les yeux des siens pendant quelques secondes, sachant que peu importe ce que je dis, je suis sur le point de faire une folie.

— Tu sais ce que je veux, Gabriella ? — je demande en la regardant à nouveau. Ses yeux sont des puits sans fond d'attente, implorant que je lui donne la réponse à la question que je viens de poser. — Je veux te regarder sans avoir l'impression de perdre le contrôle sur moi-même.

Un autre rire sec s'échappe de ma gorge lorsque, contre tous mes instincts et malgré mes efforts colossaux, je sens ma queue se raidir juste en prononçant à voix haute ces mots. J'approche ma bouche de son oreille, collant mes lèvres aux mèches sombres qui sentent la rose qui la recouvrent, et je chuchote.

— Je veux ta bouche, Gabriella. Je veux ta chatte, je veux ton cul. Je veux tout de toi. Je veux te voir pleurer, parce que tu penses que le plaisir est sur le point de te déchirer en deux. Je veux te punir pour chaque seconde que j'ai perdue à penser à toi. Je veux te faire rougir partout où ça compte. Je veux t'embrasser, te mordre, je veux lécher et sucer toute ta peau. — La poitrine de Gabriella se rapproche de plus en plus de toucher mon torse nu à mesure que sa respiration devient de plus en plus erratique. Et que *La Santa* me vienne en aide, parce que je suis moi-même haletant après que des images de chacune des choses que je veux faire avec cette fille ont dansé derrière mes yeux. — Oh, Gabriella ! Je veux te détruire. Chaque morceau. Et je veux te

voir aimer ça.

Je recule de deux pas du corps qui est maintenant collé au mur comme s'il avait l'intention de se fondre en lui pour rencontrer les grands yeux bruns de la Brésilienne, qui sont fermés.

— Va dans ta chambre. — L'ordre sort d'un grognement et chaque fibre de mon corps se rebelle contre ce dernier fil de rationalité. Je serre les poings, sentant les ongles mordre ma paume.

Les mains de Gabriella restent levées et immobiles au même endroit, comme si mes épaules étaient toujours là pour les soutenir. La jeune fille relève lentement les paupières, fixant son regard sur moi, toujours soumis.

— Non.

Il n'y a rien de contrôlé dans la façon dont mon corps se jette contre le sien avant même que le mot d'une syllabe ne finisse de résonner entre nous. Le choc sourd de nos corps contre le mur est fort, et je sens l'impact contre ma main quand notre poids l'écrase derrière la tête de Gabriella.

Sa bouche pulpeuse s'ouvre à mon invasion et libère un gémissement plaintif au moment où ma langue rencontre la sienne. Gabriella embrasse avec une inexpérience qui rend cela ce que je pensais impossible : me rendre encore plus dur.

Sa langue est timide et répète la recherche de direction qui est une constante dans ses yeux. Son corps ondule, se frottant contre le mien, provoquant mon désir tout en essayant de satisfaire le sien.

Contrairement à sa bouche, les mains de Gabriella n'ont aucune inhibition. Elles parcourent mon corps, explorant les muscles, griffant la peau et me tirant vers elle avec la même intensité qu'elle se pousse contre moi.

C'est un baiser plein de caresses désordonnées et délicieusement insensé. Ma langue lèche et aspire la sienne, découvrant chaque coin de cette bouche délicieuse, se délectant de la texture et du goût pour lesquels j'ai été désespérée ces dernières semaines.

Ma main touche enfin la chatte chaude par-dessus la culotte, et Gabriella gémit et se liquéfie, absolument sensible sous mon exploration encore superficielle.

— Trempée, Gabriella — je murmure contre ses lèvres en sentant l'humidité qui a ruiné le tissu recouvrant sa chatte. La sensation est une allumette abandonnée dans un baril de poudre.

Je presse mon doigt du milieu contre le tissu, le faisant glisser dans les plis de Gabriella et poussant la dentelle avec lui. Elle réagit si primitivement que le désir de l'avoir nue, sous moi, pendant que je la baise avec force, explose dans mes veines.

Chaque son qui quitte sa bouche arrache un grognement à ma gorge. Chaque réaction de son corps rend mes caresses plus intenses et désespérées. Chaque geste maladroit de ses doigts me rend moins raisonnable et beaucoup plus émotionnel que je ne l'ai jamais été.

Je frotte son clitoris dur par-dessus la dentelle dans des mouvements rapides et à chaque cri qui sort de la bouche de Gabriella, tout ce que je peux faire, c'est souhaiter le prochain : un plus fort, plus délicieux, plus à moi. Quand un orgasme balaye tout son corps dans des spasmes incontrôlables, je découvre une nouvelle addiction, voir Gabriella jouir.

Haletant, je recule mon visage, abandonnant ses lèvres ouvertes et me donnant quelques secondes pour admirer la raison de ma folie totale. Elle est plus, beaucoup plus que je ne m'étais permis d'imaginer dans une tentative d'éviter que nous n'arrivions à ce moment.

Les bretelles de sa robe ont glissé de ses épaules à un moment donné, révélant qu'elle ne porte pas de soutien-gorge et plus de son décolleté rougi qu'un bout d'un mamelon rose et dur. Les petits seins montent et descendent à un rythme accéléré. Je ne résiste pas, je tire la robe plus bas,

les révélant complètement à mes yeux.

Passe mon pouce sur le mamelon gauche avant de baisser ma bouche dessus et de le sucer lentement. Gabriella gémit, sensible, et j'adore ça.

Mon pouls est une frénésie folle, et ma colonne vertébrale est une toile de frissons, battant sur moi comme un cœur sur le point d'exploser. Je ressens tout à son sujet, je m'étourdis avec les odeurs qu'elle dégage, et j'en veux plus. Je monte ma main libre jusqu'à son cou fin et l'ajuste là. Je passe mon pouce le long de sa gorge tremblante. Mon autre main quitte la chatte mouillée et glisse lentement le long du côté du corps de Gabriella. Ses yeux s'ouvrent et me regardent complètement livrés.

Elle approche son visage du mien, embrasse doucement mon menton avant de me mordre et de descendre les dents le long de mon cou, le griffant. Sa bouche revient à la mienne, léchant ma gorge, et c'est pathétique comment cela suffit à me faire presque jouir dans mon pantalon.

Gabriella continue de distribuer des baisers aux lèvres mouillées sur ma peau, elle se met sur la pointe des pieds pour atteindre le lobe de mon oreille, le mord et le lèche ensuite derrière. Le bout de son nez chatouille mon cou, envoyant des frissons dans tout mon corps tandis que ses mains cartographient mes muscles de touches fermes.

Son exploration m'hypnotise. Pendant des minutes, je ne fais rien d'autre que de me laisser sentir son toucher, jusqu'à ce qu'elle me quitte. Gabriella retire ses mains de mon corps pour les porter aux bretelles tombantes de sa propre robe et les tirer hors de ses bras, puis pousse le tissu vers le bas, révélant son abdomen plat, des taches de rousseur un peu en dessous des seins et une petite tache juste au-dessus de son estomac.

Sans détourner les yeux des miens, elle accroche ses doigts sur les côtés de sa culotte dès que le tissu blanc tombe au sol et le regard doux sur son visage quand elle le fait... Putain de merde ! Avec les lèvres entrouvertes et les joues rougies, Gabriella baisse sa culotte en dentelle, me livrant sa nudité comme un putain de cadeau que je n'ai pas besoin d'une demi-seconde pour accepter.

Je prends sa bouche dans un baiser complètement avide. Je la dévore, promenant mes mains sur sa peau, la saisissant assez fermement pour la marquer à chaque centimètre et ressentir autant de plaisir avec cette idée qu'avec les caresses et les gémissements que je reçois en réponse.

Je tourne le corps de Gabriella contre le mur et elle crie quand la surface froide entre en contact avec sa peau chaude. Je rassemble ses cheveux dans mes mains, les enroulant pour ensuite les tirer, contrôlant les mouvements de sa tête et exposant son cou.

Par réflexe, son corps s'arque, offrant son derrière rond pour moi et frottant ses mamelons contre le mur avec plus d'intensité. Je pousse mon érection douloureuse contre ses fesses, qui s'ouvrent de façon répétitive, accueillant l'avant humide de mon pantalon de jogging entre ses fesses.

Gabriella se lève sur la pointe des pieds, voulant que le contact atteigne sa chatte, avide d'un orgasme comme si elle n'avait pas joui il y a quelques secondes. Je lui donne une claque forte sur le côté gauche de sa fesse, et elle crie avant de geindre et de se frotter contre ma paume et mon bassin.

J’embrasse son épaule, lèche toute la longueur de sa peau nue jusqu'au cou, suce, mords la courbe entre celui-ci et l'épaule, inspire grossièrement, totalement commandé par le besoin de la posséder. Je relâche ses cheveux et fais glisser mes deux mains le long de son corps, commençant au niveau de ses seins et m'arrêtant seulement lorsque j'atteins ses hanches.

Je presse ses fesses avant de les ouvrir et de regarder presque avec adoration la promesse de

plaisir absolu là. L'entrée enflée et peu dilatée de sa chatte mouille le cul rose. La vue est foutrement délicieuse et je me penche, embrassant le bas du dos de Gabriella tout en laissant un de mes pouces caresser superficiellement le cul mouillé de mouille et d'excitation.

Gabriella ne montre même pas de signe de tension, complètement à la merci de ma volonté de la manière la plus primitive possible. Elle sera ma mort et je vais en enfer en me sentant comme son dieu si cela signifie que chaque putain de désir que j'ai eu sur le corps de cette fille sera réalisé.

Gabriella gémit fort lorsque je descends mon doigt à l'entrée de sa chatte, en faisant le tour de son canal puis en la pénétrant légèrement. Ses muscles internes aspirent mon doigt, essayant de le kidnapper à tout prix, et cela rend ses gémissements de plus en plus forts, sa peau de plus en plus moite, et son désespoir, cri après cri, plus évident à chaque seconde.

Je colle ma poitrine à son dos humide, le glissement est immédiat à mesure que notre sueur se mélange. Ma main libre se faufile entre le mur et son corps, cherchant jusqu'à trouver le paradis mouillé entre les jambes de Gabriella. J'enfonce mon doigt dans son canal un peu plus profondément en même temps que je frotte le pouce de l'autre main sur son clitoris enflé et sensible après l'orgasme précédent. Gabriella pousse son corps contre le mien, gémissant et se frottant contre moi.

Je lèche sa peau, augmentant la vitesse et la profondeur atteinte par mon doigt à chaque poussée, poursuivant une autre dose de mon nouveau vice. Le corps de Gabriella se contracte, alimentant mon manque total de contrôle. Elle tourne la tête, me regardant de profil, et ma langue lèche son cou, puis la courbe de sa mâchoire.

Gabriella peine à garder les yeux ouverts pendant plus de dix secondes avant de les fermer longuement et de laisser échapper un cri qui traverse ma peau et se loge directement dans ma bite, pulsant de manière impossible dans mon pantalon, luttant pour détruire le tissu et conquérir la même gloire que celle qui est donnée à mes doigts : s'enfoncer dans la chatte de Gabriella tandis que chacun de ses membres est secoué par un orgasme violent et brûlant.

# 42

## *GABRIELLA MATOS*

Les larmes coulent des coins de mes yeux pendant que je lutte pour respirer. Une sensation totalement inconnue me consume de l'intérieur et me fait me sentir molle, épuisée, comme si j'avais juste fini de courir un marathon après des jours sans sommeil.

Vittorio lèche la larme qui glisse sur ma joue, son corps pressé contre le mien, et ses mains toujours enfoncées entre mes jambes sont les seules choses qui m'empêchent de glisser le long du mur.

Je ne peux pas penser, je ne peux pas bouger, je ne peux rien faire d'autre que me sentir submergée par les sensations déclenchées par chaque respiration de Vittorio sur mon visage.

Ses mains abandonnent la chaleur entre mes cuisses, Vittorio enroule mes cheveux autour de son poing une fois de plus et tire ma tête en arrière. Cela fait mal d'une manière délicieuse, d'une manière que je ne savais pas pouvoir apprécier. Sa bouche exige la mienne dans un baiser punitif où je n'ai d'autre choix que de me perdre.

Son odeur, la chaleur de sa peau, le ton de sa voix, sa sueur mouillant mon corps, sa domination, tout est trop, beaucoup trop et indéniable. La reddition de mes membres est le seul chemin possible à suivre. Ils réagissent à la volonté de Vittorio exactement comme ils l'ont fait depuis la première fois où ils ont été placés devant elle : impatients de lui obéir.

Des dents glissent sur mes lèvres, descendent le long de mon menton et des lèvres sucent ma gorge. La position force mon cou à la limite, me maintenant restreinte, inconfortable et, impossiblement excitée, comme si le plaisir ne venait pas juste de me déchirer en un million de morceaux scintillants.

Mon corps est encore retourné une fois de plus et, me manipulant comme une poupée de chiffon, Vittorio descend sa bouche sur la mienne, reprenant le baiser exigeant qui n'accepte rien de moins que tout de moi, exactement comme il l'a dit qu'il le ferait.

Ses mains glissent le long de mes jambes, les soulèvent et les croisent, une par une autour de sa taille, jusqu'à ce que je sois sur ses genoux. J'enlace son cou et n'ouvre même pas les yeux lorsque je sens qu'il commence à nous déplacer, trop perdue dans son goût, dans sa bouche, pour vouloir autre chose.

Je laisse l'une de mes mains courir sur ses épaules, sur son dos, sentant les reliefs où l'encre tache la peau et les endroits marqués par des cicatrices. Tout ce que j'ai imaginé à propos de Vittorio ne se compare pas à la réalité et il ne faut pas longtemps avant que je ne dévore chacun de ses muscles avec les bouts de mes doigts.

Il pose mon corps nu sur son lit et je cligne des yeux en les ouvrant pour me retrouver presque au milieu. L'homme se tient debout devant moi et même la curiosité de découvrir son espace ne parvient pas à me faire détourner le regard. Les tatouages couvrant son torse sont comme un sort fait sur mesure pour garder mes yeux captifs.

Toute la violence que j'ai toujours su être contenue en Vittorio semble saigner de sa peau en encre noire et en épines. Le costume qui le déguise en homme d'affaires ressemble encore plus à

une allégorie, maintenant que je sais ce qui se cache réellement en dessous. J'étends les doigts, touchant les traits noirs couvrant tout le côté droit de sa poitrine jusqu'à la clavicule et l'épaule.

Sur le côté gauche de la poitrine, au-dessus du cœur, il y a une marque de brûlure qui me fait ouvrir grand les yeux, parce qu'elle a la forme parfaite d'une croix. Je n'ai pas besoin de demander ce que c'est, je sais. Je sais simplement que c'est la marque de la Sagrada.

*La bête*. Le nom surgit dans mon esprit sous un nuage de fumée sombre. Si je dessinais Vittorio un jour, ce serait mon premier dessin avec un nom, parce que ce serait tout simplement impossible de faire autrement. Le Don attrape ma main et laisse un baiser doux sur ma paume, la délicatesse du geste est le complet opposé de ce que mon image nue, face à la sienne encore habillée, montre.

Et c'est juste l'une des contradictions qui font palpiter frénétiquement l'espace entre mes jambes. Quand Vittorio recule de deux pas, le gémissement qui s'échappe de mes lèvres n'est pas quelque chose que je contrôle. Il sourit largement face à ma réaction et accroche ses doigts à la ceinture de son pantalon. Je suis le mouvement, presque au ralenti, du tissu qui descend jusqu'à ce que son membre dur soit révélé.

Mes yeux s'écarquillent en découvrant sa taille, et ma bouche se remplit d'eau. La tête large brille, et je donnerais n'importe quoi pour savoir quel goût elle a, en même temps, je ne peux m'empêcher de me demander si tout cela va tenir en moi.

J'ai déjà dépensé tout mon petit répertoire d'initiative, alors je continue juste à le regarder, attendant que Vittorio me dise quoi faire. Il s'approche, se dressant au-dessus de moi jusqu'à ce que ses genoux touchent le lit, emprisonnant mon corps entre ses cuisses. Ensuite, il tend la main, touchant ma joue.

— Ce regard, Gabriella... — commence-t-il, mais ne termine pas sa pensée.

Son mouvement suivant est aussi inattendu que le cri qui déchire ma gorge quand je sens sa langue s'emparer de ma chatte comme si elle était la source inépuisable de la seule chose au monde capable de satisfaire sa faim.

— Vittorio ! — Son nom est un appel paniqué fuyant mes lèvres, car je n'avais aucune idée qu'une sensation comme celle-ci était possible. Je ne peux même pas me raccrocher à l'image de son dos complètement recouvert d'encre noire.

Chaque caresse de sa langue vide un peu plus mon corps de la conscience qu'il me reste, et je comprends enfin vraiment ce qu'il voulait dire par "me détruire et me voir aimer ça". Parce que, mon Dieu, j'aime ça ! J'adore ça !

Je n'ai aucune réaction autre que de crier et de lever les hanches, de me frotter, parfois contre le lit, parfois contre le visage de Vittorio, sans avoir aucune idée de comment arrêter la sensation qui liquéfie mes organes. Vittorio ne commence pas lentement ou en douceur, ses lèvres s'infiltrent dans mes plis comme une armée déterminée à dévaster le camp ennemi, et sa langue en est le commandant. En retournant chaque parcelle d'espace et en la dominant complètement, rendant impossible toute action autre que la sentir et supplier pour plus.

Mes nerfs palpitent comme s'ils étaient des parties indispensables d'un réseau électrique, et je serais capable d'abandonner ma propre peau pour mettre fin à la torture infligée à mon corps, je serais également capable de mourir si quelqu'un osait l'interrompre avant que je n'atteigne la libération que chaque centimètre de moi exige.

La sueur me couvre entièrement en ce qui semble être des secondes, ma vision se brouille de larmes, mes dents se dessèchent par les bouffées d'air de plus en plus grandes que j'essaie d'ingérer, sans succès, jusqu'à ce que la sensation d'étouffement me submerge sans que Vittorio

ne touche même mon cou. L'orgasme est une tempête qui me balaye de tant de tremblements qu'elle m'oblige à fermer les yeux, complètement hors de contrôle.

— Ah, *bambina*... — Sa voix rauque est assez proche pour que je sache que Vittorio n'a plus son visage entre mes jambes. C'est le seul indice, car mon corps le ressent partout. — Ouvre les yeux — il demande et j'obéis, sentant de nouvelles larmes glisser le long de ma joue dès que je le fais. Encore une fois, Vittorio les lèche, cette fois, des deux côtés de mon visage. — Je savais que tu serais douce, Gabriella — il complimente et je ne peux rien faire d'autre que tenter de redécouvrir un moyen de nourrir mes poumons d'oxygène.

Chaque nerf de mon corps est éveillé et alerte, malgré l'épuisement, propulsé par les battements violents de mon cœur galopant qui trébuche sur des jambes invisibles à chaque inspiration que je prends par la bouche, mais qui se perd à l'intérieur de moi avant d'avoir la chance d'être expulsé.

— Il n'y a qu'une seule chose, *Bella mia*, qui m'empêchera de te marquer maintenant — dit Vittorio, se glissant entre mes jambes et collant ses lèvres à mon oreille. Son membre dur frôle ma chair mouillée et sensible, prolongeant encore plus les spasmes de l'orgasme. — Dis non — il exige et mon esprit embrumé ne comprend pas la demande. — Dis non, sinon je vais m'enfoncer dans cette chatte serrée sans aucune retenue, Gabriella, car c'est en cet animal irrationnel que tu me transformes. Un animal qui veut marquer chaque centimètre de toi, à l'intérieur comme à l'extérieur, comme jamais auparavant.

Les mots murmurés contre mon cou me volent le peu d'air que j'avais réussi à rendre fonctionnel, car ils sont comme des pièces s'emboîtant parfaitement en moi.

Haletante, en sueur, épuisée, mouillée de mon propre plaisir et de la salive de Vittorio tandis que son poids m'écrase de la manière la plus délicieuse possible, je n'ai aucune illusion sur le caractère romantique de ses paroles, et pourtant, chaque partie de moi vibre en réponse à elles.

Je veux être marquée, de toutes les manières dont il est prêt à me marquer. Je veux ça, et donc je reste silencieuse. Le rire qui s'échappe de sa gorge lorsque Vittorio me regarde est rauque. Ses yeux bleus sont sombres comme une mer agitée, et il secoue la tête de gauche à droite, niant, tout en remuant des hanches.

Son membre glisse vers le bas, trouvant mon entrée douloureuse de désir. Comment est-il possible qu'après tout cela, je veuille encore plus ? La tête large de son érection trouve mon canal, et je mordille ma lèvre. Vittorio la lui arrache avec ses propres dents.

— Ça va faire mal, *Bella mia*.

— Ça fait déjà mal — je réponds, et les lèvres de l'homme restent ouvertes alors qu'il cligne des yeux devant ma réponse. — S'il te plaît ! — je demande, sachant que lui seul peut mettre fin à l'agonie qui commence déjà à me consumer à nouveau. — S'il te plaît !

Sa bouche cherche la mienne comme si mes mots avaient brisé les barrières de la bête que Vittorio garde en lui. Ses bras se glissent sous mon dos et il remue, je sens l'avancée de son membre, lente mais ferme, et même l'inconfort qui l'accompagne n'est pas suffisant pour étouffer le désir qui enflamme mes veines.

La pression augmente alors que je le sens de plus en plus en moi, mais j'aime cette sensation. Vittorio est en moi, que pourrais-je ne pas aimer ? Je halète avec sa langue dans ma bouche, sentant ses mouvements contre ma propre langue comme s'ils étaient faits dans ma chatte, une fois de plus, puis il s'arrête.

J'ouvre les yeux, cherchant les siens. Sans éloigner sa bouche de la mienne, le Don me regarde avec plus d'intensité que jamais et, d'un seul coup, il avance ses hanches. La douleur me

rend aveugle et m'arrache un cri qui déchire ma gorge. De nouvelles larmes glissent sur mes joues, cette fois pour une raison totalement différente des précédentes.

Vittorio frôle nos lèvres, son corps est une fois de plus complètement immobile. Son visage concentré ne cache pas l'effort qu'il fait pour cela, et j'avale de grandes bouffées d'air dans une tentative de dissiper la douleur. Le moment dure je ne sais combien de temps avant que le Don ne commence à bouger à nouveau. Il commence lentement et je réalise que, définitivement, son membre n'est pas encore entièrement en moi.

Chacun de ses mouvements déclenche une brûlure prolongée dans mon canal, mais le contact de ses mains, glissant sur ma peau, pressant mes seins, et sa bouche léchant mes lèvres, suçant mon cou, aspirant ma gorge et adorant mes mamelons me distrait suffisamment pour que la douleur ne soit plus un problème, je commence même à l'apprécier. C'est un plaisir différent.

Différente quand il frottait mon clitoris ou quand il semblait se nourrir de ma chatte, mais, pourtant, seconde après seconde, il vole ma conscience de moi exactement comme il l'a fait les autres fois et, à un moment donné, semblant encore plus intense que précédemment.

Les mouvements de Vittorio sont lents, je le sens en chaque partie de moi, se frottant contre mes parois à chaque va-et-vient. Je sens son souffle sur mon visage et j'entends les sons gutturaux qu'il émet. Je suis totalement absorbée par le moment, par notre sueur se mêlant, par l'odeur de nos corps fusionnant, par la conscience de tout ce qui s'est passé depuis que nous sommes entrés dans la chambre. Mon esprit s'engourdit simplement, et je deviens incapable d'entendre autre chose que les battements de mon propre cœur. Ma bouche est ouverte, et je crie, mais je n'entends rien non plus.

Je plante mes ongles dans le dos de Vittorio et les traîne vers le bas, ses mouvements lents et longs me rendent folle jusqu'à ce que le plaisir, tout comme la douleur l'a fait auparavant, m'aveugle. Même si mes yeux restent ouverts, je ne vois rien d'autre que le besoin désespéré de me libérer. Je gémis, encore et encore, jusqu'à ce que mon corps obéisse, et je me libère. Avec un cri abandonné, les jambes et les bras agrippés à Vittorio comme si ma vie en dépendait et aucune possibilité de faire autrement. Je suis perdue dans le monde du tout et du rien, pendant des secondes, des minutes ou peut-être des heures. Je ne sens même pas Vittorio sortir complètement de moi.

C'est le rugissement qui sort de sa gorge qui me ramène et me force à ouvrir les yeux pour voir une image qui se tatoue dans mon âme sans me laisser la chance d'éviter que cela se produise : Vittorio suant, avec les cheveux humides tombant sur son front, une main tenant son propre membre, taché de rouge, et l'autre ouvrant les lèvres de ma chatte. Il éjacule un jet épais et je sens la chaleur tiède de son sperme couler entre mes jambes avant qu'il ne continue de me marquer, exactement comme il l'avait promis qu'il le ferait.

Vittorio jouit sur mes cuisses, sur mon abdomen et sur mes seins sans détourner les yeux des miens ne serait-ce qu'une seconde avant de se coller à moi, nous couvrant tous les deux de sa semence, et d'assaillir ma bouche.

Indubitablement marquée comme sa possession, une sensation de liberté sans pareille se répand dans chaque fibre de mon être : libre. Je me sens complètement et irrévocablement libre.

***

Je n'ose pas ouvrir les yeux, la crainte que tout cela n'ait été qu'un de mes rêves me force à garder les paupières fermées, même si tout autour de moi, depuis ma propre nudité jusqu'à l'odeur imprégnée sur ma peau, laisse clairement entendre, même dans l'obscurité, que les scènes

qui peuplent mon esprit en *flashs* ininterrompus se sont réellement produites.

J'ai fait l'amour avec Vittorio. Je suis allongée dans son lit, sans courage pour découvrir sa chambre à la lumière du jour. J'ai fait l'amour avec le Don de La Santa et, si ce n'était pas pour la délicieuse douleur entre mes jambes, je serais prête à le refaire.

— Essayes de ne pas rougir lorsque tu voudras feindre de dormir— son avertissement fait ouvrir mes paupières.

Vittorio est assis au bord du lit, son corps est déjà entièrement couvert par son habituel costume trois-pièces sombre, et la pointe de déception dans mon estomac est inévitable. Je voulais le voir nu à nouveau. Le souvenir des tatouages désormais cachés par les vêtements me fait mordre mes lèvres.

Je n'ai pas pu voir ceux de son dos, ils sont si nombreux. Je voulais pouvoir regarder chacun d'eux, les découvrir, les embrasser. Vittorio tend le bras, pose sa main sur mon menton et vole ma lèvre inférieure entre mes propres dents.

Son regard dur descend de mon visage avec ses doigts. La touche douce contourne mon menton, lisse ma gorge et puis une de mes clavicules avant de poursuivre son exploration jusqu'à s'infiltrer sur le drap et frôler mon mamelon. Je soupire, avalant un gémissement.

Le Don secoue la tête de droite à gauche, niant quelque pensée qui a traversé son esprit.

— Bonjour.

— Bonjour, dis-je doucement, et un lourd silence s'installe entre nous. — Je ne sais pas comment agir maintenant — avoué-je, car même si je suis prête à sauter sur Vittorio et à lui arracher ses vêtements, je ne sais pas ce que font les gens après avoir fait l'amour pour la première fois. Si partir était une option, peut-être serait-ce plus facile à découvrir.

— Maintenant que tu m'as séduit ? — Il lève un sourcil décidant que c'est un bon moment pour ne pas utiliser le masque impassible habituel, et je plisse les yeux.

J'ouvre la bouche, puis la referme. Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'il se moque de moi et je plisse les yeux. Vittorio rit doucement et grave, et le son résonne dans tout mon corps. Hum, peut-être pourrais-je ignorer la douleur s'il était prêt à retirer tous ces vêtements...

— Je ne sais pas comment répondre à cela non plus— dis-je en claquant la langue.

— Agis normalement, Gabriella. Crois-moi, c'est déjà assez perturbant comme ça, répond-il, et les mots qu'il a prononcés la nuit dernière reviennent en force dans mon esprit. "Je veux te regarder sans sentir que je perds le contrôle sur moi-même."

— Tu t'en vas ? — demandé-je après avoir secoué la tête pour dissiper le brouillard dans lequel la présence dominante de Vittorio m'a plongée. — Je vais retourner dans ma chambre. — Je commence à me lever, mais la main du Don se pose sur mon cou, m'empêchant de continuer.

— En fait, j'aime te voir dans mes draps — murmure-t-il, se penchant suffisamment vers moi pour frotter son nez contre mon cou. — J'aime mon odeur sur toi. — Quand il se recule, je me sens complètement réchauffée. L'homme m'a sentie. Il m'a sentie et m'a dit qu'il aime l'odeur de son savon sur moi, et c'était suffisant pour faire palpiter ma chatte. Prendre une douche avec Vittorio était un événement. Mais qu'est-ce qui ne l'était pas la nuit dernière ?

— Reste. Dors un peu plus, il est encore tôt.

— Tôt, quelle heure ?

— Il reste quinze minutes avant huit heures.

— Tout ça ? — Je lève les sourcils. — C'est plus de deux heures de plus que ce que je dors habituellement.

— Tu veux te lever ? — demande-t-il avec une expression qui me dit qu'il sait que la langueur domine mon corps.

— Non — j'admets en me retournant dans le lit. Son pouce monte jusqu'à mon visage et caresse ma joue.

— Alors dors. — Vittorio se lève, et la chaleur de son corps et de son toucher me manque immédiatement. Je me mords la lèvre une fois de plus. Agis normalement, a-t-il dit. Mais que devrait signifier cela quand il me laisse allongée dans son lit ?

Je l'observe jusqu'à ce qu'il passe la porte et la referme, et aussi grande soit ma curiosité de découvrir, apparemment, le désir de mon corps de dormir est plus fort.

# 43

## *GABRIELLA MATOS*

— Tu as une visite — m'avertit Rafaella dès que j'ouvre la porte de ma chambre.

Après y être entrée uniquement pour prendre une douche et changer de vêtements avant de chercher quelque chose pour nourrir mon estomac affamé, je trouve mon amie avec le poing fermé, prêt à frapper.

J'ai dormi pendant des heures dans le lit de Vittorio après qu'il ait quitté la chambre. Je n'avais jamais autant dormi, ni aussi bien et, quand je me suis réveillée, j'ai passé au moins une heure de plus dans son lit, à y penser. Ou du moins, c'est ce que je me suis dit pour essayer de dissimuler le fait que je ne voulais tout simplement pas en sortir.

J'ai même envisagé d'utiliser sa salle de bain, mais je n'avais rien à porter, alors j'ai décidé que traverser le couloir jusqu'à ma propre salle de bain était une meilleure idée. Ce qui ne signifie pas, bien sûr, que je n'ai pas inspecté la suite du Don, ou son dressing. J'ai fait de même avec toute la chambre de Vittorio, en fait.

J'ai profité de l'heure passée dans son lit pour prêter toute l'attention que je n'avais pas accordée aux murs vert foncé et aux meubles en bois verni la nuit précédente. La décoration classique déborde de la gravité imprimée dans les costumes que Vittorio semble adorer porter.

Son dressing est une séquence infinie d'entre eux dans une variation de couleurs si minime que tous les ensembles semblent aussi identiques que les chemises blanches suspendues le long d'un mur entier. Je n'ai pas ouvert les tiroirs, bien que j'en avais envie. J'avais peur de déclencher une alarme. Ces choses existent, n'est-ce pas ?

— Une visite ? — Je fronce les sourcils. — Comment ça, une visite ? — je demande, car la seule personne qui aurait intérêt à me rendre visite est debout juste devant moi.

— Un médecin. — Je cligne des yeux.

— Pourquoi est-ce que j'ai un médecin en visite ?

— Une gynécologue, Gabriella — Rafa me prévient, et ma bouche s'ouvre immédiatement, mais ne sachant pas comment répondre à cela, je la referme.

Je détourne le regard et, lorsque je regarde à nouveau ma copine, un sourire malicieux est accroché au coin de ses lèvres. Dans ma hâte de me noyer dans l'odeur de Vittorio aussi longtemps que possible, il ne m'est simplement pas venu à l'esprit que cela signifierait que Rafaella saurait ce qui s'est passé avant que je puisse le lui dire.

— Je ne sais pas quoi faire — j'admets. — Je n'ai jamais été chez le gynécologue. — Je me mords la lèvre et regarde Rafaella.

J'ai passé beaucoup de temps dans les hôpitaux ces dernières années, mais ce n'était jamais pour moi, c'était toujours pour Raquel. Comme à chaque fois que le nom de ma sœur est soufflé dans mon esprit, je ferme les yeux, sentant la boîte noire dans ma poitrine se rebeller.

— Jamais ? — demande Rafa en reculant son visage dans la surprise, et je hoche la tête, confirmant. — Eh bien, je vais la faire entrer ici. Ta chambre est le meilleur endroit pour qu'elle te consulte.

— D'accord. — J'acquiesce.

— Ce n'est qu'une consultation, Gabriella — dit-elle, dans une tentative de réconfort, mais cela ne fonctionne pas, car il n'y a qu'une seule raison pour laquelle une gynécologue serait venue me rendre visite : Vittorio l'a envoyée ici. Je ne peux pas imaginer pourquoi il ferait ça. — Ça va ?

— Ça va — répétais-je, même si la satisfaction avec laquelle j'ai ouvert la porte s'est déjà dissipée. Je fais quelques pas en arrière, entrant dans la chambre lorsque Rafaella s'éloigne.

Je regarde autour de moi, la chambre est parfaitement rangée, pas une seule ligne de travers. Je ne peux pas m'asseoir, alors je continue à attendre debout, avec juste quelques pas entre la porte et moi, pendant ce qui semble être une éternité jusqu'à ce que Rafaella apparaisse avec une brune d'âge moyen sur ses talons.

Les yeux de la médecin sont d'un bleu clair impressionnant, et elle me donne un sourire doux dès qu'elle me voit. La femme tire une petite valise qui me fait froncer les sourcils.

— Bonjour, Gabriella — salue-t-elle, me tendant la main, et j'accepte, lui serrant la main. — Je suis le docteur Noelle.

— Bonjour, docteur Noelle. C'est un plaisir.

— Le plaisir est pour moi. Pouvons-nous nous asseoir ? — demande-t-elle, désignant le petit coin salon près de la cheminée, et j'accepte.

— Excusez-moi — Rafaella prend congé et ferme la porte derrière elle.

***

— Dis ce que tu veux dire, Rafaella. — Je grogne presque quand je me lasse de son regard condescendant.

Le petit sourire en coin qui est resté accroché à son visage depuis que le médecin est parti s'agrandit, et je roule des yeux. Elle abandonne le plateau de fruits qu'elle arrangeait et étale ses mains sur le comptoir de la cuisine. Je croise les bras devant moi, abandonnant l'assiette de pâtes à laquelle je m'étais attaquée et redresse le dos, le tenant droit.

— Je ne dis rien.

— Ah, comme si tu en avais besoin ! — Je boude et me penche en avant, faisant tourner le tabouret sur lequel je suis assise.

— Tu as vraiment demandé qu'il mette fin à ton agonie ! — Mon amie penche la tête en arrière, riant à haute voix, et je plisse les yeux, essayant de m'empêcher de sourire, mais je n'y arrive pas. Je finis par rire aussi, parce que même si c'est à mes dépens, cette foutue blague était drôle.

— Idiote ! — je l'accuse.

— Tu as couché avec lui ! Je savais que c'était une question de temps. — L'expression de victoire sur son visage est tellement agaçante.

— Dormir était la moindre des choses que nous avons faites.

— Ouais, essaie encore, mais sans rougir complètement cette fois-ci — elle se moque de ma tentative de paraître décontractée, et je maudis ma peau trop claire pour la deuxième fois aujourd'hui.

— Zut ! — je grogne, et Rafaella rit.

— Comment s'est passée la consultation ? — elle demande enfin. J'ai déjà remarqué son silence, mais apparemment, elle ne voulait juste pas mélanger les sujets pour ne pas manquer l'occasion de m'embêter.

— Bien, je suppose. Apparemment, je suis en dessous du poids idéal.

— Quand tu es arrivée ici, tu étais une sacoche d'os, Gabriella — elle dit ça comme une blague, mais les mots me frappent avec force. — Mais la partie gynécologique ?

— Nous avons fait quelques examens. Il y avait un cabinet portable dans cette valise.

— J'imaginais. Et quoi d'autre ?

— Et quoi d'autre quoi ? — Je fais semblant de ne pas comprendre, car révéler que j'ai posé toutes les questions qui me passaient par la tête au médecin, comme si j'avais douze ans et non dix-huit, est très embarrassant.

— Elle t'a prescrit une pilule contraceptive ?

— Ah, oui — je conviens, soulagée que ce soit cela qu'elle veuille savoir. Je mords ma lèvre et ouvre la bouche pour demander, mais je me ravise, avalant mes doutes.

Je n'ai pas beaucoup réfléchi à ce que je faisais hier soir quand j'ai quitté Rafaella à la fête. Je suis rentrée chez moi quelques minutes après avoir vu Vittorio sortir du village, me mentant à moi-même que je ne supporterais pas de rester avec ma robe trempée de jus de raisin, mais ce que je voulais vraiment, c'était être près de lui.

Toute la tension accumulée ces dernières semaines a semblé exploser à travers le contact de nos mains lorsque le Don m'a aidée à sortir de la cuve. Je n'avais aucune idée de ce qui pourrait se passer si nous étions seuls, mais je devais le découvrir. Je n'ai pas réfléchi à comment les choses se dérouleraient ou à comment Vittorio percevrait ma petite poursuite, je voulais juste être dans la même pièce que lui à nouveau.

J'avais de l'espoir, bien sûr ! J'avais des désirs très clairs sur ce que je voulais qu'il se passe et, même dans mes rêves les plus audacieux, je n'espérais pas ce qui s'est réellement passé. Des images de la nuit dernière brillent dans mon esprit anxieux, et je mords ma lèvre laissant la pensée qui la tourmente depuis que le médecin a parlé d'un contraceptif, se déchaîner.

Je ne suis pas la seule à en vouloir plus. Vittorio ne prendrait pas la peine de programmer une consultation gynécologique et une prescription contraceptive s'il n'avait pas l'intention de répéter ce qui s'est passé la nuit dernière.

Je ne devrais pas laisser les sentiments frapper aux portes de mon esprit, mais comment ignorer les mots qui résonnent en écho infini ? "C'est dans cet animal irrationnel que tu me transformes. Un qui veut marquer chaque centimètre de toi, à l'intérieur et à l'extérieur, comme jamais auparavant."

— Raconte-moi ! — demande Rafaella, se penchant sur le comptoir avec un regard anxieux.

— Est-ce mal de vouloir le refaire ? — je pleurniche, chassant les pensées non invitées. — Genre, maintenant ? — Rafaella penche la tête en arrière, riant à nouveau.

— C'était bien comme ça ?

— Je n'ai jamais eu de relation sexuelle auparavant et, franchement, je n'ai jamais pensé qu'elle pourrait être mauvaise si le partenaire était Vittorio, mais je ne sais pas comment je vais faire autre chose de ma vie que de penser à chaque seconde de la nuit dernière, Rafaella.

— On dirait que quelqu'un a pris une tisane... — Je fronce les sourcils.

— Une tisane ?

— Une tisane de bite. — C'est à mon tour de pencher la tête en arrière dans un rire puissant.

— Je ne sais pas comment agir maintenant, il m'a dit d'agir normalement quand j'ai dit ça...

— Attends ! — Elle m'interrompt. — Tu lui as dit que tu ne savais pas comment agir ?

— Ce n'était pas censé être dit ? — Rafaella se mord la lèvre, ses yeux expressifs semblent confus.

— Ce n’est pas ça. — Elle agite les mains. — Oublie. Continue, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il fallait que j'agisse normalement, parce que c'était déjà assez perturbant comme ça.

— Ça, ça ressemble plutôt à quelque chose que j'imagine sortir de la bouche de Don — commente-t-elle, et je comprends son regard d'avant. Mon amie ne comprend pas la façon dont j'agis avec Vittorio, mais c'est parce qu'elle n'a jamais vraiment parlé avec lui au-delà du nécessaire.

— Que devrais-je faire ?

— Euh... La seule de nous qui a déjà couché, c'est toi, désolée, mais tout ce que je peux faire à ce sujet, c'est t'envier — plaisante-t-elle, et je ris.

— Je suis sûre que Tizziano adorerait t'aider à résoudre ce problème — je taquine, mais la couleur teinte le visage de Rafaella de rouge, et mes yeux s'écarquillent.

— Rafaella ! — je m'exclame, et elle me tourne brusquement le dos, trouvant soudainement beaucoup de choses à organiser dans le placard en face de moi. Oh non ! Certainement pas.

Je saute de mon tabouret et fais le tour du comptoir de la cuisine, abandonnant définitivement le reste de mon déjeuner encore dans mon assiette. Je m'arrête à côté de mon amie, pose les mains sur ses épaules et la force à se tourner vers moi.

— Parle !

— Il n'y a rien à dire — elle élude, essayant de se tourner à nouveau.

— Oui, essaie encore, mais sans devenir complètement rouge cette fois-ci. — J'utilise ses propres mots, et elle roule des yeux, mais ensuite elle se mord la lèvre et laisse tomber son front sur mon épaule.

— Je ne devrais pas avoir bu autant de vin.

— Rafaella ! — j'appelle, commençant à être nerveuse. Mais elle vient juste de me dire qu'elle est toujours vierge. Ce n'est pas si grave, je réalise. La quantité de façons dont Vittorio m'a touchée avant que... J'interromps le flux de mes pensées quand elle commence à marcher dans une direction complètement inappropriée pour le moment. — Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu m'as abandonnée ! — elle accuse. — En fait, c'est ça ! C'est toute ta faute et nous ne pouvons plus être amies. — Elle décrète sans aucune conviction, et je ris presque. Rafaella s'éloigne de moi d'un pas, ce qui me permet de prêter attention à son visage.

— D'accord, j'accepte ça. Mais puis-je savoir de quoi je suis accusée, s'il te plaît ?

— Je l'ai embrassé ! Zut, Gabriella ! J'ai embrassé le stupide sous-chef ! — Mes yeux s'écarquillent et j'ouvre la bouche, aspirant une grande quantité d'air avec étonnement.

— Bon, je pense que nous devrions toutes les deux nous asseoir. — Je prends la main de Rafaella et elle se laisse guider jusqu'à la salle à manger. Je lui fais signe de s'asseoir sur l'une des chaises et je m'assois à côté de celle qu'elle choisit. — Raconte.

— J'ai vraiment trop bu et...

— Tu étais ivre ? Il a profité de toi ? — j'interromps pour demander.

— Non ! — C'est son tour de m'interrompre. — Je n'étais pas ivre et il n'a pas profité de moi. Il était insupportablement insistant, comme d'habitude, et je n'étais tout simplement pas aussi déterminée à résister, comme d'habitude. — Rafa souffle et pose les coudes sur la table avant de cacher son visage dans ses mains. — Je n'ai presque rien bu, en fait, mais rejeter la faute sur l'alcool semblait beaucoup plus digne que d'admettre que j'avais envie d'embrasser Tizziano. Oh, je suis tellement idiote !

— Ce n'était qu'un baiser ? — je demande avec prudence et elle retire ses mains de son visage pour me montrer des yeux écarquillés. Je lève les mains en signe de reddition avant qu'elle ne puisse parler. — Désolée ! J'avais juste besoin d'être sûre, c'est toi qui as dit qu'il ne voulait pas

seulement ça.

— Et il ne le voulait pas, mais je n'ai pas complètement perdu la tête, Gabriella. Juste la moitié. — Je ris. — Ce n'est pas drôle ! — elle se plaint.

— Pourquoi est-ce un tel problème ?

— Parce que c'était bien ! C'était... c'était incroyablement bien ! Je n'avais aucune idée qu'un baiser pouvait être comme ça.

— Les autres gars que tu as embrassés ne se sentiraient pas très flattés par ce commentaire — je dis, et Rafaella détourne le regard, me faisant écarquiller les yeux pour la deuxième fois en moins de dix minutes. — Rafaella !

— Hum ! — elle répond, toujours sans me regarder.

— Il y a eu d'autres gars, n'est-ce pas ?

— Non ? — Elle me regarde à nouveau, et l'expression sur son visage est un mélange d'insécurité et... de regret ?

— Tu regrettes de l'avoir embrassé ?

— Oui ! — elle répond immédiatement, mais il suffit de quelques secondes pour qu'elle se corrige. — Non ? — Encore une fois, elle donne à la phrase une intonation interrogative.

— Es-tu sûre ?

— Bien sûr que non ! Je suis terrifiée à l'idée d'avoir envie de le refaire !

— D'avoir envie de le faire ou de ne pas résister à l'envie que tu ressens déjà ?

— Depuis quand es-tu devenue si perspicace ?

— Aïe ! — je me plains, portant ma main sur ma poitrine, faisant semblant d'être offensée. Rafaella baisse la tête sur la table.

— Que vais-je faire, Gabriella ? — elle me demande, tournant la tête et écrasant sa joue contre le bois de la table. Ses cheveux sont attachés en queue de cheval et ses yeux bleus me regardent, comme si elle croyait vraiment que j'ai la réponse à cette question.

— Tu veux échanger ?

— Quoi ?

— Tu découvres comment je dois agir et je découvre quel est ton prochain pas.

— Cela semble être une très mauvaise idée — elle répond.

— C'est bien notre style.

— Nous devrions certainement l'adopter — Rafaella confirme et, peu de temps après, nous éclatons de rire toutes les deux. — Au moins, nous sommes drôles — elle commente et hausse les épaules, me faisant rire encore plus.

— Oui, ça pourrait être pire. Nous pourrions être stupides et ennuyeuses. Définitivement, ça pourrait être bien pire.

# 44

## *VITTORIO CATANEO*

Ça m'a coûté beaucoup de ne pas sauter le dîner en famille et aller directement dans ma suite lorsque, encore dans la voiture, j'ai croisé le regard anxieux de Gabriella sur le convoi annonçant mon retour à la maison.

Rien de surprenant compte tenu de la façon dont j'ai passé toute la journée avec la voix, l'odeur, le goût de la *bambina* tourmentant mon jugement en tant que simples souvenirs d'heures passées et non les compagnies des moments présents. Putain de journée entière.

Chaque pas que j'ai fait aujourd'hui, chaque décision que j'ai prise, chaque conversation que j'ai eue étaient les conséquences de mon refus obstiné de céder à mes instincts les plus primitifs qui me disaient de rentrer à la maison et de baiser Gabriella jusqu'à ce que nous nous effondrions tous les deux d'épuisement à nouveau.

Je pensais savoir ce que céder signifierait, mais je n'avais aucune idée de l'intensité avec laquelle le désir de posséder Gabriella me dominerait. Rien que de la regarder dormir dans mon lit ce matin, enveloppée dans mes draps, tandis que l'odeur de mon savon imprégnait sa peau, a été suffisant pour me rendre dur.

Après avoir passé les deux dernières heures assis à table avec ma famille, écoutant ma mère parler de la bonne fille de la Sagrada qu'elle compte inviter pour le dîner demain, j'atteins le palier de mon salon et le trouve vide, mais avec les lumières allumées.

L'image de Gabriella vêtue de vêtements colorés alors qu'elle faisait des squats, il y a des semaines, remplit mon esprit et me fait me sentir ridicule. Presque autant que le fait que la première chose que je fais en rentrant chez moi est de la chercher.

Je la trouve assise près de la fenêtre, exactement comme elle était, il y a des heures. Les cheveux lâchés tombent sur ses épaules et son dos, elle porte un pantalon serré et ses pieds sont nus.

— Qu'est-ce qu'il y a de si intéressant dans ce paysage qui te fait passer des heures à le regarder chaque nuit ? — Gabriella sursaute en entendant ma voix.

— Tu ne fais jamais de bruit ! — elle s'exclame, se retournant vers moi et portant la main à sa poitrine, effrayée. Je m'approche et regarde par la même fenêtre, mais je ne trouve rien d'intéressant. — C'est la piscine — admet-elle, après un certain temps, se tournant de nouveau vers la vitre.

— La piscine ? — Elle hoche la tête. — Ce que tu regardes depuis des semaines pendant des heures, c'est la piscine ? — Encore un hochement de tête positif. — Tu n'as pas de bikini dans ton placard ? — je demande curieux, et l'image de Gabriella nageant nue, seulement pour mes yeux, me remplit de satisfaction. Le visage de la *bambina*, cependant, rougit à ma question.

— Non, j'en ai quelques-uns. — Je fronce les sourcils, attendant le reste de la réponse qui ne vient jamais.

— Alors quel est le problème ? Pourquoi regarder autant et ne jamais y entrer ?

— Je ne sais pas nager. — Sa voix est très basse avant que son regard se lève vers moi. Dans

une autre de ces réactions irrésistibles que seule la Brésilienne est capable de me provoquer, mes sourcils se soulèvent. — Et j'ai peur de me noyer. — La deuxième partie est dite dans un souffle.

Je devrais lui dire que la piscine a une partie peu profonde et que, à moins qu'elle ne soit une enfant d'un mètre quarante de haut, la noyade n'est pas un risque. Aucun de ces mots ne sort cependant de ma bouche.

— Très bien. Nous allons régler ça alors. Va enfiler ton bikini, Gabriella. Je vais t'apprendre.

— Maintenant ? — elle demande, les yeux écarquillés d'un mélange d'insécurité, d'anticipation et de surprise qui, sur le visage de n'importe qui d'autre, serait ridicule, mais sur le sien, c'est adorable.

— Tu as des projets ? — je demande, et son visage transparent montre la déception rapide qui traverse ses yeux avant de secouer la tête, refusant. Pourtant, je ris. Gabriella veut du sexe, ce qui ne me surprend pas du tout après la nuit dernière. Je me penche dans sa direction, et son cou suit mon mouvement, s'inclinant aussi. — Tu es sûre ? — je taquine, et elle se lèche les lèvres. L'humidité qui les fait briller est une invitation que je ne sais pas refuser.

Je colle ma bouche à la sienne et aspire, son goût sucré est une autre addiction nouvellement découverte. La première de toute ma vie que je nourrirai. La deuxième sera de voir la *bambina* jouir. Ma langue refuse de rester à l'extérieur et envahit les lèvres de Gabriella, cherchant les siennes, exigeant son toucher doux.

Elle répond avec empressement, gémissant dans ma bouche, et je m'éloigne avant de finir par la presser contre la fenêtre et la baiser contre le siège qu'elle semble tant apprécier. Mais tout comme je peux la voir chaque nuit dès que la voiture se gare, tout homme patrouillant devant la maison peut aussi voir ce qui se passe ici, et le corps nu de Gabriella et ses expressions de plaisir ne sont pas des choses que je suis prêt à partager.

— Le lit n'est pas le seul endroit où je peux te baiser, Gabriella — je murmure et reçois un autre gémissement bas en réponse. — Maintenant va mettre un de ces bikinis.

***

Je ne me souviens pas de la dernière fois que je suis entré dans une piscine. L'espace extérieur entouré de meubles en bois rustique et de murs percés d'arches n'a jamais été mon endroit préféré dans la maison, même lorsque j'étais enfant et qu'elle faisait partie de l'aile de mes parents.

En portant un maillot de bain, j'attends Gabriella déjà dans la piscine et je commence à me demander combien de bikinis elle doit choisir quand la *bambina* met plus de quinze minutes à apparaître. L'eau est tiède et j'ouvre les bras, les appuyant sur le rebord de la partie la plus profonde qui me couvre jusqu'à la poitrine.

Seul, impossible de ne pas se demander ce que je fais. Je n’avais pas besoin d’être ici si tout ce que je voulais, c’était m’enfoncer dans la chatte chaude de Gabriella. Et même si je le veux, ce ne serait même pas possible, pas quand la jeune fille était vierge jusqu’à hier.

Ce qui ne veut pas dire que je ne pouvais pas obtenir d’autres choses de la *bambina*, comme sa bouche autour de ma bite, par exemple. Mais pour chacune des nombreuses idées que j'ai sur ce que faire avec Gabriella, être dans une piscine sur le point de jouer le rôle de professeur de natation n'est pas une exigence.

Pourtant, me voici. Même si son retard me fait repenser l'idée, je continue d'attendre, car dans un schéma facile à reconnaître mais très difficile à comprendre, les vulnérabilités de la Brésilienne semblent toujours trop tentantes pour résister.

Son admission timide que, dès le début, elle passe des heures à regarder la piscine parce qu'elle ne sait pas nager et a peur de se noyer a été aussi intrigante que le moment où j'ai réalisé, encore au Brésil, que Gabriella voulait mourir. Ou, déjà ici en Italie, quand elle m'a demandé si ce qu'elle faisait était correct, car elle ne voulait pas prendre le risque d'arrêter maintenant qu'elle était devenue utile pour moi.

Peut-être avais-je tort de supposer que le goût de Gabriella était la première dépendance qu'elle ait éveillée en moi. Peut-être que collectionner ces petits morceaux de la fille est la première et je ne l'avais pas réalisé jusqu'à maintenant. Ses pas prudents résonnent un peu loin, et il ne faut pas longtemps avant que la fille n'apparaisse au bout du couloir, portant un peignoir moelleux et des pantoufles.

Sans bouger, j'observe son approche. Elle s'arrête au bord de la piscine et cache ses mains derrière son corps. Sa confession plus tôt aujourd'hui, qu'elle ne savait pas comment agir, est criée par sa posture corporelle. Gabriella balaye du regard mes bras tendus, puis la partie de mon torse qui n'est pas submergée, et enfin cherche mon visage.

— Je ne me souviens pas t'avoir dit de mettre un peignoir, Gabriella.

La façon dont ses yeux s'écarquillent devant la possibilité de m'avoir déplu me rend dur. Merde ! Je déplace le poids de ma jambe, refusant de toucher mon maillot de bain.

Gabriella tire sur le cordon qui retient le peignoir en place et la pièce éponge s'ouvre, révélant le corps, qui n'a pas quitté mes pensées une seule seconde toute la journée, vêtu de deux pièces blanches et minimales. Peut-être que le peignoir n'était pas une si mauvaise idée, après tout.

Imaginer d'autres yeux que les miens sur son corps sinueux ne me rend pas particulièrement de bonne humeur, même si penser à Gabriella exhibant la profusion de marques, mes marques, sur sa peau, n'est pas la pire des pensées. Encore une contradiction inexplicable.

Je parcours des yeux les suçons dans les courbes de ses seins et sur son décolleté, ainsi que les empreintes de doigts sur ses cuisses et sa taille. Ma bite pulse à la vue.

— Viens ici — dis-je en marchant jusqu'au milieu de la piscine, où je sais qu'elle peut rester debout sans difficulté.

Gabriella mesure la distance entre nous du regard après avoir enlevé complètement le peignoir, et, comme toujours, sauf la nuit dernière lorsque je lui ai ordonné de retourner dans sa propre chambre, elle obéit. Elle descend la première marche jusqu'au pont mouillé de la piscine avec prudence et se tient à chaque étape pour les trois marches suivantes, quand son corps s'enfonce jusqu'à la taille dans l'eau.

Ses yeux restent fixés sur les miens, et sa respiration se suspend alors que Gabriella élimine la distance entre nous. Elle s'arrête devant moi et, me surprenant, pose ses mains froides sur mes bras. Les paroles qu'elle m'a dites lors de l'événement à Rome me reviennent immédiatement à l'esprit, et je sais qu'elle cherche du réconfort, car Gabriella est la seule personne sur terre capable de trouver une telle chose en moi.

Même sur l'immense liste de prétendantes à ma femme que ma mère cultive si fièrement, il n'y a personne avec cette prétention. Aucune de ces femmes n'a l'illusion de trouver en moi autre chose qu'un mari honorable.

— Je suis dans la piscine — dit-elle, après quelques secondes de silence, et je réalise qu'elle était simplement en train de traiter le fait. — Je suis dans la piscine — répète-t-elle avant qu'un magnifique sourire ne prenne place sur son visage, qu'elle morde sa lèvre et penche la tête, relevant les yeux qui étaient alignés avec ma poitrine, maintenant vers mon visage.

— Tu l'es — je suis d'accord, ne pouvant pas cacher le sourire que sa réaction a provoqué, et

je descends ma bouche sur la sienne par réflexe, cherchant un autre baiser de Gabriella.

Sous l'eau, mes mains glissent le long de son corps, s'enroulant autour de sa taille et glissant le long de son dos jusqu'à se frayer un chemin parmi les racines de ses cheveux à sa nuque. Gabriella ouvre davantage la bouche et sa langue taquine la mienne avec une léchouille qui me fait grogner. Il ne faut que quelques secondes pour que le baiser se transforme en une démonstration désespérée du désir qui a attendu toute la journée pour inonder mes veines.

— À ce rythme, je vais finir par t'apprendre à monter à cheval avant que tu n'aies la chance d'apprendre à nager — je murmure pour moi-même, la bouche collée à la sienne, mais je retire ensuite mon visage. Mes mains, cependant, refusent de bouger et restent enfoncées dans la chair douce de Gabriella. Elle maintient ses doigts serrés autour de mes bras, et le regard ivre de luxure sur son visage devrait me préparer à ses prochaines paroles, mais elles me surprennent quand même.

— Puis-je choisir ?

— Choisir quoi ?

— Quel sport je veux apprendre en premier ?

Le rire qui éclate de ma gorge est totalement inattendu, tout autant que sa déclaration.

— Comment s'est passée ta consultation chez le gynécologue aujourd'hui, Gabriella ? — Je change de sujet, avant que je ne décide vraiment de la baiser, malgré l'inconfort que je sais qu'elle ressent.

— Je pense que ça s'est bien passé — dit-elle en détournant les yeux.

— Tu penses ?

— Elle m'a prescrit une pilule contraceptive, mais je ne peux la prendre que le premier jour de mes règles.

— C'est tout ?

— D’important ? Juste ça ? — Je pose une main sous son menton et, en appuyant avec les doigts, j'attire son regard vers le mien.

— Et ce qui serait non important ? — demandé-je, même si je connais déjà la réponse. Noelle m'a envoyé un rapport immédiatement après avoir terminé sa consultation avec Gabriella.

— Nous avons discuté, elle m'a parlé des infections sexuellement transmissibles, savais-tu qu'on ne parle plus de maladies sexuellement transmissibles mais d’infections ? — demande-t-elle, réellement curieuse, et je renferme mes lèvres pour m'empêcher de sourire, mais j'acquiesce. Elle m'a examiné, a prélevé du sang et... — elle fait une pause, cherchant un mot. — Du matériel. Elle a prélevé du matériel pour des analyses de laboratoire. Elle a dit que je devrai probablement prendre quelques vitamines, je suis en dessous du poids idéal.

— Et comment en es-tu arrivée à la conclusion que cela n'était pas important ?

— Parce que cela n'interfère pas avec le sexe — dit-elle, rougissant aussitôt, ce qui est ridicule, étant donné que me demander de m'asseoir sur ma queue ne l'a pas fait rougir.

— Peut-être que je n'ai pas été assez clair, Gabriella, mais tout ce qui te concerne m'importe, tu es à moi et je prends soin de ce qui est à moi. Tu comprends ça ? — La déclaration de possession totalement inutile sort de ma bouche comme attirée par une sorte d'aimant de mots contenu dans les yeux de la jeune fille. Gabriella acquiesce et ouvre légèrement les lèvres, respirant lentement.

— Oui, monsieur — répond-elle, répandant dans mon esprit des images d'elle à genoux, attachée, répétant cela.

— Qu'est-ce que Noelle a dit d’autre ? — demandé-je, ayant besoin de distraction.

— Que même si les IST ne sont pas une préoccupation... — elle commence en semblant hésitante à aborder le sujet, et je l'interromps.

— Avec des regrets ?

Baiser Gabriella sans préservatif était une irresponsabilité énorme, la plus grande que j'ai commise depuis de nombreuses années, si je suis honnête, mais je ne changerais rien, car la voir complètement couverte de ma semence était presque aussi bon que de sentir sa chatte chaude, peau contre peau, étreignant ma queue à chaque coup.

Gabriella secoue la tête, niant, et ses yeux soudainement troubles me disent que ses pensées sont exactement les mêmes que les miennes.

— ...Que ce n'est pas une bonne idée de ne pas utiliser de préservatif tant que je ne prends pas les médicaments. — Elle reprend sa pensée après avoir cligné des yeux, se détachant des souvenirs. — Elle a dit que la grossesse reste un risque. Le docteur Noelle pense que c'est difficile que ça arrive, à cause de mon poids en dessous de l'idéal et de comment cela affecte mon cycle, mais ce n'est pas impossible — conclut-elle.

— Et quand est-ce que ça arrivera ?

— Je ne sais pas, mes règles sont irrégulières. Elles ne sont pas encore venues depuis que je suis arrivée.

— Alors espérons que la semaine prochaine soit la gagnante.

— Toute la semaine ? — Gabriella écarquille les yeux, montrant beaucoup plus d'inquiétude à l'idée de passer toute la semaine sans sexe qu'aux risques auxquels elle s'est exposée en ne me refusant pas le sexe sans préservatif.

Je savais que simplement ne pas éjaculer à l'intérieur de Gabriella, comme je l'aurais voulu, d'ailleurs, n'était pas suffisant pour éliminer complètement le risque de grossesse. Je le savais, mais cela ne m'a pas suffisamment préoccupé pour m'empêcher d'agir comme un néandertalien, totalement guidé par l'instinct.

— Ta peau n'a pas été la seule partie de ton corps que j'ai marquée, Gabriella.

— J'aime les marques — elle avoue à voix basse, envoyant balader toute distraction que la conversation sur les IST et les risques d'une grossesse inattendue aurait pu générer.

— *Cazzo* [81]! Je ne sais toujours pas si tu dis ces choses parce que tu es trop innocente ou parce que tu es une provocatrice, Gabriella. — Je glisse ma main qui était sur son menton le long de sa mâchoire jusqu'à la glisser entre les mèches de ses cheveux sur sa nuque une fois de plus et les tirer avec force. Gabriella gémit, et je rapproche mes lèvres de son oreille. — Ton regard innocent suggère que la première option est la bonne réponse, mais ce gémissement de salope qui aime une touche rude plaide totalement en faveur de la deuxième. — Elle frotte ses seins contre ma poitrine, cherchant la friction et m'arrachant un rire rauque. — Mais c'est cette inexpérience excitante, Gabriella, qui me rend fou. — Je tire sa tête en arrière et colle ma bouche à la sienne avant, avec ma main libre, de défaire les deux nœuds du haut du bikini.

Je retire la pièce sans me soucier de l'endroit où je la lance. Les doigts de Gabriella cherchent mes cheveux et s'y accrochent fermement lorsque je m'empare de ses seins avec ma bouche. Elle cambre son corps, offrant ses mamelons durs à ma bouche et jetant sa tête en arrière avec des gémissements longs et traînants à chaque contact de ma langue avec sa peau excitée.

— Vittorio ! — mon nom est appelé, exactement comme la nuit dernière, et l'entendre dans sa voix abandonnée m'excite autant que de l'entendre dire "Oui, monsieur" n'a aucun sens.

— Ah, Bella *mia* ! — J'abandonne les délicieux seins et ramène mon visage vers le sien. Je saisis les cuisses de Gabriella et les enroule autour de ma taille avant de commencer à marcher

avec elle hors de la piscine. — J'ai dit que je voulais tout de toi. Cette bouche sait taquiner, gémir et supplier. Voyons à quelle vitesse elle apprend à sucer.

# 45

## *VITTORIO CATANEO*

Le parfum des roses a-t-il toujours été partout ? Ou est-ce simplement un autre effet secondaire de ma nouvelle compulsion ? L'image de Gabriella, hier encore, étalée sur la table devant laquelle je suis assis, tandis que je dégustais sa chatte, remplit mon esprit sans laisser de place pour autre chose. Pas même pour la conversation qui se déroule sous mes yeux, entre mes frères.

J'ai passé les deux dernières semaines à m'efforcer de consommer chaque centimètre de sa peau, chaque souffle de son odeur, chaque millilitre de salive que *la bambina* pourrait me donner. Incapable même d'attendre plus de sept jours pour m'enfoncer dans la chatte serrée de Gabriella, même si ses règles ne montraient aucun signe.

Je ne m'en suis pas soucié assez pour m'empêcher de la marquer, jour après jour, à chaque occasion, répandant mon sperme sur son corps. Et le fait qu'à aucun moment elle ne m'ait dit non, même consciente des risques, est juste un autre stimulant pour mon contrôle absolu.

Tester ses limites est devenu un nouveau type de jeu pour moi. Les pousser pour découvrir quand elle me dira non. De petites demandes stupides, même si ce n'était jamais un adjectif que j'aurais utilisé pour décrire n'importe quelle de mes actions.

Je lui ai ordonné de prendre son bain uniquement avec mon savon, car je voulais mon odeur sur sa peau tout le temps. Encore une façon primitive de la marquer. Gabriella n'a même pas battu des paupières devant la demande.

J'ai décidé qu'elle devait être toujours nue pendant nos cours de natation. Je n'ai jamais été un homme de fantasmes, mais je me suis vu incapable de refuser la satisfaction de réaliser cela et encore une fois, tout ce que la jeune fille a fait a été de me dire oui.

Il a suffi que Gabriella ouvre son peignoir, dans la zone de la piscine, révélant son corps complètement nu pour la première fois, pour que je sache qu'il n'y avait aucune chance que je lui permette de remettre les pieds dans une piscine habillée. Peu m'importe que cela signifie arracher quelques yeux si, même par accident, ils voyaient ce qu'ils ne devraient pas.

Je lui ai interdit de porter des sous-vêtements à la maison, car je voulais avoir un accès libre à sa chatte sucrée à tout moment de la journée, peu importe si j'avais cinq minutes disponibles ou des heures.

Son obéissance n'a fait que me voir rentrer chez moi à chaque occasion, même si c'était juste pour faire jouir Gabriella sur ma langue en plein jour ou juste pour sentir son clitoris enflé pulsant contre ma paume pendant que je fourrais profondément mes doigts dans son canal toujours humide pour moi.

Il y a deux jours, je lui ai donné un plug anal en préparation pour la sodomiser. Ce n'était pas le test, car depuis cette première nuit, après la vendange, Gabriella s'est toujours montrée impatiente pour tout ce que je voulais lui faire subir.

Le test a été de lui dire qu'elle devait venir me demander de le mettre dans son cul tous les soirs, à vingt et une heures, peu importe où je me trouvais dans la maison ou ce que je faisais. À

moins que nous ne soyons ensemble dans mon lit, elle devait venir vers moi, en apportant son cadeau et, avant de dormir, peu importe à quel point elle est fatiguée, me demander de le retirer.

C'est ainsi que je me suis retrouvé le visage enfoui entre ses jambes, hier soir, après qu'une Gabriella complètement rouge a interrompu une conversation entre Dario et moi, dans ce même bureau, avec des coups presque silencieux à la porte, comme si elle avait l'intention de ne pas être entendue.

Ce n'était pas une coïncidence que je n'étais pas seul, je voulais juste savoir si elle aurait le courage d'interrompre ce qui était probablement un engagement pour obéir à l'ordre absurde de me demander, à un horaire prédéterminé, d'insérer un plug anal dans son anus.

J'ai renvoyé Dario dès que les coups presque inaudibles ont retenti et, lorsque Gabriella est entrée dans mon bureau, j'ai à peine réussi à mettre le bijou dans son derrière avant de me noyer dans ses plis. Tout chez la *ragazza* incite mon déséquilibre total, et j'apprécie de plus en plus cette sensation chaque jour, plutôt que de m'en agacer.

— Peut-être devrions-nous faire un voyage au Brésil—, suggère Tizziano, ramenant mon attention du voyage qu'était d'être entre les jambes de Gabriella. — Si la Brésilienne a réussi à distraire Vitto, cette femme doit vraiment être quelque chose d'extraordinaire.

— Est-ce la raison pour laquelle tu as finalement laissé les servantes de la maison tranquilles, Tizziano ? — je demande, ignorant la pointe d'irritation que le fait que mon frère réfléchisse au genre de femme que Gabriella est a provoqué en moi. — Tu en as assez des Italiennes ? Ou est-ce en rapport avec ta persécution envers ma gouvernante, en particulier ? — Les yeux du sous-chef se rétrécissent avant qu'il ne détourne le regard, fuyant ma question.

— Maudit complexe de dieu omniscient— marmonne mon frère, et je ne lui accorde même pas un raclement de gorge en reconnaissance.

Il n'y a rien qui se passe à l'intérieur de ces murs que je ne sache pas. C'est pourquoi la tentative de ces soldats, il y a des semaines, de toucher Gabriella m'a mis tellement hors de moi. Le viol ne sera jamais toléré dans ces murs et pourtant, ces rats ont pensé qu'ils pourraient s'en sortir indemnes simplement parce que Gabriella n'avait pas de sang italien dans les veines, ignorant que, quelle que soit la nationalité de la *ragazza*, sa vie, tout comme la leur, m'appartenait pour protéger ou exterminer, c'est pourquoi ils sont morts.

Et si ce jour-là, la perspective de ce qui aurait pu arriver m'a enragé, aujourd'hui cela me ronge avec une telle force que je me lève. À chaque seconde, l'idée que toute autre main touche Gabriella, que toute autre bouche ressente la douceur de sa peau et le goût de ses lèvres, devient encore plus inadmissible.

Ils l'ont marquée. Ces salauds ont eu l'audace de marquer ma propriété, et je me prends à souhaiter avec la force de mille mers qu'ils soient encore en vie juste pour que je puisse les tuer lentement et savourer chaque cri qu'ils auraient à me donner.

— Nous allons quelque part ? Nous n'avons pas encore discuté des contrats liés à l'Érythrée, ils doivent être signés, Vittorio— avertit Gianni, se levant, tout comme Tizziano et Cesare, juste après moi.

— Au bureau au centre d'entraînement, je préviens.

Tizziano n'a pas besoin de le savoir, mais il a raison. Je suis distrait et il sera impossible pour moi de me concentrer lorsque les images du corps nu de Gabriella seront associées à chaque mur de cette pièce, lorsque les sons de ses gémissements, de ses cris en jouissant continueront à résonner dans mon esprit rien qu'en regardant ma propre table.

Le bureau du CT est un environnement neutre, à moins, bien sûr, que ce qui alimente les

souvenirs dans ma tête ne soit pas l'espace, mais le désir rugissant dans mes veines de renforcer ma possession de Gabriella après le chaos installé dans mon esprit par la simple possibilité qu'elle ait été touchée par un autre homme que moi.

J'ouvre la porte de mon bureau et la traverse sans regarder en arrière, espérant simplement ne pas trouver Gabriella sur le chemin des escaliers. Cependant, l'air effrayé de ma gouvernante lorsque j'arrive dans la pièce est quelque chose d'impossible à ignorer.

Je fais halte, forçant Tizziano, Cesare et Gianni à faire de même. Le visage de Rafaella devient de plus en plus blanc à chaque mot qu'elle entend à travers le téléphone collé à son oreille.

— Je vais avertir... — répond-elle en bafouillant, et mon corps se tend immédiatement, bien que rien de sérieux ne puisse réellement m'être communiqué par un message de la gouvernante.

— Qu'est-ce qui se passe ? — Au milieu de son propre désespoir, Rafaella semble ne se rendre compte de ma présence qu'en entendant ma voix, même si moins de deux mètres nous séparent. La jeune fille cligne des yeux bleus mais ne répond pas.

— Rafaella — l'appelle Tizziano, et elle détourne le regard dans sa direction. Un échange étrange se produit une seconde avant qu'elle ne me regarde à nouveau.

— C'était un appel des écuries, Don. Gabriella a été attaquée par Galard.

— Quoi ? — J'entends les mots, mais ils n'ont aucun sens.

Gabriella a visité les écuries ces derniers jours, mais cela ne m'a pas inquiété, même en connaissant le tempérament de chacun de mes animaux, car la *bambina* ne s'approche jamais vraiment des chevaux.

Je l'ai observée à travers les caméras plusieurs fois, pendant beaucoup plus longtemps que ce qui serait considéré comme acceptable, et comme elle l'a fait quand elle m'a trouvé en train d'entraîner Galard dans le rond de longe, Gabriella reste suffisamment à distance pour ne pas envahir l'espace des animaux. L'information selon laquelle Galard l'aurait attaquée n'a aucun sens.

— Le palefrenier n'a pas... — commence Rafaella son explication, mais je n'attends pas pour en entendre la fin.

Avec une sensation inconnue faisant battre le sang dans mes oreilles, je descends les escaliers jusqu'à la sortie de la maison sans me soucier de rien d'autre que d'atteindre ma destination. Dans un geste encore moins rationnel, je monte sur la moto de Cesare, garée devant la porte d'entrée. La clé est dans le contact, et je coupe la distance entre la maison et les écuries en moins de cinq minutes.

Me forçant à montrer un certain contrôle maintenant que je suis en public, je gare la moto avec autant de précaution que possible avant de l'éteindre et de descendre. Il y a un groupe d'employés autour du vaste hangar qui abrite les chevaux, et le regard de chacun d'eux est sur moi. Je force mes jambes à marcher avec la même nonchalance que d'habitude et entre dans l'espace couvert de tuiles.

L'image que je trouve est alarmante dans son essence. Galard est hors de son box. Le grand corps imposant est au bout du couloir, tourné vers moi, et derrière lui, assise par terre et adossée au mur, il y a une Gabriella visiblement touchée. Un filet de sang coule de son front, et elle garde les yeux fixés sur la main qui appuie sur le côté droit de ses côtes, comme pour vérifier s'il n'y a rien de cassé.

C'est la première fois, depuis toujours, que ses yeux ne reconnaissent pas immédiatement ma présence lorsque nous sommes dans la même pièce. Cela en dit long. Je regarde autour de moi,

cherchant un employé, n'importe quel employé, et je ne trouve personne. Apparemment, ils ont tous pensé qu'il était judicieux de se rassembler à l'extérieur des écuries et de laisser simplement la jeune fille là, à la merci d'un animal au tempérament notoirement difficile. Je serre les dents jusqu'à ressentir de la douleur avant de m'approcher d'un pas ferme, sans jamais détourner le regard des immenses iris noires de Galard.

— Avance — lui ordonné-je, ouvrant la porte de son box, mais le cheval ne bouge pratiquement pas.

Il semble faire un léger mouvement en arrière, vers Gabriella, et il me coûte beaucoup de ne pas montrer l'appréhension que ce mouvement me cause. Galard n'a jamais répondu à autre chose qu'au contrôle auparavant et ce n'est certainement pas le moment pour des tests.

Gabriella lève les yeux vers moi dès qu'elle entend ma voix. Quelques mèches de ses cheveux sont lâches et tombent sur son front, mais je ne permets pas à mon attention de se concentrer sur cela ou sur n'importe quelle partie de son corps, pas encore. Pas avant qu'elle ne parle, du moins.

— Tout va bien. Ne le gronde pas, Galard m'a déjà présenté ses excuses. — Je répète ses mots dans ma propre tête trois fois avant que leur incohérence totale ne se reflète sur mon visage.

— Quoi ?

— Il m'a présenté ses excuses — répète-t-elle, puis gémit de douleur quand elle essaie de bouger. Je me demande combien fort elle a pu se cogner la tête. Si sa position est un indice, très fort et directement sur le mur.

— Galard ! — Le nom de l'animal sort serré entre mes dents quand l'urgence sans précédent de rejoindre Gabriella et de vérifier son état s'installe dans mes veines.

— Ne cri... — elle commence, mais s'interrompt pour haleter de douleur à nouveau, et je décide que mettre Galard dans son box n'est pas une priorité plus grande que d'atteindre ma *bambina.*

Le cheval ne l'attaquera pas à nouveau avec moi ici, de toute façon. Cependant, quand je fais un pas pour rapprocher Gabriella de moi, Galard se place sur mon chemin dans un défi si évident que j'interromps mes pas, étourdi. En remarquant le comportement de l'animal, Gabriella soupire longuement avec difficulté.

— Tout va bien, Gal. — Vient-elle juste d'appeler Galard par un surnom ? Gal ? — Il ne va pas se disputer avec moi, ni avec toi. Il a compris que c'était un accident — explique-t-elle, son ton indiquant qu'elle est absolument sûre que le cheval la considère, je l'observe avec stupéfaction, Galard reculer avant de tourner le dos et de s'approcher de Gabriella suffisamment pour frotter son grand visage contre le sien.

L'animal au tempérament le plus irascible de Sicile caresse le visage de Gabriella et je cligne des yeux, incapable de croire ce que mes yeux voient. La *bambina* émet un petit rire douloureux avant de continuer sa conversation avec le cheval.

— Je sais. Je sais. Tout va bien, Gal. Je t'ai déjà pardonné, ne sois pas dramatique. — Il y a une pause de cinq secondes pendant laquelle, apparemment, les voix dans la tête de Gabriella murmurent une réponse qu'elle attribue au cheval avant que la Brésilienne ne reprenne la parole. — Je vais bien. Je serai super après une douche, mais et ta patte ? Est-ce que le serpent t'a mordu, Gal ?

Je ris, incapable de me retenir, parce qu'elle est absurde. Gabriella est absurde ! Elle a été frappée par un animal de la taille de Gallard, et maintenant elle le caresse et essaie de le calmer, s'inquiétant de la santé du cheval alors que son corps a clairement besoin de soins.

Gabriella me sourit dans une autre réaction dénuée de sens. Elle est blessée, douloureuse, plus

préoccupée par le cheval que par elle-même et me souriant. Cela doit être le résultat d'une commotion cérébrale. Ça doit l'être. Même elle n'est pas aussi impossible à comprendre. Je secoue la tête lentement de gauche à droite, niant, mais le sourire sur mon visage refuse de mourir.

— Peux-tu m'aider à me lever ? — elle demande, me sortant de la stupeur dans laquelle la situation incroyable m'a plongé, et je me mets en mouvement. Cette fois, Galard n'intervient pas et je parviens à rejoindre la jeune fille.

Je m'agenouille à côté d'elle et palpe son corps, cherchant des fractures. Elle gémit quand je touche ses côtes, mais rien n'indique une blessure grave, et je ne suis pas ignorant du soupir de soulagement qui m'échappe.

— Je vais te soulever — je préviens, après avoir enveloppé ses bras autour de mon cou et passé les miens sous son dos et ses genoux. Elle hoche la tête, confirmant, et je me lève, la ramenant avec moi vers le haut.

Maintenant Gabriella dans mes bras, je me retourne, prêt à sortir des écuries. Cependant, les cinq paires d'yeux que je rencontre, me fixant, m'en empêchent. Ma mère, mon père et mes trois frères sont à l'intérieur des écuries, regardant la scène devant eux avec un étonnement qui ne se justifierait que si, au lieu de moi tenant Gabriella dans mes bras devant eux, se tenait la Santa elle-même avec sa rose et son poignard.

Je ne leur accorde pas plus de deux secondes avant de commencer à marcher, même si le fait que l'inquiétude pour Gabriella m'ait empêché de remarquer l'arrivée de cinq personnes est quelque chose qui mérite certainement considération. Mais pas maintenant. Cependant, la voix presque chuchotée de la *bambina* me fait m'arrêter, inquiet d'avoir pu lui faire du mal de quelque manière en bougeant.

— Don. — C'est la première fois qu'elle m'appelle ainsi, je le remarque. Vous et Monsieur sont presque toujours ses formes de traitement préférées, sauf quand elle est en train de jouir, quand Gabriella crie mon nom. Je baisse les yeux vers son visage et ses yeux sombres me regardent, inquiets. — Que fais-tu ?

— Je te ramène à la maison.

— Je peux marcher, Monsieur — dit-elle doucement, et le rire qui s'échappe de ma gorge n'a aucun humour.

— Non. — Je recommence à marcher et à regarder devant moi.

— Don.

— Non, Gabriella.

— Vittorio. — Dans un filet de voix que seul moi entends, elle fait appel à l'intimité et tout ce que je fais est de baisser à nouveau les yeux vers son visage. — Les gens nous regardent — révèle-t-elle comme si nous étions en train de commettre le plus grand des crimes.

— Qu'ils regardent.

***

— Elle va bien se remettre, Don. Il n'y a pas eu de commotion cérébrale. La *signorina* a juste besoin de repos. La coupure sur son front laissera probablement une cicatrice, mais rien de très visible. Les médicaments la rendront somnolente — le médecin informe, et j'acquiesce. — Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis à un coup de fil. — Il se propose, et je fais un geste de remerciement silencieux. L'homme, petit et chauve, fait une petite révérence avant de partir.

— Galard va bien ? Ont-ils retiré le serpent de son box ? — C'est la première question que Gabriella, allongée sur mon lit, pose quand la porte se referme.

Je ne devrais pas l'avoir amenée dans ma chambre, mais il n'y avait aucune chance que je la laisse ailleurs. Mes yeux se posent sur le bandage sur sa tempe. Une marque.

Me déranger que Gabriella porte une marque qui n'est pas la mienne est une autre chose que je ne devrais pas faire. Cependant, tout comme j'ai ignoré la première, l'instinct primitif de possession, qui guide mes pensées quand il s'agit de la fille, ignore également l'absence de fondement de la seconde.

— Oui. Les boxes des autres chevaux ont également été inspectés pour d'autres serpents, au cas où tu serais inquiète. — La deuxième partie de la réponse est une ironie évidente. Gabriella, cependant, ne semble pas s'en rendre compte, car elle soupire de soulagement à l'assurance.

— Raconte-moi ce qui s'est passé — je demande après m'être approché et m'être assis sur le lit, à côté de Gabriella. Même si j'ai déjà regardé les caméras de sécurité, les images que j'ai vues ont si peu de sens que je dois être sûr d'avoir bien compris.

Les yeux sombres de la *bambina* cherchent les miens, et elle tente de se déplacer sur le matelas, mais fronce les sourcils d'inconfort et abandonne. La perception qu'elle ressent encore de la douleur me dérange, car le médecin aurait dû régler cela.

Je lève la main vers le bandage sur son front et laisse mes doigts le toucher doucement avant de glisser vers le front, puis de contourner la joue et la ligne de la mâchoire de Gabriella. Elle soupire de satisfaction, comme si le contact la réconfortait d'une certaine manière.

— J'étais en train de me promener dans les écuries — raconte-t-elle, gardant le cou tourné vers moi. — J'ai découvert que j'aime parler aux chevaux. — J'avale un rire ironique, car, à en juger par ce que j'ai vu aujourd'hui, je dirais que la relation de Gabriella avec eux va un peu au-delà de ça, avec Galard surtout, mais nous y arriverons. Je n'interromps pas sa ligne de pensée. — Soudain, Gal est devenu agité, frappant les murs et la porte du box. J'ai trouvé ça étrange, parce qu'il est toujours si majestueux, imposant. Galard regarde le monde comme si sa seule fonction était d'être le sol sur lequel il marche. — J'acquiesce, trouvant amusante la description simple mais précise qu'elle en fait.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé un employé, Gabriella ?

— Il n'y avait personne à proximité. Et quand je me suis approchée, j'ai vu le serpent sous le box. — Je plisse les yeux lorsqu'elle ignore le fait qu'elle s'est penchée pour regarder sous la porte. — J'ai vu le serpent et j'ai pensé qu'il valait mieux ouvrir le box pour que Galard sorte. Il était très effrayé, mais moi aussi j'aurais été. Qui ne serait pas effrayé par un serpent ?

— Les chevaux ont une peur absolue des serpents, *bambina*. Même les fiers, comme Galard, ne peuvent pas empêcher la réaction naturelle face à ce reptile. — La bouche de Gabriella s'ouvre en un parfait O et elle hoche la tête, acquiesçant.

— Je ne savais pas que c'était une chose générale, mais Gal avait vraiment très peur. Il est sorti un peu précipitamment du box, et j'ai été assez stupide pour rester derrière lui. Il n'avait pas l'intention de me toucher, j'en suis sûre. Je ne pense pas qu'il avait le moindre contrôle sur son propre corps à ce moment-là. Tout s'est passé trop vite, une seconde je regardais Gal sortir du box, et la suivante, ma tête et mon dos heurtaient le mur, je n'ai senti l'impact de ses sabots que lorsque j'étais déjà étendue sur le béton. — Gabriella ferme les yeux lorsque ma main atteint sa joue et incline le visage vers la caresse avant de soupirer.

— Gal ? — je demande, et ses yeux s'ouvrent avant que ses lèvres ne s'étirent en un sourire.

— Je pense qu'il a apprécié. — Son visage prend une expression fière qui me fait rire.

— Apparemment, pas seulement le surnom. Galard n'est pas un animal domestiqué, Gabriella. Ce qui s'est passé aujourd'hui en est la preuve, la façon dont il t'a protégée. Je n'aurais

jamais pensé voir quelque chose comme ça.

— Il se sentait coupable. — Je ris à nouveau.

— Non, il ne l'était pas.

— Il me l'a dit. — Je suis sur le point de contester, mais quand je réalise à quel point cette discussion est ridicule, je refuse de la poursuivre. — Je pense que les médicaments commencent à faire effet — murmure Gabriella après un moment de silence.

— Dors, *Bella mia*.

— Je peux aller dans ma chambre. — Ses yeux se ferment déjà quand les mots quittent ses lèvres.

— Tu ne vas nulle part — je décrète et, même à mes propres oreilles, les mots sonnent beaucoup plus définitifs qu'ils ne le devraient.

# 46

## *GABRIELLA MATOS*

Je passe mes doigts sur la marque parfaite sur la poitrine de Vittorio et mes lèvres fourmillent de l'embrasser, mais je me retiens, embrassant plutôt sa gorge. L'eau autour de nous ondule lorsque je me remue, ajustant mieux le corps large entre mes cuisses, à l'intérieur de la baignoire.

Les yeux bleus du Don s'ouvrent pour me regarder, et je détourne le regard vers les fenêtres en verre transparent de la suite. Ensuite, je regarde à nouveau la marque sur sa poitrine, le crucifix de La Santa. Une croix creuse sur laquelle reposent une rose et un poignard.

— Pourquoi cette marque est-elle faite comme ça, au lieu d'être tatouée, comme La Santa sur votre dos ? — demandai-je, laissant mes doigts courir sur sa poitrine couverte de fines épines noires et, peu après, sur ses épaules et sur le dos que je sais maintenant exactement par quelle image il est couvert.

Le tatouage est immense et coloré en détails, le visage délicat a les mêmes yeux accueillants que je passais des heures à observer pendant que je prenais un bain dans ma propre salle de bain. Cependant, la quantité de temps que je passe dans ma chambre a été de moins en moins importante, ce qui a considérablement réduit la durée de nos rencontres.

Je vais toujours vers elle juste pour pratiquer le fait de toucher ses mains, me rapprochant d'un millimètre chaque jour, avant de m'en éloigner sans vraiment le faire.

— Parce que le tatouage sur mon dos était un choix, la marque sur ma poitrine fait partie du rite d'acceptation dans la fraternité. Dans La Sagrada, un initié ne devient un homme qu'après renaître dans le feu.

— Vous voulez dire être marqué par lui ? Avec le symbole ?

— Exactement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? — Je contourne les bords fins avec mes doigts indicateur, moyen et annulaire, caressant doucement la peau. Une mèche de cheveux se détache du chignon haut sur ma tête et glisse dans mon dos jusqu'à ce que son extrémité touche l'eau.

— Cela signifie que la sacrée est fondée sur trois piliers de base, le plus grand étant la foi, le second la charité et le plus petit, la violence. — Une des mains de Vittorio effleure le côté de mon corps tandis que l'autre glisse son pouce sur ma joue. Je ferme les yeux brièvement, appréciant la caresse.

Ses mots confirment seulement la certitude que le regard de La Santa m'a donnée il y a longtemps : entre ses mains, je pourrais aussi bien déposer mes propres douleurs et violences que lui emprunter les siennes, si je le voulais. C'est précisément pour cela que je n'ai jamais eu le courage de les toucher, peu importe à quel point je me rapproche de le faire chaque jour.

La scène domestique de Vittorio et moi prenant un bain ensemble est juste l'une des nombreuses qui ont embrouillé mon esprit au cours des trois dernières semaines. Vittorio ne me laisse pas dormir dans ma propre chambre et s'approprie mon corps à chaque instant libre de sa journée comme si c'était son passe-temps préféré, ce que je ne lui reproche pas, car c'est certainement le mien.

Le problème est que, exactement comme il l'a dit qu'il le ferait, je me vois être consumée, souffle après souffle, par le Don. Mon plaisir, mes pensées, mes désirs et même les plans, que je

n'avais jamais eus auparavant, sont maintenant dans tous les coins de mon esprit et Vittorio est griffonné dans chacun d'eux comme la signature d'un artiste négligent qui ne se soucie de rien d'autre que de certifier sa possession.

La façon dont il me regarde fait que mon cœur s'arrête, totalement indécis sur le fait d'accélérer ou de s'arrêter de battre à chaque fois. La manière dont il me touche quand il n'est pas en moi rend la sensation déjà familière d'arrêter de respirer en sa présence encore plus intense.

La façon dont Vittorio me permet d'explorer son corps, d'embrasser sa bouche et de me plonger dans sa présence me fait croire que je lui appartiens complètement même si je sais, au fond de moi, que c'est un mensonge. Je suis utile, c'est tout. La main qui était sur ma joue remonte jusqu'à ma tempe et effleure la coupure là, déjà sans pansement.

— Est-ce douloureux ? — Demande Vittorio et je secoue la tête, négatif. La blessure a déjà formé une croûte, mais la façon dont il regarde ma tempe est un mystère pour moi.

— Sortons-nous dans les prochains jours ? — Je demande.

Après la vendange, nous avons recommencé à sortir en public. Plus de dîners, d'événements et de promenades nocturnes. Cette semaine, cependant, nous n'avons été nulle part. Le Don me lance un regard énigmatique de plus avant d'incliner la tête, pensif.

— Où aimerais-tu aller ? — Il répond à ma question avec une autre, et je cligne des yeux, surprise, car c'est la première fois qu'il me pose la question.

— Puis-je choisir n'importe quel endroit ? — Vittorio acquiesce d'un signe de tête, et je mordille ma lèvre inférieure. Le mouvement produit un sifflement avant que je ne le lâche.

— Je me demande toujours ce que c'est que d'être à l'intérieur de l'un de ces immenses bateaux lorsque nous allons à la crique. — C'est une demande idiote, je sais que c'est le cas.

Mais Vittorio n'a pas spécifié de conditions, il a confirmé que ça pourrait être n'importe où et, depuis que j'ai perdu complètement ma peur de l'eau, j'ai désiré deux choses : la première est d'aller à la plage et de me baigner dans la mer, et la seconde est d'être à bord d'un bateau en haute mer.

La plage semble être quelque chose de trop lointain pour que Vittorio accepte de le faire. Bien que ses cours de natation aient également été une surprise totale, je ne peux vraiment pas l'imaginer en maillot de bain, sur une plage. C'est probablement trop demander et je ne veux pas courir le risque de perdre l'occasion.

— Un yacht ? — C'est à mon tour de répondre par un signe de tête. — Et je suppose que tu voudrais le faire en journée ? Pour profiter du soleil ?

— J'adorerais. — Mon ton est un peu trop enthousiaste, mais ce n'est pas quelque chose que je peux contrôler. Vittorio rit, glisse son pouce jusqu'à ma lèvre inférieure et la caresse.

— Très bien, *Bella mia*, je vais organiser ta sortie. — Dans un geste automatique, je colle nos corps ensemble et, juste après, mes lèvres étirées en un grand sourire cherchent les siennes dans un remerciement retenu.

Cependant, Vittorio n'accepte pas le baiser rapide que je prévoyais de lui donner et transforme la rencontre de nos bouches en quelque chose d'assez obscène pour faire durcir le membre, niché entre mes jambes. Je gémis, aimant la sensation fluide sur mon clitoris à cause de l'eau, et la pression des doigts de Don, maintenant sur ma taille, devient plus ferme.

Quand ses lèvres descendent le long de mon menton et embrassent chaque centimètre de ma peau pour capturer l'un de mes mamelons, je soupire, sentant tout mon corps envahi par une sensation qui ne peut pas encore être qualifiée de familière, mais qui, chaque jour, devient moins étrange : le bonheur.

***

— Qu'est-ce que c'est que ça ? — Je demande, sentant le matériau froid contre mon cou.

Les arrivées silencieuses de Vittorio continuent de me surprendre, mais ne me font plus peur. Je sens le toucher de ses doigts contre ma nuque pendant quelques secondes avant qu'il ne recule d'un pas et que je tourne mon visage dans sa direction en même temps que je lève la main pour toucher la fine bande maintenant autour de mon cou.

Assise sur l'une des chaises longues au bord de la piscine, je l'attendais en lisant un nouveau livre. J'ai commencé à faire cela une semaine après avoir commencé nos leçons de natation.

Ce ne sont pas tous les jours qu'elles ont lieu, mais quand Vittorio les confirme en plein milieu de la journée par message, il est impossible d'empêcher l'anxiété de dominer jusqu'à ce que l'heure arrive, car nager n'est jamais la seule chose que j'apprends quand nous descendons ici. Le simple fait de savoir qu'il me veut complètement nue me rend tendue pendant toutes les heures qui précèdent son arrivée.

Je passe mon regard entre le visage de Don et la boîte de velours noir à côté de moi où le plug anal que Vittorio m'a donné il y a un peu plus d'une semaine attend les vingt et une heures. Rien que d'imaginer la sensation qui me submerge chaque nuit quand il est habilement manié par les mains de Don me fait serrer les cuisses. Son rire rauque me dit qu'il sait exactement à quoi je pense.

— Un cadeau, Gabriella — il répond toujours en riant, et je lève l'autre main pour toucher le collier avec tous mes doigts, désirant le voir dès que je trouverai un miroir.

Mon toucher me dit que la circonférence rigide n'a pas plus de cinq millimètres d'épaisseur et, au centre, juste au-dessus de la gorge, il y a un petit relief semblant être marqué par des pierres précieuses.

Je n'ai jamais été douée pour deviner les formes, mais le contour suggéré par les bouts de mes doigts, associé au regard satisfait de l'homme fixant mon cou, me donne l'assurance de ce qui est maintenant suspendu à mon cou : une rose, sa rose. Je me lève et incline la tête en arrière, le regardant.

— Merci — je dis, sentant mon cœur battre plus vite et mon entrejambe palpiter. Mes mamelons deviennent soudainement sensibles sous le tissu éponge et ma peau picote, ayant besoin d'être touchée.

Ce n'est pas le premier cadeau que Vittorio me donne, mais il est impossible d'empêcher mon corps de répéter la même réaction à chaque fois que Don me marque. Surtout lorsque j'entends ses mots suivants.

— Ne l'enlève jamais, *Bella mia*. — Sa main se lève et, dans un geste devenu courant depuis l'accident dans les écuries la semaine dernière, touche la cicatrice en train de guérir sur ma tempe.

— Oui, monsieur — je dis les mots, et c'est suffisant pour que le battement entre mes jambes se transforme en une douleur de désir.

Je me lève sur la pointe des pieds et je joins mes lèvres aux siennes avant de les presser et d'humidifier les siennes avec ma langue. Sa main libre se glisse dans mes cheveux et il revendique ma bouche dans un baiser qui me force à faire ce que j'aime le plus devant sa volonté : me rendre.

# 47

## *VITTORIO CATANEO*

Je ferme les yeux et serre les poings pour contenir l'instinct de violence qui contrôle mon pouls bouillonnant. Je n'ai pas besoin d'un miroir pour savoir que les veines sur mon cou et mon front semblent sur le point d'exploser, car je les sens à chaque contraction insensée.

La porte du bureau au centre de l'entraînement s'ouvre, et un Matteo aussi imperturbable que toujours passe à travers, défiant mon état d'esprit actuel. Je me précipite immédiatement vers lui, plaquant son corps contre le mur et coupant son approvisionnement en air en pressant mon avant-bras contre son cou et en le soulevant du sol.

Le *consigliere* me regarde, gardant les bras lâches le long du corps, sans oser réagir. Ses yeux se détournent de mon visage pour se poser sur les journaux dispersés sur le dessus en verre de la table derrière nous et les gros titres imprimés dessus. L'homme ne cligne même pas des yeux devant eux.

Ce matin, l'Italie s'est réveillée en émoi avec des photos de Gabriella et moi lors de la promenade en bateau qu'elle m'a demandée. Mais si les photographies de nos sorties précédentes, que je diffusais dans la presse, étaient stratégiquement planifiées pour provoquer Coppeline, celles qui sont dispersées partout n'ont aucune autre intention que l'exposition sans détour.

Des images de moi baisant pratiquement le corps à moitié nu de Gabriella sur le pont du yacht ornent chaque publication, imprimée ou en ligne, avec la date d'aujourd'hui. Ces photos ne devraient même pas exister, encore moins être répandues dans toute la maudite Italie.

La journée d'hier a été un lapsus, je n'ai jamais eu de doutes à ce sujet. Sortir de la propriété avec Gabriella n'a qu'un seul but, et notre sortie d'hier n'avait jamais l'intention de le servir. Quand j'ai demandé à la *bambina*, il y a quelques jours, où elle voulait aller, c'était un réflexe. Le genre de séquence de mots que seule la brésilienne est capable de me tirer de la bouche et que j'ai pris l'habitude de lui livrer sans lutter.

Sa réponse a été assez surprenante pour que je veuille lui faire plaisir. Pendant que je regardais la coupure encore en train de guérir sur sa tempe, j'ai voulu lui faire plaisir. Les plaisirs éveillés en le faisant, cependant, m'ont complètement pris au dépourvu.

Ça a commencé par le sourire qui s'est emparé des lèvres de Gabriella au moment où elle a reçu un oui. Ensuite, il y avait cette expression complètement soumise sur son visage que je me vois, chaque jour plus déterminé à nourrir. Ensuite, il y avait le jour proprement dit. Ma *bambina* souriait du moment où elle se réveillait jusqu'à ce qu'elle s'endorme, dans mes bras, de retour à la Cantina, dans mon lit.

J'ai savouré chaque rire, soupir et orgasme qu'elle m'a donné sur ce bateau comme un affamé, parce que plus j'ai de Gabriella, plus j'ai l'impression d'en avoir besoin. Quand j'ai dit que je voulais consommer chaque morceau d'elle, je ne savais même pas à quel point ces mots étaient vrais.

J'ai cartographié ses expressions de découverte, de plaisir et de bonheur, essayant de mémoriser les lignes exactes de son visage qui bougeaient à chaque changement minime dans son expression et j'ai découvert que si je ne suis pas prêt à partager la vue de son corps, je suis

encore moins disposé à partager aucune de ces autres choses. Se réveiller et les voir étalées dans chaque maudite manchette italienne m'a définitivement mis dans ma pire humeur.

— Je veux des réponses. — Les mots sont prononcés d'une voix basse et d'un rythme lent. L'incarnation du contrôle que je ne ressens pas. — Un nombre très restreint de personnes savait où j'étais hier, *Consigliere*. Et un nombre ridiculement restreint de personnes savait comment y arriver. Alors, tu voudras me dire comment, exactement, j'ai été photographié et comment ces photos se sont retrouvées en première page de chaque média en Italie sans que tu ne le saches ou ne bouges le petit doigt pour l'empêcher ?

Le visage complètement rouge de Matteo trahit sa quasi-incapacité à respirer, mais je ne relâche pas la pression sur sa gorge. Pas tant qu'il n'aura pas donné la réponse que je veux entendre.

— Il y a eu une faille — admet-il et je rirais s'il me restait un soupçon d'envie de le faire.

— J'ai dit que je voulais des réponses, *Consigliere*. Les choses que je sais déjà ne rentrent pas dans cette catégorie.

— Il y avait un journaliste infiltré sur le yacht. — Malgré sa voix presque inaudible, Matteo parvient à prononcer la phrase entière. — Il contrôlait un drone à longue portée.

— Et comment, *Consigliere*, un journaliste s'est-il infiltré sur mon yacht ? — je demande en resserrant la pression sur son cou. Les yeux de Matteo commencent à devenir aussi rouges que le reste de son visage, des veines se dessinent en fines lignes sur les globes blancs.

— Coppeline — répond-il avec beaucoup plus d'air que de son, mais en lisant les mots sur ses lèvres, j'éloigne mon bras de sa gorge et son corps tombe au sol.

Matteo tousse, mais je ne perds pas de temps à prêter attention aux secondes qu'il met à récupérer. Je lui tourne le dos pendant que mon esprit assemble les pièces du puzzle. Je marche jusqu'aux fenêtres en verre, recouvertes de stores, et je m'arrête, une main sous le menton et l'autre sur ma taille.

Massimo Coppeline pense qu'il peut me forcer la main en frottant dans le visage de la *famiglia* le type de relation que j'ai avec Gabriella. Le vieux a été associé à la Sagrada assez longtemps pour savoir ce que la pression avec des photos comme celles qui ont été divulguées ferait de l'intérieur de l'organisation.

Le manque total de pudeur à exposer la prétendue petite-fille presque nue en une de tous les médias qu'il pouvait confirme mes soupçons selon lesquels Massimo ne veut pas d'une petite-fille pour autre chose que l'utiliser comme monnaie d'échange dans une négociation. Je regarde à nouveau le dessus de mon bureau, et la haine alimente ma conscience comme une source inépuisable de carburant.

Il y a tellement de choses à considérer sur le coup de Massimo, tant de développements possibles, tant d'aspects différents de ses intentions et pourtant, tout ce à quoi je peux penser, c'est au corps de Gabriella à la disposition de n'importe quel paire d'yeux avides et à l'impudence de Massimo à penser qu'il avait le droit d'exposer ce qui m'appartient.

— Je veux chaque exemplaire qui porte l'une de ces photos, brûlé, Matteo. Je veux que chaque site, que ce soit un blog, une chaîne à potins ou un journal, les retire de la circulation dans les deux heures ou soit complètement effacé du réseau sans laisser de traces. Je veux que chaque magazine, brochure et feuille de papier qui a été le canal pour ces images ne soit plus que des cendres. Et je veux que demain, Matteo, ces photos ne soient plus que des chuchotements clandestins dans des coins où le nom de La Santa n'est pas connu.

— Don... — Il commence avec la voix enrouée, et je me retourne vers le *consigliere*. Malgré

le teint encore rouge sur la peau et les yeux pleins de veines, la posture impeccable du corps vêtu d'un costume trois pièces ne vacille pas.

— Je ne veux pas écouter — je le coupe avec l'avertissement. — Tu as échoué. Protéger l'image de la Sagrada est ta responsabilité, *Consigliere*, et tu as échoué. Je ne veux pas de noms ni de moyens sur comment cela s'est produit, mais je veux vos cendres comme partie du tas que j'espère voir laissé derrière. C'était clair ?

— Oui, Don. Et que dire de Coppeline ?

— Je suppose qu'il attend une visite.

— Il l'attend.

— Organises la confirmation de quel est le plus lucratif des affaires de Massimo et de quel est son établissement favori. Selon nos dernières informations, il s'agirait du siège d'une compagnie pétrolière opérant en Russie et d'un casino à Las Vegas. Tu as jusqu'à la fin de la matinée pour rassembler ces confirmations et préparer les bûchers dans les deux destinations.

— Je dois t’avertir de l'imprudence d'opérer sur les territoires de la Bratva et de la Camorra, Don.

— Quand le soleil se lèvera, Matteo, je veux que les bijoux de Massimo Coppeline ne soient plus que des tas de cendres se dispersant dans l'air — je continue, ignorant complètement son avertissement. — Il veut une visite ? Assure-toi qu'il sache qu'il en a reçu deux.

— Don Vittorio, je dois insister pour que tu réfléchisses à deux fois. Cela pourrait signifier la guerre.

Cette fois, un rire sans humour s'échappe de ma gorge alors que je hoche lentement la tête de gauche à droite.

— Tu continues à dire ça... — Je fais deux pas dans la direction de Matteo qui reste immobile, attendant mon prochain mouvement. — J'ai toujours apprécié ton côté politique, *Consigliere*, mais, dit-moi, que suggères-tu exactement que nous fassions face à une provocation si flagrante ? Négocier ? Je pensais que notre ennemi était le seul à avoir besoin de se rappeler de notre serment. — Le silence persiste alors que le *consigliere* me fixe.

Je n'ai pas besoin d'être averti que cette réaction va enflammer Massimo Coppeline, ni que l'opération sur les territoires de la Bratva et de la Camorra ne sera pas sans conséquences. Cependant, rien de tout cela ne suffirait à me faire reculer lorsque le pouvoir de La Santa est remis en question. Massimo doit se rappeler que ce qui naît dans le feu ne peut jamais être brûlé.

— Nous ne nous agenouillons pas — finit par dire Matteo.

— Assures-toi que Coppeline n'oublie jamais cela.

# 48

## *GABRIELLA MATOS*

Avec les yeux encore fermés, je me glisse dans le lit immense de Vittorio, m'enivrant de son odeur. Ou peut-être devrais-je me qualifier de marathonienne, car Don ne me laisse jamais dormir avant que le soleil ne se lève à l'horizon. Ou suis-je celle qui ne le laisse pas en paix ?

Un petit rire m'échappe, et j'ouvre les yeux avant d'étirer tout mon corps, faisant crisser les draps sombres qui m'enveloppent quand je m'étire. Je prends une profonde inspiration, adorant l'odeur autour de moi, un mélange de moi, de Vittorio et de tout ce que nous avons fait. La pulsation subtile entre mes jambes me fait mordre ma lèvre.

Nous avons un peu dépassé les limites hier. Même après la journée que nous avons passée en mer, la nuit a été aussi intense que les autres. Je ne savais pas que la vie pouvait être ainsi, je n'avais aucune idée.

Des journées remplies de rires et de désirs satisfaits, des heures remplies de rien d'autre que de plaisirs, et pas seulement sexuels, le plaisir d'exister, de sentir le vent caresser la peau, de parler et d'écouter. Le plaisir de boire de l'eau et de simplement regarder le paysage autour de moi et d'admirer. Des heures, des heures sans fin où je n'ai pas besoin de faire semblant, juste d'être.

Je regardais les gens souriants que je croisais dans la rue et je me demandais, encore et encore, comment cela pouvait-il être si facile pour eux ? Comment pouvaient-ils marcher toujours et avoir l'air si... heureux ? Maintenant, je comprends. C'est facile de sourire pour rien quand le poids du monde n'est pas une botte lourde pressant votre corps contre le sol.

Quand les petits bonheurs ne sont pas tout ce qui vous sépare de la décision de sauter dans l'abîme juste pour mettre fin à la douleur, à l'incertitude et à l'épuisement, alors il y a une raison de sourire, parce que le mouvement des lèvres n'est pas seulement un geste mécanique ou un masque pour rendre les choses plus acceptables pour ceux qui vous entourent, c'est une expression de soi. C'est vrai. Et aussi douloureux que cela puisse être, je réalise que, pour moi, cela n'avait jamais été vrai auparavant.

Appartenir à Vittorio m'a apporté plus de liberté que je n'en avais jamais eu en appartenant à moi-même. C'est triste, mais après des semaines à mâcher et à régurgiter mes propres sentiments avant de me rendre compte de ce que je faisais et de les repousser à nouveau, j'ai réalisé que ce que Vittorio m'a donné, par-dessus tout, était la permission d'être égoïste.

Cet homme a pris le contrôle de ma vie et, même lorsqu'il est passé plus d'un mois sans même me regarder, il m'a assuré plus de dignité que je ne me souvenais en avoir depuis longtemps.

Chaque fois que j'ai senti la boîte noire dans ma poitrine vibrer et que j'ai refusé de m'accrocher à cette sensation assez longtemps pour qu'elle fasse plus que cela, sous le prétexte que l'ouvrir me briserait en deux, c'était un pas que j'ai fait dans la direction opposée de ce que j'étais autrefois.

Parce qu'il y a quelques mois, je me serais permise de partir. Encore et encore, comme tant de fois auparavant quand ma vie était encore la mienne, parce que cela semblait être le but que

l'univers m'avait donné : me briser.

Vittorio, cependant, m'a donné un tout nouveau : accorder de la valeur à ma propre vie. Quand ces mots ont quitté sa bouche, encore au Brésil, j'ai pensé que ce ne serait qu'une autre forme de torture. J'étais très consciente que je n'étais rien et certaine que je ne pourrais jamais l'être.

Pour une raison que je ne comprendrai peut-être jamais, Don n'a pas seulement donné un ordre, il l'a exécuté avant même que je puisse le faire. Vittorio m'a donné des vêtements et un lit, m'a donné de l'eau chaude et un travail, qui, même s'il ne me rapportait pas un sou, me rapportait plus que tous les autres que j'avais eu auparavant.

Le monde où il m'a emmenée n'est pas un lit de roses, s'il est quelque chose, c'est un lit d'épines. Pourtant, j'ai appris à saigner depuis trop longtemps pour me soucier des déchirures occasionnelles sur ma peau.

Je me défais des draps et je laisse pendre mes jambes hors du lit, m'asseyant sur le matelas avant de me lever. Nue, je traverse la chambre et attrape le peignoir de soie suspendu sur le dossier du fauteuil face à la cheminée, le mettant avant de passer par la porte et de traverser le couloir jusqu'à ma propre chambre.

Je vais directement dans la suite, me penche au-dessus de la baignoire ovale et ouvre les robinets. Quand je me redresse, je me tourne immédiatement vers les fenêtres vitrées colorées. Ce matin, les yeux de la Santa semblent plus accueillants que jamais, et je fais un pas dans sa direction, puis un autre et encore un autre, jusqu'à ce que les bouts de mes orteils touchent le mur sur lequel les fenêtres sont fixées.

Je penche la tête en arrière, laissant mes yeux suivre chaque ligne déjà tatouée dans mon esprit. Le visage clair, le manteau sombre couvrant les cheveux bruns et assorti aux vêtements, les bras étendus, la rose et le poignard. Je lève les mains dans le même rituel que d'habitude et, cette fois, je m'approche si près de toucher les siennes que je peux presque sentir le froid du verre blesser ma peau.

L'air quitte mes poumons en une seule respiration quand je m'éloigne. Je touche le collier sur mon cou, sentant la rose incrustée de rubis au centre. *Un jour. Je me dis à moi-même. Un jour.*

***

— Qu'est-ce qui se passe ? — Je fronce les sourcils en trouvant Rafaella marchant d'un côté à l'autre dans la cuisine. — Tu as encore mal compté les serviettes ? — je taquine, car la dernière fois que j'ai vu Rafaella marcher dans la maison comme une dinde étourdie, c'était quand elle a envoyé la liste de vêtements de bain erronée à Luigia.

Bien que je plaisante, le désespoir était justifié à l'époque et le serait encore aujourd'hui, la gouvernante en chef ne tolère pas les erreurs pendant son service.

La table pour notre déjeuner est déjà dressée sur l'îlot, confirmant la première pensée qui m'a traversé l'esprit quand je me suis réveillée : je suis devenue paresseuse. Je ne me réveille tout simplement plus à temps pour prendre le petit déjeuner.

Rafaella interrompt sa marche anxieuse pour me regarder, et ses yeux bleus me disent que quoi qu'il se soit passé, c'est un peu plus grave qu'une réprimande de Luigia.

— Tizziano ? — je demande, sentant la tension se propager dans tout mon corps. Mon amie ouvre la bouche, mais aucun son ne sort, et il est impossible d'empêcher l'inquiétude de s'installer comme une pierre dans mon estomac. — Rafaella, tu me fais peur.

Rafa lève les mains fermées en poings jusqu'à la hauteur de son abdomen, ferme les yeux et expire longuement avant de les rouvrir.

— Assieds-toi — elle demande, et il est évident que cela me rend encore plus nerveuse, mais j'obéis, en faisant le tour de l'îlot et en m'asseyant sur l'un des tabourets.

J'espère que Rafaella fera la même chose, mais elle reste immobile exactement au même endroit. Sa langue humidifie ses lèvres avant que Rafa ne baisse la tête.

Dès que son regard se lève pour retrouver le mien, elle se mord la lèvre et détourne les yeux. La séquence de gestes anxieux fait monter mon inquiétude au point de faire accélérer mon cœur. Quel genre de nouvelle pourrait mettre Rafaella dans cet état d'appréhension en tant que messagère ?

Ma tête tourne pendant que mon cerveau travaille, cherchant une raison potentielle et une sur laquelle je n'avais jamais pensé explose tous mes niveaux d'anxiété en une seule fois. J'arrête de respirer alors que chacun de mes organes internes est frappé de plein fouet par la réalisation de ce que recevoir cette nouvelle pourrait me causer.

— Il va se marier ? — demandai-je, préférant une question directe.

J'ai toujours su que rien de tout cela ne durerait éternellement, mais je n'ai jamais envisagé la confusion se répandant dans mes veines à la perspective que le mariage de Vittorio mettrait fin à cette phase de ma vie.

Je ris presque de l'ironie qu'il ne se soit écoulé que quelques minutes depuis que je me suis réveillée en me sentant reconnaissante pour cela. Rafaella cligne des yeux avant de froncer les sourcils.

— Quoi ? Qui va se marier ? — demande-t-elle, semblant vraiment confuse.

— Le Don.

— Non ! — elle nie, et l'insistance avec laquelle elle semble trouver cette idée absurde me vide de la tension comme si j'étais un ballon s'envolant dans les airs alors que l'air sort de moi. — *Per la Madonna*, Gabriella ! Non !

— Alors qu'est-ce qui est sur le point de te causer une attaque cardiaque ? — je demande, et Rafaella avale difficilement avant de plonger la main dans le placard sous l'îlot de la cuisine et d'en sortir une pile de journaux et de magazines.

Mes sourcils se froncent lorsque je ne trouve aucun sens à tant d'appréhension pour quelque chose qui est devenu courant. Même les domestiques avaient perdu tout intérêt à répandre les articles sur Vittorio et moi dans la maison. Cependant, quand Rafaella dépose la pile de papiers sur l'assiette devant moi, je comprends. C'est sans aucun doute un déjeuner indigeste.

Je sens le changement sur mon propre visage alors que mon cerveau assimile l'image en première page du journal. C'est une photo de l'après-midi d'hier sur le yacht. Je détourne le regard pendant deux secondes, avalant l'amertume de voir le moment que je pensais avoir été si spécial étalé en gros titre.

Sur l'image, vêtue de rien d'autre qu'un bikini vert, je suis pressée contre un mur de la terrasse extérieure du pont, et le corps de Vittorio. Il porte un short de bain noir, ses lèvres sont pressées contre la courbe de mes seins et ses mains sont clairement placées entre mes jambes alors que ma tête est inclinée en arrière et que mes lèvres sont ouvertes. Pas besoin d'être un génie pour déduire que j'étais en train de gémir.

Avec mon pouce, je soulève seulement le coin inférieur droit de la pile devant moi pour voir que toutes les couvertures montrent différents moments de la même histoire. Décider que je ne veux pas voir photo par photo est facile. Je détourne le regard, le fixant nulle part pendant plusieurs minutes avant de regarder à nouveau Rafaella.

— Merci de ne pas me l'avoir caché.

— Gabi, je suis désolée — dit-elle bas, la rougeur envahissant ses yeux annonçant que mon amie est sur le point de pleurer même si les miens sont secs. Je hausse les épaules.

— Ce n'est rien. — Je souris faiblement, mais cette fois, le geste simulé semble traîner du fil barbelé sous ma peau.

— Si, ça l'est ! — Rafaella me contredit, sérieuse. — Il n'avait pas ce droit ! — elle affirme et me tire un rire sans humour.

— Il est le Don, Rafaella. Toi, mieux que moi, devrais savoir qu'il a le droit de faire ce qu'il veut. Et ce ne sont que des photos — je mens pour elle, même si je réalise que, apparemment, les aveux que j'ai faits ce matin m'ont rendu incapable de faire de même pour moi-même. C'est comme si un interrupteur avait été actionné et, soudainement, je suis devenue hyper consciente de chaque petit geste en faveur des autres, au détriment du mien. — Ce ne sont pas les premières et probablement pas les dernières.

— Ce sont différentes, elles sont intimes.

Elle insiste, comme si elle pensait qu'elle doit m'expliquer pourquoi j'ai le droit d'être blessée par les actions de Vittorio, tandis que je répète dans ma propre tête, encore et encore, que je n'ai pas ce droit. J'essaie d'arrêter la sensation injustifiée de trahison qui s'infiltre sous ma peau, car la seule responsable en est mes propres fantasmes.

Chaque mot que je me suis dit ce matin reste vrai. C'est le prix que cette vérité me coûte qui est responsable de la déception qui répand de la bile dans ma bouche. Je ne devrais pas, car c'est encore un prix trop petit, je me rappelle. Le problème, c'est qu'après avoir découvert toutes ces vérités, celle-ci ne semble plus aussi facile à accepter.

— Plutôt moi que la fille de la *famiglia*, Rafa. Nous avons toujours su que c'était mon utilité pour le Don — je dis à haute voix l'une des nombreuses justifications que je me donne, silencieusement, pour moi-même.

Rafaella me regarde comme si j'étais devenue folle avant que son visage n'adopte une expression que je n'avais pas vue depuis longtemps et que je n'avais jamais vue sur le visage de mon amie : de la pitié.

— Tu as le droit de te sentir blessée, Gabriella. — La façon dont elle dit ces mots est la même que celle qu'on utiliserait pour s'adresser à un enfant de cinq ans.

— Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes, Rafaella. Vraiment, je ne m'attends pas à ça, mais non, je n'ai pas ce droit. — Même si je dis cela en la regardant, la vérité est que je suis la principale cible de cette certitude. C'est un combat étrange à bien des égards.

D'abord, parce que je ne suis pas habituée à devoir me battre pour quoi que ce soit qui concerne moi-même, et ensuite, parce que le fait de résister à la seule conviction que j'ai toujours eue, celle de ne pas avoir de valeur, est vraiment une nouveauté complète.

— J'ai perdu l'appétit — je préviens, me levant prête à quitter la cuisine, mais la voix de Rafaella m'empêche de suivre mes plans.

— Ce n'est pas tout. — Le rire sans humour qui m'échappe, cette fois, n'est pas feint. J'acquiesce, lui demandant de continuer. — Tu as reçu une invitation. — J'acquiesce de nouveau et laisse échapper un long soupir.

— Pour ce soir ? A-t-il dit où nous allons ou comment je dois m'habiller ?

— Ça ne vient pas du Don, Gabriella. — Je fronce les sourcils.

— Alors de qui ? — je demande, curieuse, car il ne serait pas logique que Rafaella me parle d'une invitation venant de quelqu'un d'autre. Je ne pourrais jamais l'accepter.

— De la *signora* Anna. Pour un thé entre femmes. — Je ferme les yeux et je passe ma langue

sur mes lèvres.

— Quand ?

— Aujourd'hui, à seize heures.

— Peux-tu m'aider à choisir quoi porter, s'il te plaît ? — Je me force à demander même si j'ai envie de tout casser. Je regarde les assiettes sur la table, mais c'est sur la pile de journaux que mon attention se fixe.

— Appelle le Don, Gabriella. Peut-être qu'il te laissera rester à la maison. Cette rencontre ne sera pas bonne... — Elle dit la dernière partie à voix basse, et mon sourire est triste lorsque je détourne les yeux de la pile de journaux vers mon amie.

— Peut-être ? — demandai-je, car il est difficile de croire qu'elle pense réellement que Vittorio se soucierait suffisamment après avoir vu toutes les photos étalées dans ces journaux et magazines. L'expression de Rafaella devient encore plus désespérée à ma question.

— Désolée — chuchote-t-elle, semblant désolée de l'impossibilité pour moi de refuser l'invitation de la mère de Don.

— Ne t'en fais pas. Ça en vaut la peine.

****

Le chemin jusqu'au salon des invités est le même que j'ai parcouru maintes fois, mais il semble quand même différent. Ou peut-être est-ce juste la façon dont je me sens depuis ces jours-là.

Les murs clairs, recouverts de papier peint et ornés de cadres blancs, soutiennent de magnifiques peintures. Je ravale ma salive en m'arrêtant devant l'entrée fermée du petit salon.

— Ne cesse pas de sourire. — Les yeux fixés sur les portes provinciales devant nous, Luigia dit, gardant les lèvres serrées et la voix suffisamment basse pour que je sois la seule à entendre, même s'il n'y a plus personne d'autre que nous dans le couloir.

Je tourne le visage vers elle, son regard n'est pas vraiment sur moi, mais je peux lire dedans la même pitié que j'ai vue quand la gouvernante m'a présentée à ma chambre dans l'aile de Vittorio. Luigia a cessé d'être une figure constante depuis que j'ai arrêté de travailler à l'organisation, mais j'aime croire qu'elle m'apprécie.

Le conseil donné sur un ton d'ordre sonne comme une confirmation, et j'obéis, plaçant un sourire sur mon visage et sentant les mêmes barbelés de plus tôt s'étirer dessous.

— Regarde devant toi — elle ordonne aussi, et j'obéis. — Peu importe ce que tu entends, ni de qui. Ne cesse pas de sourire. Salue la *signora*, puis assieds-toi. — Je fais un petit signe de tête et, d'un geste simple, la gouvernante ouvre les portes.

Chaque paire d'yeux dans la pièce se tourne vers nous, et ils sont nombreux. L'espace finement décoré avec des meubles provençaux est occupé par au moins deux douzaines de femmes qui peuvent facilement être divisées en deux groupes : mères et filles.

J'oblige mes jambes à bouger, et c'est comme entrer dans une fosse aux lions. La certitude que chacune de ces femmes a vu les photos que Vittorio a étalées dans les journaux aujourd'hui me donne envie de vomir. Je marche jusqu'à la *signora* Anna et, en gardant une distance de trois pas, je lui fais une brève révérence.

— Bonjour, *signora* Anna. Merci pour l'invitation. — Le regard altier de la mère de Vittorio me mesure des pieds à la tête. Il analyse ma robe bleue modeste à encolure bateau et manches trois-quarts, les sandales à talons bloc et, enfin, le collier serré à mon cou.

Le dégoût ancré dans son sourire est aussi évident que le bleu de ses yeux quand son visage se concentre sur moi.

— Bonjour, Gabriella. Je suis contente que tu aies décidé de porter un peu plus de vêtements pour le thé que ce que tu portais sur les unes des journaux aujourd'hui — elle salue assez fort pour que chaque oreille dans la salle entende, et la réponse est un chœur de rires. Mes lèvres tremblent, mais je ne laisse pas le sourire tomber. — S'il te plaît, circule. Je suis sûre que toutes mes invitées sont très impatientes de te rencontrer. — Je cligne des yeux face à l'ordre déguisé en suggestion, ne pensant pas avoir bien compris. — On m'a dit que tu avais déjà appris l'italien. On m'a menti ? — elle demande quand je ne bouge pas, et je réponds immédiatement.

— Non, madame.

— Alors obéis ! — ordonne-t-elle, mettant ainsi en évidence son objectif en me ramenant dans cette pièce, me rappeler ma place, celle d'animal de compagnie. Ce sera une journée de rappels, alors.

J'acquiesce et recule de deux pas, marchant à reculons avant de me retourner. J'ai encore l'innocence d'essayer de trouver un visage gentil, ou du moins pas si hostile que ça pour commencer ma saga, mais un simple regard autour de la salle me fait comprendre que je ne vais pas en trouver.

Je redresse les épaules, serre le sourire et fais le contraire. Je cherche du regard le regard le plus cruel dirigé vers moi, et lorsque je trouve sa propriétaire, c'est vers elle que je me dirige. Les monstres ne m'ont jamais effrayée, ils sont des vieilles connaissances. C'est le battement de mon cœur en moi, implorant que je sorte de cette salle, qui est la nouveauté. Je l'ignore cependant.

— Bonjour — je salue en m'approchant d'un groupe de quatre femmes et, à ma gauche, la propriétaire des yeux verts qui m'ont attirée vers le cercle me regarde avec tant de dégoût que je pense qu'elle serait capable de cracher sur moi.

La femme porte une robe noire raffinée tombant jusqu'aux genoux et a les cheveux blonds attachés en un chignon bas. Son visage très clair est sévère et poudré. L'orgueil est sans aucun doute son péché favori.

À ses côtés se trouve sa fille, j'en suis sûre, car les deux se ressemblent beaucoup. L'autre paire dans le cercle est également composée d'une mère et de sa fille. Bien que je ne pense pas que l'autre mère soit sur le point de cracher sur moi, son regard n'est pas beaucoup meilleur que celui de la première.

Les femmes plus jeunes semblent avoir mon âge, et leurs regards, bien qu'ils ne soient pas gentils, ne sont pas non plus aussi agressifs. Elles se considèrent évidemment supérieures à moi, mais c'est la curiosité le sentiment dominant dans leurs enquêtes.

— La prostituée étrangère — la femme à ma gauche dit, et ses mots dégoulinent de dégoût. Mon sourire ne faiblit pas, malgré l'offense ouverte, et cela la dérange. — Pourquoi souris-tu ?

— Madame, aimeriez-vous que j'arrête de sourire ? — je propose aimablement, avalant de l'acide à chaque mot qui quitte ma bouche. La femme cligne des yeux, prise au dépourvu par ma question, tout comme les trois autres autour de moi. Alors, elle rit fort, un rire scandaleux et faux.

— Eh bien, regardez ça, mesdames. Elle est dressée — affirme-t-elle, et je fais une petite révérence, me sentant vraiment comme un animal de cirque. Malgré cela, le sourire sur mon visage ne faiblit pas.

— Ce fut un plaisir de vous rencontrer — je déclare, et les femmes plus âgées sont les premières à détourner le regard. Les plus jeunes me regardent encore pendant quelques secondes de plus.

Je ne m'embête pas à essayer de comprendre pourquoi, je me contente d'attendre que leur

désintérêt soit évident avant de faire deux pas en arrière et de me retourner, me dirigeant vers le prochain groupe où je trouve le regard le plus haineux et me présente.

— Bonjour, mesdames. C'est un plaisir de vous rencontrer — je répète, souriante, jouant parfaitement le rôle et me promettant de ne plus jamais l'oublier.

# 49

## *VITTORIO CATANEO*

Malgré la fatigue qui alourdit mes membres après l'enfer des dernières vingt-quatre heures, ce n'est pas mon lit qui est la raison de la hâte qui guide mes pas vers le haut des escaliers. C'est la femme que j'espère trouver dedans, oui.

Je ne suis pas rentré chez moi hier, trop absorbé par l'attente de voir mes plans pour Massimo se concrétiser, ce n'est que lorsque les premiers bulletins d'information internationaux du jour ont annoncé ce qu'ils appellent "Une journée infernale pour la Coppeline Corp" que j'ai réussi à cesser de me déplacer d'un endroit à l'autre, répondant à la demande après la demande de travail accumulée et à revenir chez moi.

À cette heure, Massimo est probablement en train de décider s'il commence à calculer ses pertes ou s'il planifie ma mort. Je peux ne pas avoir le pouvoir d'effacer une journée de l'histoire, mais j'ai satisfait en effaçant les enregistrements d'hier de tous les endroits à ma portée. Coppeline adorerait faire de même avec le jour d'aujourd'hui, j'en suis sûr, mais malheureusement pour lui, je tiens à le voir ramper sous les conséquences de son affront.

C'était la première nuit que j'ai passée dehors depuis que Gabriella a emménagé dans mon aile de la maison, je le constate. C'était aussi la première fois qu'elle ne s'endormait pas dans mes bras depuis que j'ai commencé à la baiser, et je sens à chaque pas l'urgence de poser mes mains sur la Brésilienne augmenter.

Compte tenu de son attrait récemment découvert pour le lit, je me demande si elle se plaindra que je la réveille à six heures du matin. Un autre test. Je ne peux pas retenir mon sourire, mais aussi vite qu'il vient, il disparaît quand je me retrouve face à Luigia, descendant les escaliers menant à mon aile.

Sa présence si tôt est étrange. Le petit-déjeuner n'est pas servi avant sept heures et cela fait plus d'un mois que c'est devenu la responsabilité de Rafaella.

— Bonjour, Don — elle me salue et s'arrête de marcher, me forçant à faire de même.

— *Ciao*, Luigia.

— Je suis juste passée pour déposer le sac que la demoiselle a oublié dans l'aile de la *signora*, hier. — Ma première pensée est que le sac oublié appartient à Rafaella, car il n'aurait aucun sens qu'il appartienne à ma *bambina*. La question est que Luigia vit dans cette maison depuis suffisamment longtemps pour savoir quelles informations valent mon temps et lesquelles ne valent pas.

— Gabriella a oublié un sac dans l'aile de ma mère ?

— Au thé des femmes, Don. La *signora* Anna a invité Gabriella à participer à ce qui s'est passé hier — révèle-t-elle, et je me retiens de respirer profondément.

— Qui d'autre était présent à ce thé ?

— Seulement les épouses et les filles des Capos, Don, comme d'habitude. — Je fais un signe de tête en silence, et Luigia redescend les escaliers pendant que je reste immobile sur le palier.

J'aurais dû prévoir cela. Tout vestige de la tranquillité instaurée par la réception que j'ai

démontrée au mariage de Francisca Corleone, il y a des semaines de cela, a été anéanti avec les photos publiées hier, même si aujourd'hui elles ne sont que des ombres à oublier.

J'aurais dû imaginer que ma mère serait un autre problème à gérer. Il n'y a qu'une seule chose qui n'a pas de sens.

— Luigia — j'appelle, tournant légèrement le corps lorsque la gouvernante atteint la dernière marche des escaliers.

— Oui, Don — elle répond, se tournant complètement vers moi.

— Gabriella a vraiment oublié le sac ? — Connaissant la réticence de la *bambina* à utiliser cet accessoire, la seule raison pour laquelle Gabriella aurait emporté un sac d'une aile à l'autre de la maison serait d'avoir un endroit où ranger son téléphone, elle ne le laisserait jamais derrière elle.

— Non, Don Vittorio.

***

La poitrine de Gabriella a cessé de monter et descendre au même rythme depuis environ dix minutes. Elle fait semblant de dormir et je le permets, car même après avoir passé les deux dernières heures à veiller sur son sommeil, je n'ai toujours pas décidé quoi faire.

La fille ne me dit jamais non et pourtant, elle a trouvé un moyen de me défier, il y a quelque mérite en cela. J'admets pour moi-même en observant le petit corps, complètement emmêlé dans les draps clairs, extrêmement opposé aux miens. Je n'aime pas ça.

C'était la première fois depuis la nuit du bal d'anniversaire de Massimo que je suis entré dans la chambre de Gabriella et les changements dans l'environnement étaient faciles à remarquer. La première et la plus frappante est l'absence de nid de draps et de coussins par terre. La deuxième, ce sont les dessins.

Ils sont partout. Accrochés aux murs et aux fenêtres, sur la commode, le bureau et chaque surface. Ce qui est curieux, c'est que, pour la plupart, ce sont différentes versions de la même image. Comme si elle ne pouvait pas arrêter de dessiner la même chose tant qu'elle n'avait pas atteint le résultat désiré.

Cela ne me surprendrait pas du tout. Gabriella est dotée d'une résilience que j'ai rarement vue. Et c'est pourquoi je n'ai pas eu besoin de faire beaucoup d'efforts pour imaginer ce qui s'est passé lors de ce fameux thé des femmes. Parce qu’autant elle est résiliente, autant la *bambina* est résignée.

J'ai passé les premières minutes dans sa chambre à analyser son visage paisible et endormi, complètement dépourvu de signes de pleurs. Je connais la vision du monde des personnes sous ma direction. Je ne serais pas surpris qu'une étrangère, dans les conditions de Gabriella, jetée au milieu d'un groupe affamé de femmes de la *famiglia*, pleure. Mais elle n'a pas pleuré. Si elle l'a fait, ce n'était pas assez pour laisser des traces.

Je me lève du fauteuil et, déjà pieds nus, je me dirige vers son lit. Je m'allonge à côté d'elle, le dos sur le matelas et le ventre vers le haut, et si sa respiration avait perdu sa régularité auparavant, elle est maintenant totalement suspendue.

— Tu as maîtrisé l'art de ne pas rougir en faisant semblant de dormir, Gabriella, mais arrêter de respirer te trahit aussi — je préviens, ne tournant que le visage vers elle et les yeux de la *bambina* s'ouvrent. En trois mouvements rapides, j'écarte le drap fin qui recouvrait Gabriella, glisse mon bras sous son petit corps et le tire, le positionnant sur le mien. — *Ciao*, Bella *mia*. — Je lui embrasse le bout du nez et Gabriella soupire.

La bretelle de sa chemise de nuit glisse sur son épaule, révélant plus de son décolleté, et ma bouche salive. Aussi simple que ça. Tout ce que la fille a besoin de faire pour susciter mon désir,

c'est d'exister.

— Bonjour.

— Pourquoi n'es-tu pas dans mon lit ? — Je pince une mèche de ses cheveux derrière son oreille.

— Je ne savais pas que je devais y dormir même quand tu n'es pas à la maison. — La voix rauque, après des heures sans usage, est aussi délicieuse à entendre que dans n'importe quelle autre occasion.

— Alors établissons ici et maintenant que peu importe la circonstance, c'est dans mon lit que tu dors. — Gardant son avance au tableau de notre jeu d'obéissance, Gabriella acquiesce, se mordant la lèvre, puis détourne les yeux des miens.

J'empêche le sourire anxieux de se dessiner sur mon visage, car cela me dit tout ce que je veux savoir.

— Comment était ta journée hier, *bambina* ? — je demande, me sentant généreux. Les yeux sombres continuent de fuir les miens lorsque la bouche répond.

— Normale, je suppose.

— Normale — je répète lentement le mot, le laissant résonner entre nous, et Gabriella insiste à ne pas me regarder jusqu'à ce que j'inverse nos positions et que je la serre entre mes jambes.

Ses yeux s'agrandissent en se fixant sur les miens, et je courbe les lèvres d'un côté du visage. J'entrelace nos doigts et je soulève nos bras au-dessus de sa tête, sur les oreillers.

Je fais glisser mon nez sur sa joue, sa mâchoire, son cou, enfonçant la pointe à travers les mèches de cheveux couvrant ses clavicules, sentant l'absence de mon odeur sur sa peau. La fragrance de mon savon est là, mais mon odeur, celle de notre sueur mélangée, n'y est pas.

— Normale — je répète à nouveau avant de mordiller la lèvre inférieure de Gabriella. Son corps réagit déjà à mes caresses, même si elles sont subtiles.

Ses membres se détendent, sa respiration commence à montrer des signes de déséquilibre et ses pupilles se dilatent. Je traîne les dents vers le bas, grattant son menton et sa gorge jusqu'à atteindre le décolleté où je laisse de petits suçons avant de lécher la peau meurtrie.

— Normale — je dis pour la troisième fois et j'insinue ma langue sous la couture du t-shirt de Gabriella.

Je force mon visage vers le bas, forçant le tissu à céder jusqu’à ce que ma bouche atteigne un mamelon dur, je l’entoure avec ma langue et le suce. La *bambina* éclate en un gémissement succulent avant de haleter et de remuer les hanches par réflexe.

Je déplace une de mes mains pour maintenir les deux mains de Gabriella coincées dans une seule de mes paumes, puis je glisse l'autre vers le bas, caressant sa peau douce jusqu'à atteindre sa poitrine délicieuse que je presse à travers son chemisier. Mais je ne m'arrête pas là. Je continue ma descente, dépassant la limite du t-shirt déjà remonté jusqu'à son abdomen, ne trouvant rien d'autre que de la peau nue par la suite.

Avec un léger détour, gardant ma main au niveau de son nombril, je continue à descendre jusqu'à ce que mes doigts se glissent dans son sexe chaud, le trouvant complètement mouillé, comme toujours. Un rire rauque s'échappe de ma gorge lorsque mes lèvres abandonnent le mamelon qu'elles suçaient.

— T’as rêvé de moi, *bambina* ? Ou bien es-tu devenue aussi humide ces dernières secondes pendant que je suçais ce délicieux mamelon que tu as ? — La seule réponse que Gabriella me donne est un gémissement traînant, et j'arrête de bouger mes doigts. Ses pupilles se dilatent encore plus lorsqu'elle réalise ce que je veux. Bien.

— Maintenant. Je suis devenue humide maintenant.

Je reprends la caresse sur son sexe et aligne nos visages, maintenant ma bouche à une distance presque inexistante de la sienne. Lorsque Gabriella relève la tête, essayant de toucher nos lèvres, cependant, je recule, lui refusant le baiser.

Je continue de frotter son clitoris jusqu'à ce que ses gémissements se transforment en cris désespérés pour l'orgasme que j'adore tant et, quand elle ferme les yeux, prête à exploser dans un orgasme, je m'arrête et retire ma main.

Gabriella ouvre grand les paupières tout en inhalant une grande bouffée d'air, me regardant sans comprendre, et tout ce que je fais, c'est murmurer un mot à son oreille.

— Normal. — Elle cligne des yeux plusieurs fois, les yeux écarquillés, alors que je réaligne nos visages, mais elle ne dit toujours rien, et je souris.

J'ai baisé Gabriella comme un fou sur chaque surface de cette maison au cours des dernières semaines, mais dans le tourbillon où elle me plonge, le contrôle n'a jamais été au centre de nos ébats. Il est évident que cela doit changer.

Ses hanches se déplacent, cherchant le frottement, essayant de trouver une sortie à toute la tension accumulée par mes caresses sur son sexe. Je libère son corps de l'étreinte entre mes jambes, et Gabriella gémit. Debout à côté d'elle, à genoux sur le matelas, je saisis un drap.

— Enlève ton chemisier — ordonné-je, et elle se hâte de se redresser et d'obéir avant de retomber sur le lit. — Tu veux jouir, Gabriella ? — demandé-je, en déchirant une bande de tissu entre mes mains.

— Oui. — Sa réponse gémissante est accompagnée d'un hochement de tête frénétique.

— Alors tends les bras. — Immédiatement, elle me les offre, et j'enroule fermement le tissu autour de ses poignets, les attachant. Tenant la bande qui pend du nœud, je me traîne jusqu'à atteindre la tête de lit et Gabriella suit chacun de mes mouvements avec des yeux anxieux. — Bras en arrière.

Elle obéit. Je fixe la bande de tissu à la tête de lit, forçant la *bambina* à maintenir les bras levés et inclinés.

Je descends du lit et déchire deux autres bandes de drap. Gabriella humidifie ses lèvres en silence pendant que j'enroule chacune de ses chevilles dans les cordes improvisées avant de les attacher aux pieds avant de son lit, restreignant complètement ses mouvements tout en la laissant entièrement exposée pour moi. C'est une putain de vision, et ma bite pulse dans mon pantalon lorsque je m'arrête à quelques pas du lit pour l'observer.

La chatte de Gabriella dégouline, trempant les draps sous son corps, même si je ne la touche plus. Je prends mon temps pour déboutonner ma chemise et la retirer. Ensuite, je fais de même avec mon pantalon, jusqu'à ce que la dernière pièce sur mon corps soit le caleçon.

Les yeux de Gabriella implorent presque le moment où elle me verra complètement nu, mais ils ne voient pas, et la déception se lit clairement sur le visage de la fille quand elle s'en rend compte. Je remonte sur le lit.

Appuyé sur mes genoux et les bras tendus, je frotte mon visage contre sa chatte béante, inspirant profondément l'odeur féminine de Gabriella. Des gémissements frustrés s'échappent de sa bouche alors qu'elle désire le contact qui ne vient pas.

— C'est ainsi que ça va être, Bella *mia* — je parle suffisamment près de son clitoris palpitant pour que mes mots résonnent dans ses nerfs sensibles. Gabriella gémit, impatiente des conditions. — Je vais poser à nouveau la question et tu vas me répondre ce que je veux savoir. — Sa respiration halète devant l'exigence, et elle avale difficilement. — Comment était ta

journée hier, Gabriella ?

Je lui donne cinq secondes pour répondre, et quand elle continue à garder le silence, je plonge ma langue dans sa chatte avec une longue léchée, de bas en haut, qui lui arrache un cri scandaleux de la gorge, mais ne me fait pas arrêter.

Gabriella essaie de bouger, se débattant contre la restriction des cordes improvisées et se frustrant en réalisant qu'elle ne pourra pas s'en sortir. Elle gémit, pleure et crie à chaque plongée plus intense et exploratoire de ma langue.

En un instant, la couche de sueur qui recouvrait déjà sa peau devient plus épaisse, et quand elle arque son corps, annonçant l'orgasme imminent, je m'arrête.

Je redresse la colonne vertébrale, m'asseyant sur mes talons et faisant glisser le bout de mes doigts le long des jambes étirées de Gabriella dans un mouvement de va-et-vient torturant.

Elle respire la bouche ouverte, son visage est le reflet du désespoir, mais aucun son autre que des halètements incontrôlés ne franchit ses lèvres.

Nous nous regardons pendant ce qui semble être une éternité avant que je ne laisse vraiment ma main toucher la peau érigée de sa cuisse. Gabriella se tortille, essayant de se débarrasser du contact, mais avec ses mouvements complètement restreints, elle n'y parvient pas.

J'effleure la peau entre ses jambes lentement, la provoquant davantage, et je me penche à nouveau sur elle. Cette fois, j'amène mes lèvres vers les chevilles attachées. Je les embrasse et je parcours sa jambe entière avec des léchouilles lentes et humides. Ma bouche descend jusqu'à son aine et effleure ses grandes lèvres seulement pour remonter le long de son mollet encore une fois.

— Ta mère ! — avoue-t-elle quand je change de côté et que ma langue recommence la torture, cette fois-ci sur sa jambe gauche.

— Ma mère quoi ? — je demande, déposant des baisers sur sa peau hérissée.

— J'ai trouvé ta mère.

— Et... ?

J'incite avec la bouche immobile, mais quand Gabriella refuse de continuer à parler, je souris, appréciant beaucoup plus sa résistance que ce qu'elle pourrait imaginer.

Je lèche toute sa jambe, je frotte mes dents dans la région derrière son genou et je reprends les léchouilles jusqu'à passer par son aine, titiller son entrée et descendre. C'est lorsque je recommence pour la quatrième fois qu’elle se rend.

— Et elle n'était pas seule ! — avoue-t-elle.

Je hoche la tête, et elle respire soulagée. Je me penche sur son corps, soutenant mon propre poids sur mes mains et mes genoux, maintenant ma tête immobile au niveau de ses hanches.

— Et quoi d'autre, Gabriella ?

— Plus ? — elle halète, me faisant rire à nouveau. Je baise la région de son bassin, et elle pleurniche.

— Oui, Bella *mia*, quoi d'autre ?

Mes doigts glissent sur ses grandes lèvres de sa chatte pendant que ma bouche adore son ventre et continue de monter jusqu'à atteindre ses petits seins aux mamelons gonflés. Je taquine l'un, puis l'autre avec ma barbe, ma langue, mes dents et mes lèvres. Je m'arrête seulement lorsque ses gémissements se transforment en cris complètement désespérés.

Elle aurait joui juste avec ma bouche sur ses seins si je le permettais, mais je ne le fais pas, et tout son corps tremble, surchargé, lorsque je m'éloigne.

Désespérée de soulagement, elle force ses jambes dans une tentative de les fermer lorsque je rapproche mon pouce de son clitoris. Le mouvement est inutile, et je touche le bouton enflé

lentement. Mon doigt glisse doucement, de haut en bas.

— S'il te plaît, Don, s'il te plaît ! — elle demandes avant de fermer les yeux et de se livrer à la torture lente jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de jouir à nouveau. Je m'arrête.

— Et quoi d'autre ?

— J'étais retenue avec elles — ajoute-t-elle, et je glisse lentement deux doigts dans son canal complètement trempé. Gabriella s'étouffe avec l'invasion rythmée et soulève les hanches, mais elle ne peut pas les bouger vers mes doigts.

— Vittorio... — Mon nom est une supplication sur ses lèvres alors qu'elle tente de reprendre le contrôle de sa respiration et échoue à plusieurs reprises.

— Et quoi d'autre, *bambina* ? — Sa réponse est une secousse négative de la tête qui me fait claquer la langue. — Je pourrais faire ça toute la journée, Gabriella. — Cela devrait être une menace, mais cela ressemble à la promesse de plaisir pour moi.

J'accélère le mouvement de mes doigts et j'étends l'autre main, saisissant un sein ferme avec force. Hyper sensible et super excitée comme Gabriella est, je n'ai besoin que de trois coups profonds avant de m'arrêter, car ses parois pulsent annonçant qu'elle est sur le point de jouir.

Sa bouche expulse le désespoir en sanglots, la sueur imprègne sa peau et goutte sur les draps, et chaque centimètre de sa peau est en chair de poule. J'adore tout cela. L'odeur, les sons, les sensations qui montent dans ma colonne vertébrale, le contrôle, mais surtout elle. J'adore l'avoir sous mon contrôle absolu et inconditionnel.

Mes testicules me font mal et l'avant de mon caleçon est complètement trempé de pré-éjaculation, mais je m'en fiche. Je me penche sur les jambes de Gabriella et lèche doucement les plis rouges et enflés. Sa réaction est encore plus incontrôlée que lorsque les léchouilles étaient intenses.

— Elles m'ont humiliée ! — crie-t-elle, atteignant enfin le point où même la pensée que je pourrais arrêter est insupportable. — Ta mère m'a tendu un piège. C'étaient beaucoup de femmes de la mafia, elles m'ont humiliée. — Chaque admission est interrompue par un gémissement déchirant du fond de sa gorge. Cependant, quand elle cesse de parler, je cesse de lécher.

— Je t'ai tout dit. S'il te plaît, Monsieur ! S'il te plaît ! — Je lève les yeux et je trouve son visage marqué par des traces de larmes.

— Tu as vraiment tout dit ? — je demande, toujours penché sur ses hanches. Elle confirme en hochant la tête frénétiquement. — Pourquoi, Gabriella ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi tu n'as pas réagi ? — je demande, et elle hoche la tête frénétiquement à nouveau, cette fois-ci en signe de dénégation. — Pourquoi ? — Gabriella serre les dents comme si elle avait peur que les mots sautent de sa bouche sans son autorisation.

Je claque la langue et redresse la colonne vertébrale. Je retire mes doigts d'elle et je reprends le travail de caresser sa chatte avec douceur. Une caresse lente et délicate de mon pouce sur son clitoris fait tressaillir Gabriella entièrement, sans se soucier de forcer les retenues, ce qui ne fait qu'intensifier son plaisir, car ma *bambina* aime la douleur.

— Pourquoi, Gabriella ? — je demande à nouveau, en glissant trois doigts profondément en elle et prêt à la torturer en les maintenant immobiles à l'intérieur, mais elle se rend enfin.

— Parce que je ne suis rien !

# 50

## *GABRIELLA MATOS*

Je suis un ensemble incontrôlé de désirs. Mes bras et jambes étendus, ma gorge, ma chatte, tout brûle, fait mal et brûle. Des larmes épaisses coulent des coins de mes yeux et je ne sais pas si c'est à cause du plaisir, de la frustration, du poids que les mots récemment criés ont installé dans ma poitrine haletante, ou pour toute autre chose. Pourtant, j'ai dû faire quelque chose de bien. J'ai dû dire quelque chose de bien, parce que Vittorio baisse enfin son caleçon, libérant son érection. Il serre une main sur mes hanches tandis que l'autre dirige le membre dur vers mon entrée.

Les yeux fixés sur les miens, le Don m'envahit avec la force pour laquelle j'étais déjà prête à dire n'importe quoi, à admettre ce qu'il voulait entendre pour y parvenir. Je roule des yeux et ouvre la bouche, criant à pleins poumons avec l'invasion.

Vittorio cogne ses hanches contre les miennes et les contraintes à mes poignets et chevilles rendent tout encore plus intense, car je ne peux pas le toucher, je ne peux pas bouger, je ne peux rien faire d'autre que recevoir le choc de ses coups de reins et accueillir la complète satisfaction qui parcourt mon corps à la recherche d'une sortie qui ne peut être trouvée que dans l'orgasme qui m'est refusé.

— Pourquoi. Tu. Es. Allée. Au. Thé. Gabriella ? — Chacun des mots est ponctué d'une pénétration plus profonde que la précédente.

— Parce que ta mère m'a invitée ! — Cette fois, je réponds rapidement, terrifiée à l'idée qu'il s'arrête si je prends trop de temps et je ne pourrais pas supporter ça. Je ne pourrais tout simplement pas supporter s'il s'arrêtait.

— Et ?

Vittorio se penche, presque collant nos corps et intensifiant la torture en approchant son visage si près juste pour qu'il soit une autre chose me refusant. La main qui était sur ma hanche glisse jusqu'à mon cou dans une pression douce, mais respirer était déjà difficile avant et maintenant cela devient une tâche pratiquement impossible.

— J-je ne suis rien ! Elle est ta mère et elle est meilleure que moi ! — Mes cris sont étouffés par le manque d'air, se transformant en murmures étouffés.

La force que je mets dans les mots équivaut à mon niveau de désespoir, même si le volume auquel ils sont prononcés ne se rapproche même pas d'exprimer cette réalité.

Chaque frottement de nos ventres est une provocation. Chaque refus de Vittorio de m'embrasser est une punition. Chaque vague de plaisir que son membre m'inflige est plus intense que jamais. Chaque coup de ses hanches contre les miennes secoue tout mon corps, faisant balancer mes seins et donnant l'impression que mes articulations sont sur le point de se rompre.

— Pourquoi es-tu allée même en sachant que tu serais seule, Gabriella ? — il demande, infatigable dans sa torture avec son membre et avec les réponses que je ne veux pas donner.

Sa sueur coule en gouttes de son front, de sa poitrine et de son torse, et goutte sur mon ventre et mes jambes. L'odeur du sexe imprègne l'air autour de nous, le rendant lourd, rendant impossible d'échapper à l'atmosphère oppressante même si j'avais envie de le faire, mais je n'en ai pas.

— Parce que je suis stupide ! — Je souffle encore une vérité que j'aurais gardée pour moi éternellement si les hanches de Vittorio ne me forçaient pas à la révéler.

Il ondule, frottant contre mes parois, atteignant des points que je ne savais pas exister dans ma chatte, me portant plus loin dans l'ascension vers l'orgasme que je croyais possible. Jouir. J'ai besoin de jouir plus que j'ai besoin de respirer et ma vue commence déjà à se fermer par manque d'air.

— Pourquoi as-tu laissé qu'elles t'humilient ? — Cette fois-ci, Vittorio s'arrête, complètement enfoui en moi, attendant la réponse.

Je ne veux pas dire. Si j'avais encore le contrôle de moi-même, mes prochains mots ne quitteraient jamais ma bouche, mais il est trop tard pour moi, la frénésie à travers lequel il m'a conduite est le seul à contrôler mes décisions.

— Parce que tu l'as fait en premier ! — Les mots n'ont pratiquement pas de son, parce qu'aucune goutte d'oxygène ne les alimente. Malgré cela, le plaisir continue de m'atteindre en vagues et de les forcer à sortir en mouvements presque muets à travers mes lèvres. — Tu as publié ces photos ! — j'accuse, me sentant briser, même si Vittorio est complètement immobile. — Tu m'as exposée, parce qu'elles sont meilleures que moi, et tu ne ferais jamais ça avec aucune d'elles.

L'orgasme me détruit enfin, dévastant le peu qu'il reste de ma conscience lorsque Vittorio recommence à bouger, prolongeant ma destruction pour ce qui semble être une éternité. Ma vision s'obscurcit complètement lorsque tout mon approvisionnement en air est coupé d'un coup. Je sens chacun de mes membres être traversé par des convulsions incontrôlées, et la pression sur ma gorge est soulagée. Je tire une immense bouffée d'air par ma bouche déjà ouverte, mais je n'ouvre pas les yeux pendant plusieurs minutes. Mon esprit est perdu dans un temps qui n'est ni présent, ni passé, ni futur, c'est du plaisir. Pur, vrai et indomptable.

C'est un effleurement de doigts sur mes poignets qui me ramène ici et maintenant. Chaque montée et descente douce glissant sur ma peau me tire un peu plus jusqu'à ce que je sois capable de retrouver la réalité.

Je lève les paupières et rencontre le regard bleu de Vittorio fixé sur mon visage. La tension dans mes bras a disparu, et je réalise qu'ils sont libres. Je les baisse et écarte les mains sur le dos de Don, qui est maintenant complètement allongé entre mes jambes, avec les bras encastrés sous les miens et les mains tenant fermement mes épaules.

Il embrasse mes clavicules, mon cou et mon décolleté, m'écrasant de son poids, attendant que je me stabilise complètement. Je continue d'avaler de grandes goulées d'air tout en observant les mouvements de sa bouche jusqu'à ce qu'elle atteigne la mienne.

La sensation de ses lèvres sur les miennes est un baume dont je ne savais pas avoir besoin. Vittorio recommence à bouger et c'est seulement alors que je prends conscience qu'il est toujours en moi. J'inspire profondément par le nez, sentant sa présence dans chaque centimètre de mon corps alors que sa voix basse résonne entre nous.

— Tu penses que ma mère et ces femmes sont plus importantes que toi, Gabriella ? — demande-t-il, s'enfonçant profondément en moi, maintenant, lentement et, d'une manière impossible, encore capable de me procurer du plaisir. — Tu penses qu'elles sont plus intelligentes que toi ? — Ses hanches reculent et roulent. Je soupire longuement, parce que ses mouvements ne me consomment plus, ils me caressent.

— Tu te trouves insignifiante en comparaison d'elles ? Ah, *bambina* ! — Vittorio émet un son guttural qui n'est ni un rire ni un gémissement, et que mon esprit est trop embrouillé pour tenter

d'interpréter. — Tu penses que je t'ai humiliée et que, pour cela, tu avais le droit de te laisser humilier par elles ? — Il pose chacune de ces questions avec les lèvres effleurant les miennes et des mots haletants trahissant sa propre satisfaction. — Rien de tout cela n'importe, Gabriella. Parce que rien de tout cela n'annule la vérité incontestable que tu es à moi.

Je plante mes ongles dans son dos, ressentant autant de plaisir à entendre la déclaration qu'aux sensations provoquées par les mouvements de ses hanches.

— Dis, Gabriella — exige-t-il, maintenant la promesse du toucher de sa langue planant sur mes lèvres.

— Je suis à toi — j'admets et je suis enfin récompensée par son goût lorsque Vittorio scelle nos lèvres dans un baiser lent et délicieux.

Ma langue cherche la sienne, impatiente, mais il guide chaque mouvement, les coordonnant avec le rythme de ses hanches jusqu'à ce que nous ayons besoin d'air.

— Et que cela signifie-t-il, Gabriella ? — demande-t-il lorsque nous interrompons le baiser, mais gardons nos bouches ouvertes et collées.

— Que seul toi peut me faire du mal.

— Elles t'ont fait du mal, Bella *mia* ?

— Non — je mens, essayant de garder au moins cette dernière vérité pour moi, mais il ne laisse pas, bien sûr qu'il ne laisse pas.

— Mens-moi encore, Gabriella, et je te punirai. Elles t'ont fait du mal ? — répète-t-il, me forçant à me soumettre à sa volonté.

— Oui — j'avoue et, même après tout, plaire à Vittorio augmente mon plaisir au point de sentir ma chatte se contracter, annonçant que je suis sur le point de jouir à nouveau. Il reste silencieux, laissant cette vérité résonner entre nous alors que ses hanches travaillent sans relâche dans le seul but de me détruire.

— Alors n'en doute pas, ma *bambina*, elles paieront pour cela. — Et avec cette affirmation, mon corps et mon âme se rendent, totalement et complètement, une fois de plus pour le Don.

Ses hanches se retirent complètement, et l'une de ses mains quitte ma peau. Je l'observe, ivre de lui, alors que Vittorio jouit sur ma chatte, réaffirmant avec son foutre ce que ses paroles ont dit.

Il défait les nœuds à mes chevilles avant de se jeter sur le dos sur le lit et, juste après, de me tirer sur son corps, contrôlant mes membres avec la même habileté avec laquelle il manipule ma volonté. Nous nous regardons, haletants, jusqu'à ce qu'il brise le silence.

— Je n'ai pas publié ces photos, Gabriella. — Je cligne des yeux, prise complètement au dépourvu par cette déclaration, et je suis encore plus surprise lorsque Vittorio émet un rire rauque. — Je ne partagerais jamais autant de toi volontairement — murmure-t-il, comme si cette partie n'était pas destinée à mes oreilles. — J'ai brûlé chaque putain de journal, chaque putain de magazine, Gabriella, et j'ai fait payer celui qui en était responsable. Pourquoi ? — Sa main atteint mes cheveux, libérant mon visage du rideau de mèches sombres qui s'est interposé entre lui et les yeux du Don.

— Parce que je suis à toi — je répète et mon cœur s'accélère sans se soucier que, avec sa poitrine pressée contre la mienne, Vittorio puisse le sentir.

— Parce que tu es à moi.

***

— Je ne savais pas que tu dessinais — dit Vittorio alors que mes yeux sont presque fermés, un peu après l’après-midi.

Ses mains montent et descendent le long de mon dos, me berçant d'une caresse qui fonctionne presque comme une berceuse. Je n'ai pratiquement pas quitté le lit aujourd'hui et je suis déjà sur le point de m'endormir à nouveau.

La nuit dernière n'a pas été exactement reposante. Les heures entre mon arrivée au thé de la *signora* Anna et le moment où j'ai enfin fermé les yeux ont été intenses à chaque seconde. Je me demandais encore et encore comment je ferais face à Vittorio après tout cela.

Que son absence à son horaire habituel ait été à la fois une frustration et un soulagement. Il m'a manqué, son toucher, son corps, son odeur, lui tout entier, et je me suis blâmée pour cela. Je ne devrais pas le désirer autant.

C'est pourquoi, lorsque je me suis réveillée, il y a quelques heures, et que j'ai réalisé sa présence dans ma chambre, j'ai fait semblant de dormir encore. J'espérais qu'il se lasserait et partirait simplement. Il était probable que la prochaine fois que je sortirais de ma chambre, je ne saurais toujours pas comment lui faire face, mais au moins, j'aurais gagné quelques heures.

Évidemment, le Don a refusé de suivre tout scénario autre que celui qu'il avait lui-même écrit. Tout ce que Vittorio m'a dit sur les événements récents a loué un appartement entier dans ma tête et refuse de me laisser tranquille, même maintenant, lorsque mes yeux sont lourds de fatigue.

Mon cœur ne devrait pas considérer son manque d'implication dans l'épisode des photos comme une permission de se sentir à l'aise avec cette dépendance folle que j'ai développée pour Vittorio, mais il le fait et je ne sais pas comment l'empêcher de le faire.

— Ça m’aide à passer le temps — répondis-je en baillant.

— Ça semble plus qu'un passe-temps pour moi. Tu es douée ! — Forçant mes yeux à s'ouvrir pour le regarder, ressentant le besoin de voir l'expression sur le visage de Vittorio en disant ces mots. Quand mon regard se fixe sur son visage, je ne trouve rien qui les contredise.

— Merci — murmurai-je doucement.

— De rien.

# 51

## *GABRIELLA MATOS*

—— Est-ce vraiment nécessaire ? ——demandai-je, sentant tout mon corps transpirer, surtout les paumes de mes mains. J'ai l'impression que la robe bleu marine, qui descend jusqu'aux genoux, colle à mon corps à chaque mouvement que je fais. —— Elle n'aimera pas ça, monsieur. —— L'appréhension me ronge l'estomac comme si c'était un délicieux biscuit.

——Oui, c'est nécessaire. Et non, elle n'aimera pas ça. C'est pourquoi c'est nécessaire —— assure Vittorio, tenant ma main alors qu'il nous guide en descendant les escaliers.

——Peut-être…—— Osai-je suggérer, interrompant mes pas, et il se retourna vers moi.

——Tu me dis non ? —— Le feu dans ses yeux me fait serrer les cuisses, même si je suis complètement endolorie après avoir passé toute la journée au lit.

La question n'est pas posée au hasard, Vittorio sait exactement quel impact ces mots auraient sur mon corps et mon esprit. Il y a ce jeu que ni l'un ni l'autre n'a jamais admis jouer, mais qui a commencé la nuit de la vendange. Il me donne des ordres, j'obéis sans poser de questions ni réfléchir, et j'adore ça. J'adore simplement le fait de ne jamais lui dire non, et c'est la détermination à rester invaincue qui fait bouger mes lèvres.

——Je ne le suis pas, monsieur.

——Et que vas-tu faire ?

——Garder la tête haute, monsieur.

——Tout le temps ——insiste-t-il, et j'acquiesce avant de répéter ses mots.

——Tout le temps.

——Alors allons-y. —— Je force mes jambes à descendre les marches, puis à marcher vers l'aile où se trouve la *signora* Anna, traversant des couloirs et passant devant des employés jusqu'à ce que Vittorio fasse signe pour que j'entre dans la salle à manger, complètement occupée par sa famille.

J'avale ma salive, mais exactement comme je l'ai fait hier et pourtant, d'une manière complètement différente, je redresse les épaules, esquisse un sourire sur mon visage et entre dans la pièce. Vittorio me suit de près et ne lâche pas ma main.

Tous les regards se tournent vers nous, mais le seul visage sur lequel je peux me concentrer est celui de la mère de Vittorio. Si elle était un dessin animé, de la fumée de haine sortirait de ses oreilles à ce moment-là.

——*Ciao*. ——salue le Don en donnant une légère pression à ma main.

——Bonsoir—— dis-je en détournant les yeux de la *signora* Anna, qui semble sur le point de faire une crise cardiaque, et je ne peux pas continuer à la regarder. Cependant, le destin que trouvent mes yeux ne semble pas être beaucoup mieux.

Ressemblant à une personne complètement différente de celle avec qui j'ai déjà eu quelques

rencontres, le sous-chef de la Sagrada alterne son regard entre son frère et moi avec les coins de ses lèvres relevés. L'expression sur le visage de Tizziano suggère qu'il aimerait avoir un seau de popcorn pour accompagner ce qui est sur le point de se passer.

— Que signifie cela, Vitto ? — demande la *signora* Anna, se levant de sa chaise lorsque Vittorio se dirige vers la seule place vide à la table.

— J'ai entendu dire que vous avez invité Gabriella à un repas, *mamma*, malheureusement je n'étais pas là. J'ai décidé de corriger cela — explique-t-il simplement avant de s'adresser à son frère assis sur la chaise à côté de celle placée en tête de table. — Tizziano, trouve un autre endroit pour t'asseoir. — Il est impossible de contrôler le rougissement qui chauffe mon cou, mes oreilles et mes joues, et je ne suis pas la seule à réagir choquée.

Les yeux de la *signora* Anna s'écarquillent, et le sous-chef cligne des yeux, comme s'il voulait confirmer dans sa propre tête qu'il a bien entendu les mots, puis, quelques instants plus tard, il éclate d'un rire bruyant auquel aucune autre bouche autour de la table ne se joint. Néanmoins, il se lève, obéissant à l'ordre de Vittorio sans poser de questions et se dirigeant vers une chaise vide qui est rapidement ajoutée à la table.

— Assieds-toi, Gabriella — ordonne le Don et j'obéis, sans options.

J'ai envie de souffler l'air par ma bouche, me vidant de la tension qui pèse sur mes épaules, mais je ne le fais pas, je garde la tête haute et j'attends alors qu'un silence inconfortable s'installe dans la salle.

Mes yeux se posent sur l'homme assis en face de moi, le père de Vittorio. C'est la première fois que je le vois, et je suis légèrement impressionnée par son apparence, l'homme est beau. Il est littéralement une version vieillie du Don. Je ris intérieurement, car, autant que je sache, il est aussi un Don. Ce sont deux Dons. Eh bien, définitivement, le stress dévore mon cerveau.

Le bruit d'une chaise qui est violemment tirée sur le sol me sort de mes divagations nerveuses, et mes yeux se tournent à nouveau vers la *signora* Anna. Maintenant, elle se tient debout et son corps est sur le point de tourner sur sa propre chaise, mais la voix impassible de Vittorio paralyse non seulement elle mais aussi les respirations de tous ceux qui sont présents dans la salle.

— Assieds-toi — l'ordre est donné avec désinvolture, mais personne n'aurait l'impression que c'est autre chose qu'un ordre.

Les narines de la mère de Vittorio se gonflent lorsqu'elle expire, pas aussi contrôlée qu'elle le voudrait. Un employé s'approche, prêt à pousser la chaise de la *signora* en arrière, mais Vittorio lève la main pour l'en empêcher. Le visage de sa mère tremble de colère, et je suis sûre que chaque once de celle-ci est dirigée vers moi, même si son regard n'ose pas rencontrer le mien.

Elle tire sa propre chaise jusqu'à ce qu'elle soit alignée avec la table et se rassied.

— Très bien. Nous pouvons commencer — annonce Vittorio.

C'est un repas silencieux.

***

Le sourire sur mon visage est idiot, mais je ne peux pas le faire disparaître, pas quand le dîner de la nuit dernière continue de se rappeler à moi, encore et encore. Et ce n'est pas le menu ou quoi que ce soit préparé par la famille de Vittorio, c'est mon propre comportement dont je ne cesse de me souvenir.

Je savais que je le ferais, parce que le Don m'a dit que je devais le faire, mais cela ne change pas la satisfaction qui remplit ma poitrine d'avoir pénétré dans cette pièce, maintenu la tête haute et n'avoir pas laissé ma posture fléchir ne serait-ce qu'une seconde tout le temps où j'étais là.

Je ne sais pas quelles pourraient être les conséquences de cela, je ne sais pas si la *signora*

Anna va simplement accepter l'affront que fut ma présence à sa table. À en juger par la manière dont elle a obéi, bien qu'indignée, à l'ordre de Vittorio de s'asseoir, je dirais que oui, elle va avaler cette pilule.

Mais même si elle décide de la recracher à un moment donné, le fait que je ne serai pas obligée d'avaler une quelconque grenouille jetée dans ma direction par l'une des femmes qui me méprisent simplement parce que je suis étrangère parmi elles, me fait respirer plus facilement.

Je me retourne, détournant mon regard du miroir, attirée par celle qui a été la première à m'accueillir depuis le moment où j'ai mis les pieds dans cette maison. La Santa me dédie le même regard accueillant que d'habitude et, enveloppée dans une serviette de bain, je m'approche d'elle.

Je penche la tête en arrière et, sans effort ni justification, une larme solitaire glisse sur ma joue quand mon regard rencontre le sien. J'élève les mains, comme toujours, mais ce n'est que lorsque je sens le choc inédit du verre chaud contre ma paume que je réalise que, pour la première fois, je n'ai pas hésité.

Je n'ai pas pris de petits pas, ni tendu les mains à la limite seulement pour ne pas atteindre mon propre désir. Je n'ai pas promis que j'y arriverais un jour, j'ai touché les mains de la Santa. Que je lui transmette ma douleur et ma violence, ou que je les embrasse, je ne sais pas, mais si je devais deviner, je dirais que c'était un peu des deux.

***

— Qu'est-ce qui ne va pas ? — je demande à une Rafaella inquiète pendant le déjeuner.

— Tu n'es pas du tout inquiète ? — Je fronce les sourcils sans avoir la moindre idée de ce dont elle parle.

— À propos de quoi ?

— Ça fait plus de trois mois que tu n'as pas eu tes règles, Gabriella.

— Ah ! — Je reporte mon attention sur mon assiette. — C'est normal — je commente avant de porter une fourchette à ma bouche.

— Non, ce n'est pas normal. — Je mâche lentement avant de répondre.

— Mes règles n'ont jamais été régulières.

— Mais c'était parce que tu étais très en dessous de ton poids.

— Oui, le médecin a dit qu'avec le temps, elles se régulariseront. Les vitamines que je prends vont aider. — Rafaella se mord la lèvre.

— Mais tu n'as pas peur de tomber enceinte ?

Je m'étouffe lorsque la question me fait avaler de travers le morceau de nourriture que je venais de mettre dans ma bouche. Je tousse, étouffée, et bois plusieurs gorgées du verre d'eau qui était abandonné jusqu'à présent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il est impossible que tu n'y aies jamais pensé ! — elle me réprimande et je cligne des yeux, car non, je n'y ai jamais pensé. Quand Vittorio a envoyé le médecin après notre première fois ensemble, le sujet a été abordé, bien sûr, mais depuis lors, il n'a jamais traversé mes pensées.

— Eh...

— Tu pourrais être enceinte en ce moment et penser que l'absence de menstruation est due à l'irrégularité. — Rafaella m'interrompt avant que j'aie la chance de décider quoi dire. — Je ne veux pas être paranoïaque, Gabriella, mais je trouve effrayant que tu ne t'inquiètes pas simplement de cela. Est-ce que tu veux tomber enceinte maintenant ?

— Non ! — Le mot sort définitivement de ma bouche, car non, je ne veux pas. Le visage de

Rafaella se détend instantanément avec soulagement.

— Que se passerait-il si je tombais enceinte ? — je demande sans pouvoir me retenir.

— Tu veux changer la réponse que tu m'as donnée avant ? — demande Rafa, en levant un sourcil.

— Non, je ne veux pas tomber enceinte, mais tu semblais soulagée par cela. Alors je veux savoir, que se passerait-il ? — Mon amie mord sa lèvre et détourne les yeux vers les fenêtres, gardant le silence pendant un moment avant de me répondre.

— Ton enfant serait un bâtard. Les enfants nés hors mariage ne sont pas bien vus dans notre monde.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ça veut dire qu'il ne serait pas traité comme faisant officiellement partie de la famille du Don, et n'hériterait de rien. Il serait élevé sans position dans la hiérarchie et avec peu de ressources également.

— Ah... — C'est tout ce que je peux dire.

Je ne veux vraiment pas d'enfant maintenant, mais je mentirais si je disais que, au cours des dernières semaines depuis le dîner dans l'aile de ses parents, dans les moments où je laissais sans le vouloir tomber mes défenses mentales, je ne m'étais pas imaginée un avenir avec Vittorio plus d'une fois et, dans certains de ces moments, le Don n'était pas le seul à remplir mes fantasmes absurdes.

— Je veux dire, je...

— Tu n'as pas besoin de sucrer la réalité pour moi, Rafa — je l'interromps, car je ne veux pas de mensonges sucrés, je n'ai jamais aimé ça.

— Excuse-moi, je n'aurais pas dû aborder ce sujet.

— Tu étais juste une bonne amie, comme toujours. Tout va bien, je suis vraiment tellement habituée à ne pas avoir mes règles tous les mois que je n'ai pas réalisé que les changements récents — oui, je veux dire tout le sexe que Vittorio et moi avons eu, mais je ne le dis pas — devraient changer ça. Mais je ne pense pas être enceinte. On dit que les femmes sentent quand elles le sont, n'est-ce pas ? — Rafaella lève un sourcil avec dérision en réponse.

— Alors ma cousine est venue défectueuse, Lilian a découvert qu'elle était enceinte seulement lorsqu'elle était déjà à cinq mois de grossesse. Selon elle, la seule chose qu'elle ressentait était des gaz. Eh bien, les gaz ont des joues très mignonnes et s'appellent Isis. — Je secoue la tête en arrière, ne pouvant pas éviter de rire, mais une fois que le rire meurt dans ma bouche, l'appréhension prend le dessus sur mon estomac.

— Tu penses que je devrais faire un test ? — Rafaella plisse les yeux en une grimace coupable.

— Peut-être ?

— C'était ce que tu voulais suggérer depuis le début, n'est-ce pas ?

— Bien sûr !

— Rafaella !

— Quoi ? Désolée, mais ton manque de préoccupation est vraiment bizarre ! Vraiment très bizarre ! Moi, à ta place, je pisserais sur le bâton trois fois par jour.

— Combien gagnerais-je si je pariais cinquante euros que dans ton sac, il y a au moins un de ces tests que tu as spécialement apportés pour moi, Rafaella ?

— Cinquante euros.

— La *globo*[82] te perdrait !

— Quoi ? — demande-t-elle, le visage marqué par la confusion, et je ris, malgré la nervosité que les doutes de mon amie ont semé dans tous mes nerfs.

— C'est une expression populaire brésilienne. Ça veut dire que tu es une excellente actrice. — Rafaella sourit, ses yeux s'illuminent.

— Merci beaucoup. — J'ouvre la bouche pour expliquer, mais je me retiens de lui dire que je ne voulais pas le dire d'une manière gentille, alors je la laisse croire que c'était un compliment.

— Combien de tests m'as-tu acheté, Rafaella ?

— Cinq.

— Cinq ? — La question sort dans une exclamation.

— Pour aujourd'hui. J'en ai apporté dix autres pour que tu les gardes.

— Es-tu sûre de ne pas vouloir que je tombe enceinte ? Parce que ça ressemble presque à un encouragement.

— Tu ne me convaincras pas que je suis folle, Gabriella. C'est toi qui es négligente. — Je secoue la tête, niant, car elle est définitivement folle.

— Puis-je au moins terminer mon déjeuner ?

— Tu vois ? Totalement négligente ! — elle accuse.

***

— Je ne sais pas pourquoi je suis nerveuse, je ne suis pas enceinte — je dis, levant les yeux des cinq bandes alignées sur le lavabo de la salle de bain et les fixant sur le visage inquiet de Rafaella. — Combien de temps ?

— Une minute.

— D'accord. Distrais-moi !

— Je pense que tu devrais adopter une coupe de cheveux au carré.

— Pas question ! — Parce que le Don aime tes cheveux longs ? — Parce que j'aime quand Vittorio les enroule autour de son poignet et les tire, mais ce n'est pas la réponse que je donne.

— Tu es particulièrement irritante aujourd'hui, Rafaella. — Je plisse les yeux. — Qu'est-ce que le sous-chef a fait ? — Je demande, car les pires humeurs de mon amie ont toujours quelque chose à voir avec Tizziano.

La semaine dernière, elle était furieuse parce qu'elle avait entendu une des femmes de chambre chuchoter à l'autre qu'elle avait reçu une paire de boucles d'oreilles en cadeau du sous-chef.

— Rien ! — Elle répond trop vite, et c'est assez pour que je sache que quelque chose s'est vraiment passé.

Cependant, juste au moment où j'ouvre la bouche, prête à forcer Rafaella à parler, le réveil de mon téléphone sonne et nous baissions toutes les deux les yeux vers les tests alignés, côte à côte, sur le marbre sombre.

— Je te l'avais dit. — Je me vante en souriant alors que tous les tests affichent des résultats négatifs pour la grossesse.

— Ça pourrait quand même être un faux résultat.

— Cinq faux résultats, tu veux dire ? — Rafaella roule des yeux.

— Tu vas quand même faire pipi sur le bâton au moins une fois par semaine — elle prévient, et je hausse les épaules.

— Et tu vas quand même me dire ce que Tizziano a fait cette fois.

***

J'ai récemment lu dans un magazine que le grand problème de la construction de barrages

pour retenir un grand volume est que bien qu'ils soient puissants et extrêmement efficaces, ils sont souvent détruits par quelque chose de simple, comme un petit impact à un point clé que personne ne sait exactement où il se trouve et qui, néanmoins, finit par être trouvé par hasard.

Je me souviens avoir ri, trouvant que c'était une idée absurde, car je ne pouvais tout simplement pas imaginer les retenues d'un barrage hydroélectrique, par exemple, s'effondrant à cause d'un objet inconnu frappant, par hasard et avec une force précise et calculée, un point spécifique qui ferait tout s'écrouler sans que personne n'ait aucun contrôle ou intention de le faire.

Je ne pouvais pas imaginer jusqu'à présent.

Le livre ouvert dans mes mains retient chacun de mes mouvements, prisonnier d'une seule image, imprimée dans ses pages, la princesse au petit pois est allongée sur son tas de plus d'une douzaine de matelas, avec une grimace d'inconfort sur le visage.

L'image de Raquel a contourné mes mécanismes de défense à maintes reprises au cours des derniers mois, mais, dans chacune d'elles, je savais juste que je devais fermer les yeux, respirer profondément et oublier, faire semblant que cela n'était jamais arrivé.

Aujourd'hui, cependant, je ne peux pas fermer les yeux, je ne peux pas respirer, je ne peux pas m'empêcher de fixer le dessin aux traits simples en noir et blanc sur une feuille de papier jauni, ni d'empêcher mon esprit de s'égarer dans tous les souvenirs que regarder cela, lors d'un après-midi aléatoire, a libérés.

Je ne sais pas si le tumulte dans ma poitrine est réellement le fruit d'une série d'événements définis par le hasard ou si c'est la conséquence de toutes les fois où je me suis permis de jeter un coup d'œil à ma boîte noire à travers une petite fissure depuis le jour, il y a deux semaines, où j'ai fait ces cinq tests de grossesse.

Je ne sais même pas si la raison qui m'a poussé à le faire à un sens, pour être honnête. Les paroles de Rafaella, affirmant qu'un enfant de Vittorio et moi serait un bâtard, résonnent toujours dans ma tête en boucle, de manière gênante, même si au moment où je les ai entendues pour la première fois, je n'y ai pas vraiment cru.

Pourtant, à chaque fois que le sujet refait surface, un nouveau "et si" vient avec. Aucun d'entre eux, cependant, n'efface la vérité selon laquelle, peu importe les circonstances, je ne pourrais jamais rien faire pour une vie qui serait engendrée par moi.

Rien du tout.

Aucun geste que je pourrais poser ne changerait le destin tracé pour cet enfant imaginaire simplement parce qu'il serait le fils de qui il est. Je ne pourrais jamais le faire, le condamner avant même qu'il ait une chance.

Et cette pensée, ce mot, a peut-être été l'événement fortuit qui a déclenché mon petit et personnel principe de chaos, condamner. Parce qu'il était impossible de penser à lui sans que l'ensemble de huit lettres évoque des images de Raquel abandonnée dans mon esprit, encore et encore, me forçant à revisiter les moments où elle allait bien, souriante et taquine.

Alors j'ai ouvert la boîte noire, une petite fissure, mince et insignifiante, juste assez pour jeter un coup d'œil, mais la douleur en spirale dans ma poitrine ne semble pas petite, ne semble pas insignifiante, ni même suffisante pour autre chose que me détruire, exactement comme je savais qu'elle le pourrait, depuis le début.

La raison précise pour laquelle j'ai pensé que construire une barrière serait une bonne manœuvre, après tout. C'est la vue de la larme tombant sur le papier devant mes yeux qui désenchante mes mouvements et je ferme le livre avec tant de force que l'impact résonne dans

mes poignets, mais il est trop tard.

Au fond de moi, je le sais, peu importe ce qui a déclenché la catastrophe, c'est juste une question de temps avant que les murs que j'ai construits autour de mes souvenirs, les bons, les mauvais et les dévastateurs, ne s'effondrent.

# 52

## *VITTORIO CATANEO*

— Je n'ai jamais compris ta fascination pour ces animaux jusqu'à très récemment. — La voix de mon père me fait me retourner et je le vois dans son fauteuil roulant électrique, s'approchant de l'enclos de Galard où je suis penché, dans les écuries.

Le cylindre d'oxygène attaché au dos du fauteuil et le véhicule lui-même pourraient être perçus comme une permission pour la négligence, cependant, le costume gris sans cravate habillant son corps mince, toute la silhouette de mon père, en fait, a l'apparence impeccable comme toujours.

— Cela explique probablement pourquoi je ne t'ai jamais vu ici depuis des années et soudain, c'est la deuxième fois en un peu plus d'un mois que je te trouve dans les écuries.

— Eh bien, je suppose que je pourrais dire la même chose à propos de te voir sourire, sauf que les chevaux n'étaient pas responsables de cela, n'est-ce pas ?

— Pourquoi es-tu ici, père ?

— Et, pour être précis, la première fois que tu m'as trouvé ici, je suis venu juste pour le spectacle. Tizziano organisait un pari ce jour-là, il essayait de nous convaincre de parier sur qui tu sacrifierais, la fille ou le cheval. — Je pousse ma joue avec la pointe de ma langue.

— Je suppose que tout le monde a perdu.

— Dans un grand retournement du destin. — Il hausse les épaules dans un geste banal que je ne ferais jamais. — Marche avec moi, Vittorio.

Nous traversons le hangar qui abrite les chevaux et nous dirigeons vers les vignes, maintenant vides. Les premières minutes se passent en silence, mais j'attends. Je n'ai jamais compris mon père, mais je l'ai toujours admiré, et ces derniers temps, je me suis de plus en plus souvent demandé comment il avait réussi.

Il a été un bon mari, un bon père et un bon Don. Il a été assez bon. Il a même été mémorable à certains égards de chacune de ces positions et, à aucun moment, aucune d'elles n'a été une faiblesse pour lui.

— Ta mère n'est pas contente de toi.

— C'est une plainte ?

— En aucune façon. Ce que je veux dire, c'est que la prochaine fois que tu décideras de lui donner une leçon, je te serais reconnaissant de te rappeler que je suis un vieil homme, mais malheureusement, je ne suis pas sourd.

Le commentaire humoristique est une caractéristique typique de la personnalité que mon père a toujours montrée à la maison et seulement à l'intérieur de celle-ci. Aucun homme qui ait connu Don Francesco n'imaginerait sa capacité à dire quelque chose comme ça.

— Comment avez-vous fait cela ? — Je donne voix à ma question.

— Foi, charité et violence. — Il commence à répondre à ma question sans que j'aie besoin d'expliquer. — La foi est évidente, notre patronne est une sainte, après tout. La violence n'est pas difficile à comprendre non plus, la plupart d'entre nous en ont beaucoup en eux pour qu'il reste le

moindre doute à ce sujet. Mais la charité, Vittorio, elle a tellement d'interprétations possibles... Certains hommes adultes la portent brûlée dans leur poitrine et, pourtant, ne la comprennent jamais vraiment. Certains choisissent une version qui leur convient assez pour la professer, et d'autres la comprennent et décident simplement de la renier, la qualifiant de faiblesse. Je pensais que tu serais l'un de ces derniers.

— Tu as trouvé ?

— Tu as ri — il dit avec simplicité, éteignant le moteur de son fauteuil, et j'arrête aussi mes pas. Je lève un bras, tirant une feuille de la vigne sous laquelle nous nous tenons.

— Ça ne signifie pas grand-chose — je réponds, et un sourire de celui qui sait quelque chose que je ne sais pas se dessine sur son visage.

— Peut-être, mais je suis un homme de foi, *figlio mio*. N'est-ce pas elle le pilier le plus solide de notre existence ? La famille est, à mon avis, une question de foi simple.

— Foi ?

— Croire que, pour ces personnes, tu peux être une meilleure version de toi-même. Une version qui les inspire à devenir également la meilleure version d'elles-mêmes.

— Mais que signifient ces personnes pour toi ? Et que représentent-elles pour le monde extérieur quand ils te regardent ?

— C'est aussi une question de foi. Les gens croient en ce qu'ils veulent, en ce qu'ils peuvent ou en ce qu'ils sont amenés à croire, Vittorio.

— Pourquoi sommes-nous ici, Père ?

— Je suis venu te donner un conseil — il dit, et j'attends. — C'est plutôt un fait sur les gens, en fait. Ils sont capables de respecter des leaders au tempérament fort, Vittorio, mais ils respectent rarement les leaders indécis.

— Est-ce à propos de l'Érythrée ?

— Cela pourrait être à propos de beaucoup de choses.

— Je déteste cette habitude que tu as de parler en énigmes — je me plains, et mon père rit.

— Je suis reconnaissant pour ça. Cela signifie que malgré les apparences, mon fils ressent toujours. — Et, avec cette dernière phrase énigmatique, il manœuvre son fauteuil et me laisse seul, ou aussi seul que l'on puisse l'être après que ses énigmes ont pris racine et refusent de se dessécher tant que ses auditeurs ne les comprennent pas entièrement.

***

— Qu'est-ce qui ne va pas ? — je demande alors que le corps de Gabriella sombre dans la piscine pour la quatrième fois consécutive, démontrant son incapacité totale à se détendre.

— J'ai juste la tête pleine — elle dit, en plantant ses pieds au fond de l'eau.

— De quoi ?

— Des souvenirs. — Je veux lui demander lesquels, je veux qu'elle me dise, qu'elle les décrive tous pour moi, qu'elle satisfasse ma compulsion insatiable de tout savoir à son sujet, mais au lieu de cela, j'attends qu'elle parle d'elle-même, et quand cela ne se produit pas, je me trouve à poser quelque chose qui n'a rien à voir avec mon propre désir.

— Et que veux-tu en faire, Bella *mia* ? Oublier ? Partager ? — Gabriella cligne des yeux, aussi surprise par la question que moi, et sa réponse semble être un choix parfait pour le chœur d'imprévus de ce soir.

— Je ne sais pas.

— Alors laisse-moi te donner une troisième option — je dis, avant de sceller mes lèvres aux siennes.

***

— Entres et fermes la porte, Dario. — Mon homme de confiance principal obéit et s'arrête devant mon bureau, dans le bureau du centre d'entraînement.

Je lui fais signe de s'asseoir, bien que je sois moi-même debout, regardant par les fenêtres en un rare moment d'incertitude quant à ce que je m'apprête à faire. La conversation avec mon père, il y a quelques jours, a été un rappel constant, suscitant des réflexions et des prises de décision que je sais devoir prendre, tout comme le comportement inhabituel de Gabriella.

Ma *bambina* a été distraite d'une manière que je n'avais jamais vue auparavant, je dirais presque qu'elle est presque consumée. Les seuls moments où je sens que son esprit est totalement avec moi sont quand nous nous perdons dans nos corps, peu importe l'heure du jour.

— Quelles sont les nouvelles du manoir, Dario ?

— Rien de pertinent, Don. Ta mère n'a organisé aucun événement depuis la suspension que tu as imposée.

— Les autres femmes de la *famiglia* ?

— Non plus, elles respectent les ordres à la lettre, bien qu'elles insistent beaucoup auprès du *consigliere* pour qu'il intercède en leur faveur. — Les coins de mes lèvres se lèvent, car cela n'arrivera pas. Elles ont de la chance que tout ce que j'aie fait soit de suspendre leurs événements après l'embuscade tendue à Gabriella.

— Tizziano ?

— Toujours à la poursuite de la gouvernante, Don. — Je fronce les sourcils.

— Es-tu sûr ? — Je regarde Dario par-dessus mon épaule.

— Absolument. — J'acquiesce, bien que je ne comprenne pas ce qui a exactement fait changer le *modus operandi* de mon frère.

Il poursuit Rafaella depuis des mois, ce qui est plus long que n'importe quel autre intérêt de sa vie, à l'exception des techniques de torture.

— J'ai un travail pour toi, Dario — je préviens, et les yeux sombres de l'homme brillent immédiatement de détermination.

— Comment puis-je t’être utile, Don ? — Je me donne cinq secondes pour changer d'avis, mais cela ne se produit pas.

— Je veux que tu retrouves la famille de Gabriella.

# 53

## *GABRIELLA MATOS*

Mes yeux brûlent alors que je fixe l'image de la princesse au petit pois, mais je ne me permets pas de cligner des yeux. Le livre ouvert est le seul occupant du siège à côté de moi sur le canapé moelleux de la bibliothèque, l'endroit qui est devenu mon préféré dans toute la maison.

Je ne sais pas si c'est ce que les gens appellent une thérapie par exposition, mais après des jours où chercher le livre du coin de l'œil était la première chose que je faisais à chaque fois que j'entrais dans cette pièce, j'ai décidé de m'administrer quelques doses de ma propre version de celle-ci.

Au lieu de cacher l'exemplaire au fond de la plus haute et la plus éloignée des étagères de la bibliothèque, je le prends, l'ouvre à la page déjà froissée par tant de manipulations et le regarde tandis que les sentiments conflictuels en moi font ce qu'ils savent faire de mieux : générer des conflits. Ce n'est pas comme si éviter le livre avait fait un travail quelconque pour soulager cela, de toute façon.

La semaine dernière n'a pas été facile depuis que j'ai trouvé ce dessin, ignorer tout ce que j'avais enfoui au fond de ma poitrine est devenu impossible, exactement comme je savais que cela arriverait.

La plupart des choses que je m'étais forcée à oublier ont perdu leur sens au fil des plus de trois mois que j'ai passés en Italie. Les peurs, les rancœurs, les appréhensions, chacune d'entre elles est restée un pas en arrière à chaque pas que j'ai fait en direction de l'homme dont l'odeur est maintenant imprégnée dans ma peau comme une partie de la mienne.

Je suis à Vittorio et je suis bien avec ça, peu importe à quel point cela peut paraître faux ou immoral, je m'en fiche. Tout scrupule que je pourrais encore avoir sur le réconfort que cette certitude m'apporte a été expulsé de mon corps avec l'insécurité le jour où Vittorio m'a prise jusqu'à ce que je lui avoue, à lui et à moi-même, les raisons qui m'ont poussée à me soumettre en silence aux humiliations infligées par les femmes de la Sagrada.

Je m'en fiche si appartenir à quelqu'un, dans le sens littéral du terme, est antithétique, désuet ou inhumain. Ce que Vittorio m'a donné, ce qu'il me donne chaque jour, est bien plus que suffisant pour payer le prix du jugement de quiconque oserait me blâmer. Si j'ai une préoccupation à cet égard, c'est uniquement ce qui restera de moi quand je ne serai plus utile au Don.

Et puis il y a Raquel. Chaque espace libre dans mes pensées ces derniers jours a été occupé par elle. J'ai tellement de questions, tant de désirs et tant de culpabilité, non pas parce que je l'ai abandonnée, mais parce qu'à un moment donné, pendant tout le temps où j'ai gardé ce sentiment dans une boîte sombre et scellée, il s'est asséché et est mort.

Je n'avais pas le choix. Aucune des décisions que j'ai prises pendant les années de ma vie où j'ai pu décider de quelque chose n'a été faite pour moi-même. C'était toujours pour ma famille, et des trois membres de celle-ci, un seul m'a donné quelque chose en retour : ma sœur cadette. Peut-être que je ne devrais rien attendre en retour, je me mentais à moi-même en prétendant que

je n'attendais rien, que je ne voulais rien, mais bon sang, je le voulais !

Je méritais de recevoir quelque chose en retour pour avoir tant donné de moi, jour après jour, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à la fin. C'était juste une autre chose que vivre avec Vittorio m'a appris : je mérite plus. Raquel le méritait aussi, et tôt ou tard, le reste de mon âme ne suffirait plus à aucune de nous deux, ni à moi ni à elle. Je n'avais plus rien à offrir, et c'est cette vérité qui alimente le sentiment égoïste, soulageant maintenant ma poitrine, même si je m'oblige à regarder l'image devant moi, jour après jour, sans aucune autre intention que de la tester.

La culpabilité que j'espérais ressentir me détruirait, parce qu'il y a eu tellement de bonnes choses dans ma vie depuis que j'ai été forcée de laisser ma sœur derrière moi, et à aucun moment je ne me suis permis de penser librement à quel point je voudrais les partager avec elle.

Je le fais maintenant, je continue à regarder encore et encore chaque nouvelle chose dans ma vie et à planter Raquel dans des endroits et des moments où elle n'a jamais été jusqu'à ce que mon esprit soit incapable de distinguer ce qui est souvenir de ce qui est fantasme, et ça fait mal, mais pas autant que je pense que ça devrait faire mal, parce que parmi la profusion de responsabilités qui tourbillonnent dans ma poitrine, une certitude depuis longtemps cachée commence à se révéler : aucune d'elles ne m'appartient.

Ce n'est pas de ma faute si Raquel n'est pas là, et je ne sais tout simplement pas comment gérer ce sentiment. Je l'admets, pour la première fois, aujourd'hui. C'est une partie de ma thérapie folle. Chaque jour, je dois admettre quelque chose pour moi-même et me pardonner pour une autre, parce qu'en fin de compte, j'ai découvert que personne d'autre que moi n'a ce pouvoir.

Vittorio peut avoir ma vie entre ses mains, mais ça, ce que je fais maintenant, même lui ne peut pas le faire, et cette certitude secoue mes épaules dans un sanglot que je ne pensais pas être capable de pleurer. Le son qui déchire ma gorge est déchirant, il me détruit d'une manière complètement différente de celle que je pensais que l'ouverture de la boîte ferait, car autant ne pas avoir à choisir, sa sensation est celle de la liberté, pas de l'emprisonnement.

Ce n'est pas ma faute.

Rien n'a jamais été ma faute.

Ni la faim, ni le froid, ni la douleur, ni l'abandon, ni la peur. Rien. Jamais. N'a. Été. Ma. Faute.

Seule, assise dans une pièce remplie d'histoires, je serre mes genoux alors que tout mon corps est secoué par la découverte de soi d'un autre chapitre du mien.

***

— Tu me donnes mon propre téléphone en cadeau ? Encore une fois ? — je demande à Vittorio pendant le dîner, quelques secondes après qu'il ait posé l'appareil devant mes yeux.

Il y a quelques semaines, il a commencé à s'asseoir à table avec moi de temps en temps. Quand il est apparu pour la première fois, j'ai demandé si sa famille ne l'attendait pas en bas, il a répondu que si, mais a continué à se servir, et j'ai supposé que c'était tout ce que je pourrais obtenir de lui.

Nous sommes bien loin de ces jours où j'accusais Vittorio d'être une compagnie insipide parce qu'il ne parlait presque pas lors de nos conversations. Mais, tout comme à cette époque, il n'est pas toujours disposé à me dire la raison des choses, et j'ai appris à vivre avec ça.

— Déverrouille l'appareil, Gabriella — ordonne-t-il, et je soupire longuement, mais j'obéis.

La photo à l'écran est une citation d'un des livres que j'ai récemment lus, mais secrètement, j'ai une capture d'écran d'une photo clandestine que j'ai prise du Don. Je lève les yeux vers lui. Vittorio aurait-il découvert pendant la journée qu'il a passée avec mon téléphone ?

Il m'a demandé l'appareil ce matin, et je l'ai donné sans penser à effacer la preuve de mon crime, j'ai complètement oublié. Son regard ne me donne aucun signe d'autre que de l'impatience.

Quand je regarde en bas, je découvre que l'écran de l'appareil s'est éteint pendant que je me laissais distraire par le visage du Don plutôt que de suivre le guide étape par étape qu'il semble prêt à me donner. Je le déverrouille à nouveau.

— Voilà.

— Maintenant, ouvre le navigateur — il indique, et je touche l'icône qui est maintenant en évidence au milieu de l'écran, différente de ce matin où elle était juste un autre des applications standard oubliées dans la bibliothèque d'applications, car je ne l'utilisais jamais. L'appareil que Vittorio m'a donné n'a pas accès à Internet, donc un navigateur est littéralement inutile.

Ce soir, cependant, lorsque l'onglet de l'application s'ouvre, il charge un site de recherche, et je penche la tête, clignant des yeux vers l'écran du téléphone avant de laisser mes yeux chercher la barre supérieure de l'écran où je remarque alors seulement le signal de réseau 5G et Wi-Fi.

— Tu me donnes accès à Internet — je murmure, incrédule, avant de relever les yeux vers Vittorio.

— Je te donne un peu plus que ça, Bella *mia* — il dit et je n'ai pas besoin qu'il s'explique. Confiance, Vittorio veut dire qu'il me donne confiance, et mon cœur bat à un rythme complètement incontrôlable.

— Pourquoi ? — La question s'échappe de ma bouche avec la même inévitabilité qu'un rire quitte la gorge de Vittorio. Sa main se lève, atteignant mon menton, et il y brosse son pouce.

— De toutes les questions, c'est celle que tu choisis de poser, *bambina* ?

— Est-ce encore une récompense pour mon utilité ? — Encore une fois, les mots jaillissent de ma bouche sans que j'aie le temps de les arrêter. Cela arrive souvent ces derniers temps, et je ne sais pas comment ni si je veux changer ça.

— Non. C'est un cadeau.

— Un cadeau — je répète et, d'un geste automatique, ma main se lève, touchant le collier attaché à mon cou. Les yeux de Vittorio brillent en reconnaissant la marque, et son pouce glisse le long de mon menton jusqu'à atteindre ma gorge et effleurer les pierres rouges là-bas.

— C'est ça.

— Merci ? — Il rit à nouveau et, *per la Madonna* ! J'adore le son.

— Tu me demandes ou tu remercies ?

— Je te remercie.

— Alors de rien, Bella *mia*. De rien.

# 54

## *GABRIELLA MATOS*

Deux jours se sont écoulés depuis que Vittorio m'a donné accès à Internet et deux jours se sont écoulés sans que je fasse quoi que ce soit de vraiment utile avec. Je continue à me dire que je l'utiliserai plus tard, que je trouverai plus tard un moyen d'en faire la réponse à au moins quelques-unes des questions qui tournent dans ma tête, mais ce "plus tard" n'arrive jamais vraiment.

Au moins trente fois, j'ai déjà décidé que l'aveu que je ferai à moi-même aujourd'hui sera de reconnaître à haute voix la raison pour laquelle je continue à retarder cette prise de décision, et au moins trente et une fois, j'ai déjà décidé, cinq minutes plus tard, que c'était absurde de me forcer à le faire.

— Tu sais que rester à regarder le téléphone ne le fera pas bouger juste avec le pouvoir de ton esprit, n'est-ce pas ? — demande Rafaella en entrant dans la cuisine avec une pile de draps pliés dans les bras.

— Ha ha, très drôle ! — Un sourire se forme sur les lèvres de mon amie avant qu'elle ne hausse les épaules et me réponde.

— Je trouvais ça amusant. — Rafa transfère les draps qu'elle tenait dans ses bras dans un panier sur le comptoir. — Très bien. Si nous n'essayons pas de développer des pouvoirs télékinétiques, que faisons-nous ?

— Rien ? — Elle lève un sourcil, laissant clairement entendre, sans dire un mot, que je ne l'ai pas convaincue. — Prendre courage — j'admets.

— Pour faire quoi, exactement ?

— Rechercher ma sœur. — Rafaella cligne des yeux, et sa réaction surprise n'est pas exactement inattendue.

Je n'ai jamais parlé de Raquel aussi ouvertement avant, ni de rien de ma vie au Brésil, en fait. Rafa se passe la langue sur les lèvres et tourne la tête de gauche à droite avant d'ouvrir la bouche et de la refermer. Mon amie laisse tomber ce qu'elle faisait, contourne l'îlot de la cuisine et s'assoit à côté de moi sur le comptoir.

— C'est important.

— Oui.

— Et ça ne doit pas être facile.

— Non.

— Tu as besoin d'aide ? — Je ris sans humour.

— J'ai besoin de courage. — Rafa se gratte la gorge avec un son de déception.

— Je n'en ai même pas pour moi-même, mon amie. — Sa réponse honnête me fait rire. — Le téléphone et Internet ne vont nulle part, Gabi.

— Ni la vérité, n'est-ce pas ?

— Ni la vérité — elle acquiesce.

— Je pense que je ne vais rien trouver et je ne sais pas si cela me fait plus peur ou moins peur que de trouver quelque chose. — Rafaella hoche la tête. — Mais sincèrement, je ne pense pas

que ce soit l'une de ces choses qui m'empêche de chercher. J'ai peur de trahir sa confiance. — Je confesse à mon amie ce que je n'avais pas encore admis pour moi-même.

— Du Don ? — elle demande, et je hoche la tête en me sentant idiote.

Plaire à Vittorio est devenu un réflexe si profondément enraciné en moi que la simple idée de faire quelque chose qui pourrait le contrarier me pousse à ne rien faire.

— Je pense qu'il était conscient de ce qu'il faisait en te donnant accès à Internet, Gabriella. Et, pour être très honnête, je doute qu'il n'y ait pas un traceur sur ce téléphone qui informe Don Vittorio de chacun de tes pas sur le réseau et en dehors. Néanmoins, si cela te préoccupe, tu peux simplement lui demander.

— Et alors il pourrait dire non. — Je fais la deuxième admission de la journée, et quelqu'un devrait me donner un prix, car cela doit être une sorte de record. Rafaella reste silencieuse, et je mords ma lèvre inférieure avant de la rentrer dans ma bouche.

— Il pourrait.

— Et s'il dit non ? — je demande.

— As-tu peur que cela te fasse te sentir mal ou que cela te fasse te sentir bien ? — elle répond par une autre question, et je détourne le regard, car je ne sais pas répondre à cela. — Ou as-tu peur de lui en vouloir, selon sa réponse ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Peut-être devrais-tu essayer de le découvrir avant de décider quoi faire.

— Je suppose que je devrais — je dis encore avec mon regard perdu dans le vide.

— Gabriella... — Rafa m'appelle, et je tourne mon visage pour rencontrer le sien. Elle ouvre la bouche, mais secoue la tête, négativement. — Rien. Ne te précipite pas. Comme tu l'as dit, la vérité n'ira nulle part.

***

Je lève la main, déterminée à frapper à la porte du bureau de Vittorio, mais je la laisse retomber. Ce n'est pas comme si c'était la première fois que je viens ici, mais c'est certainement la première fois que mon cœur bat la chamade juste dans ma poitrine au lieu de battre également entre mes jambes.

Je ferme les poings et expire par la bouche, me calmant ou essayant du moins. Malgré les mots "Ne te précipite pas" qui ont été utilisés dans la conversation que j'ai eue plus tôt avec Rafaella, l'effet qu'ils ont eu sur moi a été exactement l'opposé. J'expire par la bouche une fois de plus et je frappe à la porte.

— Entre. — La voix de Vittorio retentit, et j'ouvre la porte. En me reconnaissant, ses yeux se posent immédiatement sur l'horloge sur son bureau et je rougis, sachant exactement à quoi il pense. Les yeux du Don se rétrécissent sur moi après avoir glissé sur tout mon corps. Il semble injuste qu'il soit parfaitement mis en valeur dans ses tenues habituelles quand tout ce que je porte est un simple ensemble short et t-shirt. — Tu es bien en avance — dit-il, après avoir vérifié l'heure.

— Je ne suis pas venue pour ça — je préviens, mais ce que j'ai dit sur mon cœur ne battant pas entre mes jambes, eh bien, cela vient de changer.

Peu importe à quel point je me sens appréhensive, renoncer au sexe avec Vittorio n'est jamais une possibilité, car mon corps semble fonctionner à une fréquence différente de celle qui commande mon esprit. Ou peut-être est-ce la même, après tout, autant que lui, il est toujours prêt à faire les volontés du Don.

— Je suis venue demander quelque chose — annoncé-je, lorsque je suis capable de me

défaire de l'enchevêtrement de sensualité dans lequel le regard de Vittorio me place toujours et de me concentrer sur ce qui m'a amenée jusqu'à lui, en premier lieu. Il pousse sa chaise en arrière et tapote légèrement sa cuisse.

— Viens ici — commande-t-il, et j'obéis. Je m'assois sur ses genoux après avoir éliminé l'espace entre nous et Vittorio enlace ma taille quelques secondes avant d'abaisser ses lèvres vers mes clavicules. Je soupire, satisfaite des sensations qui commencent déjà à détendre mon corps simplement par sa présence. — As-tu une deuxième demande ? — Il me rappelle avec un sourire dans la voix lorsque je reste trop longtemps silencieuse.

— Une première. Ce que j'ai fait avant était un avertissement.

— Un avertissement, hein ? — Il lève les yeux pleins d'amusement vers les miens.

— Exactement.

— Alors demande, Gabriella — ordonne-t-il d'un ton quotidien de commandement, et le froid dans mon ventre se multiplie par un million.

— J'aimerais savoir si je peux revenir travailler dans le ménage et être rémunérée pour cela ? — dis-je tout d'une traite, craignant que quelque chose ne me fasse perdre courage en plein milieu de la phrase. Seul un de ses sourcils se lève avant qu'il me réponde.

— Est-ce là ta demande ? Parce qu'à mon avis, tu es simplement absurde.

— C'est un non, alors — murmurai-je, sentant le froid dans mon estomac se transformer rapidement en poids.

— Je t'ai dit il y a longtemps que tu n'avais pas la permission de reprendre le travail de femme de chambre, Gabriella. Et pourquoi aurais-tu besoin d'un salaire si tu n'utilises même pas la carte que je t'ai donnée ? — Je pousse ma joue avec la pointe de ma langue.

— Pour quoi exactement pourrais-je utiliser l'argent de cette carte ? — demandai-je, ayant besoin de me concentrer. Les battements violents de mon cœur contre ma gorge me laissent à peine respirer.

— Que veux-tu vraiment, Gabriella ?

— La réponse à ma demande était vraiment non, n'est-ce pas ? — je répondis par une autre question, ayant besoin d'une seconde confirmation pour ce que je sais déjà.

Ou peut-être que je gagne juste du temps pour rassembler assez de courage avant d'arriver à l'endroit où cette conversation, qui doit sembler sans queue ni tête à Vittorio, nous mène.

Honnêtement, même moi je n'arrive pas à voir la logique que j'ai passé des heures à concevoir dans ma propre tête. J'aurais dû imaginer que ma capacité à la suivre exploserait dès que le Don poserait les yeux sur moi, peu importe à quel point j'avais répété notre conversation dans les murs de mon esprit.

— C'était définitivement un non.

— Alors j'aimerais utiliser le crédit que j'ai — dis-je, clignant frénétiquement des yeux et sentant mon pouls dans ma gorge se propager, soudainement, dans tout mon corps.

Je l'avais totalement oublié.

Quand Vittorio m'a dit, à la fin de cette danse alors que je respirais avec difficulté, que je pouvais demander ce que je voulais et que ce serait à moi, j'étais trop engourdie par l'état d'ivresse que ces premiers contacts avec un côté jusqu'alors inconnu de Don m'avaient mis.

Je me souviens parfaitement de la sensation d'électricité qui parcourait mon corps lorsque ses lèvres ont touché le coin de ma bouche ce soir-là. Je me souviens que le monde s'est estompé alors que nous dansions dans cette salle et de la sensation d'abandon qui m'a envahi lorsque la musique s'est arrêtée et que nos corps se sont séparés.

Je n'avais ni le souffle ni la capacité de raisonner à ce moment-là pour comprendre l'ampleur des mots prononcés par Vittorio sur cette piste de danse. Il a dit que je pouvais demander n'importe quoi, n'importe lequel, et ce serait à moi.

Et même si j'y ai pensé quelques fois dans les jours qui ont suivi, elle se perdait toujours au milieu des souvenirs des moments qui l'avaient précédée.

C'est le débat interne récent et insensé dans lequel je me suis plongée sur demander ou non la permission de Vittorio pour quelque chose qu'en théorie, il savait que je ferais, qui m'a rappelé que je pourrais demander beaucoup plus que simplement sa permission.

— Pour travailler comme femme de chambre ? — demande-t-il, ne cachant pas dans son ton à quel point il pense vraiment que je suis absurde.

— Non, pour voir ma sœur.

# 55

## *VITTORIO CATANEO*

Je ne peux pas dire que je n'étais pas en train d'attendre cela. Gabriella est toujours trop transparente sur la façon dont elle se sent. Ses gestes et expressions arrivent souvent avant ses mots, et pourtant, elle les utilise régulièrement même si elle n'utilise pas toujours tous ceux nécessaires pour dire ce qu'elle a besoin de dire.

Les dernières semaines, par exemple, ont été un mélange de fragments qui ont conduit mes pensées à travers tout ce qui était ou n'était pas dit par Gabriella. La nuit, à la piscine, quand elle m'a dit qu'elle n'arrivait pas à flotter parce que sa tête était trop pleine de souvenirs, cela a allumé le premier signal d'alerte dans mon esprit.

J'ai toujours été intrigué par la façon dont Gabriella a géré son éloignement forcé de sa plus jeune sœur, celle dont elle prenait soin. Quand je l'ai rencontrée, ma *bambina* ne se souciait pas de sa propre vie, mais était déjà capable de tout pour l'enfant. Juste une autre des choses à son sujet que je ne peux pas comprendre, mais que je n'ai jamais pu m'empêcher d'admirer.

Cependant, jusqu'à très récemment, Gabriella n'avait jamais donné aucun signe verbal qu'elle pensait à la fille et, même les signes non verbaux étaient presque inexistants. Elle n'a jamais approché aucun enfant de la propriété et, chaque fois que nous sortions, Gabriella détournait les yeux si nous passions près d'une fille du même âge que Raquel. Ces petits gestes inconscients et d'autres me disaient beaucoup plus que son silence. Je savais que la question surgirait à un moment donné. Ce qui me fait observer le visage impatient de Gabriella sans rien dire pendant un certain temps est le fait qu'elle utilise la faveur que je lui ai accordée pour cela. Le choix est à la fois prévisible et incroyable.

Prévisible si l'on considère son schéma habituel de toujours mettre les autres devant elle et, incroyable, parce que, même en pouvant demander n'importe quoi, elle demande quelque chose qui ne lui offre simplement aucune chance de contrôle.

— Et que feras-tu après l'avoir vue ? — Je décide de demander.

— C'est pour cela que je voulais l'argent du travail. J'aimerais m'occuper de ma sœur d'une manière ou d'une autre, même si c'est en payant à distance quelqu'un pour s'occuper d'elle, pour acheter ses médicaments.

— Tu as seulement gagné le droit à une demande. — Je rappelle, et Gabriella passe sa langue sur ses lèvres.

— Me dis-tu que je peux la voir ou la soutenir ?

— Je te demande, Gabriella, ce que tu veux vraiment ? — Je ne devrais pas mener la conversation de cette manière sachant ce que je sais.

Mes yeux tombent sur le tiroir où l'enveloppe que Dario m'a remise cet après-midi a été rangée pendant que je décidais quoi faire avec les informations qu'elle contient. Apparemment, la Santa avait déjà décidé du cours des choses avant que je n'aie la chance de le faire.

— Je... Je... — Elle essaie de répondre, mais se tait.

— Parce qu'il me semble que tu sais exactement quelles seraient mes réponses à tes questions,

*bambina*. Et pourtant, tu es venu ici, non parce que tu as des demandes à me faire, mais parce que tu espères que je déciderais pour toi. Est-ce ce que tu veux ? Que je décide ce que tu dois faire pour ta sœur ? — Le silence s'installe entre nous et Gabriella ne fait aucun geste pour le briser, alors je le fais. — Pourquoi maintenant ?

— Parce que je n'y avais pas pensé, du moins pas jusqu'à il y a quelques semaines.

— Pourquoi ?

— J'avais peur de comment cela me ferait me sentir — elle avoue sans avoir besoin d'être pressée, et j'élève ma main pour caresser sa joue.

— Qu'est-ce qui a changé ? — je demande, et cette fois la réponse met un peu plus de temps à venir.

— Moi ?

— Est-ce une question ou une réponse, Bella *mia* ?

— J'avais l'habitude de me sentir coupable de refuser de penser à quelque chose qui me ferait mal. Maintenant, je sens juste que tout ce que je fais pour me protéger n'est pas quelque chose pour lequel je devrais me blâmer.

— Pourquoi, Gabriella ? — je demande, en guidant mes doigts pouce et index jusqu'à son menton pour qu'elle n'ait même pas l'idée de détourner le regard. La *bambina* cligne des yeux et entrouvre les lèvres, laissant échapper une expiration tiède.

— Parce que personne, sauf toi, n'a le droit de me faire du mal, pas même moi-même.

Je n'ai jamais été particulièrement convaincu par l'affirmation selon laquelle dans une relation de domination et de soumission, tout le contrôle était entre les mains du soumis, du moins pas jusqu'à ce moment.

Les paroles de Gabriella sont comme un sort jeté autour de nous, serrant nos respirations jusqu'à ce qu'elles ne deviennent qu'une seule respiration. Un sourire se dessine sur mon visage et cela me demande tout pour m'empêcher de consommer la bouche de Gabriella comme récompense pour m’avoir donné ce que je voulais d'elle depuis le début : sa totale et absolue reddition.

Je colle simplement nos nez et ferme les yeux, inhalant son parfum un instant, sachant exactement l'impact que mes prochaines paroles auront sur la *bambina*. Je me surprends à souhaiter avoir le pouvoir de changer le cours des événements qui se sont déjà produits simplement pour ne pas avoir à lui causer la douleur que je sais qu'elle est sur le point de ressentir.

— Je crains de ne pouvoir répondre à aucune de tes demandes pour l'instant, *Bella mia*. — La déception est aussi palpable dans sa voix que dans son regard quand elle me répond.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ta petite sœur est portée disparue. — Les yeux de Gabriella s'agrandissent alors que ses oreilles traitent l'information.

— Q-quoi ?

— La dernière trace que j'ai trouvée de Raquel remonte à une hospitalisation qui a eu lieu deux semaines après notre arrivée en Italie. Personne n'est venu la chercher à l'hôpital et les services sociaux ont été appelés, à partir de là, tout devient flou.

— Tu as trouvé ? — Elle s'accroche à la dernière partie de l'information que j'aurais prévue, bien sûr. Son front se plisse tandis que ses yeux, devenus rouges par des larmes non versées, me fixent. — Comment ça, la dernière information que tu as trouvée ?

— J'ai demandé qu'on enquête sur la situation de ta famille il y a quelques jours.

— Pourquoi ? — Deux larmes glissent le long de ses joues, j'en essuie une du pouce, mais laisse l'autre couler.

— Ce n'est pas tout, Gabriella. — Je ne réponds pas à sa question, car je n'ai pas de réponse à lui donner.

— Non ?

— Ton père, il a été retrouvé mort dans votre ancienne maison.

— Mon père est mort ? — demande-t-elle, son visage se tordant déjà dans une grimace de douleur incompréhensible. Je savais que la disparition de l'enfant la secouerait, mais la mort du père ?

Cet homme a été un fardeau toute la vie de Gabriella et pourtant, la voilà en train de souffrir de sa mort. J'acquiesce d'un geste et l'expression désolée qui l'accable me fait serrer les dents de ne pas pouvoir l'empêcher. Je resserre le bras qui l'entoure et étale ma main sur sa joue.

Elle penche la tête, la calant dans le creux entre mon épaule et mon cou, et pleure. La *bambina* pleure la mort de son père comme si elle venait de perdre un être cher jusqu'à ce qu'elle relève la tête au milieu des sanglots, cherchant mon regard avec le visage rouge et déjà gonflé. C'est la première fois que je vois Gabriella pleurer vraiment.

J'ai déjà vu des larmes couler sur son visage, mais la désolation qui s'y lit et les marques évidentes de ses pleurs sont inédites pour moi. Et elles me gênent au point de transformer le désir que j'ai ressenti plus d'une fois au cours des dernières minutes, celui de protéger Gabriella, en une nécessité absolue de m'assurer que la jeune femme forte que je connais ne soit plus jamais confrontée à une douleur qui ne soit pas entièrement sous mon contrôle absolu. La compréhension me coupe le souffle un instant.

— Fernanda ? — demande-t-elle entre deux respirations bruyantes.

— En vie et localisée. — Un soulagement envahit le visage de Gabriella alors qu'elle hoche la tête de haut en bas.

— Je veux changer ma demande — dit-elle, entre deux sanglots. — Je n'ai pas besoin de voir Raquel. — Sa tête hoche de gauche à droite dans un déni désespéré. — Je ne veux plus jamais la voir si tu ne le veux pas, mais s'il te plaît, Vittorio, s'il te plaît, retrouves ma sœur ! Retrouve ma sœur et assures-toi qu'elle ait une vie heureuse. S'il te plaît ! — implore-t-elle.

Les larmes ne m'ont jamais ému, et l'humiliation intrinsèque à l'acte de supplier m'a toujours dégoûté. Mais les pleurs douloureux de Gabriella me font savoir que je serai prêt à tout pour ne plus jamais les entendre.

— Tu n'as pas besoin de changer quoi que ce soit, *mia bambina*. Je t'ai dit que je ne pouvais toujours pas exaucer ton souhait, mais je vais retrouver ta sœur et, quand cela arrivera, tu décideras quoi faire à ce sujet.

— Tu promets ? — La demande est un murmure presque inaudible.

— Sur mon honneur.

# 56

## *GABRIELLA MATOS*

— J'ai apporté les petits pains que tu aimes bien — prévient Rafaella en entrant dans la chambre de Vittorio et en allumant les lumières.

Je plisse les yeux, sentant comme si des aiguilles les traversaient, et le monstre qui a emménagé dans mon utérus décide que c'est un bon moment pour affûter ses griffes sur les parois de sa nouvelle maison. Après des mois d'absence, mes règles se pointent au pire moment possible et dans leur pire version également. La douleur abdominale me fait tordre les draps tandis que le martèlement dans ma tête envoie des impulsions coupantes dans mon cerveau qui semblent avoir pour seul but de me rendre folle.

— Je n'ai pas faim — dis-je doucement, et mon amie soupire bruyamment.

— Tu dois manger, Gabriella. Tu ne peux pas continuer à te gaver de médicaments contre la douleur. — Je rirais si mon corps et mon cœur me laissaient un peu de répit pour cela.

Comment suis-je censée me souvenir de la faim quand le ciel semble s'effondrer sur ma tête, littéralement et figurativement ? Les tempêtes ne sont pas une nouveauté pour moi, en fait, pendant la majeure partie de ma vie, elles ont été mon habitat naturel.

Pourtant, après l'avant-dernière nuit, j'ai commencé à me demander s'il est possible que, au milieu de tout le chaos de ces dernières années, l'univers m'épargne d'une manière ou d'une autre, ou me soit clément d'une certaine manière.

Je suis entrée dans le bureau de Vittorio avec le cœur battant d'appréhension et d'espoir. Tout ce que je voulais, c'était savoir que Raquel allait bien, faire tout ce qui était en mon pouvoir pour assurer sa sécurité, supplier, si nécessaire, pour la retrouver dans ma vie.

Je suis sortie de cette pièce avec la poitrine déchirée par la conscience que ma sœur est perdue quelque part dans ce monde cruel que j'ai passé tant de temps à essayer de la protéger. Et, comme si cela ne suffisait pas, j'ai aussi appris que mon père est mort.

Mort. Mon père est mort.

Je ne sais pas si un jour je pourrai lui pardonner son abandon de son vivant, mais il était quand même mon père, et je ne peux tout simplement pas ignorer la douleur que sa mort m'a causée. Je me suis toujours considérée comme quelqu'un de très résistant à la douleur, mais la vérité est que, jusqu'à très récemment, je ne me souciais tout simplement pas de les ressentir.

— S'il te plaît, Gabriella — supplie Rafa, s'asseyant sur le lit à côté de mon corps recroquevillé, et je réalise seulement que je pleure lorsque ses doigts essaient d'essuyer mon visage.

Vittorio lui a probablement dit une partie de ce qui s'est passé ou tout, car elle sait, et ce n'est pas moi qui lui ai dit. Ces derniers jours, je n'ai pas eu la force de dire grand-chose, même si les cris dans ma tête continuent de résonner indéfiniment.

— Laisse-moi t'aider — dit doucement mon amie. — Que puis-je faire pour t'aider ? Veux-tu une autre compresse d'eau chaude ? Veux-tu que j'appelle le médecin ? — elle propose plusieurs options, mais aucune d'entre elles ne pourrait mettre fin à la sensation suffocante que l'air autour

de moi est en train de disparaître.

— Je veux juste dormir — murmure-je, et elle acquiesce.

— Alors dors. Je resterai là avec toi.

— Pourrais-tu éteindre les lumières, s'il te plaît ?

— Bien sûr ! —répond-elle, se levant déjà, et je respire un soulagement dans l'obscurité.

— Merci —je dis alors que je sens le matelas s'enfoncer légèrement sous le poids de Rafaella. Merci.

***

Je ne sais pas si c'est sa présence qui me réveille ou si je la ressens parce que je me suis réveillée, mais je sais qu'il est là et j'ouvre les yeux. La chambre sombre ne cache pas son visage à ma vue. Je prends une profonde inspiration et son odeur est une bouffée immédiate de réconfort.

J'avale, anxieuse, en attendant que Vittorio me donne des nouvelles, n'importe quelles nouvelles. Son bras s'étend dans une invitation, et je me glisse dans le lit jusqu'à ce que mon corps soit collé au sien. La chaleur de son torse nu m'enveloppe, et je presse mes lèvres contre sa peau chaude, absorbant sa chaleur également.

— Comment te sens-tu ? La douleur est passée ? —demande-t-il, en enfonçant ses lèvres dans mes cheveux, et je sais qu'il fait référence aux douleurs du corps.

— Ça va beaucoup mieux. Quelle heure est-il ?

— Un peu après minuit.

— As-tu des nouvelles pour moi ? —demandé-je, même si je sais déjà la réponse. S'il en avait, il me les aurait déjà données.

— Non, *bambina*. Pas encore. —Répond-il. Je hoche la tête pour confirmer, même s'il est impossible qu'il voie le mouvement.

Je ferme les yeux à nouveau, désirant de toutes mes forces m'endormir. Désirant que lorsque je me réveille à nouveau, la réponse à cette question soit différente.

# 57

## *VITTORIO CATANEO*

Elle perd du poids, je constate en regardant pour ce qui doit être la millième fois les images enregistrées par les caméras de sécurité des écuries ce matin. Le seul motif en est de voir Gabriella faire autre chose que dépérir.

Trouver sa sœur s'est avéré être une tâche beaucoup plus difficile que prévu. La fille a disparu du radar comme si elle n'avait jamais existé en premier lieu, et ce qui est pire que cette découverte, c'est que cela semble être un événement beaucoup plus courant dans les hôpitaux brésiliens que quiconque aurait pu imaginer.

Après près de deux semaines depuis que je lui ai parlé de la disparition de Raquel, chaque jour sans mises à jour, Gabriella semble se refermer encore plus dans une coquille où seuls mes chevaux ont été invités à entrer.

Elle dort dans mon lit et attend anxieusement que je rentre chez moi chaque nuit, espérant que je lui apporte des nouvelles. Gabriella utilise mon corps avec la même intensité que je m'approprie le sien, et pourtant, elle s'éloigne de plus en plus chaque jour qui passe.

C'est comme si en deux semaines, elle avait construit une bulle autour d'elle, une que j'ai respectée mais qui commence à dépasser les limites que je peux supporter. Elle est à moi et même la douleur n'a pas le droit de me la voler.

Forcer mon entrée à travers les barrières serait mon choix dans n'importe quelle situation. Cependant, cela ne semble pas être la voie la plus efficace pour rappeler à Gabriella qu'il ne devrait y avoir aucune barrière entre nous. Surtout parce que la *bambina* semble à peine se rendre compte de ce qu'elle fait.

C'est presque comme si la distance physique imposée par les exigences quotidiennes la faisait oublier qu'importe le nombre de kilomètres entre nous, elle n'est toujours pas seule. Je suppose que, après une vie à devoir gérer ses propres pertes sans personne avec qui les partager, Gabriella se tourne simplement vers de vieilles habitudes parce qu'elle ne sait pas comment gérer la douleur maintenant qu'elle se soucie de la ressentir.

Les contrats empilés sur mon bureau, en attente d'analyse depuis des semaines, attirent mon attention. Gianni aura probablement un AVC à tout moment si je ne fixe pas une date pour leur signature, mais tout ce qui concerne l'Érythrée est devenu un sujet interdit dans mon esprit.

Le dernier conseil que mon père m'a donné se présente comme s'il avait été invoqué des profondeurs de l'enfer. Je m'irrite à l'idée que je pourrais vraiment devenir un dirigeant indécis. Je souffle longuement et relève les yeux lorsque la porte de mon bureau s'ouvre sans préavis.

— *Ciao, fratello*, Tizziano salue, déjà en train de s'asseoir sur la chaise devant mon bureau. Je mets en pause la vidéo sur l'écran de mon ordinateur. — J'ai entendu dire que tu as fait remplacer les caméras des écuries par de nouvelles qui enregistrent également le son. Une raison spéciale ?

— Une raison spéciale pour que tu envahisses mon bureau, Tizziano ?

— Ennui ? suggère-t-il, et je me recule dans ma chaise.

— Cinq secondes, Tizziano.

— J'ai parlé à Matteo.

— Quelque chose dont je devrais m'inquiéter ?

— En fait, c'est lui qui s'inquiète.

— Je pensais que c'était l'état naturel du *consigliere*.

— Il a dit que tu as refusé une autre tentative de contact de Massimo Coppeline. Je sais que ce n'est pas mon rôle, *fratello*, mais généralement, même si je ne comprends pas ta façon de penser, je comprends ta façon d'agir. Cette fois-ci, je ne comprends aucune des deux.

— Tu as raison sur une chose, Tizziano. —Mon frère rit bruyamment.

— Tu vas dire que ce n'est pas mon rôle, n'est-ce pas ?

— Précisément. — Le visage de mon frère prend une expression rarement vue sur lui. — Quoi ?

— Je suis juste en train d'observer. — J'ignore la provocation, car j'ai parfaitement compris ce qu'il voulait dire.

— Fais ça ailleurs.

— Pour que tu puisses regarder ta nouvelle chaîne *pay-per-view* en toute intimité, n'est-ce pas ? — demande-t-il, en indiquant l'écran de mon ordinateur de la tête. — Je le fais déjà, j'ai juste besoin d'un moment. Comme je l'ai dit, je sais que ce n'est pas mon rôle, malheureusement pour toi, *fratello*, je suis assez préoccupé pour en parler quand même, et je ne suis jamais inquiet, Vitto. Tes démonstrations de force envers Massimo nous ont coûté des alliances matrimoniales que nous n'étions pas prêts à faire avec la Bratva et la Camorra.

— Je ne t'ai pas marié, Tizziano.

— Ce n'est pas le point. Le problème, c'est que ces alliances non planifiées étaient justes, car elles avaient l'intention de remettre le vieux Coppeline à sa place, mais quel était l'intérêt de le faire s'agenouiller si tu n'avais pas l'intention d'accepter ses prières ?

— Tu remets en question mes actions, Tizziano ?

— Non. Je dis juste que nous avions un plan et que, s'il a changé, ce serait bien de recevoir une note de service. Rien de plus.

— Noté.

— Très bien. Et ma tête est toujours attachée à mon cou. *Mamma* sera fière de moi — il se moque et me fait un clin d'œil avant de se lever. Tizziano se dirige vers la porte du bureau, mais avant de la franchir, il parle par-dessus son épaule. — Et, Vitto, nous devons vraiment organiser un autre dîner comme celui-là.

***

— *Madonna mia* ! — Gabriella crie en sortant de la suite de sa chambre et en me trouvant assis sur son lit.

Elle interrompt le mouvement de sa main qui sèche ses cheveux avec une serviette, porte l'autre à sa poitrine et plisse les yeux, effrayée. Je souris devant la réaction typiquement italienne dans la bouche et les gestes de la Brésilienne, et la voir dans un moment aussi banal, après les dernières semaines, m'arrache un soupir de soulagement.

— *Ciao*, Bella.

— Tu es toujours à la maison ? — elle demande, plissant les yeux une fois de plus avant de les ouvrir, et je lève un sourcil pour elle.

— Je pensais que le temps où tu me trouvais une mauvaise compagnie était révolu. — Elle me lance un léger sourire qui semble être un trésor à côté de son comportement récent.

Je tends la main vers elle et Gabriella vient vers moi, se glissant entre mes jambes. Je

remarque le moment exact où elle envisage que ma présence ici puisse signifier quelque chose, car ses yeux brillent et sa posture se redresse de quelques centimètres. C'est la première fois de ma vie que j'ai envie de mentir.

— Je pensais que tu étais déjà parti. Je me suis réveillée seule — dit-elle en baissant les yeux, et j'appuie mon menton sur la bande de peau entre ses seins, exposée par le décolleté de son peignoir moelleux.

— Je suis sorti, mais je suis revenu.

— Des nouvelles ?

— Pas encore. — Ses épaules retombent bien plus bas que les quelques millimètres qu'elles avaient été soulevées par l'espoir.

— Mais je ne suis pas venu les mains vides. — Gabriella tourne la tête, regardant par-dessus ses épaules vers mes mains posées sur son dos.

— Elles ont l'air plutôt vides pour moi — plaisanté-je en pliant les lèvres à l'intérieur de ma bouche, étudiant son visage.

Cette matinée n'en est qu'à ses débuts et semble déjà remplie de petites réactions que je donnerais n'importe quoi pour voir se perpétuer. Je décide de tester. Lentement, je glisse mes mains vers le bas jusqu'à ce qu'elles soient remplies des fesses de Gabriella.

— Assez remplies ? — Elle mordille sa lèvre inférieure et soulève une de mes mains de mon épaule jusqu'à ma joue.

— Tu as dit que tu n'étais pas venu les mains vides. Tu n'as pas dit que tu t'étais arrêtée ici pour les remplir. — Je souris et embrasse la peau là où j'avais posé mon menton juste avant de reculer le visage.

— Mets des vêtements, Gabriella, et je te montrerai ce qui, en fin de compte, remplit mes mains.

— N'importe lesquels ?

— Un pantalon. — Elle acquiesce, et je baise sa peau une fois de plus avant que Gabriella ne se retourne pour obéir.

***

— Tu as acheté un nouveau cheval — dit Gabriella après avoir observé en silence la nouvelle pensionnaire des écuries pendant plusieurs minutes.

La jument est un Akhal-Teke [83]au pelage mélangé. La majeure partie de son corps est caramel, mais il y a de grandes taches blanches qui la rendent unique en son genre. C'est un animal magnifique et différent de ceux dans lesquels j'ai l'habitude d'investir, extrêmement docile.

— Tu as une nouvelle jument. — Gabriella tourne la tête vers moi avec des yeux écarquillés.

— E-elle ? C'est à moi ? — demande-t-elle, alternant son regard entre la jument et moi, et il est impossible de contenir le sourire qui s'étend sur mon visage. Je hoche la tête, acquiesçant. — Tu me donnes une jument ? — demande-t-elle avec toutes les lettres, et cette fois j'utilise des mots pour lui répondre.

— Oui. — Gabriella cligne des yeux entrebâillés pendant quelques secondes avant de sourire.

Pas l'ombre d'un sourire ou un petit mouvement des lèvres, ma *bambina* sourit vraiment et, bordel ! Je ressens le mouvement dans chaque partie de mon corps. Gabriella va plus loin.

Elle se jette contre moi dans un mouvement complètement inattendu, touchant doucement nos lèvres avant de s'éloigner aussi brusquement qu'elle est venue. Ses yeux parcourent notre couloir avec nervosité, se fixant sur les employés travaillant dans les écuries, comme si Gabriella venait

de réaliser ce qu'elle venait de faire.

— Désolé. — Je penche la tête sur le côté et je réduis la petite distance qu'elle a mise entre nous, incapable de me satisfaire avec une dose aussi ridiculement petite de ma dépendance.

Mes doigts cherchent sa nuque et sa taille tandis que mes yeux étudient chaque réaction minime de son visage à mon approche. Il n'y a pas de meilleur mot que "assaut" pour décrire ce que je fais avec sa bouche.

J'embrasse Gabriella avec une faim qui n'est pas sexuelle, c'est d'elle. C'est la nostalgie du sourire et de la spontanéité qu'elle vient de me donner après des semaines où elle me les a refusés. Elle est haletante quand je sépare ma bouche de la sienne, mais je garde nos corps collés.

— Ne t'excuse jamais de me donner ce qui est à moi, Gabriella. — Elle acquiesce, les joues rouges, avant de sourire une fois de plus.

— Tu m'as donné une jument.

— Je l'ai fait. — Et je donnerais n'importe quoi d'autre au monde si cela signifiait que le sourire redeviendrait l'état permanent de ses lèvres lorsqu'elles ne sont pas collées aux miennes.

Ma détermination à retrouver cette fichue gamine est soudainement portée à des niveaux stratosphériques. Je vais trouver la fille même s'il faut pour cela abattre chaque mur et plafond sur le sol brésilien.

— Comment s'appelle-t-elle ? — elle demande, et je ris.

— C'est ta jument, *bambina*. Tu choisis.

— Elle n'a pas encore de nom ? — Gabriella demande, véritablement surprise. — Et comment l'appelaient-ils jusqu'à aujourd'hui ?

— Les chevaux sont différents des chiens, Bella, ils n'ont pas besoin d'un nom pour obéir à des ordres.

— Ah ! — Sa bouche s'ouvre en un parfait O.

— Et alors ? Comment va-t-elle s'appeler ? — je l'incite, et le visage de la *bambina* se tourne à nouveau vers l'animal. Gabriella étudie la jument pendant plusieurs minutes, faisant des grimaces et penchant la tête d'un côté puis de l'autre.

— Je pense qu'elle a l'air d'une Kira.

— Elle a l'air d'une Kira ? — Je ne peux m'empêcher de répéter l'affirmation, la transformant en une question.

— Tu ne penses pas ? — elle demande, intéressée.

— Kira. — Je teste le nom dans ma langue. — C'est le nom que tu veux ?

— Oui.

— Alors ce sera Kira. Elle est de ta responsabilité, Gabriella. Ses soins dépendront de toi et de toi seule. Les employés peuvent aider, mais elle est à toi pour la soigner.

— Merci ! — Gabriella soupire. — Pas seulement pour la jument, pour tout, pour... pour continuer à chercher.

J'acquiesce et laisse mon pouce courir le long de son cou, touchant le collier. À moi. La certitude résonne dans ma peau et pulse dans ma circulation sanguine avec le même rythme que mon cœur.

Un hennissement venant de l'écurie de Galard interrompt notre observation silencieuse. Gabriella regarde le cheval par-dessus son épaule.

— Est-ce que Galard est jaloux ? — elle demande, semblant vraiment préoccupée et, encore une fois, je me surprends à rire fort dans les écuries à cause de Gabriella.

— Je ne sais pas, mais, vu qu'il n'a aucune raison d'être jaloux de toi, j'espère que non. — Elle

mord sa lèvre avec un air malicieux sur le visage.

— Tu dis qu'il n'est pas à moi et donc qu'il ne peut pas être jaloux ?

— Je dis que tu n'es pas à lui pour qu'il soit jaloux, Gabriella. Tu es à moi, seulement à moi !

# 58

## *GABRIELLA MATOS*

— Vous deux, vous devez vraiment arrêter de vous chamailler — je me plains en brossant le pelage coloré de Kira, et elle souffle, indignée. — Ce n'est pas seulement sa faute, Kira. Galard n'a pas un tempérament facile, mais toi non plus, tu n'es pas très aimable, n'est-ce pas ? Celui qui arrive est celui qui dit bonjour. Tu es la nouvelle ici, tu dois baisser la crinière. — Kira relève la tête en désaccord évident, et j'entends Galard hennir dans son box comme s'il me disait : "Tu vois ? Elle est impossible !"

Je roule des yeux pour les deux, reconnaissante pour les écuries vides en fin de journée, car ainsi je peux parler aux chevaux sans que les employés me regardent comme si j'étais folle. Je ne comprends pas comment ils ne peuvent pas faire de même.

Je n'avais jamais eu même un poisson comme animal de compagnie, comment pourrais-je ne pas être émerveillée par la magnificence des chevaux de Vittorio ? Ils m'ont fascinée dès le premier regard, mais ce n'est qu'avec le temps que j'ai commencé à les visiter régulièrement. Ensuite, parler avec eux s'est simplement produit.

Bien sûr, ils ne parlent pas, mais leurs yeux sont si expressifs. Don s'est moqué de moi le jour de l'accident avec le serpent, mais je sais que Galard m'a présenté ses excuses, et sa jalousie de l'arrivée de Kira, malgré les mises en garde de Vittorio, est la plus grande preuve possible de notre amitié.

Les chevaux ont été des personnages essentiels dans mon parcours de surmontement du deuil de mon père. Les premières semaines, je me sentais tellement étouffée par les émotions que je ne pensais pas qu'un être humain pourrait me comprendre, donc, même en sachant que Rafaella m'écouterait et que Vittorio essayerait, je venais ici et je déversais chaque mot qui débordait de ma poitrine dans les oreilles des pauvres animaux.

Des semaines après la nuit qui reste jusqu'à aujourd'hui la plus difficile de ma vie, visiter les écuries est devenu une partie importante de ma routine quotidienne. Surtout après l'arrivée de Kira il y a deux semaines.

Quand elle ne cherche pas des noises à Galard, la jument est une *lady* extrêmement douce. Vittorio le savait quand il l'a achetée, bien sûr ! Tout comme il savait aussi qu'avoir quelque chose à faire était exactement ce dont j'avais besoin.

L'attente de nouvelles de Raquel reste un poids sur ma poitrine et ne cessera pas tant que ma sœur n'aura pas été retrouvée. Mais la vérité est qu'il n'y a pas un morceau de moi qui doute que Vittorio la trouvera. Je pourrais douter de n'importe qui d'autre marchant sur la surface de la Terre, mais pas de lui. Même les fils de mes sourcils savent que ce n'est qu'une question de temps avant que cela n'arrive.

Passé le choc de la découverte de la mort de mon père, il ne me reste pas grand-chose à regretter, il n'y a pas de manque à ressentir sans inventer de "et si ?". Peu à peu, la vie reprend son cours, car malgré toutes les douleurs, le monde n'a jamais cessé de tourner. Il n'a jamais cessé avant, il ne s'arrête pas maintenant et il ne s'arrêtera certainement pas après.

Je me redresse et je m'étire, voyant le ciel commencer à changer de couleur, annonçant le coucher du soleil. Je contourne le grand corps de Kira et m'arrête devant elle. La jument me regarde avec un million de plaintes dans les yeux, et je ris avant de caresser son visage.

— Tu devrais lui donner une chance — je commente comme si de rien n'était. — Il a ce caractère fermé, mais au fond, il est adorable.

Bien que je parle de Galard, c'est l'image de Vittorio qui remplit mon esprit, comme je l'ai récemment décidé de le faire à chaque fois que je consacre plus de dix secondes de réflexion à l'homme. Mon cœur bat la chamade dans ma poitrine, battant à un rythme qu'il n'atteint que lorsque le Don est le sujet.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? — je demande à Kira. — Ça ne signifie rien. — Je secoue légèrement la tête de gauche à droite, mes épaules bougeant légèrement aussi. — Je me surprends juste à penser à lui de temps en temps, plusieurs fois par jour. — Je passe ma langue sur mes lèvres, les humidifiant. — Et j'ai envie de partager avec lui les choses qui m'arrivent. — Je roule des yeux vers la jument. — Oui, Kira, toutes les choses ! Et alors ? — Je claque la langue, fais un pas en arrière et pose mes mains sur mes hanches. — Ce n'est pas comme si j'étais amoureuse de lui ou quelque chose du genre. — Je nie, et deux secondes plus tard, je cache mon visage dans mes mains et commence à secouer la tête de gauche à droite, gémissant. — Je suis tellement idiote, Kira ! — je me lamente avec la jument. — Idiote, idiote, idiote ! Comment ai-je pu être aussi idiote ? — Je cherche dans ses grands yeux sombres la réponse à la question que je me pose depuis le moment où j'ai réalisé que, oui, je suis tombée amoureuse de Vittorio Cataneo.

Ce n'était pas un moment magique ni mémorable, ce n'était pas une situation qui deviendra un jour une histoire drôle ou quelque chose à raconter à tous ceux qui sont présents pour rire, même si cela n'a pas de sens. C'était au début de la deuxième semaine après que j'ai découvert la mort de mon père.

Mes règles étaient enfin parties, emportant avec elles tous les troubles qu'elles avaient apportés. Pourtant, je me sentais tellement accablée de sentiments que j'avais l'impression de ne pas pouvoir respirer. J'étais allongée sur le lit, essayant de toute mes forces de faire face au chaos complet que je ressentais à ce moment-là quand la porte s'ouvrit et Vittorio entra.

Il n'y avait pas de rayon de soleil le baignant d'une luminosité florissante ni de lueur de lune argentée. C'était au milieu d'une journée nuageuse, et la chambre était dans la pénombre, mais il suffisait que mes yeux se posent sur Vittorio pour que je sente l'air remplir mes poumons. Tout ce dont j'avais besoin était de sa présence pour être capable de respirer à nouveau.

Je n'ai aucune illusion que ce soit un sentiment sain. En fait, je pense que l'occasion où je l'ai découvert correspond parfaitement à tout ce que Vittorio et moi avons été depuis le début. Il n'a jamais été mon chevalier en armure étincelante, me sauvant d'une tour d'ivoire. Vittorio était l'âme corrompue qui a plongé tête baissée dans l'enfer sur le point de me consumer et m'a sauvé, car le chaos a toujours été le sien pour régner. Sa noirceur a absorbé la mienne non pas pour que je puisse briller, mais pour que je puisse voir à nouveau, même si ce n'était que moi-même.

Je sais tout cela avec mon corps, mon esprit et mon âme. Ce que je ne sais pas, c'est quoi faire avec ces certitudes, et j'ai récemment repris un vieux et mauvais penchant : me donner de petits défis impossibles et idiots. C'est très simple, en fait. Tout ce dont j'ai besoin est d'une relation de cause à effet. La cause peut varier, mais la conséquence est toujours la même : dire à Vittorio que je suis tombée amoureuse.

Et, évidemment, il y a deux règles immuables lors du choix des causes potentielles.

1. Soit cela doit être quelque chose que je peux totalement contrôler, donc je peux éviter que

cela se produise.

2. Soit cela doit être quelque chose qui est factuellement impossible à se produire.

"Si Vittorio me regarde pendant trente secondes sans cligner des yeux maintenant, je lui dis que je suis amoureuse."

"Si je réussis à m'habiller avant que l'aiguille de la montre n'atteigne le numéro sept, je dis à Vittorio que je suis amoureuse."

"Si Vittorio ne m'embrasse pas le front avant de sortir du lit ce matin, je lui dis que je suis amoureuse."

"Si un éclair tombe sur cet arbre et qu'il ne se casse pas, je dis à Vittorio que je suis tombée amoureuse de lui."

Je laisse tomber mes mains de mon visage et regarde Kira. Elle frotte sa grosse tête contre moi dans un geste de réconfort.

—Maintenant tu connais mon secret, ma belle. Ne le dis à personne !

***

Le petit comprimé rond dans la paume de ma main est le premier de la deuxième plaquette de contraceptifs. Le médecin me l'a prescrit sans interruption, et étant donné les bouleversements survenus dans ma vie, c'est un miracle que je me sois souvenue de prendre les comprimés tous les jours et à la même heure.

Cependant, croire que j'étais attentive au passage du temps était certainement trop demander de ma part. Ce n'est que maintenant, en découvrant la plaquette vide, que je réalise qu'un mois entier s'est écoulé.

Je baisse les yeux sur le tiroir de la salle de bain encore ouvert à côté de moi et j'observe son contenu. Mon regard est immédiatement attiré par la dernière boîte que Vittorio m'a donnée, avant la nuit fatidique. Elle est au même endroit que je l'ai laissée, tout comme les boîtes précédentes et les lubrifiants qui les ont toujours accompagnées.

Je prends le comprimé et attrape la boîte lilas, la plus grande de toutes, tout comme la précédente était plus grande que sa prédécesseur. J'ouvre le couvercle, retrouvant la même pièce qui m'a fait saliver la première fois que je l'ai vue, mais que je n'avais pas regardée depuis lors.

Le plug anal est presque trop gros pour tenir dans la paume de ma petite main. Vittorio augmentait progressivement les tailles et, à chaque changement, j'attendais avec impatience le suivant.

Celui-ci, en particulier, m'a rendu anxieuse, car en plus d'être plus grand que le précédent, il a une forme différente de tous les autres que j'avais déjà reçus. Il est plus long et avec des couches annelées. Je ferme les yeux quand un frisson parcourt ma colonne vertébrale avec la simple pensée de l'avoir en moi.

La succession de mauvaises nouvelles qui ont frappé à ma porte n'a pas empêché Vittorio de me toucher. Au début, si, mais c'est moi qui, dans une nuit de nécessité absolue, ai supplié qu'il me fasse oublier tout ce qui n'était pas son corps, son goût et son odeur. Nos jeux, cependant, se sont tous naturellement suspendus.

Je ne sortais guère du lit et, lorsque je commençais à sortir, je ne restais pas longtemps à l'intérieur de la maison pour ne pas devenir folle. Ne pas porter de culotte avait simplement cessé d'arriver. L'horaire fixé pour la mise en place du plug était également mis de côté, ainsi que chaque ordre pervers auquel j'avais toujours pris plaisir à obéir.

Je regarde l'objet dans ma main, je sors mon téléphone portable de la poche de mon short et je vérifie l'heure, il reste quinze minutes avant neuf heures. Je passe lentement ma langue sur mes

lèvres, sachant ce que je veux faire et me sentant coupable de le vouloir.

Mon conflit interne dure seulement jusqu'à ce qu'une vérité impossible à réfuter se présente dans mes pensées. Si je ne peux pas éviter les mauvaises choses qui arrivent, pourquoi devrais-je le faire avec les bonnes ?

***

Je retrouve Vittorio dans la bibliothèque et décide que le fait qu'il soit dans la pièce qui est habituellement mon refuge ne peut être qu'un signe que j'ai pris la bonne décision. Debout devant l'une des étagères face à la porte, sur la mezzanine, il regarde par-dessus son épaule quand j'entre dans la pièce.

Son corps est débarrassé de la cravate, du gilet et de la veste. La chemise blanche a les manches retroussées jusqu'aux coudes et ses mains ferment le livre qu'elles tenaient, ouvert, dès que ses yeux se posent sur moi.

Je regarde aussi impressionnée comme toujours, tandis que les larges pas de Vittorio font beaucoup plus que mes petits pour éliminer la distance entre nous, nous nous retrouvons à côté de l'une des étagères au milieu du premier étage.

— Tu vas bien ? — demande-t-il quand l'espace entre nous n'est pas plus grand qu'un bras.

— Je vais bien. — dis-je en hochant la tête pour confirmer. Les lignes sur son visage se détendent.

— Tu as fini de lire le livre que tu as commencé hier ? — demande-t-il, certain que je ne suis pas venue annoncer un nouveau problème, Vittorio commence à se retourner, je suppose pour retourner à l'étagère d'où il est parti.

— En réalité, je te cherchais. — Il interrompt son geste et me regarde à nouveau. — Il est neuf heures. — Je lève ma main droite et l'ouvre, révélant la boîte lilas et le petit tube de lubrifiant qui lui est associé.

La première réaction de Vittorio est de mouiller ses lèvres avec la pointe de sa langue, puis toute son attention voyage de ma main tendue vers le reste de mon corps, examinant la robe bleue simple à bretelles que j'ai mise avant de sortir de ma chambre, descendant jusqu'au bout de mes pieds nus, puis revenant à mon visage.

C'est à mon tour de bouger et en quelques pas, je suis assez près pour devoir incliner la tête en arrière pour pouvoir regarder le visage de Vittorio. Sa main se lève et caresse ma joue avant qu'un petit sourire ne se dessine sur son visage.

— Je me demandais où était passée ma *bambina* obéissante— taquine-t-il, et je mords ma lèvre inférieure.

O Don pose le livre qu'il tient dans la main sur l'étagère à côté de nous, avant d'utiliser la liberté nouvellement acquise pour glisser ses doigts sous ma robe, cherchant une culotte qu'il ne trouve pas.

Il force mon corps vers l'avant, le collant au sien, et je lève les bras pour encercler son cou. Sa langue parcourt le chemin de mon menton jusqu'à ma bouche avant de s'y enfoncer dans un baiser assez intense pour me faire gémir.

Vittorio nous tourne et en quelques secondes, je me retrouve coincée entre l'étagère de livres et les muscles chauds du Don. Il retire les objets que j'ai apportés de ma main et les pose sur les étagères derrière moi. Je laisse mes bras retomber le long de mon corps.

Mon cœur, accéléré depuis le moment où j'ai mis les pieds hors de ma chambre, adopte un

rythme presque punitif, frappant ma poitrine haletante et faisant résonner son absence de contrôle sur toute ma peau. C'est toujours ainsi, le Don n'a besoin que de dix secondes pour me rendre complètement folle de désir.

Ses mains glissent vers le bas le long de mes flancs jusqu'à atteindre l'ourlet de ma robe et l'arrachent de moi, révélant ma nudité totale. Un rire rauque s'échappe de sa gorge lorsqu'il recule et passe son pouce sous sa propre lèvre inférieure.

Il se rapproche à nouveau et caresse mes courbes avec les paumes chaudes et épaisses. Je gémis doucement en sentant ses cuisses pressées contre les miennes, et ses doigts trouvent mon clitoris déjà enflé et mouillé de désir.

Vittorio presse et masse, sachant exactement de quoi j'ai besoin, et je me tortille sous le toucher de ses mains lorsque celle qui n'est pas entre mes jambes trouve l'un de mes mamelons et le serre entre son index et son pouce, me faisant basculer la tête en arrière.

Mes gémissements deviennent plus forts à chaque caresse de ses doigts sur mon clitoris, et tout mon corps tremble lorsque l'orgasme m'emporte.

— Mieux, *bambina* ? — Demande Vittorio d'une voix rauque, et je hoche la tête en signe d'approbation. Certainement oui, je me sens bien mieux maintenant.

Il rit contre mon visage et ses mains cherchent mes poignets, elles soulèvent mes bras au-dessus de ma tête avant de me retourner, pressant mon front contre les étagères et faisant en sorte que mes mamelons douloureux et ma chatte ouverte et sensible heurtent le bois à des points qui semblent avoir été conçus sur mesure pour s'adapter et torturer mon corps excité.

Vittorio appuie son érection contre mes fesses, et je me frotte contre elle. Les gémissements qui s'échappent de ma bouche me font oublier que je viens de jouir, car je veux plus. Je veux que le membre chaud de Vittorio soit en moi.

— Tiens-toi aux étagères, Bella, ordonne-t-il et j'obéis.

Je le vois prendre le lubrifiant et retirer le plug de la boîte. Tout en moi vibre d'attente avec nostalgie de la sensation d'être pénétrée par derrière. Le son du gel pressé sur l'accessoire me fait frissonner ma peau moite.

Les doigts de Vittorio écartent les fesses de mon derrière, et je sens mon cul et ma chatte palpiter, impatients. Je ne peux pas retenir un gémissement lorsque le contact froid du plug lubrifié trouve mon anus détendu. Vittorio me taquine, faisant glisser l'accessoire sans vraiment le pénétrer, et je cambre davantage les fesses juste pour recevoir une claque forte du côté gauche qui me fait crier.

Je m'agrippe aux étagères avec force, m'obligeant à ne pas glisser, tandis que le Don continue sa torture lente, me détruisant. Je me cambre à nouveau, désirant une deuxième claque, une plus forte, mais tout ce que je reçois, c'est un rire entendu. Vittorio sait exactement ce que je veux et ne me le donne pas.

— Monsieur, s'il vous plaît ! — je demande, sans honte, sentant que ma peau va se déchirer si la promesse de plaisir planant au-dessus de ma tête n'est pas tenue.

Une main enroule mes cheveux libres sur elle-même, tandis que l'autre continue de faire glisser le plug entre mes ouvertures sans jamais le mettre dans l'une d'elles. Je vais devenir folle.

— S'il te plaît, quoi, salope ? Je ne viens pas de te laisser jouir ?

— Oui, Monsieur, vous l'avez fait, mais je veux plus. S'il vous plaît, Monsieur, je veux plus ! — Les mots sont des halètements désespérés sautant de mes lèvres à une vitesse accélérée.

— Tu veux quoi ? — il demande, tirant mes cheveux et obligeant ma tête à s'incliner le plus

possible en arrière. Mon regard croise le sien à l'envers.

— Je veux le plug dans mon cul, Monsieur. S'il vous plaît !

Vittorio n'a pas besoin de rouvrir mes fesses pour savoir exactement où forcer. Le premier anneau me pénètre et je crie, sentant mon corps convulser dans un orgasme immédiat alors que les lèvres de Vittorio s'emparent des miennes dans un baiser qui ignore toutes les limites physiques de la position dans laquelle il m'a placée. Sa langue entre et sort de ma bouche, suivant les mouvements que sa main impose à mon anus, pénétrant, anneau après anneau, jusqu'à ce que tout l'accessoire soit enfoui dans mon derrière et que je me sente insuffisamment remplie.

Les mains de Don me quittent, mais pas sa bouche. J'entends alors qu'il défait sa ceinture, qu'il déboutonne son pantalon et descend la fermeture éclair, mais je n'ose pas abandonner la rudesse de ses lèvres jusqu'à ce qu'il interrompe le baiser, me tourne face à lui, me soulève dans ses bras et insère son sexe dans ma chatte, me pénétrant lentement alors que son membre partage l'espace avec le plug complètement enfoncé dans mon derrière.

— Ah, *mia bambina.* — Sa voix est rauque alors qu'il enfonce ses hanches en moi.

Vittorio suce ma gorge et je serre les doigts contre ses épaules, gardant la tête en arrière, voyant flou à travers la complète soumission de mon corps à ses exigences. Et quand chaque centimètre de lui est complètement en moi, quand je me sens complètement remplie, Vittorio exige à nouveau ma bouche et balance les hanches tout en contrôlant mes mouvements de haut en bas, me faisant le chevaucher contre l'étagère.

Je ne cesse de l'embrasser, mais je ne cesse pas non plus de gémir ni de crier, il avale chacun des sons qui m'abandonnent. Le troisième orgasme me frappe et je pense que je vais me briser, je pense que je ne vais pas tenir, je pense que rien dans ce monde ne sera jamais aussi bon que de le sentir complètement en moi.

— Ouvre les yeux, Bella — il exige.

J'obéis, sentant qu'il ne peut y avoir aucun autre but à mon existence que cela. Vittorio remue, frottant contre mes parois lentement.

— Monsieur — je chuchote. Mon corps en sueur se frotte contre sa chemise toujours fermée, la mouillant et maltraitant mes mamelons sensibles.

— Je vais jouir en toi, Gabriella. Je vais remplir cette petite chatte de mon sperme. Ensuite, je vais te défoncer ce cul serré jusqu'à ce que j'éjacule au fond. Dis-moi combien tu veux ça, Bella *mia*.

— Beaucoup — je réponds entre deux halètements, désespérée pour que, oui, il tienne chacune de ces promesses. — Beaucoup, Monsieur ! Beaucoup !

— Tu veux que je jouisse dans cette chatte ? — il me provoque avec une poussée lente.

— Oui, s'il te plaît !

— Tu veux mon sperme couler entre tes jambes, Gabriella ?

— Oui, oui, oui ! S'il te plaît ! — Garder les yeux ouverts est un combat de volontés que j'ai peur de perdre.

— Tu veux ma queue bien au fond de ce cul ?

— Seigneur ! — Un autre orgasme me secoue, car les mouvements de Vittorio ne s'arrêtent jamais tandis que ses paroles enflamment mon imagination, surchargeant mon corps à un niveau indescriptible d'excitation, et c'est tout ce que je peux faire pour ne pas fermer les yeux, même pendant que je jouis.

— Alors prends ça, Bella — dit-il en se retirant puis en s'enfonçant complètement en moi.

L'expression de plaisir qui domine son visage lorsqu'il jouit et son regard qui ne se détourne

pas du mien, même pour une seconde, me rendent aussi folle que la sensation de son sperme me submergeant avant de couler le long de mes cuisses, alors que Vittorio continue d'aller et venir, jusqu'à ce que chaque goutte ait été extraite par ma chatte.

Mon canal palpite autour de lui et je ne peux pas retenir le murmure avant de chercher sa bouche. Vittorio m'embrasse, mais ne prolonge pas le contact de nos lèvres.

— Je n'ai pas encore fini avec toi, *amore mio* — avertit-il avant que ses mains ne soulèvent mes hanches et que son pénis encore dur glisse hors de moi. Il me porte jusqu'au canapé au milieu de la bibliothèque avant de reprendre la parole. — Mets tes pieds par terre, Gabriella. — Debout, je le vois enfin se déshabiller complètement avant de s'asseoir sur le rembourrage. — Maintenant, cambre-toi et pose tes mains sur la table.

J'obéis, posant les paumes ouvertes sur le dessus de la table basse et cambrant les fesses, les frottant presque sur le visage de Vittorio. Il retire le plug de moi avec précaution et je réalise seulement qu'il a apporté le lubrifiant quand le froid est pressé sur mon anus dilaté.

Je gémis d'impatience, ne sachant pas comment c'est encore possible après je ne sais plus combien d'orgasmes, mais en voulant plus, en voulant être complètement marquée par Vittorio dans le seul endroit qui reste à conquérir.

— Assieds-toi, Bella. — Il pose une main sur ma taille, me guidant vers son membre encore dur, et je ferme les yeux quand je sens la tête pénétrer dans mon cul.

Le plug était grand, mais la queue de Vittorio est beaucoup plus grande et plus épaisse. La dilatation de l'accessoire facilite les choses, mais à chaque centimètre que je descends, le prenant plus en moi, j'ai l'impression que je vais me déchirer.

Ça fait mal. Ça fait mal et pas qu'un peu, mais j'adore ça et je continue ma descente, gémissant de plus en plus fort à chaque millimètre avancé avec l'aide du lubrifiant et de l'attention de Vittorio.

— Ah, *amore*. — Sa voix est un baume, un stimulant, une exigence. Tout en même temps alors que je crie, jouissant, complètement soumise au plaisir de le recevoir dans mon cul pour la première fois.

Son sperme inonde mes cuisses en sortant de mon canal, maculant mon aine, se mélangeant à ma lubrification naturelle, coulant, dégoulinant sur le sol et marquant le tapis sous nos pieds, c'est juste un autre aphrodisiaque.

— Vittorio — je murmure, totalement perdue dans le plaisir.

— Oui, *amore*. Oui — répond-il alors que je continue à descendre jusqu'à ce que mes fesses heurtent ses cuisses. Il me tient immobile, gardant mes jambes écartées et léchant ma colonne vertébrale, envoyant des frissons avec sa langue sur tout le bas de mon dos.

Une des mains de Vittorio glisse jusqu'à mes seins, et l'autre jusqu'à mon clitoris. Ensemble, elles travaillent pour me rendre folle. Vittorio enfonce deux doigts dans ma chatte et les frotte à l'intérieur avant de les retirer et de les amener à ma bouche pour que je les suce. Je le fais, avide de sentir le mélange de nos saveurs.

Mes lèvres quittent ses doigts et sa main se referme sur mon cou. Je tourne la tête, cherchant sa bouche et l'embrassant dès que je la trouve. Vittorio commence à contrôler mon flux d'air et ses hanches travaillent, pénétrant mon cul sans jamais vraiment en sortir.

Une pression envahit mes oreilles alors que ma vision commence à se fermer, c'est trop intense. Tout chez cet homme est trop intense et il arrive un moment où je ne peux plus alimenter l'échange de nos langues, complètement oppressée par le manque d'oxygène.

Je déverse dans un dernier orgasme hallucinant et Vittorio tient sa promesse en jouissant

profondément dans mon cul. Sa main relâche sa prise sur ma gorge, me permettant de respirer, et je le fais avidement. Quand je suis enfin capable d'ouvrir les yeux, je trouve le Don me regardant avec une adoration si absolue que je sais que ce ne peut être le fruit de mon imagination.

Il ne dit rien.

Je ne dis rien.

Mais dans mon cœur, je me permets de croire en toutes les choses que j'aurais aimé voir dans son regard.

# 59

## *VITTORIO CATANEO*

— Je ne pense pas avoir compris — affirme le *consigliere*, mais le vacillement de son expression toujours neutre sur son visage dit exactement le contraire.

Ce sont des traits minimes, cependant, après des années à traiter avec l'homme dans toutes sortes de contextes possibles, je suis capable de reconnaître les signes. Les stores du bureau au centre de formation sont fermés, et l'éclairage artificiel fourni par les lampes semble mettre en évidence chaque trait de désordre du *consigliere*.

Malgré sa posture apparemment impassible, les épaules toujours droites de Matteo sont tendues au-delà de la limite, et un muscle se contracte sous son œil gauche. Le blond maintient les doigts de ses mains entrelacés sur son propre col et les jambes croisées, une cheville posée sur l'autre genou. Son corps assez maîtrisé pour, la plupart du temps, à peine trahir sa propre respiration, se tortille contre le siège en cuir pour la troisième fois en dix secondes.

— Tu as parfaitement compris, Matteo.

— Tu ne veux plus conclure l'accord avec Coppeline — répète-t-il mes mots comme si c'était nécessaire.

— Non.

— Puis-je demander pourquoi ?

— Ne fais pas l'idiot, nous savons tous les deux que ce rôle ne te convient pas.

— Tu veux garder la fille.

— Gabriella. — D'abord, je corrige la façon dont Matteo la désigne, car il est bon que mes hommes commencent à montrer du respect.

— Gabriella — répète-t-il, comprenant l'ordre implicite.

— Et, oui, je vais la garder — confirme-je, car c'est une vérité incontestable.

J'ai mis du temps à l'admettre, mais après la nuit dernière, il n'y a aucune chance que je continue à repousser cette décision. Je ne pourrais jamais laisser la *bambina* partir. *La Santa* est témoin que j'ai essayé, à tout prix, de rester rationnel à ce sujet, mais il m'a suffi de jouir à l'intérieur de Gabriella pour comprendre que c'était une bataille depuis longtemps perdue.

À trente-huit ans, je n'avais jamais joui à l'intérieur d'une femme sans protection, je n'avais jamais pénétré dans un vagin sans protection.

J'aurais dû accepter, dès que j'ai réalisé que je ne pouvais pas mettre de putain de préservatif la première fois que j'ai couché avec Gabriella et à chaque fois qui a suivi, que tout ce que je pourrais faire pour remédier à l'inconvénient de mon propre manque de contrôle ne serait que de retarder l'inévitable.

La sensation de la marquer de l'intérieur a déclenché un million de besoins qui restaient en suspens malgré tous les autres qui, quotidiennement, grandissaient dans ma conscience en ce qui concerne la *bambina*.

Je retiens un rire acide lorsque même l'image du seul obstacle à ce que je ne remplisse pas le vagin de Gabriella de ma semence se dessine dans mes pensées, et cela ne semble pas du tout

problématique pour moi. Bien au contraire, imaginer son ventre gonflé, portant un enfant à moi, ne fait que débloquer un nouveau niveau dans mon échelle de détermination à posséder jusqu'au dernier cheveu de la fille.

Obsession, compulsion, possession, désir maladif de domination : le nom m'importe peu, tant que cela signifie la garder pour moi, j'accepte n'importe lequel. La bête sous ma peau n'est plus la seule à rugir que Gabriella lui appartient.

La façade de l'homme contrôlé que j'habite ne sait plus faire autre chose et est déterminée à ne pas réapprendre tant qu'elle n'aura pas la garantie que chaque âme marchant sur cette terre comprenne ce que cela signifie, en commençant par Massimo Coppeline.

Je ne pense pas que le sentiment qui me submerge à chaque souffle soit ce que mon père a ressenti ou ressent pour ma mère. Alors que leur relation semblait toujours paisible à tout observateur, ce que je veux de Gabriella est tout sauf calme.

Je vais rassembler chaque partie d'elle que la fille m'a donnée et assembler un puzzle parfait, comme un dévot qui ne peut rien faire d'autre que de penser, manger et respirer sa foi. Ensuite, je détruirai mon propre travail, dispersant les mêmes pièces si soigneusement disposées sur le sol simplement pour recommencer avec plus de soin, plus de dévouement, plus d'adoration.

Je vais avaler les halètements de Gabriella et être le seul à connaître le son de sa première voix le matin. Je serai le seul à voir ses larmes, car je serai celui qui les provoque et qui la réconforte. Je serai le propriétaire de ses sourires, de ses frustrations, de ses découvertes et de chaque nouvelle version d'elle-même qu'elle découvrira au fil des ans.

Je vais la posséder si complètement que me nourrir de sa soumission et de son abandon ne sera plus suffisant et je découvrirai de nouvelles façons de devenir l'air qu'elle respire.

— Mes sources ont confirmé tes soupçons selon lesquels Coppeline cherche un mari pour sa petite-fille — révèle Matteo, et je prends quelques secondes pour contempler tous les sens possibles de ces mots. — Compte tenu des récents changements, peut-être que nous devrions simplement aborder la situation sous un nouvel angle.

— Tu suggères donc un mariage arrangé — déduis-je, amusé par l'optimisme de Matteo.

Cependant, ce n'est pas la première fois au cours des dernières heures que l'idée de me marier avec Gabriella me traverse l'esprit. J'ai passé toute la nuit à réfléchir aux diverses façons de la marquer comme mienne. Mettre une bague à son doigt en faisait partie.

— La *famiglia* devrait être apaisée, après tout, Coppeline n'est même plus un associé, mais ce serait un mariage avec une fonction.

— Massimo ne donnerait jamais sa petite-fille de bon gré, il pense que nous l'avons prise de lui en premier lieu. Et après toute la provocation des derniers mois...

— Il pense que nous sommes responsables de l'une de ses plus grandes pertes, il suffit de le compenser. — Je grince des dents, complètement incrédule face à l'optimisme du *consigliere*.

— Alors j'achèterais ce qui m'appartient et je paierais plus du double du prix ? — Je laisse mon corps basculer en arrière sur la chaise, la faisant légèrement tourner.

— C'est une solution diplomatique. Les accords que nous avons conclus concernant le pétrole de l'Érythrée ne sont pas des accords que nous voudrions annuler.

— Et qui a parlé d'annuler ?

— Lobbying, [84]espionnage industriel, terrorisme... Il n'y a pas d'alternative pacifique et viable pour extraire sans que la compagnie pétrolière soit sous le contrôle de Massimo, Don. Nous les avons déjà toutes étudiées.

— Et peut-être que c'est là l'erreur dans notre approche depuis le début : le pacifisme — je

réfléchis, en appuyant les coudes sur les accoudoirs de la chaise et en entrelaçant les doigts de mes mains. — Fais ta politique, Matteo. Mais si cela ne fonctionne pas, et je ne pense pas que ça marchera, alors nous ferons les choses à ma manière. La prochaine fois que Coppeline prend contact, dits-lui que c'est son jour de chance.

# 60

## *GABRIELLA MATOS*

Le paysage flou filant à travers les fenêtres occupe mes yeux, mais pas mon attention. L'homme occupant mes pensées refuse de la partager.

À un moment donné pendant la nuit, j'ai décidé que la façon dont Vittorio m'a possédée était le fruit de mon imagination. Il n'y avait aucune chance que j'aie pris la première pilule de la deuxième plaquette de contraceptifs quelques heures plus tôt.

Je n'avais pas pensé au dernier plug anal que le Don m'avait donné, ni n'avais ouvert les portes pièce par pièce de la maison, jusqu'à trouver Vittorio dans la bibliothèque.

Je ne pouvais vraiment pas m'être offerte à lui sur un plateau d'argent, et je n'avais certainement pas senti chaque morceau de mon âme se recoller lorsque Vittorio a joui en moi pour la première fois.

Toutes ces certitudes acquises pendant le sommeil m'ont donné la tranquillité nécessaire pour dormir toute la nuit. Cependant, j'ai vu cette même sérénité s'effondrer au réveil, emmêlée dans des bras et des jambes qui me protégeaient et me privaient du monde en même temps. Ils assuraient, sans laisser place au doute, que chaque souffle, chaque contact et chaque certitude acquise la nuit précédente étaient vrais. Ils me forçaient à avaler la vérité indigeste que je dois dire à Vittorio ce que je ressens.

— Et je ne crois pas que tu n'aies jamais goûté de glace au pistache. — J'entends Rafaella, assise à côté de moi sur le siège arrière de la voiture, continuer à jacasser, mais je n'écoute pas vraiment.

Je ne sais même pas ce que signifient les mots qui sont entrés dans mes oreilles, car je ne les traite pas.

— Mmm-hmm ! — Je force mes lèvres à bouger.

— Et l'ananas a acheté un vélo. — Elle continue.

— Mmm-hmm !

— Avec une robe violette à pois dorés.

— Mmm-hmm !

— Et tu es une amie horrible.

— Mmm-hmm !

— Eh bien, au moins là-dessus nous sommes d'accord — dit-elle, et je suis sur le point de lâcher un autre "Mmm-hmm" quand le toucher froid de ses mains serre mon bras. — Gabriella ! — elle appelle mon nom et je sursaute, exactement comme je le ferais si j'étais seule dans une pièce et que soudain la porte était ouverte. Je halète et porte la main à ma poitrine, clignant des yeux plusieurs fois. — Où est ton esprit ?

— Quoi ? — Cette fois, je sais exactement ce que chacun des mots qui ont quitté les lèvres de Rafaella signifie, mais encore sous l'effet d'un cœur battant, je demande pour eux.

Mon amie fronce les sourcils, visiblement préoccupée. Aujourd'hui est son jour de congé, et elle me suppliait de sortir depuis des semaines. Son anniversaire approche, et Rafaella voulait

acheter une robe spéciale pour le jour, selon elle, on peut manquer de tout à un anniversaire, même du gâteau, mais pas d'une nouvelle robe.

Je pensais que sortir un peu de la propriété et m'éloigner des traces de Vittorio qui sont dispersées dans chaque coin m'aiderait à y voir plus clair, à penser correctement. Mais la vérité, c'est que ce n'est pas autour de moi que l'homme est imprégné, c'est en moi, dans tous les sens du terme.

J'ai été une compagnie terrible la majeure partie de la journée, mais depuis que nous sommes montés dans la voiture pour rentrer à la maison, la perspective de faire face à Vittorio a seulement empiré mon état d'agitation. Je dois lui dire, parce que je ne peux plus garder mes sentiments pour moi. Pas après la nuit dernière. Pourtant, la simple perspective de le faire me terrifie.

J'ouvre la bouche pour m'excuser, mais la sensation d'être projetée en arrière me force à la refermer. La grande voiture dans laquelle nous sommes accélère sur la route de manière totalement inattendue, et si avant la vue des fenêtres était des images floues, maintenant elles ne sont que des traînées multicolores.

Dans une réaction automatique, je regarde dans le rétroviseur, cherchant les yeux du conducteur, mais ce que je trouve est son front plissé et une expression bien différente de l'ennui qu'il avait sur le visage quand nous avons quitté la propriété plus tôt.

Je tourne à nouveau la tête vers Rafaella et, si l'expression du conducteur m'a inquiétée, celle de mon amie me fait frissonner. Le garde, devant moi et dos à moi, assis à côté du conducteur, bouge et tout à coup, il y a une arme dans ses mains.

Mon cœur bat plus vite et ma peau transpire immédiatement. C'est alors que je réalise que la voiture dans laquelle nous sommes n'est pas la seule à avancer. Celle derrière nous, où se trouvent les trois autres gardes avec qui Vittorio m'oblige à voyager, s'arrête brusquement à notre hauteur, roulant à contresens à grande vitesse, et je tourne la tête pour regarder en arrière.

Je regrette immédiatement et je crie quand un impact puissant frappe le pare-brise, mais ne le brise pas, et Rafaella me tire vers le bas. Un coup de feu. Quelqu'un vient de tirer sur le pare-brise de la voiture. Les tremblements parcourant mon corps sont des réflexes de ma nervosité et de ma confusion.

— Q-que s-s-se passe-t-il ? — je murmure à Rafaella, désespérée, et sa seule réponse est un hochement de tête négatif.

Malgré son visage pâle, elle est infiniment plus calme que moi et maintient son corps sur le mien, me forçant à rester couchée sur le plancher de la voiture.

Le véhicule est frappé violemment et brutalement tiré sur le côté de la route. Je crie à nouveau, incapable de me contenir, car même si je ne peux pas voir ce qui se passe, les bruits remplissent mon esprit d'images de scènes d'action de films qui sont excitantes sur l'écran d'une télévision, mais en direct ne sont rien d'autre que désespérantes.

Les pneus grincent bruyamment sur l'asphalte, et les bruits très familiers de tirs deviennent plus forts dans la voiture lorsque les vitres avant sont ouvertes. Mon corps heurte les sièges entre lesquels il est coincé, rendant la tâche déjà difficile de respirer sous le poids de Rafaella et la pression injectant la terreur dans mes veines presque impossible.

Je prie. Pas pour Dieu, mais pour *la Santa*.

Je ferme les yeux assez fort pour fusionner mes paupières et mes cornées, et dans le temps infini où la confusion autour de moi semble seulement augmenter, je lui demande, où qu'elle soit, que Vittorio vienne à mon secours. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas mourir.

Les pleurs me brûlent la gorge sèche et un bruit assourdissant remplit mes oreilles, annonçant qu'une chose a explosé ou est entrée en collision violemment avec quelque chose de dur assez pour donner l'impression que le monde s'est arrêté. Je suis reconnaissante d'être aveugle à tout ce qui n'est pas l'intérieur de mes paupières.

La peur comprime mes organes, maintenant mon corps complètement collé à celui de Rafaella, et quand le conducteur enfonce brusquement la pédale de frein, cette sensation devient infiniment pire. La voiture glisse sur la route, glissant à grande vitesse, et je fais une nouvelle prière.

Je demande à *la Santa* que, si je dois mourir, que ce soit maintenant, car même si je n'ai aucune idée de ce qui se passe, un pressentiment empoisonne les battements incontrôlés de mon cœur, me disant que la mort lors d'un retournement sera un destin bien plus doux que tout ce que les personnes qui tirent sur nous pourraient avoir prévu.

Ma poitrine frappe violemment le sol lorsque la voiture s'envole dans les airs et la douleur irradie à travers tout mon corps au point de me couper le souffle que je n'avais déjà plus, dès que les roues touchent le sol.

Les pleurs de Rafaella deviennent le son le plus fort que j'entends, et la prise de conscience que tout équilibre qu'elle avait a disparu aggrave ma terreur de manière exponentielle. Vomir. Je veux vomir.

La seconde où cette pensée dure est tout ce qui précède le moment où les pneus de la voiture rapetissent brusquement, amenant les roues directement au sol. Le conducteur perd le contrôle du volant et le SUV tourne de manière incontrôlée, à une vitesse absurde, jusqu'à ce qu'il heurte assez fort pour rebondir.

Chacun de ces événements secoue mon corps dans la voiture comme si j'étais un cocktail dans un shaker, et si je pensais que la douleur me traversait lorsque la voiture freinait et rebondissait sur l'asphalte, quand elle s'arrête enfin, retenue par ce contre quoi elle s'est écrasée, ma bouche ouverte n'est même pas capable d'aspirer un centimètre cube d'air.

Je ne peux pas bouger. Je ne peux même pas pleurer. Ma vision est floue à cause des larmes et de la confusion. L'odeur forte de fumée qui s'infiltre par les fenêtres n'est qu'un autre stimulus dans le chaos de bruits de plus en plus proches qui m'entourent.

Je ferme à nouveau les yeux quand ils commencent à brûler et je sens la texture chaude et collante éclabousser la seule partie de ma peau qui n'est pas recouverte par le corps de Rafaella. C'est mon coude, coincé entre les deux sièges avant de la voiture. Je lutte pour ne pas laisser mon esprit se perdre, mais au milieu de la peur, de la douleur et du désespoir total, c'est une bataille impossible à gagner.

Les impacts secouent la carrosserie de la voiture comme si elle était mitraillée, dominant mon ouïe et faisant semblant que c'est le seul de mes cinq sens qui fonctionne encore. C'est pourquoi, lorsque le silence s'abat sur nous, et que le seul mouvement que je sens près de moi est la respiration rapide de Rafaella contre le bas de mon dos, je suis sûre que cela aurait été beaucoup mieux si je m'étais évanouie.

Sans savoir si c'est un geste de miséricorde ou de moquerie du destin, je perds connaissance.

# 61

## *VITTORIO CATANEO*

— Alors, Don ! Tu es déjà fatigué ? Dois-je te chercher une chaise ? — Tizziano taquine, en faisant bouger ses pieds sur le tatami, et je passe mon bras sur mon front pour empêcher la sueur de couler dans mes yeux, ignorant complètement mon frère.

Je ne sais pas s'il apprendra un jour que ses tactiques ne fonctionnent pas avec moi. Son poing droit avance, levé au niveau de mon visage, et je ferme ma garde. Il tourne son corps, levant la jambe pour tenter un coup dans mes côtes, et je profite de l'ouverture pour lui donner un coup de coude.

Le bruit de son dos frappant le tatami est bruyant, mais il ne met pas plus de deux secondes à se propulser à nouveau sur ses jambes. Nous marchons autour d'un petit cercle invisible sur le sol, nous entourant mutuellement.

La conversation plus tôt avec Matteo a rempli ma tête suffisamment pour que je ressente le besoin d'échanger le costume contre des vêtements d'entraînement et le bureau pour la salle de sport. Trouver Tizziano sur le tatami a été une agréable surprise, car j'avais vraiment besoin d'un défi et, à ma frustration, le sous-chef est le seul qui me propose un vrai défi.

— Oui, Dario — je réponds à l'appel lorsque la voix de mon garde du corps retentit dans mon oreillette électronique.

— Nous avons une situation. — Son ton me fait abandonner ma position de combat et met mon corps dans un tout autre type d'alerte. Tizziano fronce les sourcils et se redresse également, laissant ses bras retomber le long de son corps.

— Quelle situation ? — Mon frère s'approche, se tenant trop près de moi comme si le mouvement suffisait à lui permettre d'entendre ce qui est dit dans mon oreille.

— Nous ne savons pas ce qui s'est passé, mais la gouvernante vient d'être retrouvée inconsciente sur la route d'accès à la maison.

— Luigia ? — je demande, bien conscient de l'impossibilité.

La femme ne quitte pratiquement jamais la maison. Rafaella, en revanche, je sais qu'elle était en dehors de la propriété car Gabriella est sortie avec elle. Je serre les dents en attendant la réponse, qui met beaucoup plus de temps que la vitesse du son ne le permettrait normalement.

— Non, monsieur.

— Gabriella ? — Les deux secondes d'hésitation sont toute la réponse dont j'ai besoin pour commencer à bouger, atteignant immédiatement les cordes du ring et les passant.

— Nous ne savons pas où elle est, monsieur.

***

La salle de séjour est devenue un centre d'opérations, et je fais le tour, observant chaque écran d'ordinateur allumé, écoutant chaque clic de souris et chaque frappe de touche.

Malgré tous les efforts du médecin au cours des deux heures qui se sont écoulées depuis que Rafaella a été retrouvée, la fille n'a toujours pas repris connaissance. Chaque seconde qu'elle passe sans ouvrir sa maudite bouche est une que je sens que je perds de la vie. Même si, au fond

de moi, je sais qu'elle n'aura rien d'utile à dire.

J'ai pris une douche, je me suis changé. J'ai parlé aux hommes qui ont trouvé la gouvernante inconsciente. J'ai regardé les vidéos de sécurité de la propriété montrant une fourgonnette blanche et non identifiée abandonnant le corps inconscient de Rafaella à l'endroit le plus éloigné possible des patrouilles. J'ai donné des ordres et les ai vu être exécutés. J'ai suivi la définition des plans d'action de base pour retracer les pas de Rafaella et Gabriella depuis qu'elles ont quitté la maison.

J'ai vu des images des deux voitures qui ont emmené Gabriella hors de la Cantina, toutes deux détruites, ainsi que des corps sans vie de ses gardes du corps, cinq laissés derrière encore intacts, sans aucun doute un message. La même raison pour laquelle Rafaella a été abandonnée ici, inconsciente mais sans blessures graves.

Pendant que je faisais tout cela, j'ai gardé le masque de contrôle sur mon visage sans hésiter. La promesse de mort pulsant dans ma poitrine comme un second cœur est une sorte différente de compte à rebours.

Il faut un type admirable de stupidité pour me défier dans n'importe quelle circonstance, mais ce qui a été fait aujourd'hui ne m'inspire aucun sentiment autre qu'une haine si viscérale que je me trouve incapable de l'exprimer en mots même en pensée. Alors, je continue à attendre et à compter, seconde après seconde, minute après minute, le moment où le responsable de m'avoir provoqué paiera.

Son nom était la seule information complète facile à trouver jusqu'à présent, toutes les autres étaient des impasses ou des pièces lâches et incohérentes lorsqu'elles étaient observées en dehors du contexte que nous ignorons. Massimo s'est assuré d'enregistrer partout qu'il était le maître derrière les marionnettes qui ont exécuté le kidnapping de Gabriella. Ce n'était pas nécessaire. J'ai beaucoup d'ennemis, mais ils connaissent tous leur place, ils n'auraient jamais osé mettre les pieds dans la Catania et n'auraient jamais pu obtenir l'influence nécessaire pour mener à bien un attentat comme celui-ci. Coppeline, cependant, a ce vilain penchant à se croire plus important qu'il ne l'est, et savoir que j’aurais pu l'écraser avant et ne pas l'avoir fait me présente un nouveau sentiment : la culpabilité.

Les enregistrements de sécurité ont été effacés. Les voitures sont entrées dans les parkings, ne sont pas sorties, mais n'ont pas été retrouvées non plus. Même les caméras de contrôle de la circulation ont subi un *Blackout*.[85]

Je craque le cou, étirant au maximum les muscles tendus, tandis que mes yeux suivent l'écran d'un ordinateur portable qui balaye toutes les images enregistrées dans la ville à ce jour et exécute un programme de reconnaissance faciale dessus. C'est une tentative trop vague, mais je ne suis pas prêt à abandonner toute chance.

Je reste fixé sur l'écran, regardant visage après visage être comparé à celui de Gabriella. Regarder la photo miniature de la *bambina* provoque dans ma poitrine une sensation que j'imagine être similaire aux dégâts causés en faisant éclater des feux d'artifice dans une boîte à chaussures.

Avant Gabriella, reconnaître mes sentiments était facile, c'était un cycle simple composé du besoin de contrôle, de la satisfaction de contrôler, de l'irritation d'avoir été défié ou d'avoir quelque chose qui avait échappé à mon contrôle et, enfin, de la satisfaction doublée par l'acte de reprendre le contrôle perdu. Peu importe le sujet, il s'agissait toujours du contrôle.

La *bambina* m'a volé cela dès la première fois que je l'ai vue sur le trottoir de cet aéroport brésilien. C'était un personnage inconnu planté au mauvais endroit, au mauvais moment et avec

de mauvaises intentions. Elle a refusé de suivre le script que n'importe qui d'autre aurait suivi quand je lui ai confronté la mort et a changé, avec un seul désir, tous mes désirs.

Moi, qui n'ai jamais aimé entendre le non, me suis retrouvé confronté à une succession de refus, tous venant de la même personne, jusqu'à devenir obsédé par ses oui.

Même sous l'épaisse couche de haine et toutes les autres impulsions de violence qui me caractérisent déjà, il y a un sentiment que j'ai du mal à reconnaître, parce que j'ai cessé de le ressentir depuis si longtemps que je ne me souvenais même plus de quelle sensation il s'agissait. Et c'est le plus grand désordre parmi tous ceux que Gabriella m'a causés : la peur.

Sous la colère, sous l'instinct de vengeance, sous la violence prête à déchirer ma façade de civilité, bat une peur si persistante de perdre la *bambina* que je sais que, pour la première fois depuis que je me souviens, simplement reprendre le contrôle ne suffira pas.

Avoir Gabriella de retour dans mes bras et le cœur mort de Massimo glacé dans mes mains ne sera pas suffisant. J'ai besoin de plus, beaucoup plus. Et que *la Santa* ait pitié des âmes qui se mettront sur mon chemin, car peu importe à quel point j'augmente l'échelle de violence que je suis prêt à déclencher, rien ne semble être suffisant.

# 62

## *GABRIELLA MATOS*

J'ouvre les yeux par réflexe. Mon esprit est réveillé par des sons de tirs et de coups se produisant très près de mon corps confiné dans un espace trop étroit pour que je puisse respirer. La réalité que je découvre est cependant très différente. Des murs clairs avec de grandes fenêtres entourent la chambre baignée de lumière du soleil. Je suis allongée sur un lit inconnu et, si ce n'était pas pour l'inconfort circulant dans tout mon corps, je penserais que je rêve. J'essaie de bouger, mais je finis par gémir car la sensation, autrefois douce, qui me dérangeait les hanches et le dos s'intensifie.

— Ah, tu es réveillée ! Super ! — Je me fige face à la voix inconnue.

Un meuble grince avant que des pas lents ne commencent à résonner de plus en plus près, transformant mon rythme cardiaque en battements complètement incontrôlés.

Le propriétaire de la voix s'arrête à côté du lit, près de mon épaule gauche, et se penche dessus, se plaçant dans mon champ de vision. Mes yeux s'écarquillent en découvrant le visage familier.

La peur que je ressens croît sur une échelle incalculable lorsque je reconnais l'homme que j'ai vu, il y a des mois, lors de l'événement où j'étais avec Vittorio à Rome. Pas le premier, qui m'a ouvertement harcelée devant Vittorio, mais le deuxième, celui qui s'est éloigné immédiatement après l'arrivée du Don. Ma bouche s'ouvre sans ma permission pour expulser des respirations courtes et incontrôlées.

— Bienvenue à la maison, Gabriella. — La moustache blanche sur les lèvres minces bouge alors que les mots sortent, et je me presse contre le matelas, terrifiée.

— Q-qui êtes-v-vous ? — bégayé-je la question et sa bouche s'ouvre en un sourire qui ne fait que le rendre plus effrayant pour moi.

— Je suis ton grand-père — déclare-t-il, et je suis sûre d'avoir perdu la raison ou d'être morte. Peut-être que je suis morte dans l'accident de voiture, cela aurait beaucoup plus de sens que la dernière minute entière. La peur est un réflexe incontrôlable, provoquant des tremblements dans tout mon corps et me faisant transpirer en peu de temps. — Calme-toi, ma fille ! Je ne te veux aucun mal. — assure-t-il, mais je ne le crois pas, pas du tout.

— O-ô-ù est le D-don ? — je demande en bégayant, trébuchant sur les mots, et cela suffit à faire disparaître le sourire du visage de l'homme chauve.

— Oublie-le, *bambina*. Tu es libre de lui.

— L-libre ? — Je cligne des yeux, plus terrifiée par cette perspective que par toutes les autres qui ont traversé mon esprit depuis que cette balle a frappé le vitrage arrière de la voiture alors que je le regardais. Il y a combien de temps ? Où suis-je ? Je commence à secouer la tête, rejetant les derniers mots prononcés par l'homme, des mots qui se confondent avec mes propres pensées et, soudain, tout ce à quoi je peux prêter attention est la douleur irradiant dans mes membres. Mon Dieu, que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ?

Je ne réalise pas que je me débats jusqu'à ce que je sente les paumes de l'homme agripper mes

bras, et cela ne fait qu'accentuer mon désespoir. Je sens mon visage se mouiller de larmes que je ne remarque pas couler, et ce n'est que lorsque j'entends les sons que je réalise qu'ils sont les miens. Je crie, grogne, me débats, sentant mon corps semblant se déchirer à chaque mouvement et je ne peux rien faire contre rien de tout ça. J'ai perdu la tête, perdu le contrôle de mon esprit.

— *Cazzo* ! — La voix de l'homme crie avant que d'autres mots, que je ne parviens pas à comprendre au milieu de la frénésie dans laquelle je me trouve, ne soient également criés.

Je remarque l'agitation dans la chambre, mais mes yeux ne m'aident pas à la comprendre. De nouvelles mains saisissent mon corps, rendant ma lutte pour mon propre contrôle encore plus grande jusqu'à ce que, soudain, tous mes membres deviennent lourds avant que mes paupières ne suivent leur exemple. Je m'évanouis.

***

Je me réveille en sursaut, une sensation que quelque chose ne va pas me pousse à garder les yeux fermés. Ma tête me fait mal et mon corps semble lourd comme jamais, mais la douleur que je me rappelle avoir ressentie dans un rêve n'est pas là, ou peut-être est-elle sous toute cette léthargie.

Ma bouche est extrêmement sèche alors que ma conscience s'éveille. J'essaie d'écouter ce qui m'entoure, mais je n'entends que le silence. Une brise froide touche ma peau et, après un certain temps sans entendre aucun son, j'ouvre les yeux pour me découvrir dans une chambre totalement sombre.

Je tends le bras à la recherche du corps de Vittorio, mais l'espace à côté de moi est vide et froid. Mes pensées sont confuses. Je me souviens d'un rêve étrange, mais pas de ce qui s'y est passé. Je force ma vision, essayant de donner un sens au chaos dans lequel ma tête s'est transformée. Il me faut trois essais pour parvenir à m'asseoir sur le lit sans que mon corps ne bascule en arrière.

Je me force à avaler, ma gorge me fait mal, complètement desséchée. Mes yeux commencent à s'habituer à l'obscurité et mon cœur s'emballe immédiatement en reconnaissant la même chambre que dans le rêve.

Rêve.

Ce n'était pas un rêve.

Les souvenirs affluent, se bousculant dans ma tête. La fusillade sur la route. La chambre inconnue. L'homme de Rome. Sa déclaration selon laquelle j'étais libre. Rafaella. Que lui est-il arrivé ?

Je serre mon propre corps, essayant de le calmer, mais c'est inutile. Je garde mes lèvres fermées et repliées à l'intérieur de ma bouche, craignant de faire le moindre bruit qui attire l'attention sur le fait que je me suis réveillée à nouveau. Je ne sais pas quoi faire, mais je sais que j'ai besoin de temps pour réfléchir.

Le temps qui m'est refusé lorsque la porte de la chambre est soudainement ouverte. Je me retourne, perdant le contrôle que j'avais sur moi-même au moment où une lumière vive, venant du couloir, frappe mes yeux et me force à lever les mains pour les protéger.

— Oh, pardon ! — Cette fois, la voix est féminine et douce. Sa propriétaire referme immédiatement la porte et allume une lumière douce. — Je ne savais pas que vous étiez réveillée. — Je me recroqueville contre la tête de lit, fuyant je ne sais quoi, m'efforçant de ne pas perdre le contrôle comme je l'ai fait la dernière fois que je me suis réveillée.

Je baisse les mains de mon visage, regardant enfin la silhouette élancée toujours près de la porte, tenant un plateau avec une assiette et un verre plein dans les mains. La femme est d'âge

moyen et m'offre un sourire gentil. Elle porte une jupe crayon et une veste de tailleur sur une chemise blanche.

— Qui êtes-vous ? — je demande, méfiante.

— Je m'appelle Alina, je travaille pour M. Coppeline. Je sais que vous devez être effrayée, désolée pour ça, mais tout va bien. Vous allez bien. — Elle assure, et j'aurais tellement voulu croire à ses paroles, tellement. Mais le fait qu'elle travaille pour mon ravisseur enlève toute crédibilité à sa gentillesse.

— Où suis-je ?

— Désolée, je ne peux pas répondre à ça.

— Qui est monsieur Coppeline ? — Je change de question, réalisant que je suis désespérée pour la moindre miette d'information. — Quelle heure est-il ?

— Monsieur Coppeline est votre grand-père et il est maintenant huit heures du matin.

— Je n'ai pas de grand-père. — Les mots sortent facilement de ma bouche, car je n'en ai jamais eu. Les parents de mes parents sont décédés bien avant ma naissance.

— Si, tu en as un, Gabriella. Puis-je m'approcher ?

— Non — je refuse immédiatement. — Qu'est-il arrivé à mon amie ? Où est le Don ? — La femme soupire lorsque ma voix s'élève.

— Tu dois te calmer ou tu seras à nouveau droguée – elle avertit, et je secoue la tête de gauche à droite avant de réaliser que cela me mènera dans la direction opposée à celle que je dois suivre. Je serre les dents, contenant les tremblements et me forçant à reprendre mon souffle.

— Bien. Très bien. — Elle encourage, restant à distance. — Ton amie est chez elle, Gabriella, ne t'en fais pas. M. Coppeline n'est pas un criminel, il ne fait pas de mal aux innocents. — Il n'est pas un criminel ? Et comment explique-t-elle la fusillade ? Il ne fait pas de mal aux innocents ? Que me font-ils ? Cette femme est folle, complètement folle, je réalise, et la sympathie qui est née de son traitement gentil meurt.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Quatre jours. Tu étais très nerveuse, tu as dû être maintenue inconsciente.

— Quatre jours — je murmure. Que doit penser Vittorio ? Sait-il ce qui s'est passé ? Est-il à ma recherche ? Sait-il que je suis en vie ? — Je veux partir. Comment puis-je partir ? — La femme rit comme si elle me trouvait idiote.

— Tu ne peux pas partir, ta maison est ici maintenant.

— Vous vous trompez, je ne suis la petite-fille de personne, vous avez fait une erreur — j'explique lentement. Les erreurs arrivent. Je dois juste leur faire comprendre qu'ils ont fait une erreur. — S'il vous plaît, laissez-moi partir. Je ne dirai à personne ce qui s'est passé. Vittorio ne saura jamais. Je ne dirai jamais rien. Je le jure !

Ce sont des promesses vides. Comment pourrais-je cacher une absence de quatre jours à l'homme avec qui je partage le lit ? Je peux ne pas savoir ce que Vittorio pense qu'il m'est arrivé, et cela me plonge dans un désespoir profond, mais je suis sûre que le Don sait que je ne suis pas là.

— Si tu me laisses m'approcher, je peux te prouver que nous ne nous trompons pas — dit-elle, posant le plateau qu'elle avait dans les mains sur la commode à côté de la porte et prenant un gros livre qui était sur le meuble. — C'est un album photo de ta mère. Tu lui ressembles beaucoup quand elle avait ton âge.

— Vous êtes folle ! — Je secoue la tête de gauche à droite, rejetant l'approche subtile. Comment puis-je gérer un tourbillon d'émotions en moi et les affirmations absurdes de cette

femme ? — Je ne ressemble en rien à ma mère. J'ai toujours été beaucoup plus comme mon père. — La femme rit légèrement, suggérant que c'est moi qui suis folle avant de nier.

— Regarde juste les photos, Gabriella. — Elle avance vers moi malgré que je ne lui aie pas donné la permission et tend l'album vers moi. Lorsque je ne l'accepte pas, elle le pose sur le lit avant de se diriger vers les lourds rideaux. Alina les ouvre, révélant un jour clair, qui remplit la chambre de lumière solaire.

— Pourquoi faites-vous cela ? — Je répète doucement, me sentant complètement perdue. — Pourquoi ?

— Ton grand-père n'est pas le méchant de cette histoire, Gabriella. Il essaie de te ramener à la maison depuis longtemps.

— Qui êtes-vous pour lui ?

— Employée. Je suis l'assistante personnelle de votre grand-père. — Mes yeux parcourent son tailleur ajusté, ses cheveux roux et ses yeux sombres.

— Je veux rentrer chez moi — je prononce les mots, sachant que, bien que je n'ai jamais qualifié la Cantina de cette façon auparavant, c'est devenu chez moi, parce que Vittorio est là. Il est mon chez moi, et la pensée que je n'aurai jamais la chance de le lui dire me fait trembler tout entière.

La peur que j'ai ressentie à l'idée de lui dire ce que je ressentais semble maintenant être une préoccupation lointaine et futile. Peu importe s'il méprisait mes sentiments ? Au moins, je connaîtrais la sensation d'avoir, ne serait-ce qu'une fois, déclaré mes sentiments pour lui.

— Et où serait cette maison, Gabriella ? Ta seule famille est ici — elle dit, appuyant sur un autre bouton sur ma poitrine, celui qui me rappelle Raquel. Mais une personne que je ne verrai peut-être jamais si je ne parviens pas à sortir d'ici. Je dois sortir d'ici. Alina laisse échapper un soupir bref avant de se diriger de nouveau vers la porte. — Je suis désolée de devoir faire ça, mais si vous n'êtes pas disposée à parler, je vais devoir vous enfermer. — Je me mets à genoux sur le lit si vite que je ne sais pas comment je ne tombe pas.

— S'il vous plaît, non ! S'il vous plaît, ne m’enfermez pas ici ! Ne me laissez pas seule ici, je veux juste partir. Laissez-moi partir, je ne dirai à personne, votre patron ne saura jamais." Elle tord le coin de sa bouche et secoue la tête de gauche à droite, comme si elle avait de la peine pour moi.

— Je reviendrai plus tard, Gabriella. Regardez les photos. Cette porte est les toilettes, — dit-elle, en pointant une entrée sur ma droite. — Et voici votre petit-déjeuner, vous devez manger, vous avez passé des jours à dormir seulement. Il y a des vêtements dans les tiroirs, si vous voulez vous changer."

Ses dernières paroles me font regarder mon propre corps pour la première fois depuis que je me suis réveillée et je réalise seulement maintenant que je porte une longue chemise de nuit blanche qui n'est pas la mienne. Je porte ma main à mon cou avec plus de désespoir que je n'ai rien fait ou dit depuis que j'ai ouvert les yeux seulement pour le trouver vide.

— Mon collier— je m'exclame, sentant une spirale de désespoir encore plus grande que toutes celles qui m'avaient dominée jusqu'à présent. — Mon collier ! Où est mon collier ?

— Il a été brûlé avec les vêtements avec lesquels vous êtes arrivée— dit-elle, des mots qui me font sentir comme si le feu avait été allumé dans mon cœur.

— Mon collier... — Cette fois, mon lament est à peine audible.

— Oubliez cette vie, Gabriella, elle est terminée. Vous êtes libre— répète le mot que je me souviens que son patron m'a dit dès que je me suis réveillée. Libre. Je ne me sens pas du tout

libre et même s'il n'y avait pas de murs autour de moi, même si cette femme inconnue ne menaçait pas de m’enfermer dans cette pièce, je ne pense pas que je me sentirais. Le sanglot qui éclate de ma gorge vient de mon âme.

— J'espère que quand je reviendrai plus tard, vous serez plus calme— dit Alina, puis, comme si elle ne faisait rien de spécial, elle sort simplement et j'entends la clé tourner.

# 63

## *GABRIELLA MATOS*

Je suis debout au milieu de la chambre lorsque la porte s'ouvre pour la deuxième fois aujourd'hui. Alina entre, regarde le plateau encore plein sur la commode et soupire avant de refermer la porte derrière elle.

— Tu n'as pas mangé.

— Je n'ai pas faim — je mens, et elle me lance un regard qui laisse clairement entendre qu'elle sait que je mens.

Ça m'importe peu. Quel genre de personne avoue m'avoir maintenue sous sédatifs pendant quatre jours et s'attend encore à ce que je mange ou boive quelque chose qu'elle m'offre ? La seule réponse possible est une personne folle.

J'ai regardé les photos.

Après avoir ouvert chacune des fenêtres et découvert qu'elles étaient toutes grillagées, après avoir retourné toute la chambre à la recherche de quelque chose qui pourrait m'aider à m'échapper et n'avoir rien trouvé, après avoir pleuré de désespoir une, deux, trois fois, il ne me reste pas grand-chose à faire à part essayer de comprendre ce qui se passe.

J'ai repassé, encore et encore, chacun des mots que je me souviens avoir entendus la première fois que je me suis réveillée. Ils étaient peu nombreux. Ensuite, j'ai revu la conversation que j'ai eue avec Alina comme un *replay* infini dans ma propre tête.

Tout chez cette femme, de la façon dont elle sourit à la manière dont elle se déplace, suggère qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec elle. Le fait qu'elle soit prête à me donner des réponses ne m'inspire même pas confiance. Pour autant que je sache, elle pourrait me servir une quantité infinie de mensonges. Pourquoi suis-je ici ?

Pourquoi un homme que je n'ai jamais vu auparavant se déclarerait-il mon grand-père ? Dans quel but ? Je n'ai rien à offrir à personne, je n'ai nulle part où aller, et quand j'ai épuisé la maigre liste mentale de ce que je savais sur les personnes qui m'ont amenée ici, j'ai réalisé que, qu'elles soient vraies ou fausses, j'ai besoin de toutes les informations qu'elles sont prêtes à me donner.

J'ai feuilleté l'album, page par page, trouvant dans différents contextes une femme avec mon visage. Si je ne me connaissais pas, je pourrais me confondre avec elle. Mais c'est là que les similitudes s'arrêtent. Sa peau est différente, ses cheveux sont différents, et la douleur que j'ai vue dans ses yeux est complètement différente de celle qui habite les miens.

Je ne sais pas ce que ces gens espèrent obtenir en me maintenant prisonnière ici, mais je ne veux pas être à nouveau droguée. Plus je peux rester éveillée, plus j'ai de chances de trouver un moyen de m'échapper d'ici.

Alors, même terrifiée, en fait, parce que je suis terrifiée, j'ai décidé de faire semblant que ces gens ont un sens pour moi. Alina a dit qu'elle m'expliquerait tout si j'étais plus calme, alors c'est ce que je fais semblant d'être.

Peut-être, en comprenant comment ils pensent, pourrais-je trouver un moyen plus efficace d'expliquer que je ne suis pas celle qu'ils pensent que je suis. C'est cette certitude qui m'a poussée

à aller à la salle de bain plus tôt aujourd'hui, prendre une douche et me remplir avec l'eau du robinet jusqu'à ce que mon ventre affamé se remplisse du liquide.

Mon estomac mal habitué, après des mois à la Cantina, a protesté, mais nous avons survécu ainsi auparavant, et je lui ai dit que nous y arriverons à nouveau.

— Es-tu plus calme ? — demande Alina.

— Oui.

— As-tu vu les photos ?

— Oui, mais elles n'ont pas eu de sens pour moi.

— C'est ta mère, qu'est-ce qui ne peut pas avoir de sens ? Vous êtes identiques — répète les mêmes mots qu'elle a dits plus tôt comme un robot, et je mets de côté mon appréhension, refusant de me rendre si facilement.

— Où est-elle ? La femme que vous pensez être ma mère ? Allons-nous faire un test ADN ? — Alina expire bruyamment, sifflant entre ses dents.

— Ne sois pas stupide ! Quel test pourrait être une preuve plus grande que votre apparence similaire ?

— Où est-elle ? — je répète la question qui a été ignorée.

— Elle a été assassinée, l'année où tu es née, par ces criminels de La Santa. — Son ton est empreint de profond dédain, et mes sourcils se haussent.

— Quelle était ta relation avec elle ?

— Tante. Ta grand-mère était ma sœur, je suis ton arrière-grand-tante. Viens, asseyons-nous, tu sembles avoir beaucoup de questions — dit-elle en faisant signe vers le lit.

— Je préfère rester debout, merci — je réponds avec une peur croissante à chaque mot qui sort de sa bouche.

La femme semble complètement folle. Elle soupire, semblant adorer le faire, et s'assoit seule au bord du lit.

— J'ai de bonnes nouvelles pour toi.

— De bonnes nouvelles ? — Mon cœur bat plus vite. Si la femme qui m'a kidnappée et agit comme si c'était un grand cadeau pense que c'est bon, je suis sûr que ce ne l'est pas.

— Oui, mais commençons par tes questions. — J'acquiesce, voulant repousser autant que possible le moment où j'aurai besoin d'entendre ses "bonnes nouvelles".

— Tu as dit que M. Coppeline...

— Ton grand-père. — Elle m'interrompt.

— Tu as dit que mon grand-père — je me corrige pour lui faire plaisir — essayait de me ramener à la maison depuis longtemps ?

— Tu ne sais pas, n'est-ce pas ? — demande-t-elle avec un air arrogant, sure d'elle-même. Je ne réponds pas, car je n'ai vraiment aucune idée de ce dont elle peut parler.

— Ton précieux Don était sur le point de conclure un accord pour te rendre à ton grand-père. — Les mots, même si je ne sais pas s'ils sont vrais ou non, me frappent durement. Je cligne des yeux et avale ma salive, Alina remarque ma réaction et ne cache pas sa satisfaction.

— Me rendre ?

— En fait, te vendre.

— Je ne comprends pas.

— C'est très simple, en fait. M. Coppeline a quelque chose que Vittorio Cataneo veut vraiment, tu serais le paiement.

— Qu'est-ce que c'est ? Pour quoi j'étais négociée ?

— Une entreprise.

— Une entreprise — je répète.

— Depuis que ta mère a été assassinée par La Santa, ton grand-père a pour mission de détruire cette organisation maudite. Malheureusement, elle est très puissante — dit-elle, et à chaque mot cohérent qui sort de sa bouche, mon cœur se serre, car je deviens de plus en plus confuse sur ce que je dois croire ou non.

— Et comment est-ce que je suis impliquée là-dedans ?

— L'entreprise que ton grand-père a achetée est très importante pour La Santa. Monsieur Coppeline a payé cher pour obtenir l'information selon laquelle Vittorio la voulait et a conclu l'affaire avant que *La Santa* ne le fasse.

Alina recommence à ne pas faire de sens pour moi. Quel genre de vengeance consiste à acheter des entreprises ? Peut-être ai-je passé trop de temps à vivre parmi les hommes et les femmes de la Sagrada, mais quel genre de compensation pour la perte d'une fille l'achat et la vente d'entreprises pourraient-ils apporter ?

— Vittorio savait qu'il ne pourrait pas mettre la main sur l'entreprise en offrant de l'argent à ton grand-père, alors il t'a proposée comme monnaie d'échange. — Elle reprend l'explication, devenant logique à nouveau, et j'ai envie de cogner ma tête contre le mur pour mettre fin au chaos qui s'y est installé. — Ton grand-père pensait que tu étais morte, Gabriella, assassinée avec ta mère.

— Quoi ?

— Elle était enceinte quand elle a disparu. Neuf mois de grossesse.

— Disparue ?

— Et jamais retrouvée.

— Et comment sais-tu qu'elle a vraiment été assassinée ?

— Le père de Vittorio était le chef de La Santa, à l'époque, lui et ton grand-père avaient quelques désaccords. Francesco Cataneo voulait donner une leçon à monsieur Coppeline, mais apparemment, La Santa t'a gardée en otage tout ce temps, attendant de t'utiliser quand cela serait le plus pratique. C'est pour cela que Vittorio a commencé à t'exhiber publiquement. — Et là, le sens s'évanouit à nouveau.

La Santa m'a gardée captive ? Mon Dieu, cette femme n'a aucune idée de comment j'ai passé mes dix-huit ans. La partie sur Vittorio commençant à m'exhiber, cependant, correspond à ce que je sais. Don lui-même m'a dit que je devenais utile, il ne m'a juste jamais expliqué comment. La question qui reste est : était-il sur le point de me vendre ?

— J'allais être vendue ? — je demande à voix haute, et Alina acquiesce.

— Mais ton grand-père en a eu assez des jeux mentaux de Vittorio et a décidé de te sauver.

— Vittorio a renoncé à me vendre ?

— Bien sûr que non, ne sois pas stupide ! Il s'amusait probablement simplement à torturer ton grand-père. — Ou moi.

Il est impossible d'empêcher mon esprit de tourner en rond, revivant des moments et des mots à la recherche de preuves de légitimité ou de fausseté dans l'histoire qui m'est racontée.

Je commence avec la nuit à Rome, je me souviens de la façon dont Vittorio a écarté Coppeline. Je me souviens aussi de quelque chose qui, à l'époque, ne me semblait pas important, mais qui maintenant, je ne sais plus : le regard échangé entre Vittorio et Dario dès que Coppeline s'est éloigné. Était-ce un regard de confirmation ? De doute ? De quoi ?

Depuis ce jour-là, tant d'autres choses se sont produites. Est-ce que tout cela n'a été que du

divertissement temporaire pour Vittorio ? Utilisait-il mon corps comme il prévoyait apparemment d'utiliser mon visage pour obtenir ce qu'il voulait ? L'homme qui s'est emparé de ma vie au Brésil serait parfaitement capable de faire une chose pareille.

Mais et celui que j'ai rencontré depuis alors ? Celui qui m'a marqué de toutes les façons possibles, a revendiqué sa possession sur moi et m'a fait des promesses, cet homme serait-il capable, malgré tout, de m'utiliser de cette manière ? Une contraction violente dans mon cerveau fait battre ma tête de douleur.

Vittorio sait que je ne suis pas la petite-fille de ce Coppeline, donc me remettre à l'homme ne lui coûterait rien. Je ne sais pas si La Santa est vraiment responsable de la mort de la femme qu'ils déclarent être ma mère, mais je suis absolument certaine qu'ils ne m'ont pas gardée captive pendant les dix-huit dernières années.

— Je n'ai pas passé ma vie en otage de La Santa, Alina. Vittorio ne me connaissait pas jusqu'à très récemment — dis-je, et elle claque la langue avant de faire la moue.

— C'est ce qu'ils voulaient que tu penses. Si tu connaissais tes origines, tu aurais cherché ton grand-père avant — affirme-t-elle avec conviction, et il est impossible de contenir le désespoir qui se propage dans ma poitrine. C'est comme parler à une porte, pire, c'est comme parler à un fanatique religieux d'une secte de ce genre qui enferme les gens dans des *bunkers*. — Mais maintenant, tu es libre, Gabriella. Ton grand-père t'a sauvée.

— Libre... — je murmure, sentant mon cœur saigner à cette simple idée, et, par réflexe automatique, je porte ma main à mon cou, désormais vide.

— Enfin ! Maintenant, tu commences à comprendre. — Alina applaudit, excitée, interprétant complètement à tort la façon dont je me sens. Je penche la tête, observant sa folie incontestable, me demandant si elle a une histoire, si elle a toujours été ainsi ou si quelque chose l'a conduite à cela.

— Et que va-t-il m'arriver ? Pourquoi exactement ai-je été sauvée ? — je demande — Si je suis libre, pourquoi ne puis-je pas partir ?

— Pourquoi ? Pour faire partie de cette famille, évidemment.

— Toi et monsieur Coppeline ?

— Exactement. Mais tu es jeune, Gabriella, ton rôle est de la perpétuer — déclare-t-elle, et un frisson me parcourt l'échine.

Le discours fanatique combiné à l'idée de fécondité que ses paroles invoquent me fait écarquiller les yeux. Culte. Vittorio était-il sur le point de me vendre à une secte qui me voulait comme une sorte de reproductrice ?

— C-comment ? — je bégaye la question en un seul mot.

— En te mariant, évidemment ! Comment ça pourrait être autrement ? — Elle penche la tête en arrière dans un éclat de rire et je suis sur le point de laisser échapper un soupir de soulagement d'avoir évité le destin d'être enceinte, tous les neuf mois, pour donner naissance à des enfants pour une sorte de culte quand Alina parle à nouveau. — Et je n'ai pas dit que j'avais de bonnes nouvelles ? Il a déjà fixé la date !

— Quoi ? — je demande, et mon corps réagit à la déclaration en tremblant de tout son long une fois de plus. — Quoi ?

— Ton grand-père a trouvé le mari parfait pour toi.

— J'ai entendu la première fois, je n'avais juste pas compris — je dis avec beaucoup plus d'insistance que prévu, et les lèvres d'Alina se tordent en réprimande.

— Calmes-toi !

Elle me réprimande comme si j'étais un enfant demandant à manger des bonbons avant le dîner, et je continue à la regarder pendant plusieurs minutes après que la dernière syllabe a quitté sa bouche, attendant que, à tout moment, elle dise qu'elle plaisante.

Ses lèvres s'ouvrent et je retiens ma respiration, attendant avec impatience sa prochaine déclaration.

— J'ai déjà choisi ta robe, aimerais-tu la voir ?

# 64

## *GABRIELLA MATOS*

La porte est ouverte.

Je découvre en me réveillant le matin du troisième jour, non droguée. Toujours allongée sur le lit, je regarde la fissure entrouverte, me demandant à quel genre de jeu malade je vais être soumise aujourd'hui. Après la conversation sans presque aucun sens d'il y a deux jours, hier, Alina n'est pas venue.

Une femme de ménage m'a apporté des repas que je n'ai pas mangés et, aujourd'hui, ça. Que veulent ces gens de moi ? Je ferme les yeux que je viens à peine d'ouvrir et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je dorme à nouveau. Dans mes rêves, je suis encore chez moi.

Dans ceux-ci, Rafaella et moi parlons de tout et de rien pendant tout le temps libre que mon amie a, et je peux voir et sentir qu'elle est vivante et bien. Dans mes rêves, je passe des heures dans les écuries, discutant avec Galard et Kira, essayant de les convaincre de bien s'entendre.

Dans mes rêves, Vittorio rentre à la maison soudainement, me disant qu'il a trouvé Raquel, et je me jette dans ses bras dans un mélange émotionnel qu'il est le seul à pouvoir soutenir. Dans mes rêves, la vie que j'ai construite est encore la mienne, et ce collier n'a jamais été arraché de mon cou.

Dans mes rêves, je me suis déclarée à Vittorio la nuit de la bibliothèque, au moment où je me suis sentie complètement revendiquée par lui, j'ai crié que je l'aimais. Dans mes rêves, je ne me sens pas seule à nouveau, ni ne me demande quel était le sens de vouloir vivre juste pour avoir tout ce qui faisait que la vie valait la peine m'arracher des mains.

J'essuie les larmes qui coulent de mes yeux et, comme si mes pleurs étaient une sorte d'invitation, Alina entre dans la chambre.

— Allez, allez ! Lève-toi ! — elle crie presque, en applaudissant. — Tu vas t'asseoir à table aujourd'hui. Qui sait, si tu nous vois manger, tu seras convaincue qu'il n'y a pas de poison dans les plats.

Je reste couchée malgré l'ordre clair. Il n'y a qu'une seule personne dont les ordres me donnent envie d'obéir. Alina soupire profondément quand je ne bouge pas, et je suppose qu'elle roule des yeux parce que je ne me suis pas levée.

— Lève-toi, Gabriella !

— Sinon quoi ? Vous allez me sauver ? — je demande, maintenant, en la regardant, et ses yeux se rétrécissent.

— Ne sois pas ingrate !

— Sinon quoi ?

— Ou j'appellerai ton grand-père ! — elle menace, et le sourire qui se dessine sur mon visage n'est pas heureux, mais il est certainement satisfait.

— Désolée de te dire ça, mais je pense que tu as au moins treize ans de retard pour ce genre de menace.

— Si tu ne commences pas à manger, tu vas mourir de faim.

— Je suis impatiente de recevoir cette bénédiction !

— Gabriella ! — Je serre les dents.

C'est la perspective de pouvoir regarder autour de la maison, de chercher une échappatoire, qui me fait me lever malgré l'envie de me rendre et de simplement retourner dormir. Je ne me permets pas de penser à ce que je vais faire si je réussis vraiment à m'échapper. Où irais-je ? Je ne sais même pas où je suis. Même si je trouvais mon chemin de retour vers Vittorio, si tout son plan a été de me vendre, aurait-il du sens de revenir vers lui ?

L'incohérence émotionnelle est épuisante. Désirer intensément la vie que j'avais en un instant seulement pour me demander si je l'avais vraiment au suivant. Je traîne mes pieds jusqu'à la salle de bain et je me force à suivre, étape par étape, la routine d'hygiène matinale. Je n'ai cependant pas la force de me forcer à changer de vêtements.

Alina est toujours debout au même endroit quand je retourne dans la chambre. Elle fait signe pour que je passe devant elle, et j'obéis, me retrouvant dans un couloir avec quatre portes closes. Nous marchons le long avant de tourner à gauche, puis à droite, et je compte les sorties et les fenêtres.

— Ne pense pas à essayer de t'échapper, il y a des hommes assurant la sécurité à chaque sortie — avertit-elle comme si elle lisait dans mes pensées, et je me souviens du chaos qui m'a amenée ici. Coups de feu, voitures et violence. Coppeline n'est pas un criminel. Hm, d'accord. Je continue à compter malgré l'avertissement. Je peux m'en sortir, je dois croire que oui. — Et si tu t'enfuyais, Gabriella ? Vers l'homme qui voulait te vendre ? — Les dernières paroles d'Alina sont comme du sel frotté sur une plaie ouverte. Je l'ignore.

Quand nous arrivons dans une pièce où une immense table de petit-déjeuner est dressée, j'ai compté douze fenêtres et sept passages dont je ne sais pas où ils mènent. Il n'y a pas de porte. Le vieil homme grand et chauve tourne la tête, détournant son attention du journal qu'il tient dans ses mains en regardant par-dessus son épaule.

Il me sourit, et je détourne le regard, ne pouvant à peine le supporter.

— Assieds-toi ici, Gabriella — Alina indique, tirant la chaise à gauche du vieil homme. J'expire profondément et serre les dents, mais je fais ce qu'elle a dit, car en m'asseyant assez près, je pourrais peut-être faire attention au journal dans ses mains et découvrir un indice sur où je pourrais être.

Malheureusement pour moi, Coppeline semble penser à la même possibilité. Il plie le journal avant que j'aie la chance de le regarder et le tend en l'air. Il faut cinq secondes pour qu'un employé apparaisse et l'emporte.

Malgré la frustration immédiate, je note mentalement le fait qu'il y a des employés dans la maison et, à moins que la jeune fille qui a pris le journal ne le brûle immédiatement, ces papiers vont quelque part. Si je peux maintenir ma liberté assez longtemps, je pourrais découvrir où ils vont.

— Plus calme ? — L’homme s'adresse à moi, mais c'est Alina qui répond.

— Elle l'est. D'accord, Gabriella ? Et elle est aussi très excitée pour le mariage. — Je ne devrais pas provoquer, mais le ton délirant de cette femme commence à m'irriter et, pour l'amour de Dieu, j'ai le droit d'être irritée. Quand je parle, c'est complètement inconséquent, sans me soucier de ce que je pourrais perdre.

— Est-elle folle de tout, ou seulement de ce qui me concerne ?

# 65

## *VITTORIO CATANEO*

Il y a longtemps que mes pieds n'avaient pas visité cet endroit.

L'obscurité qui m'entoure est agréable pour mes sens tourmentés, et à chaque marche descendue en silence, je récite une prière. Une sorte de prière profane qui continue de se répéter dans mon esprit.

Une sorte de marchandage avec moi-même : retrouver ma bambina et ensuite détruire le monde entier avec calme, en prenant le temps nécessaire pour savourer l'agonie qui ne peut être provoquée qu'avec sérénité, un luxe que je n'ai pas maintenant.

Mon esprit n'est pas calme, chaque homme impliqué dans l'enlèvement de Gabriela est puni immédiatement. Savourer leurs morts n'est pas un privilège que je m'accorde, car cela pourrait me coûter beaucoup de temps. C'est, d'ailleurs, une autre chose que je n'ai pas. La principale, je dirais.

"Personne ne peut me blesser à part toi, même pas moi."

C'est avec cette certitude que Gabriela a quitté mon lit. C'est avec cette certitude qu'elle est sortie de chez moi. Une confiance pure et totale d'une manière que je n'avais jamais expérimentée auparavant, et chaque minute où ma *bambina* reste disparue, je sens ma promesse s'évanouir, mes mots devenir légers, sans signification, sans honneur. Et il n'y a rien de plus important pour un Don que son honneur.

Gabriela peut maintenant douter du mien, et c'est pourquoi je planifie la mort de mes ennemis avec calme. Le sang dans leurs veines semble insuffisant pour expier le venin de l'indignité qu'ils me font avaler.

Il existe un type spécial de poison avec lequel nous ne pouvons torturer que nous-mêmes, et aujourd'hui j'en bois des litres, des gorgées qui m'étouffent, mais que je ne peux arrêter de consommer tandis que mes hommes empilent des corps coupables dans les rues de la Sicile.

Catania peut être ma maison, le sol sur lequel la Sagrada se dresse, mais elle va saigner, et ça ne sera pas rapide.

Je continue ma marche sur le sol froid, guidé par la faible et jaune lumière dessinant les murs de pierre du couloir. Il fut un temps où c'était la tour de plaisir de Tizziano, d'une certaine manière, je crois que c'est toujours le cas. Lorsque notre mère ne pouvait plus supporter le comportement libertin et incontrôlable de son deuxième fils, notre père lui a donné cette tour et a restreint à ses murs circulaires toute la débauche que Tizziano pouvait pratiquer.

Chacun de mes sens est provoqué par les desseins sournois auxquels je sais que ce sol sert, et je me déplace lentement, conscient que Tizziano passe beaucoup de son temps à enrichir ces étages avec des pièges distincts qui peuvent être déclenchés à tout moment.

Des mètres et des mètres de sol sont laissés derrière moi, mais mon marchandage interne continue de se répéter incessamment dans mes pensées, guidant mes pas et créant des fantasmes de tous les scénarios cruels que je prévois de peindre avec le sang des hommes qui ont osé se mettre entre ma femme et moi.

Le silence qui m'accompagnait commence à être rempli, le premier son que j'entends est celui de l'eau remuée, puis quelqu'un se débat, et le prochain sur ma liste devrait être un cri. Ce dernier, cependant, ne vient jamais, et le premier me rend de plus en plus curieux à mesure qu'il devient plus fort, car je ne me souviens pas qu'il y ait une piscine ici. Je mets la main sur la porte, conscient que si Tizziano s'amuse, quelqu'un souffre.

—Tu as transformé cet endroit —je commente en entrant et en découvrant une scène qui embrasse le venin s'accumulant dans mes veines et obstruant tous les espaces de mon corps.

— Tu es toujours le bienvenu, Don. — Mon frère essuie ses mains et attrape la chemise laissée de côté pour essuyer la sueur qui coule sur son torse. — Mais tu aurais pu m'appeler par point, tu n'avais pas besoin de venir ici. J'étais juste en train de passer le temps en attendant d'être nécessaire.

— Je ne suis pas venu te chercher, les choses restent exactement les mêmes. Je suis venu... — Je pointe vers l'avant et l'attention de Tizziano se tourne vers le projet d'homme plongé dans l'eau et se débattant. — Je suis venu passer le temps.

— Je t'en prie ! — Il fait une petite révérence avec la main, fier d'exhiber son nouveau jouet.

Devant nous se trouve un réservoir d'environ 2 mètres de hauteur et un de largeur. Le sous-chef appuie sur un bouton sur le moniteur à côté de nous et les chaînes qui retiennent le corps dans une position délicieusement inconfortable le remontent hors de l'eau. L'homme se bat pour respirer et je ressens immédiatement un frisson de satisfaction parcourir ma colonne vertébrale. Cela ne dure qu'un instant, juste un éclair, mais la violence est toujours l'antidote à tout poison que je pourrais ingérer.

Tizziano abandonne le bouton lorsque le corps contorsionné de l'homme flotte au-dessus du niveau de l'eau et des gouttes de sang s'accumulent immédiatement dans chacun de ses pores, comme s'ils étaient désespérés de s'échapper de cet endroit. Mon frère me montre le tableau de bord tandis que l'homme halète continuellement dans des cris inaudibles mais déterminés.

Tizziano garde un sourire imperturbable sur son visage. Ses yeux sont des reflets des miens, mais inondés d'un poison différent. Si la brutalité était une boisson, Tizziano pourrait trinquer avec elle au petit déjeuner. Et c'est pour cela que je suis venu le voir.

Je savais que mon frère s'isolait des autres parce qu'il était incapable de contenir ce qui le consume et, plus que cela, parce qu'il refusait de reconnaître la raison de cette consommation : la vengeance. Pas pour la Sagrada, pas pour son Don, mais pour lui-même et pour la femme abandonnée inconsciente près de nos portes.

Ce que cela signifie est quelque chose que je ne suis pas prêt à remettre en question, pas maintenant. En ce moment, tout ce qui alimente les instincts lunatiques de mon frère m'est précieux.

— Qu'as-tu fait avec ses cordes vocales ? — demandé-je, admirant comment les chaînes s'emmêlent, forçant le corps à se plier, attachant les poignets derrière le dos où ils se rejoignent aux chevilles par la force des entraves mécanisées.

— Je les ai arrachées — il répond sans la moindre émotion et je cligne des yeux deux fois. Pas par surprise, mais par admiration pour le travail chirurgical qu'il a accompli.

Il est évident que l'homme est incapable de crier, mais je m'attendais à ce qu'il utilise une drogue pour paralyser les cordes vocales, car, bien que chaque centimètre de sa peau soit couvert de sang, aucune des ouvertures élaborées n'a de dimensions visibles. Mon frère apprécie mon expression admirative d'un signe de tête avant d'expliquer.

— Ce bouton abaisse les chaînes dans le réservoir. — Il pointe une rangée de boutons, tous de

la même couleur, sur le panneau à côté du moniteur de l'ordinateur, où des lettres de codage dansent dans un motif rythmé. — Celui-ci — il appuie sur le bouton à côté du premier qu'il m'a présenté et le corps fait un sursaut propulsé par le bras mécanique qui contrôle les chaînes —, élève. Et celui-ci — il arrête d'expliquer et me tend en souriant —, tu te souviens de ces machines où nous passions des heures à essayer d'attraper des peluches à l'école ? C'est presque la même chose. — Tizziano s'éloigne, me laissant de l'espace pour m'approcher du panneau. — Essaye. Ça fait longtemps que nous n'avons pas joué ensemble. Tu es toujours le bienvenu. Le sous-chef écarte les bras, indiquant l'espace autour de nous comme s'il me présentait l'entrée d'un parc enchanté où tout peut arriver.

— J'ai toujours pensé que ta partie préférée était les sons. Des cris, des os qui se brisent, le grésillement de la chair brûlante... Au final, tu es devenu un tortionnaire raffiné — je considère.

— J'aime la variété, Don. On peut jouer de la musique avec le prochain, celui-ci ne va pas durer beaucoup plus longtemps de toute façon. Malgré le soin que j'ai pris à contrôler le flux de sang pendant la torture, il est plus faible que prévu. Et merde, il avait l'air bien faible. Je vais en choisir un meilleur maintenant. On peut faire chanter sa peau, si ça t'intéresse — dit-il d'une voix enthousiaste.

Je ne pense pas que cela soit dû à la méthode de torture. Tizziano est simplement satisfait d'avoir de la compagnie. Ce que mon frère a de cruel, il l'a aussi d'exhibitionniste, il a toujours aimé montrer son art. Malheureusement pour lui, les choses qu'il aime le plus faire ne sont pas appréciées par beaucoup.

— As-tu obtenu de lui ce que tu voulais ? — je demande. — Avant d'arracher ses cordes vocales, bien sûr.

— Je ne voulais rien de lui. — Il hausse les épaules, ne comprenant pas mon inquiétude. — Il avait déjà tout révélé. Il était juste un éclaireur, son rôle était de signaler la présence ou l'absence des hommes de la famille dans les rues dont il était responsable.

— S'il ne servait à rien, pourquoi l'avoir amené ici ?

— Je te l'ai dit, distraction. Ce genre ne déçoit jamais. Fais confiance à ton frère préféré. — Il s'approche et serre mon épaule de sa main, dans un geste de fraternité presque enfantin, si ce n'étaient pas ses prochaines paroles. — Je te prête mes jouets, Don. Et sais-tu ce qu'il y a de mieux ?

Je ne réponds pas, j'attends simplement qu'il s'éloigne jusqu'à la porte et il achève sans se retourner vers moi, son corps l'image même de la détente.

— Tu n'as même pas besoin de les rendre. D'où j'ai pris celui-ci, il y en a beaucoup d'autres.

Brutalité. Hostilité. Vandalisme. Les trois piliers de la masse dont est fait Tizziano s'infiltrent en moi comme une cape de stabilité, embrassant chacune de mes cellules avec douceur.

Quand je me retourne et que le pauvre diable devant moi réalise que c'est maintenant à moi de jouer, même si sa voix a été réduite au silence, son âme crie et résonne d'une énergie chaotique débloquant de nouveaux niveaux de désespoir imprimés sur son visage ensanglanté.

***

Quand mes pieds entrent dans la salle de contrôle, maintenant opérant au siège de la Sagrada, mon esprit travaille beaucoup moins, même si mon corps reste tendu à cause de l'ensemble de privations auquel il a été soumis : nourriture, eau, repos et Gabriella.

Nourrissant mon âme avec les souvenirs vivants des heures passées dans la tour de Tizziano, je traverse le sol sombre en direction du mur d'écrans où toutes les informations déjà accumulées reposent. Je m'arrête devant lui juste pour confirmer ce que je sais déjà : rien n'a changé pendant

les heures où j'ai été hors de cette salle. Si de nouvelles informations avaient été découvertes, j'aurais été immédiatement informé par l'oreillette électronique dans mon oreille. Malgré tout, je cède à l'impulsion de serrer les poings et je laisse échapper une profonde expiration qui fait gonfler mes narines pour permettre le passage de l'air.

— Don — Dario m'appelle et je tourne légèrement le corps, regardant en arrière. — Nous confirmons trois nouvelles possibilités. À tout moment, l'une d'entre elles peut apparaître à l'écran — il avertit, et l'attente étend ses tentacules autour de chacun de mes organes internes, alors que les secondes s'écoulent lentement.

Je fixe mes yeux sur les écrans devant moi, attendant.

Et attendant.

Et attendant.

Et attendant.

Jusqu'à ce qu'une nouvelle information saute sur le mur multimédia. Je souris, car parmi toutes les informations que nous pourrions recueillir, c'est la seule dont j'avais vraiment besoin.

Ce n'est pas une date.

Ce n'est pas une heure.

Ce n'est pas un nom.

C'est un destin. Un dont je laverai les rues avec du sang comme paiement pour le temps qui m'a été volé avec ce qui m'appartient.

# 66

## *GABRIELLA MATOS*

Je suis habillée en robe de mariée.

La dentelle brodée dessine mes courbes jusqu'à la taille, où elle s'ouvre sur une jupe volumineuse en tulle. Les manches sont longues et le décolleté est fermé, couvrant tout mon corps, à l'exception de mes mains, de mon cou et de mon visage.

Mon visage est maquillé et mes cheveux sont maintenus dans une coiffure élaborée qui supporte un long voile. Bien que le reflet dans le miroir prouve que cela se passe réellement, mon esprit refuse de le croire.

Je n'ai pas réussi à m'échapper. Je n'ai même pas eu une chance, pas quand seulement une semaine s'est écoulée depuis que j'ai arrêté d'être sous sédatifs. Lorsque Alina m'a dit que la date de mon prétendu mariage serait dans une semaine, dès notre première rencontre, j'ai supposé que c'était une sorte de torture psychologique.

Ce n'était pas le cas.

Mariage. Je suis prête pour mon propre mariage même si l'homme avec qui j'ai osé rêver de ce jour est à je ne sais quelle distance. Vittorio n'est pas venu.

J'ai fait semblant que ce n'était pas grave, mais au fond de mon cœur, j'ai espéré qu'il viendrait, car à chaque fois que j'étais dans l'enfer, Vittorio venait me chercher, mais pas cette fois. Les larmes qui coulent sur mes joues ne brouillent pas le maquillage impeccable, et c'est juste une autre raison pour laquelle je me sens inutile. Je ne peux même pas détruire la fausse perfection qui m'entoure dans un jour où j'aurais préféré être morte que de me réveiller.

J'ai essayé d'être forte. Pour moi, pour les choses que j'ai appris à désirer, pour l'homme que mon cœur a refusé d'arrêter d'espérer. J'ai essayé. J'ai vraiment essayé. J'ai cherché des issues, j'ai observé les portes, j'ai regardé chaque fissure comme une possibilité, sauf qu'elles n'en étaient jamais vraiment.

Je touche la manche gauche de la robe avec ma main droite, mais mes doigts repoussent le contact, se courbant pour saisir le tissu délicat avec toute la force que mon esprit n'est plus capable de ressentir : beaucoup.

— Je ne ferais pas ça si j'étais toi. — Sa voix me parvient et je lève les yeux vers le reflet devant moi, trouvant Massimo Coppeline debout à l'entrée ouverte de la pièce. — Si je dois te traîner à travers l'église nue, je le ferai.

Je ne l'avais plus vu depuis ce matin, il avait disparu, me laissant aux soins de sa folle ex-belle-sœur. Cet après-midi, cependant, son regard balaye tout mon corps avant qu'il n'entre dans la pièce, apportant avec lui un fin dossier de papier. Je respire, soulagée, quand il ne s'approche pas de moi, mais mon soulagement est de courte durée.

Massimo pose son dossier sur la table, l'ouvre, sort un stylo de sa poche et me le tend.

— Signe. — Je ne bouge pas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Reconnaissance de ta maternité. Ces documents font de toi mon héritière — il explique

avec peu de patience et je secoue la tête de droite à gauche, refusant.

— Je ne veux pas. Je ne veux pas être ton héritière. Je ne veux rien de toi.

— Mais l'homme avec qui tu vas te marier aujourd'hui, le veut. Allez, ma fille, signe. — Sa voix devient grossière, mais cela ne suffit pas à dégeler mes jambes sur place.

— S'il te plaît, ne me force pas à me marier. Pourquoi faire ça ? Pourquoi me chercher juste pour te débarrasser de moi ensuite ? Pourquoi as-tu dû me sortir d'où j'étais ? — Le dégoût envahit son regard en entendant mes paroles.

— Peut-être que j'aurais révisé mes plans pour toi, Gabriella. Peut-être que je l'aurais vraiment fait, si ce salaud ne t'avait pas déjà imprégnée de lui-même. Signe ! — Ses mots sont lancés contre moi comme des insultes, mais aujourd'hui, ce sont les premiers que j'entends qui me font ressentir une certaine valeur.

— Non. — Je refuse de signer et Massimo prend le même regard cruel que je me souviens avoir vu sur son visage à Rome, celui qu'il a dirigé vers le barman. Je ne comprends pas pourquoi il a encore pris la peine de feindre pour moi.

— Nous pouvons le faire à ma façon, ou à la tienne, ma fille. C'est à toi seule de choisir — dit-il, et je regarde vers le bas, vers la robe sur mon corps, puis je lève les bras et les passe aussi sur les manches.

— Non, ça ne l'est pas. — Massimo avance vers moi avec une force implacable, mais je ne recule pas. Sa main attrape mon bras, le serrant sans aucune délicatesse avant de me traîner sur la courte distance entre l'endroit où je me tenais et la table.

— Signe — grogne-t-il, mais je refuse de tenir le stylo. Je n'ai peut-être pas pu faire grand-chose pour moi-même, mais je ne ferai pas ça. Le poids de sa main sur mon visage tourne mon cou en arrière et pousse mon corps en avant d'un coup sec. Tout mon corps tremble et la brûlure qui se propage sur ma joue me fait mal à la tête. Massimo attrape ma main droite et force mes doigts entre les siens pour tenir le stylo avant de le poser sur le papier et de le faire glisser dans un mouvement flou qui ne ressemble pas du tout à une signature, mais qui le satisfait.

— J'ai aimé faire ça — il siffle, très près de mon visage. — Donne-moi plus de raisons, Gabriella, et j'aimerai encore plus. — J'ai l'impression que tous mes morceaux se détachent, mais comme je ne lui ai pas donné mon consentement, je ne lui donne pas non plus mes larmes, car elles n'appartiennent qu'à une personne. Même si ce propriétaire les a reniées.

***

Le dégoût marqué sur mon visage est loin de celui qui remplit ma poitrine. Aucun mot que je puisse utiliser ne semble suffisant pour décrire l'étendue de ma dévastation.

Des hommes armés gardent chacune des entrées et sorties de l'église à l'architecture luxueuse et ancienne où des images de saints et des arabesques dorées sont baignées par les reflets colorés des verrières installées au plafond.

Les murs latéraux sont entièrement recouverts de fenêtres transparentes et les galeries sont ornées de peintures d'anges et de femmes sanctifiées. Debout à l'autel, de côté pour le prêtre, je regarde alors que dans les bancs en bois sombre, complètement bondés du côté gauche de l'église, mon destin est décidé par des hommes que je n'ai jamais vus.

Une vente aux enchères. Massimo Coppeline vend ma main et au moins trente hommes luttent pour l'obtenir. Celui qui fera l'offre la plus intéressante sortira de cette église marié avec moi et, jusqu'à ce précis moment où j'ai compris cela, je n'avais jamais regretté ma propre lâcheté.

Je n'avais pas besoin d'arriver à ce moment. J'ai perdu le compte du nombre de fois où je suis

restée immobile, sur le bord de la voie ferrée, alors qu'un train approchait. Les fois où j'ai été la plus proche de ne pas reculer n'importent pas. Le nombre de secondes minuscules qui m'ont séparée de la mort non plus. La seule chose qui compte est que ma lâcheté à toutes ces fois-là m'a conduite à ce moment.

Je fixe l'autel, puis lève les yeux vers le prêtre. Comment peut-il faire ça ? Comment peut-il être témoin ? Permettre ? N'est-il pas censé être un canal divin sur cette terre ? Quel Dieu est-ce ? Quelle foi est-ce ? Les images m'entourant dans l'encre et le marbre deviennent soudain aussi vides de sens que moi.

Des mains se tendent vers moi, tenant une rose et un poignard, brillant dans mon esprit, et je regrette un autre des moments où je n'ai pas pu choisir. Douleur et violence. Quand j'ai enfin eu le courage de toucher les mains de la Santa, je n'ai pas décidé si j'abandonnais ou prenais, j'aurais dû prendre. Si je portais sa violence, je ne passerais certainement pas par ça.

Si je portais sa violence, je pourrais faire plus que simplement souhaiter la mort de chaque âme occupant cet espace. Si je portais sa violence, je pourrais aller au-delà de regarder le prêtre avec toute la haine que je ne savais même pas que je ressentais et souhaiter avoir le pouvoir de provoquer sa mort rien qu'avec la force de ma pensée. Et je le fais.

Je fixe l'homme permettant qu'un point final soit mis à ma vie alors que mon cœur continue de battre. Je le blâme et le juge sans me soucier si mon regard est suffisant pour au moins l'embarrasser. Je veux voir son sang couler par terre, car il me semble juste que si je suis vendue, son existence le soit aussi.

— Je souhaite ta mort — je prononce les mots à voix haute, m'adressant au pontife et lorsque sa tête explose, éclaboussant mon visage de gouttes épaisses de son sang chaud, je ne regrette pas, même si je suis sûre que la mienne sera la prochaine.

# 67

## *VITTORIO CATANEO*

Le bourdonnement dans mes oreilles n'est rien d'autre que le fruit de mon imagination, contrairement à la force oppressante me tirant à l'intérieur de l'église située à Chicago, aux États-Unis. Après avoir découvert où Coppeline s'était caché, trouver le reste des informations a été facile.

Une vente aux enchères. Le salaud a eu le courage d'organiser des enchères, en direct et en couleur, pour l'héritière de ses affaires, essayant ainsi de capitaliser le meilleur moyen de me détruire. Monter cette opération n'a pas été facile, cela m'a coûté des faveurs qui ne seront pas faciles à payer, mais rien n'a jamais été aussi bon marché que ce que cela coûte pour récupérer ma *bambina*.

Le son des balles des tireurs d'élite, dispersés sur les terrasses des immeubles voisins, brisant les fenêtres de l'église, multiplie les battements de mon cœur et lorsque le signal de libération est donné, j'avance.

Mes mains saisissent une mitrailleuse et sont animées d'une détermination exigeante qui alimente chacun de mes pas avec pour seul objectif de balayer de la face de la terre chaque fils de pute qui a osé poser les yeux sur ma *bambina.*

Je fracasse les portes en bois et passe à travers ce qui en reste. Les échardes s'accrochent à mes vêtements et le chaos déjà installé à l'intérieur de l'église est comme une musique à mes oreilles. Des cris, des tirs et des pleurs.

Je les absorbe, avançant et tirant, nettoyant mon chemin jusqu'au point brillant sous une table à l'autel, guidant mes yeux comme un phare. Et la vérité est que je la trouverais même si je devenais aveugle.

Mes hommes se répandent dans les couloirs, protégeant mon arrière-garde, traînant le chaos et la destruction, maculant les murs de l'église profane avec le sang de ceux qui l'ont autrefois adorée.

Ils enfoncent les portes, renversent les bancs, déterrent les rats et les exterminent. Avec les gardes de Coppeline ayant été éliminés par les tireurs d'élite, la seule résistance restante est constituée par les armes de défense personnelle des invités qui ne sont pas de taille pour notre armement lourd.

Mes pieds glissent sur le sang glissant, se poissant sur le sol. À chaque masse de chair et d'os que mes balles traversent à bout portant, mon costume devient plus humide, chaud, collant et digne. Chaque coup de feu que je tire soulage le décompte qui semblait infini et pesait sur ma poitrine. Je l'ai trouvée, je l'ai enfin trouvée. Tir, souffle, vérification. Tir, souffle, vérification. Je le fais, encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule âme entre Gabriella et moi. Recroquevillée sous une table, elle est de dos à la porte, serrant ses genoux contre elle, ne voyant rien de ce qui se passe.

Je me retourne, observant la situation désormais sous contrôle autour de moi. Selon mes ordres, il n'y a qu'un seul homme debout qui ne m'appartienne pas : Massimo Coppeline.

Alors qu'il est maintenu à genoux sur le sang de quelque cadavre, l'homme me regarde avec

une promesse dans les yeux qu'il n'aura plus jamais la chance de tenir. Je lui souris, pas un demi-sourire, ni un sourire timide, mais un large sourire montrant tous mes dents, dont la nature maniaque pourrait être comparée à celle de Tizziano.

Ensuite, d'un signe de tête, je fais signe de le sortir de ma vue. J'ai quelque chose de bien plus important à faire maintenant.

# 68

## *GABRIELLA MATOS*

Je maintiens les mains serrées sur mes oreilles, les boucles d'oreilles percées dans ma peau. La douleur, cependant, n'est rien, elle ne sert qu'à s'associer aux battements de mon propre cœur grondant dans mes oreilles.

La sueur coule sur ma peau et la dentelle colle à celle-ci. Les sensations inconfortables sont ce qui me fait être sûre que je suis toujours en vie, malgré l'enfer que cet endroit est devenu. Je n'aurais pas dû sourire lorsque les coups de feu ont commencé à atteindre chacun des hommes gardant les portes et les fenêtres, mais j'ai souri. Pas parce que je pense avoir une chance de sortir de cet endroit en vie, me cacher sous la première table que j'ai vue était juste un réflexe instinctif, pas un désir de survie. Ce qui m'a fait sourire lorsque d'autres têtes que celle du prêtre ont commencé à exploser était de me sentir vengée. Et si cela signifie que je vais aller en enfer avec ces hommes dans l'au-delà, eh bien, je pense vraiment que je suis arrivée là-bas en avance.

— Bella !

Je deviens folle. J'entends des voix, une voix. Maintenant, j'entends la voix de Vittorio dans mon imagination.

Je ferme les yeux, souhaitant de toutes mes forces qu'une balle me frappe au cœur, et c'est seulement lorsque ce désir me traverse que je réalise que la cacophonie de sons autour de moi a pris fin.

— Bella ! — L'appel résonne au-dessus du silence et je pleure, ne supportant pas que le son de la voix de Vittorio soit le seul son autour de moi. Je pleure de nostalgie, d'agonie, de tout, mais surtout parce qu'il n'est pas là. — Regarde-moi, Bella *mia*. — Cette fois, le ton ressemble beaucoup plus aux ordres que j'étais habituée à entendre sortir des lèvres de mon Don. Mes bras tombants sont le dernier mouvement exécuté par mon corps avant qu'il ne se paralyse.

Silence.

Rien d'autre que ma respiration haletante, pas même une mouche bourdonnante ou une goutte tombant au sol. Mes paupières sont sur le point de se fermer de déception quand je l'entends pour la troisième fois.

— Allez, *bambina*, tourne-toi vers moi. — Ce ne sont pas mes pensées qui font bouger mes membres.

Le besoin absolu que ce soit vrai, que la voix que j'entends appartienne à l'homme pour lequel j'ai attendu tous ces jours, est le seul à pousser mon corps. Je rampe hors de ma cachette.

Le surplus de tissu m'enveloppant est un obstacle agaçant et l'une des manches de la robe s'accroche à une partie cassée de l'autel, se déchirant. Mes jambes se redressent enfin, me mettant debout, et je me retourne d'un coup, ne me donnant pas la chance de me préparer à la possibilité de ne rien trouver.

Mais dans l'église vide et silencieuse, je trouve tout.

Je trouve mon Don.

L'aura de violence toujours autour de lui, aujourd'hui bat comme un organisme vivant,

montant et descendant, au même rythme que sa poitrine. Vittorio tient une arme immense, son costume sombre est mouillé et la chemise blanche en dessous laisse clairement voir du sang. Une fois, j'ai pensé qu'il était le visage de mes cauchemars les plus beaux, mais bien sûr, il ne se contenterait pas seulement de cela. Vittorio ne se contente de rien de moins que de tout ce que je suis. Il est aussi le visage de mes rêves les plus sombres, ceux où je me baigne dans le sang, et j'aime ça.

Ses yeux bleus cherchent les miens et je cède immédiatement. Ses bras se lèvent, abandonnant l'arme en une seconde et me soutenant dans la suivante, empêchant mes genoux de retourner au sol.

Chacune des larmes que j'ai retenues pour lui ces derniers jours et chaque pleur que je n'ai pas versé jaillissent ensemble, à la fois douloureux et soulagés dans ma gorge, me transformant en un désordre ensanglanté et en larmes.

Mon corps entier est secoué par la force de mes émotions, je les livre toutes à Don Vittorio, parce qu'il a toujours été bien meilleur que moi pour les comprendre, les organiser, me dire quoi en faire. Sauf que, cette fois, je ne serais pas en mesure de faire l'une de ces choses maintenant.

Comprenant cela, Vittorio ne dit rien, aucun ordre ou mot de réconfort ne sort de ses lèvres. Il me laisse pleurer et me serre simplement dans ses bras. Son corps berce le mien, me transmettant du soulagement, du réconfort, sa présence étant tout ce que je savais qu'elle serait et bien plus encore. Il recule seulement d'un pas lorsque mes sanglots se transforment en hoquets espacés.

— Tu es venu. — Je parviens à dire à voix basse et je sens son pouce caresser ma gorge, cherchant la marque qui n'est pas là avant que sa main n'atteigne mon visage tourmenté par les émotions. Pourtant, la main de Vittorio touche précisément le côté douloureux frappé par Coppeline plus tôt dans la journée. — Tu es venu. — Je répète le murmure, toujours peinant à croire.

— Qui t'a fait ça, *bambina* ? — Il demande, me fixant intensément. — Dis-moi le nom du cadavre et je vais effacer son existence de la surface de la terre comme j'ai déjà fait avec ta vie. — Je ne devrais pas autant aimer cette promesse, mais elle fleurit à l'intérieur de moi comme une fleur brillante, générant de l'oxygène au plus profond de mon être et me faisant pousser un soupir de soulagement.

— Massimo. — Je murmure et Vittorio hoche la tête. Je continue à le regarder, incapable de croire qu'il soit vraiment là, que tout est fini, que je sois sortie du cauchemar dans lequel j'ai passé les derniers jours plongée. — Tu es venu. — Je me colle encore plus contre son corps et hume l'odeur qui m'intoxique même mélangée à une multitude d'autres.

Le sang imprégné dans ses vêtements colore ma robe de rouge, se répandant sur le tissu blanc comme une explosion de couleur. Vittorio parcourt mon visage en entier dans une exploration prolongée. Il examine chacun de mes traits, comme s'il les connaissait par cœur et vérifiait s'ils étaient tous en place. Ensuite, une expiration longue et lente s'échappe de sa poitrine.

— Dis quelque chose, s'il te plaît ! — Je demande, terrifiée à l'idée que s'il continue de se taire, son image, ses bras autour de moi, son odeur puissent tout simplement disparaître et me laisser ici, seule, pour découvrir que tout cela n'était qu'un autre tour de mon imagination dans un effort pour me préserver de la vérité qui semblait prête à m'exploser.

Plus que l'enlèvement, plus que la douleur, plus que Coppeline et tout ce qu'il a fait. Tout cela faisait mal, tout cela me faisait implorer la mort, mais il y avait une seule chose qui me faisait plier les genoux : que Vittorio ne soit pas venu.

— Comment aurais-je pu ne pas venir si on m'a arraché le cœur, Bella ? Je ne suis pas un

homme bon, Gabriella, mais même moi je ne peux pas vivre sans un. — Les larmes reviennent inonder mes yeux, cette fois, pour un désespoir complètement différent.

— Tu ne peux pas dire une telle chose. Tu... — Je bégaye, perdant la capacité de parler lorsque les sanglots reviennent me traverser.

— Je ne peux pas ? — Il demande et je hoche la tête, négatif. Vittorio acquiesce et recule de deux pas en arrière. Ma poitrine se serre, mais seulement jusqu'à ce que je comprenne la raison. Le monde s'arrête de tourner à mesure qu'il se déplace. Tout l'air autour de nous devient inutile, car je n'ai plus besoin de respirer, pas quand je vois Vittorio Cataneo, le leader intrépide de la Sagrada, s'agenouiller au ralenti. Le Don s'agenouille. Il s'agenouille pour moi. — Alors je vais m'incliner — dit-il, et juste après, il le fait. Vittorio s'incline dans une révérence profonde et cela attire mon propre corps vers le sol.

Je tombe à genoux devant lui. Ses mains volent vers mon visage avant de m'embrasser. Son goût électrise mon corps, déclenchant une substance bien plus puissante que l'adrénaline dans mon sang. Je halète, mais même quand j'ai besoin de respirer, je ne peux pas m'éloigner.

— Je suis tombée amoureuse de toi — je confesse, me jurant de ne jamais manquer une occasion de dire ce que je ressens. — Je t'aime, Vittorio, et rien n'a jamais fait aussi mal que l'idée de ne jamais pouvoir te le dire. — Il frotte son visage contre le mien, ses souffles profonds semblant le soulager à chaque seconde.

— Ah, *bambina*. — Ses lèvres se rejoignent aux miennes à nouveau et notre baiser recommence, lent, explorateur, délicieux. — Tu me le diras tous les jours, pour toujours, pour le reste de nos vies, et ce n'est pas un ordre que je vais refuser — murmure-t-il avec sa bouche collée à la mienne, me tirant un sourire.

— Oui — je réponds. — Oui. — Parce que bien sûr, ce moment entre Vittorio et moi ne pourrait jamais être ordinaire.

Il devait se produire au milieu des débris d'une église, avec une traînée de corps et de sang marquant chaque mètre autour de nous. Une traînée que mon ange déchu a ouverte juste pour me rejoindre.

— Épouse-moi, Gabriella ? — demande-t-il soudainement et mes yeux s'agrandissent avant de cligner. — Sois à moi, complètement à moi, dans chaque partie de toi ? — Nos corps sont si pressés que je peux sentir le cœur de Vittorio comme il peut sentir le mien. Les deux battent frénétiquement et pourtant, au même rythme.

— Pour prendre soin et détruire, Don. Tu as tous mes morceaux, tout mon cœur et tous mes oui, pour le reste de nos vies — je promets, car même s'il demande, la vérité est que chacune de ces parties de moi était déjà irrévocablement la sienne depuis longtemps, quand il les a revendiquées, encore au Brésil.

— Personne d'autre que moi — promet-il.

— Personne d'autre que toi. — Et avec la garantie de ma soumission totale, Vittorio m'embrasse à nouveau.



***

Je me réveille, anxieuse, quand je réalise que j'ai dormi.

La chaleur qui entoure mon corps est correcte. L'odeur est mon vice préféré, le son est celui avec lequel j'ai l'habitude de bercer mon sommeil toutes les nuits, mais le goût dans ma bouche semble trop fade pour être suffisant. J'ouvre mes yeux précipitamment, ayant besoin de confirmer avec chacun de mes sens que tout s'est bien passé, vraiment. Qu'il est là.

— *Ciao, amore mio*. — La voix grave accélère le rythme des battements de mon cœur jusqu'à ce qu'il martèle ma cage thoracique.

— *Ciao* — je réponds, sentant déjà mes yeux brûler.

— Tu vas pleurer ? — Vittorio demande, se redressant sur mon corps, sur le lit. Sa chaleur m'enveloppe encore plus quand il soutient son propre poids au-dessus de moi.

— Peut-être ? — Son rire rauque me vole un autre soupir de soulagement. Je lève la main et touche sa joue.

— Tu es là, vraiment là. — Il baisse le visage, enfonçant son nez dans mon cou et me respirant avant de taquiner ma peau là. Ma colonne frissonne.

— Désolé d'avoir tant tardé — demande-t-il, intensifiant la sensation incontrôlable dans ma poitrine. — Je sais que je ne me pardonnerai jamais, Bella. Mais j'aimerais que tu le fasses — dit-il, retirant son visage pour me regarder dans les yeux.

— Je t'aime — je réponds, car quelques minutes en étant consciente et en sa présence ont suffi pour que garder les mots en moi devienne suffocant. — Je t'aime — je répète et Vittorio sourit faiblement.

— Et à qui appartiens-tu ? — demande-t-il.

— À toi, monsieur. Rien qu'à toi.

— Et je t'appartiens, *mia bambina*, pour posséder et protéger, pour le reste de nos vies.

Ses lèvres descendent sur les miennes, dominant ma bouche dans un baiser lent qui répand son goût sur ma langue et le besoin de son toucher dans chacun de mes nerfs.

Je ne sais pas à quel moment entre notre sortie de l'église et l'arrivée dans cette chambre j'ai dormi. Je me souviens vaguement d'un bain, mais mon corps et mon esprit étaient si épuisés qu'une fois en sécurité, ils se sont éteints, sans même exiger la satisfaction du besoin qui semble maintenant me consumer de l'intérieur : être réclamée entièrement.

Le drap recouvrant nos corps tombe lorsque Vittorio se lève, s'agenouillant sur le lit et m'amenant avec lui, me mettant assise avec les fesses sur le matelas et les cuisses ouvertes, flanquant les siennes.

Ses mains s'infiltrent sous le tissu fin de la chemise de nuit que je porte et la roulent vers le haut jusqu'à ce que la seule partie de mon corps qui soit couverte soit dénudée. Il lance le tissu loin de lui, séparant nos bouches seulement le temps nécessaire pour le faire.

Mes lèvres murmurent déjà des lamentations et des murmures, répondant à l'excitation qui parcourt ma peau et à l'humidité mouillant mes jambes. Tout ce dont j'avais besoin pour sentir que je suis sur le point de devenir folle était quelques touches des mains de Vittorio et la sensation de sa bouche sur la mienne.

Il interrompt le baiser, lèche mon menton et mon cou et suce ma gorge, puis revient à mes lèvres. Nos corps se cherchent et bougent d'eux-mêmes. Vittorio me soulève, tenant mes cuisses, et je croise les jambes autour de sa taille. Je ressens la pression délicieuse au moment où la tête de son sexe se loge dans mon entrée sur-lubrifiée. Elle glisse le long de l'avant de ma chatte mouillée, taquinant mon clitoris enflé et je me tortille, ayant besoin de la ramener là où ça fait

mal et de la faire glisser vers l'intérieur.

Je halète avec ma bouche collée à celle de Vittorio dès que la première poussée commence, elle est lente et longue, balayant toute once de doute que je pourrais encore avoir sur ce moment être réel, ou pas, bien loin de moi. C'est réel, c'est complètement réel.

Je serre mes doigts contre les épaules de Vittorio, désirant marquer sa peau, comme je n'ai aucun doute, il marque la mienne. Sa langue me lèche et ses lèvres me sucent pendant que ses hanches bougent à l'intérieur et à l'extérieur de moi, lentement, délicieusement, de façon démente à chaque inspiration et expiration que nous prenons ensemble, gardant les rythmes des battements de nos cœurs égaux.

— Ma *bella* — murmure-t-il contre ma bouche et ses mots de possession sont comme des caresses taquinant ma chatte et amplifiant mon plaisir.

— À toi, monsieur. Tout à toi. — Je gémis la confirmation, sentant que je suis sur le point de me briser en deux et refusant de fermer les yeux.

Les pupilles dilatées donnent aux yeux de Vittorio une teinte profonde. Mes seins se balancent à chaque montée lente et descente torturante. Je me presse davantage contre Vittorio, frottant nos peaux suantes jusqu'à ce que le dernier fil qui me maintenait suspendue au bord du précipice se rompe et que je jouisse.

L'orgasme est intense, me démontant complètement pour me remettre à ma place quand Vittorio rugit et que je sens son plaisir se déverser complètement en moi. Et un matin ordinaire, dans une chambre quelconque, à un moment unique, je me sens, encore une fois, libre, complètement libre.

***

Le pouce de Vittorio essuie la larme coulant sur ma joue, mais en vain, car une autre suit rapidement, puis une autre, et encore une autre. Il est impossible de les contrôler pendant que, à travers la vitre fumée, j'observe la scène se dérouler à l'extérieur de la voiture.

Raquel est assise dans une place, entourée d'autres filles de son âge, la fragilité est toujours présente dans son apparence, mais elle sourit. En fait, elle rit aux éclats. Je n'entends pas le son, mais je l'imagine dans ma tête et cela suffit à faire disparaître le dernier poids qui empêchait mon cœur de flotter.

Elle est vivante. Ma sœur est vivante et bien, et je ne peux pas détourner le regard, mais je ne peux pas non plus bouger, je ne peux pas ouvrir la porte et sortir.

— Que puis-je faire ? — demandé-je à Vittorio, sans le regarder. Assis à côté de moi dans la voiture, un bras autour de ma taille et l'autre posé sur ma cuisse, il embrasse mon cou.

— Ce que tu veux, Bella. Je t'ai dit que tu pouvais choisir.

— Je ne sais pas quoi choisir — avoué-je.

Je sais ce que je veux. Je veux sortir par cette porte, traverser la pelouse entre Raquel et moi dans une course désespérée, saisir ma sœur et ne jamais la lâcher. Mais quel en serait le coût pour elle ?

— Depuis combien de temps l'as-tu trouvée ? Comment va-t-elle ? Comment est sa santé ? Où sommes-nous ? — Les questions s'échappent de ma bouche dans une succession précipitée.

— Je l'ai trouvée deux jours après que tu aies été enlevée. Elle va bien, commençant de nouveaux traitements qui amélioreront grandement sa qualité de vie. Nous sommes à Chicago, dans l'Illinois, aux États-Unis d'Amérique. J'ai demandé qu'elle soit amenée ici pour que tu puisses la voir dès que je te retrouverais. — Je soupire, mon cœur vibrant du soin de Vittorio tout en luttant, plein de doutes.

— Je ne sais pas quoi faire — je répète. — Comment se comporte-t-elle avec d'autres enfants ? — je demande, hypnotisée par la scène. Raquel semble si heureuse, si sereine. — Que pense-t-elle qu'il s'est passé ?

— C'est un quartier de Brésiliens. La plupart des gens qui vivent ici parlent portugais — explique Vittorio et j'acquiesce, comprenant. Je regarde autour de nous, lui prêtant à nouveau attention.

J'ai observé tous les détails que j'ai pu alors que nous traversions les rues pavées en direction d'une destination que j'ignorais. Vittorio a refusé de me le dire avant que la voiture ne se gare. Le quartier est un bel ensemble de maisons claires avec de petites clôtures blanches, des arbres verts et des jardins charmants.

— Va-t-elle vivre ici ?

— Si tu le veux, oui — déclare-t-il, et je tourne mon visage pour chercher le regard de Vittorio. — Raquel croit qu'elle a été retrouvée par une tante éloignée qui s'occupera d'elle désormais, cette femme là-bas. — Il pointe du doigt une femme à la peau foncée et aux cheveux crépus assise sur un banc, observant Raquel avec évident soin. — Elle est une associée de la *famiglia* qui vit ici à Chicago. Tássia avait une fille du même âge que Raquel, elle l'a perdue à cause d'un cancer il y a deux ans et a été heureuse d'accueillir ta sœur. Si tu le veux, Raquel peut avoir une vie ici — dit-il, levant la main qui était sur ma cuisse pour caresser ma joue avec son pouce.

— Et si je veux que ma sœur vienne en Italie ? Avec moi ?

— Alors, elle viendra. Tout ce que tu as à faire, c'est me dire ce que tu veux, *bambina*, et je ferai en sorte que cela arrive. Mais tu dois comprendre que ramener Raquel en Italie signifiera qu'elle fera partie de la Sagrada. Ici, loin des regards de tous, elle sera protégée et gardée, mais pourra avoir une vie plus proche de ce qu'elle connaît comme étant normal. En Italie, elle deviendra une fille de la Santa, et une importante. Elle sera la sœur de l'épouse du Don — dit-il, et je comprends parfaitement aussi ce que Vittorio ne dit pas.

Ici, ma sœur sera libre de faire ses propres choix, en Italie, non. Ici, ma sœur sera en sécurité grâce à l'anonymat, en Italie, non. Ici, Raquel pourra avoir la vie que j'ai toujours désirée pour elle, en Italie, elle pourra être heureuse, mais ce sera des perspectives totalement nouvelles. Elle sera obligée d'accepter de recevoir et de rendre les mêmes choses que toute personne qui cherche la Santa accepte de donner et de recevoir : la douleur et la violence.

— Tu peux être égoïste, si tu le veux, *amore mio* — dit Vittorio comme s'il pouvait lire et interpréter les battements de mon cœur.

Sa permission fait gonfler ma poitrine, se remplissant d'air, mais je ne m'accroche pas à cette sensation, car je sais que les paroles de Vittorio peuvent être vraies sur tout, mais pas sur Raquel. Je ne peux pas être égoïste avec ma sœur et c'est une douleur que je ne pense pas qu'elle passera un jour.

— Qu'est-ce qu'elle croit qu'il m'est arrivé ?

— Elle croit que tu as été kidnappée.

— P-peu — je commence à parler, mais des sanglots me traversent la gorge, m'empêchant de terminer ma pensée. Vittorio me tire à son tour sur ses genoux et j'enfouis mon visage dans son cou, me brisant même si, pour l'instant, les mots que j'étais sur le point de dire ne vivent que dans mes pensées.

— Si-si je l-la lais-laisse ici, es-est-ce que j-je pourrai la-suivre de-de loin ? — Je reformule la question, mais même si la sensation d'étouffement est partie avec l'autre, celle-ci entraîne une

douleur similaire à celle que je pense ressentir si mon corps était en train d'être déchiré en deux. Vittorio soulève mon menton de son épaule, attirant mon regard vers le sien.

— Tu peux faire ce que tu veux — répète-t-il la déclaration et ses yeux me disent qu'il sait quelle est la question que je ne veux pas poser, mais il continue à attendre que je la pose.

— Po-pouvons-nous — encore une fois, je suis interrompue par des sanglots — pouvons-nous lui faire cr-croire que-que je suis mo — un sanglot douloureux coupe le mot en deux et je me force à terminer la question, néanmoins — morte ?

— Nous le pouvons, *bambina*. Nous pouvons lui donner une histoire qui lui apporte la paix et l'aide à aller de l'avant.

— Je ne sais pas si-si si je veux faire ça, Vittorio.

— Tu n'as pas besoin de décider quoi que ce soit maintenant. Tu as le temps, *amore mio*. Tu as tout le temps du monde — il promet, et je le crois.

# 69

## *VITTORIO CATANEO*

La tension battant aux bouts de mes doigts pendant que je parcours les nouvelles installations, dans les étages souterrains du siège de la Sagrada, est une sorte de nouveau poison auto-infligé.

J'ai toujours aimé la sensation d'anticipation, mais marcher lentement, examinant les murs et chaque détail de la nouvelle construction, est une décision qui va bien au-delà de la simple procrastination du plaisir désiré. Ma récente visite à la tour de Tizziano m'a inspiré, et peut-être était-ce le plaisir presque enfantin de mon frère à se consacrer à ce qu'il fait là-bas, mais je me suis senti un peu envieux et j'ai décidé que je voulais quelque chose de similaire.

Cependant, alors que l'espace du sous-chef est une montée vers les cieux, le mien est une descente vers l'enfer, cela semblait approprié. J'arrive au couloir qui était ma destination depuis le début, et l'absence d'odeurs fait bouger mon nez. C'est juste une question de temps, me dis-je en coupant la distance entre la dernière porte, la seule fermée, et moi. De plus, aujourd'hui, spécifiquement, il ne serait pas bon d'avoir une quelconque odeur importune s'incrustant dans ma peau. Je me regarde, remarquant le *smoking* sur mon corps. Ma fiancée n'apprécierait probablement pas d'épouser un homme qui sent l'urine des autres.

Mes pas résonnent délibérément sur le sol en pierre, car je ne veux pas être le seul à ressentir de l'anticipation. J'ai demandé que l'isolation acoustique soit désactivée pour que mon arrivée puisse être facilement perçue, aujourd'hui. Lorsque je pose mon doigt sur le lecteur d'empreintes digitales, la porte s'ouvre, révélant une pièce claire, divisée en deux par un mur de verre foncé.

Devant vous, un panneau de contrôle est prêt à exécuter diverses commandes technologiques et derrière lui, il y a un fauteuil pivotant. J'ai pris soin de dédier un générateur capable d'alimenter une petite ville uniquement à cette pièce pour m'assurer que, quelles que soient les circonstances, elle ne devienne jamais inopérante.

Je donne les commandes nécessaires pour permettre mon passage au-delà du mur de verre et j'enfonce les mains dans mes poches. Soudain, j'ai envie de siffler et dans une rare occasion, je me laisse aller à ce petit plaisir.

Par une porte latérale, je passe à travers le mur de verre et ici, mon nez est satisfait. L'odeur de sueur et de peur est imprégnée dans l'espace pratiquement vide et complètement sombre. Des bruits de souffles étouffés remplissent mes oreilles et je ferme les yeux, les absorbant avec un plaisir indistinct avant d'allumer les lumières.

Je marche autour de la petite structure cylindrique au milieu de la pièce. Le tube de verre a un peu moins de quatre-vingts centimètres de circonférence et va du sol au plafond. J'apprécie chaque pas jusqu'à ce que mon tour soit complet et que je me tienne devant Massimo Coppeline, isolé de ma présence par le tube transparent. Avec les bonnes commandes activées sur le tableau de contrôle, malgré la barrière physique, tous les sons, les odeurs et les lumières le traversent.

Je descends les yeux le long du corps nu de l'homme, couvert de contusions, de brûlures, de coupures superficielles et profondes, de fractures d'os exposés qui ont déjà mal cicatrisé, déformant complètement son corps. Nous nous sommes bien amusés au cours des dernières

semaines, pendant que mon nouvel espace était en construction.

— *Ciao*, Massimo — je salue, même si la structure qui maintient son corps debout et sa bouche éternellement ouverte ne lui permet pas de parler. — Tu aimes ta nouvelle maison ? — Je regarde une fois de plus autour de nous. — Je pense que c'est un travail remarquable. — Je claque la langue et hoche la tête, négativement. Avant de continuer à parler :

— Sais-tu ? J'ai eu beaucoup de temps pour planifier ce que je ferais de toi pendant les jours où j'ai cherché ma *bambina*, mais peu importe à quel point je pensais et planifiais, cela ne semblait jamais suffisant. J'avais seulement une certitude, Massimo, tu ne pouvais pas mourir. Non, cela semblait peu, cela ne semblait rien. Je voulais que tu expérimentes l'expression exacte de ce que cela signifie pour moi : rien. — Je fais une pause, laissant qu'il absorbe le poids de mes paroles. — Je voulais, Massimo, que tu cesses d'exister, et pourtant, que tu ressentes ce que signifie l'oubli total et absolu. Mais c'était impossible, bien sûr ! Eh bien, jusqu'à ce que ce ne soit plus le cas. — Un sourire presque lascif se dessine sur mon visage avec la satisfaction pompant la violence dans mon cœur. — Massimo — je prononce son nom — c'est la dernière fois que tu entends ce nom. Laisse-moi t'expliquer ce qui va se passer. Ce cylindre — je frappe avec les articulations de mes doigts contre le verre — est une chambre *hyperbare*[86] mise à jour, cette structure maintenant ton corps debout, ta bouche ouverte et tes yeux aussi, est faite d'un alliage de métaux spécifiquement développé pour toi. N'est-ce pas spécial ? — Les pupilles de Massimo se dilatent, même si ses yeux sont mécaniquement maintenus ouverts. C'est la seule réaction physique que son corps torturé peut avoir. Je reprends mon explication. — Tu ne verras plus jamais la lumière du jour, tu ne sentiras plus le toucher du vent, tu n'entendras aucun son autre que ma voix, tu ne goûteras plus la saveur de ta propre salive. Tu resteras en vie, privé de tes sens, malgré leur fonctionnalité, jusqu'à ce que tu oublies ce que c'était que de les utiliser. Tu seras nourri par une perfusion intraveineuse, tu urineras et déféqueras par un cathéter, tu ne sauras même pas quelle est la sensation d'un de tes muscles se contractant, car la chambre ne le permettra pas. Je n'ai même pas besoin de te dire que tu n'as pas la permission de mourir, n'est-ce pas ? Et ce n'est même pas ma partie préférée — je dis, et l'effroi s'empare de chaque petit morceau de Massimo qui peut encore réagir d'une manière ou d'une autre, faisant ressortir la veine sur mon front pulser de satisfaction. — J'ai effacé ton existence de la surface de la terre, j'ai supprimé ton acte de naissance, j'ai trouvé chaque photographie de toi qui avait été prise et je les ai brûlées. J'ai démantelé tes entreprises et j'ai tué tes frères, cousins, tes oncles et quiconque avait le moindre lien avec toi. Toute personne qui pourrait se souvenir de ton existence misérable est morte. Chaque petite chance que ta lignée puisse être perpétuée par un lointain gène a été exterminée et ton nom sera oublié, car il a déjà été effacé de l'histoire. — Une larme solitaire coule sur le visage de Coppeline et c'est la dernière sensation que je lui permets de ressentir, car cela me plaît. — Bienvenue dans l'oubli.

# 70

*BÔNUS*

## *TIZZIANO CATANEO*

Le bal se déroulant autour de moi est la preuve irréfutable que même le pire des démons n'est pas immunisé contre l'amour, et cela me fait rire. J'ai observé de loin tandis que mon frère aîné était aveuglément enveloppé par une fille, et pourtant je n'ai pas cru ce que mes yeux voyaient. Ce n'est que lorsque Gabriella a été enlevée et que Vittorio a libéré le monstre qu'il avait si soigneusement contrôlé toute sa vie, parcourant les rues, chassant chaque homme et femme ayant eu un rôle dans l'enlèvement de Gabriella.

La dévastation provoquée par les mains de Vittorio équivalait à cinquante nuits de sang, toutes se déroulant dans la même semaine, et pourtant, la soif de violence dégoulinant de ses pores était encore assez grande pour qu'il visite ma tour presque quotidiennement après la première fois.

Si cet homme pouvait tomber amoureux, et pire encore, se soumettre au point de promouvoir un bal masqué simplement parce que sa bien-aimée avait décidé que c'était la meilleure façon de célébrer un mariage, alors que la Santa ait pitié, car aucun d'entre nous n'est à l'abri.

Je tire sur les revers de mon *smoking* alors que je traverse la salle sans m'arrêter nulle part. Malgré le masque sur mon visage, les regards désireux que je reçois sont nombreux. Pourtant, ils ne font rien d'autre que de m'irriter, et cela seul est un enfer.

Je m'appuie contre une colonne à l'écart de la foule. La musique, les odeurs, les gens, les conversations, rien ne me distrait vraiment. La porte de la salle s'ouvre et je réalise que l'endroit que j'ai choisi est à la fois pratique, mais pas tout à fait inconscient, placé juste en face de l'entrée du bal.

Je maudis à voix basse et la porte s'ouvre à nouveau comme si la femme qui passe par là avait été attirée par mes malédictions. Mes yeux parcourent chaque centimètre du petit corps de peau très claire et aux seins généreux. Le visage arbore un masque délicat aux tons dorés qui se fixe derrière ses oreilles, mais je reconnaîtrais ces lèvres n'importe où.

Je les reconnaîtrais, car elles m'ont poursuivi dans mes rêves et mes cauchemars, peu importe ce que je fais pour les oublier. La bouche de Rafaella Esposito refuse de quitter mes pensées depuis la première fois que j'ai goûté à sa saveur, il y a des mois, lors de la vendange. Son engagement à me tourmenter est presque aussi admirable que celui de sa propriétaire à me fuir.

Mon corps se déplace sans que j'aie donné l'ordre, car à chaque pas de Rafaella, une nouvelle tête masculine se tourne vers elle. Chacune suivant avec un plaisir à peine dissimulé les mouvements du corps féminin attrayant portant une robe bleu clair au corsage serré et à la jupe volumineuse. Chacune me rendant foutrement furieux.

J'ouvre et ferme les mains déjà fourmillantes pour saisir le couteau attaché à ma cheville et crever chaque foutu œil qui se pose sur Rafaella, essayant de la distraire de ce désir. Je ne pense

pas que mon frère serait heureux avec un bain de sang pendant la célébration de son mariage.

Quand nous nous rencontrons exactement au milieu de la salle, j'enlace immédiatement ma blonde fine à la taille, faisant clairement comprendre à chaque queue présente que ce misérable corps n'est pas à leur disposition.

— Tizziano — dit-elle, en avalant difficilement et en expirant court, comme à chaque fois.

Rafaella me reconnaît autant que moi je la reconnais, malgré les masques sur nos visages, ses yeux bleus tombent sur mes lèvres et je souhaite arracher cette foutue dorure qui cache toute son expression de moi.

— Rafaella — je prononce son nom et l'air entre nos visages frémit. L'envie de goûter à nouveau sa saveur est presque insupportable. — Danse avec moi ? — je demande, sachant qu'elle ne pourra pas refuser, pas lorsque tout le monde m'a déjà vu avec les mains sur elle.

— Tu as fait exprès, n'est-ce pas ? — elle demande, lisant mes intentions et je souris en coin.

— Tu peux parier que oui.

— Crétin ! — elle maudit, rompant le charme initial de chaque premier regard échangé, déjà brisé. — Une danse, Tizziano ! Une danse et tu me laisses tranquille — elle exige et mon sourire s'agrandit.

— Désolé, *bambola*[87]. Je ne fais pas de promesses que je ne peux pas tenir.

***

La voir s'enfoncer dans les jardins était une coïncidence, la poursuivre, non. Alors que je suis silencieusement les pas de Rafaella à travers les jardins, je regarde l'heure d'un œil étroit, me demandant ce qui pourrait la pousser à s'enfoncer dans les buissons à minuit, alors qu'un bal se déroule à l'intérieur du salon. Son carrosse est-il sur le point de se transformer en citrouille, ou quoi ?

La femme continue d'avancer, tournant à chaque coin avec une assurance que seul quelqu'un qui connaît le chemin comme le fond de sa poche peut avoir. Mon esprit primitif ne peut imaginer qu'une seule raison pour laquelle la fille maîtriserait si bien le chemin vers un endroit caché et avec la vitesse d'un éclair, la colère enflamme mes veines.

Un amant. Rafaella doit sûrement aller rencontrer un foutu amant et je devrais arrêter de la suivre maintenant, pourtant, l'impulsion qui me pousse est presque aussi forte que le besoin de sang dans mon corps qui, soudain, exige d'être nourri.

La fille s'arrête dans une sorte de clairière au milieu des buissons hauts du jardin, Rafaella laisse ses bras tomber le long de son corps lorsqu'elle se retrouve face à quelque chose que la robe à la jupe ridiculement volumineuse ne me permet pas de voir.

Je l'observe de loin dans les premiers instants, me faufilant pour essayer de découvrir de quoi il s'agit, mais lorsqu’elle se penche en avant, juste l'idée de voir cette bouche rencontrer une autre que la mienne me fait me révéler.

— Ta marraine la bonne fée est en retard ? — je demande, sortant du coin derrière lequel j'étais caché.

Rafaella se tourne vers moi sans masque, tout comme moi. Son visage est complètement découvert à mon appréciation et je ne laisse pas passer l'occasion. Je descends mes yeux le long de ses joues hautes et de son nez fin, du contour de son menton et de sa mâchoire délicate, je regarde même ses oreilles, dégagées par la coiffure attachée dans laquelle ses longs cheveux blonds sont arrangés.

Ce n'est que alors que je remarque ce que la robe de Rafaella cachait, la raison pour laquelle la fille se cachait : une fontaine. Rafaella est venue chercher une fontaine et se penchait

probablement simplement pour se rafraîchir.

Et je me sens pathétique car malgré cette constatation évidente, je ressens toujours la même jalousie que celle que j'éprouvais lorsque je pensais qu'elle allait rencontrer un amant. Si auparavant l'objet de mon sentiment était l'autre bouche qui embrasserait la sienne, maintenant c'est l'eau qui apaiserait son corps échauffé par l'émotion.

— Tu veux me rendre folle ? — La question, posée d'un ton de voix très haut, est sa façon de reconnaître ma présence.

Je lève mon pouce jusqu'à ma lèvre inférieure, la frottant légèrement dessous alors qu'un sourire affecté se dessine sur mon visage. La rendre folle ? Elle me demande vraiment si je veux la rendre folle ? Je suis jaloux d'une foutue fontaine.

L'irritation me submerge et j'avance, réduisant la distance entre nous avec de grands pas rapides jusqu'à ce que le corps de Rafaella soit pris entre la fontaine et moi. De plus près, je vois que la teinte rougeâtre n'est pas seulement sur ses joues, mais aussi sur son cou, son décolleté, ses épaules, et imaginer le chemin que l'eau devrait parcourir pour la rafraîchir me rend presque fou.

J'étends mes mains de chaque côté de sa tête, la rendant captive de ma présence. La poitrine de Rafaella commence à monter et descendre à une vitesse de plus en plus irrégulière tandis que ses yeux ne parviennent pas à se détourner de mes lèvres.

Elle me veut. Cette idiote me veut, mais elle continue de nous torturer tous les deux en refusant régulièrement au lieu de simplement dire oui et mettre fin à notre misère.

— Te rendre folle, Rafaella ? Je veux te rendre folle ? — je demande, outré, avant de répondre moi-même. — Putain, oui ! Je veux te rendre folle de toutes les manières possibles jusqu'à ce que la seule pensée dans cette tête blonde soit mon nom, *bambola*, mais tu ne coopères pas. — Rafaella rit d'un rire forcé.

— Pourquoi ne peux-tu pas simplement me laisser tranquille ?

— Je te l'ai dit, Rafaella. Je ne fais pas de promesses que je ne peux pas tenir, et je suis un homme rancunier, tu sais ? C'est toi qui t'es installée dans ma tête depuis la première fois que tu es apparue devant moi, le moins que je puisse faire est de te rendre la pareille.

— Je ne veux pas de ta faveur ! — elle grogne. — Je ne veux rien de toi !

— Je doute vraiment que ce soit vrai. — Je fixe ses lèvres avec une envie qui me déstabilise d'une manière incompréhensible.

C'est à elle le prochain mouvement. Rafaella lance sa bouche contre la mienne, collant nos lèvres avant d'ouvrir les siennes et d'y glisser sa langue, à la fois timide et impatiente.

Son baiser est délicieux comme je n'ai jamais expérimenté. Rafaella ne sait pas quoi faire, mais elle apprend vite. C'est comme si la rencontre de nos langues était une éternelle leçon de danse où il y a toujours quelque chose à apprendre et à enseigner.

Mes mains agrippent sa taille et je tire son corps contre le mien, l'écrasant contre moi et dévorant chaque partie d'elle que j'atteins. Rafaella se tortille lorsque l'une de mes paumes glisse le long de son torse et frotte son délicieux sein sur le tissu de la robe. Elle gémit. Le son qui a rempli chacun de mes pensées lubriques est une dose insuffisante face à l'ampleur de mon besoin, mais avant que je puisse en prendre davantage, Rafaella se recule, repoussant ma poitrine et arrachant ses lèvres des miennes.

Je fixe son corps haletant, maudissant en silence le terrible génie qui l'habite.

— Je ne coucherai pas avec toi, Tizziano ! Pas du tout ! Je ne suis pas ce genre de femme.

— Le genre qui couche ? — je demande et ses yeux bleus se rétrécissent. — Et quel genre de

femme es-tu ?

— Celle qui se marie. Clairement, pas celle que tu cherches ! Alors laisse-moi tranquille et épargne-nous cet enfer ! — elle parle haut et vite avant de, dans une scène franchement cinématographique, simplement se mettre à courir.

Rafaella met une petite distance entre nous avant de s'arrêter et de se retourner, regardant le sol et maudissant Dieu et le monde. Mes yeux cherchent la raison des malédictions sortant en cascade de sa bouche et je ne retiens pas le rire qui traverse ma gorge quand je la trouve.

Une de ses chaussures brillantes est coincée, le talon enfoncé dans l'herbe. Je regarde, hurlant de rire, alors que la fille irritée fait demi-tour, ramasse la chaussure, rebrousse chemin, non plus en courant mais en tapant des pieds.

***

Malgré le fait que c'est le lendemain de son mariage, je trouve mon frère là où je savais qu'il serait, dans son bureau au siège de la Sagrada. Sachant qu'il est seul, j'entre sans frapper, juste pour le provoquer. C'est un jeu que je joue depuis que je suis né. C'est en fait l'un des principaux buts de mon existence : agacer mon frère aîné.

Bien que, ce matin, je pense que cela pourrait le satisfaire avec ma décision. Je me laisse tomber dans la chaise devant son bureau et Vittorio ne lève même pas les yeux pour me parler.

— Que veux-tu, Tizziano ?

— Me marier, Don. Je veux me marier. Et j'ai même déjà choisi la fiancée. — Maintenant, j'ai toute son attention.

# EPILOGUE

## *GABRIELLA MATOS*

**SIX ANS PLUS TARD.**

— Et ils vécurent heureux pour toujours. — Je ferme le livre et regarde les trois enfants autour de moi.

Les jumelles se sont endormies, comme d'habitude, elles n'arrivent jamais jusqu'à la fin des histoires et je finis toujours par devoir les raconter de nouveau le lendemain matin. Parce qu'à deux ans, elles n'ont pas encore appris que le monde n'a pas été fait pour les servir, peu importe à quel point leur père aime donner cette impression.

Davide, cependant, garde les yeux ouverts, complètement éveillé. Il n'a qu'un an de plus que les filles, mais tandis qu'elles semblent être venues au monde pour avoir leurs désirs exaucés, comme les miens ne l'ont jamais été à leur âge, Davide semble être né pour observer et contrôler le monde autour de lui, exactement comme son père.

Je caresse mon ventre gonflé de six mois de grossesse et je me demande à quoi ressemblera le nouveau bébé. Comme moi ? Comme Vittorio ? Comme aucun de nous deux ? Ou une combinaison des deux ?

Je savais que je donnerais des enfants à Vittorio, parce qu'il le voulait, et il n'y a rien dans ce monde que je ne ferais pas pour satisfaire la volonté de mon Don. Je me satisfais de le satisfaire, et les années n'ont pas changé cela.

Si quelque chose, elles ont amplifié la satisfaction contenue dans chaque oui. Mais j'ai craint pour ce que serait la vie de ces enfants, je crains encore, surtout pour celle des garçons. Davide, en tant que fils aîné, a de grandes chances de suivre les traces de son père et, un jour, de devenir le chef de la Sagrada.

Antonio, qui n'est même pas encore né, est peu probable de tomber loin de l'arbre dont il est issu. Le corps, l'âme, l'esprit et le cœur de mon mari appartiennent à la Sagrada, et il enseigne cela à nos enfants à chaque occasion, même quand il n'essaie pas.

Vittorio est un excellent père, il n'éduque pas seulement, il aime nos enfants de tout son cœur rempli d'épines et prend soin d'eux de la même manière que j'ai toujours rêvé que mes enfants seraient pris en charge. J'aime mon mari, mais je le connais aussi.

Et l'homme qui a lavé le sol de Catania avec du sang en essayant de me retrouver n'est pas le même homme qui, peu importe l'heure à laquelle il rentre à la maison, et même s'il a passé la journée à ôter des vies ou à gérer des entreprises, passe dans la chambre de nos enfants pour leur embrasser la tête endormie.

Il fut un temps où je craignais que Vittorio ne puisse pas être pour nos enfants ce qu'il est pour moi, plus qu'un protecteur ou un havre de paix, il est tout. L'air que je respire et le sol sur lequel je marche. Et pour nos enfants, il a dépassé cela, il est devenu un héros, même si le nombre de personnes dans la vie de qui Vittorio a été ou est un méchant est incommensurable.

Me transformer complètement en son égale n'a pas été un chemin facile, car même si j'accepte et aime chaque partie et instinct du Don, beaucoup d'entre eux ne sont pas les miens, et malgré la main de Vittorio obligeant chaque membre de la La Santa à m'accepter, il a fallu des années pour

que je cesse d'être le caillou dans leurs gorges et devienne la *Mamma* de la *famiglia*, admirée et respectée de tous.

— *Mamma* ! — Davide m'appelle et je baisse les yeux vers mon garçon qui a les yeux bleus de son père. Je caresse ses cheveux sombres, souhaitant, pour une seconde, que le monde ne le touche jamais avec sa cruauté.

Je n'ose pas transformer ce souhait en prière. J'ai laissé ce niveau d'ingénuité derrière moi depuis un certain temps déjà.

— Oui, *figlio mio*.

— Et Antonio, est-ce qu'il va aussi s'endormir au milieu des histoires ? — La question innocente me tire un rire.

— Je ne sais pas, *figlio mio*. Il faudra un peu de temps avant que nous le découvrions. — Davide hoche la tête, acquiesçant.

— Est-ce que *papà* va tarder à rentrer ? — demande-t-il aussitôt comme je m'y attendais. Davide pose cette question chaque nuit.

— Je ne sais pas, mais tu as une heure de coucher, quelle que soit l'heure à laquelle ton père rentre. — Il hoche de nouveau la tête et je caresse sa petite joue. Je regarde ses yeux se fermer et mon fils aîné simuler qu'il s'endort à nouveau, exactement comme il le fait chaque nuit.

Je ris en me rappelant une fois, il y a longtemps, quand son père m'a dit que quand je voudrais simuler que je dormais, je devrais éviter de rougir. Peut-être qu'un jour j'enseignerai cela à Davide, peut-être pas.

Ma colonne frissonne et je n'ai pas besoin de lever les yeux pour savoir qu'aujourd'hui, Davide a de la chance. Je soupire longuement, sentant chaque fibre de mon être réagir à l'approche de Vittorio, même après toutes ces années.

Je n'entends pas ses pas lorsqu'il entre dans la chambre des filles. Je ne les ai jamais entendus, mais sa voix basse capture chacun de mes sens quand il me parle.

— *Ciao, Bella* — murmure-t-il, embrassant mes cheveux.

— *Ciao, amore mio* — je réponds, penchant légèrement la tête en arrière pour que ma tête soit aussi embrassée, puis mes lèvres. La main de Vittorio trouve mon ventre et il le caresse lentement.

— Comment vont mes enfants ?

— Ils vont très bien ! — Je souris. Après tout ce que j'ai vécu, je n'aurais jamais pensé aimer autant être mère. Mais sous le contrôle de Vittorio, j'ai appris que je n'avais jamais eu de problèmes à m'occuper des autres, je voulais juste être prise en charge moi aussi. — Ce garçon endormi — je dis, je fais un clin d’œil à mon mari en désignant Davide de la tête —, a besoin d'être emmené dans sa propre chambre. Pourrais-tu t'en charger ?

— Endormi, hein ? Dommage, je voulais lui montrer une nouvelle jument que je pense amener aux écuries — Vittorio dit, et les yeux de Davide s'ouvrent immédiatement, me faisant rire.

Je baise les têtes blondes de Caterina et Maddalena, puis le nez de Davide avant de me lever, lui laissant son moment avec son père. Le bonheur m'envahit avec intensité, circulant dans mes veines comme du sang, et à chaque pas que je fais vers ma chambre, je sens le rythme dans ma poitrine s'accélérer un peu.

Presque une demi-heure plus tard, lorsque la porte s'ouvre et que l'homme qui entre me trouve à genoux sur le lit, mon cœur bat dans ma gorge, complètement enivré par l'attente. Je me mords la lèvre en laissant mes yeux parcourir le corps encore plus musclé que quand j'ai rencontré

Vittorio, puis le visage aux traits forts et aux cheveux déjà grisonnants par endroits.

Le petit haut à fines bretelles couvre mes seins et une partie de mon ventre, mais ne cache rien de mes jambes et de ma chatte entièrement nue, car après les enfants, la règle de ne pas porter de culotte ne s'applique que dans notre chambre. Vittorio parcourt tout mon corps du regard, m'enflammant avant d'éliminer la distance entre nous et de tendre la main pour toucher le collier à mon cou.

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui, Bella ?

— Le jour où tu m’as marquée complètement pour la première fois, monsieur.

— Et comment ai-je fait cela ?

— En baisant chaque trou de mon corps et en éjaculant à l'intérieur de chacun d'eux.

— Et comment célébrons-nous cela, chaque année, Bella ?

— Avec de nouvelles marques, monsieur. — Il rapproche son visage du mien et glisse son nez sur ma peau, me sentant avant d'embrasser ma bouche.

Vittorio se retire seulement quand je ne peux plus respirer et se place derrière moi. Il défait le fermoir du collier autour de mon cou et le laisse glisser le long de ma peau jusqu'à ce qu'il tombe silencieusement sur le matelas. Le contact froid du nouveau bijou me fait frissonner et je n'ai pas besoin d'un miroir pour savoir quelle est la différence entre l'ancien et celui-ci : une nouvelle rose, la sixième. Une pour chaque année où j'ai été complètement à lui.

Il fut un temps où je désirais, plus que tout, appartenir. Aujourd'hui, pendant que mon mari m'embrasse et adore chaque centimètre de mon corps avec ses mains, ses lèvres et son sexe, tout ce que je fais, c'est remercier la Santa pour la grâce obtenue, car je n'ai pas fait pour la mériter, mais j'ai été bénie.

# REMERCIMENTS

Je tiens à remercier sincèrement les personnages qui ont prêté leur histoire pour que je puisse la raconter. Gabriella et Vittorio, merci du fond du cœur. Je ne savais pas à quel point j'avais besoin de vous jusqu'à ce que vous arriviez.

Écrire *"La Belle et le Mafieux"* a été une expérience totalement différente des autres, et si vous êtes arrivé jusqu'ici, vous savez déjà pourquoi. Vittorio était exigeant, difficile et têtu, un Don à chaque mot tapé par mes doigts pour donner vie à sa personnalité irascible.

Gabriella m'a montré une douleur que je ne pensais pas possible. Sa résilience m'a enchanté et sa soumission, parfois, m'a irrité. Je n'ai jamais vécu une histoire aussi intensément que la leur. Et j'ai aimé chaque seconde de cela. Ce livre est devenu mon préféré parmi tous ceux que j'ai écrits et je peux le dire sans crainte : c'est mon meilleur travail.

J'espère qu'ils vous ont aussi enveloppé que moi et je vous remercie de vous être permis de les rencontrer. Merci, cher lecteur, car si je suis en extase en ce moment, en écrivant ces remerciements, c'est uniquement parce que vous me donnez la liberté de vivre à travers les histoires que vous lisez.

Et bien sûr, je tiens à remercier tous les autres intervenants dans le processus de publication. Je remercie Dieu, qui le permet, avant tout.

À Mme Jenniffer Fógos, mon amie et partenaire commerciale, merci infiniment pour les corrections qui ont rendu ce texte meilleur et pour ne pas m'avoir bloqué. Nous avons écrit soixante-dix chapitres ensemble, pas seulement moi. Merci.

À mon mari, toujours présent et serviable. Merci pour toute la patience et pour avoir nourri le Kraken pendant que mon esprit était complètement immergé dans la Sagrada. Daniel, je t'aime.

À ma famille, qui ne m'a pas vue depuis un mois. Vous savez que sans vous, rien de ce que je fais ne serait possible. Merci.

À mon équipe, toujours prête et toujours acheteuse de mes folies, toujours en train de courir contre le temps parce que je suis intempestif : Penélope, Julie, Ana Luiza, Emile, Aline, Tati et Danny. Merci. J'ai la fierté de vous avoir à mes côtés.

Aux chères auteures qui ont accepté de bêta-lire ce livre au milieu de mon processus créatif chaotique, Olivia Uviplais et Mari B Maia, vous avez ma gratitude éternelle.

Avec amour,

Lola Belluci.

---

*[1]* Les abysses en italien.

[2] Expression équivalente à ' dit-moi ' en italien.

[3] La Central Intelligence Agency (CIA), ou Agence centrale de renseignement, est une agence de renseignement civil du gouvernement des États-Unis chargée d'enquêter et de fournir des informations de sécurité nationale au président et à son cabinet.

[4] (Informellement connu sous le nom de capo ou capitaine) est un membre de haut rang dans la hiérarchie de la mafia italienne. Le Caporegime est inférieur au sous-chef, au Don (le chef de la famille) et au Consigliere (le

conseiller).
[5] Maladie Sexuellement Transmissible

[6] Monnaie Brésilienne.
[7] Le Dieu de la Sicile, en italien.
[8] Pluton était l'ancien dieu romain des morts, de la richesse et de l'agriculture.
[9] Mon mari, en italien.
[10] Grand-mère, en italien.
[11] Maman, en italien.
[12] Papa, en italien.
[13] Mes grands-parents, en italien
[14] Grand-père en italien
[15] Consigliere est un poste au sein de la structure de direction de la Mafia. Un consigliere est un conseiller ou un conseiller du patron, ayant en outre la responsabilité de représenter le patron lors de réunions importantes à la fois au sein de la famille criminelle du patron et avec d'autres familles criminelles.

[16] Pour ton père
[17] Arène d'entraînement pour les chevaux.
[18] Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni, mais tout le monde le connaît sous le diminutif de Michel-Ange est un sculpteur, peintre, architecte, poète et urbaniste florentin de la Haute Renaissance.

[19] Maudits en italien.
[20] Vinicole Santo Monte propriété de la famille Cataneo.
[21] Pour le dîner en italien.
[22] Bonjour en italien.
[23] Mon fils en italien.
[24] Grâce à Dieu en italien.
[25] Demain en italien.
[26] Bonnes manières en italien.
[27] Mon Dieu en italien.
[28] Fille en italien.
[29] Ton frère en italien.
[30] Récolte des raisins pour faire du vin.
[31] Bien en italien.
[32] Bruschetta est une entrée italienne faite à base de pain, grillé sur le gril avec de l'huile d'olive, puis frotté avec de l'ail.
[33] Aéroport international situé dans la ville de Rio de Janeiro.
[34] Petite voleuse en italien.
[35] Conte de fées= Référence au conte "La princesse au petit pois" de l'auteur danois Hans Christian Andersen.
[36] La sigle "SUS" signifie "Système Unique de Santé". Il s'agit d'un réseau d'hôpitaux et de cliniques répartis dans tout le Brésil, contrôlés et financés par l'État, qui offre des soins médicaux et des traitements gratuits à la population.

[37] La peau jaune causée par l'accumulation de bilirubine dans le sang est appelée ictère. Il peut survenir si le foie ne traite pas efficacement les globules rouges, car ils se décomposent. C'est normal chez les nouveau-nés en bonne santé et cela disparaît généralement de lui-même. À d'autres âges, cela peut indiquer une infection ou une maladie du foie.

[38] Salope en italien.

*[39]* La rue Uruguaiana est une artère du centre-ville de Rio de Janeiro, au Brésil. Elle relie l'Avenida Presidente Vargas à la Place de la Carioca. Dans cette rue, se trouve l'Église de Notre-Dame du Rosaire et de Saint-Benoît. On y trouve également le Marché populaire d'Uruguaiana, ainsi que l'entrée de la station de métro Uruguaiana.
[40]

Le Saara est un centre commercial à ciel ouvert. Situé dans le centre historique de Rio de Janeiro, le Pôle Saara est considéré comme le plus grand centre commercial à ciel ouvert de l'État. Composé de onze rues aux abords de la Rua da Alfândega, il regroupe plus de 800 boutiques, la plupart dédiées au commerce populaire.

[41] Fille en italien.

[42] Maison close en italien.

***[43]*** Bienvenu à nouveau en italien.

[44] Parler en italien.

*[45]* Allez-vous changer dans la salle de bains à l'arrière. Vite ! En italien.

*[46]* "Stupide" ou "imbécile" en italien.

[47] C’est ta chambre. En italien.

[48] Ne quittez pas cette chambre à moins d'y être autorisée. Compris ? en italien.

[49] Sois réveillée à six heures du matin en italien.

[50] Bien. En italien.

[51] Érythrée est un pays situé au nord-est de l'Afrique, sur la côte de la mer Rouge. Il partage ses frontières avec l'Éthiopie, le Soudan et Djibouti. Sa capitale est Asmara, connue pour ses bâtiments coloniaux italiens, tels que la cathédrale Saint-Joseph, ainsi que des structures d'art déco.

[52] Nuit du sang en italien.

[53] Seulement devant La Sacra je m'incline ! En italien.

[54] Dis ton nom en italien.

[55] Merci en italien.

[56] Au revoir en italien.

[57] Merci à toi Luigia en italien.

[58] Merci beaucoup en italien.

[59] Ma chère en italien.

[60] Tu dois être le nouvel animal de compagnie en italien.

[61] Elle n'est l'animal de compagnie de personne en italien.

[62] C'est ma fille Rafaella, monsieur Tizziano. En italien.

[63] La petite Rafaella ? La fille de Carmo ? En italien.

[64] Bienvenue de nouveau, Rafaella. En italien.

[65] Ma mère a des douleurs. Préviens Luigia. En italien.

[66] Fibre grossière extraite d'une plante de la famille des tiliacées cultivée en Inde, au Pakistan et au Brésil, et à partir de laquelle on fabrique des sacs, notamment pour les céréales.

[67] Le chat a mangé ta langue ? en italien.

[68] Salope en italien.

[69] Tais-toi ! Sale pute en italien.

[70] Qu'est-ce qui se passe ici ? En italien.

[71] Animal de compagnie en anglais.

[72] Mais que diable en italien.

[73] Bonjour en italien.

[74] Un jus d'orange, s'il vous plaît. En italien.

[75] Le brigadeiro est une confiserie brésilienne chocolatée.

*[76]* Mademoiselle en italien.

[77] Ce salaud en italien.

*[78]* La sauvegarde en italien.

[79] Christian Louboutin est un designer français de chaussures qui a lancé sa ligne de chaussures principalement féminines en France en 1991. Sa signature est la semelle rouge.

*[80]* Le dieu de la Sicile en italien.

[81] Merde en italien.

***[82]*** Chaine télé brésilien.

[83] Race d'origine turque, connue pour sa vitesse, son intelligence et sa beauté.

[84] Lobbying" ou "pressionnisme". Cela désigne les activités menées par des groupes d'intérêt pour influencer les décisions prises par les gouvernements ou les autorités publiques en leur faveur.

**[85]** Panne opportune en Anglais.

[86] La chambre hyperbare est un équipement médical fermé et résistant à la pression, qui provoque une augmentation de la quantité d'oxygène transportée par le sang. Elle est indiquée pour le traitement des accidents de plongée, des intoxications respiratoires (fumées ou gaz toxiques), des traumatismes, des infections et des plaies difficiles à cicatriser.

[87] Poupée en italien.